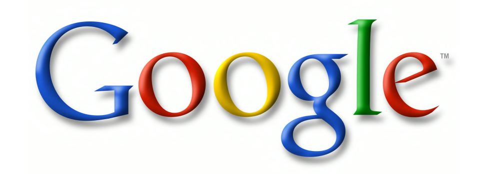
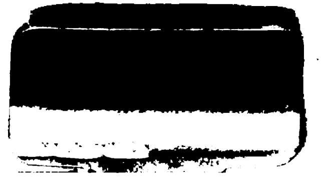






VOYAGES

DANS

L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les fois que l'image de ce nouueau monde que Dieu m'a fait voir se représente deuant mes yeux, et que je cōsidères la serenité de l'air, la diuersité des animaux, la variété des oyseaux, la beauté des arbres et des plantes, l'excellence des fruicts et, brief en général, les richesses dont ceste terre du Brésil est décorée, incontinēt ceste exclamation du Prophète, au Psau. 104, me vient en mémoire :

O Seigneur Dieu, que tes œuures diuers
Sont merueilleux par le monde uniuers
O que tu as tout fait par grand' sagesse!
Bref la terre est pleine de ta largesse.

(Lery, *Hist.*, 3e édit., 194.)

IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'ÉPERON, 7

VOYAGE

AUX SOURCES

DU RIO DE S. FRANCISCO

ET DANS LA

PROVINCE DE GOYAZ

PAR

M. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE PARIS,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, DES ORDRES DU CHRIST ET DE LA CROIX DU SUD,
DES ACADÉMIES DE BERLIN, S. PÉTERSBOURG, LISBONNE, C. L. C. DES CURIEUX DE LA NATURE,
DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LONDRES, DE L'INSTITUT HISTORIQUE
ET GÉOGRAPHIQUE BRÉSILIEN, DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE BOSTON,
DE CELLES DE GENÈVE, BOTANIQUE D'ÉDIMBOURG,
MÉDICALE DE RIO DE JANEIRO, PHILOMATHIQUE DE PARIS,
DES SCIENCES D'ORLÉANS, ETC.

TOME PREMIER.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1847

PRÉFACE.

J'avais trop présumé de mes forces : quand je revins du Brésil, elles étaient épuisées, et bientôt je fus obligé d'interrompre mes travaux. Quinze années environ que je leur aurais consacrées m'ont été enlevées, à trois différentes reprises, par des souffrances cruelles, et, par conséquent, il ne faut pas être surpris que j'aie mis de si longs intervalles entre mes diverses publications.

Lorsque j'ai commencé à me rétablir de la longue maladie à laquelle je viens d'échapper encore, je me suis mis à rédiger la relation de mon voyage à Goyaz. J'écartais l'idée du présent, si douloureux pour moi, en me transportant en imagination sous le beau ciel du Brésil, et à une époque où, avide de savoir, je parcourais les déserts de cette vaste contrée, à peu près aussi peu soucieux de l'avenir que les Indiens eux-mêmes.

Je publie aujourd'hui ce travail, encouragé par les suffrages des voyageurs de toutes les nations, encouragé surtout par les Brésiliens, meilleurs juges de ce qui les regarde que les Européens, surpris trop souvent, il faut le dire, de ne pas trouver, dans un pays qui commence, les ressources sans nombre que leur offre leur patrie. En redoublant, s'il est possible, de soin et d'attention pour être toujours exact jusque dans les moindres détails, j'ai tâché de prouver que je n'étais pas indigne de l'indulgence que l'on m'a témoignée.

Lorsque je commençai mon voyage à Goyaz, je jouissais d'un grand avantage, celui de trouver, dans mes souvenirs, des objets de comparaison autres que ceux qu'auraient pu me fournir l'Allemagne et la France, pays portés au plus haut degré de splendeur par les efforts d'une longue suite de générations. J'avais non-seulement parcouru le littoral du Brésil, mais encore j'avais passé quinze mois dans la partie la plus civilisée de la province de Minas Geraes, accueilli avec tant de bienveillance, que je m'étais identifié avec les intérêts de ses habitants. Je me trouvais presque dans la position où aurait été un Mineiro qui, après avoir étudié son pays, aurait voulu connaître aussi les autres parties du Brésil. La pro-

vince de Minas est une sorte de type en regard duquel je place, pour ainsi dire, chacune des provinces que j'ai parcourues plus tard, et de ces rapprochements il résulte qu'en décrivant celles-ci je complète encore mes relations précédentes.

Malheureusement, je dois le dire, la comparaison ne sera pas favorable à Goyaz, ce pauvre pays si longtemps livré à une administration presque toujours imprévoyante, souvent spoliatrice, et je trouverai plus de différence encore, quand je comparerai la partie orientale de Minas Geraes avec la partie tout à fait occidentale qui, en général, a été peuplée par le rebut des *comarcas* les plus anciennes.

On sera peut-être tenté de croire que mes descriptions, se rapportant à une époque déjà assez éloignée, ne conviennent plus au temps actuel. Qu'on ne juge point, par l'Europe, de l'intérieur de l'Amérique. Dans les pays déserts, les choses ne changent qu'avec une lenteur extrême; les éléments des grandes améliorations y manquent; une rare population disséminée sur une surface immense, à peu près livrée à elle-même, énervée par un climat brûlant, sans émulation, presque sans besoins, ne change rien, ne veut et ne sait rien changer. Le botaniste George

Gardner a parcouru, en 1840, une petite partie du désert que j'avais visité en 1818; il y a vu ce que j'avais vu moi-même et rien de plus.

Au reste, non-seulement j'ai rattaché mes récits aux temps antérieurs à mes voyages par l'histoire des lieux où j'ai passé, mais encore je les ai rattachés à des époques plus récentes, en citant les auteurs qui ont indiqué quelques faibles changements. Cet ouvrage pourra donc être considéré comme une sorte d'ébauche de la monographie des contrées que j'ai décrites.

Pendant bien longtemps encore, monté sur le sommet des Pyreneos, on ne découvrira, dans un espace immense, aucune trace de culture; pendant bien longtemps, le S. Francisco sera tout au plus effleuré par quelques légères pirogues; mais ces beaux déserts contiennent les germes d'une grande prospérité; un temps viendra où des cités florissantes auront pris la place des misérables chaumières dans lesquelles je pouvais à peine trouver un abri, et alors les habitants jouiront d'un avantage que l'on a rarement en Europe; ils sauront avec certitude, par les écrits de quelques voyageurs, quels furent les premiers commencements non-seulement de leurs

villes, mais de leurs moindres bourgades. « Les voyages, a dit Chateaubriand, sont une des sources de l'histoire (1). » Aujourd'hui nous puisons des documents précieux pour celle de Rio de Janeiro dans les récits naïfs du véridique Lery, qui, le premier parmi les hommes un peu instruits de notre nation, a visité la côte du Brésil : aucun Français, avant moi, n'avait parcouru Minas Geraes, Goyaz, S. Paul, etc. ; si quelques exemplaires de mes relations échappent au temps et à l'oubli, un jour on y trouvera aussi sur ces vastes provinces, devenues peut-être des empires, des renseignements qui peut-être ne seront pas sans intérêt. On s'étonnera d'apprendre que, là où seront alors des villes riches et peuplées, il n'y eut d'abord qu'une ou deux maisonnettes presque semblables à la hutte du sauvage; qu'où l'air retentira du bruit des marteaux et des machines les plus compliquées on entendait à peine le coassement de quelques batraciens et le chant des oiseaux; qu'avant les nombreuses plantations de maïs, de manioc, de cannes à sucre et d'arbres fruitiers qui couvriront la terre, elle offrait une végétation brillante, mais inutile; à la vue des campagnes sillonnées par des chemins de fer, peut-être même

(1) Préface du *Voyage en Amérique*.

par des véhicules plus puissants que nos locomotives, on sourira en lisant qu'il fut un temps où le voyageur s'estimait heureux, lorsque, dans sa journée, il était parvenu à faire 4 à 5 lieues.

Toutes les fois que j'ai emprunté quelque chose aux écrivains qui m'ont précédé ou suivi, je les ai cités avec le plus grand soin, et, lorsque la connaissance que j'ai des lieux ne m'a pas permis d'adopter entièrement leurs opinions, j'ai rendu compte des motifs qui m'ont déterminé.

Un auteur brésilien a dit (1) que, par la rectification des nombreuses erreurs qui se sont répandues dans les livres sur la géographie et l'etnographie du Brésil, on rendrait plus de services à la science qu'en proclamant quelques vérités nouvelles. Il est impossible de ne point partager cet avis, lorsqu'on retrouve dans des livres classiques les méprises de l'Anglais Mawe, qui, le premier, a écrit sur le Brésil, depuis que cette contrée a cessé d'être une colonie soumise au Portugal. Je me suis donc imposé la pénible tâche de signaler les erreurs que j'ai cru reconnaître dans les ouvrages relatifs aux pays dont je

(1) *Minerva Brasiliense.*

donne la description, et je me suis fait un devoir de rectifier celles qui m'ont échappé à moi-même. Les livres les plus parfaits ne sont point exempts de fautes; quand des hommes aussi sincèrement amis de la vérité que l'abbé Manoel Ayres de Cazal, mônsegnor José de Sousa Pizarro e Araujo, le docteur Pohl, le général Raimundo José da Cunha Mattos se sont quelquefois trompés, qui pourrait se flatter de ne se tromper jamais?

Des observations critiques auxquelles je me suis livré pour remplir le but que je me proposais, il résulte que cet ouvrage se trouvera chargé d'un très-grand nombre de notes dont la lecture mêlée à celle du texte serait peut-être pénible quelquefois. On fera bien, par conséquent, de lire ce dernier en laissant de côté les notes, et de revenir à celles-ci après avoir achevé chacun des chapitres dont l'ouvrage se compose. Pour faciliter les recherches, j'ai eu soin d'indiquer les notes critiques à la table générale sous le titre de *rectifications*.

Le général Raimundo José da Cunha Mattos a fait sentir (1) combien il est essentiel de conserver soi-

(1) *Itinerario.*

gneusement les noms de lieux consacrés, dans les divers cantons, par les habitants du Brésil. Si chaque voyageur était en droit d'écrire à son gré ceux des pays par lesquels il passe, il régnerait bientôt dans la géographie une confusion inextricable. J'ai donc fait des efforts pour n'altérer en rien la nomenclature géographique, et j'ai donné le même soin à l'orthographe des noms d'hommes, de plantes ou d'animaux. Parmi les villages, les habitations et les rivières du Brésil, il en est une foule, je le sais, dont les noms ont été écrits d'une manière fort différente, même par des hommes instruits; en pareil cas, je n'ai pris aucun parti sans consulter les autorités les plus graves, la connaissance des étymologies ne m'a pas non plus été inutile, j'ai cru surtout devoir prendre pour guide l'usage et le bon sens.

Il serait possible que, malgré les efforts que j'ai faits pour réunir les ouvrages publiés sur le Brésil, en diverses langues, plusieurs m'eussent échappé. Malheureusement il n'existe point en France de dépôt où l'on puisse se procurer les livres qui paraissent en Amérique, et sans l'extrême complaisance de M. le chevalier d'Araujo Ribeiro, ministre du Brésil à Paris, de M. le docteur Sigaud, médecin de

l'empereur don Pedro II, de M. Ferdinand Denis, l'homme qui, en Europe, connaît le mieux ce qui a été écrit sur l'Amérique portugaise, enfin de mon jeune ami M. Pedro d'Alcantara Lisboa, attaché à la légation brésilienne, je n'aurais pu consulter divers écrits fort importants imprimés à Rio de Janeiro, à Pernambouc et à S. Paul. Qu'ils veuillent bien agréer l'assurance de ma gratitude.

J'ai souvent eu l'occasion d'indiquer, dans cet ouvrage, diverses quantités en poids ou en mesures brésiliennes; mais, à côté de ces indications, on trouvera celle des chiffres équivalents dans notre système métrique. Pour la réduction des valeurs numéraires, j'ai toujours pris pour base le pair, c'est-à-dire 160 reis pour 1 franc. On peut voir, par le tableau synoptique qu'a publié M. Horace Say dans son excellent ouvrage intitulé, *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil*, que tel était à peu près, à l'époque de mon voyage, le taux de l'argent brésilien.

Une lacune immense restera toujours dans la géographie botanique de l'Europe; c'est à peine si nous pouvons former quelques conjectures plausibles sur la nature des plantes qu'ont remplacées nos champs

de céréales, nos vignes et nos plantations d'oliviers. J'ai tâché que cette lacune n'existât pas dans l'histoire naturelle du Brésil; j'ai fait connaître la topographie botanique des divers cantons que j'ai visités, et, lorsqu'un jour la culture les aura envahis, on n'ignorera pas ce que fut leur végétation primitive.

J'aurais désiré faire davantage. J'avais annoncé, dès les premières pages de ce livre, que des numéros renverraient, comme dans mon *Voyage sur le littoral*, aux descriptions des plantes caractéristiques de chaque canton; mais la relation de voyage était achevée; je me voyais forcé, par ma santé, de quitter Paris et de passer l'hiver dans le midi de la France; pour quelques descriptions de plantes, il aurait fallu que je remisse à près d'un an la publication de cet ouvrage : à mon âge et avec une santé délabrée, on ne doit point attendre. La description des plantes caractéristiques de Goyaz se trouvera, j'espère, à la fin de l'ouvrage que j'ai commencé sur S. Paul et Sainte-Catherine.

Un écrivain qui rendit de grands services à son pays, mon ami M. José Feliciano Fernandes Pinheiro, baron de S. Leopoldo, que tout le Brésil a re-

gretté, m'engageait avec instance, il y a bien peu de mois encore, à publier la relation du voyage que j'ai fait dans la province de Rio Grande de S. Pedro do Sul, province où je l'ai connu et dont il a si fidèlement retracé l'histoire. Si un peu de temps m'est accordé, je regarderai comme une sorte de devoir de remplir ses intentions.

La protection que M. le ministre de l'instruction publique veut bien accorder à cet ouvrage est encore un puissant motif pour m'engager à redoubler d'efforts et à continuer mes travaux. Mais je ne saurais me le dissimuler, quelque chose qui arrive, la plus grande partie des recherches que j'ai faites sur le Brésil sera perdue, et je serais presque tenté de m'écrier avec un écrivain célèbre, qui, lui aussi, a longtemps vécu dans des contrées lointaines : « Heureux ceux qui ont fini leur voyage sans avoir quitté le port, et qui n'ont pas, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre (1). »

Montpellier, 10 janvier 1848.

(1) Chateaubriand.

VOYAGE

AUX SOURCES

DU

RIO DE S. FRANCISCO

ET

DANS LA PROVINCE DE GOYAZ.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE DE RIO DE JANEIRO A UBÁ, PAR PORTO DA ESTRELLA ET LA GRANDE ROUTE DE MINAS GERAES.

L'auteur s'embarque sur la baie de Rio de Janeiro. — La rivière d'*Inhumirim*. — Le village de *Porto da Estrella*. — Détails sur la route de *Minas*. — L'église de *Nossa Senhora da Piedade d'Inhumirim*. — L'habitation de *Mandioca*. — La *Serra da Estrella*. — *Tamaratí*. — *Padre Correa*. — Sécheresse. — Réflexions sur l'agriculture brésilienne. — Réflexions sur l'esclavage. — L'auteur revoit l'habitation d'Ubá. — Portrait d'un muletier.

J'ai dit, dans la relation de mon voyage sur le littoral du Brésil, qu'après m'être embarqué à Villa da Victoria j'étais arrivé à Rio de Janeiro au bout de quatre jours. Bientôt je m'occupai à faire de nouveaux préparatifs pour

aller visiter les provinces de Goyaz, Saint-Paul, Sainte-Catherine et Rio Grande do Sul. Avant de parcourir la côte, j'avais demandé au ministère portugais un passe-port qui me permît d'étendre mes voyages jusqu'à Matogrosso; mais l'entrée de cette province m'avait été interdite, sans doute par un reste de cette défiance qui avait porté, pendant si longtemps, le gouvernement du Portugal à éloigner les étrangers de sa riche colonie. Au reste, quoiqu'il me fût défendu de franchir les frontières de Goyaz, on laissait encore à mes recherches un champ assez vaste.

Les préparatifs de mon voyage me prirent un temps considérable (1). Il faut avoir habité Rio de Janeiro à cette époque pour se faire une idée de la lenteur avec laquelle y travaillaient les ouvriers; la moindre bagatelle y devenait une affaire interminable. Je surmontai enfin tous les obstacles, et, le 26 janvier 1819, je m'embarquai sur la baie de Rio de Janeiro, pour *Porto da Estrella* (Port de l'Étoile), petit village où vient aboutir la route de Minas Geraes, province dont je devais parcourir la partie occidentale avant d'arriver à Goyaz.

On a vu, par mes deux premières relations (2), qu'à l'endroit appelé Encruzilhada, cette route, venant de la capitale de Minas (Ouro Preto), se divise en deux embranchements, l'un, que l'on nomme le chemin de terre (*caminho da terra*), qui conduit directement à Rio de Janeiro,

(1) J'emballai avec le plus grand soin les nombreuses collections que j'avais formées jusqu'alors et les laissai entre les mains de M. Maller, consul général de France, qui, pendant mon séjour au Brésil, m'a comblé de marques d'amitié et m'a rendu tous les services qui ont dépendu de lui. Qu'il reçoive ici l'expression de ma reconnaissance.

(2) *Voyage dans la province de Rio de Janeiro*, etc., vol. I, p. 60. — *Voyage dans le district des Diamants*, vol. I, p. 281.

et l'autre, qui ne s'étend pas plus loin que Porto da Estrella, où il faut s'embarquer pour se rendre à la capitale du Brésil. Je ne connaissais pas encore ce dernier embranchement; c'est celui que je me proposais de suivre pour entrer dans la province des Mines.

Après une courte navigation, j'arrivai à l'embouchure du *Rio d'Inhumirim* ou *da Estrella*, une des petites rivières, si nombreuses, qui se jettent dans la baie de Rio de Janeiro (1). On sait qu'une chaîne de montagnes s'étend, parallèlement à la mer, dans une grande partie du Brésil, et laisse, entre elle et le rivage, un espace plus ou moins considérable : ici l'intervalle n'est pas même de 5 lieues portugaises. Je commençai à le parcourir en remontant le Rio da Estrella, qui serpente, au milieu des Mangliers (2),

(1) Cette rivière, où pullulent d'innombrables moustiques et d'autres diptères malfaisants, prend sa source dans la chaîne maritime, et elle a, à son embouchure, 50 à 60 pas de largeur; dans son cours, qui est de peu d'étendue, elle reçoit les eaux du *Rio da Cruz* ou de *Santa Cruz*, du *Cayuaba* et du *Saracuruna ;* enfin un canal établit une communication entre elle et le *Rio do Pilar* (Eschw., *Journ.*, II, 66.— Cazal, *Corog.*, II, 14. — Piz., *Mem. hist.*, III, 265). Le nom de *Rio da Estrella* est le seul, à ce qu'il m'a paru, par lequel on la désigne aujourd'hui dans le pays ; cependant je dois dire que celui de *Rio d'Inhumirim* a été admis par Cazal et son traducteur, Henderson ; par Eschwege, Raddi, Pohl, Freycinet, Spix et Martius. Quant à Pizarro, il dit que le mot *Inhumirim* est une corruption d'*Anhum-mirim*, et il adopte ce dernier mot, qui, selon lui, voudrait dire, dans la langue des Indiens, *champ petit.* Eschwege a déjà fait remarquer que Mawe avait, à tort, appelé *Moremim* la rivière dont il s'agit : ainsi il serait inutile de s'appesantir sur cette erreur.

(2) Avec les colons de Saint-Domingue et même plusieurs naturalistes, Antoine-Laurent de Jussieu et Achille Richard, j'emploie ici le nom de *Mangliers* comme un terme générique applicable à plusieurs végétaux ligneux des plages de l'Amérique équinoxiale. Ce sont des *Rhizophora Mangle*, des *Avicennia*, des *Conocarpus*, que MM. Spix

dans un terrain marécageux. De distance en distance, cette rivière côtoie de petites collines sur lesquelles on aperçoit ordinairement une modeste habitation entourée de Bananiers. Dans le lointain, je voyais s'élever une portion de la chaîne maritime, dont l'aspect varie à mesure qu'on remonte la rivière. Le ciel, parfaitement serein, était de l'azur le plus éclatant; la verdure des Mangliers et des autres arbrisseaux qui bordent le petit fleuve avait cette fraîcheur qu'on ne saurait s'empêcher d'admirer dans tous les environs de Rio de Janeiro, et la vivacité de ces couleurs brillantes formait un agréable contraste avec les teintes vaporeuses des montagnes.

J'étais parti à midi de Rio de Janeiro; j'arrivai à six heures à Porto da Estrella, où déjà la rivière a fort peu de largeur. Ce petit village appartient à la paroisse d'Inhumirim et ne possède qu'une chapelle bâtie sur une hauteur et dédiée à Notre-Dame (1). Depuis que je voyageais dans le Brésil, aucun lieu ne m'avait offert autant de vie et de mouvement que Porto da Estrella. On a peine à se recon-

et Martius indiquent comme croissant à l'embouchure du Rio da Estrella (*Reise in Brasilien*, I, 153). — Il paraîtrait, d'après ce que dit Pizarro (*Memorias histor.*, VII, 19), que la destruction des *mangues* (le *Rhizophora Mangle*, et peut-être d'autres espèces de Mangliers), dont l'écorce est fort utile dans le tannage, donna lieu autrefois à de vives discussions entre les autorités civiles et ecclésiastiques du Brésil. — Très-probablement, dans un but de conservation, les jésuites et l'évêque de Rio de Janeiro s'opposaient à ce qu'on abattît ces arbres; mais un décret (*carta regia*) du 4 décembre 1678 permit qu'on les coupât, sans avoir égard aux censures de l'évêque et des pères de la compagnie de Jésus. Plus tard, cependant, l'administration civile modifia un peu ses idées destructrices; car un *alvàrá* du 9 juillet 1769 défendit de couper les *mangues*, à moins qu'ils n'eussent été auparavant dépouillés de leur écorce au profit des tanneries.

(1) Piz., *Mem. hist.*, III, 261.

naître au milieu des mulets qui partent ou qui arrivent, des ballots, des muletiers, des marchandises de toute espèce qui encombrent ce village. Des boutiques assez bien garnies fournissent aux nombreux voyageurs ce dont ils ont besoin (1). D'ailleurs il n'existe, autour de Porto da Estrella, aucune habitation considérable (1819); mais on cultive un peu de café dans ses alentours. La première maison qui se présente est le *rancho*, destiné à abriter les caravanes; c'est un bâtiment très-long, divisé en espèces de cellules par des cloisons en terre, et au devant duquel le toit prolongé forme une vaste galerie dont les piliers sont en briques (1819). Chaque caravane s'établit dans une des chambrettes du *rancho*, y arrange son bagage et y fait sa cuisine : là aucune espèce de commodité, pas même une table, pas même un banc, et, lors de mon passage, on voyait le jour à travers les cloisons mal entretenues (2).

Je trouvai à Porto da Estrella mes mulets, que j'y avais fait conduire par terre. Les serviteurs qui devaient m'accompagner étaient le muletier, qui m'avait déjà suivi jusqu'au Rio Doce; l'Indien Firmiano, que j'ai fait connaître

(1) Selon M. Pohl (*Reise*, I, 176), une *venda* serait attachée à chaque maison; MM. Spix et Martius, plus exacts, se bornent à dire, en parlant de Porto da Estrella, qu'il s'y trouve quelques *vendas* (*Reise*, I, 156).

(2) M. J. F. von Weech, qui a passé, quelques années après moi, à Porto da Estrella, confirme ce que je rapporte ici du mouvement qui y règne, et ajoute que continuellement on y construit de nouvelles maisons (*Reise*, II, 138). On m'a même assuré que ce village avait reçu du gouvernement actuel le nom de ville, et c'est effectivement celui que lui donne, dans son livre, le comte de Suzannet (*Souv.*, 259). Je n'ai pas besoin de dire que Porto da Estrella ne porte point le nom d'*aldea*, que lui attribue M. Walsh; c'est seulement aux villages des Indiens que les Brésiliens appliquent ce mot.

dans mes *Relations* précédentes ; mon domestique Prégent, dont la santé s'altérait chaque jour davantage, et un autre jeune homme, également Français, Antoine Laruotte, qui devait aider Prégent dans son travail.

Il est difficile de voir une route plus fréquentée que celle de Porto da Estrella à Minas, et, si elle l'était moins lorsque j'y passai en décembre 1816 (1), c'est qu'au temps de Noël, qui est, pour les Brésiliens, l'époque de la réunion des familles, peu de muletiers se mettent en voyage. Cette route, ouverte, il y a environ un siècle et demi, par le *guarda mór* Garcia Rodrigues Paes (2), a surtout acquis de l'importance depuis que l'on cultive le coton à Minas Novas (3), et que l'on a commencé à exporter le café du midi de la province des Mines; ce qui, lors de mon séjour au Brésil, ne datait encore que d'un petit nombre d'années. Le jour où je fis halte au *rancho* de *Boa Vista da Pampulha*, dont je parlerai bientôt, cent trente mulets s'y étaient arrêtés, et ce *rancho* n'est pas un des plus considérables du canton : par là on peut se faire une idée de la quantité prodigieuse de bêtes de somme qui devaient se trouver en marche sur la route tout entière.

Jusqu'à Encruzilhada, lieu où je quittai le grand chemin, se succèdent, à de faibles intervalles, les *fazendas*, les *ranchos*, les *vendas*, les ateliers de maréchaux ferrants. La multiplicité de ces établissements ne surprendra pas : les cultivateurs doivent naturellement se rapprocher d'une

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, vol. I.

(2) Piz., *Mem. hist.*, IV, 102, et VII, seconda part., 2.

(3) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, vol. II.

route très-fréquentée, près de laquelle ils peuvent trouver facilement le débit du produit de leurs terres; les hommes qui tiennent les *vendas* ont l'occasion de se défaire de leur lard, de leur *cachaça*, de leur farine, et, en général, des comestibles qui font l'objet de leur commerce; enfin les maréchaux ferrants peuvent être souvent appelés à exercer leur industrie. Le maïs est la denrée qui se vend le plus généralement, parce qu'elle fait la nourriture des mulets et que les caravanes n'en portent point avec elles (1).

Quelque fréquentée que soit cette route, il ne faudrait pas que le voyageur anglais, français ou allemand s'attendît à y trouver les ressources que lui offrent, dans sa patrie, les hôtelleries les plus médiocres. Un établissement du genre de nos grandes auberges n'aurait probablement ici aucun succès; les hommes qui parcourent ce pays sont accoutumés à la frugalité et à des privations continuelles. Les provisions qui leur sont indispensables, ils les chargent sur leurs mulets, et, si les propriétaires des *vendas* les garnissaient moins mesquinement, peut-être auraient-ils le chagrin de voir une partie de leurs marchandises se perdre dans leurs boutiques.

Ce n'est qu'à *Mandioca* (manioc), éloigné de 3 lieues portugaises de Porto da Estrella, que l'on trouve la chaîne

(1) On trouvera dans mon *Voyage à Minas Geraes*, etc. (vol. I, 208, 64, 65, 66), l'explication détaillée des mots *fazendas*, *ranchos*, *vendas*, *cachaça*, *tropa* ou caravane. Je me bornerai à redire ici qu'une *fazenda* est une habitation rurale de quelque importance, que les *ranchos* sont des hangars destinés à servir d'abri aux voyageurs, que le *cachaça* est le tafia du pays, qu'on appelle *vendas* des cabarets où l'on vend non-seulement de l'eau-de-vie de sucre, mais encore des comestibles; enfin que les caravanes de mulets (*tropas*) sont divisées en lots (*lotes*) de sept bêtes, conduits chacun par un toucheur (*tocador*).

maritime. Jusque-là le pays est parfaitement plat.

Le chemin que l'on suit en sortant de Porto da Estrella, tortueux, mais assez large, est bordé des deux côtés par de grands taillis (*capoeiras*) qui, sur la droite, laissent, de temps en temps, entrevoir les montagnes, et au milieu desquels croît un nombre infini de ces belles Mélastomées à fleurs violettes qu'on appelle *flor de quaresma* (1). Malgré la poussière qui, lors de mon voyage, s'élevait sans cesse sous les pieds des mulets et des voyageurs, la verdure conservait encore une fraîcheur extrême.

A environ 1 lieue et demie de Porto da Estrella, le chemin aboutit à une place très-grande sur laquelle s'étend un magnifique gazon. C'est là qu'à gauche, au pied d'une colline couverte de taillis, a été bâtie l'église paroissiale de *Nossa Senhora da Piedade d'Inhumirim* (2). Sur la droite sont quelques maisons, et, du même côté, on a devant soi la chaîne maritime. Ce paysage si simple offre quelque chose de riant et de majestueux, et, à l'époque de mon voyage, il empruntait encore des beautés à l'azur brillant

(1) Sous ce nom l'on comprend, comme j'ai eu occasion de le dire ailleurs, plusieurs espèces qui se ressemblent par l'élévation de leur tige et la grandeur de leurs fleurs.

(2) MM. Spix et Martius indiquent cette église comme une simple chapelle (*Reise*, I, 158); mais Cazal, Eschwege et Pizarro disent expressément qu'elle est paroissiale, et le dernier ajoute que ce fut en 1696 qu'elle fut érigée en paroisse. Pendant longtemps, le territoire qui en dépendait s'est étendu, du côté du nord, sur la route de Minas, jusqu'à la *fazenda* de Governo, qui est éloignée du fleuve Parahyba de 2 lieues environ (Eschw.), et où commence la paroisse dite *da Parahyba Velha*. Quoiqu'un assez grand nombre de chapelles se fussent élevées sur ce territoire, on finit par reconnaître qu'il était trop vaste pour une seule paroisse, et, en 1815, on en détacha tout ce qui se trouvait au delà de la chaîne maritime, pour en former une portion de la paroisse nouvelle

du ciel, à la verdure alors si fraîche des gazons et des taillis, au calme profond qui régnait dans toute la nature.

Le jour où je quittai Porto da Estrella, je fis halte à la *fazenda* de Mandioca, située tout à fait au pied des montagnes. Cette *fazenda*, qui appartenait au consul de Russie, M. Langsdorff (1), voyageur instruit et infatigable, ne peut manquer d'être célèbre dans l'histoire naturelle du Brésil; car la plupart des savants qui étaient venus pour visiter cette partie de l'Amérique, à l'époque du premier mariage de don Pedro Ier, passèrent quelques jours à Mandioca, et y recueillirent beaucoup d'objets intéressants (2). Il est impossible, en effet, de rencontrer une localité où le naturaliste puisse faire de plus belles récoltes. A peine s'est-on avancé de quelques pas vers le nord, que l'on trouve les montagnes, qui présentent tantôt des rochers et tantôt des terres excellentes; on est entouré de bois, les uns encore vierges, les

de *S. José do Sumidouro*. Avant cette division, la paroisse de Nossa Senhora da Piedade d'Inhumirim comprenait plus de 480 feux et plus de 3,800 adultes (*Mem. hist.*, III, 255 et suiv.). Il serait curieux de connaître d'une manière précise les augmentations que ce canton, si voisin de la capitale et de la mer, a dû éprouver pendant les dernières années, et de les comparer avec les changements qui ont pu avoir lieu dans l'intérieur, à des distances de la côte graduées autant que possible, et sous des influences diverses et bien déterminées.

(1) M. Langsdorff avait accompagné l'amiral Krusenstern dans son voyage autour du monde : on a vu, par ma *première relation*, que nous sommes allés ensemble jusqu'à Itajurú, dans la province des Mines, et, depuis, il a encore parcouru, sous la protection de l'empereur de Russie, une partie de l'intérieur du Brésil.

(2) On trouve des détails sur Mandioca dans les écrits de Pohl et de Spix. Raddi a donné le nom de *Mandiocana* à un *Oxalis* que j'ai décrit, avec détail, dans le *Flora Brasiliæ meridionalis*, I, p. 118. — Mandioca a été acheté par le gouvernement actuel, qui y a établi une fabrique de poudre (Gardn., *Travels*, 521).

autres en taillis, et de tous côtés coulent des ruisseaux qui contribuent à rendre la végétation aussi variée que vigoureuse.

J'ai dit ailleurs (1) qu'une chaîne de montagnes se prolonge le long de la mer dans une partie du Brésil (Serra do Mar), et qu'elle est couverte de bois vierges ; j'ai ajouté qu'une autre chaîne plus élevée (Serra do Espinhaço), s'avançant à peu près du nord-est de la province Saint-Paul, s'étend presque parallèlement à la première et ne laisse qu'une distance de 30 à 60 lieues entre elle et la Cordilière maritime ; j'ai encore ajouté que la chaîne intérieure sépare toute la province des Mines en deux parties fort inégales, qu'elle divise les eaux du Rio Doce de celles du S. Francisco, qu'elle va se perdre dans le nord du Brésil ; enfin que l'espace compris entre les deux chaînes est coupé par d'autres montagnes, et que le pays qui s'étend d'une chaîne à l'autre est généralement couvert de bois comme la chaîne maritime (2). C'est ce réseau de montagnes boisées que j'allais d'abord parcourir. Je devais, me dirigeant vers le septentrion, monter la Serra do Mar, et la descendre ensuite, afin d'entrer dans le bassin du Parahyba ; je devais passer cette rivière, quitter la direction du nord pour suivre celle de l'ouest, traverser la chaîne intérieure, sortir alors de la *région des forêts*, trouver, à l'occident de la dernière

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. I, p. 68.

(2) On verra, par la suite, qu'il y a une exception pour la partie la plus méridionale de l'espace compris entre les deux chaînes, et que, depuis le village appelé *Porto da Cachoeira* jusqu'à la ville de Saint-Paul, on trouve un pays généralement plat ou ondulé, coupé de bouquets de bois, de marécages et de pâturages naturels entièrement découverts.

chaîne, la *région des campos* ou pays découvert, et m'y enfoncer pour me rendre dans la province de Goyaz, après avoir parcouru la partie la plus déserte de celle de Minas Geraes.

A peine a-t-on commencé à monter la Serra do Mar, qu'on voit le pays changer d'aspect. La nature ne perd rien de sa majesté, mais elle emprunte un caractère âpre et sauvage de l'élévation des montagnes, de leurs anfractuosités, des rochers nus qui s'y montrent au milieu des forêts, enfin de la verdure foncée du feuillage des arbres ; elle paraîtrait ossianique sans l'éclat brillant de l'azur des cieux.

La partie de la Serra do Mar au pied de laquelle est située Mandioca s'appelle *Serra da Estrella,* nom sans doute emprunté à une montagne du Portugal située dans la province de Beira (1). Dans une étendue de 1 lieue et demie, depuis le bas de la Serra da Estrella jusqu'à son sommet, et sur une partie de ce sommet lui-même, le chemin présente une véritable rareté pour le pays (1819) : il a été pavé, et, qui plus est, il ne l'a point été mal. Cependant, quoique ses sinuosités aient été ménagées avec assez d'art, il ne laisse pas d'être difficile pour les hommes et pour les animaux. Lorsqu'on est arrivé à une certaine hauteur, on découvre une grande partie de la plaine allongée que l'on a parcourue en venant de Porto da Estrella, et qui, couverte de gazon, serpente entre des collines boisées comme un ruban ondulé et d'un vert tendre. Parvenu au point culminant, je me trouvais à 3,607 pieds anglais (1,099^{m},55) au-dessus du niveau de la mer (2), entre les eaux qui se jettent dans la baie de Rio de Janeiro et celles qui grossis-

(1) Voyez Eschwege., *Journ. von Bras.*, II, 71.

(2) Mesure empruntée à von Eschwege.

sent le Parahyba. Alors je commençai à descendre pour me rendre dans la vallée où coule ce fleuve, et après avoir fait 3 lieues environ, depuis Mandioca, je m'arrêtai au *rancho* de la *fazenda* de Tamaratí (1), que je trouvai encombré de muletiers et de marchandises.

Cette *fazenda*, située à une hauteur encore très-considérable, mais dans un enfoncement, est entourée par des montagnes arrondies à leur sommet et couvertes de bois. L'une d'elles se termine par une croupe taillée à pic où le rocher nu et noirâtre présente à peine, çà et là, quelques plantes grasses; au-dessous du rocher, sur une pente très-roide, on voit un taillis, et c'est au bas de cette pente qu'ont été bâtis la *fazenda* et le *rancho*; à peu de distance, sur le bord de la route, un autre *rancho* sert de supplément au premier; dans une vallée étroite coule un ruisseau dont le murmure s'entend du *rancho* (2), et qui, sans aucun doute, réunit ses eaux à celles du *Piabanha* (3), l'un des affluents du Parahyba; sur une pente, on voit une vaste plantation de maïs. La hauteur des montagnes, les bois sombres qui les

(1) Pizarro a écrit *Itamarati* (*Mém.*, vol. III, 264), et Luccock (*Notes*, 375) *Itamareté*. Peut-être ce dernier mot indique-t-il la véritable étymologie de *Tamarati*, qui viendrait des mots guaranis *ita*, pierre, et *mbaraeté*, fort (Ant. Ruiz de Montoya, *Tes. leng. guar.*), ou d'autres mots analogues empruntés à quelque dialecte voisin du guarani. Si cette étymologie n'est point erronée, comme cela est vraisemblable, il est clair qu'il ne faudrait pas, avec le général Raimundo José da Cunha Mattos, écrire *Tamaraty*.

(2) D'après ce qu'ont écrit Pizarro et M. Raimundo José da Cunha Mattos (*Mem. hist.*, III, 264. — *Itin.*, I, 9), il est évident que ce ruisseau est le *Rio Tamarati* ou *Itamarati*, qui, selon le premier de ces écrivains, vient du levant, pour se jeter, après un cours d'une lieue, dans le Piabanha.

(3) Le nom de *Piabanha* est celui d'un poisson d'eau douce. C'est à tort que Mawe écrit *Piabunha*, Luccock *Piabuna*, et Walsh *Piabunda*.

couvrent, ce large rocher noirâtre qui domine la *fazenda*, la vallée étroite qui se dessine au-dessous d'elle donnent à tout ce paysage l'aspect le plus sévère.

Au delà de Tamaratí, le chemin suit, à mi-côte, les sinuosités de la vallée dont je viens de parler et où coule le Piabanha. Toute la contrée présente ce caractère sauvage qu'ont en général les pays de montagnes et de bois. Bientôt on passe près d'une belle *fazenda* appelée *Samambaia* (1). Un peu plus loin, la vallée, jusque-là assez étroite, s'élargit, et l'on voit les bords de la rivière, plantés de cognassiers alignés avec soin, qui, à l'époque de mon voyage, étaient chargés de fruits mûrs : on est alors sur les terres d'une *fazenda* appelée *Padre Correa* (2), du nom d'un ecclésiastique, son propriétaire. Après les cognassiers, viennent de nombreux pêchers sur lesquels je vis également des fruits mûrs (29 janvier). Quant à la *fazenda* elle-même, elle a été bâtie dans un grand espace que les montagnes laissent entre elles, et qui est tout à la fois sans inégalités et de niveau avec le chemin (3). L'aspect de cette vallée

(1) *Samambaia*, ou mieux encore *Çamambaia*, est le nom de la grande fougère qui, en tant de lieux, s'empare des terrains autrefois en culture.

(2) Ce n'est ni *Padre Correo*, comme ont écrit Mawe, Luccock et Suzannet, ni *Padre Corré*, comme écrit Henderson. — Un des voyageurs que je viens de citer dit (Suz., *Souv.*, 266) que Padre Correa est aujourd'hui un village; il aura été trompé, sans doute, par la vaste etendue des bâtiments qu'il y a vus; car M. Gardner, qui mérite toute confiance et a passé par le même lieu en 1840, ne lui donne encore que le nom de *fazenda* (*Travels*, 522).

(3) Da Cunha Mattos dit (*Itin.*, I, 10) qu'il existe dans la cour (*terreiro*) de la *fazenda* de Padre Correa un arbre tellement touffu, que, au milieu du jour, il pourrait couvrir de son ombre un bataillon tout entier. Cet arbre aurait presque rivalisé avec celui qui abrita la petite armée de Cortez.

si bien cultivée, au milieu des montagnes âpres et sauvages qui la bornent, a quelque chose qui surprend et qui charme; là, on peut voir ce que l'homme ferait dans ce pays avec plus d'industrie et plus d'efforts. L'abbé CORREA, qui faisait valoir l'habitation dont je viens de donner une description succincte, jouissait, à Rio de Janeiro, d'une grande réputation pour ses connaissances en agriculture; et il paraît qu'elle était justement méritée. Il avait profité de la température modérée de la Serra pour cultiver un grand nombre de plantes d'origine caucasique ou européenne, et l'on m'a assuré qu'il retirait beaucoup d'argent seulement des œillets qu'il envoyait vendre à la ville. Dans la saison où nous étions alors, il faisait partir, m'a-t-on dit, chaque semaine, pour Porto da Estrella, une troupe de mulets chargés de pêches, et l'on ajoutait qu'il en vendait pour environ 10,000 cruzades. Ce fait, soit dit en passant, prouve combien la température de la Serra diffère de celle de Rio de Janeiro, car les pêchers ne donnent point de fruits dans les jardins de cette ville. A six heures du matin, dans la plaine, le thermomètre de Réaumur m'avait indiqué 23° 1/2, et, à midi, il indiquait, à Tamaratí, dans la montagne, 22° 1/2 seulement.

Après avoir passé la *fazenda* de Padre Correa, je côtoyai une immense plantation de maïs. Plus loin, sur le bord de la rivière, des nègres étaient occupés à préparer la terre pour y mettre des haricots qui devaient être récoltés en juin. Ceux que l'on plante ainsi, de manière à pouvoir faire la cueillette dans l'hiver des tropiques, prennent le nom de *feijões da seca*, c'est-à-dire *haricots de la sécheresse*.

Pendant longtemps le chemin avait suivi la rive droite du Piabanha; on passe cette rivière sur un pont pittores-

que, et l'on côtoie sa rive gauche jusqu'au *rancho* assez insignifiant qu'on appelle *Sumidouro* (gouffre). C'est là que je fis halte le jour où j'avais quitté Tamaratí.

L'habitation la plus importante de celles que je vis entre Sumidouro et Boa Vista da Pampulha, où je m'arrêtai le jour suivant, est *Secretario* (secrétaire). Depuis cet endroit jusqu'à Boa Vista, dans l'espace de 1 lieue, je comptai encore quatre *fazendas*, mais elles sont peu considérables. Avant celle de *Fagundes* (1), le chemin commence à monter; là on voit un ruisseau qui coule en sens contraire du Piabanha, que j'avais, comme je l'ai dit, côtoyé la veille, et, à la *fazenda* de Fagundes, la montée devient très-roide. Les terres de ce canton sont bonnes et rendent, en maïs, 150 à 200 pour 1; mais l'extrême sécheresse qu'on éprouvait alors faisait beaucoup de tort à cette plante. Dans l'été de 1816 à 1817, les pluies avaient été peu abondantes, elles le furent excessivement dans celui de 1817 à 1818; la sécheresse se faisait de nouveau sentir de 1818 à 1819, et, lorsque de 1819 à 1820, je traversais la province de Saint-Paul, je fus extrêmement contrarié par l'abondance des pluies. Il serait bon d'observer si cette alternance singulière se renouvelle souvent; mais ce que je puis dire, c'est qu'elle n'avait point été offerte par les étés immédiatement antérieurs à celui de 1816 à 1817; car, lorsque j'étais à Itabira de Mato dentro (2), je sus par mon hôte, M. le capitaine Pires, que ce même été était le troisième

(1) Fagundes est un nom d'homme. Il ne faut pas, comme Eschwege, écrire *Fegundes*, ni *Fagundas* comme le docteur Pohl, ou *Fagunda* comme M. Walsh.

(2) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. I, 269 et suiv.

où l'on eût à se plaindre de la sécheresse, et il n'est nullement à croire qu'elle ait été limitée au canton d'Itabira.

Je reviens à mon itinéraire. Le cours du Piabanha suffirait pour montrer que, pendant longtemps, la route suit un plan qui incline vers le nord; cependant elle ne descend pas toujours, puisqu'il existe à Fagundes, comme je l'ai dit, une montée rapide, et qu'alors on voit un ruisseau qui coule en sens contraire du Rio Piabanha. L'habitation de Boa Vista da Pampulha se trouve plus élevée que Sumidouro, qui, pourtant, est plus rapproché de 3 lieues du sommet de la chaîne maritime, et, par conséquent, plus éloigné de la vallée du Parahyba; mais ensuite, depuis cette même habitation jusqu'au fleuve, on descend d'une manière sensible (1).

La seule *fazenda* un peu considérable qui se trouve entre Boa Vista da Pampulha et *Governo*, où je fis halte, est celle de *Cebola* (oignon) (2), dont la cour, très-vaste et entourée de nombreux bâtiments, est traversée par le chemin.

En me rendant de Boa Vista à Governo, je m'amusai à questionner quelques nègres de Benguela, que je trouvai sur mon chemin. Ils me dirent que, dans leur pays, on cultive la terre comme au Brésil; que l'on y coupe les bois

(1) Voici la note des hauteurs qui ont été prises par M. d'Eschwege, depuis le sommet de la Serra jusque sur le bord du Parahyba :

Sommet de la Serra.	3,607	pieds anglais ou	1,099m,55
Corrego Seco.	2,405	—	732m,80
Sumidouro.	1,805	—	549m,98
Boa Vista da Pampulha.	1,975	—	601m,78
Bords du Parahyba.	610	—	185m,86

(2) C'est à tort que Mawe a écrit *Zabolla*, Luccock *Cebolas*, Walsh *Saboola*.

et qu'on les brûle, que c'est là l'ouvrage des hommes, et qu'ensuite les femmes et les enfants plantent et font la récolte. La ressemblance des pratiques que l'on suit à Benguela et de celles qui ont été adoptées par les Brésiliens ne doit cependant pas faire penser qu'en agriculture les nègres, barbares et esclaves, aient été nécessairement les maîtres des Portugais plus civilisés. Quand ceux-ci arrivèrent en Amérique, ils y trouvèrent leur méthode actuelle de cultiver en usage parmi les Indiens, et ce serait probablement à ceux-ci plutôt qu'aux Africains qu'il faudrait en faire honneur (1). Mais, lors même que les Portugais n'auraient point eu sous les yeux de modèle pour cette méthode, l'impérieuse nécessité la leur aurait sans doute bientôt enseignée. Qu'auraient-ils pu imaginer, en effet, quand ils auraient voulu planter dans un bois vierge, si ce n'est de couper les arbres et de les brûler? Il serait donc injuste de leur faire un reproche d'avoir commencé de cette manière; mais ce dont on pourrait, avec raison, blâmer aujourd'hui leurs descendants, c'est de continuer à brûler les forêts, lorsque tant de terrains découverts et faciles à labourer sont à leur disposition; c'est de priver, sans nécessité, ceux qui viendront après eux des ressources si nombreuses que présentent les bois; c'est de courir le risque de dégarnir leurs montagnes de terre végétale et de rendre leurs eaux moins abondantes; c'est, enfin, de retarder les progrès de leur propre civilisation, en se disséminant chaque jour davantage dans leurs vastes déserts pour y trouver des arbres à incendier.

Les nègres de Benguela, dont j'ai parlé plus haut, me

(1) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., II, 271.

dirent qu'ils avaient été enlevés, étant encore enfants, par une horde voisine de la leur, lorsqu'ils étaient occupés dans la campagne avec leur mère. Si la traite était bien franchement abolie, de pareils enlèvements n'auraient plus lieu chez les Africains, ou du moins ils deviendraient plus rares, et la principale cause de guerre cesserait parmi ces peuples.

Mais, dans l'état actuel des choses, il faut, au Brésil, éprouver le dégoût d'être servi par des esclaves, ou se résigner, comme je l'ai dit ailleurs, à être soi-même à la merci des hommes libres que l'on emploie; j'en ai fait trop souvent la triste épreuve. Vers Governo, mon muletier me déclara qu'il était décidé à retourner chez lui, et j'obtins avec beaucoup de peine qu'il ne m'abandonnerait pas dans un lieu où j'étais inconnu, mais qu'il me conduirait jusqu'à Ubá (1), où j'avais l'espérance de le remplacer. D'un autre côté, à peine étais-je arrivé à Porto da Estrella que le pauvre Prégent avait voulu se rembarquer pour Rio de Janeiro, afin d'y aller chercher une bagatelle assez inutile, et m'avait fait une scène qui s'était prolongée pendant plusieurs jours. Ainsi je m'étais trouvé entre deux hommes dont l'un prétendait que j'avançasse et l'autre que je retournasse sur mes pas. Je n'entrerai pas dans le détail de ces tracasseries; je me contenterai de dire qu'en continuant ma route avec les gens qui m'accompagnaient alors, je montrai plus de persévérance peut-être que dans aucune autre circonstance de ma vie.

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 28. — C'est à tort que Luccock a écrit *Uva*, au lieu d'*Ubá*. On trouve aussi Uva dans une *Description de Rio de Janeiro*, qui a été imprimée dans les *Nouvelles annales des voyages*, vol. IV, et où les géographes feront bien de ne point aller chercher des renseignements.

A Encruzilhada (1), je quittai, pour me rendre à Ubá, la grande route de Minas Geraes (2); j'entrai dans le chemin de terre (*caminho da terra*) (3), me rapprochant ainsi un instant de mon point de départ, et, au lieu appelé Socopira (4), je pris le chemin de traverse qui devait me conduire à ma destination. Je parcourus les lieux que j'avais déjà visités l'année précédente, et enfin j'arrivai à Ubá.

Ce fut la dernière fois que je revis cette habitation, où j'avais passé de si heureux moments et où j'avais pu me livrer au bonheur d'observer une nature aussi brillante que

(1) Ce doit être ce lieu que Pohl et Eschwege appellent *Lucas* : le dernier dit même que Lucas porte un autre nom qui lui a échappé. *Encruzilhada* est, au reste, un mot générique qui désigne tout embranchement.

(2) Da Cunha Mattos établit comme il suit l'itinéraire de Rio de Janeiro à Governo :

De Rio de Janeiro à	Porto da Estrella.	5	legoas.
— —	Mandioca.	2	
— —	Padre Correa.	5	
— —	Rancho do Almeida. . . .	3 1/2	
— —	Boa Vista da Pampulha. .	2 1/2	
— —	Governo.	2 1/2	
		20 1/2	legoas.

Il faut se rappeler que les *legoas* ou lieues portugaises sont de 18 au degré.

(3) Le *chemin de terre* est celui que l'on prend lorsqu'on va de Minas à Rio de Janeiro et qu'on veut éviter de s'embarquer. (Voyez le *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 8, et celui dans le *district des Diamants*, etc., I, 281.)

(4) J'ai écrit ailleurs *Sucupira* (*Voyage dans le district*, etc., I, 282); mais je crois l'orthographe que j'admets ici plus conforme à la prononciation. Il paraît que l'on appelle aussi *sicupira* l'arbre ou les arbres auxquels le lieu dont il s'agit ici a emprunté son nom; car c'est ainsi qu'ont écrit des hommes qui doivent faire autorité. (Voyez F. Denis, *Brésil*, 60. — Gardn., *Trav.*, 407.)

variée, sans éprouver les privations par lesquelles il fallut, plus tard, acheter si cher les jouissances de mon voyage. M. João Rodrigues Pereira de Almeida (1) n'était point à Ubá quand je m'y arrêtai; mais, avant mon départ, il m'avait donné, pour différentes villes, des lettres de recommandation et de crédit qui me furent de la plus grande utilité. Sans son appui et son amitié, je le répète ici plein de reconnaissance, je n'aurais pas achevé mon voyage.

L'administrateur de sa belle habitation fit des démarches pour me procurer un muletier; il s'en présenta un qui était assez bien recommandé, et je m'arrangeai avec lui à raison de 7,200 reis (45 fr.) par mois. José Marianno, c'était son nom, avait un teint extrêmement foncé; mais, comme en même temps ses cheveux, durs et noirs, n'étaient nullement crépus et que son nez était aquilin, je ne doute pas qu'un mélange de sang caucasique, nègre et américain ne coulât dans ses veines. Cet homme possédait au plus haut degré les bonnes et les mauvaises qualités qui caractérisent les métis; il avait une très-grande intelligence et une adresse peu commune; mais il était à la fois imprévoyant, léger, prodigue et vaniteux. Souvent on le voyait gai et jovial; alors il prenait des manières enfantines, et devenait câlin avec ses supérieurs; il se plaisait à causer, et racontait avec esprit les histoires de tous les muletiers du Brésil, en se les attribuant à lui-même; il ne s'était probablement guère éloigné de Saint-Paul et de S. João d'El Rei, mais, à l'entendre, il connaissait tout l'empire brésilien; il avait voyagé dans les Campos Parexis, qui sont si peu connus, et il y avait eu mille aventures merveilleuses; son père, disait-

(1) Postérieurement à mon voyage, l'empereur don Pedro Ier lui conféra le titre de baron d'Ubá.

il, était un blanc fort riche, ses frères étaient des blancs, il m'accompagnait pour son seul plaisir, ou bien encore parce que l'infant don Pedro l'en avait prié avec instance. J'aurais été trop heureux, au reste, si l'on n'avait eu à lui reprocher que sa vanité excessive; mais, après quelques jours de bonne humeur, sa physionomie changeait presque tout à coup d'expression; elle devenait sombre; il ne souriait plus, ne disait plus rien, ou, s'il laissait échapper quelques paroles, elles étaient empreintes de mécontentement et d'aigreur; alors il devait certainement beaucoup souffrir. Sa mélancolie durait ordinairement une semaine ou deux; mais ensuite il reprenait sa gaîté et il la perdait de nouveau quelque temps après. On verra plus tard combien de désagréments m'ont causés les bizarreries de cet homme, et combien elles me faisaient payer cher les services fort importants qu'il me rendait.

CHAPITRE II.

LE CHEMIN DU RIO PRETO. — LA VILLE DE VALENÇA ET LES COROADOS.

Histoire du chemin du *Rio Preto*. Les toucheurs de bœufs et de pourceaux. — Le *ferrador*. — Le port du Parahyba. Comment les bœufs traversent cette rivière. Peinture de ses bords. Péage. — Chemin détestable. — Les bois vierges. — Quelques *fasendas*. — Les Indiens Coroados. — La ville de *Valença*; son histoire; son état actuel. Réflexions sur la métamorphose des villages en villes. — Le *rancho d'as Cobras*; un paysage au clair de la lune. — Le *Rio Bonito*.

Le chemin que j'allais parcourir pour me rendre d'Ubá (1) à S. João d'El Rei, et de là à Goyaz, en visitant la partie occidentale de la province des Mines, porte le nom de *caminho do Rio Preto* (chemin du Rio Preto), parce qu'effectivement il traverse cette rivière (2). Lorsqu'on veut le

(1) Itinéraire approximatif d'Ubá au village de Rio Preto (arraial do Rio Preto) :

D'Ubá au	Porto da Parahyba	3/4 legoas.
—	Forquilha (rancho)	2
—	Fazenda de Joaquim Marcos (habitation)	4
—	As Cobras (rancho)	3
—	Arraial do Rio Preto (village)	3
		12 3/4 legoas.

(2) Plus tard, au mois de février 1822, je passai par un autre chemin, qui commence au delà d'Aguassú, tout auprès de Bemfica ou Pé da Serra (voyez ma *première relation*, I, 8), et qui tombe dans le che-

suivre, en partant de Rio de Janeiro, on prend d'abord le *caminho da terra* (chemin de terre), qui mène à Pao Grande. Là sont deux embranchements : l'un n'est que la continuation du *caminho da terra* et aboutit, comme je l'ai dit, à Encruzilhada, dans la grande route de Villa Rica ; l'autre est le commencement du *caminho do Rio Preto* et passe auprès de l'habitation d'Ubá. Déjà, depuis longtemps, ce dernier chemin était indiqué par un sentier fréquenté uniquement par les piétons ; on reconnut qu'il serait moins long, pour les habitants de S. João d'El Rei, que la grande route de Villa Rica, et, lors de mon voyage, il y avait environ six ans qu'il était entièrement ouvert au public. Cependant, comme le seul avantage de gagner quelques jours n'eût pas décidé les conducteurs des caravanes à suivre une route qui ne leur offrait encore aucune commodité, on accorda une diminution sur le péage des hommes et des animaux qui traversent le Parahyba au *registro* (1) du chemin du Rio Preto. Ainsi les bœufs, qui payent une pataque (2 fr.) au *registro* du Parahybuna, sur le chemin direct de Villa Rica, ne payent ici qu'une demi-pataque ; les mulets chargés, qui payent 460 reis au Parahybuna,

min du Rio Preto, immédiatement au-dessus de Valença, lieu dont je parlerai bientôt. C'est la junte du commerce de Rio de Janeiro (*junta do commercio*) qui a fait faire ce chemin, et, pour cette raison, on l'appelle *caminho do commercio*, ou bien encore on lui donne le nom de *caminho novo*, *estrada nova*. On y travaillait encore, en 1819, lorsque je suivais le *caminho do Rio Preto* : c'est depuis cette époque qu'il a été permis d'y passer, et il est assez vraisemblable qu'alors on aura fermé *caminho do Rio Preto*, pour ne pas multiplier les lieux de péage.

(1) On donne ce nom aux lieux où l'on acquitte les droits dus à l'État et où l'on demande les passe-ports. (Voyez le *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., 1, 60.)

en payent ici 80, et les hommes n'ont également à donner que 80 reis (1819).

Il fallait qu'on trouvât sur cette route de tels avantages pour qu'elle ne restât pas déserte, car elle est infiniment plus difficile que le chemin direct de Villa Rica ; elle n'est point, comme ce dernier, bordée d'un grand nombre d'habitations, de *vendas*, de *ranchos* ; les ressources y sont encore moins multipliées, et le maïs, indispensable aux mulets, y manque presque partout. Le *caminho do Rio Preto* me montra ce que devait être la grande route de Villa Rica, peu de temps après la découverte de la province de Minas Geraes. Traversant le réseau de montagnes qui s'étend de la chaîne maritime à la chaîne intérieure (Serra do Espinhaço), il doit nécessairement présenter de grandes inégalités, et, comme la *région des forêts* comprend tout l'espace renfermé entre les deux chaînes, on ne sort de cette région, ainsi que cela a lieu sur la route de Villa Rica, et l'on n'entre dans la *région des campos* (1) qu'après avoir passé la Serra da Mantiqueira, partie méridionale de la plus occidentale des deux chaînes.

Sur le chemin du Rio Prèto, je rencontrai très-peu de troupes de mulets chargés de marchandises ; mais, en revanche, un grand nombre de cochons et de bœufs. C'est par ce chemin que l'on fait passer presque tous les troupeaux de bêtes à cornes que l'on mène à Rio de Janeiro de la partie occidentale de la province de Minas, où l'on

(1) La *région des forêts* s'étend à peu près depuis la mer jusqu'à la chaîne intérieure (Serra do Espinhaço) ; la *région des campos* commence à l'ouest de la même chaîne. On peut voir des détails sur ces régions et leurs limites dans mon *Tableau de la végétation de la province de Minas Geraes*, imprimé dans les *Annales des sciences naturelles*, vol. XXIV, p. 64 et suiv.

élève beaucoup de bétail. Pour ces animaux, on n'a pas besoin des commodités qu'exigent les caravanes de mulets, et, en les conduisant par cette route, on jouit du double avantage de payer des droits moins élevés et d'abréger le voyage. Comme on ne pourrait embarquer les bœufs et les cochons sans des frais probablement très-considérables, on leur fait prendre le chemin de terre à Pao Grande, et ils passent, avant d'arriver à Rio de Janeiro, par la Serra da Viuva, Aguassú et Irajá (1).

Les bœufs sont envoyés à la capitale par des marchands du sud-ouest de la province des Mines, qui les achètent dans les *fazendas*. Ces marchands confient la direction entière d'un troupeau de bœufs et la vente de ce bétail à des hommes qu'on appelle *capatazes*, et qui, m'a-t-on dit, sont très-bien payés. Le *capataz* a sous lui des toucheurs, et chacun de ceux-ci est chargé de la conduite de vingt bœufs. On ne fait faire à ces animaux que 3 lieues par jour; mais, jusqu'à leur destination, on ne les laisse point reposer, tandis qu'on a coutume de faire marcher une journée et de laisser paître le lendemain les bestiaux que l'on conduit du sertão (désert) oriental de Minas à la ville de Bahia.

Les hommes qui mènent les bœufs et les cochons de la *comarca* (2) du Rio das Mortes à Rio de Janeiro

(1) Comme je l'ai dit plus haut, je suivis, en 1822, un chemin (*caminho do commercio*) qui retombait, à la vérité, à Aguassú, mais qui, au lieu de traverser la Serra da Viuva, passait par une autre partie de la chaîne, à laquelle on a donné le nom de *Serra da Estrada Nova*, emprunté au chemin lui-même. En 1822, c'était par ce dernier que passait une grande partie des bœufs et des cochons que la *comarca* du Rio das Mortes fournit à Rio de Janeiro.

(2) Les *comarcas*, comme on a pu le voir dans mes autres relations, sont les divisions de premier ordre dans plusieurs provinces.

se font reconnaître facilement à leur tournure et à leur costume. Il y a parmi eux autant de blancs que de mulâtres. Comme on les accoutume de bonne heure à de longues marches et au régime le plus frugal, ils sont généralement maigres, minces et assez grands. Leur figure est étroite et allongée; de tous les Mineiros, ce sont eux, peut-être, qui ont le moins d'expression dans la physionomie. Ils marchent un long bâton à la main, les pieds et les jambes nus, et ont l'habitude de faire de grands pas. Leur tête est couverte d'un chapeau à bord étroit, à forme très-haute et arrondie (1819); ils ont une chemise de toile de coton, dont les pans flottent par-dessus un caleçon de la même toile; un gilet d'une étoffe de laine grossière complète leur costume.

Je reviens au détail de mon itinéraire. Entre Ubá et le Parahyba, qui n'est qu'à trois quarts de lieue, j'eus encore le plaisir d'entendre le *ferrador* ou *araponga* (*casmarynchos nudicollis*) (1). Le chant de cet oiseau n'est point agréable par lui-même; mais il y a un charme inexprimable dans le contraste du calme profond des forêts vierges avec ces sons qui, après avoir retenti avec une force surprenante, s'affaiblissent en se prolongeant et recommencent par intervalles.

Bientôt j'arrivai sur les bords du Parahyba, à l'endroit appelé *Porto* (port), où l'on passe le fleuve. Ce dernier peut

(1) On a, je crois, écrit quelque part *uruponga*; mais le mot *araponga* est consacré par le dictionnaire portugais de Móraes : d'ailleurs son étymologie est assez claire, comme on peut le voir dans ma *seconde relation*, vol. II, 64. J'ai encore parlé de l'*araponga* ou *ferrador* dans la même *relation*, vol. I, 107, et dans la *première*, vol. I, 17. Le *ferrador* est aujourd'hui trop bien connu pour qu'il soit nécessaire de dire que ce n'est point une grenouille, comme l'a cru M. Walsh.

avoir ici un peu moins de largeur que le Loiret à quelque distance du pont d'Olivet ; il serpente entre des montagnes peu élevées, couvertes de bois touffus, qui, en certains endroits, ont été remplacés par des plantations de maïs. Ses eaux coulent avec rapidité, et des roches grisâtres s'élèvent çà et là au-dessus de leur surface. On ne voit, sur les deux bords, d'autres places découvertes que celles où l'on s'embarque quand on passe le fleuve (1819). Sur la rive droite est une modeste *venda* avec un petit *rancho*; sur la rive gauche, la maison du péage, dont le toit couvert s'avance pour former une *varanda* (galerie) (1).

Dans le moment où j'arrivai, les deux bords du Parahyba étaient couverts de bœufs ; quelques-uns se trouvaient déjà sur la rive droite, et l'on était occupé à faire passer les autres. Des nègres armés de grandes gaules et poussant des cris affreux forçaient les bœufs à entrer dans le fleuve ; mais à peine ceux-ci étaient-ils dans l'eau, qu'ils cherchaient à revenir sur le rivage, malgré les coups que leurs conducteurs faisaient pleuvoir sur eux, malgré les pirogues dont on se servait pour leur barrer le passage. Au lieu d'avancer vers l'autre bord, ces animaux tournoyaient dans l'eau, en se précipitant les uns sur les autres, et ce ne fut qu'avec des peines incroyables qu'on parvint à les faire passer tous. Les bœufs qui viennent de fort loin, et qui ont déjà rencontré quelque rivière, traversent celle-ci sans difficulté ; mais il en coûte toujours beaucoup pour forcer ces animaux à passer l'eau une première fois, et alors il s'en noie souvent.

(1) J'ai donné dans ma *première relation* une explication détaillée du mot *varanda*.

Ici il n'y a point de bac; on se sert de pirogues conduites par deux nègres. Pendant quelque temps, le péage avait été affermé; mais ensuite on l'a perçu directement pour le compte du fisc, et, lors de mon voyage, il rendait annuellement de 12 à 20,000 cruzades. La garde préposée au *registro* se composait seulement d'un caporal et de trois soldats de la garde nationale (*milicia*).

Ce n'était pas la première fois que je me trouvais au Porto du Parahyba; j'avais déjà visité ce lieu, lorsqu'en 1816 j'habitais la *fazenda* d'Ubá. Un parent de M. João Rodrigues Pereira de Almeida, qui, un jour, voulut goûter le plaisir de la chasse, m'engagea à l'accompagner. Nous commençâmes par passer la rivière, et à peine fûmes-nous dans la forêt que les chiens firent partir un cerf (*veado*); celui-ci s'élança dans l'eau et la traversa. Nous repassâmes de l'autre côté du fleuve dans une pirogue; là je m'assis sur un rocher et me mis à contempler les lieux qui m'entouraient. Au Porto, le paysage est animé par la présence de l'homme; ici la nature n'avait rien perdu de sa physionomie primitive. Un détour que fait la rivière me dérobait la suite de son cours, et ce que j'en pouvais découvrir semblait un lac allongé entouré de forêts vierges. Les eaux baignaient le pied des grands arbres, tandis que diverses espèces d'oiseaux aquatiques planaient au-dessus d'elles. Des rochers noirâtres, qui s'élevaient de leur lit, augmentaient la vitesse du courant, et la rapidité de la rivière contrastait avec l'immobilité des arbres, dont le feuillage n'était agité par aucun vent.

A cette heureuse époque, je pouvais me livrer tout entier à la contemplation des beautés de la nature. Lorsque je revis le Porto du Parahyba, il n'en était plus ainsi : les

embarras du voyage, et surtout les chagrins que me faisaient éprouver ceux qui m'accompagnaient, troublaient sans cesse mes plus douces jouissances.

Je partis fort tard du Porto du Parahyba. Comme il n'y a point, en cet endroit, de véritables pâturages, les mulets sont obligés de se contenter du peu d'herbes qui croît auprès de la maison du *registro*; aussi trois des miens, mécontents de ce régime, avaient passé la rivière et étaient retournés à Ubá; il fallut les y aller chercher, et cela prit un temps considérable.

Je finis cependant par me mettre en route. Immédiatement après avoir quitté le Parahyba, je me dirigeai, par une pente roide, vers le sommet de la montagne qui s'élève derrière le *registro*, et, pendant très-longtemps, je continuai à monter. Le chemin que je suivis ce jour-là est un des plus affreux que j'eusse vus pendant mes voyages; il eût certainement été impraticable après une pluie de quelques jours. Ses deux côtés n'ont point été dégarnis d'arbres, comme la route de Villa Rica; il a peu de largeur, et les bois touffus qu'il traverse y donnent, à toutes les heures du jour, un ombrage épais, qui nécessairement doit y entretenir une fâcheuse humidité. Presque partout, les bœufs avaient formé, par leur marche régulière, des éminences et des fosses, qui se succédaient alternativement, et ces dernières contenaient une boue épaisse dans laquelle enfonçaient profondément les bêtes de somme. Ce n'est pas tout encore : des troncs d'arbres renversés, de grosses racines qui rampaient sur la terre faisaient sans cesse trébucher les mulets ou les arrêtaient dans leur marche.

Mais si je ne pouvais faire un pas, dans les sombres fo-

rêts que je parcourais alors, sans trouver de nouvelles difficultés, d'un autre côté elles m'offraient, à chaque pas, des sujets d'admiration. Les arbres dont elles étaient formées avaient tant de vigueur, ils étaient tellement garnis de feuilles, qu'en plusieurs endroits il ne croissait au-dessous d'eux qu'un très-petit nombre d'arbrisseaux ; ce qui, dans ce pays, est assez rare. J'étais, à cette époque, bien accoutumé aux bois vierges, et cependant je ne pouvais en traverser sans les contempler avec ravissement, Quelle richesse de végétation ! quelle pompe ! quelle majesté ! que de variété dans les formes ! que de beautés dans les contrastes ! Comme le feuillage, composé des Mimoses, fait ressortir la simplicité des Palmiers ! comme les rameaux d'une Myrtée, couverts de petites feuilles, paraissent délicats et flexibles auprès d'un *Cecropia*, qui étale quelques branches roides en forme de candélabre ! Dans quel délicieux recueillement l'on tombe au milieu du calme profond de ces forêts, qui n'est troublé que par la voix retentissante du *ferrador* ou le bruit de quelque torrent !

Parmi les arbres qui croissent dans les bois voisins du Parahyba, je vis avec un nouvel étonnement celui qu'on appelle le *Cipó matador* (la Liane meurtrière) (1). Il atteint à peine la grosseur de la cuisse et est presque égal dans toute sa longueur ; cependant il s'élève à 50 ou 60 pieds, mais on ne le voit jamais isolé ; il se presse contre quelque arbre plus gros que lui, et il l'embrasse étroitement à l'aide de racines aériennes qui partent de sa tige et qui, simples à leur naissance, se divisent, se subdivisent et se terminent

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 14.

par un chevelu fortement collé à l'arbre voisin. Cette Liane singulière est couronnée par un petit nombre de branches écartées; mais celles-ci se partagent en une multitude de rameaux délicats et pressés, qui portent des feuilles entières, oblongues-lancéolées et assez petites, autant du moins que je pus en juger à la distance où il m'a été permis de les apercevoir (1).

Après avoir fait 2 lieues dans les sombres forêts du Parahyba, je m'arrêtai au lieu appelé *Forquilha* (fourche). Là se trouve une maisonnette devant laquelle est le *rancho* des voyageurs, couvert de feuilles de Palmier et soutenu par des troncs d'arbres. Ces humbles bâtiments, entourés de palissades, sont construits sur une petite plate-forme au-dessous de laquelle coule un ruisseau, et qui, de tous les côtés, est dominée par des montagnes couvertes d'épaisses forêts. Cependant, à travers les arbres, j'apercevais plusieurs vastes plantations de maïs qui dépendaient de l'habitation. Les terres me parurent bonnes, et le propriétaire ou celui qui le représentait me dit qu'effectivement le manioc, le riz, les haricots, la canne à sucre y réussissaient bien, mais que le maïs n'y rendait que 80 pour 1.

Au Porto du Parahyba, à six heures du matin, le thermomètre de Réaumur avait été à 20 degrés, et le lendemain à la même heure, à Forquilha (le 7 février), il n'était

(1) Un touriste qui parcourait, en 1842, l'Amérique portugaise a dit (Suz., *Souv.*, 278) que « traverser des bois vierges était pour les Brésiliens un sujet d'effroi. » Il n'est pas à ma connaissance qu'aucun autre écrivain ait parlé de cette frayeur, et, dans le cours de mes longs voyages, personne n'en a donné devant moi le moindre signe. Si les colons l'éprouvent, un grand nombre d'entre eux ont été bien mal avisés et doivent être bien malheureux, car c'est dans les bois vierges qu'ils ont fixé leurs demeures.

qu'à 17 degrés 1/2. Cette différence de température tenait sans doute à celle des hauteurs, car, depuis le Parahyba, j'avais toujours monté. En quittant Forquilha, on monte encore, dans un espace de 1 lieue, jusqu'à une *fazenda* appelée *José Francisco*, du nom de son propriétaire.

Entre Forquilha et *Joaquim Marcos*, habitation dont je parlerai bientôt, les bords du chemin, dans la plus grande partie de son étendue, avaient été dégarnis des grands arbres; en d'autres endroits, où l'on avait autrefois cultivé la terre, il n'existait plus que des taillis. C'était, pour la conservation du chemin, un grand avantage, sans doute; mais le défaut d'ombrage rendait la chaleur si forte, qu'ayant, une heure après la chute du jour, tiré mon thermomètre de ma malle, je le trouvai à 28 degrés, tant celle-ci avait été échauffée par les rayons du soleil.

La *fazenda* de José Francisco, dont j'ai déjà dit quelques mots, possède un moulin à sucre; mais on n'y emploie le vesou qu'à faire de l'eau-de-vie, ce qui a lieu chez tous les propriétaires peu riches, parce que cette fabrication exige moins de bras et de travail que celle du sucre.

Ayant passé la *fazenda* de José Francisco, j'allai faire halte à celle de *Joaquim Marcos* (nom d'homme), située à 4 lieues de Forquilha; j'y demandai si l'on avait du maïs à me vendre : on m'en refusa d'abord; mais à peine me fus-je recommandé de João Rodrigues que l'on mit à ma disposition tout ce que je désirais. Il n'est pas étonnant, au reste, que l'on eût commencé par me faire essuyer un refus; les propriétaires craignaient alors de se défaire de leur maïs; parce que le manque d'eau avait fait le plus grand tort à ce grain; j'avais vu moi-même, du côté de Cavenca,

entre Encruzilhada et Ubá, de grandes plantations de maïs entièrement desséchées.

Dans les terres du canton où est situé Joaquim Marcos, le maïs rend 150 pour 1. Elles produisent aussi le manioc, les haricots, la canne à sucre et les caféiers; mais mon hôte me dit que la gelée faisait souvent beaucoup de tort aux derniers de ces végétaux, ce qui suffirait pour prouver combien le pays est plus élevé que Rio de Janeiro.

Quant à ma récolte de plantes, j'étais bien loin de pouvoir en être satisfait. Je n'avais jamais trouvé aussi peu d'espèces en fleur que pendant ce voyage; mais nous étions en février, et l'on me dit, à Forquilha, que le mois d'août était celui où l'on voyait fleurir le plus grand nombre d'arbres (1).

Je traversais alors les bois où le bon José Rodrigues da Cruz, oncle de João Rodrigues Peireira de Almeïda, avait naguère exercé son zèle pour le bonheur des Coroados (2); et probablement même le chemin du Rio Preto n'est-il

(1) Ainsi que j'ai eu l'occasion de le montrer ailleurs, il s'en faut bien, en général, qu'on trouve dans les bois vierges autant de fleurs qu'on se l'imagine en Europe. « Dans les forêts primitives des contrées équinoxiales, « ai-je dit, il est des arbres qui fleurissent très-rarement, parce que la « végétation, sans cesse excitée par l'humidité et la chaleur, éprouve, « sous ces heureux climats, des repos fort rares, et qu'elle va se conti- « nuant toujours avec une égale vigueur, tandis que la fleur n'est réel- « lement que la dernière production d'une vie qui s'épuise et va finir. » (*Morphologie végétale*, 35.)

(2) Il est bon d'ajouter au nom de ces Coroados celui d'une rivière qui coule dans leur pays, le *Rio Bonito*, et de les appeler, comme je l'ai fait dans ma *première relation*, les *Coroados du Rio Bonito*. Par ce moyen, on empêchera qu'on ne les confonde avec les Coroados de Matogrosso, avec ceux de Saint-Paul, ou encore avec les Coroados du Rio Chipotó dont s'est occupé le bon Marlière, et sur lesquels les savants Spix et Martius ont publié d'intéressants détails.

autre chose qu'un élargissement de la percée qu'avait fait faire cet homme généreux pour porter des secours à ses chers Indiens (1). Il y a à peine cinquante ans, eux seuls possédaient cette contrée, où aucun blanc n'aurait eu, sans doute, la hardiesse de se montrer; et, lors de mon voyage, c'était au milieu des enfants des Portugais, devenus maîtres du pays, qu'erraient les faibles restes de leur nation. Déjà, entre Forquilha et Joaquim Marcos, j'avais trouvé, au pied d'un arbre, deux Indiennes assez mal vêtues, auprès desquelles était un gros paquet d'écorce verte dont elles se proposaient de tirer de l'étoupe. Avant de quitter la *fazenda* de Joaquim Marcos, je vis passer un homme et une femme de la même race. L'Indienne était vêtue d'une jupe et d'une chemise de toile de coton grossière, comme le sont, en général, dans ce pays, les femmes pauvres de la campagne; l'Indien ne portait qu'une chemise et tenait à la main son arc et une poignée de flèches. Celui-ci parlait assez bien le portugais, et j'appris de lui qu'il était venu, étant encore enfant, du *Rio da Pomba* (rivière de la colombe), que sa nation portait le nom d'*Esmurim* (2), et qu'il vivait, depuis un grand nombre d'années, dans les forêts des alentours, au milieu des Coroados.

Le nom d'*Aldea*, donné alors (1819) à un hameau que je rencontrai à une demi-lieue de la *fazenda* de Joaquim

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 42.

(2) Selon Spix, Martius et Eschwege, les bords du Rio da Pomba, l'un des affluents du Parahyba, sont habités par la petite nation des *Coropós*. On peut, avec quelque vraisemblance, soupçonner que les *Esmurim* étaient une subdivision de cette nation; car Eschwege dit qu'un grand nombre de Coropós avaient quitté leur pays pour passer dans la province de Rio de Janeiro.

Marcos, semblait indiquer que j'y trouverais un grand nombre d'Indiens (1), car c'est ce nom que les nouveaux possesseurs du Brésil appliquent (2) aux villages des indigènes; mais, dès l'époque de mon voyage, des descendants de Portugais étaient les seuls habitants de l'Aldea.

Avant 1800, ce hameau n'existait pas encore. Alors les Coroados, maîtres du pays situé entre le Parahyba et le Rio Preto, faisaient de fréquentes incursions sur le territoire des paroisses voisines; mais, d'après les ordres de LUIZ DE VASCONCELLOS E SOUZA, vice-roi de Rio de Janeiro, ils furent enfin repoussés, en 1789, par le capitaine IGNATIO DE SOUZA WARNECK. Le vice-roi eut l'idée de profiter de cette circonstance pour civiliser ces Indiens, et il chargea de cette commission Warneck et José Rodrigues da Cruz, qui était connu d'eux par ses nombreux bienfaits, et dont j'ai déjà parlé plus haut. Tout concourut à faire obtenir le résultat désiré, qui était, dit bien sérieusement Pizarro, « de faire entrer tant d'infidèles dans le sein de l'Église ; et de réunir à l'État un peuple nombreux, *en s'emparant des terres qu'il occupait sans le moindre avantage pour l'agriculture.* » Un prêtre fut chargé d'instruire les pauvres Coroados (3), et l'on fonda pour eux une aldée assez con-

(1) On verra tout à l'heure que la ville de *Valença* n'est autre chose que l'Aldea.

(2) En Portugal, on désigne tout village par le mot *aldea* (voyez ma *première relation*, vol. I, 43).

(3) Le nom de Coroados est le seul qui se trouve dans les *Memorias historicas* de Pizarro (vol. V, 288), et c'est aussi le seul qui soit admis dans le pays par les Brésiliens-Portugais. Il ne faut pas oublier cependant que ce nom est un véritable sobriquet emprunté à la langue portugaise, et, par conséquent, les tribus auxquelles on l'a appliqué devaient réellement en porter d'autres. J'ai appris chez les Indiens qui vivaient à quelques lieues de l'Aldea que leur nation se composait de deux peu-

sidérable, à laquelle on donna le nom d'*Aldea de Nossa Senhora da Gloria de Valença*, en l'honneur du vice-roi d'alors, FERNANDO JOSÉ DE PORTUGAL, qui était de la famille des VALENÇA. Mais bientôt des colons portugais vinrent se mêler aux Indiens, et aujourd'hui, comme je l'ai dit, l'aldea n'est plus habité que par ces derniers (1). En 1813, JOSÉ CAETANO DA SILVA COUTINHO, évêque de Rio de Janeiro, visita l'aldea de Valença; il crut devoir en faire le chef-lieu d'une paroisse à laquelle il assigna pour limites le Parahyba, le Rio Preto, la paroisse de *S. Anna do Pirahy*, et celle de la *Conceçãio da Parahyba Velha*; et, au mois d'août 1817, le roi confirma définitivement les arrangements pris par l'évêque (2).

Lors de mon voyage, en 1819, l'Aldea, qui est situé dans une petite plaine entourée de montagnes boisées, se composait seulement d'une vingtaine de maisons, dont la plupart n'étaient pas encore entièrement bâties et dont les plus anciennes ne dataient guère que d'une douzaine d'an-

plades réunies, les *Tampruns* et les *Sararicões* (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. I, 41); mais Cazal et Walsh, après lui, ont écrit que la population de l'Aldea de Valença se composait de quatre hordes : les *Puris*, les *Ararys*, les *Pittas* et les *Chumettos*. — La manière dont j'écris ici le mot *Sararicões* servira à rectifier deux fautes d'impression fort graves qui se sont introduites dans ma *première relation*, à la page indiquée plus haut.

(1) Il est clair que l'on a induit en erreur MM. Spix et Martius, lorsqu'on leur a dit que l'établissement d'une colonie suisse dans les environs de Rio de Janeiro avait fait déserter aux Indiens l'Aldea de Valença : cette colonie, en effet, n'existait pas encore au commencement de 1819, époque de mon voyage, et déjà, comme je le dis ici, il n'y avait plus, à Valença, que des descendants de Portugais.

(2) Les détails historiques que je donne ici sur Valença sont, pour ainsi dire, tous empruntés à Pizarro (voyez *Memorias historicas*, V, 289).

nées (1). Ces maisons, écartées les unes des autres, avaient un aspect fort misérable, et plus de la moitié était de chétives *vendas*, où l'on trouvait à peine quelques bouteilles d'eau-de-vie de sucre. Alors l'Aldea n'avait point encore d'église proprement dite, et le curé était obligé de célébrer la messe dans une humble chapelle. Trois ans plus tard, en 1822, je repassai par le même lieu. Dans l'intervalle, les terres des alentours s'étaient peuplées un peu davantage; on comptait, dans le village, une soixantaine de maisons et l'on était occupé à y construire une petite église en pierre (2). Ces augmentations n'étaient pas encore bien considérables; cependant l'Aldea était devenu, sous le nom pompeux de *Villa de Valença*, le chef-lieu d'un *termo* (3), qui s'étend, comme le territoire paroissial, depuis le Parahyba jusqu'au Rio Preto.

On ne sera pas fâché, je pense, de trouver ce qu'a écrit, sur les métamorphoses des villages en villes, un homme qui a longtemps vécu au milieu des Brésiliens, et qui était

(1) Pizarro dit qu'en 1814 il y avait, dans l'Aldea, 119 feux et 688 adultes, sans compter les Indiens, et il ajoute que, à l'époque où il écrit son livre, qui porte la date de 1820, le nombre des habitants allait jusqu'à 1,000. Il est à croire que, par une de ces confusions malheureusement trop communes dans les *Memorias historicas*, ouvrage pourtant si remarquable et si utile, l'auteur aura appliqué au seul Aldea de Valença ce qu'on lui aura dit de la paroisse tout entière.

(2) M. Walsh, qui passa par Valença vers le commencement de 1829, dit qu'à cette époque l'église était achevée, mais que la ville ne se composait encore que d'une soixantaine de maisons, et, par conséquent, si elle avait fait quelques progrès de 1819 à 1822, elle était ensuite restée stationnaire, ce qu'il faut attribuer sans doute aux désavantages de sa situation (voyez plus bas, page 39).

(3) Un *termo* est le ressort d'une justice de première instance; le chef-lieu du *termo* porte le nom de *villa* (ville). (Voyez ma *première relation*, I, 364.)

employé par leur gouvernement. « Il a été de mode, dans « ces dernières années, dit M. d'Eschewege, d'ériger en « villes les hameaux les plus insignifiants. Mais c'est rare- « ment le bien général que l'on a consulté en faisant ces « changements ; s'ils devaient profiter à un petit nombre « d'individus, la plus grande partie des habitants avait « presque toujours à en souffrir..... Quand un village de- « vient ville, il a sa justice particulière, et à chaque jus- « tice nouvelle s'attachent une quantité de gens qui vivent « aux dépens des citoyens. La paix de ces derniers est « bientôt troublée par l'arrivée d'une armée d'employés « subalternes, qui ne sauraient subsister s'ils ne trouvaient « des ressources dans les querelles qu'ils ont le talent de « faire naître..... Les hommes les plus tranquilles et les « plus heureux qu'il y ait au Brésil sont ceux qui se sont « fixés le plus loin possible du chef-lieu d'une justice. « S'élève-t-il entre eux quelque dispute? ou elle s'apaise « amicalement......, ou bien on se fait justice à soi-même, « on assassine. C'est là de la barbarie, sans doute ; mais..... « on n'y remédiera certainement point par la manière « dont on rend la justice ; car de cette partialité qui fait « le caractère des juges il résulte, presque toujours, que « c'est le plus faible, le plus pauvre qui a tort : les procès « ruinent les familles, et un projet de vengeance une fois « formé, ce n'est certainement pas la crainte de la justice « qui en arrête l'exécution..... Un vieillard de quatre- « vingts ans, qui aimait Dieu et ses semblables, me disait « que souvent il avait changé de domicile, et qu'il choi- « sissait toujours les lieux où n'avait encore pénétré au- « cune autorité judiciaire, civile ou ecclésiastique, non « qu'il eût commis quelque crime, mais parce qu'il avait

« peur qu'on ne l'en déclarât coupable. » (*Brasilien die Neue Welt.*, II, 49). Il s'en faut, sans doute, que tout, dans ce tableau, soit dépourvu de vérité; mais on sent que, lorsque la population d'un pays augmente sensiblement, on ne peut l'abandonner entièrement à elle-même, pour ainsi dire, sans lois et sans règle, et que la laisser tomber ainsi dans l'état sauvage serait pire encore que de lui faire courir la chance d'être dirigée par des magistrats corrompus, qui pourtant ne sauraient, à chaque instant, s'écarter de ces règles et de cette discipline conservatrice de la civilisation.

Quant à ce qui concerne Valença en particulier, je ne saurais dire si la métamorphose de ce hameau en ville pouvait être justifiée par l'éloignement du chef-lieu de justice d'où il dépendait autrefois, par des difficultés de communication ou quelque autre circonstance; mais, ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne saurait donner pour motif de ce changement ni l'importance de la population qui s'était fixée sur les bords de la route, ni celle du hameau lui-même, auquel il était véritablement ridicule d'appliquer le nom de ville. Au reste, si l'on croyait nécessaire d'en avoir une dans ce canton, il me semble que ce n'était pas Valença qui devait le devenir; car ce lieu est éloigné des rivières et l'un des plus tristes que j'eusse vus dans la province de Rio de Janeiro. C'est sur les bords du Parahyba, dans quelque endroit où la pente n'est pas trop rapide qu'aurait dû être fondée la ville nouvelle; une église et l'exemption d'une partie des droits y auraient bientôt attiré des habitants.

Après avoir fait connaître l'histoire de Valença et l'état actuel de cette chétive ville, j'aurais à parler de ses an-

ciens habitants, les Coroados, si je n'avais donné ailleurs des détails étendus sur ces Indiens. J'ajouterai cependant que Firmiano, qui se plaisait à appeler ses oncles les Chinois qu'on voyait alors à Rio de Janeiro, ne voulut point reconnaître pour ses parents les Coroados du Rio Bonito. Il y a certainement trop de différence entre ces derniers et les Botocudos pour qu'on leur suppose une origine commune, à moins de la faire remonter à une époque sur laquelle nous ne pourrions former que de vaines conjectures; si donc les Botocudos sont issus, comme on l'a dit, des anciens Tapuyas (1), il ne serait guère vraisemblable que les Coroados du Rio Bonito en descendissent également. Mais, si nous ne pouvons rien dire avec certitude de leurs premiers commencements, nous savons du moins ce qu'ils furent dans les temps modernes. Il paraît bien certain qu'ils eurent pour pères ces Goitacazes qui, chassés par les Portugais, vers 1630, des *campos* voisins de l'embouchure du Parahyba (Campos dos Goitacazes), se dispersèrent dans les forêts de Minas et de Rio de Janeiro. Les Goitacazes ne pouvaient conserver, dans des bois presque impénétrables, les habitudes qu'ils avaient contractées au milieu de campagnes entièrement découvertes; ils renoncèrent à leur longue chevelure, et la façon dont ils la coupèrent leur fit donner, par leurs vainqueurs, le nom de Coroados, qui signifie *couronnés* (2). A présent, il ne sera

(1) Les Indiens civilisés du littoral et les Portugais qui vivent au milieu d'eux disent aujourd'hui *Tapuyos*, et ont fait de ce mot un sobriquet injurieux, qu'ils appliquent aux indigènes encore sauvages. Mon Botocudo était pour eux un *Tapuyo*.

(2) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, II, 3 et suiv.

peut-être pas inutile à l'histoire des indigènes de rechercher si toutes les peuplades qui, de nos jours, portent ce même nom, descendent également des anciens Goitacazes. La comparaison du vocabulaire, que j'ai donné ailleurs, de la langue des Coroados du Rio Bonito avec celui de la langue des Coroados du Rio Chipotó, communiqué à d'Eschwege par leur directeur, notre digne compatriote, Guido Thomas Marlière (1), prouve que, s'il existe entre ces idiomes des différences très-sensibles, ils ont pourtant encore assez de ressemblance pour qu'on admette, sans hésiter, une origine commune. Les différences s'expliquent d'ailleurs par la facilité avec laquelle s'altèrent les langues dans lesquelles rien n'a été écrit; les Aymorés, séparés des Tapuyas, perdirent leur ancien langage et s'en formèrent un autre (2); nos patois présentent, dans la même province, des modifications plus ou moins notables; enfin nous voyons les enfants qui ont coutume de jouer ensemble forger souvent des mots qui ne sont entendus que d'eux. Nous ne devons point être surpris, par conséquent, de ce que tant de langues diverses se sont répandues sur la surface du Brésil, où une multitude de hordes vivaient à peu près isolées les unes des autres, et nous ne nous étonnerons pas davantage que les tribus des Goitacazès, séparées depuis deux siècles, ne parlent plus exactement la même langue. Mais c'est nécessairement par degrés que l'altération se fait sentir, et puisqu'il existe encore, dans le dialecte des Coroados du Rio Chipotó et celui des Indiens du Rio Bonito, des signes

(1) *Voyage dans les provinces de Rió de Janeiro*, etc., I; 46.—Eschwege, *Brasilien*, etc., I, 322.

(2) Voyez la citation que fait M. Ferdinand Denis d'un ancien manuscrit, dans son excellent ouvrage intitulé *Brésil*, p. 210.

bien évidents d'une origine commune, il devrait s'en trouver aussi dans l'idiome des Coroados de la province de Saint-Paul, s'ils descendaient également des Goitacazes, dont la dispersion s'est faite en un seul temps; or il n'en est pas ainsi. La comparaison du vocabulaire de Marlière et du mien avec celui que j'ai fait de l'idiome des Coroados des *Campos de Garapuava*, dans la province de Saint-Paul, ne m'a pas offert un seul terme commun, et les deux mots les moins différents sont *nhim* et *inhiné*, qui signifient *nez*, et appartiennent, le premier aux Indiens du Rio Bonito, le second à ceux de Saint-Paul. D'ailleurs les traits de ces derniers sont fort agréables, si j'en dois juger par deux femmes que je vis, en 1820, à Curitiba, et, au contraire, comme je l'ai dit dans ma première relation, il n'est peut-être pas d'indigènes plus laids que les habitants du Rio Bonito. Les deux peuplades n'ont donc de commun qu'un nom, qui n'est véritablement pas le leur, mais qui leur a été appliqué par les Portugais, et probablement n'indique même pas une parfaite identité dans la manière de couper leurs cheveux, car les Coroados de Saint-Paul se font une sorte de tonsure au sommet de la tête, et il paraîtrait que ceux du Rio Bonito réduisaient autrefois leur chevelure à une calotte arrondie comme les Botocudos (1). Si les premiers ne sont pas issus des anciens Goitacazes, à plus forte raison ne doivent pas en descendre les *Coroados* ou *Cavaris* de Matogrosso, qui vivent dans un pays infiniment plus éloigné que Saint-Paul et Curitiba des *campos*, jadis habités par ces mêmes Goitacazes (2),

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 140.

(2) Un savant, qui a exploré pendant huit ans l'Amérique espagnole,

et sont, peut-être, une simple tribu des Bororós (1).

Je reviens au récit de mon voyage, dont cette digression m'a peut-être éloigné trop longtemps.

Entre Valença et *As Cobras*, c'était seulement par intervalles que les grands bois s'étendaient sur le bord du chemin. Presque partout ils avaient été coupés et remplacés par des taillis; aussi la chaleur se faisait-elle sentir d'une manière cruelle. On peut juger de celle qu'on avait dû ressentir au soleil, à deux heures après midi, par l'indication de 26 degrés et demi que donnait, à quatre heures du soir, le thermomètre de Réaumur exposé à l'ombre.

Ce jour-là, je ne vis aucune *fazenda*, mais seulement quelques maisonnettes. Il était facile de s'apercevoir que l'on commençait à peine à cultiver les terres de ce canton, et que la route seule y avait attiré les habitants.

Je fis halte au *rancho* d'*As Cobras* (les serpents) (2), situé à 2 lieues et demie de Valença. A neuf heures du soir, j'étais sous le *rancho*; la lune jetait une clarté assez vive pour qu'on pût lire sans avoir besoin d'autre lumière; la fraîcheur me paraissait d'autant plus délicieuse que, pen-

mais qui n'a point parcouru le Brésil, dit (Alf. d'Orb., *Voy.*, I, 28) que le nom de Goitacazes vient des mots guaranis *quata* et *caa* (*voyageurs des bois*). Sans rejeter entièrement cette étymologie, je ferai observer qu'appeler *voyageurs des bois* des hommes qui habitaient un des pays les plus découverts du Brésil eût été une singulière antiphrase. Je ferai observer encore que les Goitacazes, qui ne parlaient nullement la *lingoa geral*, portaient originairement le nom d'*Ouetacas* ou *Goaytaçazes*, et que, par conséquent, celui de *Goitacazes* doit être un mot altéré par les Portugais (Léry, *Hist.*, 3ᵉ édit., 45. — South., *Hist.*, II, 665. — Ferdinand Dénis, *Brésil*, 368).

(1) Caz., *Corog.*, I, 302. — Piz., *Mem.*, IX, 105.

(2) On désigne aussi ce lieu par le nom d'*Aldea das Cobras*, qui pourrait faire croire qu'autrefois il y eut en cet endroit un *aldea* d'Indiens.

dant toute la durée du jour, j'avais éprouvé une excessive chaleur; aucun vent ne se faisait sentir, et du *rancho*, dont le toit était soutenu par de simples poteaux, je pouvais contempler à mon aise le paysage qui s'offrait à ma vue. Nous étions dans un vallon dessiné par des collines et séparé du lac uniquement par le chemin; une maisonnette entourée de Bananiers se voit presque sur le bord de l'eau; derrière le lac s'élève une seconde colline, dont le flanc était, à cette époque, couvert de maïs et dont le sommet est couronné par un bouquet de bois et quelques chaumières éparses; enfin, à ses deux extrémités, le vallon est borné par d'épaisses forêts. Pendant que je contemplais ce paysage, le coassement d'une multitude de grenouilles, mêlé au chant aigre et varié de plusieurs espèces de cigales, formait un bruit confus qui n'était pas sans quelque charme.

Pour arriver d'As Cobras au Rio Preto, on traverse toujours un pays montagneux et couvert de bois vierges; et lorsque, d'un sommet élevé, on peut découvrir une grande étendue de pays, on n'aperçoit absolument autre chose que des forêts et des montagnes (1).

Après la première lieue on trouve, dans un fond, la rivière appelée *Rio Bonito* (la jolie rivière), qui, lors de mon voyage, n'avait pas plus de 2 pieds de profondeur, mais dont le passage est très-dangereux après de longues pluies. Auprès de cette rivière, qui probablement est un affluent du Rio Preto, sont quelques pauvres chaumières (2).

(1) Il en était encore ainsi en 1822.

(2) En parlant du Rio Bonito, M. Walsh s'exprime comme il suit : « Les rats de ce pays sont de l'espèce la plus sauvage; vivant dans les « bois, ils y acquièrent la férocité des autres animaux de la forêt et sont « généralement considérés comme formidables. Vingt nègres apparte-

Au delà du Rio Bonito, je m'arrêtai un instant à une *venda* et n'y trouvai pas même une cuillerée de cassonade (1). Ce n'était pas sur cette route la seule *venda* qui fût aussi misérable.

Un peu avant d'arriver au Rio Preto, on découvre, du haut d'un morne, une vue assez belle. Les montagnes se retirent brusquement et laissent entre elles une gorge large et profonde où sont quelques chaumières; le penchant du morne est couvert de bois, au milieu desquels se trouvaient alors des plantations de maïs; devant soi, on a une échappée du hameau de *Rio Preto* (*Arraial do Rio Preto*), qui forme la limite de la province de Minas Geraes.

« nant à un propriétaire du voisinage avaient été presque mangés par « eux : ces pauvres gens s'étaient couchés tellement fatigués et dor« maient si profondément, qu'une légion de rats avait à peu près dévoré « leurs orteils avant qu'ils eussent poussé un cri; et de tels accidents « sont très-communs..... Une pauvre vache fut le premier objet qui se « présenta à nos regards quand nous nous levâmes..... Toutes ses jambes « avaient été déchirées par les rats, et les chauves-souris avaient fait à « son cou des piqûres profondes d'où le sang ruisselait encore; elle « était là comme un exemple de la férocité des horribles animaux que « nous avions eus pour compagnons pendant la nuit (*Notices of Brazil*, « II, 54). » Je dois avouer que, ni au Rio Bonito, ni ailleurs, je n'ai vu aucun de ces rats formidables, et que je n'en ai même jamais entendu parler.

(1) Au Brésil, on ne fabrique point de sucre en pain (1822).

CHAPITRE III.

ENTRÉE DE LA PROVINCE DE MINAS GERAES PAR LE RIO PRETO. — LE VILLAGE DE CE NOM. — LA SERRA NEGRA.

Le *Rio Preto*. — Douane placée à l'entrée de la province de Minas Geraes. — Visite à des malades. — Le village de *Rio Preto* ; son histoire ; détails sur son état actuel. — Continuation de la même route. — Le *rancho* de *S. Gabriel*. — Herborisation dans la *Serra Negra*. — Chemin désert. — *Thomé de Oliveira*, chaumière. — La Serra da Mantiqueira. — *Alto da Serra*, chaumière.

C'était vers le hameau de Rio Preto que je me dirigeais; immédiatement avant d'y arriver, on rencontre la rivière qui lui a donné son nom et qui est un des affluents du Parahyba (1). Le pont sur lequel on la passe est en bois et a 150 pas de longueur. Jusqu'à ce moment, j'avais voyagé dans la province de Rio de Janeiro : sur la rive gauche du Rio Preto, je me retrouvai dans celle de Minas Geraes. Je ne pus sans attendrissement voir encore cette terre hospitalière, où j'avais déjà passé quinze mois, et où j'avais reçu tant de marques d'intérêt et de bienveillance.

A quelques pas de l'extrémité du pont est un hangar ouvert de tous les côtés et soutenu par des poteaux : c'est là le *registro* (douane) où l'on fait décharger les mulets qui viennent de la province de Minas et ceux qui s'y rendent.

(1) Caz., *Corog. Bras.*, I, 367.

On visite les ballots qui sortent de cette province, pour s'assurer s'ils ne contiennent ni or ni diamants; on fait payer les droits sur ceux qui viennent de Rio de Janeiro et on les visite également; afin de voir si l'on ne fait point entrer à Minas de faux billets de *permuta* (1), et si l'on ne frustre pas la poste de ce qui lui est dû en emportant des lettres. Les droits se payent ici, comme à Mathias Barbosa et à Malhada (2), sur le poids des marchandises, sans aucun égard pour leur valeur intrinsèque et leur degré d'utilité (3).

Les préposés au *registro* sont deux employés civils, un administrateur qui reçoit les deniers, un commis qui tient les écritures, et, de plus, six soldats du régiment de cavalerie de Minas, commandés par un fourrier et par un capo-

(1) Les billets de *permuta* étaient ceux que l'on donnait dans les maisons de change (*casas de permuta*) pour de petites quantités d'or en poudre (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 341).

(2) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 90, et II, 387.

(3) On sait que tous les économistes ont vivement condamné les douanes intérieures, et que M. Horace Say en avait fortement conseillé la suppression aux autorités brésiliennes dans son excellent livre intitulé, *Histoire des relations commerciales entre la France et le Brésil*, Paris, 1840. L'administration a enfin compris les véritables intérêts du pays; le *registro* de Mathias Barbosa sur la grande route de Minas à Rio de Janeiro n'existe plus (Suz., *Souv.*, 208), et il n'est pas à présumer qu'on ait conservé les autres. La suppression des douanes intérieures a d'autant plus d'importance pour le Brésil, qu'elles étaient une barrière entre les différentes provinces, et le gouvernement ne saurait faire trop d'efforts pour rapprocher celles-ci les unes des autres, pour animer les habitants d'un même esprit, pour effacer jusqu'aux moindres traces des rivalités mesquines et dissolvantes, qui étaient en grande partie le résultat de l'ancien système colonial et celui des entraves mises aux communications les plus indispensables.

ral (1). Comme à Mathias Barbosa, c'est directement pour le compte du fisc que les droits se perçoivent. Les deux employés civils sont seuls permanents; on change de temps en temps les soldats et leur chef.

Je n'éprouvai point les désagréments de la visite; j'en fus exempté par les passe-ports que je tenais du ministre d'État.

Je m'établis, pour y passer la nuit, sous le hangar qui servait, comme je l'ai dit, de *registro*, et me mis à analyser des plantes, malgré le bruit affreux que l'on faisait autour de moi. Mon travail fit croire que j'étais un médecin, et, malgré mes protestations d'ignorance, le sous-officier qui commandait le poste voulut absolument me faire voir deux de ses soldats qui étaient malades. Pour ne point paraître manquer de complaisance, je me laissai conduire chez ces deux hommes; je fis des ordonnances assurément très-innocentes, et je souhaite que le ciel ait béni ma bonne volonté.

Mes visites terminées, le commandant me mena sur une colline d'où l'on découvre le hameau de Rio Preto. La rivière à laquelle il doit son nom serpente dans une large vallée bornée par une haute montagne; elle coule avec rapidité, et, quand elle ne sort pas de son lit, elle peut avoir une soixantaine de pas. Le pont en bois qui la traverse est d'un effet assez pittoresque. A celle de ses extrémités qui aboutit au hameau est une croix, et, suivant la coutume, un tronc avec un tableau qui représente les âmes du purgatoire. On a bâti le hameau sur la rive gauche du Rio

(1) Au Brésil, comme en Portugal, les noms de fourrier (*furiel*), sergent (*sargento*), caporal (*cabo d'esquadra* ou simplement *cabo*) sont en usage dans la cavalerie comme dans l'infanterie.

Preto, dans une espèce de petite plaine qui se trouve entre la rivière et les montagnes. Il se compose presque uniquement d'une rue fort large, parallèle à la rivière et formée par une cinquantaine de maisons. Celles-ci sont basses, étroites, écartées les unes des autres, et ont toutes un petit jardin où les Bananiers et les Orangers sont entassés sans ordre. Parmi les maisons de Rio Preto on compte plusieurs *vendas* et quelques boutiques. Ce hameau possède une église qui est une succursale; en 1819, il faisait partie de la paroisse de Barbacena, ville dont il est éloigné de plus de 20 lieues, et alors aucun prêtre ne desservait son église; mais lorsque, en 1822, je repassai par ce même lieu, il avait un chapelain (*capellão*) (1); sa succursale n'appartenait plus à Barbacena, on l'avait réunie à une autre paroisse dont le village, plus voisin, d'*Ibitipocá* est le chef-lieu. Pour ce qui regarde le civil, le Rio Preto dépend (1822) du *termo* (2) de Barbacena et de la *comarca* de S. João d'el Rei ou Rio das Mortes, comme aussi toute la contrée que je parcourus jusqu'au Rio Grande.

Les commencements du hameau de Rio Preto ne datent que d'un petit nombre d'années, et son histoire est celle de la plupart des villages de la province de Minas Geraes. Ses premiers habitants furent attirés par l'or que l'on retirait autrefois, assez abondamment, du lit de la rivière, et l'on voit encore aujourd'hui, sur le bord de celle-ci, quelques tas de cailloux, résidus des lavages; mais l'or s'est

(1) Sur la hiérarchie ecclésiastique dans la province de Minas, on peut consulter mon *Voyage dans la province de Rio de Janeiro*, etc., I, 167.

(2) Les *termos* sont les divisions des *comarcas*, comme celles-ci les divisions des provinces.

épuisé, les bras ont manqué, et les habitants du Rio Preto ont fini par renoncer entièrement au travail des lavages. Actuellement ils ne vivent plus que du produit de leurs terres, et le passage des caravanes leur en assure un débit d'autant plus facile, qu'on est longtemps sans trouver un village, quand on a passé par ici en venant de Rio de Janeiro. Cependant les terres des environs de Rio Preto sont sablonneuses et peu fertiles, et si la canne y fournit de très-beau sucre, ce n'est qu'en petite quantité.

Entre Rio Preto et *S. Gabriel* (1) le pays, fort boisé et très-montagneux, est beaucoup moins cultivé que celui où je voyageais depuis quelques jours. A peine rencontre-t-on quelques misérables chaumières (1822); presque partout les grands arbres de la forêt s'étendent jusque sur les bords de la route et donnent de l'ombrage; le chemin est mauvais, le terrain sablonneux, les descentes très-roides. Comme j'avais beaucoup monté depuis le Parahyba, je ne ressentais plus une chaleur aussi forte, et je trouvai, dans les bois vierges, quelques plantes que je n'avais point encore vues depuis le commencement de mon nouveau voyage. Longtemps avant qu'on arrive à S. Gabriel, le paysage devient plus austère; alors on aperçoit la *Serra Negra* (la montagne noire), une des montagnes les plus élevées parmi ces contre-forts qui s'étendent, comme je

(1) Itinéraire approximatif du hameau de Rio Preto (Arraial do Rio Preto) jusqu'à la sortie des forêts :

De l'Arraial do Rio Preto	à S. Gabriel, rancho	2 1/2	legoas.
—	Thomé de Oliveira, chaumière	2 1/2	
—	Alto da Serra, rancho	3	
		8	legoas.

l'ai dit, entre la Serra do Mar et la Serra do Espinhaço.

Le *rancho* de *S. Gabriel*, où je fis halte, est situé dans un fond, presque au pied de la Serra Negra et près d'une petite rivière qui porte le même nom que lui. De tous les côtés, il est entouré de sombres forêts et de hautes montagnes, dont la Serra est la plus élevée; admirable solitude, qui a un caractère d'austère majesté sans porter cependant l'empreinte de la tristesse.

Le *rancho* dépend d'une maisonnette à côté de laquelle est une *venda* fort mal garnie. Ainsi que la maisonnette, il est couvert avec de longs morceaux de Palmier. On coupe par la moitié la tige de ces arbres, on en ôte la partie intérieure, et l'on forme ainsi des espèces de gouttières, qu'on arrange sur les toits comme des tuiles creuses, c'est-à-dire de façon qu'une des gouttières présente le côté convexe et la gouttière voisine le côté concave. Je remarquai, en 1822, qu'il y avait à Valença beaucoup de maisons couvertes de cette manière.

Je ne voulais point passer si près de la Serra Negra (1) sans y aller herboriser, et je commençai cette course le lendemain du jour où j'étais arrivé à S. Gabriel. Bientôt après avoir traversé la petite rivière de ce nom, j'arrivai à un terrain composé d'un quartz blanc, grossièrement concassé, mêlé d'une légère portion de terre végétale. Ce terrain est semblable à celui que l'on observe dans les parties les plus élevées de la montagne; ce sont également des arbrisseaux qui le couvrent, et, parmi eux, j'en vis déjà que je devais retrouver beaucoup plus haut, tels qu'une

(1) Il faut éviter de confondre cette montagne avec d'autres du même nom qui se trouvent encore dans le Brésil; elle n'est point du nombre des *Serra Negra* indiquées dans le *Corografia Brazilica* de Cazal.

Ericacée et la Mélastomée (n° 53) (1). J'avais à peine marché quelques instants, que le sol devint beaucoup moins mauvais et les grands bois se montrèrent de nouveau. Ceci tend à prouver que la nature du terrain contribue, au Brésil, au moins autant que les hauteurs, à produire des différences dans la végétation (2); c'est ainsi que, du côté de Villa da Victoria, dans des lieux qui sont presque de niveau avec la mer et offrent un mélange de sable blanc et de terre noire, je retrouvai quelque chose de la végétation des montagnes élevées de la province des Mines, montagnes où j'avais observé un terrain analogue (3). Au reste, je dois dire que les grands bois, dont j'ai parlé tout à l'heure, croissant dans un sol fort sablonneux, quoique meilleur, sont loin d'avoir la vigueur des forêts qui végètent dans de bonnes terres.

Continuant de monter, on retrouve un terrain où le sable, fort abondant et composé de grains très-gros, est mélangé d'un peu de terre grisâtre, et, au milieu de toutes les différences de sol qu'on remarque dans le reste de la montagne, c'est toujours le sable qui domine. Lorsque la terre redevient très-sablonneuse, la végétation change de nouveau, et, excepté dans de petits intervalles, on ne voit plus que des arbrisseaux serrés les uns contre les autres, à tige droite, haute d'environ 5 à 8 pieds. Parmi ces arbrisseaux, il en est qui sont plus communs que d'autres; par

(1) Ces numéros renvoient aux notes descriptives qui se trouveront à la fin de chaque volume.

(2) Il en serait autrement, sans aucun doute, si les montagnes du Brésil avaient une plus grande élévation.

(3) Voyez mon *Introduction à l'histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*, page xxv.

exemple, l'Ericacée et la Mélastomée, que j'ai déjà indiquées comme croissant au pied de la montagne, un *Cassia* (n° 6), une Composée (n° 60); mais, en général, on ne trouve point sur la Serra Negra de plantes qui en caractérisent véritablement la végétation; aussi eus-je le plaisir d'y recueillir un très-grand nombre d'espèces différentes. A peu de distance du sommet, dans un espace où la terre est extrêmement mauvaise, mais qui n'est pas très-étendu, les arbrisseaux disparaissent à leur tour, et l'on ne voit plus guère qu'un sous-arbrisseau, le *Lavoisiera centiformis*, var. *insignis* (*Lavoisiera insignis*, DC.) (79), Mélastomée à fruits sessiles et à feuilles disposées sur quatre rangs. Dans les endroits où la végétation a le plus de vigueur, j'admirai une Apocynée (67), qui, s'entortillant autour des arbres, orne leurs troncs et leurs rameaux de ses belles fleurs en entonnoir, couleur de rose et plus grandes que celles du *Nerium Oleander*. Vers le sommet de la montagne, on voit beaucoup d'arbres à tige assez menue, tortueux, rabougris, d'où pendent diverses espèces de Lichens. J'avais fait une si belle récolte de plantes, que le papier me manqua un peu avant que je fusse arrivé au sommet de la montagne; il était déjà tard et je pris le parti de revenir. Je parvins cependant assez haut pour jouir d'une vue extrêmement étendue; mais je ne découvrais autre chose que des montagnes couvertes de bois, dont les plus élevées présentaient, à une certaine hauteur, une zone d'une couleur moins obscure, formée par les arbrisseaux qui croissent au-dessus des bois vierges.

La route passe par la Serra Negra; cependant on peut faire un détour pour éviter cette terrible montée, et je ne conçois pas qu'il y ait des muletiers assez hardis pour la

préférer. En effet, rien n'est affreux comme ce chemin; ce n'est souvent qu'un sentier étroit qui passe sur des rochers glissants, presque à pic, où l'on marche à côté d'un profond précipice (1).

Tout le monde assure qu'il y a ordinairement des jaguars dans la Serra, mais je n'en aperçus point. Je rencontrai deux hommes, dont l'un tenait un pistolet et l'autre un grand couteau; c'était vraisemblablement dans l'intention de se défendre contre les bêtes sauvages qu'ils s'étaient ainsi armés, car ils m'ôtèrent leur chapeau et me souhaitèrent le bonsoir avec beaucoup de politesse.

J'avais recueilli, sur la montagne, près de soixante espèces de plantes; voulant les étudier, je passai un jour à S. Gabriel.

Le lendemain, je me remis en route et pris le chemin qui dispense de monter la Serra Negra. C'était depuis trois ans qu'il avait été ouvert au public, et l'on me raconta qu'on en était redevable à un riche marchand de bestiaux, nommé ANTONIO FRANCISCO DE AZEVEDO. L'intendant de la police, ajouta-t-on, avait promis à cet homme que, s'il rendait le chemin praticable pour des chars à bœufs, le bétail qu'il enverrait à Rio de Janeiro, pendant tout le reste de sa vie, serait entièrement exempt de droits (2). Antonio Francisco, me dit-on encore, avait travaillé à ce chemin pendant deux ans et y avait déjà dépensé 18,000 crusades. On ne devine pas trop ce que l'intendant de la po-

(1) Lorsque je passai par S. Gabriel, en 1822, je montai sur la montagne avec des mulets chargés. On avait rendu le chemin un peu meilleur; mais, par intervalles, il était encore extrêmement difficile.

(2) On voit, d'après la manière dont je rapporte ces divers détails, que je n'oserais les garantir entièrement.

lice avait à démêler dans cette affaire; mais, à cette époque, tous les pouvoirs étaient confondus : j'ai déjà rapporté, dans une autre de mes relations, qu'on avait pris sur les fonds affectés à la police l'argent nécessaire à l'établissement d'une colonie nouvelle, celle de Vianna (1). Quoi qu'il en soit de tout ceci, on n'avait pu, ou bien on n'avait pas su éviter, dans le nouveau chemin, une suite de montées très-roides et très-fatigantes.

Là, de quelque côté que se portassent mes regards, je ne voyais que des montagnes élevées, dont les flancs sont couverts de grands bois et le sommet d'arbrisseaux. Partout le terrain est sablonneux; les arbres n'ont qu'une vigueur médiocre et offrent une teinte sombre et grisâtre; la profondeur des vallons ajoute encore à l'âpreté de ces vastes solitudes. On m'a dit que les bêtes sauvages, les jaguars, les tapirs, les pecaris (*porcos do mato*) y sont très-communs; cependant je n'aperçus aucun de ces animaux. Ce pays jouit, à la vérité, d'un grand avantage; mais il lui est commun avec bien d'autres parties de la province des Mines, celui d'avoir des eaux d'une fraîcheur, d'une pureté dont n'approchent point celles qu'on boit en Europe. Chaque vallée sert de lit à un ruisseau où le voyageur se désaltère avec une sorte de volupté qui n'est connue que dans les pays très-chauds. C'est sur le bord de deux de ces ruisseaux que l'on rencontre les deux seules chaumières qui se trouvent entre S. Gabriel et le lieu où je fis halte. Dans ce lieu était aussi une misérable chaumière qui avait été construite pendant qu'on travaillait au chemin; elle était déjà à moitié tombée, et le premier vent aura achevé de l'abattre.

(1) *Voyage dans le district des Diamants*, etc., II, 363.

La nuit fut très-froide; la triste maisonnette où je la passai était ouverte de tous les côtés, et, quoique j'eusse sur mon lit une lourde capote et une couverture de coton, j'eus beaucoup de peine à me réchauffer. De notables changements ne tardèrent cependant point à s'opérer dans la température. A six heures et demie, le thermomètre n'était encore qu'à 12 degrés Réaumur; mais, une demi-heure après, il était déjà à 14 degrés, et bientôt la chaleur devint insupportable partout où il n'y avait pas d'ombre. Les grands arbres avaient été coupés sur les deux bords du chemin, et le soleil dardait sur nos têtes ses rayons brûlants.

L'ensemble de notre route nous offrit des montagnes encore plus élevées que celles de la veille, des vallées plus larges et plus profondes, des montées encore plus pénibles. Le chemin était tellement difficile, que nous mîmes six heures à faire 3 lieues.

La première montagne que je trouvai, après avoir quitté *Thomé de Oliveira* (nom d'homme), le lieu où j'avais fait halte, porte le nom de *Monte Verde*, et, à la fin de la journée, je passai la fameuse Serra da Mantiqueira, partie méridionale de cette longue chaîne (Serra do Espinhaço, Eschw.) (1), que l'on rencontre lorsque, après avoir passé la

(1) Cazal avait reconnu que la Serra da Mantiqueira traverse réellement toute la province des Mines; car il s'exprime ainsi : « La Serra da « Mantiqueira, qui est la plus célèbre de la province, commence dans la « partie septentrionale de celle de Saint-Paul; formant des sinuosités, « elle s'étend à peu près vers le nord-est, jusque dans le voisinage de « la ville de Barbacena, et de là elle se dirige du côté du nord, pour « atteindre l'extrémité de la province; elle change souvent de nom et ne « conserve pas toujours la même hauteur (*Corografia Brazilica*, I, « 360). » Comme cette chaîne n'est réellement connue sous le nom de *Serra da Mantiqueira* que dans une partie de son étendue, d'Eschwege

chaîne maritime, on se dirige vers l'occident de la province des Mines. La Serra da Mantiqueira divise les eaux du Parahyba et du Rio Doce de celles du Rio Grande, qui finit par devenir le Rio de la Plata (1). Je l'avais déjà traversée en me rendant à Villa Rica par la route ordinaire. Du sommet de cette Serra, je découvris une immense étendue de montagnes couvertes de bois, et en particulier la Serra Negra.

Ce jour-là, je vis sur le bord du chemin trois chaumières et une habitation un peu plus considérable. Les terres valent mieux, en général, que celles du pays que j'avais traversé la veille; sur le penchant des montagnes, le maïs rend jusqu'à 200 pour 1. Je fis halte, très-fatigué, sous un misérable *rancho*, qui tient à une cabane plus misérable encore, et où demeuraient de pauvres mulâtres. Ce lieu porte le nom d'*Alto da Serra* (le haut de la montagne). A huit heures et demie du soir, le thermomètre était déjà descendu à 15 degrés Réaumur, et la nuit fut encore plus froide que la précédente.

a cru, avec raison, devoir imaginer une dénomination qui en indiquât la longueur tout entière. Le nom de *Serra do Espinhaço* (montagne de l'épine dorsale) pourra paraître bizarre, mais je crois qu'il faut le conserver, parce qu'il a été employé le premier, et le préférer à celui de *chaîne centrale*, proposé par l'excellent géographe Balbi dans sa *Géographie universelle*.

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I.

CHAPITRE IV.

LES CAMPOS. — TABLEAU GÉNÉRAL DU CANTON DE RIO GRANDE.

Entrée des *campos*. Cause de la différence qui existe entre la végétation qui les caractérise et celle des bois vierges. Leur monotonie. Ils ne sont cependant pas toujours exactement les mêmes. Idée générale de ceux qui s'étendent depuis les forêts primitives jusqu'à S. João d'El Rei. — Le Rio Grande; son cours gigantesque; utilité dont il peut être pour le Brésil.— Les habitants du canton de *Rio Grande*, d'abord mineurs, puis agriculteurs. — Détails sur l'éducation des bêtes à cornes; le parti qu'on tire des bestiaux; manière de faire les fromages. — Comment on engraisse les cochons; le lard. — Les moutons; leur laine; le peu de soins qu'on leur donne; nécessité de quelques améliorations. — Produit des *fazendas* du canton de Rio Grande. — Mœurs des cultivateurs. Leurs femmes. Peinture de leurs habitations.

Après avoir quitté (le 14 février) le pauvre *rancho* où j'avais passé la nuit, je cheminai encore, pendant quelques instants, dans une vallée profonde entourée de bois vierges. Cependant je montais peu à peu : tout à coup l'aspect du pays changea comme une décoration de théâtre, et je découvris une étendue immense de mornes arrondis, couverts seulement d'une herbe grisâtre, et entre lesquels se trouvent jetés çà et là des bouquets de bois d'un vert foncé. J'entrais alors dans la *région des campos*. Je n'avais pas ignoré que j'y arriverais ce jour-là; mais ce que j'avais vu,

deux ans plus tôt, sur la route de Villa Rica ne m'avait point préparé à un changement aussi brusque. Il produisit sur moi une vive impression de surprise et d'admiration : ces *campos* à perte de vue sont une image bien moins imparfaite de l'immensité que la mer, lorsqu'on y jette les yeux d'une plage peu élevée, et cette image devenait plus frappante encore au sortir des forêts primitives, où souvent on toucherait presque de la main les objets qui bornent l'horizon.

En quittant les bois vierges, je pus faire une comparaison exacte entre la disposition des terrains où ils végètent et celle du sol qu'occupent les *campos*, et je me confirmai dans les idées que j'avais déjà sur les causes d'une différence si prononcée dans la végétation (1). Les forêts couvrent des contrées hérissées de montagnes roides et escarpées, qui se garantissent les unes les autres contre la force des vents; et en même temps les ruisseaux, qui, entre les monts, arrosent des vallées étroites et profondes, entretiennent dans l'air une fraîcheur et une humidité continuelles. Au contraire, dans les pays de *campos*, les mornes sont arrondis et s'élèvent par une pente douce; les vallées qui séparent ceux-ci sont larges et peu profondes, et enfin les ruisseaux sont peu multipliés; aussi la sécheresse est-elle très-grande dans ces régions, et les vents y règnent en liberté, deux causes qui ne permettent pas à la végétation de devenir plus vigoureuse. Mais, si le flanc d'un morne présente un enfoncement qui soit abrité, si quelque ruisseau arrose un vallon, on est sûr de trouver là un bouquet ou une lisière de bois vierges, qui, défrichés,

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 23.

produiront du maïs et d'autres plantes utiles à l'homme.

La Serra da Mantiqueira, que je venais de traverser et qui forme une portion de la Serra do Espinhaço (Eschw.), est, comme l'on sait, la limite des forêts et des *campos* (1). Pendant plusieurs mois, j'allais étendre mes regards sur un pays découvert, et le bois, connu sous le nom de *Mato Grosso*, que je traversai dans la province de Goyaz, avant d'arriver à sa capitale, est bien loin d'avoir la majesté des forêts vierges de Rio de Janeiro et de Minas Geraes. Mais, il faut le dire, la répétition des mêmes objets a bientôt épuisé l'admiration, et, au milieu de ces déserts auxquels l'industrie humaine n'a presque rien ôté de leur monotonie primitive, le voyageur succomberait sous le poids de l'ennui, s'il n'était soutenu par de grands intérêts, ou si, livré à l'histoire naturelle, il n'échappait, par l'étude variée des détails, à l'uniformité de l'ensemble.

Il ne faut pourtant pas croire qu'il existe entre tous les *campos* une ressemblance parfaite; mes deux premières

(1) Cette limite n'est cependant point parfaitement tranchée. J'ai dit ailleurs (*Tableau de la végétation primitive dans la province de Minas Geraes*, imprimé dans les *Annales des sciences naturelles*, septembre 1831) que, au midi de la province des Mines, les bois débordent sur le versant occidental de la Serra do Espinhaço. Il y a plus : toujours au midi, vers la province de Saint-Paul, j'ai trouvé un pays entièrement boisé dans l'espace de 9 lieues environ, au delà de la Serra da Mantiquiera, depuis Baëpendy jusqu'à l'endroit appelé *Corrego Fundo*. Plus au midi encore, dans la province même de S. Paul, venant de Goyaz, j'ai traversé des bois qui commencent à 1 lieue du *Rio Tibaya*, sur un terrain qui ne m'a point semblé plus montueux que celui que j'avais parcouru les jours précédents, et ces bois se sont prolongés dans un espace d'à peu près 14 lieues, jusqu'aux montagnes même de Jundiahy, et sont, par conséquent, situés aussi au delà de ces montagnes; or celles-ci appartiennent bien certainement à cette partie de la Serra do Espinhaço qui se dirige dans la province de S. Paul, du sud-ouest vers le nord-est.

relations ont suffisamment prouvé le contraire (1). Comme la *région des forêts* se divise en plusieurs *sous-régions*, de même aussi on en observe deux bien distinctes dans la *région des campos*, qui, tantôt ne présente que des herbes et des sous-arbrisseaux (*taboleiros descobertos*), et tantôt offre çà et là, au milieu des pâturages, des arbres tortueux et rabougris (*taboleiros cobertos*). Les deux *sous-régions* entre lesquelles se partagent les *campos* n'ont peut-être pas de limites aussi précises que celles des trois *sous-régions* dont l'ensemble compose la *région des forêts*, savoir, les

(1) Un voyageur qui a traversé la région des bois vierges en suivant la grande route de Rio de Janeiro à Ouro Preto, et qui ensuite a passé dans les *campos*, définit ce mot de la manière suivante : « Le nom de *campos* désigne une suite de *collines* presque entièrement dépouillées de végétation : ce n'est que dans les vallées qu'on trouve quelques arbres et un peu de verdure.....; on ne voit de tous côtés que des *plateaux* arides (Suz., *Souv.*, 277, 278). » Puis, quand le même auteur veut peindre le district des Diamants, il donne cette autre définition : « Les *campos* sont des *plaines* arides, à peine couvertes d'une mousse légère (l. c. 332). » Des observateurs très-habiles, Martius, Pohl, Gardner, se sont occupés avec un soin particulier de la végétation de Minas Geraes, et il n'est pas à ma connaissance qu'aucun d'eux ait représenté les *campos* comme des *collines presque entièrement dépouillées de végétation*. Le savant Martius dit, comme moi, qu'ils diffèrent beaucoup entre eux, et j'en pourrais citer dont il fait un tableau enchanteur. Ceux que l'on traverse, en sortant des bois vierges, pour se rendre, par la grande route, de la capitale du Brésil à Ouro Preto, ne sauraient être mieux comparés qu'aux pacages de plusieurs de nos hautes montagnes d'Europe. Quant au district des Diamants, il est incontestable que, en une foule d'endroits, il serait entièrement rebelle à la culture; mais c'est peut-être dans ce district que l'on trouve la plus belle Flore phanérogamique de tout le Brésil méridional, et ni M. Gardner ni moi n'avons vu, soit dans les alentours de Diamantina (Tijuco), soit dans les autres parties de la province des Mines, *des plaines à peine couvertes d'une mousse légère*.

matos virgens, les *catingas* et les *carrascos* (1). Cependant on peut établir que les parties les plus élevées de la *région des campos* sont généralement couvertes de pâturages herbeux, et que, dans les parties les plus basses, les pâturages sont parsemés d'arbrisseaux. Ainsi je n'ai trouvé que des *campos* formés d'herbes et de sous-arbrisseaux dans une immense portion de la plus haute peut-être des *comarcas* de la province des Mines, celle de S. João d'el Rei ; et ce sont encore des pâturages de même nature que j'ai revus partout, en traversant, presque au pied de la Serra do Espinhaço, le pays fort élevé qui, à l'ouest de cette même Serra, s'étend de Caeté (2) ou Villa Nova da Rainha aux limites du territoire de S. João d'El Rei. Au contraire, ainsi qu'on le verra plus tard, j'ai trouvé beaucoup de pâturages parsemés d'arbres rabougris sur le territoire de la *comarca* de Paracatú, et en 1817 j'avais constamment observé le même genre de végétation dans les 150 lieues portugaises que je parcourus au milieu du Sertão, à peu près entre les 14° et 18° degrés de latitude sud, du côté oriental du S. Francisço, à une distance déjà fort considérable de la source de ce fleuve. De là il résulte que la *sous-région*, plus méridionale, des *campos* simplement herbeux correspond particulièrement à celle des forêts proprement dites (*matos virgens*), ou, si l'on aime mieux, que ces *sous-régions* sont plus particulièrement situées entre les mêmes parallèles ; et que la *sous-région*, plus septentrio-

(1) Voyez mon *Tableau de la végétation primitive dans la province de Minas Geraes*, dans les *Annales des sciences naturelles*, septembre 1831, et ma *première relation*, vol. II.

(2) J'ai dit ailleurs pourquoi je donnais la préférence à cette orthographe.

nale, des *campos* parsemés d'arbres rabougris correspond davantage à celle des *carrascos* et des *catingas* (1).

Ce qui précède indique assez quelle doit être, dans son ensemble, la végétation du pays situé entre les forêts et la ville de S. João.

Avant d'arriver à cette ville, je fis environ 14 lieues. Dans cet espace s'étendent des *campos* à perte de vue. Les mornes sont généralement arrondis, les vallées peu profondes. Dans les enfoncements, l'on voit des bouquets de bois; ailleurs croissent des Graminées, au milieu desquelles sont éparses d'autres herbes et des sous-arbrisseaux. Les Graminées appartiennent à un petit nombre d'espèces; aucune forme remarquable ne s'observe chez les plantes qui croissent parmi elles; ce sont principalement des Corymbifères (Juss.), dont les fleurs sont flosculeuses et hermaphrodites, l'involucre embriqué, l'aigrette sessile, le réceptacle presque toujours nu; puis viennent des Mélastomées, ensuite quelques Rubiacées à fruits séparables (telles que les n[os] 95, 134), et enfin les *Cassia* (171 et 150).

Dans la partie la plus basse des mornes, la végétation est un peu différente de celle des hauteurs; on y voit des arbrisseaux qui appartiennent, en général, à la famille des Composées, un *Hyptis* (305), et, en très-grande abondance, cette Graminée du genre *Saccharum*, qui se fait remarquer par ses tiges dures et assez hautes, par ses feuilles roides et horizontales, et qu'on appelle vulgairement *Rabo de raposa*, Queue-de-renard (*Anatherium bi-*

(1) *Tableau de la végétation dans la province de Minas Geraes*, par Auguste de S. H., imprimé dans les *Annales des sciences naturelles*, septembre 1831.

corné?). Ces *campos* m'offrirent sans doute des différences, soit dans la disposition du terrain, soit dans l'ensemble de la végétation; mais je me réserve de les signaler, en présentant les détails circonstanciés de mon itinéraire.

Le fameux Rio Grande, dans son cours supérieur, arrose les campagnes que je viens de faire connaître, et leur communique son nom (le canton de *Rio Grande*). Cette rivière divise la *comarca* de S. João d'el Rei en deux parties, l'une septentrionale et l'autre méridionale. Elle prend sa source dans la *Serra da Juruoca*, éloignée de S. João d'environ 25 lieues du côté du sud; elle coule d'abord vers le nord, puis vers le nord-est, puis enfin vers l'occident. A 20 lieues environ de S. João, elle reçoit le Rio das Mortes, plus loin le Sapucahy, et plus loin encore le Rio Pardo; elle sert de limite aux provinces de Saint-Paul et de Goyaz, et, réunie au *Paranahyba*, elle prend le nom de *Paranná*, pour devenir le Paraguay, l'un des deux grands cours d'eau qui forment le Rio de la Plata (1). Voici à peu près comment s'expriment MM. Spix et Martius sur cette importante rivière : « Ce n'est pas seulement vers le sud que, du voisinage de S. João d'El Rei, on pourrait, embarqué sur le Rio Grande, se rendre dans le Paraguay et à Buenos-Ayres; la navigation serait possible par les affluents septentrionaux

(1) CAZAL, *Corog. Braz.*, I, 207, 375. — On assure généralement, à ce que prétend Luccock, que le Rio Grande, lorsqu'il est déjà devenu un fleuve considérable, disparaît et se fraye une route souterraine sous la surface d'une plaine immense, qui lui doit une riche et éternelle verdure (*Notes on Braz.*, 536). Personne ne m'a parlé d'une semblable merveille; je ne trouve rien non plus dans les écrits de Cazal, de Pizarro, de Spix et de Martius, qui justifie l'assertion de Luccock, et je ne saurais m'empêcher de la considérer comme erronée.

de cette rivière jusqu'à quelques lieues de Villa Boa. Le capitaine José Pinto, qui, en 1816, entreprit de trouver une route par les fleuves entre Villa Boa et Saint-Paul, a jeté assez de lumière sur la géographie de ces contrées pour que déjà on puisse songer à la communication importante dont il s'agit. On sait, en effet, que, si l'on s'embarque sur le *Rio dos Bois*, à l'endroit appelé *Annicuns*, situé à 12 lieues de Villa Boa, on arrive bientôt au Paranahyba. Quand on a fait 3 lieues sur cette rivière, on rencontre une cataracte. De là au confluent du Paranahyba et du Rio Grande où tous deux réunis prennent le nom de Paranná, il n'y a qu'environ 20 lieues, et, si les chutes d'eau doivent rendre difficile la navigation du Rio Grande jusque dans les environs de S. João, disent, en finissant, MM. Spix et Martius, du moins cette navigation ne serait pas interrompue (1). » Quand on songe, d'un autre côté, que, dès à présent, on communique, par le Rio do Tocantins, de Goyaz avec la capitale du Pará, en s'embarquant à une très-faible distance de Villa Boa, on s'étonne des avantages immenses qui ont été départis aux Brésiliens pour la navigation intérieure de leur pays. On serait tenté de croire que l'auteur de la nature, en formant ainsi lui-même des liens entre les diverses parties de cet immense empire, a voulu indiquer à ceux qui l'habitent qu'ils ne doivent pas se désunir. Voilà un point qui, situé environ par les 21° 7' 4" latitude australe et les 47° 55' longitude, à partir du méridien de Paris (2), est appelé à communiquer, par eau, presque sans

(1) *Reise*, I, 313. — Consultez, sur cette navigation, l'*Itinerario* de Mattos, II, 193.

(2) La position que j'indique ici, d'après l'ouvrage de Spix et Martius et les mathématiciens portugais cités par d'Eschwege, est celle de

interruption, avec deux ports, Montevideo et Pará, placés l'un à l'embouchure du Rio de la Plata, l'autre à celle du Rio do Tocantins, de plus avec Matogrosso, le Paraguay, l'Entre Rios et les anciennes Missions de l'Uruguay! Que sont nos mesquines rivières auprès de ces fleuves gigantesques, qui parcourent tant de contrées diverses et dont les eaux, après avoir arrosé les arbres majestueux de la zone torride, font naître sur d'autres rives les humbles herbes des climats tempérés! Malheureusement, il se passera sans doute bien des années avant que les Brésiliens, pouvant aider la nature, profitent de si beaux avantages, et que les colons des environs de S. João, en particulier, aient d'autres moyens de communication que leurs mulets, actuellement les seuls navires de leurs déserts (1).

C'était de l'or que cherchaient les premiers habitants du canton que je parcourus pour me rendre à S. João, et qui, comme je l'ai dit, est arrosé par les commencements du Rio Grande; çà et là on voit même encore les traces de leurs travaux. Peu à peu cependant le métal, objet de tant de recherches, se présenta avec moins d'abondance; il devint plus difficile de l'extraire du sein de la terre, et alors on chercha dans l'agriculture, et principalement dans l'éducation des bestiaux, des ressources que n'offrait plus

S. João d'El Rei, ville par laquelle ne passe point le Rio Grande. C'est *Ponte Nova* qui est le lieu jusqu'où les premiers de ces savants font remonter la navigation du Rio Grande; mais Ponte Nova, d'après leur carte générale du Brésil, semblerait être situé à peu près sous le même parallèle que S. João et à environ 9 à 10 lieues portugaises de cette ville. Je ferai remarquer que les mêmes savants, en désignant Ponte Nova, ne disent pourtant point que la navigation ne pourrait pas aller plus loin encore.

(1) Cette figure orientale n'est point étrangère aux Mineiros; car ils se servent souvent du mot *navegar* quand ils parlent de leurs voyages.

l'extraction de l'or. Les excellents pâturages des environs du Rio Grande fournissent aujourd'hui (1819, 1822) la plus grande partie des bestiaux qui se consomment dans la capitale du Brésil, et quelques agriculteurs de ce pays possèdent jusqu'à cinq mille bêtes à cornes (1).

Bien différents de ceux des Campos dos Goitacazes (2), les bestiaux du canton de Rio Grande sont, avec juste raison, vantés pour leur force et pour leur grandeur. Cependant on est obligé de leur donner du sel, ainsi que cela se pratique dans les parties de la province des Mines, où il n'y a ni terrains salpêtrés ni eaux minérales; ainsi que cela se pratique encore dans la province de Saint-Paul, la Colombie et l'Amérique septentrionale; depuis la Nouvelle-Écosse jusqu'au Mississipi (3) : tous les mois ou environ, chaque bête obtient une poignée de la substance pour laquelle elle a un goût si prononcé. Tandis que, dans le Sertão (désert) oriental du S. Francisco, les vachers, qui, le plus souvent, vivent loin des yeux de leurs maîtres, sont, en général, des hommes libres (4), ici c'est ordinairement à des esclaves qu'est confié le soin des bestiaux. Comme dans toutes les parties du Brésil que j'ai parcourues, on ne sait pas, dans le canton de Rio Grande, ce que c'est qu'une étable; cependant on n'abandonne pas le bétail à lui-même, comme cela a lieu dans le Sertão. Les cultivateurs qui s'occupent, un peu en grand, de l'éducation des bêtes à cornes divisent leurs pâturages en différentes portions, soit par des

(1) Ce n'est pas seulement en 1819 que j'ai traversé le canton de Rio Grande ; je l'ai encore parcouru en 1822.

(2) Voyez mon *Voyage dans le district*, etc., II, 127.

(3) *Voyage dans la haute Pensylvanie*, II, 251-3.

(4) *Voyage dans la province de Rio de Janeiro*, etc., II, 320.

fossés, soit à l'aide de palissades faites avec de gros pieux, qui ont au moins la hauteur d'un homme. Dans un de ces pâturages, on met les vaches à lait; un autre est pour les veaux, un troisième pour les génisses, un autre enfin pour les taureaux. On tient les génisses et les taureaux dans des pâturages séparés, afin que les premières acquièrent assez de force pour produire des petits vigoureux; et qu'elles ne soient pas couvertes hors de saison. Quant aux vaches à lait, elles ont toujours dans leur pâturage un taureau, que l'on appelle *toro grande* et que l'on pourrait comparer au pasteur des juments du Sertão (1); c'est, en quelque sorte, à lui qu'est confiée la garde du troupeau; il le défend avec fureur contre les taureaux qui s'échappent des pâturages étrangers, mais on prétend qu'il épargne davantage ceux qui ont été élevés avec lui dans la même *fazenda*.

Jusqu'à ce que les veaux soient assez forts pour manger de l'herbe, on les garde, près de la *fazenda*, sous un hangar. Quant à ceux qui vont au pâturage, on les enferme chaque soir dans un *curral*, qui est un espace de terrain fort petit et entouré de palissades, lequel tient immédiatement à l'habitation ou au *retiro*, espèce de chalet dépendant de l'habitation elle-même (2). Le lendemain matin, on va chercher les vaches dans leurs pâturages, lorsqu'elles en ont de fermés; celles que l'on a coutume de laisser libres se rapprochent elles-mêmes de la maison du maître. Quand elles arrivent, les veaux ont déjà été mis dans la cour de la *fazenda*. On y fait entrer successivement une quantité de vaches qui correspond au nombre de personnes que l'on a

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 327.

(2) J'ai déjà donné, dans ma *première relation*, l'explication des mots *curral* et *retiro*.

pour les traire. Chaque veau reconnaît sa mère et s'approche pour la teter. On le lie à la jambe droite de la vache, la tête tournée vers les mamelles; on tire le lait de trois de ces dernières et on laisse la quatrième pour le veau. Le soir, on réunit encore les vaches et leurs veaux, mais alors on laisse ceux-ci teter à leur aise; ensuite on enferme les veaux, comme je l'ai dit, et l'on reconduit les vaches au pâturage. Quand le propriétaire ne met point les veaux dans un pâturage fermé, ils n'attendent pas ordinairement qu'on aille les chercher; d'eux-mêmes ils se rendent à la *fazenda*, tous les jours à la même heure. C'est un plaisir de voir, chaque soir, ces jeunes animaux accourir, en bondissant, pour revoir leur mère et prendre leur nourriture accoutumée.

En général, dans les Mines, on ne met le feu aux *campos* qu'au temps de la sécheresse; mais dans le canton de Rio Grande, en particulier, les propriétaires des grandes *fazendas* ont coutume de diviser en quatre portions les pâturages destinés aux vaches à lait, et, tous les trois mois, on met le feu à l'une des portions, pour procurer à ces animaux une herbe fraîche. A cet effet, un homme, à pied ou à cheval, parcourt le pâturage qu'on veut brûler, traînant derrière lui un long bambou enflammé, et ayant toujours soin d'avancer dans le même sens que le vent. Le pâturage est bientôt consumé, et, peu de temps après, il succède, à des herbes desséchées, un gazon fin, du plus beau vert, qui ressemble un peu au froment, quand il commence à sortir de terre.

Dans les environs de Juruoca, village situé à peu près à 22 lieues de S. João, vers la source du Rio Grande, un propriétaire me disait que, d'après la division qu'on fait

des pâturages en différents *verts* (*verdes*) (1), par le moyen des incendies, on ne peut, dans un espace de 2 lieues, nourrir plus de 6 à 700 têtes de bétail. Cela tendrait à expliquer pourquoi j'ai eu à me plaindre de faire beaucoup de chemin sans voir une seule bête à cornes ; cependant il est encore assez vraisemblable qu'on ne profite pas autant qu'on le devrait de l'immense étendue qu'ont, en général, les *fazendas*.

Lors de mon voyage (1819), les bœufs, dans le canton de Rio Grande, s'achetaient 4,000 reis (25 francs), et ils se revendaient 7,000 reis à Rio de Janeiro. Quant aux vaches, on ne s'en défait que lorsqu'elles sont trop vieilles pour porter encore. Un propriétaire ne pourrait, sans entamer son capital, vendre, chaque année, plus du dixième de son troupeau. Si le bétail rend aussi peu au cultivateur, ce n'est pas qu'ici, comme dans le sud du Brésil, on absorbe une partie de son troupeau en se nourrissant uniquement de la chair de ses vaches, car, dans ce pays, les gens les plus aisés ne mangent que des haricots, du porc, du riz, du lait, du fromage et de la *cangica* (2) ; mais on fait périr un grand nombre de veaux par le régime austère auquel on les condamne pour profiter du lait de leur mère. Les *fazendeiros* (3) riches devraient, ce me semble, faire, chaque année, le sacrifice du lait de quelques-

(1) Il est à peine nécessaire de dire que, par le mot portugais *verdes* que je traduis ici littéralement, il faut entendre les pâturages de différents âges qui résultent des incendies successifs dont j'ai parlé plus haut.

(2) Nom que l'on donne au maïs dépouillé de ses enveloppes et simplement cuit dans de l'eau. On désigne le même mets sous le nom de *maçamorras* chez les Espagnols-Américains de la *Banda Oriental*.

(3) Les *fazendeiros* sont les propriétaires de *fazendas*.

unes de leurs meilleures vaches pour obtenir de plus belles génisses, et surtout des taureaux plus vigoureux, et, par là, empêcher la dégénération de la race bovine.

Meilleures laitières que celles de Formigas, S. Eloi et probablement tout le Sertão oriental, les bonnes vaches du canton de Rio Grande donnent, comme celles des environs de Villa Rica et de Sitio do Paulista, près les Campos dos Goitacazes (1), quatre bouteilles de lait par jour. Les veaux tettent jusqu'à l'âge d'un an, et, quand une vache n'a plus de veau, ses mamelles se dessèchent, comme cela a lieu dans toute la province des Mines, vraisemblablement tout le Brésil et même dans la Colombie, singularité qui paraît mériter l'attention des zoologistes (2).

Nourries dans des pâturages excellents, les vaches qui ont encore leurs veaux donnent un lait presque aussi crémeux que celui des troupeaux de nos montagnes d'Auvergne. On ne met point le lait dans des pots, mais dans de petits barils cerclés en fer, et on le transvase avec des gourdes coupées longitudinalement par la moitié. On fait, en général, beaucoup de fromages dans la *comarca* de S. João d'El Rei; mais le canton de Rio Grande est celui qui en fournit le plus, et c'est un des articles qu'il exporte. Voici de quelle manière se font ici les fromages. Aussitôt qu'on a tiré le lait, on y met de la présure, et il caille à l'instant; on donne la préférence à celle de capivara (cabiais), lorsqu'il est possible de s'en procurer. On a des moules en bois d'environ 2 pouces de haut, dont le milieu présente un espace circulaire entièrement évidé, à peu près de la grandeur d'une assiette.

(1) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 183; II, 99.

(2) L. c., I, 182.

Ces moules se placent sur une table étroite dont le plan est incliné. On les remplit de lait caillé, que l'on a eu soin de séparer en petits morceaux ; on presse avec la main ce caillé ainsi égrumelé : le petit-lait s'échappe, et il va tomber dans une gamelle placée au-dessous du bout de la table le moins élevé. A mesure que le caillé s'affaisse dans le moule, on en remet de nouveau ; on recommence à presser, et l'on continue jusqu'à ce que le moule soit plein de caillé bien pressuré. On couvre de sel le dessus du fromage, et on le laisse ainsi jusqu'au soir ; alors on le retourne, et on couvre l'autre côté de sel. Le lendemain, on expose le fromage à l'air dans un endroit ombragé ; on a soin de le retourner de temps en temps, et il est fait avant l'espace de huit jours. Ces fromages, auxquels on ne donne pas d'autre nom que celui de *fromages de Minas*, sont fort renommés : leur substance est compacte ; leur couleur ressemble à celle des fromages de Gruyères, mais elle est, je crois, d'un jaune plus prononcé ; leur saveur est douce et agréable. Quand on veut transporter les fromages à Rio de Janeiro, on les met dans des paniers (*jacas*) carrés et aplatis, faits avec des morceaux de tiges de bambou grossièrement tressés ; chaque panier contient cinquante fromages, et deux paniers font la charge d'un mulet.

On élève, dans le canton de Rio Grande, non-seulement un grand nombre de bêtes à cornes, mais encore beaucoup de cochons ; on engraisse ceux-ci avec des racines d'*inhames* (*Calladium esculentum*) et de *carás* (*Dioscorea*), et l'on cultive en grand ces deux espèces de plantes (1). Le

(1) Ici je dois prémunir le lecteur français contre une erreur de noms

propriétaire du *rancho* du *Rio das Mortes Pequeno*, près S. João d'El Rei, chez lequel, comme on le verra, je séjournai fort longtemps, ne paraissait point riche, et pourtant il avait deux champs de *carás* d'une certaine étendue. Le lard forme, comme les fromages, une branche de commerce très-importante pour la *comarca* de S. João d'El Rei. C'est aussi dans ces paniers de bambou, appelés *jacás*, qu'on le transporte à Rio de Janeiro. Deux paniers de lard forment la charge d'un mulet, et chaque panier contient 3 arrobes de lard (44 kilog. 1 hect.) quand le mulet n'est pas encore habitué à la charge, et 4 lorsqu'il y est déjà accoutumé.

Les cultivateurs de ce canton et, en général, ceux de la *comarca* de S. João possèdent un troupeau de moutons. Ici on ne fait pas comme dans les environs de Rio de Janeiro, on ne laisse point perdre la laine : on tond les brebis deux fois par an, au mois d'août, vers la fin des froids, et six mois après, avant celle de la sécheresse. Les *fazendeiros* en font faire, dans leur maison, des tissus grossiers, dont on se sert principalement pour habiller les nègres. On l'emploie aussi pour fabriquer ces chapeaux à larges bords, à forme basse et arrondie, dont les Mineiros ont coutume de se couvrir la tête (*chapeo de Mineiro*), et qui, s'ils sont d'une pesanteur extrême, ont pourtant l'avantage de garantir de l'ardeur du soleil comme de petits parasols; les propriétaires envoient leur laine à des hommes

dans laquelle il est facile à tomber et à laquelle n'ont même pas échappé deux naturalistes allemands bien justement célèbres (Spix et Martius, *Reise*, I); c'est de prendre l'*inhame* des Brésiliens pour les *ignames* de nos colonies : le premier est le *Calladium esculentum* des botanistes; les seconds sont des espèces du genre *Dioscorea*.

qui savent faire ces chapeaux, et ils leur en payent la façon.

On croira sans doute que les cultivateurs, tirant un grand parti de leurs moutons, donnent beaucoup de soins à la conservation de ces animaux; mais il n'en est pas ainsi. On ne les fait point garder (1), et ils sont exposés aux ravages des chiens domestiques et à ceux de quelques bêtes sauvages, entre autres celles appelées *cachorros do campo* (chien des champs, *Canis campestris Neuw.*, ex P. Gervais). Lorsque, en 1822, je passai par la *fazenda do Retiro*, habitation située à environ 17 lieues de S. João et à 5 du village de *Juruoca*, la maîtresse de la maison me dit qu'elle avait autrefois possédé un troupeau de moutons assez considérable, et qu'elle-même, avec ses filles, fabriquait des tissus de différentes espèces; mais, comme on avait fait passer tout récemment devant la *fazenda* un des chemins qui vont de S. João à Rio de Janeiro, celui appelé *caminho da Parahyba Nova*, et que les pauvres moutons étaient sans pasteur, le troupeau avait été détruit par les chiens des muletiers.

On voit, d'après tout ceci, combien il serait important pour les colons qu'on leur fît venir d'Europe des chiens de berger d'une bonne race, et peut-être même quelques pasteurs expérimentés capables d'en former d'autres et assez

(1) M. Luccock dit, à la vérité, qu'il a vu, non loin de S. João d'El Rei, plusieurs bergers dans un seul jour, et il ajoute qu'il lui semblait contraire aux lois de la nature que des troupeaux blancs fussent soignés par des hommes noirs (*Notes*, 444). Il serait fort à désirer que les lois de la nature fussent plus souvent, au Brésil, violées de cette manière, et qu'elles ne le fussent jamais autrement. Je présume que les bergers dont parle M. Luccock allaient occasionnellement chercher les brebis dans la campagne pour les ramener à l'habitation.

intelligents pour sentir que, dans un pays aussi chaud, on ne peut pas suivre exactement les pratiques usitées en France et en Allemagne. Le gouvernement brésilien, à l'exemple de ceux d'Europe, devrait aussi tourner ses regards vers l'amélioration des troupeaux et tirer de nos contrées des mérinos ou des métis, pour essayer de les naturaliser dans les immenses pâturages du Brésil, qui varient pour la qualité et dont quelques-uns, par leur élévation, ne se trouvent point exposés à des chaleurs trop fortes. Ce pays n'a pas, sans doute, une population assez considérable pour qu'on songe à y établir de grandes manufactures; mais, puisque les cultivateurs font déjà chez eux des tissus de laine, pourquoi ne pas tâcher de les amener à fabriquer des étoffes plus fines, et d'affranchir par là certains cantons d'un tribut onéreux payé à l'étranger? Il y a plus : puisque, dans le Brésil, on n'est pas obligé de nourrir les moutons à la crèche, puisque, par conséquent, les frais doivent y être moins considérables qu'en Europe, pourquoi ne pas faire des efforts pour mettre ce pays en état d'exporter de la laine comme il exporte du sucre, des cuirs et du coton?

D'après tout ce que j'ai dit plus haut, il est facile de juger qu'il n'en est point des *fazendas* du canton de Rio Grande comme de celles qui, reléguées dans les déserts de Goyaz et même dans quelques parties éloignées de la province des Mines, ne rapportent presque rien à leurs propriétaires. Le voisinage de Rio de Janeiro met ce pays et toute la *comarca* du Rio das Mortes dans une position plus favorable; cependant, suivant un homme qui, par sa position, pouvait savoir la vérité et qui habitait le village de Juruoca, les *fazendeiros* ne retirent pas plus de 10 pour

100 de leurs capitaux, sans en déduire les frais et les impôts. Quelque basse qu'elle paraisse, cette évaluation est bien loin d'être sans vraisemblance : en effet, nous savons déjà que le *fazendeiro* ne peut vendre, chaque année, que le dixième de son troupeau de bêtes à cornes ; donc il serait indispensable de trouver dans quelque autre branche de revenu l'intérêt du capital que représentent les pâturages, les bâtiments de la *fazenda*, les esclaves et les mulets. Les récoltes ne servent qu'à la nourriture de la famille ; par conséquent, il faudrait que l'intérêt dont il s'agit fût représenté par le produit du lard et du fromage. Mais, s'il est vrai, comme tout le monde l'assure, que celui du fromage est absorbé par l'achat du sel dont on a besoin pour le bétail, etc., il doit rester au propriétaire bien peu de chose sur ses revenus ; car il est nécessaire qu'il remplace les mulets et les esclaves qu'il perd, qu'il achète des fers et des clous pour ses bêtes de somme, et, quoique l'entretien de ses bâtiments soit peu coûteux, puisqu'il trouve chez lui le bois et qu'il fait faire les plus gros ouvrages par ses nègres, il faut néanmoins que, de temps en temps, il paye quelques journées de charpentier et de menuisier, et qu'il achète des tuiles.

D'après ce qui m'a été dit (1822) à Juruoca, les bonnes *fazendas* de ce pays sont portées, dans les inventaires, à la somme de 40 à 50,000 crusades (100 à 155,000 francs). Si l'on compare la manière dont vit en France le propriétaire administrateur d'un fonds de terre de cette valeur avec la manière de vivre d'un *fazendeiro* de la contrée qui nous occupe, on croira les revenus de celui-ci beaucoup moins considérables ; mais cette façon de juger manquerait d'exactitude (1819), puisque le Brésilien n'achète presque rien qui ne

soit infiniment plus cher que ce qu'achète le Français ou d'une qualité bien inférieure, ce qui revient au même.

Bien moins polis que les *fazendeiros* (1) des environs de Villa Rica et du Serro do Frio, ceux du canton de Rio Grande et, en général, de la *comarca* de S. João d'El Rei ressemblent assez par les manières à nos paysans aisés ou à nos fermiers de Beauce. S'appliquant plus exclusivement à l'agriculture que les *fazendeiros* propriétaires de mines, ils travaillent avec leurs nègres, passent leur vie dans leurs plantations et au milieu de leurs bestiaux, et leurs mœurs doivent nécessairement emprunter quelque chose de la rusticité de leurs occupations. Au contraire, les hommes qui

(1) Ce que j'ai écrit sur ces *fazendeiros* diffère, je dois l'avouer, du portrait qu'a fait d'eux un touriste qui parcourait leur pays en 1842 (Suz., *Souv.*, 280); mais rien non plus ne ressemble à ce portrait dans l'ouvrage du véridique Gardner, qui est également allé tout récemment de Diamantina (Tijuco) à Rio de Janeiro, en passant par la cité du Serro (Villa do Principe) et par Ouro Preto (Villa Rica). Ce naturaliste et le savant Martius ont joui, pour rendre leurs descriptions exactes, d'un double avantage ; ils ont parcouru le Brésil pendant de longues années et ils en savaient la langue. Le touriste dont je viens de parler a accompli un voyage gigantesque avec une rapidité véritablement merveilleuse : il était, le 2 décembre 1842, à Ouro Preto et en est parti le 7 ; puis il a quitté Diamantina le 10 janvier 1843, après y être aussi resté quelque temps, et, comme il le dit très-bien, ce ne sont pas les villes qu'habitent les *fazendeiros* ; entre Ouro Preto et Diamantina, il a passé par les villes de Sabará et de Villa do Principe (Cidade do Serro), il a visité un assez grand nombre de villages, il a recueilli des détails intéressants sur trois exploitations de mines appartenant à des Anglais, et, par conséquent, il n'a pas eu, ce me semble, non plus un temps bien considérable pour étudier les *fazendeiros* dans le cours de cette excursion ; il a pu, sans doute, en voir quelques-uns pendant les douze jours qu'il a mis pour se rendre de Rio de Janeiro à Ouro Preto, mais on sait que ce n'est point par ceux-là qu'il faut juger les colons aisés des *comarcas* d'Ouro Preto et du Serro do Frio, ni même, en général, ceux des autres parties de la province de Minas Geraes.

s'adonnent en grand à l'extraction de l'or ne font que surveiller leurs esclaves, ils ne travaillent point, ils ont plus de loisir pour penser et pour discourir, leur éducation a été plus soignée, et ils peuvent soigner davantage celle de leurs enfants (1817).

Les agriculteurs du canton de Rio Grande et, en général, de la *comarca* de S. João ont cependant sur les mineurs un grand avantage, celui de n'être pas entourés d'un nombre aussi considérable d'esclaves. J'ai dit ailleurs (1) que, terme moyen, les blancs, dans cette *comarca*, étaient aux hommes de couleur de race pure ou mélangée comme un est à trois : sur la paroisse de Juruoca, en particulier, dans ses alentours, et probablement tout le canton de Rio Grande, les mulâtres sont peu nombreux, et, pour trois hommes libres, on ne compte qu'un esclave. Dans les pays où l'on élève des bestiaux, les esclaves sont en effet beaucoup moins nécessaires que dans ceux où l'on cherche de l'or et où l'on cultive la canne à sucre. Il faut peu de bras pour soigner des troupeaux, et moins il y a d'esclaves, moins les hommes libres rougissent de travailler. Une grande partie des toucheurs de bœufs et de cochons, qui vont de la *comarca* de S. João à Rio de Janeiro, sont des blancs. L'un des enfants d'un *fazendeiro* devient le conducteur de la caravane, un autre se charge du soin des troupeaux, et un autre des plantations. D'après ceci, il est évident que, dans cette partie de la province des Mines, plus que dans celle où l'on tire l'or de la terre, l'esclavage doit aller en diminuant, à mesure que la population augmentera.

Les femmes du canton de Rio Grande et, en général, de

(1) *Voyage dans le district des Diamants, etc.*, I, 238.

la *comarca* de S. João se montrent un peu plus que celles des autres parties de la province des Mines ; cependant, comme cela n'est point un usage universellement reçu, et que celles qui paraissent devant leurs hôtes ne le font qu'en triomphant d'un préjugé, elles laissent voir souvent une certaine audace qui a quelque chose de repoussant. Ici comme dans le reste de la province, les maîtresses de maison et leurs filles allongeaient doucement leur nez entre le mur de la chambre où je me trouvais et la porte entre-bâillée, afin de me voir écrire ou analyser des plantes, et, si je me retournais brusquement, j'apercevais des portions de figures qui se retiraient bien vite. Cent fois on m'a donné cette petite comédie (1).

(1) M. le général Raimundo José da Cunha Mattos, avec lequel je me félicite d'être généralement d'accord, dit (*Itin.*, I, 47) que, à 8 lieues environ de S. João d'El Rei, « il fut reçu chez une dame qui parut de« vant lui et lui fit voir presque toute sa maison, démentant ainsi les « assertions de quelques étrangers qui ont prétendu que les femmes « de Minas ne se montrent point à leurs hôtes. Je n'ai trouvé, ajoute le « même écrivain, une telle coutume établie nulle part, ou, du moins, « les personnes les plus honorables l'ont négligée en ma faveur. » C'est principalement la *comarca* de S. João d'El Rei qu'a parcourue M. da Cunha Mattos, et, comme on vient de le voir, les femmes ne s'y cachent pas aussi soigneusement que dans les autres parties de la province de Minas : d'ailleurs il ne serait point extraordinaire que le grade d'officier supérieur dont était revêtu l'auteur de l'*Itinerario* l'eût fait excepter de la règle commune. On a vu, par les relations que j'ai publiées, que, si quelques femmes se montrent aux étrangers, en général elles se dérobent soigneusement à leurs regards. J'ajouterai encore un fait aux détails que j'ai déjà donnés sur ce sujet. J'avais passé, en deux différentes fois, environ soixante jours chez un *fazendeiro* extrêmement honorable qui voulait bien m'accorder de l'amitié et pour lequel je professais autant d'attachement que d'estime. Peu de temps avant que nous nous séparassions pour jamais, il me dit avec embarras : Vous êtes sans doute surpris, mon ami, de ce que mes filles ne se montrent point devant

D'après tout ce que j'ai dit plus haut sur les habitants du canton de Rio Grande et de la *comarca* dont il fait partie, il est évident que leurs demeures (*fazendas*) ne peuvent être aussi soignées que celles des propriétaires des parties aurifères de la province. Ces dernières ressemblent un peu à nos châteaux, les autres à nos fermes. Décrire une des *fazendas* de la *comarca* de S. João, c'est les décrire toutes, car elles sont, en général, bâties sur le même modèle. Un mur de pierres sèches, à peu près de la hauteur d'un homme, entoure une cour très-vaste au fond de laquelle sont rangés les cases à nègres, les bâtiments d'exploitation et la maison du maître. Celle-ci, construite en terre et en bois et couverte en tuiles, présente uniquement un rez-de-chaussée. La salle (*sala*) (1) est la première pièce que l'on trouve en entrant, et n'a pour ameublement qu'une table, un couple de bancs, et souvent un ou deux bois de lit. On manque rarement d'attacher autour de la salle plusieurs porte-manteaux destinés à suspendre les selles, les brides, les

vous : je blâme l'usage qui m'oblige à les éloigner; mais je ne pourrais m'y soustraire sans nuire à leur établissement... Je soulageai d'un grand poids cet homme recommandable en lui répondant que j'étais loin de le désapprouver, qu'on ne devait jamais heurter brusquement les idées reçues, qu'il fallait laisser agir le temps, et que peu à peu il amènerait une heureuse réforme. Il paraît que cette époque n'est point encore arrivée; car M. Gardner, dont le voyage est très-récent, rapporte qu'il fut reçu avec la plus aimable hospitalité dans une *fazenda* où j'avais été moi-même parfaitement accueilli, mais où je n'avais point vu la maîtresse de la maison. Devenue plus âgée, cette dame ne chercha point à échapper aux regards du voyageur anglais; mais ses filles se cachèrent, comme elle avait fait elle-même dans sa jeunesse.

(1) C'est dans la *sala* que l'on se tient ordinairement et que l'on reçoit les étrangers (*Voyage dans la province de Rio de Janeiro*, etc., I, 210).

chapeaux, etc. Entre la *région des forêts* et S. João, je fis halte à la *fazenda das Vertentes do Sardim*, propriété d'Antonio Francisco de Azevedo, qui, comme je l'ai dit plus haut (1), avait fait le chemin où j'avais passé pour venir de S. Gabriel aux *campos*, et dont on me vantait la richesse. En voyant cette habitation, on ne se serait certainement pas douté que ce fût celle d'un homme qui, m'assura-t-on, achetait, chaque année, de cinq à huit mille bœufs pour les envoyer à la capitale. Sa maison, qu'il avait cependant fait construire lui-même, était petite, basse et à un seul étage; les murs, bâtis en terre, n'avaient jamais été blanchis, et tout l'ameublement de la salle consistait en une grande table, deux bancs et quelques tabourets revêtus de cuir. Deux ou trois petites chambres, qui donnaient sur la salle et que j'entrevis, n'offraient pas un ameublement plus magnifique. Cependant mon muletier me faisait un grand éloge de cette maison, ce qui, certes, prouve que le luxe n'avait pas fait de grands progrès dans cette partie de la province. Je ne veux pas oublier de dire qu'on entre dans la cour des *fazendas* par une de ces portes en bois qu'on appelle *porteiras* et qu'on emploie aussi pour fermer les pâturages; elles sont faites de deux montants et de quelques planches transversales écartées les unes des autres; on a soin de donner un peu d'obliquité au poteau sur lequel elles tournent, et, retombant par leur propre poids, après qu'on les a ouvertes, elles se ferment d'elles-mêmes.

Ici je terminerai le tableau général du *canton de Rio Grande* (2), nom par lequel j'entends, je le répète, le pays

(1) Voyez p. 54.

(2) Il faut bien se donner de garde de confondre cette contrée avec la province de Rio Grande do Sul, comme paraît l'avoir fait Pizarro quand

qu'arrosent les commencements de cette même rivière, et qui, par conséquent, est situé au midi du chef-lieu de la *comarca* du Rio das Mortes. Je vais entrer à présent dans quelques détails.

il a dit que cette province fournissait des fromages à Campos dos Goitacazes, et, comme l'ont fait aussi des voyageurs justement célèbres, en attribuant à la même province les bestiaux qui vont à Rio de Janeiro, du canton de Rio Grande (SPIX et MARTIUS, *Reise*, I, 125).

CHAPITRE V.

VOYAGE DANS LE CANTON DE RIO GRANDE.

Végétation que l'on observe à l'entrée des *campos*. — L'*Araucaria Brasiliensis*. — Influence de l'air vif des *campos* sur la peau. — Passage du Rio Grande. — La *fazenda* de *Sitio*; ses habitants. — Les parasols d'un usage général. — *Fazenda das Laranjeiras*. — *Fazenda das Vertentes do Sardim*. — *Serra dos dous Irmãos*. — Encore le Rio Grande. — Le hameau de *Madre de Deos*. — *Fazenda de Chaves*. — Accident arrivé à Prégent. — Le *Rancho do Rio das Mortes Pequeno*; réception qu'on y fait à l'auteur.

Immédiatement après être sorti des sombres forêts que j'avais parcourues, presque depuis Rio de Janeiro (1), je trouvai, pendant quelques instants, des arbrisseaux de 3 ou 4 pieds, parmi lesquels la Composée n° 109 est l'un des plus abondants. Bientôt il ne croît que des sous-arbrisseaux au milieu des Graminées, et la Mélastomée appelée *Microlicia isophylla*, DC., se fait remarquer par les touffes arron-

(1) Itinéraire approximatif d'Alto da Serra à S. João d'El Rei :

D'Alto da Serra à Sitio (fazenda)	4	legoas.
— Fazenda das Laranjeiras	4	
— Fazenda das Vertentes do Sardim	1 1/2	
— Fazenda de Chaves	4 1/2	
— Rancho do Rio das Mortes Pequeno	4	
— S. João d'El Rei	1 1/2	
	19 1/2	legoas.

dies que forment ses tiges grêles et serrées couvertes de fleurs charmantes. En avançant davantage, je rencontrai moins de sous-arbrisseaux, je ne vis plus que des Graminées et quelques autres herbes; enfin, dans les endroits arides, je trouvai seulement un gazon ras et peu fourni. D'après ceci, on voit que le passage des bois aux pâturages simplement herbeux ne se fait pas absolument sans quelque transition; mais il y a tant de différence entre les arbres gigantesques des forêts vierges et des arbrisseaux de 3 à 4 pieds que, au prémier abord, cette transition ne pouvait être sensible.

Au milieu des mornes nus et déserts qui s'offrirent à mes regards quand je sortis de la forêt, la chapelle de *Bom Jardim*, bâtie sur l'un d'eux, jetait un peu de variété dans le paysage.

Dans un fond, je traversai un bouquet de bois presque uniquement composé d'*Araucaria Brasiliensis* (*pinheiro*). Cet arbre magnifique, noble représentant de nos Pins et de nos Sapins, croît assez abondamment dans le canton de Rio Grande, sur la limite des bois et des *campos*, entre les 21° 55′ de lat. S. et les 21° 10′, par une hauteur approximative de 3,500 pieds anglais (1,066m,450); on le retrouve sur quelques-unes des plus hautes montagnes de Rio de Janeiro; presque à lui seul, il forme les bouquets de bois des Campos Geraes, pays qui s'étend à peu près des 24° aux 25° 30′, et que le cours du Paranná ainsi que l'absence de mouvements de terrain sensibles, depuis S. Paul jusqu'à Curitiba, doivent faire considérer comme bien moins élevé que le canton de Rio Grande; enfin, dans la province de Rio Grande do Sul, il descend, par les 29° 30′ environ, jusqu'au bord de la plaine, qui n'a qu'une très-faible éléva-

tion au-dessus du niveau de la mer. L'*Araucaria Brasiliensis* trouve donc, indépendamment de toute culture, des conditions d'existence à peu près analogues entre les 21° 10' et 29° 30' environ, mais à des hauteurs fort différentes (1). Il formerait une sorte de thermomètre indiquant une température moyenne presque égale dans les divers lieux que je viens d'indiquer, ou, si l'on veut, il offrirait une échelle où l'élévation serait compensée par une plus grande distance de l'équateur (2). Cet arbre, un des plus pittoresques que je connaisse, change de port à ses différents âges. Dans sa jeunesse, ses rameaux, comme brisés, lui donnent un aspect bizarre, alors il n'a pas de formes arrêtées; plus tard, il s'arrondit à la manière de nos pommiers; adulte, il s'élance, parfaitement droit, à une grande hauteur, et se termine par un corymbe de branches, espèce de plateau immense et parfaitement égal, d'un vert foncé. A cette dernière époque, son tronc ne porte qu'au sommet des verticilles de branches qui, courbées en manière de candélabre, et d'autant plus courtes qu'elles sont plus voisines de l'extrémité supérieure de l'arbre, élèvent toutes au même niveau une touffe arrondie de petits rameaux feuillés. Le bois de l'*Araucaria Brasiliensis*, blanc, marqué de veines très-rares d'un rosé vineux, est plus dur, plus lourd, plus compacte que celui de nos Pins. Ses feuilles sont beaucoup plus larges que les leurs. Les écailles et les semences qui forment ses cônes,

(1) Voyez, pour les positions et les hauteurs indiquées ici, Cazal et surtout Eschwege.

(2) J'ai montré, dans l'*Escallonia floribunda*, une échelle du même genre, mais bien plus étendue, puisque, commençant au Rio de la Plata, elle va s'élevant toujours jusque vers l'équateur (voyez AUG. DE S. HIL., *Flora Brasiliæ meridionalis*, III, 92, ou les *Archives de botanique* publiées par les soins de M. B. Delessert, vol. II, 1833).

gros comme la tête d'un enfant, se séparent à la maturité et se répandent sur la terre. Les dernières, presque longues comme la moitié du doigt, rappellent la châtaigne par leur saveur; mais elles sont plus délicates et n'ont point une chair farineuse. Comme nos Pins et nos Sapins, l'*Araucaria Brasiliensis* se plaît dans les terrains sablonneux, et l'abondance de cet arbre est, pour les colons des Campos Geraes, l'indice des lieux les moins propres à la culture.

Si l'entrée dans les *campos* avait excité mon admiration, il n'en est pas moins vrai que moi et ceux qui m'accompagnaient fîmes un triste essai de ce genre de pays, dès le premier jour que nous y voyageâmes. Le défaut d'ombrage, le vent sec et brûlant qui régnaient sur les mornes me firent beaucoup de mal aux nerfs et causèrent plus de mal encore au pauvre Prégent, qui s'obstinait à ne pas se servir de parasol. Lui et Firmiano eurent les lèvres gercées, comme cela était déjà arrivé, en 1816, à moi et à mes compagnons, quand nous entrâmes dans les *campos*, du côté de Barbacena; et comme cela était encore arrivé à Prégent lui-même, lorsque, quinze mois plus tard, il avait repassé par le même lieu (1). M. Luccock se plaint aussi d'avoir éprouvé cette incommodité, après être sorti des forêts par une autre route pour se rendre à S. João (2). C'est une sorte de tribut que la différence d'atmosphère fait sans doute payer souvent à ceux qui entrent dans les *campos*, mais dont ma propre expérience me fait croire que l'on est exempt, lors-

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 113.

(2) « Le vent, n'étant plus rafraîchi par l'influence de la mer ou des « forêts....., dessécha toutes les particules humides de notre peau et « dépouilla entièrement nos lèvres..... » (*Notes on Brazil*, 147).

qu'on traverse la Serra do Espinhaço dans un pays moins élevé et où l'air doit être moins vif.

Ce jour-là, je passai le Rio Grande, qui sert de limite (1819) au *termo* de Barbacena (1), où j'avais voyagé depuis mon entrée dans la province des Mines, et ce fut alors que je me trouvai dans le *termo* dont la ville de S. João est la capitale.

Après avoir fait 4 lieues, depuis Alto da Serra, je m'arrêtai à une *fazenda* d'assez chétive apparence, celle de *Sitio*, bâtie dans un fond, au-dessus d'un ruisseau. Elle est entourée de mornes peu élevés et arrondis; le fond de la vallée offre une lisière de bois, et l'on découvre quelques *capões* (2) dans des enfoncements, sur le flanc des hauteurs.

Le maître de la maison, qui, comme tous les autres *fazendeiros* de cette contrée, avait les manières de nos paysans aisés, me reçut assez poliment, et fit décharger mes effets dans une grande chambre passablement sale, plafonnée avec une natte et qui, pour tout ameublement, n'offrait que deux bancs et une table. Le soir, pendant que j'écrivais et que Prégent préparait des oiseaux, tous les habitants de la maison se rangèrent autour de nous, occupés à nous regarder; un groupe de femmes était resté à la porte, et toutes allongeaient le cou pour mieux nous observer. Je dis que j'allais me coucher, je mis mon bonnet de nuit, j'ôtai ma veste, et pourtant personne ne se retira.

Comme tous les habitants du canton de Rio Grande, mon hôte élevait des moutons et des bœufs. Il portait, chez lui,

(1) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 234.

(2) Comme je l'ai dit dans ma *première relation*, les *capões* sont des bouquets de bois dispersés dans les *campos*.

un pantalon de toile de coton, par-dessus lequel était passée sa chemise, suivant l'usage des toucheurs de mulets et des gens du commun ; d'ailleurs il n'avait sur le corps qu'un gilet d'une étoffe grossière, et sur sa tête il mettait un chapeau de Mineiro. Les femmes de la maison avaient pour tout vêtement une jupe et leur chemise, et sur leur tête elles portaient un mouchoir.

Après avoir quitté Sitio, je passai, dans un espace de 3 lieues portugaises, devant deux ou trois chaumières peu importantes, et je laissai sur la gauche le village de *Turvo,* qui est situé dans un fond. Je voyais, dans le lointain, la *Serra da Juruoca*, qui s'élève beaucoup au-dessus de tous les mornes et se trouve à 8 lieues de l'endroit où j'allais faire halte.

Depuis Sitio jusqu'à peu de distance de S. João, je ne rencontrai absolument personne dans les chemins. Je découvrais une vue d'une étendue immense, mais rien qui arrêtât mes regards ; partout des solitudes aussi monotones qu'elles sont vastes.

Dans la saison où l'on était alors (février), les *campos* offrent ordinairement la verdure la plus fraîche ; mais la sécheresse avait été si forte cette année-là, que l'herbe était aussi desséchée qu'elle l'est communément pendant les mois de juin et de juillet.

Quant aux bouquets de bois, ils offraient encore une très-belle verdure, et au milieu d'eux se faisaient remarquer deux grands arbres en fleur d'un très-joli effet. L'un était un *Vochysia* chargé de longs épis d'un jaune doré ; l'autre, que j'avais déjà vu dans tous les bois vierges, depuis le Parahyba, était le *Chorisia speciosa*, Aug. S. Hil., Juss., Camb., dont les feuilles sont composées de cinq fo-

lioles, et dont les rameaux en corymbe se couvrent d'une multitude de fleurs roses, jaunes à la base, aussi grandes que des lis.

Il est facile de se figurer combien le soleil était brûlant dans le pays découvert que je parcourais alors ; cependant, malgré mes sollicitations réitérées, Prégent s'obstinait à ne point se servir de parasol, et, à mesure que le soleil montait, je voyais son visage devenir rouge, ses yeux s'enflammer, ses traits se décomposer, l'accablement se peindre dans toute sa personne. En même temps il y avait lieu d'être émerveillé de sa force, car, si moi-même je restais quelques instants sans parasol, j'avais la tête en feu et les nerfs malades. Les *fazendeiros* tant soit peu aisés montent toujours à cheval avec un parasol, et, si les toucheurs de mulets font à pied d'aussi longues routes, sans jamais avoir autre chose qu'un chapeau ; c'est qu'on les y a accoutumés dès la plus tendre enfance.

La *Fazenda das Laranjeiras* (la *fazenda* des orangers), où je fis halte le jour que je quittai Sitio, est bâtie dans un fond et entourée d'arbres. On y compte un nombre assez considérable de cases à nègres ; mais la maison du maître est fort misérable (1819). On plaça mes effets dans une salle (*sala*) assez grande qui offrait pour tous meubles une table et deux bancs, et dont les murs en terre n'avaient jamais été blanchis. Le maître de la maison n'était pas chez lui ; cependant des nègres m'apportèrent à dîner ; d'ailleurs je ne vis paraître personne ; j'aperçus seulement un minois féminin qui, suivant la coutume, s'avançait doucement derrière une porte entr'ouverte, et qui disparut aussitôt que mes yeux eurent rencontré les siens.

De Laranjeiras j'allai passer la nuit à la *Fazenda das*

Vertentes do Sardim (*fazenda* des sources du Sardim), qui appartenait au marchand de bœufs Antonio Francisco de Azevedo, et dont j'ai déjà fait la description plus haut.

Comme cette *fazenda* est peu éloignée de Laranjeiras, j'eus assez de temps pour aller herboriser sur la *Serra dos dous Irmãos* (montagne des deux frères). On donne ce nom à deux montagnes que j'avais vues de loin pendant toute la journée de la veille ; elles sont placées l'une à côté de l'autre ; leur hauteur est à peu près la même, et toutes les deux ont la forme d'une pyramide courte, à base très-élargie. Pour s'y rendre de la Fazenda das Vertentes do Sardim, il faut faire un détour, et l'on peut compter environ 1 lieue et demie de chemin. Accompagné de José Marianno, j'allai sur mon mulet jusqu'au bas de la Serra ; ensuite je montai seul et à pied sur l'une des deux montagnes. Dans une grande partie de sa hauteur, on avait élevé un mur en pierres sèches très-bien fait. Au delà de ce mur qui, dans cette contrée, pouvait être considéré comme une chose extraordinaire, j'avançai, sans suivre de chemin, au milieu des pierres et des rochers qui couvrent la montagne. Comme dans tous les endroits élevés et pierreux, j'y trouvai un assez grand nombre de *Vellozia* (vulgairement *canela d'ema*, jambe d'autruche). Nous étions alors dans la saison des pluies ; cependant l'eau manquait depuis si longtemps que, quoique les *Vellozia* demandent peu d'humidité, les feuilles de ceux que j'avais sous les yeux étaient presque flétries ; toutes les autres plantes étaient entièrement desséchées, et cette course assez fatigante n'augmenta point ma collection. Parvenu au sommet de la montagne, je découvris une immense étendue de pays, la Serra da Juruoca et beaucoup d'autres Serras ; d'ailleurs, aucune habitation re-

marquable, aucun village n'arrêtaient mes regards. La course que j'avais faite sur l'une des deux montagnes ne m'avait pas assez dédommagé de ma peine, pour que j'éprouvasse la tentation de grimper sur la seconde ; je descendis avec assez de difficulté au milieu des pierres, et, étant monté sur mon mulet, je retournai à la Fazenda das Vertentes.

De cette *fazenda*, je me rendis à celle de *Chaves* (nom d'homme). Pour y arriver, je parcourus un pays qui offre encore des mornes arrondis couverts de Graminées et des vallées peu profondes, dessinées par des lisières de bois, dont la verdure, extrêmement fraîche, contrastait alors avec les teintes jaunâtres des pâturages desséchés.

A 2 lieues environ de la Fazenda das Vertentes do Sardim, on trouve le Rio Grande, qui, dans cet endroit, a peu de largeur, et dont les eaux, souillées par le lavage de l'or, ont une teinte d'un rouge sale et foncé. On passe cette rivière sur un pont en bois mal entretenu, comme tous ceux de la province (1819), et que le défaut de garde-fous rend fort dangereux pour les animaux chargés. J'eus d'autant plus d'inquiétude pour les miens, qu'on me fit attendre fort longtemps avant d'ouvrir une porte qui se trouvait à la sortie du pont. Le péage de celui-ci est affermé, ainsi que le sont, en général, ceux des ponts de la province de Minas Geraes. Ici l'on paye 80 reis (50 centimes) par personne et par chaque animal; mais mon passe-port privilégié (*portaria*) m'exempta de cette petite dépense.

A peu de distance du Rio Grande, on arrive au hameau de *Madre de Deos* (mère de Dieu), qui est bâti sur une hauteur, et se compose tout au plus d'une douzaine de maisons réunies autour d'une chapelle. Toutes, sans exception, étaient fermées, et mon muletier, José Marianno, qui con-

naissait parfaitement ce canton, me dit que la plupart n'avaient d'habitants que lorsque quelque prêtre venait de S. João célébrer la messe dans la petite église (1).

Après Madre de Deos, le pays, sans avoir moins d'élévation, devient plus égal, et, dans le lointain, la campagne, couverte alors d'une herbe jaunâtre et desséchée par l'ardeur du soleil, ressemblait à nos plaines de Beauce, telles qu'on les voit après la moisson.

Un peu avant d'arriver à la *fazenda* de Chaves, la végétation éprouve quelque modification. Ce ne sont plus seulement des Graminées et un petit nombre d'herbes et de sous-arbrisseaux mêlés parmi elles qui couvrent la terre : des arbres peu élevés, tortueux, rabougris et à écorce subéreuse croissent, épars çà et là, au milieu des Gramens, et rappellent les *taboleiros cobertos* du Sertão (2) oriental du S. Francisco, ou, si l'on veut, nos prairies de France plantées de pommiers. Les arbres dont je viens de parler sont principalement la Légumineuse (129), et une Guttifère à grandes feuilles glauques que j'avais souvent vue dans le Sertão. Ici ce n'est point une différence dans l'élévation du terrain ni dans la forme des hauteurs qui produit celle de la végétation ; mais le sol, que j'avais trouvé, dans tout le reste de la journée, sablonneux ou caillouteux, devient beaucoup meilleur et peut produire quelques plantes plus vigoureuses.

(1) L'église de Madre de Deos est, selon Pizarro, une des succursales (*capella succursal*) de la paroisse de S. João d'El Rei (*Mem. hist.*, VIII, seconda part., 127).

(2) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et Minas Geraes*, vol II.

La *fazenda* de Chaves, où je fis halte, est située, suivant l'usage, dans un fond sur le bord d'un ruisseau. Je fus étonné, en y arrivant, de la prodigieuse quantité d'oiseaux qui couvraient les arbres dont l'habitation était environnée : c'étaient des perroquets, des oiseaux de proie et beaucoup d'autres espèces. Comme les alentours sont extrêmement secs, ces animaux se réunissent dans un lieu où ils trouvent de l'eau et de l'ombrage.

Quand je me présentai à la *fazenda* de Chaves, le propriétaire était absent; la maîtresse de la maison, après s'être fait attendre fort longtemps, parut enfin, et elle me donna la permission de m'arrêter chez elle. Au bout de quelques instants, le couvert fut mis, et l'on nous apporta un plat de haricots cuits avec des herbes, un plat de riz et de la *cangica* : je me retrouvais dans la terre hospitalière de Minas Geraes.

Entre Chaves et le *Rancho do Rio das Mortes Pequeno*, dans un espace de 4 lieues, je vis, dans des fonds, trois ou quatre *fazendas* d'une médiocre apparence. Avant d'arriver au Rancho, je passai sur des mornes peu élevés : quelques crêtes cependant sont effrayantes par leur peu de largeur et la profondeur des vallées que l'on découvre au-dessous de soi. Sur ces montagnes, le terrain est sec, aride et caillouteux, l'herbe courte et peu fournie; je retrouvai dans cet endroit quelques plantes que j'avais déjà vues à mon premier voyage des Mines, dans des terrains analogues, telles que les *Polygala* (155 et 163) et la Rubiacée (162).

Ce jour-là, Prégent s'était mieux porté; mais, en arrivant au Rancho do Rio das Mortes Pequeno, où je m'arrêtai, son mulet fut effrayé par la rencontre d'un de ces frères ermites qui vont mendier et scandaliser les fidèles; le pau-

vre Prégent fut jeté par terre et se trouva encore plus malade que les jours précédents.

José Marianno était arrivé à la halte avant moi; et, lorsque je descendis de mon mulet, il vint me dire que le maître de la maison refusait de me donner une petite chambre, et voulait me laisser sous le *rancho* destiné à tous les voyageurs. Comme ce *rancho* était ouvert de tous les côtés et d'une saleté affreuse, que d'ailleurs je voulais rester quelques jours dans cet endroit pour faire faire des malles à S. João d'El Rei, j'allai trouver le propriétaire du *rancho* et le priai d'être moins sévère; je parlai de ma *portaria*, mais inutilement. Qu'ai-je à craindre de vous? me disait le bonhomme. Rien du tout était la seule réponse que j'eusse pu faire à cette question. Celle-ci me ramena à une idée juste de ma position; des politesses firent plus que la menace de la *portaria*, et l'on finit par me donner une petite chambre où nous étions empilés d'une manière effroyable.

CHAPITRE VI.

SÉJOUR A S. JOÃO D'EL REI.

Le pays situé entre le Rancho do Rio das Mortes Pequeno et S. João d'El Rei. — Le curé de S. João. — Remède contre l'hydropisie. — Les deux rivières appelées Rio das Mortes. — Le serpent *urutú*; les hommes qui prétendent préserver de la morsure des reptiles dangereux; l'*erva d'urubú*. — Procession des cendres. — L'église brésilienne. — Maladie d'Yves Prégent. — Les *curiosos*. — Une auberge. — Un vol. — Réflexion sur l'esclavage; de quelle manière les nègres sont traités au Brésil. — Décès d'Yves Prégent. — Maladie de José Marianno. — Herborisation dans la *Serra de S. João*. — Maladie de Firmiano. — José Marianno devenu empailleur. — Recherches inutiles pour trouver un *tocador*. — Départ du Rio das Mortes Pequeno.

Le lendemain du jour où j'étais arrivé au Rancho do Rio das Mortes Pequeno, je me rendis à S. João, qui en est éloigné de 1 lieue et demie. Sur la rive droite du chemin, on voit des *campos* qui ne diffèrent point de ceux que j'avais parcourus tous les jours précédents; mais, à quelque distance du *rancho*, la vue est bornée, à gauche, par des montagnes appelées *Serra de S. João*, où des rochers nus et grisâtres se montrent de toute part. En suivant la vallée que bornent ces montagnes, j'arrivai à la ville de S. João d'El Rei, dont j'ai donné ailleurs une description très-détaillée (1).

(1) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 233.

J'allai présenter les lettres de recommandation dont j'étais porteur, et je commençai par le curé, qui causait à merveille et me parut bien connaître le Brésil. Il avait desservi l'église d'un village d'Indiens, et tout ce qu'il me dit de cette race prouve qu'elle est étrangère à l'idée de l'avenir, comme je l'avais observé moi-même. Le curé de S. João avait été à Goyaz, et fit tout ce qu'il put pour me détourner d'entreprendre le voyage de cette province. Je ne trouverais, me dit-il, que des *campos* d'une monotonie fatigante où l'on est desséché par l'ardeur du soleil, où les provisions manquent souvent, où l'on court le risque de tomber dangereusement malade : ces discours m'ébranlèrent. Il me paraissait impossible que Prégent supportât les fatigues d'un tel voyage, et je pris la résolution de ne point aller jusqu'à Villa Boa, si réellement je recueillais aussi peu de plantes que le curé le prétendait.

Cet ecclésiastique m'assura que l'Aristoloche appelée *Jarrinha* (*Aristolochia Macroura*, Gomes ex Mart.) était un spécifique puissant contre l'hydropisie. Il me dit, comme d'autres personnes, que cette maladie était l'une des plus communes dans l'intérieur du Brésil ; mais il prétendait que l'abus de l'eau-de-vie de sucre n'en était pas toujours la cause, et assurait qu'il avait vu mourir d'hydropisie beaucoup de gens très-sobres. Ceux-là auront dû, sans doute, cette maladie à un défaut de ton causé par la chaleur du climat et la mauvaise nourriture.

De retour au *rancho*, j'allai le lendemain herboriser sur les bords du Rio das Mortes Pequeno ; mais, à cause du manque de pluie extraordinaire dans cette saison, ils étaient à peu près aussi secs que les *campos* les plus arides. J'y trouvai cependant une plante fort intéressante pour la géo-

graphie botanique, un saule assez élevé que les gens du pays me dirent être indigène, et qui, effectivement, croissait dans un lieu où l'on n'apercevait aucune trace de culture. Cette espèce est probablement le *Salix Humboldtiana*.

Deux rivières portent le triste nom de Rio das Mortes. Celle qui le communique au Rancho a été distinguée par l'épithète de *Pequeno*, parce qu'elle est moins considérable que l'autre; elle se jette dans le *Rio das Mortes Grande*, près la *fazenda* de *Barra* (confluent), située à quatre *legoas* du *rancho*, et à une demie du village de *Conceição*. Quant au Rio das Mortes Grande, il a son confluent près d'*Ibiturina*, dans le Rio Grande. Je dois dire que, dans l'usage habituel, les habitants du pays suppriment les épithètes distinctives des deux rivières.

Firmiano m'accompagnait dans la promenade que je fis sur les bords du Rio das Mortes Pequeno. Tout à coup je le vois de loin reculer avec effroi, et il me crie : Voilà un serpent très-méchant. Je m'approche et j'entends, au milieu des feuilles desséchées, un bruit presque semblable à celui que fait le serpent à sonnettes en secouant sa queue. Bientôt je vis la tête du reptile s'élever au-dessus de l'herbe; nous coupons une grande gaule, mais nous ne parvenons à tuer l'animal qu'après lui avoir donné un très-grand nombre de coups. Je l'apportai à la maison, et, quoiqu'il fût mort, sa vue fit reculer de frayeur tous ceux qui l'aperçurent. Il appartenait à l'espèce qu'on appelle dans le pays *Urutú*, et qu'on regarde comme extrêmement dangereuse (1).

(1) Ce serpent faisait partie de l'immense collection qu'à mon arrivée en France je remis au muséum de Paris.

On m'a dit qu'il y avait, dans la province de Minas et dans celle de S. Paul, des gens qui prétendent posséder des secrets pour préserver de la morsure des serpents les plus dangereux, ce qu'on appelle *curar*. Le curé de S. João me raconta qu'un des esclaves de son père prenait impunément les serpents venimeux. Un jour, il garrotta cet homme pour le forcer d'avouer quel moyen il employait. L'esclave lui montra une herbe qu'il appelait *herva d'urubú;* il s'en frotta, ensuite il saisit un serpent dangereux, et il n'en résulta pour lui aucun accident. Le curé, quand ce fait arriva, était fort jeune et se trouvait dans la province de S. Paul; depuis il avait beaucoup voyagé, et, lorsque je le vis, il ne se rappelait plus ce que c'était que l'*herva d'urubû.*

J'avais d'abord eu l'intention d'aller m'établir à S. João chez cet ecclésiastique; mais je changeai d'avis, parce qu'il n'y avait point de pâturage autour de la ville, et que j'aurais été obligé de diviser mes gens et mon bagage, ce qui eût été fort incommode pour moi. Je restai donc au Rancho do Rio das Mortes Pequeno, d'où je pouvais facilement faire des excursions jusqu'à la ville.

Je fus curieux d'aller voir la procession que la confrérie de S. François fait, de loin en loin, le mercredi des Cendres (*procissão das cinzas*), tant à S. João que dans les autres villes de la *comarca*. On savait qu'elle aurait lieu cette année-là, et, dès la veille de la cérémonie, il avait passé, par le *rancho* où j'étais établi, un grand nombre d'hommes et de femmes à cheval qui se rendaient à S. João pour assister à la fête. Le jour même où elle eut lieu, je rencontrai encore une foule de gens qui allaient à la ville. Malgré la chaleur qui était excessive, presque tous

étaient enveloppés dans des capotes d'étoffe à grand collet telles qu'on en porterait en France dans le temps de Noël. Ce costume, qui venait originairement du Portugal, avait été longtemps d'un usage général dans la province des Mines et peut-être dans beaucoup d'autres parties du Brésil; à l'époque de mon voyage, les Mineiros d'un certain rang ne portaient la capote que dans leur maison, lorsqu'ils étaient déshabillés; mais pas un ouvrier ne sortait sans elle, et la possession de ce vêtement était un objet d'envie pour tous les mulâtres libres.

En arrivant à S. João, je trouvai les rues remplies de monde. Il y avait eu une messe en musique, et il était une heure quand le curé sortit de l'église. Il me dit qu'il ne prendrait aucune part à la procession, parce qu'ici, comme dans d'autres paroisses de la province, la confrérie de S. François prétendait se soustraire à l'autorité pastorale (1); il ajouta qu'il était en guerre avec elle depuis dix ans, qu'il avait adressé des réclamations aux autorités de Rio de Janeiro, mais que ses adversaires étaient soutenus par des protecteurs puissants, et qu'on n'avait pas même daigné lui faire de réponse. Le curé me dit encore que la procession passerait à quatre heures devant sa maison, que nous pourrions la voir de son balcon, et en même temps il me prévint que je serais témoin de choses fort ridicules, dont il était le premier à gémir, mais contre lesquelles il s'élevait en vain.

(1) C'est l'existence de cette confrérie et de celle de Notre-Dame-du-Mont-Carmel (*Ordem terceira de N. S. do Carmo, Ordem terceira de S. Francisco*) qui a fait dire à M. Walsh (*Notices*, II, 134) qu'il y avait deux couvents à S. João d'El Rei. On sait qu'il n'était pas permis aux ordres religieux de s'établir dans la province de Minas Geraes.

Vers les cinq heures, la procession commença à défiler dans la rue où demeurait le curé. Elle était ouverte par trois mulâtres vêtus de dominos gris, à peu près semblables à ceux qu'on donne, dans nos opéras, aux génies infernaux. L'un des trois portait une grande croix de bois; les deux autres, qui lui servaient d'acolytes, tenaient chacun un long bâton surmonté d'une lanterne. Derrière eux venait immédiatement un autre personnage revêtu d'un habillement de drap jaunâtre très-serré, et sur lequel on avait barbouillé en noir les os qui composent le squelette. Ce personnage représentait la mort, et, faisant des arlequinades, il allait frapper les passants avec une faux de carton. A une assez grande distance était un autre groupe, précédé d'un domino gris qui portait des cendres sur un plateau, et allait et venait comme pour en marquer les assistants. Les personnages qui se présentaient à la suite de ce domino étaient une femme blanche, sans masque et très-parée, et, à côté d'elle, un autre domino gris portant une branche d'arbre, chargée de pommes, à laquelle on avait attaché une figure de serpent. L'homme représentait Adam, et la femme, qui jouait le rôle d'Ève, feignait de temps à autre de cueillir une des pommes. Derrière eux marchaient deux enfants couverts de feuillage, dont l'un, qui faisait le rôle d'Abel, filait une quenouille de coton, et dont l'autre, qui représentait Caïn, paraissait vouloir creuser la terre avec une bêche qu'il tenait à la main. Les deux groupes que je viens de décrire étaient suivis de treize brancards portés par les confrères de S. François, et sur lesquels étaient des figures en bois, de grandeur naturelle, peintes et habillées d'étoffe. Les treize brancards allaient de file à une assez grande distance les uns des autres. Sur l'un d'eux était

Jésus priant dans le jardin des Olives; sur un autre, sainte Madeleine et la bienheureuse Marguerite de Cortone, toutes deux les cheveux épars et vêtues d'étoffe grise; sur un troisième, S. Louis, roi de France; sur un quatrième, le bienheureux Yves, évêque de Chartres. La Vierge, dans sa gloire, environnée de nuages et de chérubins, était portée sur l'un des brancards; d'autres figures représentaient S. François, recevant du pape l'approbation des statuts de son ordre; un des groupes retraçait le miracle des stigmates; et, dans un autre enfin, on voyait encore S. François embrassé par Jésus-Christ. Cette suite de figures était sans doute d'une excessive bizarrerie; cependant il y avait plus de mauvais goût dans l'ensemble que dans les détails. Les habillements convenaient aux personnages qui en étaient revêtus; les couleurs étaient fraîches, et je ne pus m'empêcher de trouver les figures assez bien sculptées, en pensant surtout qu'elles l'avaient été, dans le pays même, par des hommes étrangers aux bons modèles. Ce que la procession offrait peut-être de plus ridicule, c'étaient de petits enfants de race blanche, qui suivaient chaque brancard et représentaient des anges. La soie, les broderies, la gaze et les rubans avaient été tellement prodigués dans leur toilette, qu'ils pouvaient à peine marcher, comme perdus au milieu de leur accoutrement. Une espèce de tiare, composée de gaze et de rubans, faisait presque disparaître leur petite tête; ils portaient un jupon bouffant, bien roide, de plus d'une aune de diamètre, et à leur corsage, déjà chargé de rubans et de gaze plissée, étaient encore attachées une demi-douzaine au moins de grandes ailes de gaze. A la suite des brancards venait un groupe de musiciens qui chantèrent un motet à la porte du curé. Le prêtre suivait

avec le saint sacrement, et la foule fermait la marche. A chaque brancard qui passait, tous les assistants faisaient une génuflexion; ensuite on causait sans gêne avec son voisin. On n'avait pas vu la procession des cendres depuis quelques années, et l'on fut charmé de cette cérémonie irrévérente, où de ridicules momeries étaient mêlées à ce que la religion catholique présente de plus respectable.

Le curé de S. João connaissait bien les abus de l'Église brésilienne; il paraissait en gémir et désapprouvait les différents actes de simonie qui ont passé en usage dans cette contrée. Il disait avec raison que les Brésiliens sont naturellement religieux; mais il avouait que leur religion ne va guère au delà des sens, et que les pasteurs semblent considérer comme un jeu l'offense et le pardon.

J'aurais voulu que le Brésil fût le sujet des conversations que j'avais avec le curé et un jeune prêtre qui demeurait chez lui; mais ces messieurs me ramenaient éternellement à notre révolution dont ils connaissaient très-bien les événements principaux, à l'empereur Napoléon, à ses généraux, enfin à tout ce qui s'est passé chez nous depuis plusieurs années. Notre histoire contemporaine a été si extraordinaire, elle se rattache tellement aux destinées du monde entier que, même dans les parties les plus éloignées de la province des Mines, je trouvai des gens qui l'avaient étudiée et qui en recherchaient curieusement tous les détails.

Le 26 février, à l'instant où j'allais partir de S. João pour retourner au Rancho do Rio das Mortes Pequeno, il survint un orage, et enfin il tomba de la pluie. Ce moment était attendu avec impatience par les agriculteurs, car la sécheresse n'avait cessé de se faire sentir dans tout le pays depuis le jour des Rois; elle était telle, que la plupart des

fleurs, brûlées aussitôt qu'elles se développaient, ne produisaient point de graines. On estimait que la récolte du maïs ne donnerait que la dixième partie de ce qu'elle rend ordinairement; aussi ce grain était-il d'une cherté affreuse.

Pendant que j'allais et venais entre le *rancho* et S. João, où j'avais eu des emplettes à faire et divers ouvrages à commander, la santé du pauvre Prégent s'altérait chaque jour davantage. Je me décidai à lui faire prendre un vomitif, qui lui procura un soulagement momentané; mais bientôt il commença à me donner de vives inquiétudes. Dans ce pays, comme ailleurs, les gens du peuple sont insupportables pour les malades. Deux mulâtresses que mon vieil hôte avait chez lui, et qui paraissaient être de fort bonnes femmes, voulaient sans cesse persuader à Prégent de manger et de prendre des bouillons, et elles augmentaient ses souffrances par leurs importunités.

Arrivant un jour de S. João, je le trouvai plus mal. Mon hôte, touché de mon inquiétude, alla chercher un propriétaire du voisinage qui se mêlait de guérir les malades, et dans lequel tout le canton avait une grande confiance. La nécessité rend presque médecins une foule de Mineiros, qui sont nés avec quelque intelligence et désirent se rendre utiles. Ils ont beaucoup observé les malades, et souvent très-bien; ils se procurent des livres de médecine, ils les lisent, les relisent, et cherchent à faire une heureuse application des connaissances qu'ils y ont puisées. Si, pour former un très-bon médecin, il faut, je suppose, vingt degrés, me disait le respectable *ouvidor* de Sabará, M. José Texeira (1), il n'est guère de propriétaires mineiros qui n'en

(1) J'ai fait connaître dans ma *seconde relation* (vol. I, p. 166) le ca-

aient au moins cinq ou six. On donne le nom de *curiosos* à tous ceux qui s'occupent ainsi de médecine sans avoir fait d'études régulières, et en général on emploie ce mot pour désigner les hommes qui, par goût, exercent un métier ou cultivent un art quelconque sans en faire leur profession (1). Je trouvai dans l'*alferes* (sous-lieutenant) José Pereira da Silva, le *curioso* que m'amena mon hôte, un homme un peu embarrassé dans ses manières, mais doux et honnête; il me parla avec beaucoup de sens de la maladie de Prégent : il la regardait comme une fièvre maligne, et me conseilla de continuer à donner des boissons rafraîchissantes et d'administrer un second vomitif.

Prégent passa une mauvaise nuit. La mienne aussi fut bien loin d'être bonne; je fus sans cesse sur pied pour donner à boire à mon malade, tourmenté par l'idée de le perdre et livré aux plus tristes réflexions : il me semblait que ce voyage était réprouvé par la Providence. Que d'embarras avant de l'entreprendre et d'obstacles jusque dans les plus petites choses! Quelle pénible aventure que celle de Porto da Estrella! Que de désagréments m'avait fait essuyer le conducteur de mulets qui m'avait quitté à Ubá! Que d'égards, que de soins, que d'attentions il m'avait fallu avoir pour conserver la paix avec Prégent, et ce malheureux était dangereusement malade! Tout ce que j'avais eu à souffrir de lui, depuis que sa santé s'était affaiblie, ne saurait s'exprimer; mais il n'en est pas moins vrai qu'il m'avait rendu de très-grands services, et qu'il possédait les qualités les plus esti-

ractère honorable de M. José Texeira, qui, depuis mon voyage, fut créé baron de Caeté par l'empereur D. Pedro Ier.

(1) Le mot *curioso* répond, dans notre langue, à celui d'*amateur*; mais il a un sens moins limité.

mables..... Je me levai découragé et accablé de tristesse.

Je partis pour S. João, et, arrivé dans cette ville, je demandai quel était le chirurgien qui avait le plus de réputation; on m'indiqua le capitaine Antonio Felisberto, que j'avais déjà eu l'occasion de voir l'année précédente, et qui m'avait alors donné quelques renseignements utiles. D'après mes récits, cet homme jugea, comme le *curiosò* du Rio das Mortes Pepueno, que Prégent était atteint d'une fièvre maligne, et pensa que sa maladie avait commencé avant même que nous fussions sortis des bois vierges. Combien cet infortuné avait dû souffrir, lorsque, exposé à l'air vif et au soleil ardent des *campos*, il s'obstinait à ne point se servir de parasol!

Deux ou trois jours plus tard (le 2 mars), je fis transporter Prégent dans une auberge de S. João, afin qu'il fût plus près du chirurgien, et je m'établis également à la ville. J'avais avec moi l'Indien Firmiano; Laruotte était resté au Rancho avec José Marianno, chargé de soigner les mulets. L'Indien m'était peu utile à cause de son inexpérience, et c'était moi qui, nuit et jour, prodiguais tous les soins à mon pauvre malade. Il est impossible d'être plus mal servi que je ne l'étais dans l'auberge où je me trouvais logé; il fallait des heures pour y obtenir même une goutte d'eau. On m'avait installé au rez-de-chaussée, dans une petite chambre assez sombre; j'y passais la journée dans l'ennui, la tristesse, l'inquiétude, et la nuit j'étais dévoré par des myriades de moustiques.

Le lendemain de mon arrivée, sur les neuf heures du soir, je m'étais étendu sur mon détestable grabat, lorsqu'un petit marchand italien qui se trouvait, comme moi, dans cette auberge entra dans ma chambre tout effrayé, en

s'écriant qu'on venait de lui voler sa malle et son argent. Je l'engageai à aller sur-le-champ porter sa plainte à l'*ouvidor*, et c'est le parti qu'il prit. Cet homme était sorti à six heures, après avoir fermé la porte et les volets de sa chambre, qui était au premier étage. En rentrant, il avait trouvé sa porte encore fermée; mais la fenêtre était ouverte, et il n'y avait plus de malle. Le maître de la maison et les voyageurs en conclurent que la malle avait été descendue par la croisée, et qu'un coup de sifflet qu'on avait entendu était le signal que s'étaient donné les voleurs. Tous les voyageurs étaient rassemblés devant la porte de l'Italien, et chacun formait ses conjectures, lorsque enfin je décidai la société à faire la visite de l'auberge. Nous descendons dans la cour, et à peine y avons-nous fait quelques pas, que nous entendons un grand bruit du côté de la porte du malheureux volé. On se confirme dans l'idée que le larcin avait été fait par la croisée; on décide que le voleur était resté caché dans la chambre, et qu'il venait de s'échapper en se précipitant dans la rue. Cependant l'*ouvidor* arrive; il fait allumer des lampes de tous les côtés, place du monde à toutes les issues, et commence sa visite. Il ne trouve rien au rez-de-chaussée; il monte, parcourt plusieurs chambres, et enfin arrive à une pièce qui n'était occupée par aucun voyageur. Il demande la clef : elle était entre les mains du commis de l'aubergiste; la porte s'ouvre, et la malle se trouve sur une table sans qu'il y manque rien. L'*ouvidor* continua pourtant ses recherches, mais il ne découvrit personne; il essaya toutes les clefs de la maison à la serrure de la chambre où s'était retrouvée la malle, aucune ne l'ouvrait, et il envoya en prison le commis qui n'avait rien négligé pour nous faire prendre le change, mais qui, évi-

demment, était le larron. J'ai su, depuis, que cet homme avait été relâché fort bénignement, ainsi que le maître de l'auberge que l'on avait considéré comme son complice.

Le lendemain du vol, j'allai faire une visite dans la ville : la conversation devait naturellement tomber sur ce petit événement. Le maître de la maison disait beaucoup de mal des Mineiros ; il prétendait qu'il n'y avait chez eux ni délicatesse, ni bonne foi; que les ouvriers faisaient de fausses clefs pour les nègres qui volaient leurs maîtres; que lui-même en avait fait souvent la triste épreuve; qu'à différentes reprises il lui avait été volé, de cette manière, plus de soixante couverts d'argent, et qu'à peu près tous les marchands de S. João d'El Rei achetaient des esclaves les objets dérobés : celui qui me parlait ainsi était un Pauliste, et l'on sait que les hommes de son pays n'aiment point les Mineiros (1); il n'est donc pas étonnant qu'il exagérât les torts de ces derniers. Un Mineiro qui tenait un *rancho* dans la province de S. Paul, et avec lequel j'eus dans la suite l'occasion de m'entretenir, me parlait des Paulistes à peu près de la même manière. Quoi qu'il en soit, dans le cours de mon premier voyage, j'avais déjà reconnu qu'une délicatesse scrupuleuse n'était point la vertu favorite des habitants de Minas, et on ne doit pas être surpris qu'à S. João d'El Rei, ville qui avoisine le plus Rio de Janeiro, port de mer et capitale, il y en ait encore moins que dans

(1) Les Paulistes furent autrefois vaincus et chassés par les *Forasteiros*, c'est-à-dire les étrangers qui étaient venus, après eux, dans la province des Mines, et dont les descendants forment, en grande partie, la population actuelle de cette province. L'éloignement que les Mineiros et les Paulistes ont eu longtemps et ont peut-être encore les uns pour les autres date de cette époque.

les autres parties de la province (1), où d'ailleurs l'éducation est généralement plus soignée. On sait quels furent les premiers habitants de la province des Mines; on sait qu'une nuée d'aventuriers fondit sur cette province, bientôt après que les Paulistes l'eurent découverte (2); il serait bien difficile que les enfants n'eussent absolument rien conservé des mœurs et du caractère de leurs pères. Le soin que prirent de riches Mineiros d'envoyer leurs enfants en Europe, et l'établissement du séminaire de Marianna, où l'on élevait la jeunesse, durent sans doute contre-balancer très-puissamment l'influence d'une origine malheureuse; mais il est une autre influence qui agit sans cesse sur les Brésiliens de la manière la plus fâcheuse, celle de l'esclavage. L'excessive infériorité de l'esclave le conduit naturellement aux vices les plus bas. Je ne punis point mes nègres, quand ils mentent ou qu'ils me volent, disait un curé de Bahia, jadis captif chez les Africains, parce que je mentais et je volais lorsque j'étais esclave. Pour se soustraire au châtiment, l'esclave s'habitue au mensonge, et il vole parce qu'il ne possède rien, qu'il est entouré d'objets qui le tentent, et que souvent ses besoins sont mal satisfaits; peut-être aussi considère-t-il le vol comme un moyen de vengeance. Et quels motifs empêcheraient l'esclave de se livrer à ses mau-

(1) Voyez ce que j'ai écrit sur la *comarca* du Rio das Mortes et sa capitale, dans mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 233 et suiv.

(2) « De différentes provinces, dit un auteur brésilien très-estimable, se « répandit dans les forêts de Minas un peuple nombreux, qui ne connais- « sait d'autre droit que celui de la force, qui s'abandonnait à une licence « sans bornes, à qui tout était indifférent, excepté l'or, et dont le carac- « tère était un composé d'orgueil, d'ambition et d'audace portés au der- « nier degré. » (PIZARRO, *Mem. hist.*, VIII, segunda part., 9.)

vais penchants? Des sentiments religieux? on lui en donne à peine; la crainte de perdre sa réputation? il n'y a pas plus de réputation pour lui que pour le bœuf ou le cheval; comme eux, il est hors de la société humaine. Reste donc la frayeur des châtiments; mais il est quelquefois puni pour les causes les plus légères, comment ne risquerait-il pas de l'être pour satisfaire ses goûts et ses passions? Le propriétaire d'esclaves est donc entouré d'êtres nécessairement abjects et corrompus; c'est au milieu d'eux que ses enfants s'élèvent, les premiers exemples que ses fils auront sous les yeux seront ceux du vol et de la dissimulation; comment ne se familiariseraient-ils pas avec ces vices et tant d'autres que l'esclavage traîne à sa suite (1)? Plaignons l'esclave, sans doute, mais ne plaignons guère moins le maître qui l'emploie (2).

(1) Un jeune Brésilien fort recommandable me racontait que, lorsqu'il était enfant, il lui était sévèrement interdit par son père d'avoir des rapports avec les petits nègres, mais qu'il violait cette défense le plus souvent qu'il lui était possible. Je présume que beaucoup de pères font la même défense et ne sont pas mieux obéis.

(2) L'esclavage, on le voit, entraîne avec lui bien des maux; mais peut-être en causerait-on davantage encore si on émancipait brusquement les esclaves, comme le demandent à grands cris des philanthropes qu'animent de bonnes intentions sans doute, mais qui ignorent entièrement ce que sont les nègres et l'Amérique. Les liens qui retiennent l'esclave doivent être relâchés peu à peu; on courrait de grands risques en les brisant : ce qui s'est passé au Brésil relativement à la traite tend à confirmer ce que je dis ici. Sous le gouvernement de Jean VI, on avait fixé au commerce des noirs des limites étroites et mis des droits élevés sur ceux qu'on importait : alors on ne faisait pas la contrebande, parce qu'elle n'aurait point offert des bénéfices qui pussent contre-balancer les risques; les esclaves étaient chers; les gens pauvres n'en achetaient plus qu'à des crédits longs et onéreux; l'homme libre se serait peu à peu résigné au travail, et, à mesure qu'on l'aurait vu s'y accoutumer, on

Comme l'a très-bien fait observer M. Ferdinand De-

aurait pu augmenter graduellement les droits et gêner la traite dans la même proportion. Celle-ci a été totalement défendue lorsque tous les Brésiliens la considéraient encore comme indispensable à leur pays; partout où il y a un grand intérêt à faire la contrebande, il surgit des contrebandiers audacieux qui courent tous les risques, et c'est ce qui est arrivé au Brésil. Tandis que les vaisseaux des royaumes unis croisent entre l'Afrique et l'Amérique pour empêcher la traite, et font même beaucoup de prises, l'argent des capitalistes anglais la maintient (voyez KIDDER, *Sketches*, II, 390); et je trahirais la vérité si je disais que jamais un Français n'y a pris part. Les bénéfices sont tels, dit le véridique Gardner, qu'une seule cargaison de nègres qu'on parvient à sauver paye, à ce qu'on assure, les dépenses de trois chargements et laisse encore un gain considérable. « J'ai de bonnes raisons pour croire, ajoute le même « auteur, que, pendant les cinq ans que j'ai passés au Brésil, les importations ont presque toujours répondu aux demandes... Tout le monde « sait à Rio de Janeiro que des chargements d'esclaves sont régulièrement mis à terre à peu de distance de cette ville..., et, dans les différents voyages que j'ai faits sur la côte, j'ai vu très-fréquemment décharger des cargaisons de 2 à 300 nègres; souvent aussi j'ai rencontré, dans l'intérieur des troupes, de 20 à 100 Africains que l'on conduisait à la vente.... Les magistrats eux-mêmes achètent souvent des « esclaves, et l'on n'ignore point que les hommes placés à la tête des districts où l'on débarque les noirs reçoivent une prime pour garder le « silence (*Travels*, 16). » Voyons donc quel a été, pour le Brésil, le résultat de la suppression trop brusque de la traite. Il ne paraît pas que les importations aient diminué; *elles correspondent aux demandes* (voyez, outre Gardner, H. SAY, *Hist. rel.*, 249). Les nègres ne sont probablement traités ni mieux, ni plus mal, et les enfants des hommes libres continuent nécessairement à être élevés parmi les esclaves : des changements se sont opérés cependant. Les lois et les traités proclamés à la face de l'univers sont violés par tout le monde, Européens et Américains; ceux qui devraient les faire exécuter reçoivent de l'argent pour ne rien voir; l'esprit des anciens flibustiers s'est renouvelé chez des hommes qui se placent, comme eux, en dehors de la société chrétienne; les tortures que les nègres ont souffertes, dans tous les temps, pendant la traversée (MART., *Reise*, II, 665) sont devenues bien plus affreuses par les moyens qu'on emploie pour les soustraire aux croiseurs (WALSH, *Not.*, II, 490), et elles augmentent encore lorsque ceux-ci prennent quelque négrier

nis (1), le régime auquel les nègres sont soumis est loin d'être le même dans les différentes parties du Brésil. Je m'empresserai de dire que, dans la province des Mines, ils m'ont paru traités avec beaucoup de douceur, et il est certain que, même à Rio de Janeiro, on en use mieux à leur égard que dans les États du sud de la Confédération américaine. L'écrivain consciencieux que je viens de citer, MM. Spix et Martius, M. Gardner et même le comte de Suzannet, qui s'est montré si peu favorable aux Brésiliens, s'accordent à reconnaître que ceux-ci sont généralement fort indulgents dans leurs rapports avec leurs esclaves. Voici, en particulier, comment s'exprime celui de ces voyageurs qui, je crois, a séjourné le plus longtemps dans l'Amérique portugaise et a eu le plus de rapports avec ses habitants : « Avant mon arrivée au Brésil, on m'avait fait « croire que la condition des esclaves dans ce pays est la « plus malheureuse que l'on puisse imaginer; mais un « petit nombre d'années a suffi pour me faire revenir de « cette erreur..... Jamais l'esclavage ne trouvera en moi « un défenseur; mais je ne consentirai pas non plus à ad- « mettre que les Brésiliens, propriétaires d'esclaves, sont « des monstres de barbarie : c'est tout au plus si, pendant « le long séjour que j'ai fait parmi eux, j'ai été témoin de « quelques actes d'une folle cruauté..... Ces hommes, na- « turellement portés à la lenteur et à l'indolence, font peu « d'attention à des fautes qui, chez des peuples plus actifs « et plus ardents, seraient punies avec sévérité....; et sou-

(voyez *Minerva Brasiliense*, III, 34); l'argent qu'on payait légalement au fisc pour les importations permises enrichit des aventuriers sans foi ni loi et des capitalistes anglais.

(1) *Brésil*, 142.

« vent on se contente de donner quelques coups de fouet « pour des crimes qui, en Angleterre, entraîneraient la « déportation ou même la mort..... Sur la plupart des ha- « bitations, les esclaves sont bien traités et paraissent très- « heureux..... Je n'aurais jamais pu croire que les nègres « de quelques-unes des plus importantes fussent esclaves, « si je n'en avais été prévenu d'avance; je voyais une « troupe de travailleurs sortir joyeusement le matin de « leurs maisonnettes, qui souvent sont entourées d'un « petit jardin, se rendre à leurs occupations journalières « et revenir le soir sans être en aucune manière harassés « de fatigue.... Les dames brésiliennes m'ont paru pres- « que toutes pleines de bonté pour leurs esclaves, et sou- « vent elles soignent elles-mêmes ceux qui sont malades. » (Gardn., *Travels*, etc., 17-19.) Le même auteur confirme aussi ce que j'ai dit, il y a longtemps (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 9), du peu de regret que les Africains, transportés en Amérique, donnent à leur patrie. « Dans toutes les parties du Brésil que j'ai par- « courues, j'ai causé, ajoute-t-il, avec des esclaves, et j'en « ai trouvé très-peu qui fussent fâchés d'avoir été enlevés « à leur pays ou qui désirassent y retourner. »

Je reviens à la triste auberge de S. João d'El Rei et à l'infortuné auquel je prodiguais mes soins. Livré à des agitations cruelles, il retrouva, dans les secours de la religion, le calme et les consolations dont il avait besoin. Alors, patient et résigné, il n'était presque plus un instant sans avoir les yeux fixés sur moi; mais ses regards, par lesquels il semblait m'implorer, me déchiraient. Découragé, accablé de fatigue, je renvoyai au Rio das Mortes l'Indien Firmiano, qui semblait s'ennuyer de prendre part à tant de

soins, et je fis rester avec moi José Marianno, qui était plus capable de me seconder. On me donnait des espérances; mais elles ne se réalisèrent point. Le 7 de mars, Yves Prégent expira, et il fut enterré avec toute la décence possible, dans l'église paroissiale de S. João d'El Rei.

J'avais eu beaucoup à souffrir de ce jeune homme, depuis que sa santé et son caractère s'étaient altérés; mais il était plein de probité et d'honneur et m'avait été extrêmement utile. Aucun Français n'a pénétré avant nous dans cette province, m'avait-il dit, quand nous entrâmes à Minas; je n'y ferai rien qui ne puisse honorer notre pays, et il avait tenu parole. Sa perte fut cruelle pour moi; il me semblait que j'étais seul dans cette immense contrée, et qu'alors une distance infinie me séparait de la France.

Je désirais vivement compléter la collection zoologique que Prégent avait commencée avec beaucoup d'habileté et de soin : deux jeunes gens se présentèrent successivement pour le remplacer; mais les renseignements que l'on me donna sur leur compte m'empêchèrent de les prendre. José Marianno m'avait dit qu'ayant vu plusieurs fois le pauvre Prégent préparer des oiseaux il se sentait capable de faire le même ouvrage, et que, si je lui donnais un *tocador* (toucheur) (1), il pourrait à la fois surveiller les mulets et con-

(1) Le *tocador*, comme je l'ai dit ailleurs, est chargé de la conduite des mulets, sous l'inspection du muletier principal ou *arrieiro ;* c'est lui qui les fait avancer et qui les dirige quand ils sont en marche. Un voyageur, en parlant des préparatifs qu'il fit pour traverser la province de Minas, dit qu'il faut apporter un grand soin au choix des guides. « Il ne suffit pas, ajoute-t-il, qu'ils connaissent les routes; ils doivent encore prendre soin des chevaux, veiller sur eux pendant la nuit, afin qu'ils ne s'écartent pas trop du campement : un bon guide doit savoir ferrer, saigner les animaux blessés, réparer les bâts. » (Suz., *Souv.*, 258.)

tinuer ma collection. Je finis par accepter ses offres ; mais il fallait trouver le *tocador*.

Cependant j'avais quitté S. João, et j'étais retourné au Rancho do Rio das Mortes Pequeno. Il fallut revoir cette chambre où le pauvre Prégent avait commencé à être alité ; ce fut encore un moment très-pénible pour moi.

Depuis longtemps José Marianno se plaignait de violents maux de tête et ne mangeait plus ; le jour même où je quittai S. João, il arriva au *rancho* avec la fièvre. L'*alferes* José Pereira da Silva, ce *curioso* dont j'ai déjà parlé, décida qu'il fallait qu'il prît l'émétique, et je le lui administrai ; j'étais véritablement au désespoir d'être obligé de faire encore une fois l'infirmier.

José Marianno fut promptement en état d'essayer ses talents pour la taxidermie ; mais je ne tardai pas à avoir un

Il est bien évident qu'on a voulu parler ici des *arrieiros*, car ce sont eux qui ferrent les animaux, etc.; mais ces hommes ne sont point des guides ; ils conduisent leurs maîtres (*amos*) partout où ceux-ci ont envie d'aller, et, quand ils ne savent pas le chemin, ils le demandent. Excepté quand on veut gravir quelque montagne élevée, les guides sont aussi peu nécessaires dans la province de Minas qu'en Europe ; peut-être même y court-on moins de risques de s'égarer, parce que les chemins n'y sont pas, à beaucoup près, aussi multipliés. Quelque *arrieiro*, pour se faire valoir auprès de son maître, a pu lui dire qu'il veillait ses mulets pendant la nuit ; mais, quand il n'y a point de pâturage fermé (*pasto fechado*), on lâche simplement les mulets dans la campagne, en leur choisissant un bon herbage et en les accotant (*encostar*), autant que faire se peut, à quelque colline. Les *vendas* ou tavernes, les *ranchos*, ces hangars ouverts à tout venant, les *fazendas* et les *sitios* où le voyageur reçoit l'hospitalité sont probablement ce qu'on a appelé campement ; car, même dans les parties les plus désertes de la province de Minas (*sertão*), il est rare qu'on soit forcé de coucher dehors, comme j'en ai fait l'expérience pendant deux ans de voyage dans cette province (On peut consulter sur ces divers points les auteurs les plus recommandables, von Eschwege, Pohl, Spix et Martius.)

autre malade. Firmiano m'avait accompagné dans une des courses que j'étais sans cesse obligé de faire à la ville; il avait été mouillé, et, malgré mes recommandations, il n'avait point changé en arrivant au Rancho; il s'était enrhumé, et la fièvre se déclara. J'étais véritablement abreuvé d'amertume. Il fallut encore avoir recours au bon *alferes*, qui fit son ordonnance, et au bout de quelques jours l'Indien se trouva mieux.

Pendant qu'il était encore malade, j'allai faire une herborisation dans ces montagnes pierreuses que l'on a à sa gauche lorsqu'on va du Rancho à S. João d'El Rei (Serra de S. João); j'y trouvai peu de plantes en fleur, probablement à cause de la sécheresse qu'il avait fait pendant si longtemps. Le sommet de la Serra présente des rochers amoncelés, et au milieu d'eux il ne croît guère qu'une espèce végétale, un *canela d'ema* (*Vellozia*). Les tiges de cette plante, qui, comme toutes celles du même genre, à un aspect singulier, sont hautes de 4 à 5 pieds, rabougries, tortueuses, divisées en rameaux qui ont une grosseur égale dans toute leur longueur et sont entièrement nus, si ce n'est au sommet, où ils portent une touffe de feuilles roides, linéaires, aiguës et visqueuses.

Au retour de ma promenade, je trouvai Firmiano beaucoup mieux; mais il était fort triste. Je ne puis plus être gai, me dit-il, depuis que nous avons perdu notre compagnon de voyage. Cette perte fut réellement bien grande pour le pauvre Indien : Prégent l'amusait, et ne lui aurait jamais donné que de bons exemples et d'utiles leçons. Au milieu des Brésiliens que je fus obligé de prendre pour me servir, il n'avait rien à gagner, et il perdit jusqu'à ses grâces sauvages.

Le lendemain de mon herborisation dans la Serra, Firmiano était presque rétabli; mais il semblait que je ne dusse plus jouir d'un seul jour de tranquillité. José Marianno faisait avec succès son apprentissage d'empailleur; cependant il avait laissé passer deux repas sans prendre de nourriture; il était devenu triste, et il me dit qu'il voulait aller chez lui chercher ses effets. Cette espèce de menace me livrait à de nouveaux tourments; car Firmiano n'était pas parfaitement rendu à la santé, et je n'avais point encore de *tocador*.

Le bon *alferes* avait inutilement tâché de m'en procurer un; il finit par me dire qu'il croyait inutile d'en chercher plus longtemps dans les environs du Rio das Mortes. J'allai donc à S. João, et, afin d'être assuré de trouver quelque part un homme tel qu'il m'en fallait un, je priai l'*ouvidor* de me donner une lettre de recommandation pour les commandants des villages où je devais passer en quittant le Rancho. Ce magistrat me reçut parfaitement et me remit une lettre pour le *capitão mór* de Tamanduá.

J'étais plus fatigué que je ne puis le dire de tous les retards que j'essuyais. Mes jambes pouvaient à peine me soutenir; on me trouvait extrêmement maigri, et je craignais de tomber malade à mon tour, si je restais plus longtemps dans un pays où j'avais éprouvé tant d'inquiétudes et de chagrins, et pour lequel je sentais à chaque instant augmenter mon aversion. Enfin, le 18 de mars, je pris la résolution de partir le lendemain, quelque chose qui pût arriver. Le soir, je fis mon compte avec mes hôtes du Rio das Mortes Pequeno; mais, à l'exception de quelques petites provisions que je les avais chargés de m'acheter, ils ne voulurent rien me faire payer, et cependant c'étaient des gens

pauvres. Nuit et jour, ils avaient prodigué des soins à mes malades, ils m'en avaient donné à moi-même; ils avaient blanchi mon linge, ils n'avaient cessé de me faire de petits cadeaux, et pendant un mois ils s'étaient privés pour nous d'une partie de leur maison. Si je n'avais pas eu à me louer des habitants de S. João d'El Rei (1), du moins j'avais retrouvé chez ces bonnes gens l'aimable hospitalité qui m'avait fait vouer aux Mineiros une reconnaissance éternelle.

(1) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., vol. I.

CHAPITRE VII.

TABLEAU GÉNÉRAL DU PAYS ÉLEVÉ ET DÉSERT COMPRIS ENTRE S. JOÃO D'EL REI ET LA SERRA DA CANASTRA.

Élévation du pays. — Sa végétation. — Occupation des habitants. — Comment on élève les pourceaux; le commerce de ces animaux. — Habitation des cultivateurs; leurs mœurs. — Ils sont moins hospitaliers que ceux des autres parties de la province de Minas; comment l'auteur est reçu par l'un d'eux. — Avantages et inconvénients de leurs réunions dans les villages. — Fainéantise des hommes pauvres.

Pour me rendre à Paracatú et de là à Goyaz, je ne suivis point la route la plus directe (1); je m'en écartai, dans l'intention d'aller visiter la *Serra da Canastra*, où prend naissance le Rio de S. Francisco, et qui sert de limite aux *comarcas* de S. João d'El Rei (2) et de Paracatú.

Pour arriver à cette montagne, je me dirigeai à peu près vers l'ouest-quart-nord-ouest, et je fis environ 45 lieues portugaises. Le pays que je parcourus dans cet espace forme une espèce de crête et doit nécessairement être fort

(1) La grande route de Goyaz passe par Bambuy, après avoir traversé Formiga (Eschwege, *Bras. die neue Welt*, I, 61).

(2) Je ne crois pas avoir besoin de dire que, ni en français ni en portugais, il ne faut écrire, comme a fait un moderne, *Saint-Jean d'El Rey* (Suz., *Souv.*, 279). La géographie n'admet pas plus que les sciences naturelles les mots hybrides.

élevé, puisqu'il se trouve compris entre les commencements du Rio Grande et les sources des premiers affluents du S. Francisco (1); d'ailleurs nous savons, par les observations barométriques de M. d'Eschwege, que la *fazenda* de *Vicente*, située à 4 lieues de la petite ville de *Tamanduá*, qui se trouve sur cette route, est élevée de 2,465 p. anglais (551 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et que le village de *S. João Batista*, situé à 5 lieues de celui d'*Oliveira* où je m'arrêtai, se trouve à une hauteur de 3,265 p. anglais (994m,8) (2).

Ce pays est généralement montueux et présente une alternative de pâturages et de bois; il existe même une véritable forêt auprès de Tamanduá. L'herbe des *campos* n'a point ici l'excellente qualité de celle du canton de Rio Grande, et ce n'est que vers la Serra da Canastra qu'on trouve le *capim frecha* (herbe flèche), Graminée qui caractérise les meilleurs pâturages. En divers endroits, les *campos* sont parsemés d'arbres tortueux et rabougris, comme le sont ceux que j'avais parcourus entre le nord de la province des Mines et le Rio de S. Francisco (3).

C'est au delà de *Formiga*, village situé à environ 24 lieues

(1) On verra bientôt que j'ai donné à cette crête le nom de *Serra do Rio Grande e do S. Francisco*, parce qu'elle divise les eaux de ces deux rivières.

(2) Eschw., *Bras. die neue Welt*, I, 23, 28. — « Ces lieux, dit aussi « d'Eschwege, doivent former le plateau le plus élevé non-seulement de « la province des Mines, mais encore de tout le Brésil, puisque leurs « eaux s'écoulent, d'un côté, jusqu'aux dernières limites méridionales « de cet empire, et, de l'autre, presque jusqu'à ses frontières septentrionales. »

(3) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. II.

de S. João d'El Rei, que l'on place, de ce côté, les limites du Sertão ou désert; mais le pays commence bien plus tôt à être peu habité. Entre la *fazenda* appelée *Capão das Flores*, éloignée de 6 *legoas* et demie du Rancho do Rio das Mortes et celle du *Capitão Pedro*, je ne vis qu'une habitation dans un espace de 2 lieues et demie; le lendemain, je rencontrai une seule personne; le surlendemain, je n'aperçus même pas un voyageur.

Il existe encore des minières en exploitation dans les terrains qui avoisinent le plus le Rancho do Rio das Mortes Pequeno et S. João d'El Rei; mais celles des environs de Tamanduá et de *Piumhy* sont aujourd'hui entièrement abandonnées. On cultive la terre, on élève des bestiaux et l'on engraisse des cochons. A peu près depuis l'habitation du Capitão Pedro, situé à 9 lieues du Rio das Mortes, je vis, dans toutes les *fazendas*, un grand nombre de ces derniers animaux, et ce sont eux qui forment la principale richesse des environs de Formiga.

Il faut, dans les habitations, être continuellement en guerre avec eux, et, en certaines circonstances, surtout, ils sont d'une impudence très-embarrassante. Je vais dire en deux mots quels sont les soins qu'on leur donne. On ne tient point enfermés les femelles, les verrats et les jeunes; on les laisse errer en liberté autour des *fazendas;* deux fois le jour, on leur donne du maïs en épis, et, tous les deux mois, une petite portion de sel délayé dans de l'eau; on examine de temps en temps s'ils n'ont point de blessures, et on les guérit avec du mercure doux. Quant aux pourceaux châtrés que l'on veut engraisser, on les soigne davantage; on les enferme, pendant le jour, dans un *curral*, et, pendant la nuit, on les fait entrer sous un hangar où l'on

étend de la paille de maïs, c'est-à-dire les enveloppes des épis ; on leur donne à manger trois fois le jour, ordinairement deux fois du maïs égrené, et la troisième du *fubá* (1), des *inhames* (*Caladium esculentum*) ou des *carás* (*Dioscorea alata*) (2) ; tous les quinze jours, on leur fait boire de l'eau salée, et, dans les habitations où l'on fait des fromages, on remplace le sel par des rations journalières de petit-lait.

La race de pourceaux la plus commune dans ce pays porte le nom de *porcos canastra* (cochons malles). Ces cochons sont ordinairement noirs ; ils m'ont paru avoir les jambes plus longues que ceux de France, le corps plus court et le dos plus arrondi ; leurs oreilles sont redressées dans la jeunesse, un peu pendantes chez les adultes. On châtre ces animaux, mâles et femelles, à l'âge d'un an, et il leur faut

(1) Le *fubá* est la farine de maïs simplement moulue ; la *farinha* est le maïs séparé de ses enveloppes, mis en bouillie à l'aide de la machine appelée *manjola*, puis séché dans une chaudière peu profonde, et enfin réduit en une poudre grossière (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 135).

(2) On a vu que, dans le canton de Rio Grande, on donne aussi aux cochons des *inhames* et des *carás*, et qu'en particulier mon hôte du rancho do Rio das Mortes Pequeno avait deux champs de *carás*. Ici donc je ne puis être d'accord avec M. d'Eschwege, car il assure qu'on nourrit les cochons uniquement avec du maïs, et que la disette de ce grain condamne ces animaux à mourir de faim ; il raconte même que, ayant conseillé à des agriculteurs de cultiver la patate pour en nourrir leurs pourceaux, ils lui répondirent qu'ils n'iraient certainement pas se donner la peine d'arracher des patates pour les cochons, enfin il ajoute que, lorsqu'on tient un pareil langage, il faut abandonner hommes et cochons à leur malheureux sort (*Bras. die neue Welt*, I, 27, 28). Au reste, M. d'Eschwege écrivait tout ceci en 1814, et il ne serait pas absolument impossible que l'usage de donner des *inhames* et des *carás* aux cochons se fût introduit dans cette partie de la province des Mines de 1814 à 1819.

un an pour engraisser. Un pourceau moyen de cette race (1) pèse, quand il est gras, environ 6 arrobes (88 kil. 2 h.) (2).

On envoie les cochons par troupeaux à la capitale du Brésil, en leur faisant faire 3 lieues portugaises par jour. Les jeunes gens qui les conduisent se payent à raison de 6,600 reis (41 f. 20 c.) pour le voyage, et il y a 80 *legoas* de Rio de Janeiro au village de Formiga, qui peut être considéré comme le centre des affaires dans la contrée que je tâche de faire connaître. Les marchands de Formiga achètent les pourceaux dans les *fazendas* des alentours, où l'on en élève un très-grand nombre, si peu considérables qu'elles soient, et, si je puis croire ce qui m'a été dit, un de ces marchands, à lui seul, en avait fait partir vingt mille dans l'année 1818.

J'ai déjà dit que les cultivateurs de la *comarca* de S. João d'El Rei soignaient moins leurs demeures que les *fazendeiros* des cantons aurifères. Il est bien clair qu'il ne saurait y avoir d'exception pour une des parties de cette *comarca* qui s'éloignent le plus des centres de la civilisation dans la province des Mines. L'habitation de *Cachoeirinha*, située un peu en deçà de Tamanduá, a 3 lieues portu-

(1) Dans le canton de Rio Grande, on élève, m'a-t-on dit, une espèce de cochons qu'on appelle *porcos tatú* (cochons tatous); ceux-ci auraient les jambes encore plus hautes que les *porcos canastra*; ils seraient beaucoup plus courts, plus ramassés; ils auraient le dos plus arrondi et n'atteindraient jamais le poids des autres : on les châtrerait à six ou sept mois, et ils seraient gras à un an. Si on leur donne la préférence dans le canton de Rio Grande, c'est, m'a-t-on ajouté, parce qu'on y trouve un débit facile du maïs, et qu'il n'en faut pas autant pour engraisser les *porcos tatú* que les autres pourceaux.

(2) Selon M. d'Eschwege, les cochons gras ne pèsent que de 4 à 5 arrobes.

gaises de long sur 2 de large : j'y vis un nombre considérable de bêtes à cornes, de pourceaux, de moutons ; le propriétaire, M. le *capitão mór* João Quintino de Oliveira, avait vendu, cette année-là, à Rio de Janeiro, des cochons pour la valeur de deux *contos de reis* (15;000 fr.), et c'était d'ailleurs un homme poli, dont la table annonçait assez la richesse ; cependant les bâtiments qu'il occupait étaient à peu près aussi négligés que ceux qui sont réservés pour les maîtres dans toutes les autres *fazendas*. Ils étaient, avec les cases à nègres, placés au fond d'une vaste cour entourée de pieux qui avaient la grosseur de la cuisse et la hauteur d'un homme, genre de clôture fort en usage dans ce pays. D'une galerie (*varanda*) (1) assez large dont l'extrémité avait été réservée pour former un petit oratoire, on passait dans une grande pièce sans plafond, sans aucune peinture, qui n'avait d'autre ameublement que des bancs de bois, quelques tabourets revêtus de cuir et une énorme dame-jeanne avec un pot en fer-blanc destiné à y puiser ; quelques petites chambres, qui ouvraient sur cette salle, n'étaient pas ornées plus richement qu'elle. Principalement au delà de Tamanduá, c'est-à-dire près du Sertão et dans ses limites, les habitations se composent de plusieurs petits bâtiments isolés, mal construits et disposés sans ordre, au milieu desquels on distingue à peine le logement du maître. Je citerai celle de *Dona Thomazia*, située entre le village de Piumhy et la Serra da Canastra. Elle avait une étendue assez considérable ; j'y vis plusieurs esclaves, des bêtes à cornes, un grand nombre de pourceaux ; et cependant,

(1) J'ai expliqué avec détail, dans ma *première relation*, ce que sont les *varandas*.

au milieu de plusieurs maisonnettes servant de granges et de cases à nègres, la propriétaire habitait une misérable chaumière construite sans aucun art, et où l'on ne trouvait d'autre ameublement qu'une table avec de chétives bancelles (1).

J'ai à peine besoin de dire que les habitants de ces *fazendas* ne ressemblent point aux Mineiros des *comarcas* de Sabará, du Serro do Frio et de Villa Rica. Ce sont des hommes grossiers et ignorants. Ils ont les mêmes manières, à peu près, que nos paysans de France; mais il s'en faut bien qu'ils soient aussi gais et aussi actifs. Je ferai observer, de plus, que les cultivateurs de ce pays ont le corps extrêmement droit, tandis que nos paysans sont, en général, plus ou moins courbés, différence qui tient à ce que ceux-ci travaillent sans cesse la terre, tandis que les premiers se font remplacer par des nègres ou se bornent à soigner leur bétail.

(1) M. da Cunha Mattos, qui, en 1823, s'est rendu directement de Rio de Janeiro à Goyaz, a cependant passé, comme moi, par Oliveira, Cachoeirinha, Formiga, et a pu prendre une idée du pays que je cherche à faire connaître. « A peu de distance de Formiga, il fut reçu, dit-il, dans « une maison qui était construite avec de la terre et des morceaux de « bois qu'on n'avait pas même pris la peine de dégrossir. Dans la mu- « raille, on avait fiché un grand nombre de cornes de cerf (*veados*) aux- « quelles étaient suspendus divers objets : à celle-ci, une selle; à celle-là, « un fusil; plus loin, un chapeau; ensuite une corbeille, puis un tamis, et « immédiatement après une capote. La peinture que je fais de cette mai- « son, ajoute l'auteur, convient à tous les *sitios* et à la plupart des *fa-* « *sendas*. Bien peu de personnes connaissent les commodités de la vie; « elles habitent, pendant un grand nombre d'années, des propriétés qui « semblent destinées à être abandonnées à chaque quart d'heure. Les « maisons des villages sont un peu plus soignées; mais, dans les *fazen-* « *das*, les cornes sans rameaux et fort courtes des cerfs du pays sont les « clous qui soutiennent les cadres dont l'appartement est orné, et ces

Quoique ces hommes habitent un pays éloigné et désert, on ne trouve pas chez eux cette aimable hospitalité qui est si générale dans d'autres parties de la province des Mines. Je citerai, pour exemple, ce qui m'arriva dans une habitation très-importante. A mon arrivée, on fit placer mes effets dans une petite chambre humide et obscure, remplie de puces et de chiques (*pulex penetrans*). Pour ne pas faire de peine au fils de la maison, avec lequel j'avais voyagé, je ne me plaignis point, et j'allai travailler sous la galerie (*varanda*). On me fit la politesse de défendre à Firmiano de mettre le chaudron au feu et l'on m'invita à dîner; mais on ne me donna pas de quoi satisfaire l'appétit le plus modéré. José Marianno et l'Indien furent entièrement oubliés, et seraient morts de faim s'il ne leur était resté un peu de haricots du repas du matin. Le soir, j'attendis inutilement qu'on m'offrirait un lit; il n'en fut pas question. Cependant la chambre où l'on m'avait logé était tellement embarrassé par mes effets, tellement remplie d'insectes malfaisants, que j'aimai mieux faire faire mon lit dehors que d'y coucher. Ayant eu froid pendant la nuit, je me levai de fort mauvaise humeur, bien décidé à donner une bonne leçon à mon hôte. Il se présenta et me souhaita le bonjour; pour toute réponse, je lui demandai s'il savait lire, et je le priai de jeter les yeux sur ma *portaria* (passe-port royal). A mesure qu'il lisait, je voyais sa figure se composer et son maintien devenir respectueux. « Je ne vous ai pas montré ce papier hier au soir, lui « dis-je, quand il eut fini; je croyais qu'un homme de bien

« cadres, ce sont des selles, des brides; des fusils et autres objets sem- « blables. » (*Itin.*, I, 66.) Comme on ne tue pas des cerfs à chaque instant, je ne crois pas mentir en disant que le luxe de leurs cornes a été plus d'une fois remplacé par de simples morceaux de bois.

« n'avait pas besoin d'ordre pour donner un gîte passable « au voyageur qui se présente d'une manière honnête ; je « suis bien aise de vous faire voir que celui que vous avez « fait coucher à votre porte, lorsque vous avez une maison « aussi considérable, est un *cavalheiro* honoré de la pro- « tection particulière de votre roi. » Et, comme je connaissais les affaires de mon hôte, j'ajoutai à ces paroles une menace qui devait lui être extrêmement sensible. Le pauvre homme resta pétrifié ; il se confondit en excuses et m'offrit toute sa maison. Pour unique faveur, je lui demandai de mieux recevoir les étrangers à l'avenir, et je m'obstinai à payer les petites provisions que j'avais faites chez lui.

Les cultivateurs passent leur vie dans les *fazendas*, et ne vont au village que les jours où la messe est d'obligation. En les forçant à se réunir et à communiquer les uns avec les autres, l'accomplissement des devoirs de paroissien les empêche, peut-être plus que toute autre cause, de tomber dans un état voisin de la vie sauvage. Il faut le dire, cependant, l'utilité de ces voyages à la paroisse serait bien plus grande, si le cultivateur pouvait en rapporter quelque instruction morale et religieuse ; mais les ecclésiastiques, dans la province des Mines, ne s'occupent point à instruire les fidèles (1), et, trop souvent, ils les scandalisent par leur conduite irrégulière.

Dans les pays très-civilisés, l'absence d'un enseignement religieux et moral conduit à un grossier matérialisme ; dans ceux qui ne le sont qu'imparfaitement, elle mène à la superstition. Ainsi les habitants de la contrée que je tâche

(1) Voyez ce que j'ai écrit sur le clergé de la province des Mines, dans mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. I, p. 167.

de faire connaître ajoutent généralement foi aux sorciers et aux loups-garous, et beaucoup de gens vont jusqu'à traiter d'hérétiques ceux qui se refusent à cette croyance.

Je viens de dire combien il est utile pour les cultivateurs qu'ils aient l'occasion de se rassembler quelquefois et de communiquer les uns avec les autres; mais je dois ajouter que les avantages de leurs réunions dans les bourgades et les petites villes sont malheureusement compensés par les dangers qui les y attendent. La population permanente des villages est, en effet, ici comme dans le reste de la province des Mines, composée, en grande partie, d'hommes oisifs et de femmes de mauvaise vie, et sous les *ranchos* des plus humbles hameaux un libertinage honteux se montre quelquefois avec une effronterie dont on n'a pas d'exemple dans nos villes les plus corrompues.

Compagne des mauvaises mœurs, la fainéantise est une des principales plaies de cette contrée. Dans un espace de 60 lieues, je fis des efforts inutiles pour me procurer un *tocador*, et cependant il existe partout une foule d'hommes pauvres et sans occupation! Ceux qui sont mariés plantent sur le terrain d'autrui, et se résignent à travailler pendant quelques jours pour vivre sans rien faire tout le reste de l'année. Les célibataires, et c'est le plus grand nombre, vont d'une maison dans une autre; ils vivent aux dépens de leurs compères et de leurs commères, et s'engagent souvent dans des parties de chasse qui durent plusieurs mois; il faut bien qu'ils se vêtent, mais le plus léger travail leur suffit pour monter leur garde-robe, qui se compose de deux chemises et d'autant de pantalons d'une toile de coton grossière. Outre le bonheur d'être oisifs, ils trouvent, dans cette vie nomade et indépendante, un autre

avantage, celui de se soustraire à toutes les charges publiques, en particulier au service militaire. Dans le désert, l'administration ne peut exercer aucune surveillance, les lois restent sans force, et beaucoup de gens y viennent des autres parties de la province, soit pour échapper aux poursuites de la justice, soit uniquement pour jouir d'une liberté sans bornes (1).

(1) « Dans un *campo* où l'on avait formé deux petites habitations, « je vis, dit da Cunha Mattos (*Itin.*, I, 71), un grand nombre d'arbres « fruitiers qui me prouvèrent que l'on pourrait tirer parti des pays dé- « couverts pour la culture de ces arbres, s'il régnait moins de paresse « au Brésil et principalement dans la province de Minas Geraes..... Tout « vagabond (*vadio*) qui possède une guitare a son pain gagné sans avoir « besoin de travailler, et trouve toujours des gens qui veulent l'avoir « chez eux. » (*Itin.*, I, 71.) Ceux-là, du moins, amusent leurs hôtes : ce sont les ménestrels du désert; mais tout *vadio* n'a point une guitare, il faut d'abord travailler pour pouvoir l'acheter.

CHAPITRE VIII.

COMMENCEMENT DU VOYAGE DE S. JOÃO D'EL REI AUX SOURCES DU S. FRANCISCO. — LES VILLAGES DE CONCEIÇÃO ET D'OLIVEIRA. — LA VILLE DE TAMANDUÁ.

Départ du Rancho do Rio das Mortes Pequeno. — Surface du pays situé entre le Rio das Mortes Pequeno et la *fazenda* de *Tanque*; sa végétation. — La *fazenda* de Tanque. Clergé. — Le village de *Conceição*. — Pays situé entre ce village et la *fazenda* du *Capão das Flores*. Pays situé entre cette habitation et celle du *Capitão Pedro*.— Description de cette dernière *fazenda*. Réception qu'on y fait à l'auteur. Culture. — Le *Quina do Campo* (*Cinchona ferruginea*). Influence de la constitution minéralogique sur la nature de la végétation. Réflexions sur l'exploitation des mines de fer. — *Fazenda das Vertentes do Jacaré*. Puces pénétrantes. — Pays situé au delà de cette habitation. — Le village d'*Oliveira*. Un *rancho*. — La *fazenda* de *Bom Jardim*. Costume des campagnards peu aisés. Un rêve. — *Morro de Comacho. Fazenda da Cachoeirinha*: Son propriétaire, M. João Quintino de Oliveira. — La ville de Tamanduá; son histoire; ses habitants; sa population; ses rues, ses maisons, ses églises; maladies qui y règnent le plus généralement. — Histoire d'un homme bien portant mordu par un chien enragé.— Celle d'un lépreux mordu d'abord par un chien enragé, puis par un serpent à sonnettes.

J'ai dit plus haut que je n'avais pu trouver un *tocador* dans les environs du Rio das Mortes Pequeno, et que le principal magistrat de S. João m'avait donné, pour le *capitao mór* de la ville de Tamanduá, une lettre où il l'invitait à m'en procurer un. Le bon *alferes* José Pereira da

Silva voulut bien, en attendant, mettre en réquisition un homme qui reçut l'ordre de m'accompagner jusqu'à Tamanduá. Il me l'amena le 19 mars au matin, et je partis, après avoir pris congé de mon hôte, le vieil Anjo, de sa fille Dona Rita et de Dona Isabel, sa compagne. Le vieil Anjo pleurait en m'embrassant, et tous m'exprimaient leurs regrets. Anjo avait près de soixante-dix ans; il était dans une activité continuelle; il parlait, il riait, il grondait toujours, mais il ne passait pas un instant sans donner des preuves de la bonté de son cœur.

Ce fut cependant avec un grand plaisir que je quittai ce Rio das Mortes, où j'avais éprouvé tant de chagrins et d'inquiétudes, et dont je ne pouvais même prononcer le nom sans une sorte de frémissement. Au commencement du voyage, j'étais encore plongé dans une mélancolie profonde; les idées les plus tristes m'obsédaient; la vie me paraissait un poids insupportable. Mais l'exercice auquel j'étais forcé de me livrer, le travail, la vue de nouveaux objets m'arrachèrent à moi-même; bientôt je repris des forces, et mon courage commença à renaître (1).

(1) Itinéraire approximatif du Rancho do Rio das Mortes, près S. João d'El Rei, à la ville de Tamanduá :

Du Rancho do Rio das Mortes Pequeno	
à Tanque, habitation	3 legoas.
Capão das Flores, habitation	3 1/2
Capitão Pedro, habitation	2 1/2
Fazenda das Vertentes do Jacaré, habitation	3 1/2
Oliveira, village	3 1/2
Bom Jardim, habitation	3 1/2
Cachoeirinha, habitation	3
Tamanduá, ville	2
	24 1/2 legoas.

Je suivis quelque temps le vallon où coule le Rio das Mortes Pequenò. A peu de distance du Rancho que je venais de quitter, je passai auprès d'une chapelle qui est du nombre des succursales de la paroisse de S. João d'El Rei (1), et qui porte le nom de *S. Antonio das Mortes*; peu après, je traversai une grande minière du genre de celles dites de *gupiara* (2), et, ensuite, je montai sur un morne élevé appelé *Morro da Lagoa Verde* (le morne du lac vert).

La végétation avait été, jusque-là, celle des fonds dans les pays découverts; j'avais vu des arbrisseaux et de petits arbres d'un vert très-beau, mais un peu foncé. Sur le morne de Lagoa Verde, je retrouvai les plantes ordinaires aux *campos*; des Graminées, quelques autres herbes, un petit nombre de sous-arbrisseaux parmi lesquels dominaient les Composées.

Depuis mon entrée dans les *campos*, je n'avais vu nulle part des mornes aussi peu arrondis, des vallées aussi étroites et aussi profondes que dans le pays où je voyageai, entre Lagoa Verde et la *fazenda* de *Tanque*, dont je parlerai bientôt; et, par une conséquence naturelle de ce que j'ai dit ailleurs sur la coïncidence de la végétation avec la disposition du sol, je trouvai dans ce canton autant de bois que de pâturages.

Du sommet de quelques mornes on découvre une im-

(1) Piz., *Mem. hist.*, VIII, segunda part., 126.

(2) Dans la *minération* de *gupiara*, on se borne à mettre à nu la surface aurifère, en la disposant de manière à opérer sur place une partie du lavage. Ce sont des terrains inclinés que l'on exploite ainsi. (Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 247, 252.)

mense étendue de pays. Il existe dans les fonds des *fazendas* assez considérables. Les minières sont très-multipliées, et, à l'époque de mon voyage, plusieurs d'entre elles étaient encore en exploitation ; toutes appartiennent au genre de travail appelé *gupiara :* on les reconnaît aisément dans le lointain à la couleur rouge des terres que l'on a mises à nu.

La position de la *fazenda* de Tanque (réservoir), où je fis halte le jour que je quittai le bon vieil Anjo, est extrêmement agréable. Cette habitation a été bâtie dans une large vallée qu'arrose le Rio das Mortes Grande. Des mornes peu élevés, couverts de bois et de pâturages, dessinent la vallée ; un peu au-dessus de la *fazenda*, est un petit lac qui fournit de l'eau à un moulin à sucre, et, du côté opposé, on a une échappée du Rio das Mortes.

Le propriétaire de Tanque était un prêtre. Dans ce pays, un grand nombre d'ecclésiastiques se bornent à dire la messe, et font d'ailleurs toute autre chose qu'exercer les fonctions du ministère sacré. Rien n'est si commun que les prêtres *fazendeiros ;* le meilleur apothicaire de S. João d'El Rei était un ecclésiastique qui, lui-même, préparait et vendait ses drogues ; dans cette ville, à ce que me dit le curé, un autre prêtre débitait des étoffes à l'aune. Que peut-on attendre d'hommes qui professent aussi ostensiblement l'oubli de toutes les règles? et je passe sous silence de bien plus grands scandales.

Lorsque, après avoir passé la nuit à Tanque, nous voulûmes partir, nous cherchâmes inutilement le *tocador* que m'avait procuré l'*alferes* José Pereira da Silva ; il avait pris la fuite. A la vérité, cet homme me suivait en vertu d'un ordre de son supérieur ; mais je l'avais prévenu que je le

payerais sur le pied de 100 reis par jour (62 c.), et il était, depuis longtemps, sans occupation comme sans salaire. Mais pourquoi ces hommes travailleraient-ils? ils trouvent partout des gens qui les nourrissent sans rien faire. Force nous fut de partir sans *tocador*.

Parvenu sur le sommet des collines qui dominent la vallée où est située la *fazenda* de Tanque, je découvris une immense étendue de pays montueux qui présente plus de bois que de pâturages. Je fis une demi-lieue, et j'arrivai au village (*arraial*) de la *Conceição* (conception) (1).

Ce village fait partie de la paroisse de S. João d'El Rei et en est une succursale. Il doit sa fondation à l'or qu'on trouvait autrefois dans son voisinage, principalement sur les bords du Rio das Mortes. Les mines se sont épuisées, et les habitants un peu riches ont été s'établir ailleurs; ceux qu'on voit encore aujourd'hui à la Conceição sont presque tous des hommes de couleur que le passage de quelques caravanes empêche de mourir de faim, et des mulâtresses qui trafiquent de leurs charmes. Cette histoire est celle de la plupart des villages de la province de Minas Geraes.

Celui de la Conceição est bâti sur la croupe d'un morne peu élevé. Les maisons qui le composent, au nombre de cent environ, sont très-petites, basses, presque carrées, couvertes, les unes en tuiles, les autres en chaume, pour la plupart écartées les unes des autres. Jamais elles n'ont dû offrir beaucoup de commodités, et aujourd'hui qu'elles

(1) Il ne faut pas confondre ce village, dont le vrai nom est *Nossa Senhora da Conceição da Barra*, avec celui de la Conceição de Mato dentro, situé entre Marianna et Villa do Principe (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 31). Cazal indique aussi un village de la Conceição dans la province de Goyaz (*Cor. Braz.*, I, 347).

tombent en ruine, elles ne présentent plus que l'aspect de la misère et de l'abandon.

Au milieu de ces demeures si pauvres, on est étonné de voir une église fort grande pour le pays et très-bien entretenue. L'intérieur répond au dehors; il est bien éclairé et orné, non-seulement de dorures, mais encore de peintures très-supérieures à celles qu'on voyait, à cette époque, dans celles de nos églises de campagne dont on prenait le plus de soin. Il paraît que l'on a, dans le pays, beaucoup de dévotion à la Vierge de Conceição, car il existe, dans son église, un grand nombre de petits tableaux qui représentent des guérisons opérées miraculeusement par son intercession.

Cette église n'est pas la seule qu'on voie dans le village de la Conceição. Tout chétif qu'il est, il en possède encore une autre plus petite que la première. La manie de multiplier les églises a été générale dans la province des Mines, et elle l'était même encore à l'époque de mon voyage. Il eût été plus chrétien de former des associations pour améliorer le sort des nègres que l'on affranchit quand ils ne peuvent plus pourvoir à leur subsistance, ou bien pour empêcher que tant de jeunes gens ne deviennent des vagabonds (*vadios*), et tant de jeunes filles des prostituées.

Malgré l'état de misère où est tombé le village de la Conceição, il jette de la variété dans le paysage, et y produit un effet très-agréable.

A une demi-lieue de ce village, près la *fazenda* de *Barra* (confluent), je retrouvai le Rio das Mortes Pequeno, qui, en cet endroit, comme je l'ai dit, se jette dans le Rio das Mortes Grande.

Depuis Barra jusqu'à la *fazenda* du *Capão das Flores*,

dans une étendue d'environ 2 lieues et demie, je ne traversai plus qu'un pays généralement boisé. Presque partout, cependant, les bois primitifs ont été coupés et se trouvent remplacés par des *capoeiras ;* ils le sont même quelquefois par cette grande Fougère (*Pteris caudata* ex Mart., le *Çamambaia* des Mineiros) qui fait tant de mal et que je n'avais aperçue nulle part depuis ma sortie des grandes forêts (1). Avec elle, je vis en abondance un *Panicum* (n° 665) qu'on appelle *pegapega* (2), parce que ses soies s'attachent fortement aux corps qu'elles approchent, et que quelquefois même elles retiennent les petits oiseaux. Où croît la grande Fougère, la terre est d'un rouge foncé, comme dans le canton de Matro dento (3) et ailleurs, coïncidence qu'il est bon de noter.

Je traversai une immense *capoeira* qui avait été brûlée par accident, et où les troncs noircis des arbrisseaux s'élevaient encore au milieu des grandes Fougères. Le système d'agriculture adopté dans la province des Mines et dans d'autres parties du Brésil rend, comme je l'ai dit ailleurs, ces incendies très-fréquents, et c'est encore là un des inconvénients qu'il présente.

Depuis que j'avais quitté le Rancho do Rio das Mortes, je rencontrais fort peu de bestiaux. On en élève beaucoup

(1) Cette fougère s'empare des terrains qui ont été mis plusieurs fois en culture et elle les rend inutiles (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio-de Janeiro*, etc., I, 294).

(2) *Pega* est la troisième personne du présent du verbe *pegar*, qui signifie *s'attacher*.

(3) Par le canton de *Mato dentro* (l'intérieur des bois), j'entends le pays situé dans la *région des forêts* au delà de la ville de Marianna et où plusieurs villages ont été distingués par ce nom même de *Mato dentro*, tels que S. Miguel de Mato dentro, Itabira de Matro dentro, etc.

moins dans ce canton que dans celui de Rio Grande, sans doute parce que les pâturages n'y ont pas une aussi grande étendue. Ils me semblèrent composés des mêmes plantes que les *campos* où j'avais passé, entre les bois vierges et S. João d'El Rei, mais elles sont ici plus grandes et plus serrées ; on m'assura que, lorsqu'on mettait le feu à ces pâturages, l'herbe était beaucoup plus longtemps à repousser que dans les environs du Rio Grande, où elle est plus fine, et c'est là un des obstacles qui s'opposent à la multiplication du bétail. Je dois dire encore que l'on ne trouve point ici le *capim frecha,* cette Graminée qui caractérise les meilleurs pâturages. C'est principalement à la culture de la canne à sucre que se livrent les *fazendeiros* de ce canton.

Après avoir passé la nuit à la *fazenda* du *Capão das Flores* (le bois des fleurs), je suivis, pendant quelque temps, une vallée humide, où des bouquets de bois étaient jetés çà et là au milieu d'une herbe épaisse. Le soleil n'avait pas encore beaucoup de force; le ciel était du plus bel azur; les vapeurs qui s'échappaient de la vallée répandaient dans l'air une agréable fraîcheur; un calme délicieux se répandit, pour quelques instants, dans tous mes sens, et je jouis encore des beautés de la nature.

Nous étions au 21 de mars, et, depuis le 26 de février, époque à laquelle la sécheresse avait cessé, il y avait eu presque tous les jours du tonnerre et de la pluie : les pâturages n'avaient plus cette teinte grisâtre qui fatiguait la vue; presque partout les *campos* s'étaient parés d'une verdure qui rappelait celle de nos champs de blé, peu de temps après que le grain a levé.

Entre le Capão das Flores et la *fazenda* du *Capitão Pe-*

dro, je parcourus, comme les jours précédents, un pays montueux, où les bois sont au moins aussi communs que les pâturages. Ce pays coupé n'a point la triste monotonie des immenses pâturages du Rio Grande, et cependant on a le plaisir d'y jouir aussi d'une vue fort étendue. Il est seulement à regretter que le paysage ne soit pas animé par des habitations. La veille j'en avais moins vu que le jour précédent, et, entre le Capão das Flores et le Capitão Pedro, je n'en vis qu'une seule, celle de *Larangeiras* (les orangers).

Depuis que le pays était plus boisé, les sous-arbrisseaux étaient devenus plus communs dans les pâturages, principalement vers le bas des mornes. Là, au milieu d'une herbe du vert le plus beau, l'on voit en grande quantité un *Bauhinia* à tiges nombreuses, de 2 à 3 pieds, et à feuilles entières (233), une Salicariée (263), une Corymbifère (306), l'*Hyptis* (223), et une autre espèce du même genre, à fleurs bleues et à feuilles très-odorantes (305).

En me rendant à la *fazenda* du Capitão Pedro, je vis dans un pâturage un de ces quadrupèdes que l'on appelle, dans le pays, *cachorros do campo*, et qui sont si redoutables pour les bêtes à laine. José Marianno lui tira un coup de fusil; mais son arme n'était chargée qu'avec de la cendrée et l'animal ne fut que blessé. Il vint à moi; malheureusement il passa trop vite pour que je pusse le bien observer. Il me parut avoir la grosseur d'un chien qui serait d'une taille au-dessous de la moyenne; son museau était un peu allongé, ses oreilles petites et droites, sa queue fort longue et horizontale, son pelage d'un gris bleuâtre; il ne courait pas, mais il fuyait en bondissant avec légèreté (1).

(1) M. le professeur Gervais pense que cet animal est le *Canis campestris* de M. le prince de Neuwied.

Du Capão das Flores, je n'allai que jusqu'à la *fazenda* du *Capitão Pedro*, qui en est éloignée de 2 lieues et demie. Cette *fazenda*, comme toutes les autres, est située dans un fond; les bâtiments qui en dépendent sont considérables, mais la maison du maître a été aussi négligée que dans toutes les habitations que j'avais vues depuis mon entrée dans la *comarca* de S. João.

Lorsque je me présentai, on m'indiqua pour logement une écurie obscure et remplie de fumier. Je ne fis aucune plainte, tant que mes malles ne furent point déchargées; mais, lorsque je fus armé de ma *portaria*, je dis au maître de la maison que je serais désolé de l'incommoder, que cependant je le priais de vouloir bien m'accorder un gîte plus convenable. La lecture de la *portaria* produisit l'effet d'un talisman; on devint d'une politesse extrême, on fit placer mes effets sous la *varanda*, on me donna un lit, et l'on empêcha Firmiano, que, depuis longtemps, j'avais promu au grade de cuisinier, de *mettre le chaudron au feu* (1).

La *fazenda* du Capitão Pedro a 2 lieues d'étendue; on y cultive le maïs, les haricots, le riz, et l'on y élève des bêtes à cornes et des pourceaux. La position de cette propriété entre S. João d'El Rei, la ville de S. José, le village d'Oliveira, la ville de Tamanduá et le village de Formiga, assure le débit de toutes les productions du sol. Année commune, le maïs rend ici, dans les bonnes terres, 160 pour 1. On cultive aussi un peu de coton dans les alentours du Capitão Pedro; mais les terres fortes et rouges du pays conviennent peu à ce végétal, et on est obligé de sarcler

(1) C'est l'expression consacrée pour dire faire la cuisine.

trois ou quatre fois la terre où on le plante. C'est la canne à sucre qui paraît réussir le mieux dans toute la contrée que j'avais parcourue depuis le Rio das Mortes.

Un peu avant d'arriver à la *fazenda* du Capitão Pedrò, j'avais vu en abondance, sur une côte, au milieu des pâturages, ce petit Quinquina à fleurs odorantes et à feuilles couleur de rouille (*Cinchona ferruginea*, ASH.), qui croît en si grande quantité près de Villa Rica, Itabira de Mato dentro, etc. (1), et que je n'avais pas encore retrouvé depuis mon premier voyage. C'est dans les terrains ferrugineux que je l'avais observé alors, et, quand je fus arrivé à la *fazenda* du Capitão Pedro, j'appris qu'il y avait, auprès de cette habitation, une mine de fer dans un morne appelé *Morro do Palmital* (morne du champ planté de palmiers). Une coïncidence si souvent répétée doit faire con-

(1) Sous le nom de *Remija*, l'illustre de Candolle a séparé cette plante du genre *Cinchona* (*Prodr.*, IV, 357), parce que, dit-il, la déhiscence n'est pas seulement septicide, mais que la feuille carpellaire se fend plus ou moins dans son milieu. Si, comme je l'ai montré ailleurs (*Morphologie végétale*, 714), ce faible caractère suffisait pour l'établissement d'un genre, il faudrait, pour peu qu'on voulût être conséquent, en faire un du *Veronica Anagallis*, chez lequel nous le trouvons également. M. de Humboldt avait cru anciennement qu'il ne croissait pas de Quinquinas dans la partie orientale de l'Amérique du Sud; puis il reconnut, après la découverte des *Cinchona ferruginea*, *Remijiana* et *Vellozii* (Rapport verbal fait à l'Académie des sciences sur un ouvrage de M. Auguste Saint-Hilaire, intitulé *Plantes usuelles des Brasiliens*, dans les *Annales des sciences d'Orléans*, VI, 168), qu'il en existe trois espèces au Brésil (peut-être de simples variétés d'une seule espèce); et, à présent, il n'y en aurait plus à l'est de l'Amérique, parce que, avec les propriétés des *Cinchona*, leurs caractères, et, en particulier, leur déhiscence, les plantes que je viens de nommer présentent, dit-on, une fente dans le milieu de leurs valves! Si l'on devait admettre de tels principes, il faut convenir que les détails de la géographie botanique reposeraient sur des bases bien peu solides. Mais il y a plus : c'est tout simplement une faute d'impres-

sidérer, ce me semble, la plante dont il s'agit comme l'indication de la présence du fer; ce qui prouve que la constitution minéralogique d'un terrain n'est pas toujours sans influence sur la nature de la végétation.

Quoi qu'il en soit, le propriétaire de la *fazenda* du Capitão Pedro avait établi chez lui un petit fourneau de forge, où il fondait, pour l'usage de sa maison, le minerai du Morro do Palmital; mais il se plaignait de ne pouvoir faire que de l'acier. Il paraît que, en général, le fer brut a au Brésil beaucoup de tendance à se changer en acier. Aux forges de Prata, où je passai, en 1818, on cherchait à remédier à cet inconvénient, en n'employant dans les fourneaux que les plus gros morceaux de charbon, et peut-être parviendra-t-on à y remédier dans tout ce pays, lorsque ses habitants connaîtront mieux l'art de fondre le fer. Il y a quelques années, le gouvernement du Brésil envoya en France un grand nombre de jeunes gens, en leur donnant l'ordre d'acquérir de la science; comment se fait-il qu'il

sion ou de copie qui changerait ainsi nos idées sur la distribution géographique des Quinquinas. En effet, après le passage où je dis, du fruit du *Cinchona ferruginea*, dans mes *Plantes usuelles des Brasiliens*, n° II, que *la capsule s'ouvre en deux valves par le milieu de la cloison*, passage qui indique le plus clairement possible une déhiscence septicide, ce qui est entièrement confirmé un peu plus loin (page 5), on lit, entre deux parenthèses, ces mots (*déhiscence loculicide*), qui, bien évidemment, sont le résultat d'une distraction ou d'une erreur de plume. Forcé de travailler très-rapidement, M. de Candolle n'a sans doute vu, dans ma description, que ces mots erronés, car il les répète dans la sienne en me citant, et c'est là ce qui l'a engagé à constituer le genre *Remija*. M. George Bentham a déjà reconnu, avec sagacité, l'erreur dans laquelle est tombé l'auteur du *Prodromus* (*Journ. bot.*, III, 215), et de ses observations, ainsi que des miennes, il résulte que le genre *Remija*, fondé sur une méprise, ne saurait être admis par les botanistes.

n'ait pas imposé à quelques-uns d'entre eux l'obligation d'étudier l'exploitation des mines et la métallurgie? L'administration de la province de Minas Geraes, pays où l'on trouve à peu près tous les métaux, a entretenu deux jeunes gens à Paris; on croira sans doute que l'on a fait cette dépense pour que ces jeunes gens apprissent à tirer, des richesses de leur patrie, le meilleur parti possible; tel n'a point été le but de leur long voyage; ils sont venus, m'a-t-on dit, de Minas à Paris, pour apprendre à arpenter.

Entre le Capitão Pedro et la *Fazenda das Vertentes do Jacaré*, je parcourus un pays à peu près semblable à celui où j'avais voyagé la veille, mais peut-être moins boisé. Dans toute la journée, je ne vis que trois habitations, dont deux peu importantes, et je ne rencontrai qu'une seule personne : à mesure que je m'éloignais de S. João d'El Rei, le pays devenait plus désert.

La *Fazenda das Vertentes do Jacaré* (habitation des sources du Jacaré) (1), où je fis halte, est située, suivant la coutume, dans un fond, près d'un ruiseau; de tous côtés, elle est entourée de collines couvertes de pâturages et de bois, et elle présente l'image d'une profonde solitude.

On m'avait d'abord donné, dans cette *fazenda*, une chambre basse et obscure, dont je m'étais contenté; mais, à peine y étais-je établi que, moi et mes gens, nous eûmes les jambes et les pieds couverts de chiques (*pulex penetrans*). Je demandai un autre local, et on me logea dans la *varanda*; mais je n'y fus pas mieux. Tandis que j'écri-

(1) A proprement parler, le mot *vertentes* signifie *versants*; mais il est évident que, au Brésil ou, du moins, dans quelques parties du Brésil, on lui donne la signification que nous donnons à notre mot *sources*.

vais; je sentais, à chaque instant, de nouvelles piqûres, et j'étais obligé de regarder mes pieds pour en arracher les chiques qui cherchaient à s'y enfoncer. Nulle part je n'en avais encore vu un si grand nombre. Il est difficile de croire que, avec des soins et de la propreté, on ne fût point parvenu à empêcher ces insectes de multiplier d'une manière aussi effroyable.

Entre la Fazenda das Vertentes do Jacaré et le village d'Oliveira, qui en est éloigné de 3 lieues et demie, le pays montueux, coupé de bois et de pâturages, présente de vastes solitudes; là je ne rencontrai pas un seul voyageur, je n'aperçus point de bestiaux, je ne vis que deux habitations, l'une sur le bord du chemin et l'autre dans le lointain. La veille, j'avais beaucoup monté; ce jour-là, je descendis tout à coup d'une manière très-sensible. Peu après, je traversai, sur un pont en bois fort mauvais, comme le sont tous ceux de ce pays, la rivière de *Jacaré*, qui prend sa source à la *fazenda* où j'avais passé la nuit et à laquelle elle donne son nom (*Fazenda das Vertentes do Jacaré*). J'avais monté pour parvenir à la source de cette rivière, puis j'avais descendu pour me retrouver sur ses bords. Immédiatement avant d'arriver au village d'Oliveira, je suivis un vallon assez agréable, d'où l'on a une échappée du village et où l'on voit déjà quelques maisonnettes.

A Oliveira, je me trouvai encore une fois confondu, sous un sale *rancho*, avec des *tropeiros* de toutes les couleurs. Dans tous les coins étaient des sacs de coton amoncelés, et des bâts couchés sur le côté les uns dans les autres. Deux ou trois feux allumés dans le *rancho* servaient à faire cuire le souper des muletiers. Une douzaine de personnes m'entouraient et s'extasiaient sur la patience de José Marianno,

occupé à préparer des animaux. Les Mineiros ont une antipathie remarquable pour les voyages par mer; mais, en revanche, ils aiment à voyager par terre. La liberté dont on jouit dans les *ranchos* plaît surtout aux jeunes gens ; après une journée fatigante, ils savourent le repos nonchalamment étendus sur un cuir et occupés à jouer de la guitare ou à raconter leurs aventures.

Oliveira ou *Nossa Senhora da Oliveira* (Notre-Dame de l'olivier), où je passai la nuit, est une des succursales de S. José, petite ville située, comme je l'ai dit ailleurs, à 2 lieues de S. João d'El Rei (1). Ce village est du petit nombre de ceux qui ne doivent pas leur fondation à la présence de l'or ; il est uniquement redevable de son existence aux avantages de sa position. En effet, plusieurs routes importantes passent par ce point ; celle qui va de Barbacena au village de Formiga, celle du canton de Rio Grande à la ville de Pitangui, de Rio de Janeiro et de S. João d'El Rei à Goyaz, de Villa da Campanha à Formiga, etc.

Le village d'Oliveira est situé, au milieu des mornes, sur la croupe d'une colline dont le sommet est très-aplati. Il se compose de deux rues dont la principale est fort large. La plupart des maisons qui la bordent n'ont que le rez-de-chaussée, mais elles sont assez grandes pour le pays et couvertes en tuiles. En général, on a eu soin de les blanchir, et elles ont des portes et des fenêtres peintes en jaune avec une bordure rose, ce qui, au milieu des murailles blanches, produit un effet assez agréable (2). Une grande partie

(1) Piz., *Mem. hist.*, VIII, segunda part., 129 — *Voyage dans le district des Diamants*, I, 263.

(2) Les maisons d'Oliveira ne sont point des palais ; mais on voit pourtant, d'après ce que je dis ici, qu'elles ne méritent pas le nom de

de ces maisons, et même les plus jolies, ne sont habitées que le dimanche ; elles appartiennent à des propriétaires qui passent leur vie dans leurs *fazendas* et ne vont au village que les jours où la messe est d'obligation.

Oliveira possède deux églises dont la principale a été bâtie sur le sommet de la colline, au milieu de la grande rue, et à égale distance des deux rangs de maisons ; elle est assez jolie dans l'intérieur. On a employé, pour l'orner, une pierre d'un beau vert-pomme que le minéralogiste Pohl dit être du talc endurci (1).

On voit à Oliveira plusieurs boutiques d'étoffes et de mercerie qui sont très-bien garnies, des tavernes, une pharmacie et deux auberges dont chacune a un *rancho.* On y trouve aussi des tailleurs, des cordonniers, des serruriers, etc.

Je quittai bientôt ce village, et, jusqu'à la *fazenda* de *Bom Jardim*, je traversai encore un pays montueux, coupé de bois et de pâturages. Dans un espace de 3 lieues et demie, jusqu'à Bom Jardim, je ne rencontrai absolument personne, je n'aperçus point de bestiaux dans les pâturages ; je ne vis que deux chaumières et une *fazenda* assez importante d'où dépendait une sucrerie.

Je fis halte à *Bom Jardim* (bon jardin), sous un *rancho* ouvert de tous les côtés où le vent nous incommodait beaucoup. Le maître de la maison et plusieurs autres cultivateurs se réunirent autour de moi pendant que je travaillais.

huttes que leur donne le docteur Pohl. Je ne suis pas non plus d'accord avec ce voyageur, ni avec d'Eschwege, sur le nombre des rues d'Oliveira, car ils disent qu'il n'y en a qu'une dans ce village.

(1) Portal, Kanzel, Altarstücke fand ich aus apfelgrünem verhartetem Talk (*Reise*, I).

Tous étaient des blancs ; mais ils ne ressemblaient guère aux colons des *comarcas* de Sabará, de Villa Rica, du Serro do Frio ; par leurs manières, ils différaient peu de nos paysans français. Comme tous ceux des campagnards de cette contrée qui ont peu d'aisance, ils ne portaient qu'un caleçon de coton et une chemise dont les pans flottaient par-dessus le caleçon ; leurs jambes et leurs pieds étaient nus ; un large chapeau rond ombrageait leur tête, et, suivant l'usage des Mineiros, ils portaient suspendus à leur cou un rosaire qui ne sert que d'ornement.

Auprès du *rancho* de Bom Jardim, où avait été placé mon bagage, se trouvait une petite chaumière abandonnée qui, de toute part, tombait en ruine ; ce fut là que je fis mettre mon lit pour éviter le froid qui, sur le soir, était assez vif. Malgré cette précaution, la température devint tellement basse, pendant la nuit, qu'il me fut presque impossible de dormir. Je rêvai que j'étais, à Noël, au château de la Touche, près Orléans, où j'ai passé les jours les plus heureux de mon enfance (1). Mon père et ma mère s'étonnaient de me voir autant vieilli ; ce sont bien moins les années qui en sont la cause que ceci, leur dis-je en mettant la main sur ma tête ; puis, à demi éveillé, je me repentis de n'avoir pas également porté ma main sur mon cœur ;

(1) Le château de la Touche appartenait à M. et à Mme d'Alonne, mon oncle et ma tante, qui, tous les deux, étaient adorés de leurs paysans. Quoique ancien seigneur, M. d'Alonne était encore maire à l'époque de la terreur ; on le mit en prison pour n'avoir pas dénoncé un malheureux éclusier qui paya de sa tête un propos imprudent, et presque toute sa commune fut appelée en témoignage : il ne s'éleva pas contre lui une seule voix ; on l'acquitta, et le peuple, qui, au milieu de ses cruelles erreurs, était pourtant bien aise de trouver des innocents, le porta en triomphe.

enfin je revins entièrement à moi-même, et je me retrouvai bien tristement dans mon misérable gîte.

Je le quittai bientôt pour me rendre à Cachoeirinha, l'habitation du *capitão mór* de Tamanduá, pour lequel j'avais, comme je l'ai dit, une lettre de recommandation.

Le pays que je parcourus, avant d'arriver à cette habitation, est un pays plus montagneux que celui où j'avais voyagé les jours précédents ; les vallées y sont plus profondes, en même temps les bois s'étendent davantage, et, en général, on ne voit guère de *campos* que tout à fait sur le sommet des mornes. Celui de ces derniers qui domine la petite rivière de *Comacho* est le plus élevé de tous ; là, un vaste horizon s'offrit à mes regards, et je trouvai quelques plantes que je n'avais point encore rencontrées depuis le commencement de ce voyage.

A peu de distance du *Morro de Comacho* (le morne de Comacho) (1) est, dans un fond, une espèce de petit hameau appelé *Curral* (enclos pour le bétail), qui se compose d'une demi-douzaine de maisonnettes bâties auprès d'une *fazenda* de quelque importance. De cet endroit jusqu'à *Cachoeirinha* (petite cascade), il n'y a qu'une demi-lieue.

J'ai déjà donné des détails sur cette dernière habitation dont le propriétaire, M. João Quintino de Oliveira, *capitão mór* de Tamanduá, m'accueillit d'une manière parfaite. Il n'en était pas de sa table comme de son logement (v. plus haut, p. 123). Elle était servie avec abondance, et, dans tous les pays, elle aurait passé pour très-bonne. On mettait devant chaque convive un carafon d'excellent vin de Porto,

(1) Ce nom viendrait-il des mots guaranis *cama*, seins, et *chua*, chose aiguë ?

et, ce qui peut être cité comme une merveille, on y ajoutait un petit pain très-savoureux. Le maître de la maison faisait les honneurs de chez lui avec beaucoup de bonté, sans aucune affectation, et il était bien secondé par son aumônier.

A l'instant même de mon arrivée à Cachoeirinha, j'avais fait part à M. João Quintino du désir que j'avais de trouver un *tocador*. Pour m'en procurer un, il avait, sur-le-champ, écrit à Tamanduá, qui est situé à 2 lieues de son habitation ; mais le *tocador* ne se présenta que le surlendemain. C'était un esclave pour lequel on demandait, par mois, 6,000 reis (37 f. 50 c.). Ne payant que 7,209 reis (45 fr.) à José Marianno, je ne voulus point consentir à accorder un prix aussi élevé. Je partis donc sans *tocador;* mais mon hôte me remit, pour le commandant (1) du village de Formiga, une lettre dans laquelle il lui donnait l'ordre de me faire accompagner jusqu'à Piumhy par un *pedestre* (2).

J'avais été si bien traité dans la maison du *capitão mór*, il avait eu pour moi tant d'égards que je ne pus le quitter sans attendrissement. Cet homme portait sur sa figure l'empreinte de la bonté, et avait su se concilier l'estime de tout son voisinage.

Avant que je prisse congé du *capitão mór*, José Marianno était parti avec tout le reste de la caravane, et devait m'at-

(1) Les *commandants* (*comandantes*) sont nommés par les *capitães móres ;* leurs fonctions (1816-1822) ont quelque chose d'analogue à celles de nos maires ; mais ils n'ont d'autorité que sur les hommes qui ne font point partie des gardes nationales (*milicias*). (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 374.)

(2) Les *pedestres*, comme je l'ai dit ailleurs, forment (1816-1822) une milice d'un ordre inférieur.

tendre à 2 lieues de Cachoeirinha, dans la *fazenda* d'un nommé Marços. Quant à moi, je m'étais dirigé vers Tamanduá, accompagné de l'avocat de cette ville, du chirurgien et de l'adjudant du *capitão mór*, qui étaient venus passer deux jours à Cachoeirinha. Pendant tout le temps que je m'étais trouvé avec ces bonnes gens, la conversation avait presque toujours roulé sur la France ; les Mineiros ne pouvaient pas se rassasier d'entendre parler de Napoléon Bonaparte et de l'histoire tragique de notre révolution.

Tamanduá, où j'arrivai bientôt, doit ses premiers fondements à des criminels qui vinrent, il y a une centaine d'années (écrit en 1819), chercher un asile au milieu des bois dont ce pays est couvert. Ces hommes ayant tué un fourmilier dans le lieu où ils s'étaient fixés, donnèrent à ce lieu le nom de *Tamanduá* (1) qui, en portugais comme en guarani, désigne le mangeur de fourmis (2). On trouva de l'or dans cet endroit ; la population du village de Tamanduá devint plus considérable, et il fut érigé en ville, en l'année 1791, sous le gouvernement de Luiz Antonio Furtado de Mendonça, vicomte de Barbacena, capitaine général de la province de Minas (3).

On voit encore autour de Tamanduá des minières considérables qui, aujourd'hui, sont entièrement abandonnées ; elles ont fourni beaucoup d'or, mais il fut dissipé par ceux

(1) Eschw., *Bras. Neue Welt*, I, 29.

(2) Ant. Ruiz de Montoya, *Tes. guar.*, 353 *bis*. — Les Brésiliens distinguent deux espèces de *tamanduá* ; le *tamanduá bandeira*, qui est le tamanoir (*Myrmecophaga jubata*, L.), et le *tamanduá mirim*, qui est le tamandua des Français (*Myrmecophaga tetradactyla*, L.; *M. tamandua*, Cuv.).

(3) Piz., *Mem. hist.*, VIII, segunda part., 56.

qui l'avaient recueilli, et leurs enfants demandent actuellement (1819) l'aumône, triste exemple des suites de la minération et de l'imprévoyance trop naturelle aux Mineiros.

Les habitants actuels de Tamanduá sont des cultivateurs qui n'y viennent que les dimanches et les jours de fête, quelques marchands, des ouvriers et des hommes pauvres qui, profitant de l'abondance dont on jouit dans cette contrée, vont manger tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et passent leur vie dans l'oisiveté.

Chef-lieu d'un *termo* et d'une paroisse, Tamanduá est administré par des juges ordinaires. Sa population s'élève (1819) à environ 1,000 âmes ; celle du ressort de l'église paroissiale, qui s'étend dans un rayon de plus de 2 lieues, monte à 3,000; enfin celle de tout le *termo* s'élève à 24 ou 25,000 (1), et il y a, selon Pizarro, 30 lieues du nord au sud, sur 16 de l'est à l'ouest (2). Le nombre des habitants de ce pays a beaucoup augmenté depuis que l'agriculture et l'éducation du bétail ont pris de l'accroissement.

Le tabac est une des plantes que l'on cultive le plus autour de Tamanduá. Les environs de cette ville en exportent une quantité assez considérable.

On compte 36 lieues de Tamanduá jusqu'à Villa Rica, 24 jusqu'à S. João d'El Rei, 32 jusqu'à Sabará (3). Cette

(1) Pizarro (*l. c.*) ne fait monter la population du *termo* de Tamanduá qu'à 18,765 individus. Suivant Eschwege, celle de toute la paroisse s'élevait à 20,000 habitants; mais cet écrivain a bien certainement pris la paroisse pour le *termo*. Quant je donne 3,000 âmes au ressort de la paroisse, il est clair qu'il ne peut être question que de cette dernière, indépendamment de ses succursales.

(2) *Mem. hist.*, VIII, segunda part., 195.

(3) Selon Cazal (*Corog.*, I, 379), il y aurait 25 *legoas* de Villa Rica à

ville, située dans un fond, est entourée de mornes assez élevés, couverts de bois (1). Ses rues n'offrent aucune régularité; elles montent et descendent et sont embarrassées par des pierres ; ses maisons, dont quelques-unes ont une assez jolie apparence, sont, en général, écartées les unes des autres et séparées par des murs de jardin ; mais, lorsqu'on jette les yeux sur la ville d'un point assez élevé, il résulte, des irrégularités qu'elle présente, un effet agréable pour le paysage. Non-seulement par la blancheur des murs de ses maisons et la couleur des tuiles qui couvrent les toits, la ville contraste, dans son ensemble, avec le vert sombre des bois qu'on découvre de tous côtés; mais un contraste de même genre résulte, en particulier, de la position de chaque maison, qui semble jetée au milieu d'une masse de verdure formée par les Bananiers et les Orangers dont les jardins sont remplis.

Tamanduá possède trois églises ; S. François de Paule,

Tamanduá, 15 de S. João d'El Rei à la même ville, et 20 de Sabará. Pizarro admet les mêmes distances pour Sabará et S. João d'El Rei ; mais il place Villa Rica à 36 *legoas* de Tamanduá, et Marianna à 56. Quoi qu'il en soit de toutes les autres évaluations, il y a bien certainement erreur dans l'une des dernières; car Marianna n'est, comme l'on sait, qu'à 2 lieues de Villa Rica.

(1) On a dit à M. Luccock que Tamanduá était situé sur une hauteur (*Notes on Braz.*, 482), au pied de laquelle coulait la rivière de *Llambary*, l'un des affluents du S. Francisco ; et cet écrivain ajoute que le nom de cette rivière tend à prouver que le *Llama* (lama) a autrefois existé au Brésil. On va voir ce qu'il faut penser de ces assertions : Tamanduá n'est pas un village; il se trouve dans un fond et non sur une hauteur; il est placé, d'après la carte générale de Martius, et à peu près comme le dit Cazal (*Corog.*, I, 379), entre deux petits ruisseaux qui seraient les premiers commencements du *Lambary ;* enfin ce nom, qui n'est point *Llambary*, a si peu de rapports avec le lama, que c'est tout simplement celui d'un très-petit poisson.

l'église paroissiale, dédiée à saint Benoît, celle du Rosaire, et, en outre, deux petites chapelles; mais aucun de ces édifices ne mérite d'être cité.

D'après ce que me dit le chirurgien de cette ville, l'hydropisie est encore la maladie dont on meurt le plus ordinairement dans ce canton, et l'éléphantiasis (*morfea*) n'y est pas rare.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici deux faits que je tiens du même chirurgien. Le premier s'était passé à Tamanduá, et me fut raconté devant plusieurs personnes qui ne le démentirent point. Un chien que l'on regardait comme enragé mordit plusieurs individus, mais tous en furent quittes pour les douleurs que leur causa la blessure. Un d'entre eux avait fait réciter des prières par un prêtre et crut leur devoir sa guérison. Quelque temps après, il alla voir le curé et lui raconta ce qui lui était arrivé. A votre place, lui dit cet ecclésiastique, je ne me considérerais point comme guéri, et, sans aucun délai, je ferais des remèdes. L'homme se retira pénétré de terreur; le jour même, ou le lendemain, il eut une attaque d'hydrophobie et il mourut de cette maladie affreuse.

Le second fait s'est passé à Caeté, où le chirurgien de Tamanduá était alors. Un homme atteint de la *morfea* fut mordu par un chien enragé; les plus tristes symptômes se déclarèrent, et on enferma le malade dans une petite chambre. Sa femme, étant allé lui porter de la nourriture, fut effrayée de l'état où il était, elle prit la fuite, et la porte de la chambre resta ouverte. Le malade s'échappa et se mit à courir dans la campagne; cependant, quelques heures après, on le vit revenir parfaitement calme, disant qu'il avait été mordu par un serpent à sonnettes et demandant un prêtre.

Il se confessa dans la pleine jouissance de sa raison. On lui donna pour remède de l'alcali volatil; il fut guéri de la morsure du serpent, tous les symptômes d'hydrophobie cessèrent, et, peu de temps après, l'éléphantiasis avait entièrement disparu (1).

(1) C'est une opinion généralement répandue dans plusieurs parties de l'Amérique, dit M. le docteur Sigaud (voyez l'important ouvrage intitulé *Du climat et des maladies du Brésil*, p. 387 et suiv.), que la morsure du serpent à sonnettes guérit la lèpre et ne tue point le malade. Des faits racontés par plusieurs personnes décidèrent, dans ces derniers temps, un lépreux nommé Marianno José Machado à se faire mordre, à Rio de Janeiro, par un serpent à sonnettes; mais, ajoute le même savant, il succomba au bout de vingt-quatre heures, après d'affreuses souffrances. Cependant M. Sigaud croit pouvoir conclure, des symptômes qui se manifestèrent chez l'infortuné Machado, que l'action du venin modifie la peau d'une manière spéciale, et qu'on doit espérer les résultats les plus heureux d'une inoculation conduite avec sagesse.

CHAPITRE IX.

SUITE DU VOYAGE DE S. JOÃO D'EL REI A LA SOURCE DU S. FRANCISCO. — LES VILLAGES DE FORMIGA ET DE PIUMHY.

L'auteur séparé de sa caravane.— Les environs de Tamanduá. — Arrivée à *Formiga*. — Les femmes privées de liberté. — Description du village de Formiga ; rues, maisons, église, boutiques, commerce ; population ; mauvaise réputation des habitants ; un meurtre ; femmes publiques. — Impossibilité d'avoir un *tocador*. — Le pays situé entre Formiga et *Ponte Alta* ; comparaison de sa végétation avec celle de la partie orientale du *Sertão* du S. Francisco. Époque de la floraison des plantes dans les *sertões* de Minas. — *Fazenda* de Ponte Alta. Plantes usuelles ; *calunga*. — Pays situé au-delà de Ponte Alta. — *Fazenda* de *S. Miguel e Almas*. Indigo fourni par le *Solanum indigoferum*. — *Serra de Piumhy*. Vue admirable. — Village de *Piumhy* ; étymologie de son nom ; son histoire, ses rues, son église ; vue que l'on découvre de la rue principale ; occupation de ses habitants.—Le curé de Piumhy. — Toujours point de *tocador*. — Paresse des gens pauvres. — Pays situé au delà de Piumhy. Habitude qu'ont les bestiaux de se cacher dans les bois pour éviter les *mutucas*.— Familles se rendant deux fois l'an au village, sur des chars à bœufs. — *Fazenda* de *Dona Thomazia*. Produit des terres ; bestiaux. — Pays situé au delà de Dona Thomazia. — *Fazenda* de *Joao Diaz*. Fer.

Après avoir dîné à Tamanduá, dans la maison du *capitão mór*, je partis accompagné de ce Marcos dont j'ai parlé plus haut (p. 148), et chez lequel j'espérais trouver ma caravane (1).

(1) Itinéraire approximatif de la ville de Tamanduá à la Serra da Ca-

Nous traversâmes d'abord les bois qui environnent la ville du côté de l'orient. Ces bois se prolongent, m'a-t-on assuré, dans un espace de plus de 20 lieues, jusqu'à *Congonhas do Campo* (1). Il y aurait donc ici une exception à cette espèce de loi qui veut qu'on ne voie que des *campos* à l'ouest de la Serra do Espinhaço; mais il faut se rappeler que le pays est extrêmement élevé et montueux; d'un autre côté, Congonhas do Campo, situé entre Sabará et S. João, ne se trouve pas dans les bois; et je n'en avais traversé aucun d'une étendue un peu considérable en côtoyant le versant occidental de la Serra do Espinhaço, depuis la première des deux villes que je viens de citer jusqu'à la seconde; si donc une forêt s'étend de Tamanduá à Congonhas do Campo, du moins elle ne se rattache pas aux forêts continues du côté oriental de la grande chaîne.

Quoi qu'il en soit, les bois de Tamanduá sont bien loin de se prolonger également dans toutes les directions; car,

nastra :

De la ville de Tamanduá		
à celle de Formiga.	4	legoas.
Ponte Alta, habitation.	4	
Fazenda de S. Miguel e Almas, habitation.	4 1/2	
Piumhy, village.	2 1/2	
Fazenda de Dona Thomazia, habitation.	3 1/2	
Fazenda de João Diaz, habitation.	3 1/2	
Serra da Canastra, montagne.	6	
	28	legoas.

(1) J'ai fait connaître ce village dans mon *Voyage dans le district des Diamants*, vol. I, 200.

avant même d'arriver chez Marcos, dont la maison n'est qu'à 2 lieues de Cachoeirinha, nous entrâmes dans des *campos* qui, à peu près semblables à ceux de la partie du Sertão que j'avais parcourue en 1819, présentent de petits arbres tortueux épars au milieu des Graminées. Parmi ces arbres, je reconnus, comme sur les *taboleiros cobertos* (1) du Sertão, des Légumineuses, des Guttifères et des *Qualea*. Après ces *campos*, j'en traversai d'autres qui sont couverts seulement d'herbes et de sous-arbrisseaux, et enfin j'arrivai à la *fazenda* de *Marcos*, située dans un fond, comme cela est l'usage.

Je fus très-étonné de ne pas y trouver mes gens, qui n'avaient eu que 2 lieues à faire; je ne savais trop quel parti prendre; mais enfin je me décidai à aller voir s'ils n'avaient pas fait halte dans quelque *fazenda* voisine. Je remontai sur mon mulet, et, guidé par un des nègres de Marcos, je me présentai inutilement dans quatre *fazendas* différentes. Après ces recherches infructueuses, je me dirigeai une seconde fois vers la *fazenda* de Marcos, qui m'avait offert un gîte avec beaucoup d'amabilité. Une nuit obscure me surprit lorsque j'étais encore dans le chemin; peu à peu une profonde mélancolie s'empara de moi; de funestes pressentiments vinrent se mêler aux regrets dont j'étais consumé, et la franche gaîté du bon Marcos ne put dissiper ma tristesse.

Après une nuit assez mauvaise, je repartis en suivant le chemin du village de Formiga, où je devais me rendre, et, à une demi-lieue de la maison de Marcos, je trouvai mes gens établis dans une grange qui dépendait d'une pauvre

(1) Et non *taboleiras cobertas*, comme a écrit Gardner.

maisonnette. La *fazenda* de Marcos est située à quelque distance du grand chemin; mes gens n'avaient point vu le sentier peu frayé qui y mène, et, après avoir fait environ 2 lieues, ils s'étaient arrêtés, comme je leur en avais donné l'ordre.

Pour arriver à Formiga, je traversai un pays montueux, coupé de bois et de *campos*. Les sous-arbrisseaux, comme dans le canton où j'avais voyagé les jours précédents, sont beaucoup plus communs qu'aux environs de S. João d'El Rei, et l'on voit, en plusieurs endroits, des arbres rabougris et tortueux qui s'élèvent çà et là au milieu des Graminées. Sur un de ces petits *taboleiros cobertos*, il n'y avait guère d'autre espèce d'arbre qu'un *Vochisia* rabougri, entièrement couvert de longues grappes redressées de grandes fleurs d'un jaune d'or, autour desquelles voltigeaient une foule d'oiseaux-mouches. Du haut de plusieurs mornes élevés, je jouis d'une vue immense; je découvris la *Serra de Piumhy* et celle da Canastra, où je devais bientôt me rendre.

Arrivé à Formiga, j'allai présenter au commandant de ce village la lettre que le *capitão mór* de Tamanduá m'avait remise pour lui, et où il lui donnait l'ordre de me procurer un *pedestre* pour m'accompagner jusqu'à Piumhy. Le commandant me reçut fort bien et me fit des reproches d'être descendu à l'auberge.

Je trouvai réunis dans sa maison les principaux habitants de Formiga, qui étaient des marchands et appartenaient tous à notre race. Suivant l'usage établi dans les bourgades et les petites villes, ils portaient une veste d'indienne, et, par-dessus cette veste une capote de grosse étoffe de laine; leurs manières étaient à peu près celles

de nos bourgeois de campagne. On parla beaucoup de la France, et on me demanda s'il était vrai que les femmes y eussent autant de liberté qu'un autre Français l'avait assuré, en passant par ce pays quelque temps auparavant. Je confirmai les récits de mon compatriote, et les détails que je donnai parurent tellement étranges, qu'un des assistants s'écria, en mettant ses deux mains sur sa tête: Que Dieu nous préserve d'un pareil malheur (*Deos nos livre*)! Ces bonnes gens ne songeaient pas que le prisonnier ne croit rien devoir au geôlier qui le garde, et que l'on est plus souvent trompé par son esclave que par l'homme libre auquel on a accordé sa confiance.

Formiga (*arraial da Formiga*, le village de la fourmi) est situé près de la petite rivière qui porte son nom (1), dans une large vallée bordée de collines couvertes de pâturages et de bois. Les rues de ce village sont mal alignées, les maisons sont écartées les unes des autres, et presque toutes petites et mal entretenues. L'église est bâtie à l'extrémité d'une assez grande place, sur une plate-forme un peu plus élevée que le reste du village; elle n'a point de plafond, elle est presque nue à l'intérieur et répond parfaitement à l'état misérable des maisons (2).

On voit à Formiga plusieurs boutiques et quelques *vendas* assez mal garnies. Une enseigne très-apparente, surmontée des armes du Portugal, indiquait alors la maison où se vendaient les indulgences de la Santa Cruzada. La boutique la mieux fournie me parut être celle de l'apothi-

(1) Suivant la carte générale de Spix et Martius, et suivant d'Eschwege, la petite rivière de Formiga se jette dans le Rio Grande.

(2) D'après Pizarro, Formiga était encore, en 1822, une succursale de Tamanduá.

caire; celui qui exerçait cette profession était encore un prêtre, qui préparait lui-même ses remèdes, les vendait et ne manquait pas de dire sa messe tous les jours.

Malgré l'indigence qu'annonce l'aspect du village de Formiga, il paraît qu'il y a des gens assez riches dans ses environs et dans le village même. Situé à l'entrée du *Sertão*, Formiga fait un commerce considérable avec cette contrée. Les marchands entretiennent des relations directes avec Rio de Janeiro; ils envoient dans l'intérieur du Sertão le sel, le fer et les autres marchandises qu'ils tirent de la capitale, et ils reçoivent en échange des cuirs, des peaux de cerf, du coton et des bestiaux. Les alentours de Formiga fournissent eux-mêmes beaucoup de coton; mais ce sont les porcs qui, comme je l'ai déjà dit, forment la principale richesse de ce canton. On en élève un très-grand nombre dans les moindres *fazendas;* les marchands les achètent et les envoient par troupeaux à la capitale du Brésil.

Comme ce pays est fort commerçant et qu'il y passe sans cesse des caravanes venant de Goyaz ou du Sertão, toutes les denrées y trouvent un débit facile et elles y sont très-chères. Tandis que, du côté de Villa Rica, de Sabará et dans beaucoup d'autres endroits, on se procure facilement un serviteur libre (*camarada*) pour un *oitava* et demi par mois (11 fr. 25 c.), ici il faut donner de 3 à 6,000 reis (18 fr. 75 à 37 fr. 50 c.); mais je croirais que les gages élevés que l'on exige tiennent bien moins encore au prix des denrées qu'à l'extrême répugnance des hommes libres pour le travail.

Les ouvriers les plus nombreux, à Formiga, sont les maréchaux ferrants, qui en même temps sont serruriers;

le passage continuel des caravanes rend leur état fort lucratif.

Ce qui prouve que la population de Formiga augmente sensiblement, c'est que, lors de mon voyage, on était occupé à y construire un grand nombre de maisons (1); ce village contenait alors un peu plus de mille individus, dont environ un quart d'hommes de notre race; et cependant, vers le milieu du siècle dernier, il n'existait pas encore. J'ai connu un vieillard centenaire qui, le premier, vint s'établir dans cet endroit, il y a environ soixante-dix ans (1819), et qui y jeta les fondements d'une chapelle. Il n'y a point de mines aux alentours de Formiga, et c'est principalement sa position favorable, sur une route fréquentée et à l'entrée d'un immense désert, qui y attire des habitants. Il paraît aussi que souvent des criminels, poursuivis par la justice, sont venus se réfugier dans ce lieu reculé et ont contribué à en augmenter la population; ses habitants ne jouissent point d'une bonne réputation, et, pendant que j'étais au milieu d'eux, la jalousie fit commettre un meurtre; l'assassin s'enfuit avec sa maîtresse, qui n'était qu'une femme publique, et je ne sache pas qu'aucune mesure fut prise pour s'emparer du coupable.

Je n'eus point à me louer de la politesse des habitants de Formiga. J'occupais une chambre extrêmement petite, et j'étais continuellement entouré de curieux, qui me privaient de la lumière du jour et m'accablaient de questions indiscrètes. De tels rassemblements ne prouvent pas non plus que ces gens-là fussent très-occupés, et l'oisiveté est

(1) Ceci tendrait à expliquer ce que dit da Cunha Mattos, que, en 1823, il vit à Formiga des maisons élégantes (*Itin.*, I, 62).

effectivement un vice que d'Eschwege reproche (1) aux hommes qui, dans ce pays, tiennent le premier rang.

Ce vice en amène ordinairement d'autres avec lui. Dans tous les villages de la province des Mines, dans ceux principalement où passent des routes fréquentées, on trouve un grand nombre de femmes publiques; mais nulle part je n'en avais vu autant qu'à Formiga. Une demi-douzaine d'entre elles demeuraient dans l'auberge où j'étais descendu, et presque toutes étaient des blanches. Ces femmes ne faisaient de propositions à personne; mais elles allaient et venaient dans la *varanda* de l'auberge, étalant aux yeux des muletiers des charmes flétris par le libertinage (2).

Le lendemain de mon arrivée à Formiga, le commandant du village me procura pour *tocador* un nègre libre, avec lequel je fis marché à raison de 3,600 reis (22 fr. 50). J'attendais cet homme le surlendemain au matin; mais comme, à neuf heures, il n'avait point encore paru, je me rendis à la maison où il demeurait, et j'appris qu'il s'en était allé pendant la nuit. Les commandants de village exercent un pouvoir despotique sur leurs subordonnés, et ceux-ci sont toujours dans la défiance, lors même que le commandant traite avec eux sans employer l'autorité. Je fis part à celui de Formiga de ce qui était arrivé; il me promit de me procurer un autre individu, et, malgré mes prières, il jura que le fugitif serait mis en prison. Le jour de mon

(1) *Bras. die Neue Welt*, I, 32.

(2) D'Eschwege dit qu'il y a, à Formiga, un nombre de filles de joie plus considérable que dans les quartiers des ports de mer où règne le plus de débordement. Avec raison, il attribue cette plaie au défaut d'instruction morale et aux mauvais exemples que les enfants reçoivent des esclaves dès l'âge le plus tendre (*l. c.*).

départ, le commandant m'envoya encore un nègre libre; quand j'eus fait mes arrangements avec cet homme, il me demanda la permission d'aller chercher son linge; il me pria de lui avancer quelques sous, et je lui accordai tout ce qu'il désirait. Cependant une heure, deux heures s'écoulèrent, et, comme le nègre n'était point revenu, je me décidai à faire charger mes mulets et à partir sans avoir personne. J'allai auparavant rendre compte au commandant de ce qui s'était passé, et il m'assura qu'il était impossible qu'on l'eût ainsi trompé deux fois; il ajouta que le nègre m'attendait certainement sur le chemin; je partis et je ne rencontrai personne.

Entre Formiga et *Ponte Alta* (pont élevé), où je passai la nuit, c'est-à-dire dans un espace de 4 lieues portugaises, je ne vis qu'une chétive maisonnette, qui mérite à peine qu'on en fasse mention, et la *fazenda* de *Corrego Fundo* (ruisseau profond), qui est bâtie à moitié chemin sur le bord d'un ruisseau. Les pâturages que je traversai sont excellents et l'on pourrait y élever un grand nombre de bêtes à cornes; mais à peine en aperçus-je une demi-douzaine dans toute la journée (1). De différents points, je découvris une immense étendue de pays; entre autres, la *Serra de Piumhy* qui est à quelques lieues de Ponte Alta; mais partout ce n'était que des déserts.

Dans un espace de 2 lieues, jusqu'à Corrego Fundo, le terrain, qui est montueux, présente tour à tour des bois, de simples pâturages et des *campos* parsemés d'arbres ra-

(1) Voyez ce que je dis, un peu plus loin, de l'habitude qu'ont les bestiaux de se cacher au fond des bois pendant cette saison, afin d'éviter les *mutucas*.

bougris; diversité qui produit dans le paysage un effet très-agréable.

Ces espaces où croissent çà et là des arbres rabougris et ceux de même nature où j'avais passé les jours précédents annonçaient le voisinage du Sertão ou désert. Au delà de Corrego Fundo, je ne revis plus, pendant tout le reste de la journée, qu'une végétation analogue à celle des parties du Désert oriental que j'avais parcourues en 1817 (1), c'est-à-dire des Graminées et un petit nombre d'herbes parmi lesquelles s'élèvent des arbres tortueux, rabougris, hauts de 8 à 10 pieds, dont l'écorce est souvent subéreuse, dont les feuilles sont dures et cassantes. La forme de ces arbres rappelle si bien celle de nos pommiers, que le bon Laruotte, qui était loin d'être un profond observateur, fut lui-même frappé de la ressemblance. Je remarquai cependant que les arbres étaient ici plus rapprochés que dans la partie du Sertão ou Désert située à l'ouest de Minas Novas, et que, par conséquent, l'ensemble de la végétation ne représentait pas aussi bien nos vergers plantés dans des prairies. D'ailleurs, malgré l'énorme distance qu'il y a des environs de Formiga à Bom Fim et à Contendas (4 à 5 degrés), malgré la différence d'élévation que doivent présenter les commencements du S. Francisco et une contrée où il arrive après un si long cours, je trouvai, dans les détails de la végétation, une ressemblance notable entre des pays si éloignés, et je recueillis près de Ponte Alta peu de plantes que je n'eusse pas déjà récoltées dans mon premier voyage. Auprès de Chaves, *fazenda* du canton de Rio Grande, et auprès du

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 302.

Rio das Mortes Pequeno, j'avais vu quelques pentes où des arbres rabougris sont épars çà et là au milieu des herbes ; mais ils appartiennent tout au plus à trois ou quatre espèces, et ce sont principalement des Guttifères : ici, au contraire, je retrouvai la même variété que sur les *taboleiros cobertos* de la partie du Sertão comprise entre Minas Novas et le S. Francisco (1). Les arbres les plus communs font partie de la famille des Légumineuses et de celle des Guttifères ; je remarquai aussi beaucoup de *Qualea*, une Malpighiée à grandes feuilles et à longs épis de fleurs, que j'avais rapportée de mon premier voyage, des Bignonées en arbre dont les feuilles sont composées de cinq folioles (*Ipè* des *Sertanejos* ou habitants du Désert).

Lors de mon passage (1er avril), la verdure de ces *campos* était d'une admirable fraîcheur ; tous les arbres portaient des feuilles, mais peut-être y en avait-il moins en fleur que je n'en avais vu depuis la fin de juillet jusqu'à la fin de septembre 1817, dans la partie orientale du Sertão. Alors, plusieurs espèces qui fleurissent avant d'avoir des feuilles, telles que l'*Ipé*, le *Caraiba*, le *Claraiba*, étaient couvertes de fleurs ; dans le voisinage de Ponte Alta, au contraire, je ne vis guère sur les arbres que des fruits qui n'avaient point encore atteint leur maturité. Il paraît donc que la véritable époque de la fleuraison des plantes du Sertão est le commencement de la saison des eaux.

Non-seulement je retrouvai, entre Corrego Fundo et Ponte Alta, la végétation du Sertão, mais encore je revis un oiseau qui appartient aux *taboleiros cobertos* des envi-

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, vol. II.

rons de Bom Fim, Contendas, etc. (1), le moineau ou tangara à plumage rouge, appelé dans le pays *cardeal* (cardinal).

A notre arrivée à Ponte Alta, José Marianno alla demander l'hospitalité à la maîtresse de la maison, et la pria de nous permettre de placer nos effets dans le moulin à sucre qui dépendait de son habitation. Sa demande fut rejetée, et on nous relégua dans une petite chambre que l'on venait de construire, où nous avions à peine la place de nous retourner et où les chiques (*bichos do pé, pulex penetrans*) nous dévoraient. Je fus cependant forcé par la pluie de rester deux jours entiers à Ponte Alta, et je ne partis que le quatrième. Dans cet intervalle parut le maître de la maison ; je lui fis sur mon logement des reproches un peu durs ; mais il me répondit avec tant de bonhomie et me fit des offres si honnêtes que ma mauvaise humeur se dissipa bientôt.

J'ai dit ailleurs que les habitants de l'intérieur du Brésil, privés de médecins, employaient pour la guérison de leurs maladies diverses plantes qui croissent autour de leur demeure, et j'en ai fait connaître un assez grand nombre dans mon livre intitulé, *Plantes usuelles des Brésiliens* (2). Partout où je m'arrêtais, j'avais soin de prendre des renseignements sur les espèces médicinales le plus généralement en usage. Dans les environs de Ponte Alta, il n'y en a aucune que l'on vante autant que celle qui est appelée *ealunga* par les colons. Ils la considèrent comme un puissant spécifique contre les fièvres intermittentes, les indigestions, les coli-

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. II.

(2) A Paris, chez Grimbert et Dorez.

ques, et en font aussi un grand usage dans la médecine vétérinaire. C'est la racine que l'on emploie ; elle est grosse et fort longue, sa décoction est amère et d'un goût très-désagréable. Plusieurs personnes de ce canton ont vendu leur plante à des pharmaciens de Villa Rica et de Rio de Janeiro, et l'on prétend ici, mais à tort, qu'elle est identique avec la *calomba* de l'Inde (1). Quoi qu'il en soit, la *calunga* du canton de Ponte Alta est bien certainement identique avec la plante que l'on connaît à Tijuco sous le même nom. C'est à l'espèce décrite par moi sous le nom de *Simaba ferruginea* (2) que M. de Martius (3) rapporte la *calunga* des Brésiliens.

Le pays que je parcourus, après avoir quitté Ponte Alta, offre une alternative de bois, de *campos* où l'on voit seulement des Graminées et quelques autres herbes, d'autres *campos*, où des arbres rabougris croissent çà et là au milieu des Graminées, et d'autres enfin qui, intermédiaires entre les premiers, ne présentent que des arbrisseaux et des sous-arbrisseaux au milieu des herbes. Je ne traversai aucun des bois que j'aperçus, mais je reconnus que tous n'étaient pas de simples bouquets isolés (*capões*); il en est même,

(1) La *calomba*, appelée aussi *columbo*, est le *Cocculus palmatus*, DC. (*Menispermum palmatum*, Lam.). Il paraît que cette plante est originaire de Mozambique, d'où elle a été transportée à l'île de France et dans l'Inde. C'est le *radix columbo* des pharmacies qui, contenant un principe amer et mucilagineux, agit avec puissance et sans inconvénient sur les organes digestifs, et qu'on emploie contre la faiblesse d'estomac, la dyssenterie, les maladies bilieuses et le choléra. La *calomba* a fait, pour les Portugais, l'objet d'un commerce fort lucratif (KUNZE, *Pharm. Waarenkunde*, II, 28).

(2) *Flora Brasiliæ meridionalis*, I, p. 72, tab. XIV.

(3) *Reise*, II, 790.

m'assura-t-on, qui se rattachent à la forêt de Tamanduá.

Presque toute la journée, j'eus devant moi la *Serra de Piumhy*, qui est perpendiculaire au chemin que je suivais. Elle ne s'élève pas à une grande hauteur; elle présente peu d'irrégularités, et son sommet, parfaitement égal, offre l'image d'une longue plate-forme.

A 2 lieues et demie de Ponte Alta, je passai devant la *fazenda* de *Capitinga* (1), bien connue dans le pays pour son étendue et la bonté des *rapaduras* (2) que l'on y fabrique. A l'exception d'une petite chaumière plus rapprochée du lieu où je fis halte, ce fut là seule habitation que je vis dans un espace de 4 lieues et demie portugaises.

Le bon *capitão mór* de Tamanduá m'avait donné une lettre de recommandation pour le commandant de Piumhy. Sachant que ce dernier devait se trouver à Capitinga, je le fis demander. C'était un campagnard qui avait un certain air de bonté; j'en fus pourtant assez mal accueilli, mais il me donna un billet pour celui qui le remplaçait à Piumhy.

Ce jour-là était le dimanche des Rameaux, et l'on avait dit la messe à Capitinga. Je rencontrai beaucoup de gens qui en revenaient et qui portaient de grandes feuilles de palmier bénites. Ces véritables palmes, en usage dans tout ce pays, rappellent bien mieux l'origine de la fête que les mesquines branches de buis ou de laurier que l'on distribue dans nos églises (3).

(1) Des mots guaranis *capyi*, herbe, et *pitiunga*, qui sent mauvais, herbe de mauvaise odeur.

(2) Les *rapaduras* sont des carrés de sucre cuit avec son sirop, qui peuvent avoir 5 à 6 pouces et sont fort épais (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. I, 126.

(3) Les Palmiers sont remplacés par le buis dans le nord de la France, et par le laurier dans le midi.

Je fis halte à *S. Miguel e Almas* (S. Michel et les âmes du purgatoire), *fazenda* très-considérable, qui possède une sucrerie, beaucoup de dépendances, et qui, sans approcher des habitations des *comarcas* de Sabará, de Villa Rica, du Serro do Frio (1), a cependant plus d'apparence que celles où je m'étais arrêté jusqu'alors.

On m'avait parlé, dans plusieurs endroits, d'un indigo superbe que l'on faisait à la *fazenda* de S. Miguel. Je vis des étoffes de laine teintes avec cette couleur et je les trouvai du plus beau bleu foncé. M'étant fait montrer le végétal d'où cet indigo avait été extrait, je reconnus un *Solanum* (*Sol. indigoferum*, Aug. S. Hil.) à tige frutescente, à feuilles lisses, à fleurs blanches, extrêmement commun dans les bois vierges, et qui se trouve surtout près de Rio de Janeiro (2). On me dit qu'on en tirait le principe colorant de la même façon qu'on l'extrait des Indigofères, et qu'on le fixait à l'aide de l'urine. Il est véritablement extraordinaire que la propriété d'une espèce aussi répandue soit restée ignorée partout ailleurs que dans un coin reculé de la province de Minas. Il serait à désirer que les habitants des parties très-éloignées de l'empire du Brésil se

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol I et II.

(2) M. Dunal a bien voulu me permettre de joindre ici la description qu'il a faite de cette espèce pour le *Prodromus* de M. de Candolle : « So-« LANUM INDIGOFERUM (AUG. DE S. HIL. in Mer., et de Lens, *Dict. de Mat.* « *méd.*, VI, p. 416). Ramis glabris, teretibus, hinc inde angulatis, sub-« dichotomis; foliis breviter petiolatis, geminis altero minore, lanceo-« latis, utrinque acuminatis, supra glabris, nitidiusculis, subtus palli-« dioribus; racemis gracilibus, cymosis, suboppositifoliis, in summi-« tatibus ramorum sæpe approximatis, confertis. — S. cæruleum VEL-« LOZO, *Fl. Fl.*, t. CX, et SENDTN. in MART., *Herb. Bras.* — ENDL. et « MART., *Fl. Bras. Sol.*, p. 21, n° 17, t. I, f. 35-40. »

missent à cultiver les Indigofères dont ils pourraient exporter les produits avec utilité, et en même temps ils feraient bien de rechercher, par des expériences comparatives, si le *Solanum indigoferum*, qui, dit-on, donne une plus belle fécule que les Indigofères eux-mêmes, n'aurait pas encore l'avantage de moins fatiguer le sol, de fournir des résultats plus considérables et d'être enfin d'une culture plus facile.

Après avoir quitté la *fazenda* de S. Miguel e Almas, je traversai, pendant environ 1 lieue, des *campos* couverts d'arbres rabougris, et j'arrivai au pied de la *Serra de Piumhy*, que j'avais déjà vue dans le lointain, avant même d'arriver à Pònte Alta. Elle est, en grande partie, couverte de pâturages au milieu desquels des rochers nus et noirâtres se montrent par intervalles; dans tous les enfoncements on voit des bouquets de bois. En suivant un chemin souvent pierreux et difficile, je montai la Serra très-obliquement, et enfin je parvins à son sommet, où je jouis d'une des vues les plus étendues que j'eusse jamais admirées. Le pays que je venais de parcourir ne présentait, à la vérité, qu'une immense suite de mornes couverts presque tous de pâturages et où rien n'arrêtait mes regards; mais celui où j'allais descendre m'offrait quelques points où mes yeux pouvaient s'arrêter avec plaisir. Au pied de la montagne, j'apercevais une *fazenda* entre des bois; plus loin, sur la droite, je découvrais, à l'entrée d'une plaine, le village de Piumhy; enfin, plus sur la droite encore et beaucoup plus loin, je voyais à l'horizon la Serra da Canastra (la montagne de la malle), qui mérite assez bien ce nom, puisqu'elle est allongée, qu'elle paraît égale et un peu bombée à son sommet, et qu'elle est coupée verticale-

ment à ses deux extrémités. J'avais fondé de grandes espérances pour la botanique sur la Serra de Piumhy; elles furent entièrement trompées; je n'y trouvai aucune plante que je n'eusse déjà; j'y vis extrêmement peu de fleurs, et je n'y observai même qu'une seule espèce qui appartînt à des pays de montagnes.

Depuis le bas de la Serra jusqu'à Piumhy, il y a environ trois quarts de lieue. Avant d'arriver à ce joli village, je traversai à gué la petite rivière des *Araras* (aras), et au pied du village le ruisseau de *Tabuões* (grosses planches).

En arrivant à Piumhy (1), je me présentai chez l'*alferes* (sous-lieutenant), qui remplaçait le commandant, et je le priai de me procurer un logement, car il passe trop peu de monde dans ce village pour qu'on ait songé à y bâtir une auberge. L'*alferes* me conduisit à une maison où j'étais extrêmement bien, et promit de faire tout ce qu'il pourrait pour me procurer un *tocador*.

Le nom de Piumhy est commun au village, à une rivière qui en est éloignée de 1 ou 2 lieues et à la Serra dont j'ai déjà parlé plus haut. On m'assura, dans le pays, que c'était celui d'une petite mouche fort incommode, très-commune sur le bord de la rivière (2).

Le petit village de Piumhy doit son origine à un rassemblement que l'on avait formé pour détruire une réunion de nègres fugitifs (*quilombo*), qui s'étaient retirés dans la

(1) C'est à tort que d'Eschwege écrit *Pinhoi*, et Pohl *Piuhy*. Pizarro dit d'abord que le village de Formiga est peu éloigné de celui de *Piauhy* (*Mem. hist.*, vol. VIII, part. segunda, 196); mais, quand il entre dans quelques détails, il écrit, comme moi, *Piumhy* (l. c., 198).

(2) *Piumhy* ne viendrait-il pas plutôt du mot guarini *Mbiyui*, hirondelle ?

Serra da Canastra, et qui inquiétaient le petit nombre de cultivateurs établis dans le voisinage. Après la destruction du *quilombo*, le rassemblement continua à subsister ; on bâtit une chapelle à Piumhy ; les colons dispersés s'en rapprochèrent, et peu à peu se forma le village. On trouva de l'or dans les environs et l'on travailla à l'extraire ; mais bientôt on reconnut que l'on n'était point dédommagé de ses frais par le produit ; on renonça entièrement au travail des mines, et les habitants de Piumhy ne s'occupent plus aujourd'hui que de l'agriculture. Ils passent leur vie dans leurs *fazendas* ou leurs *sitios* et ne viennent au village que le dimanche, aussi trouvai-je la plupart de leurs maisons fermées.

C'est du *termo* de Tamanduá que dépend Piumhy. Ce village est le chef-lieu d'une paroisse qui comprend quatre mille âmes (1), dans une étendue de 22 lieues portugaises de longueur sur 14 de large, c'est-à-dire à peu près treize individus par lieue carrée. L'église paroissiale, dédiée à Notre-Dame de la délivrance (*Nossa Senhora do Livramento*) (2), n'a point de succursale (1819) ; on compte seulement dans son ressort quatre chapelles particulières (*eremidas*), dont les propriétaires ont coutume de faire venir un prêtre pour leur dire la messe les jours de grande fête (3).

(1) Je tiens ce chiffre du curé de Piumhy, c'est-à-dire de la personne qui, par la nature de ses devoirs, était le plus en état de connaître la vérité. Pizarro faisait monter, en 1822, la population de cette paroisse à 3,620 persomes seulement.

(2) Piz., *Mem.*, VIII, part. segunda, 198.

(3) C'est encore du curé de Piumhy que je tiens ce détail. Pizarro dit (*l. c.* 199) que la paroisse de Piumhy a une succursale (*capella curada*), celle de *S. Francisco*, située aux sources de la rivière du même nom ;

Piumhy est situé presque à l'entrée d'une plaine ondulée couverte de pâturages, au milieu desquels s'élèvent quelques bouquets de bois. Quoiqu'à une demi-lieue de la Serra qui porte son nom, ce village, vu des coteaux voisins, semble être adossé à la montagne, et l'on croirait que les bois qui l'en séparent appartiennent encore à cette dernière. Des collines peu élevées et arrondies bordent la plaine où le village est bâti, et, du côté de l'occident, on découvre dans le lointain la Serra da Canastra.

Quoique Piumhy soit, comme je l'ai dit, le chef-lieu d'une paroisse, on n'y compte pas plus d'une soixantaine de maisons, dont trente environ sont couvertes en tuiles. Elles sont disposées de manière à former une sorte d'Y très-imparfait. Les rues qui s'étendent du côté de la Serra vont en pente et n'ont aucune régularité; mais celle qui termine le village du côté de la plaine occupe une plate-forme parfaitement égale; elle est extrêmement large, régulière et bordée de maisons assez jolies. L'église s'élève à l'entrée de cette rue à une égale distance des deux rangs de maisons; elle est neuve et bien bâtie.

De cette même rue on découvre tout à la fois la plaine et les montagnes, et l'ensemble de cette vue a quelque chose de riant et de majestueux, qui emprunte un charme de plus du contraste que produit le village avec la profonde solitude de tous les alentours. Le lendemain de mon arrivée à Piumhy, je sortis aussitôt après m'être levé, pour contempler ce paysage; le ciel était de l'azur le plus beau; ce calme délicieux que l'on ne connaît point en Europe ré-

mais, comme le livre de cet auteur porte la date de 1822, il n'est pas absolument impossible que la succursale qu'il indique ait été créée depuis mon passage dans le pays.

gnait dans toute la nature ; j'éprouvai encore un instant d'enthousiasme.

Il n'y a, à Piumhy, que deux boutiques fort mal garnies et quelques *vendas* qui ne le sont pas mieux. Les habitants, comme je l'ai dit, sont à peu près tous des agriculteurs. Ils mettent à profit les terres des bois voisins (1), qui sont propres à tous les genres de culture, et ils s'adonnent principalement à celle des cotonniers, qui réussissent fort bien dans ce canton. A en juger par les apparences, on croirait aussi que les pâturages sont très-bons ; mais on assure que, vers les mois de juin et de juillet, époque de la plus grande sécheresse, il y meurt un très-grand nombre de bestiaux, ce que les uns attribuent à la dureté de l'herbe, les autres à la mauvaise qualité de certaines plantes.

Pendant mon séjour à Piumhy, je reçus la visite du curé du village. C'était un homme encore jeune, poli, et bien élevé, décoré de l'ordre du Christ, comme l'étaient alors tous les curés de la province des Mines. Je lui dois les renseignements que j'ai donnés plus haut sur l'histoire de Piumhy, l'étendue et la population de cette paroisse (2).

Le commandant temporaire du village, qui, comme on l'a vu, m'avait promis, lors de mon arrivée, de faire son possible pour me procurer un *tocador*, m'amena un *pedestre* (3) le lendemain matin, et me dit que, n'ayant pu trouver personne qui voulût me suivre volontairement, il avait

(1) Comme je l'ai souvent répété, les Brésiliens ne cultivent que les terrains originairement boisés dont ils ont coupé et brûlé les arbres.

(2) Voyez les notes qui précèdent.

(3) Les *pedestres* forment une milice inférieure composée d'hommes de couleur (voyez mes *relations* précédentes).

été obligé d'en donner l'ordre à l'homme qu'il me présentait ; il ajouta que cet homme m'accompagnerait jusqu'au district voisin, et que là il serait remplacé par un autre *pedestre*. « Personne, me dit le commandant, ne veut ici gagner de l'argent, pour peu qu'il soit nécessaire de travailler d'une manière suivie. Les *fazendeiros*, qui ont tous une grande étendue de terre, laissent les pauvres en cultiver autant qu'ils veulent ; avec très-peu de travail, ces derniers sont sûrs de recueillir assez pour vivre pendant le cours d'une année, et ils aiment mieux se reposer que de jouir d'une aisance qu'ils devraient à quelques sueurs. »

Le soir du jour où j'avais arrêté le *pedestre*, je l'envoyai chercher, mais il me fit dire qu'il ne pouvait se rendre chez moi parce qu'il était occupé. Cette réponse était d'assez mauvais augure ; le lendemain matin l'homme avait disparu. J'allai en donner avis au commandant, qui ne put pas même me procurer un autre *pedestre* pour me suivre pendant deux jours. Tous les jeunes gens avaient pris la fuite, lorsqu'ils avaient su qu'on voulait mettre l'un d'eux en réquisition, et cependant j'avais répété que je payerais bien celui qui me suivrait même une seule journée. Je partis encore une fois sans *tocador*.

J'ai déjà dit que Piumhy est situé à l'entrée d'une plaine. Le pays que je traversai, dans un espace de 3 lieues et demie, pour me rendre à la *fazenda* de *Dona Thomazia*, où je fis halte, est presque plat et offre des pâturages naturels au milieu desquels de petits bois épars forment des espèces de compartiments d'un effet très-agréable. Suivant l'époque à laquelle les pâturages avaient été brûlés, ils présentaient une teinte différente, et, comme l'on n'en brûle qu'une certaine quantité à la fois, on voyait, dans la cam-

pagne, toutes les nuances de verdure. Aucun arbre ne croît dans ces *campos*, formés, ce qui est rare dans cette contrée, d'une herbe presque aussi haute que celle de nos prairies. La Graminée n° 335, recherchée des bestiaux, principalement lorsqu'elle commence à croître, est ici fort commune; elle l'est également dans les *campos* du canton de Rio Grande; mais je l'avais à peine aperçue depuis S. João d'El Rei.

Je n'aperçus pas une seule tête de bétail durant toute la journée; mais on me dit, à la *fazenda* où je fis halte, que, dans cette saison (avril), les bêtes à cornes se retiraient toujours dans les bois, et qu'on ne les voyait dans les *campos* que pendant la saison des pluies, parce qu'alors les bois étaient remplis de taons (*mutucas*). Peut-être est-il arrivé plus d'une fois que, lorsque je me plaignais de ne point apercevoir de bestiaux, ils étaient ainsi cachés dans les bois; mais il n'en est pas moins très-vraisemblable que toute la partie occidentale de la province de Minas pourrait nourrir des troupeaux infiniment plus nombreux que ceux qui y existent (1).

Depuis Piumhy jusqu'à la *fazenda* de Dona Thomazia, j'eus toujours devant moi la Serra da Canastra, qui se présentait dans le lointain avec son imposante régularité.

Je n'aperçus, dans le chemin, ni maisons ni plantations;

(1) En parlant du pays qui s'étend, en ligne à peu près directe, de Barbacena au Rio de S. Francisco, celui où se trouvent situés les villages de S. João Baptista, d'Oliveira et de Formiga, M. da Cunha Mattos dit (*Itin.*, I, 71) « qu'on n'y élève pas la millionième partie des bêtes à cornes qui pourraient y vivre. » Ce chiffre n'est qu'une figure, sans doute; mais il indique assez combien, dans l'opinion de l'honorable voyageur, on pourrait tirer parti de la contrée dont il s'agit, et combien ses habitants se rendent coupables de paresse et d'incurie.

mais, en revanche, je rencontrai plusieurs chariots attelés de trois ou quatre paires de bœufs qui, à l'occasion des fêtes de Pâques, transportaient des familles au village. Dans le Sertão, où les *fazendas* sont souvent fort éloignées de la paroisse, les hommes seuls s'y rendent dans le courant de l'année ; mais, aux deux grandes fêtes, Noël et Pâques, la famille entière entreprend ce voyage ; on empile les femmes et les enfants dans des chars à bœufs ; on passe quelques jours dans la maison que l'on possède au village et, ensuite, on revient à son habitation.

Les chariots dans lesquels on fait ces voyages sont ceux dont se servent, pour le transport de leurs denrées, les cultivateurs des parties de la *comarca* de S. João d'El Rei qui ne sont pas très-montagneuses. Comme je l'ai dit ailleurs (1), ces chariots sont semi-elliptiques et portés sur deux roues presque pleines. De longs bâtons retiennent une grande natte qui ferme la voiture par devant comme un char de triomphe et la laisse ouverte par derrière. On couvre ces chariots avec des cuirs de bœufs.

La *fazenda* de Dona Thomazia, où je fis halte, était ainsi appelée du nom de celle qui la possédait. Ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire (2), cette *fazenda* a une étendue assez considérable ; j'y vis plusieurs nègres, des bêtes à cornes et un grand nombre de pourceaux : cependant la maison de la propriétaire n'était qu'une misérable cabane dont tout l'ameublement se composait d'une table et de quelques bancelles. Dans le Sertão, une foule de *fazendeiros* ne sont pas logés d'une manière plus magnifique.

(1) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, I, 254.

(2) Voyez, plus haut, chap. VI.

Je fis ma visite dans toutes les maisonnettes qui dépendaient de la *fazenda* de Dona Thomazia, dans la grange, dans les cases à nègres, et, ayant reconnu qu'il était impossible d'y placer mes effets, je me logeai sous un hangar ouvert de tous les côtés et embarrassé par les pièces d'un chariot que l'on y construisait. Pendant que j'analysais les plantes que j'avais recueillies dans le cours de la journée, j'étais dévoré par des insectes et obligé, à chaque instant, de changer de place pour éviter le soleil.

Dona Thomazia et sa fille vinrent me visiter dans mon triste gîte, et me dirent que les terres de ce canton, d'une fort bonne qualité, étaient propres à tous les genres de culture et que le maïs y rendait, par *alqueire*, dix à onze chars de vingt *alqueires*, c'est-à-dire 200 à 220 pour 1 (1) ; elles ajoutèrent que ce n'était point dans les *campos*, mais dans les bois, que les bestiaux trouvent les herbes qui en font périr un si grand nombre ; ce qui est assez vraisemblable, car les Rubiacées connues sous le nom d'*Ervas de rato*, que l'on regarde comme si dangereuses pour le bétail, sont des plantes de bois vierges ou de *capoeiras* (2).

Entre l'habitation de Dona Thomazia et celle de João Dias, où je fis halte, le pays, plus rapproché de la Serra da Canastra, devient moins égal, mais il offre la même alternative de bouquets de bois et d'excellents pâturages où le

(1) Comme je l'ai dit ailleurs (*Voyage dans le district des Diamants*, I, 254), les propriétaires de la partie de la *comarca* de S. João où l'on peut faire usage de voitures pour le transport des denrées comptent par chars le produit de leurs terres.

(2) Telles sont les espèces que j'ai appelées *Rubia noxia, Psychotria noxia, Palicourea Marcgravii* (voyez mon *Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*, 229 et suiv.).

capim frecha croît toujours avec abondance. Devant moi, à l'horizon, la Serra da Canastra qui se présentait avec la même forme ; un peu sur la gauche, d'autres montagnes beaucoup moins élevées ; deux ou trois misérables chaumières construites en terre et en bois où le jour pénétrait de toute part, une seule habitation passable ; point de bestiaux, aucun voyageur dans les chemins, pas la moindre trace de culture ; partout une vue très-étendue, mais qui montrait combien le pays est désert : voilà, en deux mots, le tableau qui s'offrit à mes regards pendant toute ma journée. Je ne puis dire cependant qu'il y eût rien dans le paysage qui inspirât la tristesse : ce mélange de bois et de pâturages d'où résultent des espèces de compartiments de différentes nuances, les ondulations variées du terrain, les montagnes élevées qui bordent l'horizon du côté de l'ouest, tout cet ensemble produit un effet très-agréable.

Depuis Piumhy, le terrain, surtout dans les fonds, avait pris une teinte d'un rouge foncé. Là, comme dans les autres parties du Désert que j'avais parcourues à l'époque de mon premier voyage, les bords des ruisseaux sont fangeux et offrent, avec un grand nombre de Palmiers, des arbres serrés les uns contre les autres, à tige assez grêle, élancée, rameuse dès la base, mais dont les branches sont en partie dépouillées de feuilles. Cette nuance de végétation est particulière au Sertão.

A une demi-lieue de la *fazenda* de *João Dias*, je traversai un *capão* (1) dont la verdure était d'une fraîcheur qui égalait au moins celle des bois des environs de Rio de Janeiro.

(1) Les *capões* sont, comme on sait, des bouquets de bois qui s'élèvent, dans les fonds, au milieu des *campos*.

Après ce *capão*, je passai la petite rivière qui porte le nom de *Ribeirão dos Cabrestos* (torrent des licous), et j'arrivai à la *fazenda* de João Dias (nom d'homme), qui fut le terme du voyage de la journée.

On voyait, dans cette *fazenda*, une cour immense bordée de grands pieux, beaucoup de petites chaumières où couchaient les nègres, où l'on serrait la récolte, etc., mais on cherchait inutilement la maison du maître; il demeurait lui-même dans une misérable cabane qui ne différait pas des autres. Je ne fus point mal reçu, mais tout ce qu'on put faire pour moi fut de me placer dans une petite forge où le vent pénétrait de tous les côtés, et où moi et mes gens n'avions pas la place de nous retourner.

Je ferai remarquer que, tandis qu'il y a partout des mines de fer immenses dans la province de Minas Geraes, celui que l'on travaillait à la *fazenda* de João Dias venait de Rio de Janeiro, qui est éloigné de ce pays de plus de 100 lieues : cela tient peut-être à ce que l'on préférait le fer étranger comme plus malléable, ou à ce que les fabricants de fer de la province avaient trop négligé de s'assurer des débouchés; peut-être aussi le bon propriétaire de la *fazenda* de João Dias s'imaginait-il travailler le fer étranger, lorsque tout bonnement il employait celui de son propre pays.

CHAPITRE X.

LA SERRA DA CANASTRA ET LA CASCADE APPELÉE CACHOEIRA DA CASCA D'ANTA, SOURCE DU RIO DE S. FRANCISCO.

A quelle chaîne de montagnes se rattache la *Serra da Canastra*. — L'auteur part avec José Marianno pour la visiter. — Pays situé au delà de João Dias. — Chaumières. Réponse du propriétaire de l'une d'elles. — Le côté oriental de la montagne. — Défilé entre le côté méridional et la *Serra do Rio Grande*. — Description du côté méridional. — La cascade appelée *Cachoeira da Casca d'Anta*, origine du Rio de S. Francisco. — La chaumière de *Felisberto*; réception qu'il fait à l'auteur; portrait de cet homme. — L'auteur se rend au pied de la cascade. Description de cette dernière. — L'auteur se met en route pour retrouver sa caravane. — Chaumières voisines de la Cachoeira da Casca d'Anta. Faibles ressources des habitants de ces chaumières. Leurs plaintes. Éloignement de l'église paroissiale; difficulté des enterrements. — Pays situé au delà de João Dias. Chars chargés de denrées. — *Fazenda do Geraldo*. — L'auteur part avec Firmiano pour monter sur la Serra da Canastra. — Le flanc de la montagne; charmante cascade. Sommet ou *chapadão*. Étendue. — L'auteur se met en route pour Araxá; il tourne la Serra da Canastra. Cascade. — La *Fazenda de Manoel Antonio Simões*. — La cascade appelée *Cachoeira do Rolim*. Une autre cascade. — Pays situé entre Manoel Antonio Simões et la *fazenda* de *Paiol Queimado*.

En m'éloignant du Rio das Mortes Pequeno, je m'étais, comme on l'a vu, dirigé à peu près vers l'ouest-quart-nord-ouest, suivant toujours une croupe élevée d'où naissent, du côté du nord, les premiers affluents du S. Francisco, et, du

côté du sud, ceux du Rio Grande (1). C'est cette croupe qui borne, au midi, le vaste bassin du S. Francisco et de ses affluents, bassin formé, à l'est, par la Serra do Espinhaço, et, à l'ouest, par une autre chaîne dont j'ai parlé ailleurs (2). Cette dernière divise, en partie, les eaux du nord du Brésil de celles du sud; elle forme une portion de l'immense système de montagnes que d'Eschwege a nommé *Serra das Vertentes*, et a été appelé par moi, comme je l'expliquerai bientôt, *Serra do S. Francisco e da Paranàhyba*.

Déjà, avant d'arriver à Formiga, j'avais aperçu, à l'horizon, la Serra da Canastra. Cette montagne, qui, semblable à un immense coffre, présente, dans le lointain, sa masse imposante, paraît alors isolée, mais il n'en est réellement pas ainsi. Elle fait partie de la Serra das Vertentes, c'est-à-dire, comme on l'a vu tout à l'heure, de ce plateau élevé ou cette chaîne qui, du côté de l'ouest, borde le bassin du S. Francisco.

Plus tard, j'aurai occasion de parler de cette même chaîne; ici je m'occuperai uniquement de la Serra da Canastra.

Depuis longtemps je savais confusément qu'il existait dans cette montagne ou dans son voisinage une cascade fort remarquable, mais personne n'avait pu me donner, à cet égard, aucun renseignement bien précis. Voulant visiter la cascade, je laissai à la *fazenda* de João Dias Firmiano et Laruotte avec tout mon bagage et n'emmenai (9 avril) avec moi que José Marianno. Je partis persuadé que j'avais

(1) Je n'ai point vu la Serra Negra qui, selon Cazal (*Corog Braz.*, I, 374, 382), sépare, dans une grande étendue, la *comarca* de Sabará de celle du Rio das Mortes; mais il est évident qu'elle fait partie du plateau dont il s'agit ici, que peut-être elle le commence du côté de l'est.

(2) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 69.

à peine 3 lieues à faire pour arriver à la cascade et qu'elle tombait des montagnes voisines de la Serra.

A mesure que nous nous éloignions de la *fazenda* de João Dias, le pays devenait plus montagneux, offrant toujours des bois dans les fonds et des pâturages sur les hauteurs.

Cependant nous avions déjà fait beaucoup plus de 3 lieues, et nous n'avions pas encore aperçu de maisons, quoiqu'on nous en eût annoncé plusieurs : aucun voyageur; point de bestiaux; une belle solitude, mais une solitude profonde.

A notre grande satisfaction, nous rencontrâmes enfin une négresse à qui nous demandâmes le chemin, et j'appris, avec autant de surprise que de plaisir, que nous ne nous étions pas égarés un seul instant. José Marianno savait saisir le moindre indice, il en tirait les conclusions les plus justes, et possédait l'art de se conduire avec sûreté dans un pays où un autre se serait égaré mille fois. Nous sûmes par la négresse que, quoique nous eussions fait beaucoup de chemin, nous étions encore bien loin de la cascade.

Alors nous avions déjà passé plusieurs ruisseaux d'une limpidité que rien n'égale, entre autres ceux appelés *Ribeirão da Prata* (torrent d'argent), *Ribeirão da Capimvara* (torrent du capybara), et, dans le reste de la journée, nous en traversâmes encore d'autres, qui tous se joignent au Rio de S. Francisco.

A mesure que nous avancions, nous découvrions mieux la Serra da Canastra. Vu de plus près, son sommet cesse de présenter la même régularité; cependant il est bien loin d'offrir aucune de ces anfractuosités que l'on observe communément dans les grandes chaînes de montagnes.

Nous avions fait environ 4 lieues, quand nous aperçûmes

les premières chaumières, mais elles étaient un peu éloignées du chemin. Plus loin, nous en vîmes une sur le bord même de la route; nous nous y arrêtâmes un instant, et l'on nous dit, comme la négresse à laquelle nous nous étions adressés en premier lieu, que nous étions encore à une très-grande distance de la cascade.

Je demandai au propriétaire de la chaumière comment il pouvait vivre dans une telle solitude. Je n'aime pas le bruit, me répondit-il; mais je ne suis pas seul, puisque j'ai avec moi ma femme et mes enfants, et, excepté le sel, ma terre produit avec abondance tout ce dont j'ai besoin.

Jusqu'alors nous avions toujours eu devant nous le côté oriental de la montagne. Ce côté offre une pente plus ou moins rapide; on y voit des pâturages, et presque nulle part il ne me parut inaccessible. A mesure qu'on se rapproche de la montagne, les maisons deviennent moins rares; nous vîmes aussi quelques plantations de maïs et quelques bêtes à cornes.

Cependant nous nous étions dirigés un peu vers le midi, et bientôt nous arrivâmes à l'extrémité sud du côté oriental de la montagne. Là est une espèce de défilé qui sépare le côté méridional de la Serra da Canastra d'une autre Serra appelée *Serra do Rio Grande*. Celle-ci, beaucoup moins haute, beaucoup moins régulière que l'autre, se dirige à peu près de l'ouest vers le sud-est, et se rattache à d'autres montagnes plus orientales qui font partie de la *comarca* du Rio das Mortes. Il paraîtrait aussi, d'après ce qui m'a été rapporté, que la Serra da Canastra et celle du Rio Grande se joindraient à l'extrémité occidentale de l'espèce de défilé qu'elles laissent entre elles. Quoi qu'il en soit, si, comme je le proposerai bientôt, on convient de donner un nom

général au diviseur des eaux du Paranahyba et du S. Francisco, celui de *Serra do S. Francisco e da Paranahyba*, il faudrait dire que l'extrémité de cette Serra est formée par la Serra da Canastra, car le Rio de S. Francisco naît du côté austral de cette dernière.

Dans le defilé dont j'ai parlé plus haut, nous nous trouvions fort rapprochés de cette montagne. Là son sommet est parfaitement égal ; ses flancs, dans une grande partie de sa hauteur, offrent des rochers sillonnés, exactement taillés à pic et inaccessibles, au-dessous desquels des bois et des pâturages naturels s'étendent, par une pente assez douce, jusqu'à la partie la plus basse d'une vallée profonde où coule déjà le Rio de S. Francisco. Les rochers, quoiqu'ils se présentent comme une sorte de muraille presque verticale, sont loin cependant d'être entièrement nus; çà et là il sont couverts d'un gazon très-fin qui ne laisse apercevoir leur couleur grisâtre que par intervalles. Nulle part je n'avais vu une verdure aussi belle et aussi fraîche que celle des pâturages qui, comme je l'ai dit, s'étendent au-dessous des rochers à pic, et les teintes plus foncées des bois voisins ne lui étaient point inférieures en beauté.

Ayant traversé un bois dont la végétation était d'une fraîcheur extrême, nous arrivâmes à une chaumière et nous demandâmes la maison de Felisberto, cultivateur, que nous savions demeurer fort près de la cascade. Lui-même était présent et nous répondit qu'il allait nous servir de guide.

Nous nous enfonçâmes dans un bois, et bientôt nous commençâmes à entendre le bruit de la cascade. D'après des renseignements que l'on m'avait donnés quelques instants auparavant, je savais alors qu'elle tombait du côté

méridional de la Serra da Canastra. Tout à coup j'en aperçus le sommet, et bientôt je la découvris tout entière, autant, du moins, qu'on peut la découvrir du lieu où nous étions. Ce spectacle nous arracha, à José Marianno et à moi, un cri d'admiration. A l'endroit où l'eau tombe, les rochers à pic de la montagne s'abaissent un peu à leur sommet et laissent voir une crevasse large et profonde qui, formant un zig zag, nous parut se prolonger dans les deux tiers de leur hauteur. Du point, encore très-élevé, où s'arrête la crevasse, s'épanche majestueusement une belle nappe d'eau dont le volume est plus considérable d'un côté que de l'autre. Le terrain qui s'étend incliné au-dessous de la cascade est fort inégal ; un mamelon, couvert d'un gazon verdoyant, cache la partie inférieure de la nappe d'eau, et, sur le côté droit, descend vers elle un bois d'une teinte sombre. Telle est la source du Rio de S. Francisco.

La vue dont j'ai tâché de donner une idée est aussi celle que l'on a de la maison de Felisberto. Le soir, un clair de lune superbe me permettait de distinguer tous les objets, et la cascade semblait illuminée par le feu qui consumait un pâturage voisin.

Felisberto nous accueillit à merveille. Il habitait une humble chaumière dépourvue de toute espèce de commodité. Du lait et des haricots cuits dans de l'eau firent notre souper; pour lit, on me donna un matelas de paille de maïs, sans draps; mais tout cela était offert de bon cœur.

La maison de Felisberto est située sur le bord d'une route qui conduit aux parties les plus reculées du désert et au village de *Desemboque*, célèbre dans le pays par la fécondité des terres qui l'environnent. Cette route so-

litaire suit, entre les deux Serras (1), le défilé qui les divise et qui peut avoir, m'a-t-on dit, 4 lieues de longueur.

Mon hôte m'avait offert de me conduire le lendemain au matin au pied de la cascade qui porte le nom de *Cachoeira da Casca d'Anta* (2); mais quelques occupations l'en empêchèrent, et il me donna pour guide son beau-père, Manoel Lopes, qui demeurait à une demi-lieue de chez lui. Avant de prendre congé de Felisberto, je voulus lui faire accepter quelque argent; cela ne fut pas possible. Pendant que j'étais resté chez lui, cet homme m'avait montré une bonté, une tranquillité d'âme, une résignation aux volontés du ciel, une patience à supporter la pauvreté que l'on ne trouve guère que loin des villes. Felisberto, s'il vit encore, a sans doute oublié l'étranger qui vint de si loin lui demander un abri; moi, je crois le voir encore assis sur un banc de bois, dans une chambre obscure et sans meubles; je crois l'entendre me raconter avec calme les vexations dont il avait été l'objet : les exemples d'honnêteté et de vertus ne sont pas assez communs pour qu'on puisse les oublier.

Sur les onze heures du matin, nous partîmes, José Marianno et moi, de la maison de Lopes pour nous rendre à la cascade. Après avoir traversé un bois touffu, en suivant un petit sentier peu frayé et embarrassé par des Bambous,

(1) La Serra da Canastra et la Serra do Rio Grande (voyez plus haut, p. 182).

(2) *Cachoeira* signifie cascade. *Casca d'Anta* (écorce de tapir) est le nom que l'on donne au *Drimys Granatensis*, parce qu'on prétend que c'est le tapir (*anta*) qui a fait découvrir les propriétés excellentes de l'écorce de cet arbre (voyez mes *Plantes usuelles des Brésiliens*).

nous arrivâmes sur le bord du Rio de S. Francisco, qui, en cet endroit, est à environ une demi-lieue de sa source et peut avoir vingt à trente pas de largeur. Ses eaux, d'une limpidité et d'une fraîcheur extrêmes, ont peu de profondeur et laissent voir jusqu'au moindre caillou du lit où elles coulent. Je me déchaussai pour passer la rivière, et, comme elle est embarrassée par des pierres extrêmement glissantes, ce ne fut point sans quelque peine que je parvins sur l'autre rive. Là nous trouvâmes un bois encore plus difficile que le premier, et Manoel Lopes, qui me précédait, était obligé, à chaque pas, de couper les Bambous et les branches d'arbres qui gênaient notre marche. Bientôt nous passâmes une seconde fois le Rio de S. Francisco, et, après avoir traversé un pâturage naturel, nous trouvâmes les bords de la rivière tellement obstrués par des branchages, qu'il nous fallut marcher dans son lit. Jusqu'au pied de la cascade, il est rempli de grosses pierres glissantes, qui tantôt sont couvertes par l'eau, tantôt s'élèvent au-dessus de sa surface, et il m'eût été impossible d'avancer, si je n'avais été continuellement aidé par Manoel Lopes et José Marianno. Enfin, après une marche extrêmement pénible, nous parvînmes au pied de la Cachoeira da Casca d'Anta, que nous découvrions déjà depuis longtemps.

Chez Felisberto, j'en étais à plus d'un quart de lieue et je ne la découvrais qu'imparfaitement. Je vais la peindre telle qu'elle s'offrit à mes regards, lorsque j'en fus aussi rapproché qu'il est possible. Au-dessus d'elle on voit, comme je l'ai dit, une large crevasse; à l'endroit où elle tombe, les rochers forment une concavité peu sensible. De la maison de Felisberto, la cascade m'avait paru n'avoir que le

tiers de la hauteur des rochers ; après l'avoir examinée de différents points, je crois pouvoir dire avec plus de certitude qu'elle en a les deux tiers. Je ne l'ai point mesurée ; mais, d'après l'estimation probablement très-approximative de M. d'Eschwege, elle aurait plus de 667 pieds anglais (203^m,23) (1). Elle ne se précipite point avec rapidité, mais elle présente une belle nappe d'eau blanche et écumeuse qui s'épanche lentement et qui semble formée par de larges flocons de neige. Ses eaux sont reçues dans un bassin demi-circulaire, bordé de pierres entassées sans ordre; et de là, par une pente assez roide, elles s'écoulent pour former ce Rio de S. Francisco qui a près de 700 lieues de cours et reçoit une foule d'autres rivières.

En tombant, les eaux de la Cachoeira da Casca d'Anta font un bruit que l'on entend d'assez loin, et en même temps elles produisent un brouillard extrêmement fin, que l'air, agité par leur chute, porte à une assez grande distance.

Des deux côtés de la cascade, les rochers humides, quoique taillés presque à pic, sont couverts d'un gazon fin et assez vert, qui ne laisse voir que par intervalles leur couleur noirâtre. Au-dessous des rochers, le terrain s'étend en pente jusqu'à la rivière : dans la partie la plus rapprochée de la cascade, il n'offre que des arbrisseaux; mais, quelques pas plus loin, il est déjà couvert d'épaisses forêts, où l'on voit une foule de Palmiers à la tige élancée et menue. La verdure de toutes les plantes est d'une fraîcheur

(1) D'Eschwege pense, comme je l'ai dit, que le rocher à pic a plus de 1,000 pieds (*Bras. die Neue Well*, I, 102). Si l'on retranche le tiers de ce nombre pour la partie de la montagne supérieure à la cascade, il est clair que l'on aura 667 pieds.

extrême, qu'entretient sans cesse le voisinage des eaux. Vis-à-vis de la cascade, l'horizon est borné par des montagnes couronnées de rochers qui appartiennent à la Serra do Rio Grande.

Pour sentir combien cet ensemble est ravissant, qu'on tâche de se représenter la réunion de tout ce qui charme dans la nature; le plus beau ciel, des rochers élevés, une cascade majestueuse, les eaux les plus limpides, la verdure la plus fraîche, enfin des bois vierges qui présentent toutes les formes de la végétation des tropiques.

Après nous être éloignés de la Cachoeira da Casca d'Anta, nous retournâmes à la maison de Manoel Lopes, qui avait été d'une bonté et d'une complaisance extrêmes pendant tout le temps qu'il m'avait servi de guide, et qui ne se montra pas moins désintéressé que son beau-frère Felisberto.

Ayant partagé avec Lopes son dîné de bananes et de haricots noirs, je montai sur mon mulet, et, pour n'avoir pas autant de chemin à faire le lendemain, je me rapprochai de 2 lieues de l'habitation de João Dias, où, comme je l'ai dit, j'avais laissé mes gens et mon bagage.

Je couchai dans une de ces maisonnettes que l'on rencontre avant d'arriver à la Serra da Canastra, et dont j'ai déjà parlé. La moindre chaumière de Sologne offre plus de commodités que ces misérables demeures. Elles sont construites grossièrement avec des bâtons croisés et de la terre glaise qui se détache de tous les côtés; une herbe menue, arrachée avec la terre qui environne ses racines, forme leur couverture. L'intérieur est divisé, par des cloisons, en petits réduits obscurs qui n'offrent d'autre ameublement qu'une couple de bancelles et quelques-uns de ces

lits rustiques que j'ai décrits ailleurs (1) ; à la muraille pendent des hardes et une selle.

Ce qu'il y a d'assez extraordinaire, c'est que des hommes blancs habitent ces pauvres cabanes. Il est assez vraisemblable que les premiers qui se sont établis dans ces lieux écartés étaient quelques coupables poursuivis par la rigueur des lois. Leurs enfants, élevés dans la solitude, auront mieux valu qu'eux ; l'occasion et le commerce des hommes développent le germe des passions, il périt s'il reste sans aliment.

Les habitants peu nombreux des environs de la Serra da Canastra, qui paraissent avoir les uns avec les autres des liens de parenté, cultivent la terre de leurs mains ; mais leurs denrées n'ont aucun débouché.

Les bestiaux qu'ils élèvent peuvent seuls leur procurer un peu d'argent, et encore sont-ils obligés de faire des avances considérables pour le sel, qui est ici d'une cherté exorbitante. Des marchands de bétail viennent jusque dans ces lieux écartés et font leurs achats chez les propriétaires. On se plaint encore, dans ce canton, des herbes vénéneuses qui, dit-on, nuisent aux bêtes à cornes ; cependant il est permis de regarder cette assertion comme une conjecture formée pour expliquer la mort presque subite

(1) Ces lits s'appellent *giraos*. Voici comment on les forme : on enfonce dans la terre, auprès de la muraille, quatre pieux que l'on dispose, en carré long, comme les quenouilles de nos lits, et, sur chaque paire de pieux les plus rapprochés, on fixe, avec une écorce tenace et flexible, un morceau de bois transversal ; sur les deux morceaux de bois transversaux, on range des perches, que l'on couvre d'une natte ou d'un cuir écru, et c'est là que l'on dort, adossé contre le mur et enveloppé dans une couverture ou une capote (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, I, 396).

des bestiaux, car personne ne peut montrer ces herbes dont il est tant question.

Un sujet de plainte mieux fondé, c'est la manière dont les *dizimeiros* (receveurs de la dîme) veulent que l'on paye l'impôt, refusant les denrées et exigeant du numéraire. Il faut convenir qu'il est difficile de donner de l'argent lorsqu'on ne peut presque rien vendre (1).

Tout le côté oriental de la Serra da Canastra dépend de la paroisse de Piumhy; mais, comme il y a environ 14 lieues portugaises jusqu'à l'église, les femmes ne font presque jamais ce voyage, et les hommes le font à peine une fois dans l'année. A la vérité, un prêtre vient quelquefois dire la messe dans une petite chapelle qui est à une couple de lieues de la *fazenda* de João Dias (2), et les habitants profitent de l'occasion pour se confesser et faire baptiser leurs enfants; mais cette occasion est extrêmement rare.

Comme les Brésiliens tiennent beaucoup à être inhumés dans les églises, et que le curé de Piumhy ne permettait point qu'on enterrât dans la chapelle dont j'ai parlé tout à l'heure, on transportait les corps à dos d'homme de la Serra jusqu'au village, et, pour me servir de l'expression du cultivateur chez lequel j'avais couché à 2 lieues de la cascade, les porteurs arrivaient presque dans le même état que celui qu'ils portaient en terre.

(1) J'ai déjà dit ailleurs ce qu'étaient, à cette époque, les *dizimeiros* et combien on avait à se plaindre d'eux. Je reviens sur ce sujet, dans cette *troisième relation*, au chapitre intitulé *Tableau général de la province de Goyaz*.

(2) C'est probablement cette chapelle qui formerait la succursale que Pizarro appelle *capella curada de S. Francisco*, et dont j'ai dit quelques mots dans le chapitre précédent.

Je retournai à la *fazenda* de João Dias par le chemin que j'avais déjà suivi. On croira peut-être que, dans ces lieux déserts, je dus trouver beaucoup de quadrupèdes ; je n'en aperçus pas un seul ; mais cela n'est point surprenant, parce que les habitants du Sertão passent la moitié de leur vie à chasser et s'étendent très-loin de chez eux.

Après avoir quitté la *fazenda* de João Dias pour me rendre à Araxá (1), je traversai des pâturages dont l'herbe, composée en grande partie de la Graminée n° 335, est presque aussi haute et aussi serrée que le foin de nos prairies.

En passant par ces pâturages, je rencontrai une suite de chars qui, attelés de trois et quatre paires de bœufs, étaient chargés de lard et conduits par des blancs. Je demandai d'où ils venaient, et j'appris qu'ils étaient partis, il y avait douze jours, du village d'Araxá, et qu'on les conduisait à S. João d'El Rei, où ils devaient arriver au bout d'un mois. Les frais d'un tel voyage sont peu considérables, parce que les conducteurs emportent avec eux ce qui est nécessaire pour leur nourriture et même le maïs destiné pour les bœufs. Malgré cela, il faut que les denrées trouvent bien peu d'a-

(1) Itinéraire approximatif de la Fazenda de João Dias au village d'Araxá :

De la Fazenda de João Dias à la Fazenda do Geraldo, habitation	3 1/2 legoas.
Manoel Antonio Simões, habitation	2
Paiol Queimado, habitation	5
Retiro da Jabutícabeira, chalais	3
Retiro de tras os Montes, chalais	3
Peripitinga, habitation	2
Araxá, village	2
	20 1/2 legoas.

cheteurs dans ce pays et y soient à bien bon marché pour qu'il y ait quelque avantage à leur faire faire un si long voyage.

A environ une demi-lieue de la *fazenda* de João Dias, je traversai, au milieu d'un *capão*, le Rio de S. Francisco, qui, en cet endroit, peut avoir 20 pieds de largeur, et dont les eaux limpides coulent sur un lit de pierres et de cailloux. Comme il n'était pas tombé d'eau depuis quelques temps, cette rivière était guéable; mais, après des pluies un peu longues, elle cesse de l'être, et il n'y a aucun pont pour la passer.

Entre João Dias et la *Fazenda do Geraldo*, où je fis halte, j'aperçus dans le lointain deux ou trois *fazendas* assez considérables pour le pays; mais je dois dire que, presque partout, ma vue, que rien n'arrêtait, pouvait embrasser un horizon immense.

Je ne revis la Serra da Canastra qu'après avoir fait plus d'une lieue. De ce côté, celui de l'est, elle ne présente, comme on l'a vu, aucun de ces accidents si ordinaires dans les pays de montagnes; mais, par sa masse et son élévation, elle répand de la variété dans le paysage. La verdure des bois et des *campos* était alors si fraîche, le ciel, dans le voisinage de la montagne, avait une teinte si douce, que je ne pouvais, sans plaisir, jeter les yeux sur cette vaste et tranquille solitude.

A peu de distance de la Fazenda do Geraldo, je passai devant la chapelle de *S. Roque* (S. Roch), où un prêtre vient quelquefois dire la messe aux habitants du pays. Elle est isolée, située sur une hauteur, construite en bois et en terre, sans aucun crépi et dans l'état le plus misérable. Tout auprès, on a bâti une maisonnette et un *ran-*

cho, pour recevoir ceux qui viennent y entendre la messe.

La Fazenda do Geraldo est assez considérable. On y voit une vaste cour, des *curraes* (enclos pour le bétail) fort grands, une grange qui ne l'est guère moins, des cases à nègres; mais, comme ailleurs, la maison du maître est petite et très-mal entretenue. On me plaça dans un *rancho* fermé, où j'étais parfaitement libre et à l'abri du vent et du froid.

Voulant monter sur la Serra da Canastra, je laissai, à la Fazenda do Geraldo, Laruotte et mon muletier, et je partis accompagné de l'Indien Firmiano.

A environ une demi-lieue de la *fazenda*, nous commençâmes à monter. J'ai déjà dit que le côté oriental de la Serra forme une pente douce et offre des pâturages dans les parties élevées, des bois dans les enfoncements. En suivant un chemin difficile et pierreux, nous traversâmes un bois d'une extrême fraîcheur qu'arrose un ruisseau limpide, et nous arrivâmes à de vastes *campos*, où tout récemment on avait mis le feu. Cette portion de la Serra, noircie et dépouillée de verdure, avait assez l'aspect de certains terrains volcaniques de nos montagnes d'Auvergne. Le feu n'était pas encore éteint; je voyais une flamme rouge et petillante s'étendre rapidement dans les gazons et des tourbillons de fumée s'élever lentement vers le ciel.

Arrivés à la moitié environ de la hauteur de la montagne, nous laissâmes sur notre droite une fort jolie cascade. Il s'en faut qu'elle ait la majesté de la Cachoeira da Casca d'Anta, mais elle produit dans le paysage un effet très-agréable. Elle peut avoir 30 à 40 pieds, et tombe du haut d'un rocher grisâtre et à pic, couronné par d'énormes touffes de lichens d'un blanc verdâtre. Quelques petits

arbres, qui ont poussé dans les fentes du rocher, cachent en partie les eaux de la cascade, qui s'écoulent dans un ravin profond, dont les côtés sont revêtus du gazon le plus vert.

Continuant à monter, nous laissâmes, à droite et à gauche, tantôt des pâturages, et tantôt des bois au milieu desquels un *Vochysia* se faisait remarquer par une immense quantité de fleurs dorées, disposées en longues grappes.

Au bout d'une couple d'heures, nous arrivâmes au sommet de la montagne.

Lorsqu'on découvre, de Piumhy, la Serra da Canastra, elle semble avoir sa plus grande longueur du midi au nord, mais il n'en est réellement pas ainsi ; elle n'a, dans cette direction, qu'à peu près cinq *legoas*, tandis qu'elle en a beaucoup plus de dix d'orient en occident. Son côté oriental, celui qui se présente quand on vient de Piumhy, est à peu près d'une hauteur égale, mais elle va en s'inclinant de l'est à l'ouest. A son sommet, elle offre, dans toute sa longueur, un vaste plateau inégal que les habitants du pays appellent *Chapadão*, mot qui est un augmentatif de *chapada*, et ne signifie pas autre chose que grand plateau (1). De là je découvris la plus vaste étendue de pays qui peut-être se fût offerte à mes regards depuis que j'existais : d'un côté la Serra de Piumhy bornait l'horizon ; ailleurs ma vue n'était limitée que par sa propre faiblesse, mais aucun village, aucune habitation, aucun point remarquable ne fixaient mes

(1) On croirait, d'après l'excellente carte de MM. Spix et Martius, que la Serra da Canastra s'étend depuis la *Serra Negra* (de Sabará) jusqu'au diviseur des eaux de S. Francisco et du Paranahyba ; mais ce que j'ai dit de cette montagne prouve suffisamment qu'elle commence ce grand diviseur et que, tout entière, elle en fait partie.

regards; partout un terrain simplement ondulé et un mélange de pâturages naturels et de bouquets de bois; je n'apercevais pas même le village de Piumhy, sans doute caché par quelque morne.

Le *Chapadão* est entièrement inculte et inhabité; il n'a même pas encore de maître (1819), mais les propriétaires des *fazendas* situées au-dessous de la montagne envoient leurs bestiaux paître dans les parties les plus voisines de leurs habitations. Dans les mois de juin et de juillet, il gèle habituellement sur le sommet de la Serra; cependant les bêtes à cornes n'en descendent point à cette époque, tandis qu'elles n'y veulent pas rester durant la saison des pluies, parce qu'il y tombe plus d'eau que partout ailleurs.

Le plateau est traversé par un chemin très-battu qui est la continuation de celui que j'avais suivi, et qui a deux embranchements, dont l'un conduit au village de Desemboque et l'autre à celui de *França* dont je parlerai ailleurs. Je vis, en plusieurs endroits, les traces des feux qu'avaient allumés les caravanes; les voyageurs trouvent de l'eau dans la montagne, mais ils y chercheraient vainement un abri.

Les parties les plus élevées du plateau, du moins celles que j'ai vues, ne présentent guère que des pierres amoncelées au milieu desquelles croissent abondamment plusieurs espèces de *Canela d'Ema* (*Vellozia*) et la Composée n° 372. Les parties les plus basses sont couvertes de pâturages où l'herbe est plus ou moins haute, plus ou moins épaisse, suivant que la terre végétale se trouve mêlée avec le sable dans une proportion plus ou moins considérable. Si quelque filet d'eau s'échappe sur un terrain en pente, la végétation y est plus fraîche et plus vigoureuse, et même, en certains endroits, il existe des bouquets de bois.

Depuis la Serra Negra, je n'avais vu nulle part une aussi grande variété de plantes que dans la Serra da Canastra. La famille qui y domine est celle des Composées. Plusieurs *Eriocaulon* y croissent aussi en grande abondance, et là ils trouvent, comme dans les montagnes élevées de la Serra do Espinhaço, ce genre de terrain qu'ils préfèrent, un mélange de sable blanc et de terre végétale noire. La Gentianée n° 375, la Convolvulacée n° 379, les Scrophularinées n° 391 et 377, sont aussi très-communes dans les pâturages du plateau de la Serra da Canastra. Quant aux Mélastomées, si communes dans d'autres montagnes, je n'en trouvai que six espèces. D'ailleurs, en très-peu de temps, je recueillis cinquante espèces de plantes que je n'avais pas encore trouvées dans ce voyage, et dont plusieurs m'étaient entièrement inconnues.

En descendant de la Serra, je jouis délicieusement des beautés de la campagne. Le temps était frais, et des nuages blanchâtres parcouraient légèrement un ciel d'un bleu tendre, un peu plus brillant que celui du nord de la France pendant les beaux jours de l'automne. Cette continuelle alternative de bois et de pâturages, la diversité de teintes qui en résultait, le contraste de la plaine et de la montagne produisaient un effet charmant.

Dans toute ma journée, je n'aperçus d'autre mammifère qu'un singe. Comme je l'ai déjà dit, les habitants du Sertão (désert) sont tous d'ardents chasseurs et détruisent les animaux dont la peau peut être un objet de commerce; je ne passais pas devant une habitation sans y voir une quantité considérable de grands chiens courants.

Lorsque j'étais à la Fazenda do Geraldo, ceux du propriétaire tuèrent un jeune tapir. Je donnerai ici quelques

détails sur son pelage pour contribuer à compléter ce que dit l'exact d'Azzara (1) des petits de cette espèce. Le jeune individu de la Fazenda do Geraldo avait le ventre entièrement blanc, le dos et les côtés d'un gris foncé couleur de cendre qui devenait plus pâle dans le voisinage du ventre et était coupé de lignes blanches longitudinales. De chaque côté du milieu du dos, trois de ces lignes s'étendaient dans toute la longueur du corps; chacune d'elles avait environ 1 centimètre de largeur, et les bandes grises qui alternaient avec les blanches étaient larges d'environ 5 centimètres et tachetées de points blancs. Outre les six bandes blanches dont je viens de parler, on en voyait, sur les côtés, plusieurs autres incomplètes.

Pendant mon séjour à la Fazenda do Geraldo, José Marianno chassa et prépara des oiseaux. Il était déjà fort habile dans cet art, et, quoique je n'eusse pas de *tocador*, la taxidermie ne paraissait rien prendre sur le soin des mulets.

Le chemin que je suivis en quittant la Fazenda do Geraldo et qui mène au village d'Araxá, où j'allais bientôt arriver, est parallèle à la Serra da Canastra et s'en éloigne peu. Le flanc de cette énorme montagne continue à n'offrir aucune anfractuosité remarquable, et, presque partout, il est revêtu d'une verdure très-fraîche. Je longeai d'abord tout le côté oriental, mais j'atteignis son extrémité un peu avant d'arriver à la *fazenda* de *Manoel Antonio Simões*, où je fis halte, et alors je tournai parallèlement au côté septentrional.

Je n'avais fait qu'une demi-lieue environ, à partir de la

(1) *Essai sur les quadrupèdes du Paraguay*, I, 2.

Fazenda do Geraldo, quand je vis, à quelque distance, une belle cascade tomber du haut de la montagne, en s'épanchant sur des rochers grisâtres et à pic. Le sommet de ces rochers est couronné par des bois, et quelques arbres ont poussé çà et là entre les fentes des pierres. Mais une cascade emprunte une partie de sa beauté du contraste que forme le mouvement des eaux avec l'immobilité des objets environnants; quand on la voit de loin, elle paraît aussi immobile qu'eux, et ne s'en distingue que par une différence de couleur; ce n'est plus qu'un tableau sans vie.

Le pays que je parcourus entre la Fazenda do Geraldo et celle de Manoel Antonio Simões est montueux et offre encore une alternative de bois et de pâturages de la plus belle verdure. Les fleurs étaient peu nombreuses; cependant un des pâturages que je traversai en offrait de charmantes, une Mimose élégante (n° 411), une belle Gentianée à fleurs bleues (n° 206), et une Malpighiée à fleurs roses (n° 117).

La *fazenda* de Manoel Antonio Simões me parut avoir été considérable, mais elle avait suivi le sort du vieillard décrépit à qui elle appartenait; tous les bâtiments qui en dépendaient tombaient en ruine.

On m'avait indiqué, pour y placer mes effets et m'y loger, une des petites maisonnettes dont se composent, en général, les *fazendas* de ce pays désert; mais je la trouvai si sale, si peu commode, que j'en demandai une autre, en traitant le pauvre vieillard un peu cavalièrement. Il n'avait réellement rien de mieux à m'offrir : la maisonnette fut balayée, et je m'y établis; mais je craignais beaucoup pour la nuit la visite des pourceaux, car la maison n'avait point de porte, et ses murailles étaient simplement formées de grands pieux mal rapprochés. Mon vieil hôte m'invita à par-

tager son dîner, et je tâchai d'expier ma première impolitesse par toute sorte d'égards.

Il est difficile d'imaginer une position plus agréable que celle de la *fazenda* de Manoel Antonio Simões. Elle est située dans un fond, sur le bord d'un ruisseau limpide, et entourée par des collines peu élevées couvertes de pâturages. Vers le midi, l'horizon est borné par la Serra da Canastra, qui n'est guère qu'à un quart de lieue de l'habitation et d'où l'on voit tomber deux cascades peu éloignées l'une de l'autre.

La plus considérable est plus rapprochée du côté oriental de la Serra et porte le nom de *Cachoeira do Rollim*. A l'endroit où elle tombe, la montagne présente, dans son flanc, un enfoncement dont la forme rappelle, d'une manière imparfaite, celle d'un hémicycle. L'eau ne se précipite point de la cime même de la montagne; celle-ci, qui est couronnée par un bouquet de bois, s'incline d'abord en formant une pente douce couverte de gazon; puis, tout à coup, elle n'offre plus que des rochers nus et à pic, et c'est dans la partie la plus enfoncée de ces rochers que s'épanche une belle nappe d'eau plus blanche que la neige. On ne voit cependant pas l'eau tomber jusqu'au pied de la montagne ; elle semble s'arrêter vers le milieu de celle-ci, sur un second plan de rochers plus avancé, et là elle s'écoule dans une crevasse profonde cachée par des arbres. Dans la saison des pluies, la nappe d'eau devient, dit-on, très-considérable, et fait un bruit que l'on entend de fort loin. Au-dessous du second plan de rochers dont j'ai parlé tout à l'heure, la montagne ne présente plus qu'une pente très-douce où s'écoule, sur un lit de pierres et de sable, la rivière de *S. Antonio*, que forment les eaux de la cascade et dont

les bords sont dessinés par une lisière de bois. A droite et à gauche de la cascade, le flanc assez escarpé de la montagne est couvert de gazons au milieu desquels des rochers nus se montrent çà et là. Telle est l'idée que je pris de la Cachoeira do Rollim, non-seulement en la voyant de la maison de Manoel Antonio Simões, mais encore en m'en rapprochant autant qu'il me fut possible dans le court espace de temps dont je pouvais disposer.

Quant à la seconde cascade, je la vis seulement de la maison de Manoel Antonio Simões. A l'endroit où elle tombe, le flanc de la montagne présente, dans une hauteur assez considérable, une pente qui n'a aucune roideur et offre des gazons. Au milieu de ces derniers, on voit une crevasse profonde, d'où s'échappent deux filets d'eau qui, après s'être écoulés sur des rochers à pic, forment aussi un ruisseau. Celui-ci, comme le Rio de S. Antonio, doit se réunir au S. Francisco ou à l'un de ses affluents.

Après avoir quitté la *fazenda* de Manoel Antonio Simões, je passai le Rio de S. Antonio, et, pendant plusieurs lieues, je marchai parallèlement à celui des côtés de la Serra qui est à peu près tourné vers le nord, traversant la chaîne dans sa largeur et me dirigeant vers Araxá.

Le côté septentrional de la Serra da Canastra n'est pas, à beaucoup près, taillé à pic comme celui du midi, d'où s'échappe la Cachoeira da Casca d'Anta; cependant il est plus escarpé que le côté qui regarde à peu près l'orient; il l'est même assez pour paraître de loin presque vertical et contribuer à donner à la montagne cette forme de coffre qui lui a valu son nom.

Tant que je pus apercevoir la Serra da Canastra, je jouis d'une fort belle vue. Sur la droite, je découvrais une vaste

étendue de pâturages, et j'avais à gauche la Serra du haut de laquelle tombent quatre cascades.

J'avais commencé à monter, n'étant qu'à peu de distance de la *fazenda* de Manoel Antonio Simões, et je continuai à parcourir un pays très-montagneux, où l'on trouve des mines de fer et qui offre de vastes pâturages parsemés de quelques bouquets de bois. Ce jour-là, je fis 5 *legoas*, et je n'aperçus pas une seule maisonnette, quoique souvent une immense étendue de terrain s'offrît à mes regards; je ne vis non plus la moindre trace de culture; je ne rencontrai pas un seul voyageur; de loin en loin, je découvrais seulement quelques bêtes à cornes au milieu de pâturages qui me semblaient pouvoir en nourrir une quantité innombrable. Dans un espace de 4 *legoas*, à partir de la *fazenda* de Manoel Antonio Simões, je ne trouvai pas une seule goutte d'eau, ce qui est étonnant pour cette contrée, où ordinairement on rencontre sans cesse des ruisseaux.

Depuis le canton de Rio Grande, je n'avais pas vu de pâturages aussi bons que ceux des environs de la Serra da Canastra : partout c'est la Graminée n° 335 qui y domine, et, comme je l'ai dit, elle engraisse beaucoup les bestiaux, qui en sont très-friands. Entre Antonio Simões et *Paiol Queimado*, dans les parties les moins élevées, où, de temps à autre, on brûle les pâturages, je trouvai ceux-ci de la plus belle verdure; sur les sommets, au contraire, où il paraît que l'on met le feu très-rarement, l'herbe avait la même hauteur et la même teinte que celle de nos prairies, quinze jours avant qu'on la coupe. Des plantes autres que les Graminées ne sont pas fort communes dans ces *campos;* je n'en vis presque point en fleur, et, malgré la longueur

du voyage; ma récolte entre Manoel Antonio Simões et Paiol Queimado fut presque nulle.

A peu de distance de la première de ces *fazendas*, j'avais traversé d'immenses *campos* que l'on avait brûlés il y avait peu de jours. Dans les parties de la province des Mines que j'avais parcourues jusqu'alors, on met le feu aux pâturages vers la fin du temps de la sécheresse, et c'est uniquement quelques parties réservées dans le canton de Rio Grande, pour les vaches à lait, que l'on incendie à d'autres époques. Ici, au contraire, où, dit-on, l'herbe ne sèche jamais entièrement, on met le feu aux pâturages indifféremment dans toutes les saisons; mais les cultivateurs croient devoir ne le faire que lorsque la lune est dans son décours.

Dans la Serra da Canastra et chez Geraldo, j'avais été fort tourmenté par ces petites mouches noires appelées *borrachudos* (1), qui, après avoir piqué, laissent sur la peau une marque rouge; mais nulle part je n'en avais vu une aussi grande quantité que dans les pâturages nouvellement incendiés dont j'ai parlé tout à l'heure. Ces insectes me couvraient le visage et les mains, et j'étais obligé, pour les écarter, d'avoir sans cesse recours à mon mouchoir.

Il y avait huit heures que j'étais parti de la *fazenda* de Manoel Antonio Simões, lorsque j'arrivai à celle de *Paiol Queimado* (grange brûlée), où je fis halte. J'avais fait, comme je viens de le dire, 5 *legoas*, et, dans ce pays, c'est une très-forte journée pour des voyageurs qui ont une

(1) J'ai parlé des *borrachudos* dans mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 37. M. Pohl, qui les a très-bien figurés, les nomme *Simulium pertinax* (*Reise*, I).

longue route à parcourir et marchent avec des mulets chargés de bagage.

Je ne saurais dire bien positivement quel point forme la limite de la *comarca* de S. João d'El Rei (1); mais il est vraisemblable que je la franchis dans cette journée, ou que je l'avais passée la veille, lorsque j'avais commencé à suivre le côté septentrional de la Serra da Canastra, pour traverser la cordilière dont cette montagne fait partie, et que j'appelle *Serra do S. Francisco e da Paranahyba*. De la *comarca* de S. João, je passai dans celle de Paracatú et sur le territoire de la justice (*julgado*) d'Araxá, qui en dépend aujourd'hui (1819).

(1) De ce que dit d'Eschwege (*Bras. Neue Welt*, I, 101), on peut seulement conclure que la limite est dans la cordilière même, et Cazal (*Corog. Braz.*, I, 282) se contente d'indiquer celle-ci comme la limite.

CHAPITRE XI.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA COMARCA DE PARACATÚ (1).

Limites et étendue de la *comarca* de Paracatú. — Sa population. — Idée générale des chaînes de montagnes qu'on traverse pour se rendre de Rio de Janeiro dans la *comarca* de Paracatú. — Du diviseur des eaux du S. Francisco et du Rio Paranahyba. — La *Serra das Vertentes* de von Eschwege. — Description exacte due à l'abbé Cazal. — La *Serra das Vertentes* de Balbi. — Système de nomenclature pour les montagnes du Brésil. — Idée générale de la *Serra do S. Francisco e da Paranahyba*. — Rivières de la *comarca* de Paracatú. — Villes et villages de cette *comarca*. — Caractère de ses habitants. — Leurs demeures. — Leurs occupations. — Fertilité de leurs terres. — Manioc. — Le *capim gordura*; ses limites; sa patrie. — Les bêtes à cornes. — Les moutons. — Surface du pays. — Sa végétation. — Sécheresse : disette. — Difficultés et ennuis des voyages dans ce pays. — Éléments de prospérité que renferme la *comarca* de Paracatú.

La *comarca* de *Paracatú* a été longtemps comprise dans celle de Sabará et en était la partie la plus occidentale; mais on l'en sépara par un décret (*alvará*) du 17 juin 1815 (2), et un autre décret du 4 avril 1816 réunit à la nouvelle *comarca* les justices (*julgados*) d'Araxá et de De-

(1) Pour bien comprendre les premières pages de ce chapitre, il est bon d'avoir sous les yeux une carte générale du Brésil, par exemple, celle de Brué.

(2) Cette date est empruntée à Cazal (*Corog.*, I, 392).

semboque, qui jusqu'alors avaient appartenu à la province de Goyaz.

Cette *comarca* est formée de deux parties : l'une au nord, plus orientale, l'autre au midi, plus occidentale, qui, comme deux cases de même couleur dans un échiquier, se touchent par un de leurs angles ; et la chaîne que j'appelle *Serra do S. Francisco e da Paranahyba* est la ligne qui borne la partie la plus orientale du côté de l'ouest, tandis qu'elle borne la partie la plus occidentale du côté de l'est. Si l'on veut indiquer d'une manière plus précise les limites de la *comarca* de Paracatú, on dira qu'au sud le Rio Grande coule entre elle et la province de S. Paul ; qu'au nord elle est bornée par la *Carunhanha* (1), qui, lors de mon voyage, la séparait de la province de Fernambouc ; qu'à l'ouest le grand diviseur des eaux du S. Francisco et du Tocantins (2), le *Rio S. Marcos* et le Paranahyba la séparent de Goyaz (3) ; enfin que ses limites orientales sont le Rio de S. Francisco, l'*Abaité*, l'*Abaité do Sul* et la partie la plus méridionale de la Serra das Vertentes (Eschw.), partie que je nomme, comme on va le voir, *Serra do S. Francisco e da Paranahyba*.

Cette immense subdivision d'une immense province com-

(1) J'ai dit ailleurs que l'on avait écrit *Carynhanha* et *Carinhanha*. On trouve aussi dans Cazal *Carinhenha* et *Carynhenha*, et c'est ce dernier mot qu'a admis Gardner. Dans le pays, j'ai entendu prononcer *Carunhanha*, comme a aussi écrit Pizarro.

(2) Ce diviseur est celui que j'appelle, comme on le verra plus bas, *Serra do S. Francisco e do Tocantins*.

(3) Ce que je dis ici sur les limites occidentales de la *comarca* de Paracatú doit servir à rectifier celles que j'ai indiquées ailleurs, sur la foi de Pizarro, pour Minas Geraes et Goyaz (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 79).

prend plus de 3 degrés de latitude, et, suivant d'Eschwege (1), 3,888 *legoas* carrées, sur lesquelles, d'après le même auteur, il existait, en 1821, une population de 21,772 habitants, ce qui ne fait pas même six individus par lieue carrée (2).

J'ai dit ailleurs (3) qu'une chaîne de montagnes qu'on doit appeler *Serra do Mar* se prolonge, le long de la mer, dans une grande partie du Brésil; qu'une autre chaîne, presque parallèle à la première, mais plus élevée, la Serra do Espinhaço (Eschw.), s'avance à peu près du nord-est de la province de S. Paul, ne laissant guère qu'une distance de 30 à 60 lieues entre elle et la cordilière maritime; qu'elle divise les eaux du Rio Doce et du S. Francisco, et va se perdre dans le nord du Brésil; qu'à l'ouest de celle-ci, le terrain s'abaisse peu à peu jusqu'au Rio de S. Francisco, mais que, toujours dans la direction de l'occident, le sol s'élève, pour la deuxième fois, jusqu'à une chaîne qui sépare les eaux du même fleuve de celles du Paranahyba (4). C'est cette dernière chaîne qui, du côté de l'est,

(1) *Bull. Férussac sc. géog.*, XVII, 97.

(2) Suivant un tableau envoyé au gouvernement par l'*ouvidor* de Sabará, et cité par Pizarro et par le *desembargador* A. R. Veloso de Oliveira (*Annaes Fluminses*), la population de la *comarca* de Paracatú aurait monté, en 1816, à 59,053 habitants. Il est difficile de savoir lequel des deux chiffres, si différents l'un de l'autre, est le plus exact : ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai rencontré bien peu de monde dans ce pays.

(3) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 69.

(4) En faisant connaître pour la première fois cette disposition d'une partie du sol brésilien, j'ai écrit, comme a fait récemment le célèbre géographe Balbi, que le diviseur d'eaux dont je parle ici s'étendait entre les affluents du S. Francisco et ceux du Paranná : il eût été plus exact d'indiquer le Paranahyba, ainsi que je le fais à présent, car le Paranná est

sépare la *comarca* de Paracatú de celle du Rio das Mortes ou de S. João d'El Rei, comme c'est elle qui, du côté de l'occident, la sépare de la province de Goyaz (1) ; et, par conséquent, elle est, ainsi qu'on l'a vu, entre les deux parties de la *comarca*, l'une au nord-est et l'autre au sud-ouest, ce que serait la ligne formée par deux cases d'échiquier se touchant seulement par un de leurs angles. Cette chaîne se continue vers le sud, puisqu'il n'y a, entre la Serra da Canastra, qui en fait partie, et les montagnes de la Serra do Rio Grande, qu'un défilé de très-peu d'étendue (voir le chapitre précédent) ; elle donne passage au Rio Grande, fournit quelques petits affluents à ce dernier, et, prenant le nom de *Serra de Mugyguassu*, elle s'avance dans la province de S. Paul, où elle paraît former une sorte de nœud avec la partie de la Serra do Espinhaço, appelée Serra da Mantiqueira (2). Du côté opposé, elle se prolonge, vers le septentrion, jusqu'aux limites de la province de Piauhy, bornant toujours le bassin du S. Francisco ; mais si, à l'est, elle ne cesse de donner des affluents à ce fleuve, à l'ouest elle n'en envoie au Paranahyba que dans sa partie méridionale, et, plus au nord, c'est au Rio do Tocantins qu'elle fournit des eaux.

Considérée seulement comme diviseur des eaux du S. Francisco et du Paranahyba, il est bien clair qu'elle ne

formé par la réunion du Paranahyba et du Rio Grande, et aucun affluent venant de la chaîne dont il s'agit ne se jette immédiatement dans le Paraná (voyez Caz., *Corog.*, I, 205, et la carte générale de MM. Spix et Martius). J'avais aussi donné le nom de plateau au diviseur des eaux du S. Francisco et du Paranahyba ; celui de chaîne ou de cordilière eût été plus convenable.

(1) Caz., *Corog.*, I, 319.

(2) *Bras. Neue Welt*, I, 50. — Voyez aussi la carte de Brué.

s'étend pas au delà des sources de ces deux rivières, dont la première coule vers le nord et la seconde vers le sud, ou, si l'on aime mieux, elle sera limitée par deux autres diviseurs d'eaux qui lui sont à peu près perpendiculaires : l'un qui, partant, au sud, du versant oriental, va, comme je l'ai dit, rejoindre la Serra do Espinhaço, et fournit tout à la fois des affluents au Rio Grande et les premiers affluents du S. Francisco dont il borne le bassin ; l'autre qui, à l'extrémité nord, se rattache au versant occidental et d'où naissent, du côté du septentrion, les sources du Rio do Tocantins et, au midi, celles du *Corumbá*. En un mot, la chaîne ou plutôt la portion de chaîne qui divise les eaux du S. Francisco de celles du Rio Paranahyba peut être représentée par le corps d'un Z entre les deux lignes transversales qui le bornent, et qui représenteraient, si je puis m'exprimer ainsi, l'une, la tête du bassin du S. Francisco, l'autre celle du bassin du Tocantins.

Dans un morceau du plus haut intérêt où il fait parfaitement connaître la surface du Brésil, d'Eschwege indique une *Serra das Vertentes* (1) qui formerait une vaste courbure et diviserait les eaux du nord de celles du sud, comprenant la Serra da Canastra, les Pyreneos et les montagnes du Xingú et du Cuyabá. Là, malheureusement, se borne la description du savant écrivain, qui ne dit, d'ailleurs, ni où finit ni où commence cette Serra das Vertentes; et peut-être même la seule induction doit nous faire croire qu'il considère les Montes Pyreneos comme en faisant partie. Si la Serra das Vertentes se compose tout à la fois des Montes Pyreneos et de la Serra da Canastra, elle changerait de di-

(1) *Brasilien die Neue Welt*, I, 161.

rection dans son étendue, elle formerait, comme dit l'auteur allemand, une vaste courbure, et comprendrait en même temps des têtes de bassin et des limites latérales; or on peut demander ce que serait, dans ce cas, le prolongement du diviseur des eaux du S. Francisco et du Paranahyba, prolongement qui, dans une étendue immense, suit la même direction que ce diviseur, qui continue à limiter le bassin du S. Francisco et à envoyer des affluents à ce fleuve, tout en fournissant des eaux, de son revers opposé, au Rio do Tocantins; il faudrait sans doute le considérer comme un simple chaînon de la Serra das Vertentes, mais une suite de monts et de hauteurs limitant le même bassin et s'étendant parallèlement à une de ses rives, sans déviation aucune, doit certainement être considérée comme une chaîne unique; le chaînon, au contraire, serait la croupe qui, partant des Pyreneos continus eux-mêmes, avec d'autres monts plus occidentaux, forme un angle avec la chaîne véritable, ne la prolonge point dans une même direction, s'arrête à elle et ne forme la limite latérale du bassin d'aucun fleuve (1).

Cazal, bien moins savant que le colonel allemand, mais dont l'exactitude et les longues recherches méritent la plus grande estime, ne distingue point, à la vérité, les deux

(1) Si M. Luiz Antonio da Silva e Sousa (*Memoria estatica da provincia de Goyaz*, 1832) paraît professer une opinion analogue à celle de M. d'Eschwege, da Cunha Mattos partage entièrement la mienne. Il regarde comme une seule chaîne, qu'il appelle *Serra Geral*, les montagnes qui commencent au midi de la Serra da Canastra, arrivent au Registro dos Arrependidos et se continuent jusque dans la province de Piauhy; puis il reconnaît que la chaîne à laquelle appartiennent les Montes Pyreneos, tout en aboutissant à la Serra Geral, forme pourtant un autre système (*Itinerario*, etc., II).

parties de la chaîne; celle qui, plus méridionale, envoie des eaux au Rio Paranahyba, et l'autre qui, au nord, en fournit au Tocantins; mais, d'ailleurs, il reconnaît parfaitement que cette chaîne, quoique changeant souvent de nom, est réellement une, qu'elle se dirige du sud au nord, séparant Goyaz de Minas et de Fernambouc, et qu'elle est seulement interrompue par des défilés (*boqueirões*) (1).

Le vague qui règne dans la description de la Serra das Vertentes est tel que M. Martius paraîtrait croire (2), comme j'avais d'abord fait moi-même, qu'Eschwege limite cette Serra au diviseur des eaux du S. Francisco et du Rio Paranahyba, tandis que l'excellent géographe Balbi, donnant une idée de l'ensemble des croupes qui séparent toutes les eaux du nord de celles du midi, étend la Serra das Vertentes depuis la frontière de la province de Ceará jusqu'à l'extrémité méridionale de celle de Matogrosso, et ne parle des Serras Negra, da Canastra, da Marcella et dos Cristaes que comme d'un chaînon d'une vaste chaîne (3).

Dans un tableau rapide, il est philosophique, sans doute, de faire voir d'un coup d'œil et même d'indiquer par un seul nom l'ensemble des montagnes qui, se prolongeant

(1) *Corografia*, I, 319. — M. F. Denis, à qui l'on doit les recherches les plus consciencieuses sur l'histoire du Brésil et son état actuel, a consacré le nom de *père de la géographie brésilienne*, que j'avais cru pouvoir donner à l'abbé Manoel Ayres de Cazal. J'ai vu aussi avec grand plaisir que, à Rio de Janeiro, on rend toute justice à l'auteur de la *Corografia Brazilica*, qu'un long séjour en Amérique et la nature de ses travaux peuvent faire compter parmi les auteurs brésiliens (*Min. Bras.*, 52).

(2) *Reise*, II.

(3) *Abrégé de Géographie*. — Je n'ai pu malheureusement consulter que la première édition de ce bel ouvrage.

en demi-cercle de l'est vers l'ouest, embrasse la moitié de l'Amérique du Sud ; mais, pour peu que l'on veuille descendre dans quelques détails, il faudra des noms particuliers, surtout lorsqu'il s'agira des chaînons et des contreforts, et il est clair qu'on ne présenterait réellement rien à l'esprit, si, en parlant du diviseur des eaux du S. Francisco et du Paranáhyba, du Xingú et du Paraguay, on disait également que l'on a traversé la Serra das Vertentes. Les habitants du pays ont nommé isolément les montagnes qu'ils avaient à parcourir, chacun dans leur district, et le géographe comme le voyageur, pour éviter toute confusion, doit conserver ces dénominations religieusement, sans en restreindre et sans en étendre la signification. Mais, si un seul nom ne suffit point pour tous les diviseurs d'eaux réunis, les noms restreints à chaque élévation particulière détruisent toutes les idées d'ensemble. Je croirais donc qu'outre le nom, en quelque sorte générique, de Serra das Vertentes que l'on peut admettre, si l'on veut, dans le sens que lui attache M. Balbi, il est bon d'en donner un à chaque diviseur de deux grands fleuves.

On sent que de telles dénominations, pour être adoptées par les habitants du pays, ne doivent rien leur rappeler qui soit étranger au pays même, et je crois qu'on ne saurait en proposer de plus méthodiques que celles qui présenteraient pour chaque diviseur la réunion des noms des fleuves dont il sépare les eaux, à peu près comme le nom de plusieurs de nos départements se compose de celui de deux des rivières qui y coulent. Mais, pour former les noms de nos départements, on aurait pu souvent choisir d'autres rivières que celles que l'on a préférées, tandis qu'il n'y a rien d'arbitraire dans les dénominations que je propose, et une con-

naissance exacte de la géographie brésilienne les ferait nécessairement composer par tout le monde de la même manière. Ainsi cette chaîne qui, comprenant la Serra Negra (de Sabará), s'étend à peu près, de l'est à l'ouest, de la Serra do Espinhaço à la Serra da Canastra et forme la tête du bassin du S. Francisco, serait la *Serra do S. Francisco e do Rio Grande*; j'appellerai *Serra do S. Francisco e da Paranahyba* (1) le diviseur qui s'étend de cette première chaîne, ou, si l'on veut, des sources du S Francisco à la ligne des sources du *Corumbá*; je donnerai le nom de *Serra do S. Francisco e do Tocantins* au prolongement plus septentrional de ce même diviseur, d'où s'échappent tout à la fois les premiers affluents du Tocantins et de nouveaux affluents pour le S. Francisco; la chaîne qui, venant de Matogrosso, se dirige d'occident en orient, comprend les Montes Pyreneos, fournit les premières eaux du Tocantins (2) et du Corumbá, forme la tête du bassin de chacune de ces deux rivières, sera la *Serra do Corumbá e do Tocantins*; enfin la Serra do Espinhaço (Eschw.) comprendra, dans la seule province de Minas, au midi, la *Serra do S. Francisco e do Rio Doce*, et, plus au nord, la *Serra do S. Francisco e da Jiquitinhonha, etc.*

(1) Cazal et Pizarro ont écrit *O Paranahyba*; mais j'ai passé deux fois cette rivière, et je trouve, dans mes notes, les endroits où je l'ai traversée indiqués, l'un par le nom de *Porto da Paranahyba*, et l'autre par celui de *Porto Real da Paranahyba*. Au reste, les mêmes auteurs ont écrit *O Parahyba*, et, dans le pays, on dit bien certainement *Provincia da Parahyba*, *Distrito da Parahyba Nova*, *S. João da Parahyba*, *Porto da Parahyba*. — Je dois dire aussi que, sur les lieux, j'ai entendu prononcer *Parnahyba*, à peu près comme a écrit M. Gardner.

(2) On sait que le Rio do Tocantins porte d'abord le nom de *Rio das Almas*.

Ces noms, je l'avoue, ont l'inconvénient d'être longs, parce que ceux dont ils se composent ne sont point monosyllabiques, comme les noms d'un grand nombre de nos rivières; mais des noms composés et d'une grande longueur sont bien loin d'être étrangers à la géographie brésilienne, ainsi qu'on en a pu voir des exemples dans cette relation et les deux précédentes (1).

Je reviens à la Serra do Francisco e da Paranahyba, dont la digression à laquelle je viens de me livrer m'a peut-être éloigné trop longtemps.

Au nord de la Serra da Canastra, qui forme le commencement de cette grande chaîne, je traversai celle-ci dans sa largeur, pour me rendre au village d'Araxá, qui est situé au-dessous de son versant occidental; pendant une quinzaine de jours je suivis ce versant; je ne remontai sur le sommet de la chaîne que pour y faire environ 5 *legoas*, et ensuite je descendis le versant oriental, que je côtoyai jusqu'à Paracatú; je ne puis donc indiquer la suite bien exacte des montagnes qui forment l'ensemble de la chaîne. Je dirai cependant qu'elle se prolonge à peu près dans un espace de 3 degrés et demi, changeant sans cesse de nom, et que ses sommets les plus élevés se trouvent dans sa partie la plus méridionale. Après la Serra da Canastra, dans la direction du sud au nord, viennent successivement, selon d'Eschwege, les *Serras do Urubú, da Marcella, d'Indaiá* et *d'Abaité* (2).

(1) Ex. : *Rio Grande de S. Pedro do Sul*, *S. Miguel e Almas*, *Catas Altas de Mato dentro*, *S. Antonio dos Montes Claros*, etc.

(2) D'Eschwege dit que la portion de chaîne formée de ces cinq montagnes se dirige vers la rive gauche du S. Francisco, le traverse en formant la chute de *Pirapora*, et va se rattacher, dans les Minas Novas, à la Serra do Espinhaço (*Bras. Neue Welt*, I, 50). On pourrait croire, d'après

Au delà de ce point, aucun auteur ne me donne de renseignements certains, et, comme je ne suis monté sur le sommet de la chaîne qu'à 3 lieues et demie du passage du Paranahyba, c'est-à-dire à une distance qui ne peut guère être moins de 1 degré de la Serra d'Abaité (1), je ne saurais rien dire de cet intervalle (2). Parvenu au sommet de la chaîne, je me trouvai sur un vaste plateau appelé encore *Chapadão* (grand plateau) (3), et qui, si je dois croire ce

cela, que la Serra do S. Francisco e da Paranahyba ne s'étend point, au nord, plus loin que l'Abaité; mais il ne saurait en être ainsi, et ce qu'Eschwege lui-même dit ailleurs prouve que telle n'a point été sa pensée : la direction qu'il attribue à la chaîne au delà de la Serra d'Abaité est sans doute celle de quelque contre-fort oriental. D'après le même écrivain, on appliquerait le nom de *Mata da Corda* à la chaîne partielle formée par les cinq Serras ; mais Cazal dit expressément (*Corog.*, I, 382) que ce nom est celui d'un bois qui s'élève entre les deux Abaité, et le nom de *Mata* (bois) rend cette opinion plus que plausible.

(1) Voyez la carte générale de MM. Spix et Martius.

(2) La carte générale de MM. Spix et Martius indique, sous le nom de *Serra dos Cristaes*, une portion de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba plus méridionale que Paracatú, et un passage de Cazal (*Corog.*, I, 382) tendrait réellement à faire croire que telle est la position de la *Serra dos Cristaes*; mais, s'il n'existe pas deux montagnes de ce nom, il y a certainement ici une erreur. On me parla, dans le pays, d'une Serra dos Cristaes que je ne visitai point, parce que je savais qu'elle avait été parcourue par le docteur Pohl : or, par la relation fort intéressante du voyage qu'y fit ce savant (*Reise*, 263), on peut voir que la *Serra dos Cristaes*, où il a été, se trouve située à l'ouest, hors de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba; que, pour y arriver, Pohl fut obligé de passer le Rio de S. Marcos et d'entrer dans la province de Goyaz; que, arrivé à la Serra dos Cristaes, il n'était qu'à peu de distance de *S. Luzia de Goyaz*, et qu'enfin cette montagne ne peut être qu'un contre-fort ou une portion d'un contre-fort du diviseur des eaux du Paranahyba et du Tocantins. Ce que je dis ici est, au reste, confirmé par Mattos (*It.*, II, 185).

(3) On a vu que le plateau qui termine la Serra da Canastra porte aussi le nom de *chapadão*. Ce mot est en quelque sorte générique et désigne tout grand plateau.

qui m'a été dit, a presque 6 *legoas* de longueur et 3 de largeur, sans aucune discontinuité. Après le Chapadão vient la *Serra dos Pilões;* mais ce fut là que je descendis pour côtoyer le versant oriental et me rendre à Paracatú. A environ 9 lieues de cette ville, je montai sur un autre grand plateau, qui est encore la continuation de la Serra do S. Francisco et da Paranahyba; et, après avoir, pour la troisième fois, traversé cette chaîne dans la partie qui porte le nom de *Chapada de S. Marcos*, j'arrivai, du côté occidental, au *Registro dos Arrependidos*, limite de la *comarca* de Paracatú et de la province de Goyaz. Ce qui caractérise d'une manière particulière la Serra do S. Francisco et da Paranahyba, c'est cette suite de plateaux qui la terminent et qui lui donnent quelque rapport avec les Alpes de la Scandinavie (1).

Les deux versants de cette Serra et ses contre-forts fournissent un grand nombre de rivières, parmi lesquelles on en compte de diamantines, telles que l'Indaiá et l'Abaité, et dont la plupart arrosent la *comarca* de Paracatú. Mais ce ne sont pas les seules rivières fournies par la Serra do S. Francisco e da Paranahyba et par ses contre-forts qui coulent dans la *comarca* de Paracatú; au nord du chef-

(1) Le plateau de S. Marcos se prolonge jusqu'au village de Couros, sur la Serra do Francisco e do Tocantins, et là il se confond probablement avec celui que M. Martius (*Reise*, II) appelle *Chapada dos Couros*, ou, du moins, ce dernier doit se présenter après lui dans la direction du nord. Ce fut aussi un plateau que trouva M. Gardner au sommet de la même Serra, lorsqu'il la traversa entre les villages de S. Pedro et de N. S. da Abbadia pour se rendre de Goyaz à Minas; par conséquent, il est fort vraisemblable que la Serra do S. Francisco e do Tocantins, qui, en réalité, n'est que la continuation de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, est, à son sommet, aussi plate qu'elle.

lieu, cette *comarca* est traversée par d'autres affluents du S. Francisco, qui naissent de la continuation de la même chaîne.

Si l'on excepte Paracatú, il n'existait, lors de mon voyage, aucune ville dans toute la *comarca*. Quatre villages étaient des chefs-lieux de justice (*julgados*), savoir, Salgado, dont j'ai parlé ailleurs (1), S. Romão, situé sur les bords du S. Francisco (2), Araxá et Desemboque, à l'ouest de la chaîne; mais il faut que les autres bourgs ou hameaux, qui n'avaient pas le même titre que ceux-là, fussent bien peu importants, puisque, au rapport de M. d'Eschwege, Desemboque ne comprenait, en 1816, qu'une soixantaine de maisons. Dans un espace d'à peu près 70 *legoas* (au moins 85 lieues communes de France), depuis l'extrémité nord de la Serra da Canastra jusqu'à Paracatú, je ne traversai d'autres villages qu'Araxá, où l'on comptait, en 1816, soixante-quinze maisons (3), et Patrocinio, où, à l'époque de mon voyage, il n'en existait qu'une quarantaine; je trouvai à peine un chétif hameau dans une étendue de 23 *legoas*, entre Paracatú et la frontière de la province de Goyaz; enfin, lorsque, à mon retour de cette province, je fis

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 407.

(2) *L. c.*, 428. — Depuis mon voyage, S. Romão, comme Araxá, a été érigé en ville (GARDNER, *Travels*, 413); mais il ne paraît pas que son nouveau titre ait influé en rien sur sa prospérité, car Pizarro faisait monter sa population, en 1822, à 1,300 individus, et, d'après Gardner, on n'en comptait que 1,000 en 1840. Ce qui prouve, au reste, combien les choses changent peu dans les pays déserts, ainsi que j'ai eu occasion de le dire ailleurs, c'est que les détails donnés par le naturaliste anglais semblent être un simple commentaire de ce qu'écrivait l'abbé Manoel Ayres de Cazal en 1817.

(3) ESCHW., *Bras. Neue Welt*, I, 66.

encore plus de 20 *legoas* dans la *comarca* de Paracatú pour me rendre à S. Paul, je ne vis que quelques pauvres *aldeas* d'Indiens civilisés. La *comarca* de Paracatú n'est donc autre chose qu'un immense désert.

Je n'ai point visité toute cette partie de la *comarca* comprise entre le S. Francisco et la chaîne qui, du côté de l'ouest, fournit les affluents de ce fleuve; mais il est naturel de croire que ce désert est encore moins civilisé que celui que j'avais parcouru sur la rive droite du S. Francisco, puisqu'il est plus éloigné du pays que l'on peut considérer comme le centre de la civilisation dans la province des Mines. Paracatú, qui compte déjà une existence assez ancienne, qui fut jadis riche et florissant, doit renfermer une population plus intelligente et plus policée que celle des déserts environnants. Mais je crois pouvoir dire que la population du pays que je traversai pour arriver à cette ville est le rebut de la province des Mines. Les commencements du district d'Araxá datent de nos jours, et l'on sait que ce bourg fut peuplé non-seulement par des cultivateurs dont les terres commençaient à s'épuiser et d'autres qui n'en possédaient point encore, mais par des débiteurs insolvables et des criminels qui cherchaient à se dérober à de justes châtiments. Lors de la réunion du *julgado* d'Araxá à la province des Mines, d'Eschwege, qui avait été chargé par l'administration de faire un rapport sur cette contrée, s'aperçut, étant à Patrocinio, que les habitants s'éloignaient de lui, et il sut bientôt que ce canton reculé était devenu l'asile d'hommes qui, ayant commis des crimes ou devant de l'argent au trésor royal, avaient fui de Minas.

Pour retremper une telle population, il eût fallu pouvoir l'instruire et l'attacher au travail; mais de qui les ha-

bitants de ces déserts recevraient-ils quelques leçons de morale et de religion, ou même l'instruction la plus élémentaire? et pourquoi travailleraient-ils, quand leurs besoins si peu nombreux sont satisfaits? Dans ces contrées, l'isolement détruit l'émulation; la chaleur du climat invite à l'oisiveté, on n'exerce plus son intelligence, on ne pense plus, et l'on tombe dans une sorte d'hébêtement grossier.

Un grand nombre de *vadios* (oisifs) parcourent le canton d'Araxá et désolent les propriétaires en volant leurs bestiaux (1). Dans ces déserts, les hommes établis vivent éloignés les uns des autres; ils ne connaissent point la société, ils ne connaissent que la famille : les *vadios* ne connaissent ni l'une ni l'autre. On peut les comparer à ces plantes parasites qui, étrangères au sol, épuisent les végétaux utiles dont ils tirent leur substance et ne produisent que de mauvais fruits.

S'il y a quelque remède à l'espèce d'abrutissement dans lequel est tombé le peuple de ce pays, c'est naturellement du clergé qu'il semblerait qu'on est en droit de l'attendre. Quand on songe cependant qu'il n'existe qu'une demi-douzaine de paroisses dans toute la *comarca* de Paracatú, on doit sentir que les pasteurs, lors même qu'ils seraient animés d'un véritable zèle, trouveraient de grands obstacles dans l'extrême dissémination des habitants, si peu nombreux, de cette vaste contrée. Mais on sait combien, en général, le clergé brésilien fait peu pour l'instruction du peuple qui lui est confié, et il y a encore moins à espérer

(1) M. Gardner dit aussi que toutes les caravanes qui arrivent à S. Romão ont à se plaindre des vols de chevaux, extrêmement communs dans ce canton (*Trav.*, 418).

des ecclésiastiques de la *comarca* de Paracatú que de ceux des pays voisins. Cette *comarca*, en effet, ne dépend pas de l'évêché de Marianna (1819-22); elle appartient à celui de Fernambouc, dont le chef-lieu est éloigné de 450 à 500 *legoas*, et, par conséquent, aucune surveillance ne saurait être exercée sur le clergé de cette partie du Brésil (1). Les prêtres peuvent impunément suivre les exemples des laïques qui les entourent, et leur conduite ne saurait manquer de réagir ensuite sur ces derniers. La division des évêchés du Brésil serait, je le répète, indispensable; mais où trouverait-on des sujets assez vertueux, assez éclairés pour occuper les siéges épiscopaux, et en même temps assez courageux pour s'opposer aux abus et assez prudents pour éviter les écueils qu'ils rencontreraient à chaque pas?

Lorsque je parcourais la partie orientale de la province des Mines, charmé de l'hospitalité de ses habitants (2), de

(1) Voici comment s'exprime, à ce sujet, Monsegnor Pizarro, prêtre sincèrement catholique, auquel on doit un travail immense sur les églises du Brésil et la géographie de cette contrée : « De l'énorme distance « qu'il y a de Paracatú à Fernambouc, il résulte que les charges ecclé- « siastiques les plus importantes tombent entre les mains de sujets im- « béciles et sans conscience, qui ne savent même pas quels sont leurs « devoirs, et trop souvent ces hommes deviennent la cause principale de « la ruine des églises et même de celle de la chose publique, non-seule- « ment parce qu'ils sont ignorants et sans expérience, mais encore parce « qu'ils vivent loin de l'œil vigilant de leurs évêques. » (*Mem. historicas*, VIII, part. II, 217.)

(2) M. Gardner, qui était au Brésil de 1836 à 1841, fait un très-grand éloge de l'hospitalité des Brésiliens en général; cependant il ajoute que celle des habitants de Minas n'est plus ce qu'elle était à l'époque de mon voyage, et il en accuse les relations fréquentes que les Mineiros ont eues avec les Européens, principalement avec les compagnies anglaises (*Travels*, 468). Par conséquent, grâce à leurs compatriotes, Mawe, Luccock et Walsh ne seraient plus aujourd'hui reçus dans les Mines comme ils le

leur politesse, de leur intelligence, je m'étais bientôt identifié avec leurs intérêts et leurs besoins; ils étaient pour moi des amis, presque des compatriotes. Dans les déserts de Paracatú, je redevins un étranger. Depuis Araxá jusqu'à une faible distance du chef-lieu de la *comarca*, dans un espace de 48 *legoas*, je ne trouvai, je crois, qu'une

furent il y a peu d'années, et c'est ainsi que se vérifient les paroles que j'écrivais en 1830 : « Souvent le voyageur honnête a porté la peine des torts de ceux qui l'ont précédé. » Il est fort à craindre aussi que les Français ne soient pas accueillis avec une extrême bienveillance par ceux des Brésiliens qui auront lu un article de M. de Chavaignes, inséré dans la *Revue des deux mondes* et reproduit dans l'ouvrage intitulé *Souvenirs*, p. 260 : « J'ai eu plus d'une fois à maudire, dit l'auteur, l'hospitalité « que ce peuple accorde si généreusement..... Vous devez vous soumet- « tre à des formalités cérémonieuses toujours déplaisantes; vous devez « causer ou écouter quand vous voudriez dormir..... Accablé de ques- « tions sur le but de votre voyage, sur l'opinion que vous avez du Bré- « sil, il vous faut parler cette langue portugaise si dure et si guttu- « rale. » Ces phrases ont excité à Rio de Janeiro les réclamations les plus vives (*Minerva Braziliense*, 711). Les Brésiliens peuvent répondre que, dans tous les pays du monde, l'étranger honnête se fait un devoir de se gêner pour celui qui veut bien l'accueillir, et en même temps ils peuvent me citer comme un exemple des égards et des soins que l'on prodigue à celui qui, voyageant chez eux, tombe réellement malade. Ils peuvent dire que, partout et dans tous les temps, depuis celui d'Homère jusqu'à nos jours, on a questionné l'homme qui vient de loin, et que « nos ancêtres les Gaulois se tenaient sur les grands chemins pour de- « mander aux voyageurs ce qui se passait dans leur pays (MENECH., « *Hist.*, I, chap. I). » Quant aux reproches faits à leur langue, les Brésiliens s'en consoleront facilement; car il paraît que l'auteur, lorsqu'il a écrit, l'avait à peu près oubliée : la plupart des mots qu'il cite comme portugais ou sont espagnols, ou n'appartiennent à aucun langage ; ainsi *sierra* (pour *serra*), *ciudad* (pour *cidade*), *de la* (pour *da*), *gobernador* (pour *governador*) sont espagnols, et on chercherait inutilement, dans quelque dictionnaire que ce fût, *corcoval* (pour *corcovado*), *arroail* (pour *arraial*), *alquiere* (pour *alqueire*), *cachoiera* (pour *cachoeira*), *cabres* (pour *cabras*), etc.

personne avec laquelle je pus m'entretenir quelques instants.

D'après tout ce qui précède, je n'ai pas besoin de dire que les grossiers habitants du désert qui s'étend de la Serra da Canastra à Paracatú, et probablement ceux de la plus grande partie de la *comarca*, ne connaissent aucune de ces commodités auxquelles nous attachons tant de prix, et ne font même aucun effort pour embellir leurs demeures. Ils occupent des chaumières petites et obscures, et, lors même qu'une *fazenda* a quelque peu d'importance, la maison du propriétaire ne se distingue pas des cases de ses nègres. Le désordre caractérise ces misérables demeures, toutes construites en terre. Il ne s'y trouve point de meubles, et le peu d'effets qu'on y aperçoit gît dispersé à droite et à gauche. Pour ne pas laisser tout ce qu'on possède par terre ou sur les *giraos*, on ne connaît d'autre ressource que d'enfoncer dans les murs des morceaux de bois auxquels on suspend sa selle, ses éperons et de mauvaises hardes.

A l'endroit appelé *Sapé*, situé à 10 lieues de Paracatú, je trouvai deux ou trois maisonnettes écartées les unes des autres. L'une d'elles, qui n'avait point de porte, se composait de deux petites pièces propres et bien balayées; comme elle était sans habitants, je m'y établis, et je trouvai que depuis longtemps je n'avais été aussi bien nulle part. Qu'on juge par là des autres gîtes que j'avais occupés.

Le costume des gens de ce pays n'est pas plus magnifique que leurs habitations; mais, pour être juste, il faut dire que, si leurs vêtements sont souvent déchirés, ils sont du moins presque toujours propres.

Qu'on ne s'imagine pas que toute cette population soit

composée d'hommes de couleur. A la vérité, sur la route de S. Paul à Goyaz, je traversai des *aldeas* d'Indiens métis dépendants du territoire d'Araxá; mais la plus grande partie des habitants de ce *julgado* sont des blancs. Arrivé près de Paracatú, je trouvai enfin un propriétaire dont la maison était mieux soignée que tant d'autres et avec lequel je pus causer : ce qui est assez remarquable, cet homme était un mulâtre.

A Paracatú même, on exploite encore quelques minières. D'ailleurs, dans la partie de la *comarca* que j'ai parcourue entre la Serra da Canastra et la frontière de Goyaz, tout le monde se livre à la culture des terres et surtout à l'éducation des bestiaux. Les habitants du territoire qui s'étend de la province de Goyaz à celle de S. Paul, c'est-à-dire entre le Paranahyba et le Rio Grande, sont aussi des agriculteurs.

Depuis Araxá jusqu'au Paranahyba, dans un espace de 32 *legoas*, les terres de moyenne qualité rendent en maïs 200 pour 1, et ont, par conséquent, une grande fertilité. Les environs mêmes de Paracatú sont propres à tous les genres de culture. Enfin entre Goyaz et S. Paul, sur la route qui mène à cette dernière province, on trouve des terrains d'un très-bon rapport. Ceci doit suffire pour faire voir combien cette contrée, aujourd'hui si déserte, pourrait nourrir d'habitants, et combien elle a été favorisée par la nature.

Au nord du Paranahyba, on commence à planter du manioc, ce qui tend à prouver que le pays est déjà plus chaud et moins élevé; car cette plante, commune dans la partie du Sertão que j'avais parcourue en 1817, ne se voit point dans les contrées hautes et tempérées. Le même végétal se

cultive avec avantage aux environs de Paracatú, et il en est probablement ainsi dans toute la partie de la *comarca* qui s'étend au delà de cette ville.

Il ne paraît point qu'à l'ouest de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, du moins jusque vers la hauteur de Paracatú, ou, plus exactement encore, vers le 17e degré de latitude sud, la grande Fougère (*Pteris caudata*, ex Mart.) et le *Capim gordura* (*Melinis minutiflora*, Palis; — *Tristegis glutinosa*, Nees; — *Capim melado*, à Rio de Janeiro) s'emparent, comme dans la partie orientale de Minas, des terrains qui ont été quatre à cinq fois en culture (1). Mais à peine me trouvai-je sur le versant oriental de la Serra que je commençai à revoir la dernière de ces plantes, le

(1) « Lorsque, à l'orient de la Serra do Espinhaço, on a fait, dans un « terrain, un petit nombre de récoltes, on y voit naître une très-grande « fougère du genre *Pteris*. Une Graminée visqueuse, grisâtre et fétide, « appelée *Capim gordura* ou herbe à la graisse, succède bientôt à cette « cryptogame ou croît en même temps qu'elle. Alors presque toutes « les autres plantes disparaissent avec rapidité......, et l'agriculteur, ne « pouvant plus espérer voir naître de nouveaux arbres sur son terrain, « dit que celui-ci est perdu sans retour (*Voyage dans les provinces* « *de Rio de Janeiro*, etc., I, 194). » J'ai dit, en parlant du *Capim gordura*, que le 17e 40' degré de latit. S. formait sa limite septentrionale, mais cela ne doit s'entendre que du pays dont je parlais alors, celui qui se trouve situé à l'est de la Serra do Espinhaço, à peu près sous les mêmes méridiens que Villa Rica, Villa do Principe et les pays circonvoisins. On verra, plus tard, que j'ai retrouvé cette même Graminée, entre le 16e et le 15e degré (Eschw., Piz.), dans la province de Goyaz, en me rendant de Santa Luzia à Villa Boa. M. Gardner dit qu'il l'a observée à plusieurs degrés, au nord du 17e, lorsqu'il traversa la chaîne des montagnes qui séparent Goyaz de Minas et de Fernambouc; il ajoute que, dans ces contrées, elle ne croît qu'auprès des maisons; il lui paraît évident qu'elle y a été transportée par les caravanes, et il pense qu'elle ne tardera pas à se répandre davantage (*Travels*, 470).

Capim gordura. Elle n'est point indigène dans ce pays (1); les habitants disent qu'elle vient des colonies espagnoles et qu'elle a d'abord été cultivée comme fourrage. Aux environs de Paracatú, plus au nord et probablement en beaucoup d'autres endroits, elle n'envahit les terres que lorsqu'on ne les laisse point reposer assez, ou lorsque le feu y prend par accident, ce qui malheureusement n'est pas rare. Dans le canton de *Tapera*, à peu près à 10 *légoas* de Paracatú, le *Capim gordura* s'élève quelquefois, m'a-t-on assuré, à la hauteur d'un homme; ses tiges faibles, couchées les unes sur les autres, forment des lits épais, et, lorsqu'on y met le feu, elles fournissent, comme les *capoeiras*, assez de cendres pour fumer la terre, que l'on peut ensemencer ensuite. Je n'ai pas besoin de dire que, dans ce cas, la Graminée dont il s'agit, ordinairement si nuisible à l'agriculture, ne présente plus aucun inconvénient.

Il est assez remarquable que, tandis que le *Capim gordura*, malheureusement si commun à l'est de la Serra do Espinhaço, ne dépasse pas beaucoup le versant occidental de cette chaîne, il se soit, au contraire, répandu à l'orient de l'autre chaîne qui limite le bassin du S. Francisco, et qu'il ne se trouve plus à l'occident de la partie méridionale de cette dernière. Ici il est bon de se rappeler que, à l'est de la Serra do Espinhaço, s'étendent de vastes forêts, et que, à l'ouest, plus loin même que la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, il n'existe que des *campos*. Ainsi le *Capim*

(1) Voyez ce que j'ai dit, dans mon *Voyage au district des Diamants*, etc., I, 220, sur les diverses opinions qu'on a, en d'autres endroits, relativement à la patrie de cette plante M. Gardner assure, ainsi que moi (*Travels*, 477), que les agriculteurs brésiliens ne la considèrent point comme indigène, et tout ce qu'il ajoute tend à le confirmer.

gordura se trouve dans des *régions végétales* fort différentes, celles des forêts et des *campos*, et, ensuite, on ne le voit que dans certaines parties d'une même région, ce qui tend à prouver, de plus en plus, que des circonstances fortuites ont introduit cette plante à Minas Geraes.

Les pâturages naturels qui couvrent une si immense portion de la *comarca* de Paracatú la rendent aussi favorable à l'éducation des bêtes à cornes qu'elle l'est à l'agriculture. La nécessité de donner du sel au bétail doit, il est vrai, diminuer les bénéfices d'un grand nombre de cultivateurs, mais cette nécessité n'est point générale. Comme dans la partie orientale du Sertão (1), il existe, auprès de Paracatú, des terrains salpêtrés qui remplacent le sel pour les bêtes à cornes, et il peut être également remplacé, dans plusieurs cantons, tels qu'Araxá, Patrocinio, les environs de Farinha Podre, par des eaux minérales que les animaux savourent avec délices.

Outre les bestiaux, il y a, dans les *fazendas* voisines d'Araxá, et encore ailleurs, des troupeaux de moutons. Avant l'arrivée du roi Jean VI au Brésil, on ne songeait point, dans ce canton, à élever des bêtes à laine; mais le goût des Européens pour la chair de ces animaux et le prix élevé auquel on les payait encouragèrent les cultivateurs à en former des troupeaux. Eux-mêmes ne mangent point leurs moutons, et, en général, ils témoignent de l'horreur pour cette viande (2); mais, du côté d'Araxá et peut-être dans d'autres parties de la *comarca*, les propriétaires fa-

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 318.

(2) Un auteur anglais a prétendu que les Brésiliens ne mangeaient pas la chair des moutons, parce que l'agneau est un symbole pour les chrétiens (Luccock, *Notes on Brazil*). Je n'ai rien entendu dire qui

briquent dans leurs maisons des tissus de laine grossiers.

Entre la Serra da Canastra et Araxá, à l'ouest de la grande chaîne, le pays est montagneux ; j'eus même à traverser une petite chaîne qu'on appelle *Serra do Araxá*, et qui ne peut être qu'un contre-fort de la grande Serra do S. Francisco e da Paranahyba. Ayant quitté Araxá, je traversai encore d'autres petites chaînes, celles qu'on nomme *Serras do Salitre, do Dourado* et *da Figueireda;* mais, en général, le terrain est ondulé, quelquefois plat, et les collines, arrondies et très-larges à leur sommet, s'inclinent par une pente insensible. Après avoir passé du côté oriental de la Serra do S. Francisco et da Paranahyba, je fis plusieurs lieues dans une plaine. Au delà de Paracatú, à peu de distance de cette ville, je me retrouvai encore dans un pays plat ; mais je ne tardai pas à monter sur le plateau qui termine la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, et c'est ensuite que j'arrivai à Goyaz.

A son sommet et sur l'un de ses versants, celui qui est tourné vers le village d'Araxá, la Serra du même nom présente des arbres tortueux et rabougris : d'ailleurs, dans un espace d'environ 12 à 15 *legoas,* depuis la Serra da Canastra jusqu'à la rivière de *Quebra anzol*, je ne découvris, dans la campagne, que d'immenses pâturages entremêlés de bouquets de bois. Au delà de *Cachoeirinha*, lieu situé un peu plus loin qu'Araxá, je commençai à trouver plus de variété. Ce sont encore, il est vrai, des pâturages et des bouquets de bois ; mais tantôt les premiers sont simplement composés

justifiât cette assertion : ce qu'il y a de certain, c'est que la chair des moutons est, dans les parties chaudes du Brésil, infiniment moins bonne qu'en Europe.

de Gramens, d'autres herbes et de quelques sous-arbrisseaux, tantôt ils offrent des arbres rabougris, épars çà et là au milieu des herbes. Cette alternative assez singulière tient évidemment aux différences du sol, car, lorsque celui-ci prend une couleur rouge, il donne toujours naissance à des arbres épars, tortueux et rabougris, et, plus la teinte de la terre est foncée, plus ces arbres sont nombreux. Après avoir passé le Paranahyba et traversé le diviseur des eaux de cette rivière et du S. Francisco, je me trouvai, comme je l'ai dit, dans une plaine, et là je ne vis plus sur mon chemin que des *campos* parsemés d'arbres rabougris; mais, parvenu au sommet d'un morne élevé, voisin de la ville de Paracatú, et qui lui a emprunté son nom, *Serra de Paracatú*, je reconnus qu'il y avait encore dans cette plaine des pâturages simplement herbeux mêlés parmi les autres; enfin, au delà de Paracatú, j'observai encore la même alternative.

Ce pays diffère donc, dans l'ensemble de sa végétation, de la partie du Sertão que j'avais parcourue en 1817; car je n'avais guère vu, à l'orient du S. Francisco, que des *campos* parsemés d'arbres rabougris (1). Au reste, on sait que les pâturages simplement herbeux appartiennent aux cantons les plus élevés de la région des *campos*; il est à croire qu'ici, quand je commençai à apercevoir des arbres épars au milieu d'une partie des pâturages, le pays n'était déjà plus aussi haut, et, vraisemblablement, si j'étais descendu vers le Rio de S. Francisco et que je me fusse porté davantage du côté du nord, j'aurais trouvé des arbres dans tous les pâturages.

Il y a aussi, dans les phénomènes de la végétation, une

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 202.

différence fort remarquable entre ce pays et le Sertão oriental du S. Francisco (1). On sait que, pendant la sécheresse, les bois de ce désert se dépouillent entièrement de leurs feuilles (2). D'après les renseignements qui m'ont été donnés, il n'en est pas ainsi dans la *comarca* de Paracatú, depuis l'endroit où j'y entrai jusqu'au village de Patrocinio ; car, dans cet espace, quelques arbres seulement, tels que l'*Ipé* (Bignonée) et les *Gameleiros* (espèce de figuier), perdent, chaque année, tout leur feuillage. Je sais aussi que, sur le Chapadão, les bouquets de bois ne se montrent jamais entièrement dépouillés. Quant au reste de la *comarca*, je n'en pourrais rien dire sous ce rapport. J'ai montré que la sécheresse était la seule cause de la chute des feuilles dans les *catingas* de Minas Novas et celles du Sertão oriental ; si donc, dans la partie de la *comarca* de Paracatú, dont je viens de parler, les arbres conservent leur feuillage, cela doit tenir à ce que cette contrée, plus élevée, est aussi moins sèche.

Au reste, s'il y a, pour la végétation, quelques différences entre le Sertão oriental et la portion de la *comarca* de Paracatú que j'ai parcourue depuis la Serra da Canastra jusqu'à Goyaz, les ressemblances sont bien plus sensibles. Nous avons, dans les deux pays, des *campos* qui, parsemés d'arbres rabougris, présentent le même aspect. Les ruisseaux sont ici, comme dans le Sertão oriental, bordés d'une étroite lisière d'arbres serrés, grêles, élancés, souvent ra-

(1) Je n'ai pas besoin de dire que je veux seulement parler ici de la partie que j'ai parcourue en 1817.

(2) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 122, et mon *Tableau de la végétation de la province de Minas Geraes*, publié dans les *Annales des sciences naturelles*, 1re série.

meux dès la base et en partie dépouillés de feuilles. Avant d'arriver à Patrocinio, je vis, pendant plusieurs jours, dans les parties les plus basses des *campos*, des espaces assez considérables d'un terrain spongieux et noirâtre, où croissent, au milieu d'épaisses Graminées, la Gentianée (484), des *Xyris* et des *Eriocaulon* : le désert que j'avais parcouru, lors de mon premier voyage, m'avait offert des marais du même genre.

Les détails de la végétation m'offrirent entre les deux contrées encore plus de rapports. J'avais pu raisonnablement espérer de faire une riche moisson de plantes, en m'éloignant peu d'une chaîne qui donne naissance à deux des plus grands fleuves de l'Amérique, et surtout en la traversant; mais je fus désagréablement trompé dans mon attente. La plupart des plantes que je voyais autour de moi étaient celles que j'avais déjà observées, il y avait environ deux ans, près du Rio de S. Francisco, dans une contrée pourtant beaucoup plus septentrionale, et sans doute beaucoup moins élevée. Parmi les arbres rabougris des *campos*, je retrouvai à peu près les mêmes Légumineuses, les mêmes Salicariées, des Bignonées à fleurs jaunes, les mêmes Apocynées, des Vochysiées, et, entre autres, le *Salvertia convallariodora*, Aug. S. Hil., aux fleurs tout à la fois si parfumées, si bizarres et si belles, et enfin cette espèce connue sous le nom de *Quina do campo* ou *de Mendanha*, dont l'écorce remplace le Quina du Pérou, et que j'ai, avec étonnement, reconnue pour être un *Strychnos* (*Strychnos pseudoquina*, Aug. S. Hil.) (1).

La saison pendant laquelle je traversai la *comarca* de Pa-

(1) Voyez mon ouvrage intitulé *Plantes usuelles des Brasiliens*, I.

racatú était d'ailleurs peu favorable à la récolte des plantes; elles avaient déjà perdu leurs fleurs, et les fruits n'étaient point encore mûrs.

La sécheresse qu'il avait fait, cette année-là, contribuait encore à rendre les fleurs plus rares. L'herbe était, au commencement de mai, vers Patrocinio, presque aussi sèche que celle des *campos* du Sertão oriental l'est ordinairement en août et en septembre, et la campagne avait une teinte jaune ou grisâtre qui affligeait les regards.

Le défaut de pluie avait occasionné une disette générale. Le maïs, qui, dans ces contrées, remplace l'avoine, manqua souvent à mes mulets. Souvent aussi j'eus beaucoup de peine à renouveler mes provisions de farine et de haricots; je fus privé de riz pendant plus de trois semaines, et ces comestibles formaient ma seule nourriture.

Ce voyage fut aussi pénible qu'il était peu fructueux pour la science. Au milieu de ces *campos*, où il n'y a point d'ombrage, la chaleur était excessive, et, à la fin d'une journée ennuyeuse et fatigante, je ne trouvais qu'une nourriture grossière, de l'eau pour boisson, un gîte détestable et des hôtes ignorants et stupides.

Cependant, malgré les tristes détails que je viens de donner sur mon voyage dans la *comarca* de Paracatú, il n'en est pas moins vrai que cette *comarca* renferme tous les éléments de la richesse et de la prospérité. Non-seulement on y trouve de l'or et des diamants (1), mais encore du fer et de l'étain (2). Diverses plantes y offrent à l'homme

(1) Il se trouve des diamants, selon Pizarro, dans les *Rios da Prata do Sono, Abaité, S. Antonio, Andaia, Preto*.

(2) Piz., *Mem. hist.*, VIII, segunda parte, 214.

des remèdes salutaires, tels que le *Quina do campo* (*Strychnos pseudoquina*, Aug. S. Hil.), que j'ai déjà cité. Les terres sont fertiles, et d'immenses pâturages peuvent nourrir de nombreux troupeaux. En plusieurs endroits, des eaux minérales dispensent l'agriculteur de donner au bétail le sel, denrée si chère à l'intérieur; et ces eaux pourraient être utilement employées pour la guérison de plusieurs des maladies qui affligent notre espèce. Enfin les campagnes sont arrosées par une foule de ruisseaux et de rivières; elles le sont par le Paranahyba, l'un des commencements du Rio de la Plata, et le S. Francisco, l'un des plus grands fleuves de l'Amérique, qui, par la suite, auront la plus grande importance pour l'exportation des produits du sol. Lorsqu'une population plus nombreuse se sera répandue dans ce pays, aujourd'hui si désert, lorsqu'à l'aide de communications plus fréquentes quelques lumières y auront pénétré, il ne saurait manquer de devenir florissant.

CHAPITRE XII.

ARAXÁ ET SES EAUX MINÉRALES.

Fazenda de *Paiol Queimado;* son *rancho.*— *Retiro da Jabuticabeira.* Les propriétaires des cantons voisins d'Araxá sont-ils riches? — Une cascade. — Pays situé au delà du Retiro da Jabúticabeira. — *Retiro de Tras-os-Montes.* Réception qu'on y fait à l'auteur. — *Serra do Araxá.* — *Fazenda* de *Peripitinga.* — Araxá. Histoire de ce village. Son administration civile et ecclésiastique. Son nom. Sa situation. Ses maisons; sa place publique. Ses églises; réflexion sur leur multiplicité. Ses habitants; leurs mœurs. Commerce de bestiaux. Culture des environs. Éducation des bêtes à cornes. — Visite aux eaux minérales. De quelle manière on y traite le bétail. Goût des animaux pour ces eaux. Précautions qu'il faudrait prendre. — L'auteur obtient un *tocador*. — De quelle manière les fidèles se placent à l'église; le costume qu'ils y portent.

Après m'être éloigné, comme je l'ai dit, de la Serra da Canastra, je parvins, à la fin d'une longue journée de voyage (16 avril), à la *fazenda* de *Paiol Queimado* (grange brûlée). Aussitôt que le propriétaire me vit venir de loin avec ma caravane, il fit balayer un petit *rancho*, ouvert de tous les côtés, qui était en dehors de son habitation, et l'on n'avait pas encore achevé ce travail lorsque nous arrivâmes. Je fus fort sensible à l'attention que l'on voulait bien avoir pour moi et à la politesse mielleuse avec laquelle on m'accueillit; mais il paraît que le *rancho* que l'on m'avait donné pour gîte n'était pas autre chose que la demeure ordinaire des

cochons. Toute la nuit, il fallut faire la guerre à ces animaux, qui venaient ronger nos bâts et réclamer leur domicile, et aucun de nous ne put fermer l'œil, à cause de l'effroyable quantité de puces qu'ils avaient laissées dans le *rancho*.

Le lendemain, nous partîmes très-tard. Le peu de sommeil dont nous avions joui et l'extrême chaleur qu'il faisait avaient mis tout le monde de mauvaise humeur, et nous traversâmes tristement un pays fort montueux, couvert encore de pâturages entremêlés de bouquets de bois.

Ces pâturages, comme ceux que j'avais parcourus précédemment, se composent en grande partie de Graminées, principalement de celles n° 335; et le petit nombre d'espèces qui croissent au milieu de ces plantes appartiennent surtout à la famille des Composées et au genre *Vernonia*. Une végétation analogue caractérise en général les *campos* simplement herbeux.

La belle Gentianée n° 100 est fort commune sur un morne très-élevé qui se trouve à un quart de lieue du *Retiro da Jabuticabeira* (1), où je fis halte.

Ce *retiro* ou chalet dépendait de l'immense *fazenda* de *Quebra anzol*. Il se composait d'une grange et d'une misérable chaumière où le vent pénétrait de tous les côtés, et qui n'avait d'autres meubles que quelques-uns de ces lits rustiques dont j'ai déjà parlé. C'était là cependant qu'un des fils du propriétaire de la *fazenda* de Quebra anzol demeurait ordinairement avec sa femme, et cette *fazenda* n'avait pas moins de 9 *legoas* de longueur.

(1) *Jabuticabeira* est le nom vulgaire du *Myrtus cauliflora*, Mart., arbre qui, comme je l'ai dit ailleurs, fournit l'un des meilleurs fruits du Brésil méridional.

Ici se présente naturellement une question: Ces hommes sont-ils réellement dans l'indigence, ou ont-ils de la richesse avec toutes les apparences et les habitudes de la pauvreté? Excepté le sel et quelques nègres qui leur rapportent un intérêt raisonnable, ils n'ont, pour ainsi dire, rien à acheter, et, d'un autre côté, ils vendent certainement beaucoup de bestiaux, puisque, après le canton de Rio Grande, cette partie de Minas Geraes est celle qui en fournit le plus à la capitale du Brésil. Il semble donc que les *fazendeiros* de ce pays devraient avoir beaucoup d'argent, et pourtant la manie de thésauriser ne s'accorde guère avec le caractère généralement imprévoyant des Brésiliens de l'intérieur. Il est extrêmement vraisemblable que ces hommes, dont les établissements sont tout nouveaux, ont commencé sans avances, qu'ils ont acheté leurs esclaves et ce qui semble leur propriété à crédit, peut-être même en payant des intérêts fort usuraires, et que, par conséquent, ils sont pauvres, puisqu'ils ne possèdent qu'imparfaitement ce qui paraît leur appartenir (1).

Quoi qu'il en soit, je ne puis m'empêcher de raconter ici un fait dont j'ai été témoin. Dans une des *fazendas* du *julgado* d'Araxá, José Marianno présenta au maître de la maison des bagatelles qu'il avait à vendre. Celui-ci trouva tout extrêmement joli, mais il se récria sur sa misère; à l'entendre, il n'aurait pas eu un *vintem*. Cependant je vis autour de sa maison tant de moutons, de pourceaux et de bêtes à cornes, que je n'eus point, je l'avouerai, la tentation de lui faire l'aumône, et, au moment où j'allais par-

(1) M. d'Eschwege assure, en 1816, que le prix d'un nègre nouveau, acheté 150,000 reis, s'élevait, après quatre ans de crédit, à la somme de 280,000 (*Braz.*, I, 71).

tir, un marchand de bestiaux qui se trouvait là me dit qu'il venait d'acheter dans cette propriété cinquante bœufs à 4,800 reis (30 fr.).

Je reviens au Retiro da Jabuticabeira. Il est situé dans un fond, entre des mornes couverts d'une herbe rase; et, au-dessous de la chaumière, coule un ruisseau dont les bords sont garnis d'une lisière d'arbres et d'arbrisseaux touffus entremêlés de Palmiers. A une petite distance du *retiro*, le ruisseau se précipite du haut d'un rocher en formant une cascade charmante. Ici l'eau ne tombe point verticalement, mais elle s'écoule par bonds sur une masse de rochers très-irrégulière qui descend obliquement. A droite et à gauche de la cascade, qui peut avoir 50 à 60 pieds de hauteur, sont des arbres, des arbrisseaux, des Fougères et d'autres végétaux. Je récoltai quelques plantes auprès de cette jolie chute d'eau, mais je fus accueilli par des nuées de moucherons qui me couvraient les mains et la figure, lorsque j'étais un instant sans agiter mon mouchoir.

Au delà de Jabuticabeira, le pays est élevé et montagneux. Sur les hauteurs, je trouvai le terrain mêlé de sable et de pierres; la végétation était moins vigoureuse que dans les fonds, les Graminées moins serrées et moins touffues. Parmi les plantes peu nombreuses qui croissent au milieu d'elles, les plus communes sont le *Smithia* n° 436, la Campanulacée 437 et l'Amarantacée 438 qui caractérisent les *campos* pierreux ou caillouteux.

Toujours une vue très-étendue, mais qui n'offre absolument que d'immenses pâturages, et, dans les fonds, des bouquets de bois. Une profonde solitude, presque point de bestiaux, pas une seule chaumière, quelque loin que les regards puissent s'étendre; personne dans les chemins.

Depuis Jabuticabeira, j'avais fait 3 lieues dans ce pays désert, lorsque je m'arrêtai au *Retiro de Tras-os-Montes* (le chalet d'au delà des monts), qui dépend d'une *fazenda* assez considérable. Là je trouvai encore quelques chaumières dispersées, et auprès était une *manjola* (1) avec une grange dont les murs étaient remplacés, comme cela a souvent lieu dans ce pays, par de longs bâtons très-rapprochés les uns des autres et retenus en haut et en bas par d'autres bâtons transversaux.

Lorsque j'arrivai, je demandai à une négresse où je pourrais passer la nuit; elle me répondit qu'il n'y avait de place nulle part. Le maître de la maison était absent; j'allai, sans cérémonie, parler à sa femme, malgré l'indiscrétion qu'il y a, dans ce pays, à faire une telle démarche. Dans une chaumière construite comme la grange dont j'ai parlé tout à l'heure, mais plus petite, je trouvai deux femmes jolies et assez bien mises, et je les priai de me donner un abri. Avec un air encore plus impoli et plus dédaigneux qu'embarrassé, l'une d'elles m'envoya à la *manjola*; mais, comme il aurait autant valu me dire de coucher dehors, je fis connaître qui j'étais, je réclamai un gîte dans la grange, et j'allai le prendre presque avant qu'on me l'eût accordé.

Il paraît que la maîtresse de la maison n'était à ce *retiro* qu'en passant et pour faire les honneurs d'une partie de chasse. Peu de temps après arrivèrent les chasseurs pour lesquels la grange avait été réservée. C'étaient des proprié-

(1) La *manjóla* est la machine, extrêmement simple, à l'aide de laquelle on commence la préparation de la farine de maïs dont on saupoudre les aliments et qu'on appelle *farinha*. On donne le nom de *fubá* à la farine proprement dite, résultat de l'action du moulin sur le maïs (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 106 et 235).

taires aisés du voisinage et tous des blancs, car on en voit dans ce canton beaucoup plus que de mulâtres. Je leur trouvai à peu près les manières qu'avaient, à mon départ de France, les petits bourgeois de campagne de nos départements.

Après avoir quitté le *retiro* dont je viens de parler, je commençai à monter la Serra do Araxá. Je découvrais de tous côtés une vue fort étendue, mais elle n'offrait encore que des pâturages parsemés de *capões*. A mesure que je m'élevais, le terrain devenait plus sablonneux, et je voyais çà et là des espaces assez considérables couverts de pierres. La Serra do Araxá, qui a plusieurs lieues de longueur, n'a pas une hauteur considérable; cependant je fus longtemps avant d'arriver à son sommet, parce qu'il me fallut, auparavant, monter et descendre plusieurs fois. Ce sommet offre une plate-forme où le terrain est pierreux et sablonneux; il y croît çà et là des arbres tortueux et rabougris, et j'y retrouvai quelques-unes des plantes que j'avais déjà recueillies dans la Serra da Canastra, telles que la Radiée n° 380, la Gentianée n° 375, et, dans les endroits pierreux, la Composée frutescente n° 372.

Du côté qui regarde le village d'Araxá, la montagne est très-escarpée. Son flanc, couvert de rochers, présente encore, par intervalles, des arbres tortueux : ce sont principalement le *Kielmeyera speciosa*, Aug. S. Hil., Juss., Camb. (vulgairement *Malva do Campo*), qui alors était chargé de belles fleurs roses et couleur de chair; quelques individus du *Vochysia* n° 356, et la Composée n° 372. Certains endroits sont presque uniquement couverts d'une espèce du beau genre *Vellozia* (*Canela d'ema*), dont les tiges, grosses comme le bras et presque toujours simples, n'ont pas plus

de 1 pied à 1 pied et demi de haut et se terminent par un bouquet de feuilles.

On descend la montagne par un chemin pierreux, extrêmement difficile, et, lorsqu'on est au bas, on se trouve dans une plaine ondulée où l'on revoit encore des pâturages et des bouquets de bois. Sur la gauche est une petite forêt qui surpasse tous les *capões* en étendue. C'est là que se trouvent les eaux minérales et fangeuses que les habitants de ce canton font boire à leurs bestiaux pour remplacer le sel.

A peu de distance de la Serra do Araxá, je fis halte à la *fazenda* de *Peripitinga* (1) qui, comme celles de tout ce pays, n'offrait que des maisonnettes éparses au milieu desquelles il était difficile de distinguer l'habitation du maître.

Celui-ci était du nombre des chasseurs que j'avais vus au Retiro de Tras-os-Montes. Je l'avais trouvé plus poli que les autres, et je ne fus pas étonné d'apprendre qu'il était né et avait été élevé dans la *comarca* de Sabará. Il me logea dans sa grange, mais en me faisant beaucoup d'excuses de ne pas avoir un meilleur gîte à m'offrir; et, pendant tout le temps que je restai chez lui, sa complaisance ne se démentit pas un seul instant.

Quoique nous fussions dans l'automne des tropiques, j'éprouvai, en quittant Peripitinga, une chaleur très-forte; depuis longtemps même je n'en avais ressenti une semblable, ce qui vient sans doute de ce que le pays n'est plus aussi élevé. Cependant, quand nous traversions quelque bouquet de bois arrosé par un ruisseau, comme le sont tous

(1) *Peripitinga* vient peut-être des mots guaranis *piri*, jonc, et *pitinga*, qui sent mauvais. — M. d'Eschwege a écrit *Perepetinga*.

ceux de ce pays, nous éprouvions une fraîcheur délicieuse.

Au delà de Peripitinga, le terrain qui s'étend au pied de la Serra do Araxá présente encore quelques inégalités; mais, à un quart de lieue du village, on ne découvre plus qu'une belle plaine couverte de pâturages et bordée par des *capões*.

C'est dans cette plaine, sur une pente peu sensible, qu'est situé le village d'*Araxá* (*arraial do Araxá*). Avant d'y arriver, on voit çà et là quelques jolies chaumières entourées d'Orangers et de Bananiers. L'aspect du village, dont toutes les maisons, lors de mon voyage, étaient encore nouvelles, la verdure des pâturages, les bouquets de bois dont ils sont parsemés, la beauté ravissante du ciel, cet air de gaîté qu'ont si souvent les pays de plaine, tout cela formait un ensemble charmant.

J'avais une lettre du *capitão mor* de Tamanduá pour le juge ordinaire (*Juiz ordinario*) d'Araxá. J'envoyai José Marianno en avant, pour la remettre à son adresse. Le juge habitait la campagne; mais la personne qui gardait sa maison dit à mon muletier que nous pouvions nous y établir. Pendant que l'on déchargeait les malles, le juge arriva. C'était un bon et joyeux campagnard, qui me reçut fort bien. Je le priai de me procurer un *tocador*, un mulet, une paire de malles, et il m'assura que je n'aurais pas de peine à être servi. Depuis S. João d'El Rei, de semblables promesses m'avaient été faites partout, et sans doute de bonne foi; mais on a déjà vu de quelle manière elles s'étaient réalisées.

La découverte du pays où est actuellement Araxá et celle des eaux minérales qui existent dans son voisinage sont

dúes à des nègres fugitifs, venus de Minas Geraes pour se cacher dans ce désert. Un vieillard qui s'était établi à Araxá, il y avait environ trente ans, à l'époque de mon voyage (1819), me dit qu'il n'y avait trouvé qu'une pauvre chaumière. Bientôt on répandit, dans toute la province des Mines, que ce pays était d'une extrême fertilité, qu'il offrait une immense étendue de terrain sans propriétaire, qu'on y trouvait de vastes pâturages, et qu'on pouvait y élever de nombreux bestiaux, sans faire la dépense de leur donner du sel. Des criminels poursuivis par la justice, des débiteurs insolvables, des cultivateurs dont les terres ne produisaient plus avec la même abondance, d'autres qui n'en possédaient point encore, accoururent en foule. On vit des familles se réunir, pour traverser avec plus de sûreté un pays sans habitants et arriver jusqu'ici. Cependant ceux de ces hommes qui avaient l'habitude du crime s'y livrèrent avec plus de hardiesse encore, quand ils se virent éloignés de toute espèce de surveillance, et, à l'époque où la nouvelle colonie commença à se former, les meurtres y furent très-fréquents. Lors de mon voyage, les premiers habitants étaient morts pour la plupart; des communications beaucoup moins difficiles, un accroissement très-considérable de population avaient diminué les chances d'impunité; mais, si les mœurs se sont adoucies peu à peu, elles sont restées extrêmement grossières.

Quoique les premiers qui s'établirent dans ce pays vinssent de Minas Geraes, ils reconnurent l'autorité du gouvernement de Goyaz. De cette manière, ceux des colons qui étaient poursuivis par la justice se trouvaient avoir changé de province et rendaient leur châtiment plus difficile; et,

d'un autre côté, les agriculteurs pouvaient obtenir des *sesmarias* (1) de 3 lieues, telles qu'on les donnè dans la province de Goyaz; tandis que, dès lors, on n'en accordait plus que de 1 lieue dans celle de Minas Geraes. Le gouvernement reconnut Araxá comme appartenant à Goyaz; on fit de ce village le chef-lieu d'une paroisse, et, vers 1811, on l'érigea en *julgado* ou chef-lieu de justice, en y créant des juges ordinaires.

Cependant les habitants honnêtes ne tardèrent pas à sentir les inconvénients qu'il y avait à dépendre d'une province dont les magistrats étaient à environ 140 lieues d'eux; ils réclamèrent la réunion de leur pays à la province des Mines, et elle fut effectuée par une ordonnance (*alvará*) du 4 avril 1816 (2).

Araxá fait actuellement partie de la *comarca* de Paracatú, et dépend entièrement de la province des Mines pour ce qui concerne le militaire et pour l'administration civile. Mais, comme la province de Goyaz est très-pauvre et que les dépenses des provinces, en général, sont uniquement prises sur leurs revenus, on a conservé à celle de Goyaz les impôts qui se lèvent dans les deux *julgados* contigus d'Araxá et de Desemboque (1819).

(1) La *sesmaria* est la quantité de terre que donne l'administration aux particuliers qui en demandent.

(2) D'Eschwege raconte que, vers cette époque, il fut chargé d'une mission dans ce district, et que certaines personnes, afin de satisfaire de petites ambitions et des rivalités de bourgade, tâchèrent de le décider, par des présents, à user de son influence pour faire ériger Araxá en ville, sous le nom de *Villa Viçosa*; mais d'Eschwege rejeta les présents et jugea, dit-il, que des militaires valaient mieux pour maintenir l'ordre dans le pays que les suppôts de la justice (*Bras. Neue Welt*, I, 51). — Araxá a réellement été érigé en ville par un décret du 13 octobre 1831.

La paroisse dont Araxá est le chef-lieu comprend deux succursales, Patrocinio et S. Pedro d'Alcantara (1). Sur 36 lieues de longueur, elle ne contenait pas, en 1819, plus de 4,000 individus. La plus grande partie des habitants de cette paroisse sont des blancs, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'elle est voisine de la *comarca* de S. João d'El Rei, où les blancs sont plus nombreux que dans les autres *comarcas*.

Il est fort vraisemblable que le nom d'Araxá a été donné à ce pays par ces Paulistes (habitants de S. Paul) aventureux, qui jadis parcoururent l'intérieur du Brésil avec tant d'audace, et qu'il vient des mots guaranis *ara echá*, chose qui regarde le jour (2). Je dois dire cependant que les habitants du pays expliquent ce nom d'une manière fort différente, et, toute ridicule que me paraît être leur explication, je vais la rapporter ici. Comme je l'ai dit, ce canton fut découvert par des nègres qui vinrent s'y réfugier de différentes parties de la province des Mines. Ces hommes, devenus audacieux, sortirent de leur désert et allèrent inquiéter les *fazendeiros* les moins éloignés; mais on envoya contre eux des soldats qui en prirent le plus grand nombre. On s'était imaginé qu'il y avait, dans le pays où ils s'étaient retirés, un ruisseau très-riche en or, et, comme ils répondaient à toutes les questions qu'on leur faisait à cet égard : *Ha de se achar* (on le trouvera), on fut frappé de ces paroles répétées sans cesse et mal prononcées, et le nom d'Araxá en est, dit-on, resté au pays.

(1) Piz., *Mem. hist.*, V, 243.

(2) Je suis redevable de cette étymologie, comme de beaucoup d'autres, à un Espagnol-Américain fort versé dans la langue guarani.

Araxá est situé à l'extrémité d'un vaste-pâturage, dans une plaine où l'horizon se trouve borné en partie par des bois et en partie par la *Serra de Monte Alto*, qui n'est qu'une continuation de celle d'Araxá et se termine par une plate-forme. Ce village s'étend, par une pente peu sensible, jusque sur les bords d'un ruisseau très-étroit, de l'autre côté duquel sont des collines couvertes de bois et de pâturages.

En 1816, on ne comptait à Araxá que 75 maisons (1). Toutes sont petites, et, lors de mon voyage, il n'y en avait que deux qui ne fussent point bornées au simple rez-de-chaussée. Ces maisons sont couvertes avec des tuiles dont la couleur est très-pâle, et bâties en terre et en bois ou avec des *adobes* (2). Toutes ont un très-petit enclos formé par des murs fort bas et en terre.

On voit à Araxá une place allongée, très-large et régulière; mais les maisons qui ne donnent point sur cette place sont dispersées çà et là, presque sans ordre (1819) (3).

L'église est bâtie vers l'extrémité la plus élevée de la place, et, conformément à l'usage général, elle est placée à une égale distance des deux rangs de maisons. Tout récemment (1819), on a aussi commencé à construire deux chapelles; mais on eût beaucoup mieux fait de rebâtir l'église paroissiale, qui est fort petite et tombe en ruine.

(1) Ce chiffre est emprunté à d'Eschwege (voyez *Bras. Neue Welt*, I, 66).

(2) Les *adobes* sont des parallélipipèdes de terre glaise séchés au soleil et qui peuvent avoir environ 1 pied et 1/2 de long sur 4 pouces d'épaisseur (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 119).

(3) Ici je ne suis point d'accord avec d'Eschwege qui dit que l'on voit des rues droites à Araxá.

La multiplicité des églises et des oratoires dans les villes et les villages de la province des Mines n'est due, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, qu'à la vanité des confréries. Chacune veut avoir son église particulière et fait des efforts pour qu'elle l'emporte sur celles des confréries rivales (1819).

Pendant les jours ouvrables, la plupart des maisons d'Araxá restent fermées; leurs propriétaires n'y viennent que le dimanche, pour entendre la messe, et passent le reste du temps dans leurs plantations. Ceux qui habitent le village toute la semaine sont des ouvriers, dont quelques-uns ne manquent pas d'habileté, des hommes sans état, quelques marchands et des femmes publiques. Ce que je dis ici, on peut à peu près l'appliquer à tous les villages de la province des Mines.

Comme dans le reste de cette province, le nombre des femmes publiques est ici très-considérable (1). Chaque oisif (*vadio*) a une maîtresse avec laquelle il partage le fruit de ses petites escroqueries, et qui, à son tour, fait vivre son amant du produit de quelques galanteries passagères. On assure cependant qu'il y a ici beaucoup de gens mariés; mais on y respecte peu la fidélité conjugale.

Il s'en faut bien que les habitants d'Araxá aient cette politesse qui distingue ceux de la partie orientale de Minas Geraes. Leurs manières sont, en général, grossières et dédaigneuses. On entrait dans la maison où j'étais logé sans

(1) Quoique la liste, publiée par Mattos, des misères trop réelles que ces créatures répandent autour d'elles dans les villages du Sertão ne dépasse pas trois lignes, je ne pourrais la traduire en français sans faire naître un excessif dégoût.

saluer, sans proférer une parole; on me regardait travailler, et l'on s'en allait comme on était venu. Je dois dire cependant que j'ai trouvé à Araxá deux ou trois personnes honnêtes et complaisantes, et je mettrai à leur tête l'ecclésiastique qui enseignait les enfants.

Les habitants d'Araxá ne se sont point encore avisés (1819) de faire eux-mêmes le commerce des bestiaux, branche presque unique d'exportation que leur pays fournisse. Ce sont les marchands de la *comarca* de S. João d'El Rei qui profitent seuls des bénéfices de ce commerce. Ils vont dans les *fazendas*, ils y achètent le bétail, et, à l'époque de mon voyage, ils payaient les bœufs 4,800 reis (30 fr.).

Comme partout ailleurs, on ne plante ici que dans les *capões*; les *campos* sont entièrement réservés pour les troupeaux. Ce pays convient également à tous les genres de culture; mais, quoiqu'il soit réellement très-productif, on exagère beaucoup sa fertilité dans le reste des Mines. Les terres moyennes, plantées en maïs, rendent 200 pour 1; mais, excepté le coton, les produits de la culture ne sauraient avoir aucun débouché, à cause de la distance qu'il y a de cette contrée aux villes et villages un peu considérables. On ne peut guère, non plus, faire marcher des pourceaux vivants d'ici à Rio de Janeiro, et le sel est trop cher pour qu'il y ait de l'avantage à y envoyer du lard.

Les bêtes à cornes forment donc la richesse de ce pays. Comme je l'ai déjà dit, les pâturages sont excellents, et les eaux minérales qui se trouvent dans le voisinage d'Araxá dispensent le cultivateur de donner du sel à ses bestiaux. La multiplication des bêtes à cornes est telle que celui qui ne voudrait point augmenter son troupeau et qui, par exemple, posséderait cent bêtes pourrait, chaque année,

en vendre cinquante. Cependant les colons se plaignent beaucoup de plusieurs causes qui mettent obstacle à l'accroissement de leurs troupeaux, la morsure des serpents, la vase épaisse qui borde la plupart des ruisseaux et d'où les animaux ne peuvent plus se retirer lorsqu'ils y enfoncent, surtout enfin ces morts subites qui ont lieu principalement dans la saison de la sécheresse et que l'on attribue à des herbes vénéneuses. Les *fazendeiros* disent aussi que beaucoup de bestiaux leur sont volés par ces hommes oisifs et sans état (*vadios*), si nombreux dans le pays et qui en sont la plaie.

Comme ce district ne compte qu'un petit nombre d'habitants, et que les hommes libres y ont autant de peine qu'ailleurs à se décider à travailler, la main-d'œuvre y est fort chère, malgré l'abondance et le bas prix ordinaire des vivres. Les cultivateurs sont donc dans l'impossibilité d'enclore leurs pâturages et de les diviser, comme cela se pratique dans le canton de Rio Grande. Il en résulte que les bestiaux ne peuvent recevoir les mêmes soins que dans ce canton, et qu'il s'en perd un grand nombre. Enfin, quand le troupeau d'un cultivateur, revenant des eaux minérales, passe sur les terres d'un autre cultivateur, il arrive souvent qu'il s'y mêle quelques-uns des bestiaux de ce dernier, et, malgré la marque qui les distingue, ils ne reviennent pas toujours à leur véritable propriétaire (1).

(1) Aux renseignements que je donne ici sur les bestiaux du canton d'Araxá, j'ajouterai quelques détails qui se trouvent dans le *Brasilien die Neue Welt* de M. d'Eschwege. Cet écrivain dit que les vaches d'Araxá mettent bas depuis le mois d'août jusqu'au mois de janvier; qu'elles ne donnent qu'un lait maigre et peu abondant; qu'on châtre les jeunes taureaux à deux ans et qu'on vend les bœufs à quatre.

Les *fazendas* ont une étendue immense; il n'est pas rare d'en voir de 8 à 10 lieues de longueur. Cependant les cultivateurs, qui, pour la plupart, ne font que commencer leur établissement, ont en général peu d'aisance; on en compte à peine un ou deux qui possèdent mille bêtes à cornes, et celui qui a huit à dix esclaves passe déjà pour riche.

Je ne pouvais guère séjourner à Araxá sans aller voir les eaux minérales auxquelles ce pays est, en grande partie, redevable de sa population. Je partis de très-bonne heure; le froid se faisait sentir assez vivement. Je passai d'abord par un pâturage composé seulement de Graminées et d'autres herbes, et ensuite j'en traversai un second où des arbres rabougris croissent çà et là. Quelques-uns commençaient à perdre leurs feuilles (25 avril); l'espèce de *Pachira* que l'on trouve ordinairement sur les *taboleiros cobertos* et qu'on appelle *Paineira do campo* (*Pachira marginata*, Aug. S. Hil., Juss., Camb.) avait déjà presque entièrement perdu les siennes.

A l'extrémité du pâturage dont je viens de parler, j'entrai dans un bois assez épais. Enfin, après avoir fait, depuis Araxá, environ 1 lieue et demie, par un chemin très-battu, j'arrivai au lieu où sont les eaux minérales et auquel on donne, dans le pays, le nom de *barreiro* (glaisière).

Dans une partie du bois où les arbres serrés et touffus donnent un ombrage épais, on voit un espace d'environ 5 ou 600 pas de circonférence qui est entouré d'un mur d'appui, et n'offre qu'une boue noire et compacte. C'est au milieu de cette boue, dans cinq ou six endroits différents, que s'échappent les sources d'eau minérale.

Elles sont claires, d'une couleur rougeâtre, et elles ont

un goût amer qui, en même temps, rappelle celui des œufs gâtés. L'indication de ce petit nombre de caractères montre assez qu'elles sont sulfureuses, et, par conséquent, elles pourraient être employées pour la guérison de toutes les maladies dans lesquelles on conseille des eaux de cette nature, et, en particulier, des maladies cutanées, si communes au Brésil (1).

Le *barreiro* est une propriété publique. De 10 lieues à la ronde, les *fazendeiros* y amènent, tous les mois, leurs bêtes à cornes, et chacun a son jour indiqué par le juge. On fait entrer les bestiaux le soir dans l'enclos, on les y laisse la nuit; ils boivent tout à leur aise, et on les fait sortir le lendemain. Les bêtes très-maigres refusent quelquefois de boire l'eau du *barreiro*, mais on la leur fait avaler de force. Souvent plusieurs *fazendeiros* confondent leurs troupeaux et les font entrer ensemble dans l'enclos. Une des principales occupations des cultivateurs, dans les pays de *campos*, est de réunir, chaque mois, leurs bestiaux : ils montent à cheval, galopent dans les pâturages, souvent pendant plusieurs jours, et amènent le troupeau à la *fazenda*, soit pour lui donner du sel, soit, comme dans les environs d'Araxà et de *Salitre* ou *Patrocinio*, pour les mener aux eaux minérales.

Tous les animaux ont un goût extraordinaire pour ces eaux désagréables. Jamais je n'avais vu une aussi grande quantité d'oiseaux que dans cet endroit. Des nuées de perroquets et de colombes volaient sur les arbres voisins, en

(1) Voyez ce que je dis, dans le chapitre suivant, des eaux minérales de Salitre, qui paraissent avoir les plus grands rapports avec celles d'Araxà.

faisant entendre un ramage confus et étourdissant, et venaient en foule se poser sur la fange du *barreiro*. Les chasseurs se mettent en embuscade derrière les arbres, et d'un seul coup de fusil ils tuent souvent un grand nombre d'oiseaux. Autrefois il venait aussi, dans ce lieu, beaucoup de cerfs, de pécaris et d'autres quadrupèdes; mais on leur a fait la guerre avec tant d'acharnement, qu'aujourd'hui il n'en paraît presque plus.

Il est une précaution que l'on néglige et qui cependant serait, je crois, nécessaire pour entretenir toujours, dans le *barreiro*, la même abondance d'eau; ce serait de le faire nettoyer. Les nombreux bestiaux qui s'y promènent sans cesse, délayant la terre dans l'eau, forment ainsi une boue épaisse, et les anciens du pays prétendent qu'ils ont déjà bouché quelques sources (1).

Je passai quelques jours à Araxà, et je n'y fus point trompé dans mes espérances comme à Piumhy et Formiga. Non-seulement je pus acheter un mulet et des malles, mais encore, à mon départ, j'emmenai avec moi un *tocador*. C'était un jeune homme blanc auquel je donnais 3,000 reis (18 fr. 75 c.) par mois. Il s'appelait Marcellino. Ses traits étaient agréables; il avait une figure ouverte, et je ne lui vis jamais un instant d'humeur. Si on lui avait donné quelques principes, peut-être même s'il eût été seul avec moi, Prégent ou Laruotte, il eût fait un excellent serviteur. Marcellino avait une fort jolie voix, et, plus d'une fois, ses chants charmèrent mes ennuis au milieu des déserts.

Je passai un dimanche à Araxá et je vis les fidèles ras-

(1) D'Eschwege dit qu'il existe dans le voisinage des eaux une mine de fer qui pourrait être utilisée (*Bras. Neue Welt*, I, 67, 68).

semblés dans l'église. Là comme ailleurs les femmes étaient accroupies dans la nef, et les hommes plus rapprochés de l'autel. Telle est la puissance de la coutume que, malgré la chaleur qu'il faisait, les hommes et les femmes étaient tous également enveloppés dans de grandes capotes d'étoffe de laine.

CHAPITRE XIII.

VOYAGE D'ARAXÁ A PARACATÚ.

Cachoeirinha. — La rivière de *Quebra-anzol.* — Coup d'œil général sur le pays situé au delà du Quebra-anzol. — La *fazenda de Francisco José de Matos.* — *Serra do Salitre.* — Eaux minérales de *Salitre.* — Pâturages. — *Fazenda de Damaso.* — Produits du pays. — Village de *Patrocinio.* Chiques. — *Fazenda do Arruda.* — *Serra do Dourado.* — *Fazenda do Leandro.* — Les habitations de ce pays situées favorablement. — Sources minérales de la *Serra Negra.* — Pays situé au delà de Leandro. — Hameau de *Campo Alegre.* — Le *borily.* — Pays situé au delà de Campo Alegre. — Le *Rio Paranahyba.* Une belle soirée. — *Moquem.* — L'auteur monte sur le sommet de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba. Le *Chapadão.* — La *Serra* et le *Sitio dos Pilões.* Manioc. — L'auteur descend la Serra du côté de l'orient. — *Fazenda do Guarda mór.* — *Sapé.* Peinture de la végétation. — *Fazenda de João Gomes.* Son propriétaire. — Le poste de *Santa Isabel.* — Histoire d'un contrebandier. — *Serra de Paracatú.* — L'auteur arrive à la ville du même nom.

Je quittai Araxá pour me rendre à Paracatú (1). Le premier jour, je ne fis que 2 lieues et demie et je m'arrêtai à une maisonnette appelée *Cachoeirinha* (petite cascade). On m'y logea sous un appentis très-étroit, qui était ouvert par devant, et des animaux de toute espèce vinrent, pendant la nuit, troubler mon sommeil. Le froid contribua beaucoup

(1) Itinéraire approximatif d'Araxá à Paracatú :

aussi à m'empêcher de dormir ; nous y étions d'autant plus sensibles, moi et mes gens, que nous passions les journées dans des *campos* où il n'y a pas le moindre ombrage et où la chaleur est excessive.

Le jour suivant, je fis 4 lieues et n'aperçus qu'une *fazenda* et quelques misérables cabanes rapprochées les unes des autres. Je fus étonné de voir, dans ces dernières, une douzaine de jeunes filles couvertes de haillons, quoique blanches et extrêmement jolies.

Le terme de cette journée fut la rivière de *Quebra-anzol* (brise-hameçon) (1), qui prend sa source à la *fazenda* du

D'Araxá à	Cachoeirinha, maisonnette.	2 1/2 legoas.
—	bords du Quebra-anzol.	4
—	Francisco José de Matos, habitation.	3 1/2
—	Damaso, habitation.	3
—	Patrocinio, village.	2 1/2
—	Arruda, habitation.	3
—	Leandro, habitation.	4
—	Campo Alegre, hameau.	3 1/2
—	bords du Paranahyba.	6
—	Moquem, en plein air.	3
—	Sitio dos Pilões, chaumière.	5
—	Guarda mór, habitation.	2
—	Sapé, maisonnette.	3
—	João Gomez, habitation.	3
—	Guarda de S. Isabel, poste militaire.	5
—	Paracatú, ville.	2
		55 legoas.

Dans son utile *Itinerario*, M. da Cunha Mattos indique avec détail la distance de Patrocinio au Paranahyba. Nous différons en quelques points ; mais je crois que, de longtemps, on ne saura, avec une entière certitude, qui de nous a raison, et il serait possible que nous nous fussions un peu trompés tous les deux.

(1) C'est à tort que Cazal a écrit *Quebra-anzoes* (*Corog.*, I, 350) et Eschwege *Quebre anzol*.

même nom, d'où dépend le Retiro da Jabuticabeira, et se jette dans le *Rio das Velhas* (1). Ici le Quebra-anzol peut avoir la largeur de nos rivières de troisième ou de quatrième ordre, et ses rives présentent, de droite et de gauche, une étroite lisière de bois.

Nous trouvâmes sur le bord de l'eau une pirogue, dont nous nous servîmes pour passer de l'autre côté. Là sont quelques chaumières et une misérable *venda*, qui dépendaient du même propriétaire. On me donna l'hospitalité dans le meilleur local; c'était une chambre tellement petite que mes malles pouvaient à peine y tenir, et dont l'entrée n'était point fermée. Cette fois encore, le froid me priva du sommeil.

Le pays que je parcourus au delà du Quebra-anzol est ondulé, comme celui que j'avais traversé les deux jours précédents, et il offre également une alternative de vastes pâturages et de bouquets de bois.

A partir d'Araxá, on a évité de faire passer le chemin par des bois, pour ne point se donner la peine de faire des percées, et de là il résulte que le voyageur reste toujours exposé à l'ardeur du soleil des tropiques.

Dans un espace de 3 lieues et demie, du Quebra-anzol à la *fazenda* de *Francisco José de Matos*, je ne vis aucune maison, je ne rencontrai personne dans le chemin, j'aperçus à peine une demi-douzaine de bêtes à cornes au milieu des pâturages.

Lorsque, dans les mois d'août et de septembre 1817, je parcourais la partie du Sertão qui s'étend à l'est du S. Fran-

(1) Ce *Rio das Velhas* va grossir le Paranahyba et ne doit point être confondu avec un autre Rio das Velhas, beaucoup plus connu, qui est un des principaux affluents du S. Francisco, du côté de l'orient.

cisco, vers le nord de la province des Mines, les bois et les *campos* étaient dépouillés de verdure, et rien ne me récréait la vue. Il n'en fut pas de même ici ; les ondulations variées du terrain, ces bois d'un vert foncé qui offrent des compartiments de différentes formes au milieu des pâturages, les diverses nuances de verdure que présentent les *campos* suivant l'époque à laquelle on y a mis le feu, l'alternative des pâturages simplement herbeux et de ceux où croissent çà et là des arbres rabougris, tout cela produit un très-bel ensemble. Dans les endroits un peu élevés, on a l'image de l'immensité, et d'une immensité sans monotonie.

En quittant le *Porto do Quebra-anzol*, c'est ainsi qu'on appelle le lieu où l'on passe cette rivière, je traversai d'abord un pâturage uniquement composé d'herbes, puis un immense *taboleiro coberto*, et enfin un second pâturage, qui me conduisit jusqu'à la *fazenda* de Francisco José de Matos, où je fis halte.

J'ai dit ailleurs (1) que l'on appelait *taboleiros cobertos* les collines où des arbres rabougris croissent çà et là au milieu des herbes, et *taboleiros descobertos* celles qui donnent uniquement naissance à des plantes herbacées et à des sous-arbrisseaux. Entre Cachoeirinha et la *fazenda* de Francisco José de Matos, je trouvai les *taboleiros cobertos* un peu moins verts que ceux de Formiga, mais aucun arbre n'y avait encore perdu ses feuilles (26-27 avril). Ici, comme ailleurs, les arbres des *taboleiros* sont tortueux et rabougris ; ils ont 8 à 15 pieds de hauteur, une écorce qui ordinairement se rapproche de celle du liége et souvent des

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 99.

feuilles dures et cassantes. Parmi eux, je retrouvais toujours avec abondance une Malpighiée à grandes feuilles cotonneuses, des *Qualea*, des Bignonées et des Légumineuses. Sur les *taboleiros* qui s'étendent au delà des deux rives du Quebra-anzol, je vis aussi beaucoup d'individus du n° 457 *bis*, dont le feuillage rappelle si bien nos peupliers, et un grand nombre de Vochysia n° 356, dont les belles grappes de fleurs jaunes attirent une prodigieuse quantité d'oiseaux-mouches. En quelques endroits, ces arbres sont plus rapprochés; dans d'autres, ils le sont moins : il y a même des pâturages qui offrent une nuance entre les *taboleiros cobertos* et *descobertos*, car on y voit quelques arbres rabougris, mais seulement de loin en loin. Les arbrisseaux et les sous-arbrisseaux qui croissent au milieu des herbes, entre les arbres des *taboleiros cobertos*, sont plus nombreux que ceux qui naissent sur les *taboleiros descobertos*. Comme les plus communs, on peut citer des *Cassia*, des Malpighiées et l'Euphorbiacée n° 479.

La *fazenda* de *Francisco José de Matos* (nom d'homme), où je fis halte après m'être éloigné du Quebra-anzol, est située sur le bord d'un ruisseau, entre des collines assez élevées. Quoique cette *fazenda* ne soit pas des moins considérables, elle ne présente, comme tant d'autres, qu'un amas de maisonnettes disposées sans ordre et parmi lesquelles on distingue à peine l'habitation du maître. On me logea encore dans une cabane sans fenêtre, dont l'entrée ne fermait point; mais, du moins, elle était assez propre.

A peu de distance de Francisco José de Matos se trouve une petite chaîne de montagnes qui porte le nom de *Serra do Salitre*, et ne peut être qu'un contre-fort de la Serra do Francisco e da Paranahyba. Ces montagnes sont pierreuses,

très-sèches et couvertes de Graminées, au milieu desquelles on voit de loin en loin quelques arbres rabougris, principalement le *Kielmeyera speciosa*, ASH., J., Camb.; quant aux Graminées, ce sont le *Capim frexa*, le nº 325 et un petit nombre d'autres espèces. Du haut de la Serra, on découvre une vue extrêmement étendue, qui offre encore d'immenses pâturages et des bouquets de bois dispersés çà et là. Si cette petite chaîne porte le nom de *Serra do Salitre*, ce n'est point qu'on y trouve du salpêtre; mais on a imaginé de l'appeler ainsi, parce qu'il existe dans son voisinage des eaux minérales que l'on a crues sans doute imprégnées de cette substance, et qui, comme celle d'Araxà, peuvent remplacer le sel pour les bêtes à cornes.

Après avoir traversé la Serra do Salitre, j'aperçus de grands bois, au milieu desquels je vis une multitude de beaux arbres qui étaient couverts de fleurs roses et produisaient un effet charmant entre les masses de verdure dont ils étaient environnés (probablement des *Chorisia speciosa*).

C'est dans les bois dont je viens de parler et qui, dit-on, peuvent avoir 6 *legoas* de longueur que sont les eaux minérales dites *do Salitre*. Comme celles d'Araxá, elles appartiennent au public; mais on assure qu'elles sont plus abondantes. On ajoute que les sources sont entourées de murs, que l'eau est conduite dans des auges où les bestiaux la boivent, et qu'ils ne peuvent, en aucune manière, boucher les sources comme à Araxá (1).

(1) J'ai avancé ailleurs (*Voyage dans le district des Diamants*, etc., II, 277) que le père Leandro do Sacramento avait fait l'analyse des eaux d'Araxá : ce sont celles de Salitre qu'a analysées ce savant religieux. Eschwege dit que ces dernières lui parurent plus fortes que celles

Dans tous les pâturages que je vis le jour où je traversai la Serra do Salitre (29 avril), l'herbe, aussi mûre que celle de nos prés lorsqu'on les fauche, avait une teinte grisâtre qui fatiguait la vue. On n'y mettait pas le feu, me dit-on, parce que la sécheresse durait cette année-là depuis très-longtemps et que l'herbe n'aurait point repoussé. Au reste, on n'a pas, dans ce canton, d'époque fixe pour brûler les pâturages ; ce sont les besoins du bétail qui, à cet égard, servent de règle au cultivateur.

La *fazenda* de *Damaso* (nom d'homme), où je fis halte, au-delà des montagnes de Salitre, a peut-être moins d'apparence que celle où j'avais passé la nuit précédente ; mais

d'Araxá ; qu'une odeur de soufre se répand dans leur voisinage ; qu'elles ont un goût de pourri, d'abord un peu sulfureux, ensuite piquant, enfin amer, et que, lorsqu'on les emploie pour se laver les mains, elles les rendent glissantes comme quand on fait usage du savon. Une quantité de 50 livres d'eau de Salitre qu'Eschwege fit évaporer lui procura un peu plus d'une demi-livre d'un sel amer et un peu piquant, et c'est ce sel dont l'analyse, faite par le père Leandro, a été publiée dans le *Brasilien die Neue Welt* (I, 74). Eschwege pense, d'après cette analyse et ce qu'il a lui-même observé sur les lieux, que les eaux minérales de Salitre peuvent être conseillées contre les maladies du foie ; que le sel qu'on en retire serait utile dans diverses fabrications, et que l'on ferait une spéculation excellente en l'extrayant par l'évaporation solaire, pour l'envoyer dans les parties du *Sertão* qui ne possèdent point de *bebedouros* (sources d'eaux minérales), et où le sel commun se paye 6,000 reis (37 fr. 50 c.) le sac de 66 livres. Après avoir pris connaissance de l'analyse du père Leandro, M. Balard, chimiste célèbre, membre de l'Institut, m'a dit que la composition des eaux de Salitre lui paraissait évidemment analogue à celle des eaux sulfureuses d'Europe ; que le sel qu'on pouvait en extraire serait utilement employé dans plusieurs procédés industriels, notamment le blanchissage ; qu'il pouvait être donné au bétail, mais que, pour l'homme, il ne remplacerait point le sel marin. J'ai à peine besoin d'ajouter que ces eaux devraient être conseillées pour la guérison des maladies cutanées.

ses bâtiments sont disposés avec un peu plus d'ordre. Le propriétaire me parut être un excellent homme, supérieur à tous les *fazendeiros* que j'avais vus depuis un certain temps.

Il me dit que les terres de son pays conviennent à tous les genres de cultures. Au bout de cinq ans, les *capoeiras* sont déjà en état d'être coupés (1); le *capim gordura* (*Melinis minutiflora*) ne s'empare point des terrains que l'on a mis en culture, et le bois repousse après chaque récolte D'ici on commence déjà à envoyer les productions du sol à Paracatú, éloigné d'environ 40 lieues; le coton seul s'expédie pour Rio de Janeiro. Jusqu'à Barbacena (2), on fait ordinairement voyager cette dernière denrée sur des chars à bœufs, qui portent 80 arrobes, et à Barbacena on charge sur des mulets. La location d'un char, du village de Patrocinio à Barbacena, était de 14 *oitavas* (105 fr.), à l'époque de mon voyage. Le coton, dans les derniers temps, avait valu 600 reis (3 fr. 75 c.), sans être dépouillé de ses semences. Ici encore ce sont les bestiaux qui font la princi-

(1) Un voyageur a écrit qu'on laissait reposer la terre pendant vingt ans, avant d'y jeter de nouvelles semences (Suz., *Souv.*, 262). Il est incontestable que, dans le mauvais système de culture adopté dans le Brésil tropical, on ne saurait donner aux terres un trop long repos (Eschw., *Bras.*, I); mais, pour pouvoir les laisser vingt ans sans rien rapporter, il faudrait que les Brésiliens en eussent encore plus qu'ils n'en possèdent. Dans les parties de la province des Mines qui avoisinent sa capitale, on coupe d'ordinaire, au bout de cinq, six ou sept ans, les bois (*capoeiras*) qui ont remplacé les forêts vierges. Quand ils ont poussé pendant vingt ans, ces bois, alors appelés *capoeröes*, ont presque acquis la vigueur des forêts primitives.

(2) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 117. — M. Balbi, dans son excellente *Géographie universelle*, a écrit Barbasinas : j'ai déjà relevé cette erreur, qui appartient à Mawe.

pale richesse du cultivateur. Des marchands viennent les acheter chez les propriétaires, et ils enlèvent même les moutons, qu'ils payent de 2 à 3 *patacas* (4 à 6 fr.).

Au delà de Damaso, je trouvai encore des *taboleiros cobertos* et *descobertos*, d'autres mixtes, et enfin des bouquets de bois dans les enfoncements. Je traversai aussi un petit espace de terrain, dont la végétation me rappela, pour l'aspect, les *carrascos* ou forêts naines de Minas Novas (1); des individus serrés et nombreux du *Bauhinia* (510 *bis*), à tiges étalées, à rameaux ordinairement disposés sur deux rangs, formaient un fourré de 3 à 5 pieds, au milieu duquel s'élevaient çà et là des arbres de moyenne grandeur.

Entre Damaso et Patrocinio, je rencontrai une caravane assez considérable, qui venait de Goyaz et allait à Rio de Janeiro. Elle appartenait à un homme qui faisait ce voyage une fois chaque année, et employait cinq mois pour aller et autant pour revenir. Il prenait à Rio de Janeiro les marchandises destinées pour les négociants de Goyaz, et faisait payer 32,000 reis (200 fr.) la charge d'un mulet. Mais, quand il retournait de Goyaz à la capitale, il emportait pour son compte de la toile de coton et du coton en laine, parce qu'avec des frais aussi considérables les marchands de Goyaz croyaient ne pouvoir trouver aucun avantage à exporter les denrées de leur pays (2).

A 2 lieues et demie de Damaso, je fis halte à Patrocinio (*arraial do Patrocinio* ou *Nossa Senhora do Patrocinio*). Ce

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 22.

(2) Voyez ce que je dis, sur les transports de Goyaz à Rio de Janeiro, au chapitre de cet ouvrage intitulé, *Commencement du voyage de la cité de Goyaz à S. Paul. — Le Mato Grosso*, etc.

petit village (1), ordinairement appelé *Salitre*, doit son origine aux eaux minérales qui, comme je l'ai dit, se trouvent dans ses environs; il n'avait pas, lors de mon voyage, plus d'une douzaine d'années d'existence, et, d'après le nombre de maisons indiquées en 1816 par d'Eschwege, il aurait doublé dans l'espace de trois ans. Il est situé sur la croupe arrondie d'une colline dont les flancs sont couverts de pâturages, et qui est dominée par d'autres collines un peu plus élevées. En 1819, on y comptait une quarantaine de maisons très-petites, bâties en terre et en bois, couvertes en tuiles et sans crépi. Ces maisons, disposées sur deux rangs, forment une place allongée au milieu de laquelle est une petite chapelle construite, comme les maisons elles-mêmes, en bois et en terre. Patrocinio est une succursale d'Araxà et a un desservant. Comme partout ailleurs, les maisons qui composent ce village appartiennent à des *fazendeiros* qui n'y viennent que le dimanche (2). Ceux des habitants de Patrocinio qui y restent habituellement sont quelques ouvriers, deux ou trois petits marchands, des oisifs (*vadios*) et des femmes publiques.

José Marianno était arrivé au village avant moi, et, d'après mes ordres, il était allé demander un gîte au desservant; mais la maison de cet ecclésiastique s'était trouvée si petite qu'il n'avait pu nous recevoir. Une autre maison que l'on venait de finir et qui n'était pas encore habitée fut indiquée à José Marianno par le commandant, et ce fut là que je

(1) M. Pohl donne à Patrocinio le titre de ville. A l'époque où il voyageait (1818), Paracatú seul portait ce titre dans toute la *comarca*. C'est aussi à tort que le même auteur a écrit *Padrocinio*, trompé sans doute par la prononciation de son pays.

(2) M. Gardner a retrouvé le même usage dans le nord du Brésil.

trouvai mes effets. Lorsque j'arrivai au village, José Marianno se hâta de me prévenir que cette maison était remplie de chiques (*bichos do pé*); je n'y restai qu'un instant, et j'eus les pieds couverts de ces insectes. Moi et mes gens nous prîmes le parti de nous établir dehors; pendant que nous travaillions, tous les habitants nous entourèrent, et je les trouvai beaucoup plus grossiers encore que ceux d'Araxà (1). Pour la première fois, depuis Rio de Janeiro, je passai la nuit à la belle étoile, et il est à remarquer que ce fut dans un village.

On a vu que je m'étais éloigné de la grande route de Rio de Janeiro à Goyaz, pour aller voir la source du S. Francisco. J'étais rentré dans cette route avant même d'arriver à Patrocinio, et pourtant, dans un espace de 3 *legoas*, entre ce village et la *Fazenda do Arruda*, je ne rencontrai qu'une seule personne et je ne vis aucune habitation.

Partout l'herbe était presque aussi desséchée que celle du Sertão de Bom Fim et Contendas, dans les mois d'août et de septembre (2); cependant je vis un grand nombre d'individus du *Vochysia* n° 502 dont les grappes verticales et extrêmement nombreuses avaient souvent plus de 2 pieds de longueur.

Pendant cette journée, Laruotte m'avait paru triste, mais je l'avais inutilement questionné pour en savoir la cause. Quand nous fûmes arrivés à la *Fazenda do Arruda* (nom d'homme) (3), où je fis halte, José Marianno lui visita les

(1) Voyez ce que j'ai dit plus haut, page 245, sur les habitants d'Araxà.

(2) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II.

(3) C'est sans doute cette *fazenda* qui a été désignée par Pohl sous le nom impropre de *Fazenda d'Arrudo Velho*.

pieds et en tira une cinquantaine de chiques. Ces animaux, comme je l'ai dit ailleurs, se trouvent principalement dans les maisons inhabitées et qu'on ne nettoie pas.

La saison des autres insectes était passée depuis longtemps ; je ne trouvais qu'un petit nombre d'espèces à ailes nues.

La Fazenda do Arruda dont je viens de parler est située au pied d'une petite chaîne de montagnes fort peu élevée qui commence, m'a-t-on dit, vers le village de Patrocinio et qu'on appelle *Serra do Dourado* (1). Dans l'espace de

(1) Pohl et Eschwege s'accordent à dire qu'elle s'étend de l'est à l'ouest. Le premier l'appelle *Serra d'Ourada*, et le second *Serra dos Doirados*. Le nom indiqué par Pohl est évidemment inexact ; car le mot *d'Ourada* n'appartient pas à la langue portugaise. — Pohl n'a pas tout vu sans doute, et qui pourrait tout voir ? mais il raconte avec simplicité et bonhomie ce qui a fixé son attention, et il mérite beaucoup de confiance. S'il lui a échappé quelques légères erreurs, cela tient, en grande partie, à ce qu'il ne possédait qu'imparfaitement la langue portugaise. Pour bien connaître le pays où l'on voyage, il est essentiel de comprendre ses habitants, et c'est certainement parce que Mawe et Luccock ne possédaient pas cet avantage qu'ils se sont trompés tant de fois. On a été blessé, à Rio de Janeiro, de la manière dont M. Jacques Arago a parlé du Brésil ; mais cet écrivain appartient à une tout autre catégorie que les deux Anglais dont je viens de citer les noms. Il n'a certainement pas eu la prétention de faire faire des progrès à quelque branche que ce soit de la géographie ou de l'histoire naturelle : homme de beaucoup d'esprit, il aura simplement voulu amuser ses lecteurs ; il a devancé l'époque des *impressions de voyage*. Quant à feu Jaquemont, dont on s'est également plaint au Brésil, on peut jusqu'à un certain point le justifier : ce n'est pas lui qui a publié son voyage. S'il avait eu le bonheur de revoir sa patrie, il aurait senti, mûri par les années et par la réflexion, que, dans un livre publié aux frais des contribuables et *sous les auspices du ministre de l'instruction publique*, il ne pouvait, sans la plus grave inconvénance, publier des morceaux empreints d'un athéisme grossier ; il aurait senti que, s'il est permis de peindre un pays huit fois plus grand que la France, de parler de sa capitale, de sa ma-

1 lieue environ, je la côtoyai à une certaine distance; je m'en rapprochai ensuite, et, après avoir passé un ruisseau assez profond qui porte le nom *Douradinho* (1), je commençai à monter. Au bout de quelques instants, nous eûmes traversé la Serra dans toute sa largeur. Elle est trop peu élevée pour offrir une végétation fort différente de celle de la plaine ; aussi n'y trouvai-je pas une espèce que je ne possédasse déjà..

Depuis la Serra do Dourado jusqu'au hameau de *Campo Alegre*, le pays est montueux. Des endroits les plus élevés, qui sont caillouteux, on découvre une vue immense et toujours une alternative de bois, de *taboleiros cobertos* et de *taboleiros descobertos*, mais, d'ailleurs, on n'aperçoit aucune habitation; dans toute la journée, je ne vis qu'une chaumière qui est située près du Douradinho. L'aspect de la campagne était d'une tristesse extrême; partout l'herbe était desséchée et avait une teinte grisâtre qui affligeait les regards. Un très-petit nombre de plantes étaient en fleur; je me contenterai de citer la Bignonée n° 506, qui croît abondamment sur plusieurs *taboleiros descobertos*.

A 4 lieues d'Arruda, je fis halte à une pauvre chaumière à laquelle on prétend donner le nom de *fazenda*, *Fazenda do Leandro* (nom d'homme). Un nègre, qui était à la porte de cette chaumière, me permit de faire décharger mes

rine, de son cabotage, de son commerce, de ses finances, du chef de son gouvernement, des rapports des provinces avec la métropole, du sort des esclaves, des diverses classes de la société; de la nature des débats parlementaires....., ce n'est pas après une relâche de douze jours.

(1) M. da Cunha Mattos écrit, peut-être avec raison, *Ribeirão dos Douradinhos* ; il parle aussi du *Rio dos Dourados*.

effets dans une petite chambre. Sa maîtresse seule était à la maison et elle ne parut point (1).

Les *fazendas* de ce canton sont assez favorablement situées ; elles trouvent un débit facile de leurs produits à Paracatú, où l'on peut arriver en dix jours avec des chars à bœufs, et elles ont pour leurs bestiaux des eaux minérales. A 6 *legoas* de Leandro, il en existe des sources de même nature que celles d'Araxá et de Salitre, dans une petite chaîne de montagnes appelée *Serra Negra* (2). Ces sources appartiennent également au public, et l'eau y est reçue dans des auges où le bétail va la boire.

Au delà de Leandro, le terrain, dans l'espace de 1 lieue, est presque plat. Plus loin, je passai près d'une chaumière que l'on décore du nom de *Fazenda das Minas*, et j'entrai de nouveau dans un pays montueux. Le chemin y est très-beau et suit presque toujours les parties les plus élevées. Là on jouit d'une vue fort étendue; mais on ne découvre encore que de vastes solitudes. La verdure n'avait de fraîcheur que dans les pâturages incendiés depuis peu de temps, et ceux-là étaient extrêmement rares.

Comme le feu consume avec une très-grande rapidité l'herbe des pâturages, il ne brûle point le tronc des arbres dispersés sur les *taboleiros cobertos* et ne fait que les noir-

(1) Voici un exemple que donne d'Eschwege des précautions que prennent les femmes de ce pays pour ne point se faire voir. Ce savant officier fut reçu dans une habitation du canton de Patrocinio par une femme dont le mari était absent, et qui lui donna le moulin pour gîte. On lui fit à souper; mais, comme la maîtresse de la maison ne voulait point se montrer, elle se glissait avec sa fille derrière le moulin et faisait entrer les plats par un trou (*Bras.*, I, 80).

(2) On a vu que, dans la province de Minas, il existe plusieurs montagnes de ce nom.

cir. Il dessèche les feuilles, mais bientôt elles sont remplacées par d'autres.

A 3 lieues et demie de Leandro, je m'arrêtai à une espèce de petit hameau composé de quelques pauvres chaumières éparses çà et là. Auprès de ces cabanes on construisait, à l'époque de mon voyage, une petite chapelle, et l'on prétendait en faire une succursale de la paroisse d'Araxá (1).

Lorsque je passai par *Campo Alegre* (champ joyeux), c'est le nom du hameau, il s'y trouvait un prêtre que les habitants avaient fait venir de Paracatú, et cette circonstance avait attiré un grand nombre de cultivateurs.

Le lendemain, la messe fut célébrée dans la chapelle encore inachevée. Un toit couvert en tuiles s'élevait déjà au-dessus de quelques poteaux. Des feuilles de palmier remplaçaient les murailles; d'autres feuilles jetées sur la terre tenaient lieu de plancher. Il me semblait être au temps où le christianisme jeta ses premiers fondements en Amérique.

J'étais logé à Campo Alegre sous un toit qui s'étendait entre deux chaumières. L'espace qu'il recouvrait était ouvert sur le devant et sur le derrière; du côté de la cour, il était fermé par de longs bâtons. Toute la journée, des femmes passèrent le nez entre ces bâtons pour examiner ce que nous faisions; les hommes venaient causer, personne

(1) En 1824, le hameau de Campo Alegre avait déjà été décoré du nom d'*arraial*, et sa petite chapelle, dédiée à Sainte-Anne, était devenue, comme on l'avait désiré; une succursale de l'église paroissiale d'Araxá. Le nouvel *arraial* se composait alors d'une quarantaine de maisons et portait le nom de *Santa Anna do Campo Alegre*, auquel on substituait, dans l'usage ordinaire, le sobriquet de *Carabandella*, dû à l'habitude qu'avait un propriétaire du voisinage de parler d'un esprit malin appelé de ce nom (MATTOS, *Itin.*, I, 89).

ne travaillait, et la conversation de ces braves gens offrait si peu d'intérêt qu'ils eussent aussi bien fait de garder le silence.

Je profitai de mon séjour à Campo Alegre pour aller herboriser. Je côtoyai un ruisseau bordé, comme le sont tous ceux de ce pays, d'une lisière étroite d'arbres grêles et serrés, mais je retrouvai les plantes que m'avaient offertes, en 1817, des localités semblables au milieu du désert oriental du S. Francisco : le n° 566 dans les parties boisées ; les Gentianées 521, 524, 577 dans les terrains marécageux et couverts d'herbes qui s'étendent, comme cela a lieu ordinairement, derrière la lisière des bois.

Ce fut ici que, pour la première fois depuis le commencement de ce voyage, j'eus le plaisir de revoir le *bority* (*Mauritia vinifera*, Mart.), Palmier à la fois si élégant et si utile (1), ce qui indiquait, si je ne me trompe, que le pays où je me trouvais alors est moins élevé et plus chaud que celui où je venais de voyager.

J'ajouterai que mes gens tuèrent à Campo Alegre deux oiseaux que je ne connaissais point encore, et jusqu'alors Prégent et ensuite José Marianno n'en avaient préparé aucune espèce qui ne fît partie de ma collection du voyage de 1817.

Au delà de Campo Alegre, je parcourus, pendant une

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 343. — Comme je l'ai déjà dit (l. c.), j'avais écrit, dans mes notes, *burîti*, orthographe qu'ont adoptée MM. Martius, Gardner et Kidder; c'est uniquement pour me conformer à celle d'un écrivain du pays, l'abbé Pizarro, que j'ai, peut-être à tort, imprimé *bority*. On prononce comme s'il y avait, en français, *bourîti*; mais on sait que, dans la langue portugaise, le son de l'o se confond bien souvent avec celui de l'*u*.

couple de lieues, un pays presque plat. Je traversai ensuite une petite chaîne de montagnes arides et caillouteuses, qui porte le nom de *Serra da Figueireda* (nom de femme), et qui, comme les Serras do Araxá, do Salitre, do Dourado, doit être un contre-fort de la grande Serra do S. Francisco e da Paranahyba. Enfin, jusqu'à ce dernier fleuve, je ne vis plus qu'un terrain montueux.

La campagne avait toujours une teinte grisâtre qui affligeait les regards; la chaleur était excessive, et, à mesure que nous marchions, il s'élevait une poussière rougeâtre qui nous desséchait le gosier et salissait nos vêtements. Aucune maison, aucune trace de culture, point de bestiaux dans les pâturages, aucun voyageur dans les chemins, presque point de fleurs, point de changement notable dans la végétation; toujours les plantes que j'avais recueillies dans le désert oriental du S. Francisco. J'étais désolé de faire pour si peu de chose un voyage si fatigant, et presque tenté de ne point aller jusqu'à Villa Boa.

Après avoir fait 6 *legoas* depuis Campo Alegre, j'arrivai enfin sur la rive gauche du Paranahyba (5 mai). Là il peut avoir la largeur de nos rivières de troisième ou quatrième ordre; son cours est très-lent; une lisière de bois épais le borde des deux côtés, et quelques chaumières sont éparses sur sa rive droite. Nous le passâmes dans une étroite pirogue, et je m'établis sous un *rancho* ouvert de toute part, situé sur le bord même de la rivière. Le Paranahyba est, dit-on, fort abondant en poissons. Les espèces qu'on y pêche sont appelées, dans le pays, *dourado*, *piránha* (1),

(1) Mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 393, contient des détails sur le dangereux poisson appelé *piráhhá*. D'après M. Spix, je l'avais rapporté au *Myletes macropomus*, Cuv.; mais il est

curmatán, *pacú*, *paracanjuba* (peut-être mieux *pyracanjuba*), *suruby* (1), *jahú*, *tubarão* (2), *piampara*, *piau*, *mandy*, *traira* et *tamburé*.

Il y avait encore une heure de jour lorsque j'arrivai au Paranahyba; je me mis à mon travail. Un soleil brûlant me dévorait; des nuées de moucherons me couvraient la tête et les mains; chaque mulet qui passait l'eau faisait voler autour de moi des tourbillons de poussière; j'étais au supplice. Avec la nuit, tout changea; alors la lune éclairait les objets dont j'étais entouré; une fraîcheur délicieuse avait remplacé l'ardeur du soleil; un calme profond régnait dans toute la nature; à peine entendait-on le bruit de quelques petites cigales, et la voix agréable de Marcellino ajoutait un charme de plus à ceux de la soirée.

Au delà du Paranahyba (3), je traversai un pays plat, borné de tous côtés par de petites montagnes. Toujours des

évident que cette détermination n'est pas exacte et que la *piránha* est le *Serrasalme Piraya* de Cuvier, puisque ce savant a fait sa description du *Serrasalme Piraya* d'après un individu que j'ai moi-même envoyé du Brésil (voyez *Mem. Mus.*, V, 368, 69).

(1) M. Gardner préfère écrire *suribim*. J'ai dit ailleurs (l. c.) combien on est embarrassé pour l'orthographe des noms brésiliens de lieux, d'animaux et de plantes, et quelles raisons me font adopter la manière d'écrire de l'abbé Pizarro.

(2) Le nom de *tubarão* est celui d'un poisson de mer; il a été transporté par les Mineiros à un poisson d'eau douce.

(3) Très-peu de temps après mon voyage, le gouverneur de Goyaz, Manoel Ignacio de Sampaio, qui succéda à Fernando Delgado, dont je parlerai par la suite, fit ouvrir un chemin plus court que celui que j'ai parcouru, mais beaucoup moins intéressant pour l'observateur : ce chemin, qui porte le nom de *Picada do Correio de Goyaz* (percée du courrier de Goyaz), était déjà transitable en 1823, puisque ce fut celui que suivit alors M. le général Raimundo José da Cunha Mattos (*Itinerario*, I, 93).

campos et des bouquets de bois, toujours la même sécheresse, toujours aussi peu de plantes en fleur.

Je passai devant trois *fazendas* composées chacune de quelques misérables chaumières; mais, voulant gagner du temps, je pris le parti de ne m'arrêter à aucune de ces maisonnettes et de coucher à la belle étoile.

Je fis halte dans un bois, sur le bord d'un ruisseau limpide, au lieu appelé *Moquem* (1). Comme les caravanes ont coutume de s'arrêter en cet endroit, la place où mes malles furent déchargées était assez bien nettoyée. Mes gens suspendirent à de grandes lianes une partie du menu bagage; ils dressèrent pour moi un petit toit qu'ils couvrirent avec des cuirs, puis ils s'étendirent auprès du feu qu'ils avaient allumé. Tandis que j'écrivais mon journal, les rayons de la lune pénétraient à travers les branches d'arbres qui s'étendaient en voûte au-dessus de nos têtes; un profond silence régnait autour de moi et n'était troublé que par le chant de quelques cigales.

Là je me trouvais au pied de la longue Serra do S. Francisco da Paranahyba. Presque aussitôt après avoir quitté Moquem, je commençai à monter, et, ayant suivi une pente douce d'environ une demi-lieue, j'arrivai au sommet de la Serra. Ce sommet présente un vaste plateau qu'on appelle encore *Chapadão* (grand plateau), et qui, comme on l'a vu plus haut (p. 214), a presque 6 *legoas* de longueur, et, m'a-t-on dit, 5 de large.

Il est couvert de pâturages naturels, dont les uns sont

(1) Ce nom se retrouve dans d'autres parties du Brésil; il y a à Goyaz un *Rio Moquem* et un petit village appelé de la même manière (CAZ., *Corog.*, I, 336, 346). Le mot *moquem* signifie *boucan*, et *moquiar*, *boucaner*.

composés d'herbes et les autres d'herbes et d'arbres rabougris. Dans les endroits un peu bas, on aperçoit des bouquets de bois, et là, pour la seconde fois depuis le commencement de ce voyage, je revis le Palmier du désert, l'utile *bority* (*Mauritia vinifera*, Mart.), aux larges feuilles en éventail.

A l'entrée du Chapadão, le sol n'offre qu'un sable blanc et fin, mélangé d'une faible portion de terre végétale, et j'y trouvai un assez grand nombre de plantes intéressantes, comme cela m'était toujours arrivé dans des terrains semblables. Là je vis une espèce de *Vellozia* (*canela d'Ema*), à feuilles radicales; la Composée n° 547, que j'avais déjà récoltée, comme plusieurs autres du même genre et d'un genre voisin, dans des localités pareilles; enfin les petites Melastomées n°s 549 et 550. Bientôt le terrain changea de nature; il redevint rougeâtre, comme il l'est ordinairement sur les *taboleiros cobertos*, et, dans son ensemble, la végétation ne différa plus de celle des *campos* que j'avais parcourus les jours précédents.

En plusieurs endroits du Chapadão, on découvre une vue fort étendue. D'ailleurs, depuis le point où je commençai à voyager sur ce plateau jusqu'au lieu appelé *Sitio dos Pilões*, éloigné de Moquem de 5 *legoas*, on ne trouve aucune maison. L'eau est rare; cependant il existe quelques petites sources dans les enfoncements.

Pressé par la soif, je m'approchai de l'une d'elles et j'y trouvai deux jeunes mulâtres qui mangeaient de la farine délayée dans l'eau de la fontaine, mets frugal qu'on appelle *jacuba*. Ils m'engagèrent à manger avec eux, accompagnant leur offre de cette aimable politesse si commune chez les habitants de la partie orientale de Minas, mais

si rare parmi ceux des déserts que je parcourais alors.

Je fis halte au *Sitio dos Pilões*, misérable chaumière dont l'entrée n'était pas même fermée, qui n'avait point de fenêtre, et où l'on ne voyait d'autres meubles que des *giraos* ou lits rustiques. J'étais logé dans la principale pièce, et je n'avais pas même assez de place pour pouvoir me retourner. Cependant c'était au propriétaire de cette chétive demeure qu'appartenait le Chapadão. Il aurait pu en tirer parti pour élever des bestiaux; mais la cherté du sel ne le lui permettait pas. C'est ici que l'on commence à cultiver le manioc, ami des contrées chaudes. Le maïs, qui, du côté d'Araxá, rend 200 pour 1 dans les terres moyennes (voir plus haut, p. 245), ne produit plus que 130 sur le Chapadão.

La continuation de ce plateau porte le nom de *Serra dos Pilões* (montagnes des pilons) (1). Au delà du *sitio* du même nom (Sitio dos Pilões), je marchai encore, pendant environ trois quarts d'heure, toujours sur le même plateau, ensuite je commençai à descendre, et, après avoir fait une demi-lieue, j'arrivai dans la plaine. Alors j'avais traversé la Serra do S. Francisco e da Paranahyba; je me trouvais au bas du versant oriental de cette chaîne, et je continuai à le longer jusqu'au delà de Paracatú.

La pente qui conduit du Chapadão à la plaine est assez douce; le terrain y est pierreux et présente des *Vellozia*, ainsi que la Composée 547; d'ailleurs je ne trouvai dans ces lieux aucune espèce que je n'eusse pas déjà récoltée, et je n'y vis presque point de fleurs. En descendant du Cha-

(1) Ce n'est ni *Serra Spiloens*, ni *Serra de Spiloens*, comme l'a écrit M. Pohl (*Reise*, I, 244-5).

padão, on jouit d'une vue fort étendue et assez agréable. De grands bois, qui étaient encore d'une verdure très-belle, bordent le plateau; au delà sont des pâturages, et l'horizon est borné par de petites montagnes. Le chemin que je suivis, étant arrivé dans la plaine, est parallèle à la grande chaîne. Il traverse des pâturages couverts d'arbres rabougris, d'autant plus nombreux et plus serrés que la terre prend une couleur plus rouge.

La chaleur, ce jour-là (9 mai), pouvait à peine se supporter, le temps étant lourd et couvert, et cependant il ne tomba que quelques gouttes d'eau. A la vérité, nous n'étions point dans la saison des pluies; mais il eût été bien à désirer qu'il survînt quelque averse; car la sécheresse excessive excitait les plaintes de tous les cultivateurs. La récolte du riz et celle du maïs avaient été presque nulles, et les denrées étaient excessivement chères.

Après avoir fait 2 lieues depuis le Sitio dos Pilões, je m'arrêtai à une *fazenda* qui portait le nom de *Guarda mór*. Si on l'appelait ainsi, ce n'est pas qu'elle appartînt alors à un *guarda mór*; mais son premier propriétaire l'avait été, et la plupart des *fazendas* conservent le nom de celui qui en a jeté les fondements. Quoi qu'il en soit, je vis ici plusieurs nègres, et le possesseur actuel paraissait avoir quelque aisance. Cependant sa maison n'était encore qu'une chaumière mal arrangée; car, il faut le dire, le désordre caractérise toutes les habitations qu'on rencontre dispersées dans ces déserts.

On me logea dans une grande pièce où était placée la *manjola*, et, pendant que j'écrivais, on faisait, près de moi, de la farine de maïs (*farinha*). Le bruit criard de la *manjola* m'étourdissait; j'étais aveuglé par la fumée du four-

neau, et il fallait, de plus, que je fisse la guerre aux chiens qui venaient ronger le cuir de mes malles.

On jouit, dans ce canton, d'un grand avantage. A 5 *legoas* de Guarda mór, il y a, dans la Serra, des eaux minérales qui, comme celles d'Araxá, de Salitre, de la Serra Negra, remplacent le sel pour les bêtes à cornes.

Au delà de Guarda mór, le chemin traverse un pays très-plat et se prolonge parallèlement à la continuation du Chapadão, ou, si l'on aime mieux, de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, que l'on doit naturellement avoir à sa gauche.

Dans un espace considérable, où le chemin est fort large, les arbres assez élevés se touchaient presque tous par l'extrémité de leurs branches, et entre eux croissait un nombre considérable d'arbrisseaux et de sous-arbrisseaux ; ensemble qui produisait un effet très-agréable. D'ailleurs les arbres rabougris qui dominent dans les *campos* me parurent appartenir toujours aux mêmes espèces.

Après une marche de 3 *legoas*, à partir de Guarda mór, je fis halte à *Sapé*, lieu ainsi appelé à cause de la Graminée du même nom qui croît dans son voisinage (*Saccharum Sapé*, Aug. S. Hil.). Dans le même endroit, je revis en grande abondance le *capim gordura*, dont l'odeur résineuse remplissait l'air, et que je n'avais pas rencontré à l'occident de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba.

Au delà de Sapé le pays est encore plat. J'avais, à ma gauche, la continuation des montagnes de Pilões, qui, peu à peu, vont en diminuant d'élévation, et à ma droite s'étendaient d'autres petites montagnes.

Le chemin est toujours fort beau et traverse, en serpentant, des pâturages où, suivant la nature du terrain, les

arbres et les arbrisseaux sont plus ou moins nombreux. Quoique alors il n'y en eût presque point en fleur et que leur forme générale soit la même, puisqu'à peu près tous sont tortueux et rabougris, cependant ils varient tant dans les détails que leur ensemble produit un effet charmant, surtout lorsqu'ils sont très-rapprochés les uns des autres. A côté de la Légumineuse n° 575, dont les feuilles, finement découpées, atteignent jusqu'à 2 pieds de longueur, sont des Malpighiées et des Apocynées qui ont les leurs parfaitement entières, larges, roides et cassantes. De petits Palmiers contrastent, par la simplicité de leurs formes, avec les rameaux si divisés des arbres voisins, et l'on voit une Apocynée confondre son feuillage lisse et luisant avec les feuilles cotonneuses et blanchâtres d'une Malpighiacée. Les sous-arbrisseaux qui croissent sous ces différents arbres ne sont pas moins variés qu'eux. De petites Malpighiées aux feuilles simples se mêlent à des *Cassia* qui ont les leurs finement découpées, et les folioles extrêmement rapprochées de ces dernières plantes contrastent aussi avec le feuillage également découpé, mais extrêmement lâche, de la Bignonée n° 506. De distance à autre, on voit à droite et à gauche du chemin des endroits bas et marécageux, où l'herbe, très-épaisse, est d'un vert assez gai : là point d'arbres tortueux variés pour le feuillage, absolument aucun contraste; le seul *burity* se montre dans la partie la plus humide de ces espèces de vallées, tantôt isolé, tantôt par petits groupes; les jeunes individus n'offrent qu'une touffe de feuilles en éventail, qui sortent de terre portées sur de longs pétioles, les autres s'élèvent comme des colonnes surmontées d'un panache superbe.

A 3 lieues de Sapé, je reçus l'hospitalité dans une *fa-*

zenda qui porte le nom de *João Gomes*. Elle appartenait à un mulâtre, et cependant elle avait un peu plus d'apparence que celles où j'avais fait halte depuis Araxá; on pouvait du moins distinguer la maison du maître des cabanes de ses nègres. Je fus aussi beaucoup plus content de la conversation et des manières du mulâtre que de celles de tant de blancs chez lesquels je m'étais arrêté depuis un mois (V. p. 222). Alors je me rapprochais de Paracatú; le propriétaire de la *fazenda* de João Gomes appartenait à une population plus ancienne; les campagnards que j'avais vus précédemment étaient la lie des diverses *comarcas* de la province de Minas Geraes.

Les *campos* que je traversai, après avoir quitté João Gomes, ont un aspect riant, et offraient encore une très-belle verdure; cependant, il faut l'avouer, quelque jolis que soient les *campos* d'arbres rabougris, on finit par être fatigué de ne jamais voir autre chose. D'ailleurs, dans les 5 mortelles lieues que je fis entre João Gomes et le poste militaire de Santa Isabel, je n'eus pas le plaisir de recueillir une plante que je ne possédasse point encore; je passai même des demi-heures entières sans apercevoir une fleur.

Depuis trois jours, le tonnerre se faisait entendre, il tombait de l'eau tous les jours, et cependant la chaleur était encore insupportable. J'étais néanmoins bien heureux que le temps se fût mis à la pluie, car, auparavant, la température s'élevait toujours davantage.

Entre João Gomes et le poste militaire de Santa Isabel, je passai plusieurs petites rivières qui prennent leur source dans la Serra do S. Francisco e da Paranahyba et vont se jeter, par des intermédiaires, dans le S. Francisco, savoir:

le *Riberão* (torrent), l'*Escuro Grande*, l'*Escuro Pequeno* et enfin le *Santa Isabel*. Les eaux de ce dernier et de l'Escuro Grande sont sujettes à donner des fièvres intermittentes, ce qui vient sans doute de ce que leurs bords sont marécageux.

Auprès du Santa Isabel a été bâtie la maisonnette où l'on a établi un poste de militaires du régiment de cavalerie de Villa Rica : c'est là que je fis halte. Je montrai mes papiers au caporal qui commandait le poste, et j'en fus très-bien accueilli.

Le poste ne se composait que de deux soldats tirés d'un détachement de neuf hommes cantonnés à Paracatú. Ces militaires étaient chargés de faire la visite de tous les ballots venant de Goyaz, afin de s'assurer s'ils ne contenaient pas des diamants et de l'or en poudre. Ils devaient empêcher aussi qu'on ne passât des piastres d'Espagne, sans un coin aux armes de Portugal, que le gouvernement, par une fraude indigne, faisait mettre sur ces monnaies, les portant, après cette formalité, de 780 reis (4 fr. 88 c.), leur valeur réelle, à une valeur fictive de 960 reis (6 fr.).

Le poste de Santa Isabel avait encore une autre destination : on y faisait payer un droit de 375 reis (2 fr. 24 c.) par arrobe, sur toutes les marchandises qui étaient sorties de Goyaz pour être vendues à Minas Geraes. Je n'ai pas besoin de faire sentir combien il est absurde d'exiger des droits sur les productions d'une province lorsqu'elles passent dans une autre ; combien, surtout, il est absurde de mettre des droits de sortie d'un pays comme Goyaz, qui, dans son éloignement seul, trouve déjà tant d'obstacles à l'exportation de ses produits.

Ce fut à Santa Isabel que j'appris la fin des aventures

d'un contrebandier français qui m'avait inspiré quelque intérêt par la force de sa volonté et sa persévérance. Pour ne pas courir le risque de compromettre cet homme, je n'avais rien écrit, dans mon journal, de ce qui le concernait; je vais ici raconter son histoire aussi fidèlement que me le permettra ma mémoire. Lorsque, au retour de mon voyage dans le district des Diamants, je repassai par Villa do Principe, le curé de cette ville, M. Francisco Rodrigues Ribeiro de Avellar, me demanda si je voulais recevoir la visite d'un de mes compatriotes, qui alors se trouvait dans le pays. Il y avait un an environ que, à l'exception de mon domestique, je n'avais aperçu aucun Français; j'acceptai avec plaisir l'offre de l'excellent curé. Bientôt je vis paraître, dans ma chambre, un homme vêtu d'une redingote grise, âgé d'une trentaine d'années, mince et très-grand, dont la tête était ronde, la figure rouge et commune. Nous nous mîmes à causer. Cet homme, qui vivait au milieu d'étrangers dont il fallait qu'il se défiât dans tous les instants, fut ravi sans doute de trouver un compatriote avec lequel il pouvait enfin parler sa langue, s'entretenir de son pays, de ses intérêts et de son avenir; bientôt il se laissa aller à tout l'abandon de la confiance et il me raconta son histoire. Il était né, je crois, à Rodez et y exerçait la profession de boucher, lorsque la destruction du gouvernement impérial l'entraîna à faire de mauvaises affaires. A cette époque, le voyage de l'Anglais Mawe dans l'intérieur du Brésil lui tombe entre les mains, et dès lors il ne rêve plus que diamants et richesses. Persuadé qu'il peut faire fortune au Brésil par la contrebande des diamants, il part pour Marseille et de là il se rend à Lisbonne; mais c'était à Rio de Janeiro qu'il voulait arriver. Il va trouver le consul de

France à Lisbonne, tâche de l'intéresser, et le supplie de lui indiquer les moyens de passer au Brésil. Le consul l'adresse à un officier portugais qui allait s'embarquer pour Rio de Janeiro sur un bâtiment de guerre. L'officier avait besoin d'un domestique; il prend le Français, ne lui promettant d'autre salaire que son passage; c'était la seule chose que celui-ci désirât. Jamais, me disait-il, homme n'avait été mieux servi que cet officier; j'allais au devant de ses désirs, je les devinais dans ses regards. Le bâtiment arrive heureusement au Brésil. L'officier, sensible aux attentions de son domestique, lui dit alors que, quoiqu'il lui eût seulement promis le passage, il serait charmé de faire quelque chose pour lui. On assure, lui répondit le Français, qu'il y a un peu d'argent à gagner dans le pays des Mines; je serais bien reconnaissant, si vous pouviez me faire avoir un passe-port pour cette province. L'officier connaissait l'intendant général de la police; il sollicite le passe-port et l'obtient. Mon Français part pour Villa Rica; il s'y lie avec un contrebandier anglais établi dans le pays, travaille quelque temps avec lui, puis il le quitte et se rend dans le Serro do Frio. Là il parvient à se faire initier dans tous les mystères de la contrebande des diamants, fait connaissance avec les nègres qui volaient ces précieuses pierres, et pénètre dans le district dont l'entrée était si sévèrement défendue. Les chemins secrets pratiqués dans les lieux les plus difficiles par les anciens *garimpeiros* (1) lui deviennent bientôt familiers, et, lorsque je le vis, il

(1) Les *garimpeiros* étaient des hommes aventureux qui, réunis en troupes, faisaient la contrebande des diamants et se réfugiaient dans les montagnes les plus escarpées (*Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 21).

avait déjà commencé à gagner quelque argent. Quand cet homme eut achevé son récit, je tâchai de le détourner du métier aventureux auquel il se livrait; je lui en représentai tous les dangers, et lui répétai que, si on voulait faire un exemple, ce serait certainement lui, étranger, sans amis, sans protecteurs, que l'on sacrifierait. Mais les diamants pouvaient l'enrichir; il était décidé à courir tous les risques pour parvenir au but qu'il avait poursuivi jusqu'alors, et mes représentations furent inutiles. Je le décidai cependant à écrire à sa famille, à laquelle il s'était promis de ne donner de ses nouvelles que lorsqu'il aurait fait fortune, et il convint qu'il m'apporterait sa lettre le lendemain, pour que je la fisse passer à Rodez. Mais cet homme se repentit sans doute de la confiance qu'il m'avait montrée; il ne revint point, et je fus plus d'un an sans entendre parler de lui. Enfin, lorsque j'étais au poste de Santa Isabel, le caporal me dit que, quelque temps auparavant, il avait arrêté un de mes compatriotes dans le district des Diamants; je lui fis des questions sur cet homme, et, aux détails qu'il me donna, je ne pus douter que ce ne fût le contrebandier de Rodez. Le caporal sortait lui-même en cachette du district des diamants, par des chemins détournés, lorsqu'il aperçut un homme qui se glissait le long des rochers. Vêtu en bourgeois et se trouvant avec une femme, il ne fit rien pour prendre cet homme; mais, de retour à son poste, il rendit compte à ses camarades de ce qu'il avait vu. Les soldats se mirent en embuscade et ils arrêtèrent le contrebandier, qu'ils reconnurent pour un Français; cependant celui-ci les pria avec tant d'instance de le laisser aller qu'ils y consentirent. Cette leçon ne le guérit pourtant pas de son inconcevable opiniâtreté. Il fut bientôt dénoncé comme étant

caché dans une des maisons de l'un des services (1) du district des Diamants. On cerne la maison pendant la nuit, il s'échappe; on le poursuit, il s'échappe une seconde fois, et il en fut quitte pour la perte de sa bourse, que les soldats se partagèrent et qu'il avait laissée tomber, sans doute pour occuper ceux qui le poursuivaient et pour gagner du temps. Le caporal ajouta à son récit que cet homme s'était retiré dans les environs de Sabarà, et je ne sais ce qu'il sera devenu. Il est fâcheux qu'une si singulière persévérance n'eût pas un plus noble but.

Peu après avoir quitté le poste de Santa Isabel, je commençai à monter sur un morne élevé qu'on nomme *Serra de Paracatú*. Sur le flanc de ce morne et sur son sommet, on jouit d'une vue extrêmement étendue. J'y découvrais toute la plaine que j'avais traversée les jours précédents, et au delà les montagnes qui la bornent. Les bouquets de bois, les pâturages composés seulement de Graminées et ceux où s'élèvent de petits arbres forment, lorsqu'on les voit de loin, des compartiments variés d'un effet très-agréable. En descendant la montagne on aperçoit, à peu de distance, la ville de Paracatú, située sur la droite, au pied de quelques collines.

J'étais porteur d'une lettre de recommandation pour le *sargento mór* Alexandre Pereira e Castro. On m'avait dit qu'il était à sa maison de campagne dont on m'avait mal indiqué le chemin; mais, après avoir erré longtemps au milieu des pâturages, j'arrivai à l'entrée de Paracatú.

(1) On appelle *services* (*serviços*) les lieux où, pour extraire des diamants, on a établi une troupe (*tropa*), nom que l'on donne à une réunion d'esclaves dirigés par des employés libres (*Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 89).

Là quelqu'un m'apprit que le *sargento mór* se trouvait à la ville ou à un lavage d'or qu'il possédait dans le voisinage. J'envoyai José Marianno pour s'en assurer. Le *sargento mór* n'était point à la ville ; mon messager alla le chercher à son lavage, et je passai deux heures exposé au soleil le plus ardent, sans pouvoir trouver le moindre ombrage. Rarement je fus aussi fatigué que ce jour-là.

CHAPITRE XIV.

PARACATÚ.

Histoire de Paracatú. — Par qui cette ville est aujourd'hui peuplée. — Son administration civile. Le souverain mal obéi par les magistrats. — Population de Paracatú et de la paroisse dont cette ville est le chef-lieu. — Situation de Paracatú. — Les ruisseaux qui l'entourent. Rues : maisons ; jardins. — Place publique. — Fontaines. — Eglises. — Hôtel de ville. — Tavernes ; boutiques ; commerce. — Exploitation des mines. — Ressources de la ville de Paracatú. — Culture des terres. — Bétail. — Exportations. — Disette. — Portrait du *sargento mór* Alexandre Pereira e Castro.

Les Paulistes qui allaient à la découverte de nouvelles terres ne traversaient jamais un ruisseau sans éprouver le sable de son lit pour s'assurer qu'il ne contenait pas de l'or. Ceux qui découvrirent Goyaz furent conduits par le hasard au lieu où est aujourd'hui situé Paracatú ; ils trouvèrent de l'or en abondance dans le ruisseau qui porte le nom de *Corrego Rico* et consignèrent ce fait dans leur itinéraire (1).

Longtemps après, cet itinéraire tomba entre les mains de José Rodrigues Froes, qui appartenait à une famille recommandable de S. Paul. Il part seul avec deux esclaves noirs,

(1) On raconte même que, pour mieux faire reconnaître l'endroit désigné, ils y avaient réuni deux Palmiers avec une chaîne.

traverse des contrées encore inhabitées, et, en 1744, il arrive enfin au lieu qu'il cherchait avec tant de courage et d'ardeur.

Ayant trouvé certains poissons d'un goût agréable dans le Corrego Rico, il imagina de donner au pays qu'il venait de découvrir le nom de *Pyra-catu* (bon poisson), qu'il emprunta à la langue des Indiens de la côte (*lingoa geral*), fidèle à l'usage généralement adopté par les anciens Paulistes. Les travaux des mineurs ont détruit les poissons qui vivaient dans le Corrego Rico ; le nom de Pyracatú s'est altéré et l'on en a fait Paracatú. Cependant quelques personnes qui ne sont point étrangères à l'histoire du pays conservent encore le nom primitif (1).

Les succès de José Rodrigues Froes surpassèrent ses espérances. Il retira du Corrego Rico une quantité d'or considérable, et il alla porter à Sabará le fruit de ses travaux. Il fut nommé *guarda mór* (2) et on lui accorda la *data* de préférence [*data de preferencia*] (3), qu'il est d'usage de concéder à ceux qui découvrent des mines. Froes retourna à Paracatú avec un grand nombre d'hommes qui voulaient partager les trésors des mines nouvelles; beaucoup de gens vinrent également de Goyaz : enfin la réputation des richesses du pays fut bientôt telle, que plusieurs Portugais européens traversèrent le désert pour se fixer à Paracatú.

Dans les commencements on tirait, sans aucune peine,

(1) Le cachet de la poste porte même le nom de *Piracatú* (1819).

(2) Le *guarda mór* est un magistrat chargé de la distribution des terrains aurifères (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 239).

(3) On entend par *data* l'étendue de terrain aurifère que le *guarda mór* peut donner à chacun.

une grande quantité d'or du Corrego Rico et de quelques ruisseaux voisins, les *Corregos de S. Domingos*, de *S. Antonio* et de *Santa Rita*. Les mineurs de Paracatú achetèrent un grand nombre d'esclaves (1), et en peu de temps s'éleva une ville nouvelle.

Alors on faisait venir à grands frais les vins et les autres marchandises d'Europe à travers le désert; on dépensait des sommes considérables pour les fêtes d'église; on eut des musiciens; on eut un petit théâtre, et les nègres eux-mêmes, dans leurs réjouissances, répandaient, dit-on, de la poudre d'or sur la chevelure de leurs meilleures danseuses (2).

Cependant toute cette opulence ne pouvait être de longue durée. Chacun jouissait de ses richesses, personne ne fonda une fortune durable. La plupart des premiers colons, qui étaient des célibataires, ne songeaient point à l'avenir, et les gens mariés, entraînés par l'exemple des autres, se montrèrent aussi imprévoyants.

Les mines des environs de Paracatú sont loin d'être épuisées, mais peu à peu elles sont devenues d'une exploitation plus difficile. L'amour et la reconnaissance ont fait affranchir un grand nombre d'esclaves (3); les autres sont morts, et ils n'ont pu être remplacés. A peine aujourd'hui

(1) Le fameux Felisberto Caldeira Brant, qui, sous l'administration de Gomes Freyre, fut le troisième fermier des diamants du Brésil, et qui, accusé de malversations, fut mis en prison à Lisbonne, où il mourut, était, selon Southey (*Hist.*, III, 624), un riche mineur de Paracatú.

(2) Voyez l'introduction à mon *Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*.

(3) Ceci suffirait pour prouver que l'on a induit en erreur M. Jacques Arago, lorsqu'on lui a dit que les Brésiliens n'affranchissaient point leurs nègres.

(1819) compte-on à Paracatú deux ou trois personnes qui s'occupent en grand de l'extraction de l'or; la population de cette ville a singulièrement diminué, et l'on n'y voit plus qu'un très-petit nombre de blancs qui généralement sont peu riches, et auxquels le climat et l'oisiveté ont fait perdre cet esprit entreprenant dont leurs pères furent animés.

Il existe à Paracatú beaucoup de mulâtres; mais ce sont les nègres libres et créoles qui forment aujourd'hui la majeure partie de la population de cette ville. Leurs femmes filent du coton pour faire de grossiers tissus; quelques hommes ont des métiers, le plus grand nombre va de temps en temps chercher un peu de poudre d'or dans les ruisseaux voisins. Presque tous vivent dans une extrême pauvreté; mais ils ne trouvent point que ce soit acheter trop cher le bonheur de passer la plus grande partie de leur temps à ne rien faire. On peut croire aisément que des hommes sans occupation et sans principes sont enclins à plus d'une sorte de vice. Le vol, qui naît de l'oisiveté et qui la favorise, est un de ceux que l'on reproche le plus aux nègres de Paracatú; très-souvent ils enlèvent des bestiaux aux cultivateurs du voisinage.

Pendant longtemps Paracatú fit partie de la *comarca* de Sabará. Ce fut d'abord un simple village, puis un chef-lieu de justice (*julgado*), et enfin un décret du 20 octobre 1798 en fit une ville sous le nom de *Villa de Paracatú do Principe* (1). Dans l'espace d'environ dix-huit ans, Paracatú resta le chef-lieu d'un *termo* administré par un *juiz de fora;* mais, le 17 mars 1815 (2), on érigea ce *termo* en chef-lieu

(1) Ce nom de *Paracatú do Principe* n'est employé que pour les actes publics; dans l'usage habituel, on dit simplement *Paracatú.*

(2) Cette date et la précédente sont empruntées à Pizarro.

de *comarca*, et, comme je l'ai déjà dit, par un décret du 4 avril 1816, on réunit à la nouvelle *comarca* les justices d'Araxá et de Desemboque. Il fut décidé aussi que Paracatú, ayant un *ouvidor*, n'aurait plus de *juiz de fora*, mais seulement deux juges ordinaires (*juizes ordinarios*) et un juge des orphelins (*juiz dos orfãos*).

A l'époque de mon voyage, il y avait déjà un certain temps que le nouvel *ouvidor* de Paracatú était nommé; mais il n'avait pas encore songé à quitter le lieu de sa résidence. C'était alors un usage général dans le Brésil que les administrateurs ne se rendissent à leur poste que fort longtemps après leur nomination. On a vu des capitaines généraux rester plusieurs années à Rio de Janeiro, avant de partir pour leurs gouvernements, paraître à la cour, et marchander avec le roi sur le prix de leurs services futurs. On connaissait toute la faiblesse du prince et on en profitait.

Quoique détaché de Sabarà, Paracatú continuait, lors de mon voyage, à en dépendre pour ce qui concerne la fonte de l'or (1). A la vérité, l'*ouvidor* de cette dernière ville est aussi intendant de l'or; mais le métal extrait de tout le territoire de Paracatú devait être fondu à Sabará. Il y avait, dans le chef-lieu de la *comarca* nouvelle, deux maisons (*casas de premuta*) où l'on échangeait l'or en poudre contre des billets (*bilhetes de permuta*), et, tous les trois mois, on faisait à l'intendance de l'or (*intendencia d'ouro*) de Sabará

(1) Si, de 1822 à 1829, on n'a point créé à Paracatú d'établissement pour la fonte de l'or (*casa da fundiçâo*), M. Walsh s'est trompé quand il a dit que, à la dernière de ces époques, il en existait, à Minas, dans chaque chef-lieu de *comarca* (*Notes*, II, 138).

la remise de celui qui avait été réuni dans les maisons de change (1).

Quant au spirituel, Paracatú est le chef-lieu d'une paroisse qui, autrefois, s'étendait jusqu'à Salgado (2), et qui a été réduite successivement, à mesure que le Sertão s'est peuplé davantage. Aujourd'hui (1819), elle a 30 lieues dans sa plus grande longueur et environ 16 de largeur; mais, dans cet immense territoire, elle ne comprend qu'une population de 7,000 âmes, dont 3,000 dans Paracatú et un rayon d'environ 1 lieue. Ce qui prouve, au reste, combien cette ville a perdu de son importance, depuis que ses mines ont commencé à s'épuiser, c'est que, suivant Pizarro, on y comptait 12,000 habitants en 1766, et alors sa population n'était déjà plus aussi considérable qu'elle l'avait été dans l'origine (3).

Paracatú est situé aux limites d'une plaine, sur la partie la plus basse d'un vaste plateau qui couronne un morne peu élevé et qui s'étend par une pente presque insensible. Ce morne est entouré de quatre ruisseaux, et se rattache, par une sorte d'isthme, à la montagne appelée *Morro da Cruz das Almas* (montagne de la croix des âmes du purgatoire), dont il n'est réellement que la continuation, car il en suit exactement la pente.

Trois des ruisseaux dont je viens de parler prennent leur source dans le Morro da Cruz das Almas, savoir : le *Cor-*

(1) Mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc. (I, 338 et suiv.), contient des renseignements sur les *casas de permuta*, les *bilhetes de permuta*, et tout ce qui a rapport à la circulation et à la fonte de l'or.

(2) On trouvera des détails sur Salgado dans mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 407.

(3) *Mem. hist.*, VIII, segunda part., 213.

rego Rico (ruisseau riche) (1), le *Corrego dos Macacos* (ruisseau des singes) et celui de *S. Domingos*. Le Corrego Rico, dont j'ai déjà parlé, doit son nom à la grande quantité d'or que les premiers mineurs tirèrent de son lit, et fait à lui seul le tour d'environ la moitié du Morne sur lequel est bâti Paracatú; le Corrego dos Macacos baigne un des côtés du morne et se réunit bientôt au Corrego Rico; celui de S. Domingos ne touche, pour ainsi dire, le morne que par un point (2); enfin le *Corrego Pobre*, autrement dit *Corrego Superbo* ou *do Menino Diabo* (ruisseau pauvre, ruisseau superbe, ruisseau de l'enfant-diable), complète cette espèce de ceinture. Les trois premiers de ces ruisseaux, et principalement le Corrego Rico, ont été le théâtre des travaux des mineurs, et leurs bords, bouleversés de toutes les manières, laissent voir à découvert une terre d'un rouge foncé. Le Corrego Pobre fournissait beaucoup moins d'or que les autres, d'où lui vient son nom. Celui de Superbo, qu'il porte également, lui a été donné parce que, dans le temps des pluies, il devient très-considérable. Voici enfin l'origine du nom de *Menino Diabo*, qu'il a reçu encore : Dans les commencements de Paracatú, il s'éleva une très-grande rivalité entre les jeunes gens qui habitaient le bas de la ville, près de l'église de Ste.-Anne, et ceux qui demeuraient dans le haut, auprès de celle du Rosaire. Les uns et les autres allaient se baigner, les soirs, dans le Corrego Pobre, qui devenait le théâtre de leurs querelles, et c'est

(1) En écrivant le mot *corregó*, j'ai toujours suivi la véritable orthographe portugaise; mais, à Paracatú comme dans le reste de la province des Mines, on prononce *corgo*.

(2) La source du Corrego de S. Domingo appelée *Olhos d'Agua* (sources) fournit l'eau que l'on boit ordinairement à Paracatú.

là ce qui a fait appeler ce ruisseau Corrego do Menino Diabo (ruisseau de l'enfant-diable).

La ville de Paracatú n'occupe qu'une très-petite partie du plateau sur lequel elle a été bâtie, et s'élève immédiatement au-dessus du Corrego Pobre. Sa forme est allongée; ses rues principales suivent la pente presque insensible du morne. Située sous un beau ciel, dans un pays découvert, à l'extrémité d'une plaine qui est bornée par de petites montagnes, Paracatú ne pouvait manquer d'avoir un air de gaîté étranger à toutes les villes de la partie orientale de Minas Geraes, et sa position acquiert plus de charme encore aux yeux du voyageur par l'ennui qu'il a éprouvé si longtemps avant d'arriver à cette espèce d'oasis.

Les principales rues de Paracatú sont larges, assez régulières et pavées : les maisons qui les bordent n'ont, pour la plupart, que le rez-de-chaussée; elles sont basses, petites, bâties avec des *adobes*, mais blanchies et couvertes en tuiles. Toutes ont des jalousies qui s'avancent un peu obliquement dans la rue, en manière de hotte, s'ouvrent de bas en haut, et sont formées de bâtons croisés et fort rapprochés. Un grand nombre de maisons sont aujourd'hui désertes et mal entretenues. Celles qui sont bâties sur le côté de la ville, au bord du Corrego Rico, sont habitées par des nègres créoles; elles sont très-petites, sans crépi et n'annoncent qu'une extrême indigence.

J'ai dit que, dans toutes les villes et villages de la province des Mines, chaque maison a un petit enclos (*quintal*) où sont plantés principalement des Bananiers et des Orangers. Ces enclos sont plus nombreux peut-être à Paracatú qu'ailleurs, et les groupes d'arbres qui les remplissent produisent un effet très-agréable, lorsqu'on découvre la ville

du haut des mornes voisins : d'ailleurs, à quelques exceptions près, on ne voit dans les jardins de Paracatú, comme dans la plupart de ceux des autres villes, que des arbres fruitiers entassés sans aucun ordre ; mais, quand l'indolence des habitants ne s'opposerait pas à ce qu'ils soignassent davantage leurs jardins, ils trouveraient, dans la rareté de l'eau et les ravages des fourmis, de grands obstacles à la culture des légumes et des fleurs.

Il n'y a à Paracatú qu'une place publique, dont la forme est à peu près celle d'un triangle et qui termine une des rues principales appelée la Rue droite (*rua direita*).

C'est à l'extrémité de cette place qu'est bâtie l'église de Ste. Anne, la plus ancienne de Paracatú. Outre cette église, qui déjà tombe en ruine, il y en a encore quatre autres, toutes construites en terre. L'église paroissiale, dédiée à S. Antoine, est ornée avec goût ; on désirerait seulement qu'elle fût plus éclairée. Après cette dernière, celle du *Rosario*, qui a été bâtie aux frais des esclaves, est la plus grande et la mieux ornée.

Deux fontaines fournissent de l'eau aux habitants de Paracatú ; mais elles sont sans aucun ornement.

La *casa da camara* (l'hôtel de ville) est une petite maison carrée, à un étage, et dont le rez-de-chaussée sert de prison, suivant la coutume de la province.

On voit à Paracatú un assez grand nombre de tavernes et plusieurs boutiques assez bien garnies. Peu de marchands commercent directement avec Rio de Janeiro ; la plupart font venir de S. João d'El Rei les articles dont ils ont besoin, et envoient, en échange, des cuirs écrus et du coton.

Il a été un temps où, à l'aide d'une sébile (*batea*), on retirait, d'un seul coup, jusqu'à une demi-livre d'or du

Corrego Rico (1), et aujourd'hui les mines de Paracatú sont encore très-riches. A la vérité, lors de mon passage, ce ruisseau ne fournissait pas aux *faiscadores* (2) plus de 1 ou 2 *vintens* (46 14/16 cent.) de poudre d'or dans toute une journée, parce que la saison avait été extrêmement sèche; mais, quand des pluies très-abondantes ont entraîné beaucoup de sable avec elles, ces hommes font souvent des journées de 1,200 reis (7 fr. 50 c.) et davantage. Cependant le manque d'esclaves et de capitaux ne permet pas qu'on se livre actuellement à des travaux très-considérables, et une autre cause, la rareté des eaux, y met encore obstacle. Lorsque les premiers mineurs vinrent s'établir dans ce pays, tous les ruisseaux étaient bordés de bois; ils ont été coupés, et l'eau est devenue beaucoup moins abondante. Tel est, en Amérique comme en Europe, le résultat des déboisements.

Parmi les trois ou quatre personnes qui, lors de mon voyage, s'occupaient en grand de la recherche de l'or dans les environs de Paracatú, je dois citer mon excellent hôte, le *sargento mór* Alexandre Pereira e Castro. Il venait d'ouvrir une mine au-dessus de la ville, dans un terrain dont la superficie avait déjà été effleurée par les anciens mineurs. A une profondeur de 50 *palmos* (11 mètres), il avait trouvé un *cascalho* (3) fort riche, et il en avait retiré un

(1) Piz., *Mem. hist.*, VIII, part. segunda, 214.

(2) Les *faiscadores* sont des hommes trop pauvres pour se livrer à de grands travaux et qui vont chercher un peu d'or dans le sable des rivières ou dans le résidu des lavages. Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 257.

(3) Les mineurs désignent par ce mot un mélange de cailloux et de sable qui renferme des parcelles d'or (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 245).

or à 23 carats, de la plus belle couleur, tandis que celui qu'on trouve dans le lit des ruisseaux n'est guère qu'à 19 carats. En général, on observe dans ce pays, et peut-être en est-il de même dans toute la province, on observe, dis-je, que l'or est à un titre d'autant plus élevé qu'il a été recueilli à une plus grande profondeur. Le *sargento mór* avait creusé des réservoirs pour conserver les eaux pluviales, et de petits canaux pour conduire celles-ci à sa mine, et il est à croire qu'il aura obtenu quelque succès.

Cependant, il faut le dire, ces efforts isolés ne sauraient amener de bien grands résultats. On ne tirera véritablement parti des mines de Paracatú qu'en formant des sociétés qui réunissent des fonds assez considérables pour subvenir aux dépenses préliminaires. Mais, comme les fortunes sont actuellement ici très-médiocres, de telles sociétés sont peut-être impossibles : d'ailleurs l'apathie, le défaut d'ordre, une méfiance trop souvent justifiée n'ont pas permis, jusqu'à ce jour (1819), que l'esprit d'association pénétrât dans les mœurs des Brésiliens ; d'un autre côté, peut-être serait-ce un malheur pour le pays que des étrangers y songeassent, car ils ne manqueraient pas d'emporter dans leur patrie le fruit de leurs travaux.

Le revenu des mines ira sans doute toujours en diminuant; mais la ville de Paracatú trouvera une ressource dans les avantages que lui procure son titre de chef-lieu de *comarca;* elle en trouvera surtout dans les produits de ses alentours et la vente du bétail que nourrissent ses pâturages.

Les terres des environs de Paracatú sont propres à tous les genres de culture. La canne à sucre, le maïs, le riz, les haricots, le manioc y réussissent également bien.

Comme dans les autres parties de la province des Mines, on ensemence deux fois de suite les terrains vierges; il faut, après cela, laisser reposer le sol pendant cinq ans, afin que les taillis prennent assez de force pour pouvoir être brûlés, et, cinq ans plus tard, on les recoupe pour les brûler encore. Lorsqu'on a soin de donner aux terres un repos de cette durée, le *capim gordura* (*Melinis minutiflora*) ne s'en empare point; mais, quand on les affaiblit en ne mettant pas un aussi long intervalle entre deux années de culture, l'ambitieuse Graminée ne tarde point à se montrer.

Autour de Paracatú, on est obligé sans doute de donner du sel aux bestiaux; mais, comme il s'y trouve, à ce qu'il paraît, des terres un peu salpêtrées, la distribution ne se fait que de trois en trois mois. C'est le sel de Pilão Arcado (1) que l'on emploie à cet effet, celui qu'on appelle *sal da terra* (sel du pays). Le sel venant de l'Océan serait trop cher, et il n'y en avait même point à Paracatú, à l'époque de mon passage. Plus près du S. Francisco, il n'est pas nécessaire de faire la même dépense; les terres salpêtrées y sont communes comme à l'est de ce fleuve (2); le bétail s'en repaît avec avidité, et elles suppléent au sel.

Aux environs de Paracatú, on n'incendie les pâturages que vers les mois de juin, juillet et août, c'est-à-dire dans

(1) Ce sel est celui que fournissent, à environ 130 *legoas* de Salgado, les deux côtés du S. Francisco (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 412). Il prend le nom de sel de Pilão Arcado, parce qu'on le recueille aux environs de la ville de ce nom, dans la province de Fernambouc. Si je ne me trompe, à Paracatú et d'autres parties de Minas, on dit, par corruption, *Pilões Arçados*.

(2) Voyez mon *Voyage dans la province de Rio de Janeiro*, etc., II, 317.

la saison de la sécheresse, et le feu n'y prend pas lorsqu'on le met avant cette époque. Cependant les propriétaires qui veulent avoir plus tôt de l'herbe fraîche pour leurs vaches à lait gardent une certaine étendue de pâturages, sans y mettre le feu, pendant toute une année, et ils peuvent les brûler l'année suivante, dès les mois d'avril et de mai.

C'est peu qu'un pays soit fertile, si, comme le midi de la province de Goyaz, il n'a aucun moyen d'exporter ses denrées. Il n'en est pas ainsi de Paracatú. Cette ville n'est éloignée que de 8 *legoas* du *Porto de Beserra,* où la rivière, également appelée *Paracatú*, est navigable. Cette rivière, qui, m'a-t-on dit, prend sa source à 14 *legoas* de la ville de Paracatú, dans la *Serra do Carrapato* (1), se réunit au S. Francisco, et, comme je l'ai dit ailleurs, les bords de ce grand fleuve sont, au delà du Salgado, d'une stérilité extrême (2). Depuis que les habitants des environs de Paracatú s'occupent davantage de leurs terres, ceux des rives du S. Francisco viennent, dans ce pays, chercher du maïs, des haricots, du sucre et de l'eau-de-vie, et apportent en échange le sel de Pilão Arcado. Pendant que j'étais à Paracatú, il s'y trouvait des marchands de *Cayteté* (3), qui tâchaient de rassembler des vivres pour les faire passer dans leur pays.

(1) Cazal dit (*Corog. Braz.*, I, 384) que les principales sources du Paracatú sont le Rio Escuro et le Rio da Prata.

(2) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro,* etc., II, 412.

(3) Cayteté ou *Villa nova do Principe* est une ville de la *comarca* de *Jacobina,* dans la province de Bahia (Caz., *Corog. Braz.*, II, 137). Cette ville, dit von Martius, offre le même climat et la même végétation que Minas Novas; aussi, depuis une trentaine d'années, s'y est-on livré en grand à la culture du cotonnier. Il y a à Cayteté des marchands qui, chaque année, envoient à Bahia une quantité de coton formant la charge de mille mulets, et ce lieu est devenu le plus riche du *Sertão* de Bahia (*Reise*, II, 597).

Mais cette année-là était peu favorable pour des achats de ce genre; car la sécheresse qu'il avait fait, comme on l'a vu, pendant les mois où il pleut ordinairement, avait occasionné une disette générale. C'était surtout dans la ville de Paracatú que la famine se faisait sentir. Pendant quelque temps, les denrées avaient été taxées par le juge; mais, comme personne n'apportait plus rien, ainsi qu'il devait être facile de le prévoir, la taxe avait été levée. Aussitôt qu'il arrivait un chariot chargé de vivres, chacun se précipitait pour avoir sa part, et le magistrat était obligé de déterminer ce que chaque maison devait acheter. Sans lui et sans le *sargento mór*, je serais parti de Paracatú sans aucune provision.

Pendant le séjour que je fis dans cette ville, je fus comblé de politesses par le *sargento mór*, Alexandre Pereira e Castro, qui m'avait abandonné sa maison pour aller s'établir dans le voisinage et me rendit mille petits services. Il était impossible de voir un homme meilleur; il était actif, quoiqu'il ne fût plus jeune, toujours gai, toujours prêt à obliger, toujours disposé à excuser les autres et à embrasser le parti de la modération. Il aimait son pays par-dessus toutes choses et croyait que, dans le monde entier, il n'y avait rien au-dessus de Paracatú. Ce qu'il aimait cependant plus encore que sa patrie, c'étaient ses mines, mais bien moins à cause de l'argent qu'il en tirait que parce qu'il avait eu la gloire de les ouvrir et d'y faire des ouvrages assez bien entendus.

CHAPITRE XV.

VOYAGE DE PARACATÚ A LA FRONTIÈRE DE GOYAZ.

Vue dont on jouit en quittant Paracatú. — Le *Morro da Cruz das Almas*. — La *Serra dos Monjolos*; cours de plusieurs rivières. — Hameau de *Monjolos*. — Un canal. Résultat fâcheux de la *capitation* pour les pays aurifères. — *Fazenda* de *Moinho*. — *Fazenda* de *Tapera*. — L'auteur remonte sur le sommet de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba. — Description générale du plateau sur lequel il voyage pendant plusieurs jours. — *Fazenda* de *Sobradinho*. Sa propriétaire. — Marais. Plantes qui semblent s'attacher aux pas de l'homme. — *Caveira*; une nuit passée dehors. — L'auteur entre dans la province de Goyaz.

Pour me rendre de Paracatú au *Registro dos Arrependidos*, limite de la province de Goyaz, je pouvais choisir entre deux chemins. Le plus nouveau est bordé de quelques habitations, mais, comme il traverse des marais, on n'y voyage commodément que dans le temps de la sécheresse. Je passai par le plus ancien, ignorant peut-être, au moment de mon départ, qu'il y en eût un autre (1).

En quittant Paracatú (22 mai), je traversai la ville dans toute sa longueur, accompagné par mon excellent hôte et par un mulâtre esclave qu'il voulut absolument me donner

(1) Itinéraire approximatif de la ville de Paracatú aux Arrependidos, frontière de la province de Goyaz :

pour les premiers jours de mon voyage. Nous suivîmes le plateau sur lequel la ville est bâtie, jusqu'à cette espèce d'isthme qui joint ce plateau au Morro da Cruz das Almas (1). Là nous nous arrêtâmes quelques instants à une maisonnette qui dépendait des mines du *sargento mór*, et d'où l'on découvre une très-belle vue. D'un côté, on domine Paracatú dont les maisons et les églises semblent dispersées au milieu de groupes d'Orangers et de Bananiers. Dans une vallée profonde coule le ruisseau de S. Domingos, bordé de deux lisières d'une belle verdure qui décrivent de gracieuses sinuosités; et, sur la rive droite du ruisseau, on voit la petite chapelle de S. Domingos, près de laquelle sont des maisonnettes entourées d'Orangers. D'un autre côté, enfin, on découvre le Morro da Cruz das Almas dont la surface est toute couverte des éclats de pierre détachés par les anciens mineurs, et au milieu desquels croissent quelques plantes éparses, principalement des Goyaviers et des Mélastomées.

Le Morro da Cruz das Almas présente un plateau qui peut avoir 1 lieue de circonférence. C'est de là que les anciens mineurs ont tiré le plus d'or. Je fus étonné de l'étendue de leurs travaux; il n'est pas, dans cet endroit, 1 pouce de terrain qui n'ait été remué; de tous les côtés, on voit

De Paracatú à Monjolos, hameau.	2 1/2 legoas.
— Moinho, petite habitation.	3 1/2
— Tapera, habitation.	3
— Fazenda do Sobradinho.	4 1/2
— Caveira, bord d'un ruisseau en plein air.	6
— Arrependidos, douane.	5
	24 1/2 legoas.

(1) Voyez le chapitre précédent.

des excavations, des monceaux de pierres, des réservoirs creusés pour recueillir les eaux pluviales, des canaux destinés à faciliter leur écoulement; partout l'image du bouleversement et de l'aridité. Au milieu de cette espèce de chaos se voient cependant un assez grand nombre de maisonnettes bâties en pierre et habitées par des nègres créoles qui passent leur vie à ramasser un peu de poudre d'or, soit dans les ruisseaux voisins, pendant la sécheresse, soit sur le plateau, dans la saison des pluies.

Après avoir descendu le Morro da Cruz das Almas, je parcourus, jusqu'à *Monjolos*, un pays montagneux, couvert d'arbres rabougris dispersés parmi des Graminées. Les terrains jadis en culture sont couverts de *capim gordura*.

Avant d'arriver à Monjolos, le lieu où je fis halte, je traversai une partie de la Serra du même nom (*Serra dos Monjolos* (1), vers l'endroit où le *Corrego de Santa Rita* prend sa source, c'est-à-dire à environ 1 lieue et demie de Paracatú. Les Corregos de S. Domingos et de S. Antonio, dont j'ai parlé plus haut, se jettent dans le Santa Rita, et ce dernier réunit ses eaux à celles du *Ribeirão de S. Pedro*, qui commence sur la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, près le lieu appelé *Tapera*. Le *S. Pedro* se jette dans le *Rio da Prata* (rivière d'argent); celui-ci dans le *Rio Preto* (rivière noire), navigable pour les pirogues; et enfin ce dernier dans le Paracatú.

Monjolos, le lieu où je fis halte, est une espèce de petit hameau composé de quelques maisonnettes éparses dans un fond, sur le bord d'un ruisseau, et habité par des nègres créoles et libres.

(1) Les Monjolos sont une tribu de nègres africains.

Le jour suivant, entre Monjolos et *Moinho*, je suivis une plaine étroite et allongée, bordée d'un côté par la Serra dos Monjolos, et de l'autre par celle de *Capitinga*, qui toutes deux ont peu d'élévation. A 1 lieue de Moinho, le terrain devient plus inégal.

De loin je vis, dans la Serra de Capitinga (1), l'endroit où commence un canal qui, après avoir parcouru un espace d'environ 6 *legoas*, portait autrefois de l'eau à une des mines des environs de Paracatú. Ce canal avait été ouvert, dans le courant du siècle dernier, par une société de mineurs qui ne put en retirer aucun avantage. Comptant sur de grands succès, elle avait fait des avances considérables, mais la loi de la capitation (*capitação*) fut rendue avant qu'elle eût commencé à rentrer dans ses fonds. Cette loi exigeait que l'on payât annuellement 5 *oitavas* d'or (2) par esclave; la société, déjà obérée, ne put résister à une charge aussi énorme; ses esclaves furent saisis pour le compte du fisc (*fazenda real*), et elle se sépara sans avoir obtenu aucun résultat. Il y avait longtemps, lors de mon voyage, que la capitation avait été supprimée; mais il paraît que, pendant

(1) Dans le chapitre intitulé, *Suite du voyage aux sources du S. Francisco*, etc., j'ai parlé d'une *fazenda* aussi appelée *Capitinga*, et j'ai donné l'étymologie de ce nom.

(2) La valeur intrinsèque d'un *oitava* d'or est 1,500 reis. Déduction faite de 300 reis que l'on retient, dans les intendances et les maisons d'échange (*casas de permuta*), pour le cinquième ou impôt du quint (*quinto*) dû au fisc, il reste 1,200 reis; aussi compte-t-on (année 1816 à 1822), dans la province des Mines, par *oitavas* de 1,200 reis. Comme je crois, pour des raisons qu'il serait trop long et assez inutile de déduire, que, dans le payement de la capitation, l'*oitava* s'évaluait sur le pied de 1,500 reis, l'impôt perçu annuellement sur chaque nègre s'élevait à la somme exorbitante de 7,500 reis ou 46 fr. 87 c.

le peu d'années qu'on l'a maintenue, elle a porté un coup funeste aux pays aurifères.

Dans le courant de la même journée, je traversai trois ruisseaux bordés, à droite et à gauche, d'une lisière de bois, et, près de chacun d'eux, je vis une maisonnette : ce furent les seules que j'aperçus ce jour-là.

Moinho (moulin), où je passai la nuit, est une petite *fazenda* qui appartenait au *sargento mór* Alexandre Pereira e Castro et où l'on m'établit sous le toit qui couvrait la *manjola*.

Avant d'arriver à Paracatú, j'avais éprouvé une chaleur très-forte. Pendant que je restai dans cette ville, et le premier jour de mon voyage, il avait fait encore fort chaud dans le milieu de la journée, mais les soirées étaient délicieuses. La nuit que je passai à Moinho fut froide, ce qui tenait sans doute non-seulement à ce que je m'étais rapproché de la grande chaîne, mais encore à ce que je me trouvais alors dans un fond, sur le bord d'un ruisseau.

Après avoir quitté Moinho, je traversai la plaine dont j'ai parlé plus haut, et ayant monté la Serra dos Monjolos, qui n'est qu'un des contre-forts de la grande chaîne, je suivis, jusqu'à *Tapera* (maison ruinée), un plateau interrompu seulement par quelques inégalités.

A 2 lieues de Moinho, je passai près de la *Fazenda do Carapina* (*fazenda* du charpentier), plus considérable que celles que je voyais depuis longtemps. Elle est située sur le bord du *Riberão de S. Pedro* que j'avais déjà traversé à peu de distance de Moinho.

Je fis halte à la *fazenda* de Tapera, où je fus parfaitement reçu et où l'on m'indiqua les noms et les propriétés de plusieurs espèces de plantes dont on fait usage dans le pays.

Les terres de ce canton sont bonnes et rendent de dix à seize chars de maïs par *alqueire* ; elles sont également très-favorables à la culture du manioc et de la canne à sucre.

A Tapera, je me trouvais pour la seconde fois sur le plateau qui couronne la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, et je le suivis dans un espace d'environ 16 *legoas*, jusque vers le Registro dos Arrependidos. D'après ce que j'ai dit plus haut, il est évident que le plateau de la Serra dos Monjolos vient se confondre avec celui de la grande chaîne, et je ne saurais même préciser le point où la séparation s'opère.

Je vais jeter sur ce dernier un coup d'œil général, puis je continuerai le récit de mon voyage.

Il peut avoir environ 6 *legoas* de largeur. Dans les lieux les moins élevés, on y voit des bouquets de bois; ailleurs ce sont des pâturages composés seulement de Graminées, et d'autres où, au milieu des herbes, se montrent çà et là des arbres rabougris d'autant plus rapprochés et plus vigoureux que le terrain prend une teinte plus rouge (1). Quelques fonds sont marécageux et couverts d'une herbe épaisse au milieu de laquelle s'élèvent de petits bouquets d'arbres serrés, d'un vert foncé, à tige grêle et rameuse dès la base; ces marais deviennent probablement des espèces de lacs dans la saison des pluies et portent dans le pays le nom de *lagoas*.

D'après les renseignements que j'ai pris, les bois du plateau, comme aussi ceux des environs de Paracatú, ne se dépouillent point entièrement de leurs feuilles, ainsi que cela

(1) Voyez plus haut.

a lieu dans les *catingas* de Minas Novas et celles des bords du S. Francisco.

Le plateau produit le maïs, les haricots et le riz; mais la température y est trop fraîche pour le coton et la canne à sucre. Du côté de Tapera, les terres sont assez bonnes, et l'on peut même cultiver celles dont le *capim gordura* s'est emparé; mais il n'en est pas ainsi du reste du plateau : à peine y a-t-on ensemencé un champ une ou deux fois, que le *capim gordura* le couvre entièrement, et il ne s'élève pas assez pour qu'on puisse le brûler et planter dans ses cendres.

Sur le plateau, on est obligé de donner du sel aux bestiaux; mais, du côté de l'est, à peu de distance de la chaîne, il y a déjà assez de terres salpêtrées pour remplacer cette substance.

Depuis Tapera jusqu'à *Sobradinho*, je vis quelques petites chaumières; mais, après cette dernière *fazenda*, dans un espace de 11 *legoas*, je ne rencontrai qu'une chétive cabane, et cependant ce chemin est un de ceux qui vont de Minas à Goyaz. En plusieurs endroits, on découvre une vue fort étendue, mais on n'aperçoit aucune habitation ni aucune trace de culture.

On m'avait dit que je trouverais, sur ce plateau désert, un grand nombre de bêtes sauvages, mais je n'en vis aucune; je vis également peu d'oiseaux. Depuis longtemps la saison des insectes était passée (1); je ne trouvais que quelques espèces à ailes nues, des punaises, un petit nombre de papillons et de sauterelles. Je n'étais pas beaucoup

(1) Le temps des pluies est, dans la partie du Brésil située entre les tropiques, celle où l'on trouve le plus d'insectes.

plus heureux pour les plantes; il n'y en avait alors presque point en fleur.

Le chemin, sur le plateau, n'a souvent que la largeur d'un sentier; mais il est parfaitement égal.

Je vais à présent entrer dans quelques détails.

Entre Tapera et Sobradinho, qui en est éloigné de 4 lieues et demie, quelques mouvements de terrains empêchent, presque toujours, de jouir, sur la droite, d'une vue étendue; mais, à gauche, on découvre une plaine immense.

Ce fut entre les mêmes *fazendas*, à l'endroit appelé *Lagoa Torta* (le lac tortu), dans un de ces fonds marécageux décrits plus haut, que je vis les petites chaumières dont j'ai déjà parlé. D'ailleurs une solitude profonde; quelque loin que la vue puisse s'étendre, on ne découvre ni habitation ni culture, et je ne rencontrai personne dans le chemin. Firmiano et José Marianno prétendirent avoir aperçu l'un un *ema* (l'autruche d'Amérique ou nandu, *rhea americana*), l'autre un chat sauvage; mais je ne vis aucun de ces animaux.

La *fazenda* de Sobradinho (petite maison à un étage), où je fis halte, le jour que je quittai Tapera, est située sur le bord d'un petit bois arrosé par un ruisseau d'une eau limpide. Lorsque j'y demandai l'hospitalité, une femme blanche, jeune encore et assez jolie, se présenta, et me permit de très-bonne grâce de passer la nuit chez elle. Au lieu de prendre la fuite, comme font les femmes de ce pays à la vue d'un étranger, elle causa avec moi et me fit beaucoup de politesses. Elle me parut très-contente de son sort et me raconta avec indignation qu'un voyageur lui avait parlé avec horreur du désert qu'elle habitait. Cette femme

n'allait jamais à Paracatú, même à l'époque des grandes fêtes; elle ne connaissait dans le monde que sa maison et son ménage, comment aurait-elle pu ne pas les aimer? Elle et le propriétaire de Tapera avaient même la vanité de prétendre que ce pays n'appartenait pas au *Sertão;* le désert, disaient-ils, ne commence qu'au delà de certaines montagnes qui se trouvent entre cette contrée et le S. Francisco.

La nuit que je passai à Sobradinho fut très-froide; le lendemain, vers les dix ou onze heures du matin, le soleil était brûlant; mais pendant tout le reste de la journée nous eûmes de la fraîcheur.

Au delà de Sobradinho, dans un endroit où les arbres rabougris étaient plus serrés qu'ailleurs, je revis ces bambous nains que j'avais tant de fois observés dans le cours de mon premier voyage; je les avais déjà retrouvés entre le Paranahyba et le lieu appelé Moquem.

Après avoir passé une petite chaumière, celle de *Cypriano,* la seule que j'aperçus dans toute la journée, je vis deux de ces marais dont j'ai déjà parlé; le premier s'appelle *Lagoa dos Porcos* (lac des cochons), et le second *Lagoa Formosa* (le beau lac) (1).

Lorsque Paracatú était plus peuplée et cette route moins solitaire, on voyait une maison sur le bord de chacun de ces marais. Elles ont été abandonnées à cause de la rareté des terrains couverts de bois et susceptibles de culture, et, lors de mon passage, il en existait à peine quelques légers débris. C'est la nature qui avait pris soin de conserver ici

(1) Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne faut pas confondre ce marais avec le *Lagoa Formosa;* d'où le Rio Maranhão tire son origine (voyez CAZAL, *Corog.*, I, 323).

les traces les plus durables de la présence de l'homme. Où étaient ces habitations, je retrouvais les plantes qui semblent suivre notre espèce; des Orangers et des Bananiers offraient encore leurs fruits au voyageur, et le *Cucurbita lagenaria* (gourde) serpentait au milieu des Graminées sauvages.

Après avoir fait 6 *legoas* depuis Sobradinho, je m'arrêtai, pour y passer la nuit, dans un petit bois, sur le bord d'un ruisseau, au lieu appelé *Caveira* (crâne). Il y avait eu une maison dans cet endroit; mais, à l'époque de mon voyage, elle était complétement détruite. Mes gens formèrent un abri avec des bâtons enfoncés dans la terre et les cuirs destinés à recouvrir la charge de mes mulets. Sous cette espèce de toit furent placés mes malles et mon lit, et mes domestiques s'étendirent par terre sur des cuirs autour d'un grand feu. J'écrivais mon journal à la lumière d'une bougie; la nature était ensevelie dans une obscurité profonde; le plus grand calme régnait autour de moi; je n'entendais que le murmure du ruisseau et le coassement de quelques petites espèces de batraciens.

A 2 lieues de Caveira est un fond marécageux où des bouquets de bois serrés et des *boritys* (*Mauritia vinifera*, Mart.) s'élèvent au milieu d'une herbe épaisse. Là se trouve une petite source d'eau limpide qui a fait donner à ce lieu le nom d'*Olho d'agoa* (source). On appelle *Chapada de S. Marcos* (plateau de S. Marc) (1) la partie du plateau où

(1) Un voyageur qui a parlé des *chapadas* de Minas Novas les indique aussi très-bien comme étant des plateaux (Suz., *Souv.*, 343); mais je dois prévenir les ornithologistes qu'ils chercheraient vainement, sur ces *chapadas*, un oiseau appelé *coupy*. Ces deux syllabes peignent, par l'orthographe française, la prononciation du mot *cupim*, que les Brési-

naît cette petite fontaine, parce qu'elle est un des commencements du Rio de S. Marcos, qui s'écoule sur le versant occidental de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba et va se réunir au dernier de ces fleuves.

Après avoir fait environ 5 *legoas* depuis Caveira, je descendis le plateau (1) par une pente d'où j'apercevais déjà la maison du *Registro dos Arrependidos* (douane des repentants). Arrivé dans un fond, je passai sur un pont en bois le *Rio dos Arrependidos*, qui divise la province des Mines de celle de Goyaz, et j'arrivai au *registro*.

liens ont emprunté à la langue des Indiens et qui désigne les termès ou fourmis blanches. Les proéminences en terre, collées contre le tronc des arbres, sans être des nids d'oiseaux, comme l'a cru le voyageur cité, sont bien réellement des habitations de *cupim*. Quand l'arbre est d'une grosseur notable, la proéminence, ainsi que l'a dit le même écrivain, est simplement appliquée contre un côté du tronc; elle fait le tour de celui-ci lorsqu'il n'a qu'une circonférence médiocre. Les fourmis arrivent à leur habitation par un chemin couvert qui commence au pied de l'arbre; ce chemin n'a guère qu'un pouce de large sur quelques pouces de hauteur, et la voûte dont il est abrité est construite en terre, comme l'habitation elle-même.

(1) Un cultivateur du pays avec lequel je fis route sur la Chapada de S. Marcos m'assura que ce plateau ne se termine point à la descente des Arrependidos, mais qu'il se continue jusqu'au village de *Couros*, situé à 12 *legoas* de cette descente, et peut-être même beaucoup plus loin. D'un autre côté, M. Martius dit (*Reise*, II, 570), d'après des renseignements pris auprès des habitants de la province de Goyaz, que le plateau de Couros (*Chapadu dos Couros*) s'étend au loin vers le nord : donc on peut considérer comme un fait à peu près certain qu'il n'existe absolument aucune interruption entre la Serra do S. Francisco e da Paranahyba et celle du S. Francisco e do Tocantins. Ceci achève de montrer combien il serait étrange de faire, comme le propose Eschwege, une seule chaîne de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba et de la Serra da Corumbá e do Tocantins, tandis que la Serra do S. Francisco e do Tocantins, parfaitement continue avec la première, n'en serait qu'une sorte de contre-fort ou passerait inaperçue (voyez le commencement du chap. XI).

Au point où je descendis le plateau, j'étais à l'extrémité septentrionale de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, que j'avais suivie dans toute sa longueur. Au bas de la chaîne je me retrouvai pour la seconde fois dans le bassin du Paranahyba auquel appartient le Rio dos Arrependidos qui, probablement, se jette dans le S. Bartholomeu.

CHAPITRE XVI.

TABLEAU GÉNÉRAL DE LA PROVINCE DE GOYAZ (1).

§ I. *Histoire.*

Idée générale de l'histoire de Goyaz. — MANOEL CORRÊA découvre ce pays. — Il est découvert une seconde fois par BARTHOLOMEU BUENO DA SILVA. Stratagème employé par cet aventurier.— Le second BUENO, son fils, tâche de retrouver le pays des Indiens Goyás; son expédition réussit mal; il retourne à S. Paul. — Il part une seconde fois et reconnaît le lieu où s'était arrêté son père.— Les Indiens Goyás entièrement détruits. — Une foule d'aventuriers fondent sur le pays de Goyaz. — Cherté des denrées. — La nouvelle colonie livrée à tous les crimes. — Le pays de Goyaz érigé en capitainerie. — L'ordre rétabli par l'exécution des règlements rigoureux du marquis de Pombal. — Décadence. Comparaison du revenu des mines d'or pendant plusieurs années. — État actuel.

Des mines d'or découvertes par quelques hommes audacieux et entreprenants ; un essaim d'aventuriers se précipitant sur des richesses annoncées avec l'exagération de l'espérance et de la cupidité ; une société qui se forme au milieu de tous les crimes, qui s'accoutume à un peu d'ordre sous les rigueurs du despotisme militaire et dont les mœurs ne tardent pas à être adoucies par un climat brûlant et une

(1) Comme ce chapitre est fort étendu, je crois devoir le diviser en plusieurs paragraphes.

molle oisiveté ; quelques instants de splendeur et de prodigalité; une triste décadence et des ruines : telle est, en deux mots, l'histoire de la province de Goyaz; telle est à peu près celle de tous les pays aurifères.

Les anciens Paulistes se répandaient dans l'intérieur du Brésil pour faire la chasse aux indigènes. Ceux-ci, réduits en esclavage, formaient une des richesses des habitants de S. Paul, et plus d'une maison puissante possédait, dans cette ville, jusqu'à six cents Indiens (1). Un Pauliste qui s'était ainsi enfoncé dans les déserts pour y faire des esclaves, MANOEL CORREA, pénétra, avant l'année 1670, jusqu'à une rivière appelée *Rio dos Araes* (2), dans le pays qui forme aujourd'hui la province de Goyaz, et il revint dans sa patrie avec de l'or et des Indiens enchaînés. Correa, en mourant, laissa l'itinéraire des contrées qu'il avait parcourues; mais son ignorance était telle qu'il fut impossible de profiter de ses manuscrits.

Vers l'année 1680, un autre Pauliste, BARTHOLOMEU BUENO DA SILVA, arriva au lieu où est actuellement situé *Villa Boa*, et qui, alors, était occupé par les pacifiques Indiens de la nation GOYÁ. Les parcelles d'or dont s'ornaient les femmes de ces sauvages trahirent la richesse du pays. Pour en soumettre les habitants, Bueno eut recours au stratagème, en apparence, le plus puéril; il alluma un vase plein d'eau-de-vie devant les Indiens étonnés, et les menaça de brûler de la même façon eux et leurs rivières s'ils osaient lui résister. Les Indiens se soumirent, et Bueno, après avoir laissé quelques plantations dans leur pays, re-

(1) La loi ne permettait de rendre esclaves que les indigènes faits prisonniers dans une guerre légitime; mais cette loi était sans cesse éludée.

(2) Les *Araes* ou *Aracis* étaient une peuplade indienne.

vint à S. Paul avec de l'or et un si grand nombre de captifs que l'on aurait pu en peupler une ville. Les coupables ruses auxquelles cet homme aventureux dut de tels succès lui firent donner par les Goyás le nom d'ANHANGUERA qui signifie vieux diable (1), nom que ses descendants ont conservé jusqu'à nos jours.

L'ardeur avec laquelle les Paulistes se précipitèrent dans la province de Minas Geraes leur fit oublier pendant longtemps les parties plus occidentales du désert. Cependant la découverte des mines de *Cuyabá* rappela celles de Goyaz, et RODRIGO CESAR DE MENEZES, gouverneur de S. Paul, excita ses administrés à retourner dans ce pays, exaltant leur imagination et leur offrant l'appât lointain des plus belles récompenses.

Lorsqu'il avait pénétré chez les Indiens Goyás, Bueno était accompagné d'un fils, âgé de 12 ans, du même nom que lui. Cet enfant avait vieilli, mais il n'avait point perdu le souvenir du voyage de son père, et il alla offrir ses services à Menezes : celui-ci les accepta; il fournit des secours à Bueno et lui promit que, si son entreprise réussissait, il aurait pour récompense le péage de plusieurs rivières.

(1) C'est là du moins ce que disent les historiens du nom d'*Anhanguera ;* mais il n'est nullement vraisemblable que les Goyás parlassent le guarani, et le mot *Anhanguera* appartient bien certainement à cette langue. Le sobriquet qui est resté aux descendants de Bueno lui avait sans doute été donné par des Indiens de la côte ou par les Paulistes eux-mêmes, qui, comme on sait, parlaient la *lingoa geral*, dialecte du guarani. *Anhang*, en guarani, signifie âme, démon (RUIZ DE MONTOYA, *Tes. leng. guar.*); j'ai entendu un Indien du Paraguay se servir du mot *anhangue*, en parlant du cauchemar ou d'un étouffement; enfin *ra* est une expression qui indique la ressemblance (l. c.). Anhanguera, au lieu de *vieux diable*, signifierait donc *l'homme semblable au mauvais esprit qui produit le cauchemar*.

A la fin de l'année 1721, le second Bueno part de S. Paul avec son gendre, João Leite da Silva Hortiz, emmenant deux religieux et une suite nombreuse. Après avoir longtemps erré, ces hommes aventureux dépassèrent le but qu'ils voulaient atteindre et rencontrèrent une rivière assez large qui reçut d'eux le nom de *Rio dos Pilões* qu'elle porte encore aujourd'hui (1). Comme cette rivière coule sur un sable aurifère, Leite témoigna le désir de se fixer sur ses bords ; mais Bueno s'y opposa, assurant que ce n'était point là le véritable pays de la nation goyá, et l'on en serait venu aux mains sans les efforts des deux ecclésiastiques qui accompagnaient la troupe.

S'étant remis en route, on passa, sans le savoir, au lieu que l'on cherchait, et l'on arriva sur le bord d'une autre rivière qu'on nomma *Rio da Perdição* (rivière de la perte), pour rappeler sans doute le malheur qu'on avait eu de s'être égaré au milieu des déserts. Cependant l'or que nos aventuriers découvrirent bientôt dans un bras de rivière qu'ils nommèrent *Rio Rico* fit naître parmi eux de nouvelles disputes. On n'a pu retrouver, avec une entière certitude, ce Rio Rico; mais il est indiqué dans de vieux itinéraires comme renfermant les plus grandes richesses. Bueno voulut s'arrêter en cet endroit, mais Leite s'y opposa à son tour, piqué d'avoir été forcé de céder à son beau-père sur les bords du Rio dos Pilões. On prit les armes, et le sang aurait coulé si les deux prêtres ne fussent intervenus pour la seconde fois.

Obligé de renoncer à son projet d'établissement, Bueno se remit en marche, cherchant toujours les plantations que

(1) Je dois dire que Cazal pense que ce sont deux rivières différentes.

son père avait faites dans le pays des Goyás. Enfin, après avoir surmonté des difficultés sans nombre, la troupe arriva sur le bord du *Rio Paraunan* (1) et alla même jusqu'à l'endroit où est aujourd'hui le village de S. Felis; mais les forces et le courage de ces aventuriers étaient épuisés. Dans leur désespoir, ils refusèrent d'entendre la voix de leurs chefs et ils se séparèrent. Les uns, ayant construit des radeaux, s'embarquèrent sur le Rio do Tocantins, et étant arrivés au Pará, ils furent mis en prison; d'autres tombèrent entre les mains des Indiens, et Bueno, presque seul, rentra à S. Paul au bout de trois années, honteux et fuyant les regards du gouverneur.

Mais celui-ci savait ce qu'on pouvait attendre de la constance et de l'intrépidité de Bueno; il le décida à entreprendre un second voyage et lui accorda les secours nécessaires. Notre Pauliste se mit en marche l'année 1726, âgé alors de 55 ans, et traversa encore une fois des déserts où il n'y avait point de chemins et où de nombreux torrents s'opposaient sans cesse à ses progrès. Enfin, après plusieurs mois de courses et de fatigues incroyables, il trouva dans un défilé les restes d'un mors de cheval et d'autres débris que des Européens pouvaient seuls y avoir laissés. Il prit la résolution de s'arrêter en cet endroit et envoya à la découverte quelques hommes qui, ayant rencontré deux vieillards de la nation goyá, les conduisirent à leur chef. Celui-ci demanda à ces Indiens s'ils connaissaient le lieu où

(1) Par une de ces confusions malheureusement si communes dans son précieux ouvrage, Pizarro a pris (*Mem.*, IX, 148) cette rivière, l'un des affluents du Tocantins, pour le *Paranná*, rivière formée de la réunion du Paranahyba et du Rio Grande, et dont les eaux, unies à celles du Paraguay, aboutissent au Rio de la Pla

des blancs avaient séjourné autrefois; les deux sauvages répondirent à Bueno qu'il en était tout près ; ils lui firent faire environ 2 *legoas*, et l'heureux Pauliste reconnut enfin l'endroit où, dans son enfance, il s'était arrêté avec son père. C'est là que l'on voit aujourd'hui le village de Ferreiro, situé à 1 lieue de Villa Boa.

Bueno retourna dans sa patrie avec 8,000 *oitavas* d'or (75,000 fr.), et annonça qu'il avait enfin retrouvé le riche territoire habité par la nation goyá. Le gouverneur de S. Paul le chargea d'administrer ce pays en qualité de *capitão mór regente;* il lui confia le soin de distribuer des *sesmarias* (1) aux nouveaux colons, et renouvela ses anciennes promesses. En même temps on envoya des troupes à Goyaz pour assurer les droits dus sur l'or au trésor royal et établir des péages sur les rivières.

Le nouveau *capitão mór*, de retour dans cette contrée, chercha, par de bons traitements, à se concilier les Indiens et à les empêcher de porter le trouble au milieu de la colonie naissante. Mais ceux-ci sentant bien que tôt ou tard on les réduirait en esclavage, ou qu'on les chasserait de leur pays, firent tous leurs efforts pour éloigner les nouveaux venus. La guerre, ayant commencé, fut fatale aux indigènes. Les malheureux Goyás finirent par être obligés d'abandonner entièrement le pays dont ils étaient les maîtres légitimes ; ils disparurent peu à peu, et aujourd'hui il ne reste plus d'eux que leur nom.

Cependant la renommée des richesses de Goyaz y attira bientôt un nombre prodigieux d'aventuriers, et l'on fonda les villages de Barra, Santa Cruz, Meiaponte, Crixá, Nativi-

(1) Concessions de terrains aurifères.

dade, etc. Alors on tirait sans peine des quantités d'or considérables des rivières et des ruisseaux, mais on ne songeait point à cultiver la terre. Il fallait que les vivres vinssent de S. Paul à travers le désert, et il n'en arrivait point assez pour la population qui déjà couvrait le pays. Les denrées les plus communes se vendaient à des prix exorbitants. Pour 1 *alqueire* de maïs, on obtenait 6 ou 7 *oitavas* d'or (54 fr. 22 c. ou 65 fr. 59 c.); pour 1 *alqueire* de farine de manioc, 10 *oitavas*, 2 de 1 livre de sucre, et l'on alla jusqu'à donner 80 *oitavas* pour un cochon, et pour une vache 2 livres d'or (1).

En même temps qu'une population nombreuse s'était, comme par magie, répandue dans le pays de Goyaz, les vices les plus affreux s'y étaient précipités avec elle. Des nuées de criminels avaient trouvé dans ces déserts des richesses avec l'impunité, et, au milieu d'une société naissante, où aucune police n'existait encore, ils pouvaient sans crainte continuer de se livrer à tous les débordements. En vain les magistrats eussent élevé la voix pour réprimer de tels désordres; aussi corrompus que ceux qu'ils auraient dû punir, ils en étaient méprisés. Des rixes se renouvelaient sans cesse; aucun homme n'osait rencontrer un autre homme sans porter des armes, et on ne les quittait même pas pour se présenter dans les églises.

Alors Goyaz faisait partie de la province de S. Paul. Le gouvernement sentit enfin que l'autorité des capitaines généraux de cette province se trouvait paralysée par l'éloigne-

(1) L'*alqueire* de Rio de Janeiro équivaut, selon Freycinet, à 40 litres; la livre à 4 hectogrammes 6 décagrammes. — Aujourd'hui l'*alqueire* de Goyaz est plus fort que celui de Minaè, qui lui-même l'est plus que celui de la capitale.

ment où ils étaient de leurs administrés, et Goyaz devint une capitainerie. Son premier gouverneur, D. Marcos de Noronha, comte dos Arcos, s'y installa le 8 de novembre 1749, et il en fixa les limites. Il fit quelque bien, sans doute, mais l'exécution des ordres rigoureux du marquis de Pombal put seule tirer la province de Goyaz de l'état affreux d'anarchie où elle était plongée, et la crainte des châtiments, il est affligeant de le dire, opéra un changement que ni les lois de la morale ni l'intérêt bien entendu de tous n'avaient pu produire depuis tant d'années (1).

Cependant l'époque de la décadence et de la misère allait bientôt suivre celle de la richesse et de la prodigalité.

D. Marcos de Noronha avait fondé deux hôtels destinés à la fonte de l'or (*casas de fundição*); l'un, pour la partie méridionale de la province, à Villa Boa la capitale, et l'autre, pour la partie septentrionale, dans le village de S. Felis.

Le produit de l'impôt du *quint* perçu dans ces deux établissements ne saurait nous donner une idée exacte des quantités d'or qu'a successivement fournies la province de Goyaz; car, dans un pays aussi désert et aussi vaste, une grande partie du revenu des minières échappait facilement aux droits. Mais, en comparant les résultats de l'impôt à différentes époques, nous pourrons du moins savoir, à peu près, combien, dans un temps fort court, l'extraction de l'or a diminué d'importance. En 1753, le quint rendit, à Villa Boa, 169,080 *oitavas* (1,268,100 fr.) (2), et, en 1755, il

(1) Luiz Antonio da Silva e Sousa, *Memoria sobre o descobrimento, etc., da Capitania de Goyaz.*— Caz., *Corog. Braz.*, I.— South., *Hist.*, III, 305, etc. — Piz., *Mem. hist.*, IX, 144. — Mart., *Reise*, II, 586. — Luiz d'Alincourt, *Mem.*, 94. — Pohl, *Reise*, I, 325.

(2) Ici je calcule la valeur de l'*oitava* sur le pied de 1,200 reis, parce

rendit 59,569 *oitavas* (446,767 fr.) à S. Felis; en 1805, il n'en produisit plus que 3,300 (24,720 fr.) à S. Felis, et, en 1807, 12,308 (92,310 fr.) à Villa Boa (1); enfin, en 1819, on ne tira en tout guère plus de 36 marcs d'or.

Lors de mon voyage, les minières étaient épuisées ou ne pouvaient être exploitées qu'avec un grand nombre de bras, et l'éloignement de la côte, qui rend les exportations très-coûteuses et presque impossibles, ne permettait pas aux habitants de Goyaz de trouver aussi facilement que les Mineiros une autre source de richesse dans la culture des terres. Ne pouvant payer l'impôt, ils abandonnaient leurs habitations, se retiraient dans les déserts, et ils y perdaient jusqu'aux éléments de la civilisation; les idées religieuses, l'habitude de former des liens légitimes, la connaissance de la monnaie et l'usage du sel. Un pays plus grand que la France s'épuisait en faveur de quelques employés indolents, et les environs mêmes de Villa Boa, cette capitale naguère si riche et si florissante, n'offraient plus que des ruines sans souvenirs (2).

que, à l'époque dont il s'agit, elle avait été fixée à ce taux par D. Marcos de Noronha, comte dos Arcos (Piz., *Mem.*, IX, 161).

(1) South., *Hist. Bras.*, III, 837.

(2) Voyez l'*Introduction* qui précède l'*Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*, p. XXXIV.

§ II. *Étendue; limites; surface.*

Étendue de la province de Goyaz.—Limites de cette province.—La figure qu'elle représente. — Son élévation. — La Serra do Corumbá et do Tocantins. — Surface du pays qui s'étend au nord de cette chaîne. La Serra do S. Francisco e do Tocantins.

La province de Goyaz est l'une des plus considérables de l'empire brésilien; elle en forme le centre et est éloignée de 2 et 300 *legoas* des ports de mer (1). Pohl dit (2) qu'elle s'étend de 5° 22′ lat. sud jusqu'à 22°, et de 40° 3′ longit. jusqu'à 51°, et qu'elle a 1,260 milles allemands de circonférence; mais, comme le voisinage des Indiens ennemis n'a pu permettre de fixer partout des limites certaines, je me garderai bien d'indiquer ces chiffres comme parfaitement exacts (3).

Au nord, la province de Goyaz est séparée du Pará par une ligne imaginaire qui s'étendrait depuis le confluent du Tocantins et de l'*Araguaya* jusqu'à la Serra do S. Francisco e do Tocantins; elle a pour limite orientale cette même Serra et celle do S. Francisco e da Paranahyba qui la sépare, celle-ci de Minas Geraes, celle-là de la même pro-

(1) Piz., *Mem.*, IX, 153.

(2) Pohl, *Reise*, 316.

(3) Ce qui prouve combien il faut s'en défier, c'est que Cazal, qui est à peu près d'accord avec Pohl sur l'étendue en latitude de la province de Goyaz, ne lui donne pourtant (*Corog.*, I, 319) qu'environ 200 *lègoas* de longueur, tandis que Pizarro dit qu'elle a 331 *legoas* du nord au midi, et 226 de l'est à l'ouest. Schœffer lui attribue 12,932 milles-carrés géographiques (*Bras.*, 225); da Cunha Mattos, probablement beaucoup mieux instruit, évalue sa surface de 22 à 25,000 lieues carrées portugaises.

vince et, en outre, de Pernambouc, de Piauhy et de Maranhão; au midi, elle est bornée par le Paranahyba et le Rio Grande, au delà desquels on trouve une petite partie de la province de Minas et celle de S. Paul; enfin, du côté de l'ouest, elle est séparée de la province de Matogrosso par l'Araguaya, qui, à l'endroit où le traverse le chemin de Villa Boa à Cuyabá, porte aussi le nom de Rio Grande.

Beaucoup moins large de l'est à l'ouest qu'elle n'est longue du nord au sud, fort irrégulière, rétrécie à ses deux extrémités, changeant brusquement de direction et s'avançant vers l'occident un peu au-dessous de ses limites méridionales, la province de Goyaz présente à peu près la forme d'une botte à l'écuyère.

Ce pays doit nécessairement être fort élevé, du moins dans une partie de son étendue, puisqu'il donne naissance, d'un côté, à l'Araguaya et au Tocantins, et, d'un autre côté, aux affluents les plus septentrionaux du Paranahyba; or l'on sait que les deux premiers de ces fleuves parcourent un espace immense en coulant vers le nord, et que le Paranahyba, qui, au contraire, se dirige vers le sud, contribue à former le Rio de la Plata.

Conformément à la nomenclature que j'ai établie (chap. XI, p. 212), la chaîne qui divise ces eaux s'appellera *Serra do Corumbá e do Tocantins;* elle se rattache à l'extrémité de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, vers le lieu appelé Os Arrependidos, où la route de Minas pénètre dans la province de Goyaz; elle forme un angle avec cette Serra, se dirige vers l'ouest, s'abaisse en inclinant vers le sud, et forme la limite méridionale du bassin de l'Araguaya et du Tocantins, comme aussi la limite septentrionale de celui du Corumbá. Il ne faut pas croire que cette chaîne pré-

sente une suite de pics gigantesques comme la Serra da Caraça, l'Itacolumi, la Serra do Papagayo, dans la province de Minas; elle forme plutôt, avec ses dépendances et ses contre-forts, une sorte de large réseau de petites montagnes et de vastes plateaux séparés par des vallées où coulent des ruisseaux et des rivières. Les Montes Pyreneos et la Serra Dourada, que l'on cite comme les deux sommets les plus élevés, sont bien loin d'être de hautes montagnes. On peut dire, cependant, que la partie méridionale de la province de Goyaz, celle où j'ai voyagé et qui se trouve au sud de la Serra do Corumbá e do Tocantins, est généralement montueuse.

Je n'ai point parcouru le territoire qui s'étend au nord de la même chaîne, et est double à peu près de la partie méridionale; mais on sait que, quoique la Serra do Corumbá e do Tocantins y jette des contre-forts (1), il est généralement assez égal, et que le diviseur des eaux du Tocantins et de l'Araguaya, fleuves qui finissent par se réunir, n'est guère qu'une croupe peu sensible. Sur la grande chaîne qui, après avoir séparé la province de Goyaz de Minas Geraes, se prolonge, au nord, pour séparer cette province de Maranhão, de Piauhy, de Fernambouc, je ne me suis pas avancé au delà de l'extrémité septentrionale de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba; s'il faut en croire Cazal (2), la Serra do S. Francisco e do Tocantins qui continue cette dernière est plus élevée qu'elle, pierreuse et dépourvue de verdure.

(1) Luiz Antonio da Silva e Sousa, *Memoria estatistica da provincia de Goyaz*.

(2) *Corog.*, I, 319.

§ III. *Végétation.*

La partie septentrionale de la province de Goyaz plus aride et plus découverte que la partie méridionale. — Cette dernière bien arrosée. — Elle présente une alternative de bois et de *campos*. — Les *campos* semblables à ceux du désert oriental du S. Francisco. — Un *Vellosia* remarquable dans les plus élevés. — Description des bois. — Marais; le *bority*.

D'après ce que j'ai dit plus haut, il est facile de concevoir que la portion de la province de Goyaz qui s'étend au nord de la Serra do Corumbá e do Tocantins doit être moins arrosée, plus aride, plus découverte que la partie méridionale.

Celle-ci, qui a l'avantage de posséder des eaux aussi abondantes et aussi bonnes que le centre de la province de Minas, présente une alternative de bouquets de bois et de *campos*, les uns uniquement couverts de plantes herbacées (*taboleiros descobertos*), les autres parsemés d'arbres tortueux et rabougris, à écorce subéreuse, aux feuilles souvent dures et cassantes (*taboleiros cobertos*). L'aspect de ces derniers *campos* est celui des pâturages de même nature que j'avais traversés, en 1817, dans le désert oriental du S. Francisco (1), et qui se retrouvent dans la *comarca* de Paracatú ; les plantes ligneuses éparses au milieu des herbes appartiennent aux mêmes espèces, à Goyaz et à Minas. Quelques-uns des *campos* les plus élevés de la première de

(1) Voyez mon *Tableau géographique de la végétation primitive dans la province de Minas Geraes* (*Nouvelles annales des voyages*, III).

ces deux provinces diffèrent cependant beaucoup de ceux de Minas par la présence d'une Monocotylédone ligneuse, haute de plusieurs pieds, extrêmement pittoresque, qui tantôt se montre seule au milieu des Graminées et des autres herbes, et tantôt se mêle aux arbres tortueux et rabougris. C'est un *Vellosia* qui, entièrement couvert d'écailles, se bifurque plusieurs fois; dont la tige, excessivement roide, est partout d'une égale grosseur; dont les rameaux, aussi roides que la tige, se terminent par une touffe lâche de feuilles linéaires et pendantes; dont les fleurs d'un bleu pâle, aussi grandes que nos lis, sortent du milieu des touffes de feuilles qui semblent les protéger.

Les bois ne sont point également répartis entre les divers cantons que j'ai parcourus. Dans la partie la plus orientale, celle qui avoisine Santa Luzia, S. Antonio dos Montes Claros, etc., et est très-élevée, ils sont bien moins communs que dans le pays de Minas; la partie occidentale et beaucoup plus basse, que l'on traverse avant d'arriver au Rio Claro, en se rapprochant de la frontière de la province de Matogrosso, est au contraire fort boisée. C'est surtout dans les fonds, sur le bord des rivières, la pente des mornes, dans les terrains meubles que l'on trouve des bois. Chaque bouquet (*capão*) (1) a généralement peu d'étendue; mais il existe, entre Meiaponte et Villa Boa, une forêt appelée *Mato Grosso* (le grand bois), qui a 9 *legoas* de l'est à l'ouest et dont les limites, du côté du nord et du côté du sud, ne sont pas encore bien connues (2).

(1) Le mot *capão*, comme je l'ai dit ailleurs, a pour étymologie un mot indien qui signifie *île*.

(2) Selon Cazal, le Mato Grosso s'étendrait, dans sa plus grande longueur, du Rio das Almas jusqu'au centre du pays des Coyapós (*Corog.*,

Les bois que j'ai traversés dans la province de Goyaz, sans perdre entièrement leurs feuilles pendant la sécheresse, comme les *catingas* de Minas Novas (1), ne ressemblent point aux forêts vierges de Rio de Janeiro ni même à celles de Minas Geraes, et n'en ont nullement la majesté ; cependant on peut aussi y admirer de très-beaux arbres. Ceux-ci, il est vrai, sont écartés les uns des autres, mais les intervalles qu'ils laissent entre eux sont remplis par de grands arbrisseaux qui se pressent, confondent leurs branches et sous lesquels on trouve de la fraîcheur et un ombrage délicieux. Ici de petits bambous aux tiges grêles et légères, ailleurs diverses sortes de Palmiers jettent de la variété dans les masses de verdure qui les entourent; souvent de grandes lianes enlacent toutes ces plantes, et sans cesse le voyageur est récréé par des accidents de végétation, des différences de forme et de feuillage auxquels l'Européen n'est point accoutumé (2).

I, 319). Pizarro dit d'une manière générale (*Mem. hist.*, IX, 215) que cette forêt est extrêmement étendue du côté du nord, et qu'on ne lui connaît pas de fin du côté du midi. Je crois avoir ouï dire qu'elle se rattache à celles de l'Amérique espagnole. Si ces diverses assertions ont quelque chose de vrai, je n'aurais pas dû donner, comme je l'ai fait (*Aperçu d'un voyage dans l'intérieur du Brésil*, dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, vol. IX), 9 lieues au Mato Grosso, dans sa plus grande longueur.

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 98.

(2) On voit, d'après tout ce qui précède, qu'on a trompé l'abbé Cazal lorsqu'on lui a assuré que presque toute la surface de Goyaz était couverte de *catingas* (*Corog.*, I, 319). Je dois d'autant plus relever cette erreur qu'elle a été répétée par les écrivains qui sont venus après l'estimable auteur de la *Corografia Braziliea*. Je suis bien loin de dire qu'il n'y a ni véritables *catingas*, ni *carrasqueinos* dans la vaste province de Goyaz ; mais il n'en existe pas dans la partie que j'ai visitée.

Lors même que l'herbe des *campos* est entièrement desséchée par l'ardeur du soleil, on trouve toujours, dans les fonds marécageux, la plus belle verdure et souvent quelques fleurs. Là, aussi bien que dans les marais du *Sertão* de Minas, s'élève majestueusement l'élégant *bority* (*Mauritia vinifera*, Mart.) dont l'imposante immobilité est si bien en harmonie avec le calme du désert (1).

§ IV. *Climat; salubrité.*

L'année partagée en deux saisons. — État de l'atmosphère du 27 mai au 5 septembre. — Les maladies les plus communes.

Comme dans l'intérieur de la province des Mines, l'année se partage à Goyaz en deux saisons parfaitement distinctes; celle des pluies qui commence en septembre, celle de la sécheresse qui commence en avril.

J'ai passé un peu plus de trois mois à parcourir le midi de cette province, depuis le 27 de mai jusqu'au 5 de septembre; dans tout cet intervalle, il ne tomba pas une seule goutte d'eau; le thermomètre marquait, généralement, à 3 heures du soir, de 20 à 26 degrés R., et, au lever du soleil, il variait de 3 degrés à 11 degrés et demi. A peu près jusqu'au 22 du mois d'août, le ciel resta sans nuages et du plus bel azur; la sécheresse était extrême, l'herbe des champs était brûlée; dans le cours de la journée, une chaleur excessive se faisait sentir, mais, sur le soir, une brise délicieuse venait rafraîchir l'atmosphère. Vers le 10 du

(1) J'ai décrit ce beau Palmier dans ma *première relation*, vol. II, 343.

mois d'août, lorsque j'étais encore près du village de Meiaponte (par 15° 30'), la brise commença à se faire sentir pendant toute la durée du jour, et l'on m'assura, dans le pays, que le même vent soufflait, chaque année, à peu près depuis la fin de juillet jusqu'à la saison des pluies. Le 22 du mois d'août, tandis que je parcourais les environs du village de Santa Cruz, situé par 17° 54', le ciel perdit le brillant éclat que j'avais admiré tant de fois; alors il offrait à peu près ces teintes qu'il a en France au commencement d'une belle matinée d'automne; à la vérité, on ne voyait point de nuages, mais l'atmosphère était chargée de vapeurs qui dérobaient la vue des objets éloignés : si, vers midi, le temps s'éclaircissait un peu, bientôt se formait un nouveau brouillard, et, depuis quatre heures jusqu'à la fin du jour, le disque du soleil, d'un rouge foncé, pouvait être regardé fixement. Suivant les habitants du pays, ce changement atmosphérique devait être considéré comme le précurseur des pluies; cependant elles ne commencèrent qu'un mois plus tard, lorsque je n'étais plus dans la province de Goyaz.

Les maladies les plus communes dans la partie méridionale de cette province sont la syphilis, l'hydropisie et l'espèce d'éléphantiasis que les Brésiliens appellent *morfea* (1). Cependant, malgré les longues et excessives sécheresses dont j'ai parlé et les interminables pluies qui leur succèdent pour faire place à d'autres sécheresses, ce pays ne saurait être considéré comme insalubre, et il le deviendra moins encore lorsque par des travaux on aura assaini les lieux marécageux.

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. I, 185, et II, 370.

§ V. *Population*.

Difficultés d'avoir des renseignements exacts sur la population de Goyaz. — Chiffres indiqués par divers écrivains ; celui qui a été communiqué à l'auteur. — Résultats de ces chiffres. — Causes qui s'opposèrent, pendant un certain temps, à un accroissement de population. — Les choses reprennent leur cours naturel. — Comparaison du chiffre de la population de Goyaz avec celui de la population de Minas, d'Espirito Santo, et ensuite de la France. — Moins d'augmentation dans le nombre des blancs que dans celui des noirs et des mulâtres libres. — Du nombre des esclaves. — Rapport numérique des deux sexes. — Nombre des Indiens. — Renouvellement de la chasse aux indigènes.

On n'est point d'accord sur la population qui s'est répandue sur le territoire de cette vaste province, et l'on sent, en effet, combien un recensement exact serait difficile à faire dans un pays aussi désert et aussi peu civilisé. Quelques écrivains ont compris les Indiens dans le chiffre qu'ils ont publié; mais c'est seulement au hasard qu'on a pu indiquer le nombre des indigènes, car une partie d'entre eux n'est point soumise à l'autorité brésilienne.

Suivant Luiz Antonio da Silva e Sousa, la population de la province de Goyaz s'élevait, en 1804, à 50,135 individus, dont 7,273 blancs, 11,417 nègres esclaves et 7,868 négresses également privées de la liberté. Le journal brésilien *O patriota* admet, pour les années 1808 et 1809, 50,365 individus sur lesquels il compte 6,950 blancs et 20,027 esclaves (1). A peine quelques années plus tard,

(1) POHL, *Reise*, 1374. — L'auteur allemand, à quelques lignes de l'endroit où il cite le chiffre de 50,365, indique 54,560; mais il est évident que ce dernier nombre est erroné, car ce n'est pas celui qui résulte

Pizarro, s'appuyant sur des documents officiels, faisait monter la population de Goyaz à 55,422 âmes (1). En 1819, lorsque j'étais dans le pays, on la portait à 80,000 individus sur lesquels il y avait, disait-on, environ 8,000 blancs et 27,000 esclaves. Enfin, d'après le projet de constitution proposé le 30 août 1823, le major Schæffer l'indique comme s'élevant à 150,000 âmes (2).

Si tous ces chiffres étaient également exacts, la population de Goyaz, qui n'aurait augmenté que de 230 individus de 1804 à 1809, se serait accrue à peu près des 4 septièmes de 1809 à 1819, et ensuite de près de moitié, de 1819 à 1823 : de tels accroissements sont évidemment impossibles ; donc on peut soupçonner, d'un côté, que, en 1804 et 1809, la crainte du rétablissement de la capitation aura fait faire aux propriétaires recensés des déclarations inférieures à la vérité ; d'un autre côté, il faut nécessairement croire que le nombre indiqué par Schæffer a été singulièrement grossi, soit par des motifs politiques, soit par une vanité puérile ; enfin il est vraisemblable que, dans l'évaluation qui m'a été communiquée, lors de mon

de l'addition des sommes partielles dont on le forme : d'ailleurs c'est sur 50,365 et non sur 54,560 que le même écrivain établit la comparaison qu'il fait des chiffres du *Patriota* avec ceux des états de L. A. da Silva e Sousa pour 1804. Il y a encore plus de négligence dans l'indication du nombre de feux emprunté aux deux auteurs ; ainsi il n'est personne qui ne sente que, pour 50,135 individus, il ne pouvait y avoir 21,870 maisons. Les détails des états empruntés par Pohl à L. A. da Silva e Sousa et au *Patriota* sont aussi trop peu précis pour que j'aie pu en faire usage.

(1) *Mem. hist.*, IX, 182. On voit, par cette citation exacte, qu'on a induit M. Martius en erreur, quand on lui a dit que Pizarro faisait monter à 37,250 âmes la population de Goyaz.

(2) *Bras.*, 235.

voyage, on a porté beaucoup trop haut le nombre des esclaves, peut-être pour ne pas tomber dans le défaut des évaluations plus anciennes qui, sans doute, étaient trop faibles.

Un état de population dont je n'ai pas encore parlé et qui semble mériter plus de confiance que tous les autres, parce qu'il est plus conforme à la nature des choses, est celui qu'a publié, pour l'année 1824, M. da Cunha Mattos, ancien gouverneur militaire de la province (*governador das armas*); je le traduis ici d'autant plus volontiers qu'il se rapporte à une époque extrêmement rapprochée de celle de mon voyage, et que, de 1819 à 1824, il est impossible qu'il y ait eu aucun changement notable.

Individus (1) blancs du sexe masculin, mariés	1,745	5,391	10,535
— — du sexe masculin, non mariés	3,646		
— — du sexe féminin, mariés	1,519	5,144	
— — du sexe féminin, non mariés	3,625		
Hommes de couleur descendants d'affranchis (*ingenuos*), mariés	4,242	16,566	35,005
— — — — non mariés	12,324		
Femmes de couleur descendantes d'affranchis (*ingenuas*), mariées	4,486	18,439	
— — — — non mariées	13,953		
Hommes de couleur affranchis, mariés	550	1,539	2,980
— — — non mariés	989		
Femmes de couleur affranchies, mariées	544	1,441	
— — — non mariées	897		
Indiens catéchisés	304	....	623
Indiennes catéchisées	319		
Esclaves du sexe masculin	7,329	....	13,375
— — féminin	6,046		
INDIVIDUS répartis en 12,119 feux			62,518

(1) Le texte original, qui porte partout *homens* et *mulheres* (hommes, femmes), m'avait fait croire un instant que les enfants n'étaient pas compris dans cet état de population ; mais j'ai été détrompé par son titre ainsi conçu : *Em o anno de* 1824 *existião os Fogos e Almas que se seguem.* Il est évident, ce me semble, que le mot *Almas* (âmes) comprend tous les individus de notre espèce, quels que soient leur sexe et leur *âge*.

Le nombre total indiqué ici n'offre pas une augmentation de beaucoup plus de 1 cinquième sur le chiffre de l'année 1804; mais Pohl était si loin de croire à un accroissement dans la population de Goyaz, qu'il cite le dernier chiffre comme s'étant encore reproduit en 1819 (1). Il est incontestable qu'il y eut un moment où la population de la province qui nous occupe dut nécessairement subir une diminution sensible, celui où les minières commencèrent à s'épuiser. Une foule de blancs, des Européens surtout, étaient venus dans le pays pour s'y enrichir; ils se retirèrent aussitôt qu'ils ne purent remplir ce but, et ne furent point remplacés; d'autres furent surpris par la mort avant d'avoir pu retourner dans leur patrie, mais, conservant toujours l'espérance de la revoir, ils n'avaient point formé d'établissement fixe, ne s'étaient pas mariés et ne laissèrent personne après eux. La diminution fut plus sensible encore parmi les noirs. Vers le milieu du siècle dernier, il y eut à Goyaz jusqu'à 34,500 esclaves employés à l'extraction de l'or (2); mais on ne faisait point venir de négresses dans la même proportion, parce que le service des mines ne convient pas aux femmes; les hommes mouraient donc, pour la plupart, sans postérité, et souvent après avoir hâté la fin de leur existence par un libertinage énervant. Lorsque en-

(1) *Reise*, I, 317, 372.

(2) On connait ce chiffre par le montant de l'impôt appelé *capitation* (*capitação*) dont j'ai parlé ailleurs, et qui a été supprimé il y a déjà longtemps (voyez MART., *Reise*, II, 587). Suivant M. da Cunha Mattos, il y aurait eu jadis plus de cent mille esclaves employés à l'exploitation des minières de Goyaz (*Itin.*, II, 312); mais ce nombre est tellement considérable qu'il est difficile de le considérer autrement que comme une sorte de figure destinée à faire ressortir toute l'importance des anciens travaux des mineurs goyanais.

suite arriva l'époque de la décadence et de la misère, on ne fit presque plus d'achats, et les états de Luiz Antonio da Silva e Sousa, cités plus haut, montrent que, dans l'espace d'un demi-siècle, le nombre des esclaves du sexe masculin avait diminué des deux tiers.

Cependant il s'était formé une population permanente composée de blancs que diverses circonstances avaient attachés au pays, et d'un nombre bien plus considérable de métis qui n'avaient jamais pu songer à en sortir; les émigrations eurent un terme et les choses prirent à peu près leur cours naturel. Si l'habitude du concubinage, que les premiers colons avaient fait passer dans les mœurs, nuit aux progrès de la population, ils sont, d'un autre côté, favorisés par un climat généralement salubre et par la fécondité des femmes, qui ne peut pas être, à Goyaz, moins grande que dans les Mines. Sur la vaste paroisse de Santa Luzia, on ne comptait annuellement, à l'époque de mon voyage, que quarante décès sur cent et tant de naissances (1). Toutes les parties de la province de Goyaz ne participent pas, sans doute, aux avantages dont jouissait la paroisse de Santa Luzia, celui d'une incontestable salubrité, celui plus grand encore d'être dirigée par un pasteur vertueux dont les discours et les exemples excitaient les colons au travail et qui faisait tous ses efforts pour les amener à ne contracter que des unions légitimes ; cependant il serait

(1) Je crois que les chiffres indiqués ici méritent toute la confiance que l'on peut accorder aux états de population faits au Brésil, et peut-être en méritent-ils plus que la plupart d'entre eux; mais je dois ajouter que M. d'Eschwege donne de très-bonnes raisons pour faire penser que, dans ces états, le nombre des décès reste généralement au-dessous de la vérité.

absolument impossible d'admettre que, à l'époque même où S. Luzia éprouvait dans sa population un accroissement aussi notable, il y eût diminution dans celle de toutes les autres.

Quoi qu'il en soit, malgré l'extrême incertitude où nous sommes relativement au nombre exact des habitants de la province de Goyaz, il est clair que, proportion gardée, cette province est infiniment moins peuplée que les provinces de Minas Geraes et d'Espirito Santo, qui pourtant le sont si peu par rapport à l'Europe (1); il est clair encore que, sur une surface qui n'est certainement pas moindre que celle de la France, il n'y avait pas, en 1819, la quatre cent vingt-cinquième partie de la population de notre pays, ou bien, si l'on aime mieux, dans une étendue où, terme moyen, il y a, en France, 425 individus, il y en aurait à peine eu un seul à Goyaz. Je base cette comparaison sur le chiffre certainement très-exagéré de 80,000 qui m'a été communiqué, comme je l'ai dit, dans le cours de mon voyage; que serait-ce si je l'établissais sur celui de 62,518, indiqué par da Cunha Mattos!

Les détails de l'état de population publié par cet auteur, quoiqu'ils ne soient point parfaitement complets, pourront cependant nous fournir quelques résultats assez importants.

1° Le nombre des blancs ne formait, en 1824, que le sixième environ de la population totale de la province de Goyaz, tandis que, dans celle des Mines, il y avait, vers la même époque, presque un quart de blancs, différence qui

(1) Voyez, pour la population de Minas Geraes et d'Espirito Santo, ce que j'ai écrit dans le *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. I, 80, et dans le *Voyage dans le district des Diamants*, vol. I, 183.

s'explique par la facilité de communications de Minas avec la côte et l'éloignement beaucoup moindre de ce dernier pays.

2° La comparaison des chiffres admis par Mattos avec ceux des années 1804 et 1809 montrerait que les progrès de la population se sont fait beaucoup moins sentir parmi les blancs que chez les noirs et les mulâtres libres, ce qui tendrait à prouver, comme tout me porte à le croire, que le climat de l'Amérique tropicale convient mieux aux hommes de couleur qu'à la race caucasique.

3° Le chiffre des esclaves pour 1824, comparé avec celui de 1809, indiquerait une diminution qui n'irait pas à moins de la moitié ; mais cette diminution n'a rien qui doive surprendre. Il y avait déjà longtemps, à l'époque de mon voyage, qu'on n'amenait plus, comme autrefois, des convois de nègres africains dans la province de Goyaz ; il ne pouvait même plus en venir, car il aurait fallu que, après avoir payé ces hommes au comptant, à Bahia ou à Rio de Janeiro, les négociants les revendissent à des termes très-éloignés et s'exposassent à ne jamais rentrer dans leurs fonds. Si, par hasard, il arrivait à Goyaz quelques nègres de la côte d'Afrique, c'étaient des individus isolés, achetés par des personnes que leurs affaires avaient attirées à Rio de Janeiro. Il n'y avait plus guère, dans le pays, que des esclaves créoles, noirs ou mulâtres, nés pour la plupart d'unions passagères et illégitimes. Jusqu'alors, les Brésiliens, en général, avaient malheureusement peu songé à marier leurs esclaves, et comment y auraient pensé les Goyanais qui, eux-mêmes, vivaient dans le concubinage!

Si les chiffres publiés par da Cunha Mattos, pour 1824, nous ont fourni quelques données utiles, ils m'en laissent

désirer d'autres encore : ainsi ils ne nous apprennent rien sur le rapport numérique des deux sexes aux différents âges de la vie. Je sais cependant que, à l'époque de mon voyage, le nombre des jeunes gens était infiniment moindre sur la paroisse de Santa Luzia, à Villa Boa et dans tous les villages du midi de la province, que celui des jeunes filles, ce que confirme, au reste, le tableau spécial que Pohl a donné pour l'année 1812 de la population de Santa Luzia (*Reise*, I, 280).

La province de Goyaz était une de celles où, à l'époque de mon voyage, il y avait encore le plus d'Indiens ; la population portugaise qui s'était jetée sur cette province n'avait jamais été assez forte pour les faire disparaître tous. A grands frais, on en avait réuni un certain nombre dans des *aldeas* ; les autres vivaient entièrement sauvages dans les bois et les lieux les plus déserts. D'après les lois portugaises, tous devaient être libres comme les blancs eux-mêmes ; mais, depuis peu d'années, un décret barbare, rendu sous le ministère du comte de Linhares, avait fait renouveler à Goyaz les anciennes chasses aux Indiens. Ce décret permettait de réduire en esclavage, pour dix ans, ceux de ces infortunés qui seraient pris les armes à la main. On prétendit alors que tous ceux qu'on saisissait étaient armés, et réellement ces hommes le sont presque toujours, parce que leurs armes seules assurent leur subsistance. De ce qu'on pouvait les rendre esclaves, on avait conclu que l'on pouvait les vendre, et il s'était établi un commerce d'Indiens entre la province de Goyaz et celle du Pará. Fernando Delgado Freire de Castilho, qui gouvernait Goyaz à l'époque de mon voyage, s'était entendu avec le gouverneur du Pará, afin d'arrêter, autant qu'il était possible, ce commerce égale-

ment odieux et illégal. Il avait aussi écrit au ministère pour l'engager à rapporter le décret du comte de Linhares; mais le gouvernement central s'inquiétait peu des Indiens de Goyaz et n'avait fait aucune réponse (1).

§ VI. *Administration générale.*

La province de Goyaz divisée en deux *comarcas*.— Capitaines généraux; leur autorité.— Le gouvernement central étranger à ce qui se passait dans les provinces. Un exemple de son ignorance.

Pendant longtemps, la province de Goyaz n'eut tout entière qu'un *ouvidor*, et, par conséquent, ne forma qu'une *comarca* qui comprenait plusieurs justices (*julgados*) (2).

(1) Je n'ai pas cru devoir citer dans ce paragraphe les chiffres beaucoup trop vagues indiqués par Antonio Rodriguez Velóso de Oliveira, dans les *Annaes Fluminenses*, pour la population de Goyaz, et, par une raison semblable, je n'ai fait non plus aucune mention de ceux qui ont été admis par notre savant marin, M. de Freycinet (*Voyage de l'Uranie*). Dans un livre imprimé en 1845 (*Sketches of residence in Brazil*, I, 350), M. Kidder porte à 97,592 individus la population de Goyaz. Si ce chiffre était exact pour 1845, et que celui que j'ai indiqué pour 1819 le fût également, il en résulterait qu'il y a eu, pendant un quart de siècle, une augmentation de près d'un quart dans la population de cette province; mais M. Kidder ne dit pas à quelle année se rapporte son indication; il ajoute même, et sans doute avec beaucoup de raison, que les rapports ministériels et provinciaux n'ont d'autres fondements que des conjectures et les états vagues de certaines paroisses.

(2) Avant la révolution qui a changé le gouvernement du Brésil, cet empire était partagé en provinces de premier rang ou capitaineries (*capitanias*) et en provinces de second ordre (*provincias*). Les premières se divisaient, pour la plupart, en *comarcas*, où résidait un *ouvidor*, magistrat qui était à la fois juge et administrateur. Les *termos* étaient les divisions des *comarcas*. Les *julgados* représentaient ces divisions dans

On sentit enfin qu'un homme seul était incapable de maintenir le bon ordre dans un pays aussi vaste, de rendre à tous les habitants la justice en seconde instance, et de surveiller les juges ordinaires qui, choisis parmi les colons eux-mêmes et participant à leurs vices, étaient souvent les premiers à violer les lois. Le gouvernement rendit donc, en 1809, un décret par lequel la province fut divisée en deux *comarcas* : celle du sud (*comarca do sul*), qui comprend (1819) les six justices de *Villa Boa, Crixá, Pilar, Meiaponte, Santa Luzia et Santa Cruz*; celle du nord (*comarca do norte*), formée des huit justices de *Porto Real, Natividade, Conceição, Arraias, S. Felis, Cavalcante, Flores et Trahiras* (1). Le chef-lieu de la première est *Villa Boa*, capitale de toute la province : celui de la seconde était originairement *S. João das duas Barras*, situé au confluent de l'Araguaya et du Tocantins ; mais, comme les barques arrivaient difficilement jusqu'à cet endroit, il fut décrété, en 1814, qu'une ville nouvelle serait fondée au lieu appelé *S. João da Palma*, et qu'elle deviendrait la résidence de l'*ouvidor* de la *comarca*.

La principale autorité de la province ou, pour parler d'une manière plus exacte, la capitainerie de Goyaz était, comme à Minas, à S. Paul et ailleurs, le gouverneur ou capitaine général (*capitão general*).

Sous le système colonial, les capitaines généraux jouis-

les pays les moins peuplés et n'avaient jamais, pour magistrats, que des *juges ordinaires* (*juizes ordinarios*), élus par le peuple, tandis qu'il pouvait y avoir à la tête d'un *termo* ou un *juiz de fora*, nommé et payé par le roi, ou deux *juizes ordinarios* (voyez *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 359 et suiv.; II, 408).

(1) En 1832, les choses n'avaient pas encore changé ; plus tard, la province de Goyaz a été divisée en 4 *comarcas*.

saient de l'autorité la plus absolue ; mais, lorsque Jean VI eut fixé sa cour à Rio de Janeiro, leur despotisme connut enfin des bornes. L'opprimé pouvait aller se jeter aux pieds de son souverain, et les gouverneurs n'auraient plus osé entreprendre rien de très-important sans en référer aux ministres. Mais il arrivait trop souvent, ou qu'on ne leur répondait pas, soit par ignorance, soit par une nonchalance coupable, ou qu'on leur donnait des ordres qui n'étaient point en harmonie avec les besoins du pays et ses ressources.

Un des plus grands malheurs qu'éprouvèrent les Brésiliens, après l'arrivée de leur roi au milieu d'eux, fut d'être gouvernés par des hommes qui ne connaissaient nullement l'Amérique. Parmi les ministres qu'eut Jean VI, à Rio de Janeiro, il se trouva des hommes éclairés, mais c'était en Portugal qu'ils s'étaient formés aux affaires ; ils n'avaient vu du Brésil que la capitale, et ils voulurent appliquer des idées qui ne convenaient qu'à l'Europe à un pays qui diffère entièrement de l'Europe. Ils se trompèrent également sur les personnes et sur les choses : ils crurent le pays riche et il est pauvre ; ils crurent ses habitants stupides, et ils sont intelligents et susceptibles de tout apprendre.

Pendant mon séjour à Villa Boa, le capitaine général de Goyaz me cita un exemple très-récent de l'ignorance des ministres. Les offices publics, tels que ceux de greffiers des *ouvidores*, de tabellions, etc., se mettaient, à Goyaz comme à Minas (1), tous les trois ans, à l'enchère, et, en cas de voyage ou de maladie, les titulaires étaient remplacés par des adjudants (*adjudantes*) qui, pendant longtemps, n'eu-

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 363.

rent besoin que de la confirmation du capitaine général pour exercer leur emploi. Tout nouvellement, le ministère avait prétendu changer cet état de choses, et il avait fait rendre un décret portant qu'à l'avenir le choix des adjudants serait directement confirmé par le roi. Ce décret avait, sans doute, pour but de centraliser davantage le pouvoir et de diminuer l'autorité des capitaines généraux; mais on n'avait nullement songé à la distance qu'il y a de la capitale à Goyaz ou à Matogrosso. Il est évident que la confirmation royale sera souvent arrivée dans ces provinces, longtemps après que l'office pour lequel on l'avait demandée sera retourné à son titulaire, et que, dans l'intervalle, une foule de gens auront pu mourir, privées des moyens de faire leur testament.

§ VII. *Finances.*

Comment est composée l'administration des finances. — Des diverses sortes d'impôts. — Chiffres qui montrent avec quelle rapidité la province de Goyaz a perdu sa première splendeur. — Recettes et dépenses également arriérées. — Goyaz obligé d'abandonner à Matogrosso une partie de ses revenus. — Différence entre la comparaison des produits du quint pendant plusieurs années et celle des revenus des droits d'entrée. Les droits d'entrée indiquent à peu près la valeur des importations; le quint n'indique point le véritable résultat du produit des minières. Hôtels pour la fonte de l'or. Contrebande. Erreur dans laquelle était tombé le gouverneur Fernando Delgado.

Les finances de la province de Goyaz sont (1819), comme celles de Minas, de S. Paul, etc., administrées par une junte du trésor royal (*junta da fazenda real*) dont la com-

position a été souvent modifiée (1) et dont le gouverneur est le président. On ne compte pas moins de onze à douze employés chargés, sous son inspection, de mettre les écritures en règle; et cependant, à l'époque de mon voyage, la tenue des livres était fort arriérée.

Je vais indiquer les divers impôts que les habitants avaient à payer en 1819 (2). C'étaient

1° Un droit sur les marchandises qui entrent dans la province (*entradas*);

2° La dîme des productions du sol (*dizimos*), qui, par un arrangement conclu jadis entre le clergé et le gouvernement, avait passé entre les mains de ce dernier (3);

3° Le passage des rivières affermé par l'administration (*passagens dos rios*);

4° La ferme des offices (*arremataçao dos officios*);

5° Un droit sur la vente de la viande fraîche (*carnes verdes*);

6° Droits de vente sur les immeubles (*decimas, sellos e sizas*);

7° Le quint (*quinto*), c'est-à-dire le cinquième que l'on prélève sur l'or en poudre avant de le mettre en lingot (4);

8° Un droit destiné au payement des instituteurs (*collectas*);

(1) Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, que Cazal porte le nombre des membres de cette junte à cinq, et que Pohl en compte six. — M. da Cunha Mattos dit que, la *junta da fazenda* ayant été supprimée, on créa, de 1826 à 1836, un inspecteur de la trésorerie (*inspector da thesouraria*) (*Itin.*, II, 339).

(2) Pohl, *Reise*, I.

(3) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 169; II, 256.

(4) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 338.

9° Un droit mis sur les boutiques au profit de la banque de Rio de Janeiro.

Quelques chiffres empruntés au docteur Pohl (1) montreront avec quelle promptitude ce pays, si riche pendant quelques années, a perdu sa splendeur première, à mesure que l'or est devenu moins commun ou plus difficile à extraire. Avant 1738, les entrées produisaient, tous les trois ans, 8 arrobes d'or ; de 1762 à 1765, elles rendirent 40,400,000 reis (252,500 f.) ; de 1765 à 1774, 96,760,762 reis (604,754 f. 70 c.) ; de 1774 à 1782, 26,529,000 reis (165,806 f. 25 c.) ; de 1782 à 1788, 22,624,000 reis (141,400 f.) ; enfin, dans ces derniers temps, elles n'ont plus produit que 14,000,000 de reis (87,300 f.).

Je tiens du greffier de la junte du trésor royal (*escrivão da junta da fazenda real*) que les dépenses de la province s'élevaient, annuellement, à plus de 50 *contos* de reis (312,500 f.) Ce magistrat convenait que le trésor était fort endetté, et il ajoutait qu'un grand nombre de créances ne seraient jamais payées. Il disait aussi que la recette n'était pas moins arriérée que la dépense, ce qui prouve combien il y avait peu d'argent dans le pays ; et cependant cette province, si pauvre, était obligée d'abandonner une partie de ses revenus à celle de Matogrosso, qui la limite, et était encore plus pauvre qu'elle (2).

Comme on l'a déjà vu (p. 315), la comparaison des produits

(1) *Reise*, I, 354.

(2) Ce fut en 1758 que l'on commença à obliger la province de Goyaz de payer à celle de Matogrosso une subvention, qui fut d'abord de 512 marcs d'or pris sur l'impôt du quint. En 1779, on réduisit cette subvention à 300 marcs ; puis, en 1781, on y ajouta 20 *contos* de reis. En 1786, l'augmentation fut supprimée, et on en revint aux 300 marcs ;

du quint, de 1740 à 1820, nous fournit, aussi bien que celle des revenus des droits d'entrée pendant le même temps, une preuve frappante de la rapidité avec laquelle la province de Goyaz est tombée en décadence. Mais ici se présente une différence sensible. Le chiffre du produit des entrées indique réellement la quantité de marchandises que le pays a reçue à telle ou telle époque, parce que ces marchandises, qui, ayant un volume plus ou moins considérable, ne peuvent arriver qu'à dos de mulets et par caravanes, ne supporteraient pas les frais qu'il faudrait faire pour les introduire en contrebande ; mais, comme on va le voir, il n'en est pas de même de la poudre d'or.

Lorsque sous le gouvernement de D. Marcos de Noronha, comte dos Arcos, la capitation fut abolie et remplacée par le quint, on fonda, en 1750 (1), deux hôtels pour la fonte de l'or (*casas de fundiçao*), l'un, dit du sud (*do sul*), à Villa Boa, l'autre, du nord (*do norte*), à S. Felis. Ce dernier, après avoir été d'abord transporté à Cavalcante, fut supprimé en 1807, à cause des dépenses qu'il nécessitait, et, depuis cette époque, il n'y en eut plus qu'un, celui de Villa Boa (2). Comme la province de Goyaz est immense et ne saurait être gardée que sur un très-petit nombre de points, il est évidemment très-facile d'y faire la contrebande de l'or en poudre, et il n'y a qu'un scrupule de conscience qui puisse

mais, comme le quint avait fini par ne plus produire cette quantité d'or, on prit le parti, après l'arrivée du roi au Brésil, d'appliquer aux dépenses de Matogrosso le montant des droits perçus, à Goyaz, sur les biens immeubles (*decimas, sellos e sizas*) (Piz., *Mem. hist.*, IX, 136).

(1) Piz., *Mem. hist.*, IX, 226.

(2) J'ai donné ailleurs de très-longs détails sur la manière dont on fond l'or dans les *casas de fundiçao* (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I).

encore engager quelques personnes à se soumettre à l'impôt. Depuis la suppression de l'établissement qu'il avait formé pour la fonte à S. Felis, le gouvernement a été presque entièrement frustré du quint de l'or fourni par les minières de la Comarca do Norte. Les mineurs de cette *comarca* sont, en effet, excités à faire la contrebande, non-seulement par les bénéfices qu'elle leur procure, mais encore par la crainte des frais et des lenteurs qu'entraînerait le long voyage de chez eux à Villa Boa.

En 1818 ou 1819, le fisc reçut de la Comarca do Norte de l'argent monnayé, et non de l'or en poudre, en payement de la dîme et des autres impôts : le gouverneur Fernando Delgado en conclut que cette province faisait un commerce considérable avec le Pará, province limitrophe et maritime où, jusqu'alors, les Goyanais avaient pénétré difficilement ; mais des personnes bien instruites assuraient que cet argent était tout simplement le résultat des échanges frauduleux que les habitants du nord faisaient de leur or en poudre avec les négociants de Bahia (1).

(1) Je ne sais en quel état sont aujourd'hui les finances de Goyaz ; mais, pendant les premières années qui suivirent celle où je voyageais dans ce pays, elles se détériorèrent encore. En 1823, les revenus ne s'élevèrent qu'à 21,000,500 reis, tandis que les dépenses montèrent à 53,080,325. Pour couvrir le déficit, on imagina de frapper une quantité énorme de monnaie de cuivre, à laquelle on donna une valeur imaginaire fort exagérée. « L'homme le plus ignorant, dit da Cunha Mattos, aurait compris qu'il était d'une mauvaise administration de répandre toute cette monnaie ; mais on n'avait pas d'autre moyen de faire face aux dépenses (*Itin.*, II, 317) » C'est une bien triste nécessité que celle de recourir à un remède qui, en définitive, augmente encore le mal. Le gouvernement de Goyaz a toujours sacrifié l'avenir au présent ; mais, en agissant ainsi, on finit par n'avoir plus rien à sacrifier.

§ VIII. *Résultats de la dîme.*

Les produits du quint et les revenus de la dîme ont diminué dans la même proportion. — La dîme, impôt très-onéreux. — On la perçoit en valeurs métalliques. — Les décimateurs ruinent les colons. — Ceux-ci, expropriés, fuient dans les déserts et perdent jusqu'aux éléments de la civilisation. — Ce que fait le fisc dans les cantons où personne ne veut affermer la dîme. — La culture restreinte par cet impôt.

Si l'on ne savait quelle est la position géographique de Goyaz et combien les transports sont difficiles dans l'intérieur de l'Amérique, on pourrait s'imaginer que les Goyanais, ne tirant plus rien de leurs minières, ont dirigé tous leurs efforts vers l'agriculture, et que les revenus de la dîme ont augmenté à mesure que ceux du quint allaient en diminuant. Mais il n'en a pas été ainsi; les produits de l'un et de l'autre impôt se sont amoindris à peu près dans la même proportion. La dîme, qui a fait tant de mal à la province de Minas (1), a été bien plus funeste encore à celle de Goyaz. Dans un pays où les produits de la terre trouvent un débit facile, le dixième du revenu serait un impôt léger ; mais cette province n'a, pour ainsi dire, aucun commerce, ses exportations sont insignifiantes, et en beaucoup d'endroits il serait impossible de rien vendre.

Si le gouvernement percevait les dîmes en nature, cet impôt n'aurait aucun inconvénient; mais, comme il ne pourrait rien faire du maïs ou du manioc qu'on lui livrerait, il exige des valeurs métalliques; et comment en four-

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 204 ; II, 449.

niraient des hommes qui ne peuvent se défaire de leurs denrées?

La dîme, levée en argent, serait déjà, pour la plupart des Goyanais, une charge exorbitante; elle devient tout à fait ruineuse par le mode de perception qui, comme on va le voir, permet à celui qui reçoit l'impôt de l'élever à peu près à sa guise.

Comme dans les Mines, la dîme s'afferme ici tous les trois ans. Le décimateur (*dizimeiro*), au commencement de ces trois années, se présente (1819), avec un expert, chez le colon ; il estime le revenu de la terre beaucoup au-dessus de sa valeur véritable, et il exige du cultivateur qu'il signe l'engagement de payer, pendant trois ans, le dixième de la somme évaluée. A la vérité, la loi donne au propriétaire le droit de choisir un homme qui fasse l'évaluation des produits du sol conjointement avec celui qui a la confiance du décimateur ; mais celui-ci est presque toujours un homme riche, soutenu par de nombreux amis ; il se présente chez le cultivateur qui vit dans l'isolement et la pauvreté, loin de la ville ou des villages, qui n'a aucune connaissance des affaires, aucun protecteur, aucun appui. La seule vue du décimateur répand l'épouvante dans la famille, et, dans la crainte de plus grands maux, on se soumet à toutes ses exigences; on gagne ainsi un peu de temps. Cependant la triste époque des payements arrive; le propriétaire, n'ayant rien vendu, ne saurait satisfaire son créancier; on saisit le peu qu'il possède, et il quitte sa maison, qui bientôt tombe en ruines (1).

(1) José de Almeida de Vasconcellos de Soveral e Carvalho, qui prit le gouvernement de Goyaz en 1772, s'était déjà vu forcé, dit Pizarro, de réprimer les violences inouïes des *dizimeiros*, qui ne tendaient à rien

Les habitants de cette contrée n'ont même pas la ressource qui s'offre toujours aux Mineiros mécontents de leur sort, celle de changer de place, avec l'espoir d'un avenir meilleur. Ces derniers, moins pauvres, sont en état de supporter les frais d'un déplacement, et, en allant plus loin, ils trouvent des terres neuves dont ils peuvent vendre les produits. Ceux qui se sont retirés à Minas Novas s'enrichissent par la culture du coton. Les colons d'Araxà et de Desemboque (v. plus haut, p. 245) vendent leurs bestiaux à des marchands qui viennent les chercher jusque chez eux; enfin les planteurs de Pomba transportent facilement leurs denrées jusqu'à Rio de Janeiro. Il n'en est pas de même des cultivateurs goyanais; en revenant sur leurs pas, ils trouveraient les meilleurs points déjà occupés; en allant plus loin, ils empireraient leur sort, puisqu'ils auraient encore plus de peine à placer leurs denrées. Ne communiquant point les uns avec les autres, éloignés des chefs-lieux de paroisse où ils pourraient s'entretenir encore dans quelques idées de morale et de religion, s'abandonnant de plus en plus à cette apathie à laquelle les invite la chaleur du climat, vivant de leur chasse, d'un peu de laitage, à peine vêtus, se livrant à l'inceste faute de trouver d'autres femmes que celles qui les entourent, les malheureux campagnards goyanais finiront par apprendre à se passer même de ce strict nécessaire dont la recherche rattache encore les hommes à la vie civilisée, et, si l'état de choses actuel ne

moins qu'à ruiner la province. Dans un mémoire soumis à la secrétairerie d'État, le *desembargador* Antonio Luiz de Souza Leal montra, ajoute le même auteur, que la décadence de Goyaz était due aux excès et à la cupidité des décimateurs et des autres fermiers de l'impôt qui, dans ce pays comme dans les autres provinces, s'enrichissent rapidement aux dépens du peuple et excitent les plus justes plaintes.

s'améliore pas (1819), cette population, issue des Portugais, tombera nécessairement dans une barbarie à peu près semblable à celle des Indiens eux-mêmes.

Il y a, en beaucoup d'endroits, si peu d'argent à espérer des colons que personne ne se présente pour affermer la dîme et les autres impôts. Dans ce cas, la junte du trésor royal (*junta da fazenda real*) les fait recouvrer par des administrateurs qui font ce service sans aucune rétribution. Ainsi il ne serait pas absolument impossible qu'après avoir accablé le cultivateur de vexations, après avoir détruit plus d'habitations que n'eût fait une armée ennemie, le fisc fût entièrement obligé de renoncer à prélever l'impôt.

Outre les maux dont j'ai tout à l'heure esquissé le tableau, la nécessité de payer la dîme en valeurs métalliques entraîne encore avec elle un inconvénient excessivement grave, celui de restreindre la culture, que l'on devrait encourager comme le seul moyen de sauver ce pays. Le colon est certain qu'on exigera la dîme de toutes ses récoltes; mais il s'en faut qu'il le soit également de vendre tout ce qu'il peut recueillir : il se borne donc à cultiver autant qu'il est strictement nécessaire pour sa famille et un débit bien assuré. Il résulte de là que, si, par hasard, un étranger se présente dans le pays, il a souvent de la peine à se procurer, même à des prix élevés, les denrées les plus nécessaires à la vie, et que, dans une mauvaise année comme celle où je voyageais, l'agriculteur, qui n'a songé qu'à ses besoins ordinaires et ne possède point d'argent, est réduit à endurer la faim; et cela se passe dans une contrée où partout il y a des terres excellentes et sans maître, qui nourrirait sans peine 20 millions d'habitants et n'en contient que 60 à 80,000!

§ IX. *Clergé; instruction publique.*

Le bien que pourrait faire le clergé goyanais.— Bon exemple donné par João Teixeira Alvarez, curé de Santa Luzia.—Les ecclésiastiques goyanais, seuls hommes de la province qui possèdent quelques connaissances, d'ailleurs en dehors de toutes les règles.— Histoire de l'Église de Goyaz. — Écoles.

En rappelant les colons autour des villages, en les instruisant de leurs devoirs, en ranimant dans leurs âmes des sentiments religieux qui ne sont qu'assoupis, en les engageant à contracter des unions légitimes et à fuir l'oisiveté, en leur enseignant des procédés de culture moins barbares que ceux qu'ils suivent, en leur montrant que certaines denrées peuvent être exportées de leur pays avec quelque avantage, le clergé goyanais parviendrait à affaiblir la fâcheuse influence d'une administration ignorante et dévastatrice. Telle était la conduite que tenait, lors de mon voyage, le pasteur respectable (1) d'une des paroisses, beaucoup trop étendues, dont se compose la province de Goyaz; mais, malheureusement, son exemple n'était suivi peut-être par aucun de ses confrères.

« Je vais signaler, ai-je dit ailleurs, des abus dont le « chrétien aura à gémir; mais il est une idée élevée qui « doit lui servir de consolation. Comment ne serait-il pas « soutenu par un pouvoir supérieur le vaisseau qui, na-« viguant sur une mer orageuse, sous la conduite de pi-

(1) M. João Teixeira Alvârez, curé de Santa Luzia, dont je parlerai plus tard.

« lotes négligents ou malhabiles, résiste pourtant aux
« plus affreuses tempêtes? Les torts des ministres de la
« religion n'appartiennent point à elle, et il est utile de
« faire connaître ce qui est, parce que la publicité oblige
« le coupable à rougir, et qu'elle excite l'homme de bien
« à chercher un remède aux abus. »

Les ecclésiastiques sont, il est vrai, les seuls hommes de cette province qui possèdent quelques connaissances; d'ailleurs on peut dire qu'ils vivent en dehors de toutes les règles, négligeant l'instruction des fidèles, s'abandonnant à l'oisiveté ou faisant le commerce, pratiquant la simonie, donnant l'exemple du concubinage; enfin ne connaissant guère d'autre devoir que celui de dire une messe basse tous les dimanches et de confesser les fidèles au temps de Pâques, moyennant la rétribution de 300 reis (1 fr. 87 c.) qu'on leur accorde ici comme à Minas (1).

Les prêtres qui, les premiers, vinrent à Goyaz n'avaient sous les yeux que des vices; il était difficile qu'ils ne cédassent pas au torrent du mauvais exemple, éloignés qu'ils étaient de leurs supérieurs et n'ayant sur la terre personne pour les guider et les reprendre. La discipline, déjà si négligée dans tout le reste du Brésil, le fut entièrement à Goyaz, et le clergé finit, en quelque sorte, par oublier qu'il appartenait à la communion chrétienne.

Pendant de longues années, le territoire de la province de Goyaz dépendit des évêchés de Rio de Janeiro et du Pará, c'est-à-dire que les évêques n'auraient pu arriver dans ce pays qu'après plusieurs mois d'un voyage extrê-

(1) Voyez le chapitre VIII, intitulé *De la religion et du clergé*, dans mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., vol. I.

mement pénible à travers les déserts, ou, pour parler d'une manière plus exacte, Goyaz était sans évêque. En 1746, la partie du pays qui dépendait de l'évêché de Rio de Janeiro, et, plus tard, la province tout entière, fut érigée en prélature; mais le premier prélat ne fut nommé qu'en 1782 (1). Depuis cette époque jusqu'en 1822, Goyaz n'avait encore vu aucun de ses prélats; tous, par la fatalité la plus étrange, étaient morts ou avant de partir pour leur résidence ou pendant le voyage; et le dernier nommé languissait, malade, à Rio de Janeiro (2).

A l'époque où la province de Goyaz était encore dans un

(1) Les prélats de Goyaz ne devaient porter que la soutane noire : il leur était interdit de conférer le sacrement de l'ordre; mais, d'ailleurs, ils pouvaient exercer toutes les autres fonctions épiscopales. On peut voir le texte même de la bulle de création dans les *Memorias historicas* de Pizarro, vol. IX, 243.

(2) Voici comment s'exprime, sur le clergé de Goyaz, monsegnor Pizarro, qui était revêtu des dignités ecclésiastiques les plus importantes et qui se montre toujours catholique aussi zélé que sincère : « Comme « le territoire qui forme aujourd'hui la prélature de Goyaz était jadis « réparti entre l'évêché de Rio de Janeiro, dont le chef-lieu en est éloigné de 313 *legoas*, et celui du Pará distant de 280, il est aisé de croire « que le clergé de cette prélature observait peu la discipline, qu'il n'étudiait point la morale, et que, vivant dans un pays où n'étaient jamais « venus ses premiers pasteurs et où, par conséquent, il jouissait d'une « liberté entière, il était loin d'avoir conservé des mœurs irréprochables. « Les prêtres de Goyaz sont ignorants, le peuple l'est bien davantage « encore; et de là vient que toutes sortes d'abus se sont introduits dans « ce pays, qu'on y est imbu d'absurdes préjugés, que l'on s'y livre au « sacrilége et à la superstition, enfin que les lois de l'Église et celles de « l'État y sont violées sans aucune retenue (*Mem. hist.*, IX, 258). » — J'ajouterai ici, pour compléter l'histoire de l'Église de Goyaz, qu'une bulle de Léon XII, approuvée par l'assemblée législative du Brésil, le 3 de novembre 1827, a élevé la prélature de Goyaz au rang des évêchés (ABREU E LIMA, *Synopsis*, 345).

était prospère; on n'avait pas négligé l'instruction de la jeunesse : on avait créé à Villa Boa une chaire de philosophie et de morale, une de rhétorique, une troisième de grammaire latine; enfin on y avait placé un maître d'enseignement primaire. Vers le commencement de ce siècle, le comte de Palma, gouverneur de la province, eut l'idée de faire des économies; il comprit dans sa réforme plusieurs des professeurs, et, à l'époque de mon voyage, il n'y avait plus, pour toute la province, qu'un professeur de grammaire à Meiaponte, un autre à Villa Boa, et un maître d'école dans chacun des principaux villages (1).

§ X. *Forces militaires.*

Garde nationale. Compagnie de dragons. *Pedestres.* — Solde des dragons. A quoi on les emploie. Confiance méritée que l'on a en eux. — A quoi on emploie les *pedestres*. Leur solde.

A Goyaz comme dans les autres provinces du Brésil, la garde nationale ou milice (*milicia*) a été régulièrement organisée (2); d'ailleurs une seule compagnie de dragons de

(1) POHL, *Reise*, I, 357.— M. Kidder, qui était au Brésil en 1839, dit, d'après les rapports des présidents de la province de Goyaz (*Sketches*, II, 329), que le nombre des écoles primaires s'élève, dans cette province, à 60 pour les garçons, 2 pour les filles, et qu'il y existe 5 à 6 écoles d'un ordre plus élevé.—Au moment de livrer ce chapitre à l'impression, je lis, dans le rapport du ministre de l'intérieur de l'empire du Brésil à l'assemblée législative de 1846, qu'alors les écoles primaires de la province de Goyaz étaient fréquentées par 1,137 garçons et 129 filles, et que les trois professeurs de latin établis dans la province avaient ensemble 67 élèves. (Voyez le chapitre de ce livre intitulé, *La cité de Goyaz*.)

(2) On trouvera, sur la milice, des détails fort étendus dans mon

70 hommes, non compris les officiers, et une de *pedestres* de 80 hommes, composent toute la force militaire de cette vaste province (1819).

C'est l'administration qui fournit aux dragons leurs chevaux et leur équipement : elle les oblige de pourvoir à leur nourriture ; mais elle leur accorde une solde de 6 *vintens* d'or par jour (1 fr. 40 c.), leur donne de la farine et nourrit leurs chevaux. Pour qu'ils puissent entretenir et renouveler leurs uniformes, on retient, chaque jour, 2 *vintens* (46 centimes) sur leur solde, et tous les deux ans on leur remet le montant des retenues accumulées.

Une partie de ces hommes reste à Villa Boa, la capitale; les autres sont détachés dans les différents postes disséminés sur la frontière de la province. C'est aux soldats du régiment de dragons qu'il appartient de maintenir le bon ordre, d'empêcher la contrebande, de faire payer les droits d'entrée; enfin ce sont eux qui transportent à la capitale les sommes reçues, pour les impositions, dans les diverses parties de la province.

Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro, etc., I, 375; II, 122, 145. — D'après ce qui a été dit au docteur Pohl, la milice de Goyaz s'élevait, en 1818, à 10,360 hommes, y compris 2,160 *ordenanças*, milice inférieure composée de mulâtres, et 900 *henriques*, autre milice composée de nègres libres. Il'est évident que ce chiffre, comme le remarque le même écrivain, n'est point en harmonie avec celui qu'il a adopté pour la population générale ; il le serait davantage avec celui que j'ai admis comme approximatif (voyez le chapitre précédent). — J'ajouterai que, par une loi du 18 août 1831, le nouveau gouvernement a détruit les *milicias* et les *ordenanças*, pour les réorganiser sous le nom de *guarda nacional*; mais cette loi, dit M. le général José Inacio Abreu e Lima, a été tellement altérée par une infinité de décrets émanés tant de l'autorité centrale que des administrations provinciales, qu'on ferait un gros volume des modifications qu'elle a subies (*Synopsis da historia do Brasil*, 358, imprimé en 1845).

Un dragon chargé de valeurs très-considérables traverse, souvent seul, une grande étendue de pays, et il est sans exemple qu'aucun ait jamais été attaqué par des voleurs ou ait abusé de la confiance qu'on avait mise en lui. Ces soldats, presque tous blancs, appartiennent, en général, à des familles qui possèdent quelque chose; quoique aussi inférieurs à ceux du régiment de Minas (1) que Goyaz l'est à cette dernière province, ils sont beaucoup plus considérés que nos soldats européens ou ceux de Rio de Janeiro, et ils méritent effectivement de l'être davantage. Et cependant la solde de ces hommes si recommandables et si utiles était, lors de mon voyage, arriérée de plusieurs années, tandis que des employés oisifs s'enrichissaient aux dépens et du trésor royal et des infortunés cultivateurs!

Quant aux *pedestres* (*piétons*) qui complètent la force militaire de Goyaz, ce sont des hommes de couleur marchant à pied et formant une troupe d'un ordre inférieur. On les répartit avec les dragons dans les différents postes; ils veillent, avec eux, au maintien de la tranquillité publique et sont chargés de porter les ordres de l'administration. Ils reçoivent pour solde 3 *vintens* d'or par jour (69 centimes), et, de plus, on leur donne de la farine; mais ils sont tenus de pourvoir à leur entretien et à leur nourriture (2).

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 380.

(2) Depuis la révolution qui a assuré l'indépendance du Brésil, l'organisation des forces militaires de Goyaz a subi diverses modifications. En 1825, la troupe de ligne se composait d'une compagnie de cavalerie de 83 hommes et d'une d'infanterie de 80. Ces troupes et la milice étaient sous les ordres d'un gouverneur militaire (*governador das armas*) qui avait deux aides de camp; l'employé qu'on appelait secrétaire militaire (*secretario militar*) était, à ce qu'il paraît, chargé de la partie admi-

§ XI. *Extraction de l'or.*

Modes d'extraction autrefois en usage à Goyaz. — Mode actuel. Journée du mineur. — On ne doit pas renoncer à exploiter les minières. — Il faudrait les concéder à des compagnies. — Obstacles qui s'opposeraient à la formation de celles-ci. — Moyens d'en triompher.

Après avoir parlé des principales branches de l'administration dans la province de Goyaz, je dirai quelque chose des ressources qui lui restent encore, l'extraction de l'or et la culture des terres.

Il paraît que, même à l'époque où le sol prodiguait aux mineurs goyanais, peu soucieux de l'avenir, des richesses presque fabuleuses, ils n'exploitèrent presque aucune mine à ciel ouvert (*talho aberto*), et encore moins par galeries (*mineração de mina*). Ils ne connaissaient guère que l'exploitation du lit des rivières ou de leurs bords (*lavras de veyo de rio*), et celle des terrains en pente qui s'étendent du pied des montagnes vers les cours d'eau (*lavras de gupiara*) (1); mais, si leurs modes d'extraction étaient peu variés, du moins pouvaient-ils, employant des troupes considérables de nègres, combiner les travaux de ces hommes

nistrative. De 1826 à 1836, ces diverses places furent supprimées ; on ne conserva pas même celle de chirurgien militaire, et les forces de la province furent réduites à presque rien (DA CUNHA MATTOS, *Itin.*, II, 317, 339) : 163 hommes ne pouvaient ni défendre la province, ni même y maintenir la police : en les licenciant, on aura retranché une dépense à peu près inutile.

(1) Voyez ce que j'ai dit sur le travail des mines d'or du Brésil, *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 242.

d'une manière régulière. Actuellement (1819) il n'en saurait être ainsi.

Les habitants les plus aisés de la capitale elle-même ne possèdent qu'un petit nombre de nègres ; quand ils les emploient à l'extraction de l'or, c'est toujours isolément, et probablement il en est ainsi dans toute la partie méridionale de la province (1). Un particulier de Villa Boa envoie son nègre chercher de l'or dans le lit du Rio Vermelho, qui traverse la ville ; l'esclave est obligé d'apporter à son maître 900 reis (5 fr. 62 c.) à la fin de la semaine : tout ce qu'il retire de plus est à lui, et il est obligé de se nourrir. Mais on sent qu'il peut y avoir des temps où l'extraction devient impossible ou moins fructueuse : Pizarro n'estime la semaine du nègre mineur, terme moyen, qu'à 600 reis (3 fr. 75 c.), dont il faut encore déduire la nourriture et les autres dépenses indispensables, et il est à ma connaissance que les hommes qui vont chercher de l'or dans le ruisseau de S. Luzia, au village du même nom, ne font pas des journées de plus de 4 *vintens* (93 12/16 centimes) dans la saison des pluies, et de 1 seul *vintem* (23 7/16 centimes) dans celle de la sécheresse. Tel est le triste état où se trouve réduit, dans la province de Goyaz, le travail, jadis si productif, de l'extraction de l'or.

On a demandé si ce ne serait pas un avantage, pour le pays, de renoncer entièrement à ce genre de travail. L'or est une richesse ; par conséquent, il y aurait de l'extrava-

(1) A l'époque de mon voyage, il fallait pourtant excepter les mines du village d'*Annicuns*, qui étaient exploitées, depuis plusieurs années, par une compagnie, et qui, après avoir d'abord fourni d'énormes quantités d'or, commençaient à rendre beaucoup moins. Annicuns est situé à 12 *legoas* de Villa Boa.

gance à vouloir le laisser à jamais enfoui dans la terre : il faudrait donc seulement remédier aux inconvénients actuels de l'extraction. Ils résultent de l'ignorance des mineurs, qui, dans l'opération du lavage, laissent échapper une grande quantité d'or; de leur pauvreté, qui ne leur permet pas d'entreprendre des travaux considérables ; de leur cupidité, qui leur fait souvent tout sacrifier à des espérances chimériques; enfin de la facilité avec laquelle ils dépensent des valeurs qu'ils devraient considérer comme un fonds et non comme un revenu (1).

Le gouvernement n'est pas assez riche pour exploiter les mines d'or à son propre compte; il doit donc les abandonner aux particuliers. Pour obvier aux inconvénients que j'ai exposés tout à l'heure, il n'y aurait pas d'autre moyen, ce me semble, que d'établir des compagnies sous l'inspection d'hommes choisis par le gouvernement, et de défendre entièrement l'extraction de l'or aux particuliers isolés. Les compagnies réunissant des capitaux considérables pourraient entreprendre des travaux importants. Il est impossible de forcer une multitude d'hommes isolés à suivre les règles de l'art ; on peut y obliger des compagnies. Un particulier confiera quelques fonds à une société ; mais il ne risquera jamais sa fortune tout entière dans des opérations qu'il ne peut diriger lui-même : ainsi personne ne se ruinerait plus dans l'exploitation des minières. Comme, enfin, les compagnies ne payent leurs dividendes qu'à des époques éloignées, le mineur serait moins tenté de manger ses fonds en détail. A la vérité, le gouvernement a

(1) Pour de plus grands détails sur cette fâcheuse erreur, voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 190.

adopté (1817), pour la province de Minas, un plan d'exploitation par compagnies, et il paraît qu'il s'est présenté peu d'actionnaires ; mais il n'en pouvait être autrement, puisque, d'ailleurs, on laisse, à Minas, chacun libre de travailler comme bon lui semble. Cette liberté ne pourrait être enlevée aux habitants de Minas sans violer le droit sacré de propriété ; car plusieurs d'entre eux exploitent des terrains aurifères qu'ils ont achetés comme tels, et où ils ont commencé des travaux dont l'interruption causerait leur ruine. Mais il n'en est pas de même de la province de Goyaz : on n'y cherche de l'or que dans le lit des rivières ; chacun travaille où bon lui semble, et le gouvernement peut considérer les terrains aurifères comme lui appartenant encore.

Les plus grands obstacles que l'on rencontrerait dans l'établissement et la consolidation des compagnies seraient l'antipathie des Brésiliens pour les associations, le despotisme des autorités locales, la difficulté de mettre à la tête des travaux des hommes véritablement éclairés. Il est bien évident que l'on ne pourrait tout d'un coup triompher de ces obstacles ; il faudrait s'y préparer de longue main, et, pour y parvenir, il serait indispensable de créer une école de mineurs. A une certaine époque, le gouvernement du Brésil a fait venir, à grands frais, des artistes européens pour établir à Rio de Janeiro une école de peinture, de gravure, etc.; ils n'ont pas eu un seul élève. Plus récemment, il a envoyé en France une nuée de jeunes gens, en leur disant vaguement : Instruisez-vous ; ils se sont amusés. Le Maranhão a payé, à Paris, la pension d'un agriculteur ; Minas, de deux arpenteurs, etc. Toutes ces dépenses n'ont abouti à rien ou à bien peu de chose, parce qu'elles

étaient mal combinées ou n'avaient qu'un but ridicule : en formant, à l'aide de professeurs européens, une école de mineurs, soit dans une des provinces aurifères, soit à Paris ou en Allemagne, en mettant les places au concours et casernant les jeunes mineurs comme le sont les élèves de notre école polytechnique, on serait bientôt amplement dédommagé des frais que l'on aurait été forcé de faire. Bientôt on aurait des hommes capables d'exploiter régulièrement les minières les plus difficiles; leur savoir et leur intelligence imposeraient aux autorités locales; inspirant de la confiance aux capitalistes, ils rendraient plus facile l'établissement des compagnies qu'ils seraient chargés de diriger ou de surveiller, et de nouvelles sources de richesses s'ouvriraient pour la province de Goyaz, aujourd'hui si pauvre et si malheureuse.

Cette province ne restera pas toujours inconnue comme elle l'est aujourd'hui, et, si le gouvernement ne prend quelques mesures pour assurer aux nationaux la possession de leurs richesses, des étrangers viendront les exploiter ; ils amèneront avec eux des machines et des esclaves, et les Goyanais, tristes témoins des succès d'autrui, verront leur or sortir de chez eux pour aller, à Londres, augmenter la fortune de quelques capitalistes (1).

(1) On sait ce qui est arrivé à Minas Geraes pour plusieurs des principales mines du pays.

§ XII. *Culture des terres.*

Le système d'agriculture adopté à Goyaz et celui qui l'a été à Minas, etc. — Fertilité du terrain. — Les plantes qu'on y cultive. Bétail, chevaux, moutons, pourceaux. — Denrées qui ne peuvent être exportées, et trouvent à peine quelque débit dans le pays même. — Celles que l'on peut exporter. Le sucre, le tabac, le blé, le coton. — Plantes dont les produits représentent, sous un petit volume, des valeurs considérables et qui seraient cultivées avec avantage. Le thé, l'indigotier, le mûrier, la vigne. — Augmentation facile du nombre des bêtes à cornes, des chevaux, des pourceaux, des brebis. — Moyens que le gouvernement devrait prendre pour encourager l'agriculture, favoriser la multiplication des troupeaux et décider les colons à renoncer à leurs habitudes destructrices. — Nécessité de conserver les bois. — Encouragements qu'il faudrait accorder à l'exploitation des mines de fer.

Recherchons à présent quel parti les habitants de Goyaz ou, pour mieux dire, ceux de la *comarca* du sud, la seule que j'aie parcourue, peuvent tirer de la culture de leurs terres.

Le système d'agriculture en usage à Goyaz est celui qui, malheureusement, a été adopté dans presque tout le Brésil. On brûle les bois et on sème dans leurs cendres; après quelques récoltes, on laisse repousser de nouveaux bois, que l'on coupe à leur tour; on continue ainsi jusqu'à ce que la terre ne produise plus que des herbes, et alors on l'abandonne (1). Ici, comme dans les environs de Villa do Principe (2), le *capim gordura* (*Melinis minutiflora*) finit

(1) Voyez, sur l'agriculture des Brésiliens, mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 191.

(2) L. c., I, 194.

par s'emparer des terrains qui ont été longtemps en culture, et il en chasse entièrement les autres végétaux.

Il est bien évident que toutes les terres d'une province aussi grande que Goyaz ne sauraient être d'une égale fécondité ; mais, sans parler de la *comarca* du nord, où je n'ai point voyagé, il est incontestable que, dans celle du midi, il existe des terrains d'une qualité excellente : je puis citer pour exemple ceux du Mato Grosso, où le maïs rapporte 200 pour 1, et les haricots de 40 à 50. Suivant les localités, cette même *comarca* produit, avec plus ou moins d'abondance, le maïs, le manioc, le riz, le sucre, le coton, le café (1), le tabac, les haricots et d'autres légumes. Le froment réussit très-bien dans les endroits élevés, tels que *Santa Luzia*. La vigne, comme à Sabará et ailleurs (2), produit deux fois l'année, lorsqu'on a soin de la couper après la première cueillette qui se fait en février. Enfin les pâturages naturels, qui couvrent une immense partie de la province, peuvent nourrir d'innombrables troupeaux de bêtes à cornes, de moutons, de chevaux, et certains cantons montagneux sont très-favorables à l'éducation des pourceaux.

Mais, pour qu'un pays soit véritablement riche, il ne lui suffit pas d'être fertile ; il faut encore qu'il puisse offrir des objets d'échange pour obtenir ce qu'il ne possède pas. La distance énorme de Goyaz aux grandes villes et aux ports de mer ne permet point aux colons d'exporter des

(1) La culture du caféier, dans la province de Goyaz, est très-nouvelle (1819) : il y réussit à merveille et produit des grains d'un très-bon goût.

(2) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc. — *Voyage dans le district des Diamants*, etc.

produits qui, sous un volume considérable, ont une faible valeur; il y a plus, le maïs ou le manioc, le riz, les haricots, le café ne sauraient trouver de débit dans le pays même, car ils croissent à peu près partout; les Goyanais, étant généralement des agriculteurs, peuvent tous les recueillir également, et il n'existe chez eux d'autre ville que la capitale, dont la population ne s'élève pas au delà de 9 à 10,000 âmes : il est donc évident que, à part même les considérations qui naissent du mode actuel de percevoir la dîme, chacun ne doit guère cultiver les diverses plantes que je viens d'énumérer, plus qu'il n'est nécessaire aux besoins de sa famille.

La culture de la canne à sucre promet plus d'avantages, car des hommes encore un peu aisés peuvent seuls s'y livrer; par conséquent, ils trouvent, dans le pays même, le débit de leur sucre et de leur tafia (*cachaça*), et, d'ailleurs, ces produits sortent aussi de la province, car les habitants de Santa Luzia les échangent à S. Rumão, dans la province de Minas (1), contre le sel de Pilão Arcado, nécessaire pour le bétail. Le tabac, qui ne réussit bien que dans certaines localités, Meiaponte, par exemple, peut aussi être cultivé avec quelque profit. A Santa Luzia et à Meiaponte, lieux fort élevés dont le climat n'est pas extrêmement chaud, on recueille du blé avec lequel on fait, à Villa Boa, du pain excellent; jusqu'ici cette culture ne paraît pas avoir eu beaucoup d'im-

(1) Comme je l'ai dit ailleurs (*Voyage dans les provinces de Rio, etc.*, II, 428), le village de S. Rumão est situé sur la rive gauche du S. Francisco. Des barques et des pirogues chargées de sel remontent le fleuve depuis les salines de Bahia et de Fernambouc jusqu'à S. Rumão, et des caravanes y prennent cette denrée pour la répandre dans les provinces de Minas et de Goyaz. S. Luzia est le village de cette dernière province le plus voisin de celui de S. Rumão, et, par conséquent, le mieux placé pour faire quelque commerce avec ses habitants.

portance, mais il est vraisemblable que, si les habitants s'y livraient davantage, ils trouveraient facilement des débouchés à Paracatú et sur les bords du Rio S. Francisco, où l'extrême chaleur ne permet guère de semer le froment.

Jusque vers 1811, on cultiva à peine assez de coton pour subvenir aux besoins du pays ; mais, à cette époque, on commença à faire quelques exportations : les muletiers chargés par les négociants de Goyaz d'aller prendre des marchandises à Rio de Janeiro furent d'abord les seuls qui, pour ne pas voyager à vide, emportaient de la province, pour leur propre compte, de la toile de coton et du coton en laine. Cependant les cotons de l'intérieur du Brésil ne tardèrent pas à être recherchés par les Européens ; on reconnut que celui de Meiaponte, de Corumbá, et probablement d'autres cantons, était d'une qualité excellente ; le commandant de Meiaponte, JOAQUIM ALVES DE OLIVEIRA, en fit avec succès des envois à Bahia et à Rio de Janeiro ; son exemple fut suivi par d'autres personnes, et, si les exportations ont pu continuer, quelque aisance n'aura pas tardé à se répandre dans cette partie de la *comarca* du sud.

Le peu que je viens de dire montre que l'habitant de Goyaz ne doit pas désespérer de sa position, quand même il se bornerait à ses cultures accoutumées. Et pourquoi ne chercherait-il pas à sortir de sa routine? pourquoi ne demanderait-il pas à la terre des produits qui, nouveaux pour le pays, représentent, sous un petit volume, des valeurs plus importantes encore que le tabac, le sucre et le coton? Le thé a réussi à Rio de Janeiro ; il se plairait sans doute dans les cantons élevés de la province de Goyaz, et, si la manière de cultiver cette plante n'était pas susceptible d'être modifiée et mise en rapport avec la faible popula-

tion de la province, on trouverait dans l'indigo une ressource du même genre, bien plus certaine encore. L'indigotier croît naturellement à Goyaz et pourrait être avantageusement cultivé, comme il l'a été jadis, dans d'autres parties du Brésil (1). Il est vraisemblable que, dans les cantons montagneux, tels que *Santa Luzia, Corumbá, S. Antonio dos Montes Claros* et tout le voisinage des monts appelés *Pyreneos*, on parviendrait à cultiver le mûrier et qu'on y élèverait des vers à soie. Rio de Janeiro expédie à Villa Boa des vins d'Europe, et probablement la province de Goyaz pourrait en recueillir sur son propre sol et les expédier à la capitale (2) : quelques personnes ont essayé de faire du vin avec le raisin délicieux du temps de la sécheresse et du vinaigre avec celui des pluies; elles ont obtenu d'assez heureux succès, et il est à croire que l'on réussira mieux encore lorsqu'on aura acquis plus d'expérience dans cette fabrication, et que, plantant davantage, on travaillera en grand. La vigne, il est vrai, trouve un ennemi redoutable dans la grande fourmi, qui, fort commune, dé-

(1) Vers le milieu du siècle dernier, la fabrication de l'indigo, favorisée par le vice-roi, marquis de Lavradio, eut un grand succès dans la province de Rio de Janeiro, principalement le voisinage du cap Frio; mais il paraît que les falsifications des planteurs dégoûtèrent de l'indigo du Brésil les négociants étrangers (*Voyage dans le district des Diamants*, I, 355), et l'on fut obligé de renoncer à la culture de l'indigotier.

(2) Une forte chaleur ne nuit point à la vigne; mais, dans les lieux où, comme à Rio de Janeiro, une température très-élevée est accompagnée d'une grande humidité, le raisin n'atteint point une parfaite maturité. Telle est la cause de la supériorité remarquable du *raisin de la sécheresse* (*uva da seca*), dans les provinces de l'intérieur, sur celui qu'on recueille à l'époque des pluies.

pouille en peu d'instants les treilles de leurs feuilles (1) : mais chaque genre de culture a ses ennemis ; il faut que l'agriculteur ait assez de courage pour lutter contre eux et qu'il tâche d'en triompher.

La *comarca* du nord, qui possède d'immenses pâturages et est plus rapprochée de la côte que celle du sud, fait, chaque année, partir pour Bahia des troupeaux considérables de bêtes à cornes. Celle du sud, quoique moins avantageusement située, envoie aussi des bestiaux hors de la province, et pourrait probablement en fournir davantage, si elle profitait mieux de ses riches herbages. A la vérité, lorsque j'étais au nord de la *comarca* du sud, sur la paroisse de Santa Luzia, où il existe de vastes pâturages naturels, les habitants se plaignaient de ne pouvoir se défaire de leur bétail qu'en le conduisant à Bambuhy ou à Formiga, éloignés d'environ 130 et 146 *legoas* (2) et, par conséquent, de ne retirer que des bénéfices insignifiants. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, les marchands de S. João d'El Rei vont, chaque année, à Araxá, acheter les bestiaux des colons ; d'un autre côté, pendant que je voyageais entre *Bom Fim* et *Santa Cruz*, les villages les plus méridionaux de la province de Goyaz, je rencontrai des hommes d'Araxá qui parcouraient le pays, en échangeant diverses marchandises contre des bêtes à cornes qu'ils devaient emmener chez eux pour les engraisser dans leurs pâ-

(1) *Atta cephalotes*, Fab., ou peut-être quelques espèces voisines. Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., II, 160.

(2) Ne m'étant pas rendu directement de Formiga à S. Luzia, je ne puis indiquer que d'une manière très-approximative la distance d'un de ces villages à l'autre. Da Cunha Mattos, qui a passé par Formiga et par Bambuhy, dit qu'il y a entre ces deux endroits 16 *legoas* et demie.

turages, jusqu'à ce que leurs voisins viennent les y chercher. Pourquoi les deux villages que je viens de citer, Bom Fim et Santa Cruz, qui ne peuvent pas être à beaucoup plus de 41 et 56 *legoas* de Santa Luzia et 18 et 26 de Meiaponte, ne deviendraient-ils pas des lieux d'entrepôt pour le bétail du nord de la *comarca?* Pourquoi le gouvernement ne chercherait-il pas à y établir des espèces de foires? pourquoi enfin ne se formerait-il pas entre S. João d'El Rei, d'un côté, Santa Luzia, Meiaponte, etc., de l'autre, une sorte d'échelle dont Araxá, Bom Fim ou Santa Cruz seraient les échelons, et au moyen de laquelle les cultivateurs s'épargneraient des voyages excessivement longs, tandis que le bétail aurait des points de repos qui l'empêcheraient de maigrir et de perdre de sa valeur?

Les pourceaux, dont le lard est, pour les Brésiliens, ce que sont chez nous le beurre ou l'huile, peuvent être élevés avec succès dans les parties hautes de la *comarca* du sud. Tout cette *comarca* serait probablement favorable à l'élève des chevaux; enfin, dans les cantons les plus montagneux, les brebis multiplient facilement et n'exigent, pour ainsi dire, aucun soin; leur laine est, à la vérité, commune, mais elle peut servir à fabriquer des chapeaux et des couvertures dont on obtiendrait facilement le débit, non-seulement dans l'intérieur de la province, mais à Paracatú et sur les bords du Rio de S. Francisco (1).

Mais de simples conseils, des exhortations, peut-être même quelques bons exemples ne suffiront probablement jamais pour arracher les cultivateurs goyanais à la pro-

(1) On verra plus tard que le curé de Santa Luzia n'avait aucune peine à se défaire des chapeaux de laine qui se fabriquaient dans sa maison.

fonde apathie où ils sont plongés. Il faudrait que l'administration, qui a tant contribué à les amener à ce triste état, les aidât à en sortir, en les stimulant par un puissant intérêt; il faudrait qu'elle sût faire quelques sacrifices momentanés, pour en retirer de grands avantages dans l'avenir. Tout cultivateur qui exporterait une certaine quantité de coton, qui élèverait un certain nombre de bêtes à cornes, de cochons, de chevaux, qui cultiverait une étendue de terre déterminée, en indigo, en thé, en froment, qui ferait du vin ou du vinaigre, qui élèverait des vers à soie, etc., devrait être exempt d'une partie ou de la totalité de la dîme, et, pour que les pauvres profitassent de ce règlement comme les riches, pour que l'amélioration devînt générale, il faudrait que la portion de terre ensemencée en froment, par exemple, fût proportionnée au nombre de bras qu'aurait à sa disposition chaque père de famille.

Il ne suffirait pas d'encourager les cultures les plus profitables, il serait au moins aussi important d'attaquer le système destructeur qu'ont adopté, pour l'exploitation de leurs terres, les colons goyanais, comme ceux de S. Paul, de Minas, etc., triste système qui ne permet pas de planter ailleurs que dans les bois, et qui amène la prompte destruction des plus belles forêts. Sur la paroisse de Santa Luzia, où jamais les bois n'ont été fort communs, une population excessivement faible suffisait, lors de mon voyage, pour les rendre, chaque jour, plus rares. Le curé de cette paroisse avait déjà montré aux cultivateurs le parti que l'on peut tirer de la charrue : que le gouvernement récompense ceux qui, dans toute la province, suivront cet exemple; alors on utilisera mieux les *campos* et les terrains dont le *capim*

gordura s'est emparé, et l'on conservera les bois pour la construction, la menuiserie, les besoins des ménages.

On a encore un motif bien puissant pour ne point les détruire : la province de Goyaz possède des mines de fer; il faut ménager soigneusement le seul combustible à l'aide duquel on puisse les exploiter. Actuellement on chercherait en vain une seule forge dans toute la *comarca* du sud (1819); il ne s'y consomme pas un clou, pas un fer de cheval qui ne soit venu, à dos de mulet, de Rio de Janeiro, après plusieurs mois de voyage, à travers les déserts. Mais il est impossible qu'un tel état de choses ne change pas : l'homme dissipe souvent sans prévoyance les trésors qui lui ont été prodigués ; il n'est pas dans sa nature de les dédaigner toujours. L'expérience a montré que les hauts fourneaux ne conviennent point à l'intérieur du Brésil ; mais, avec les plus faibles capitaux, on pourrait établir à Goyaz des fourneaux à la catalane. C'est ici que l'intervention du gouvernement serait encore d'un grand secours; qu'il promette des avantages pécuniaires ou simplement des décorations à ceux qui, les premiers, feront construire des usines pour fondre le fer, si peu importantes qu'elles soient (1), et bientôt la province se verra affranchie d'un tribut que, pauvre comme elle est, elle paye pourtant, chaque année, aux fabricants européens (1819) (2).

(1) Plusieurs planteurs de Minas ont fait construire dans leurs maisons de petits fourneaux où ils ne fondent le fer que pour leur usage (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 290).

(2) D'après ce qu'a écrit M. da Cunha Mattos pour l'année 1823 à 1826, et ce qu'a vu plus récemment M. Gardner (1840) dans une partie de la *comarca* du nord, il est évident que l'agriculture est bien loin d'avoir fait des progrès dans la province de Goyaz depuis que j'en suis sorti. Les choses n'ont point changé ; l'apathie des cultivateurs est tou-

§ XIII. *Valeurs représentatives.*

Comme la province de Goyaz n'exporte qu'une très-faible quantité de marchandises, elle ne reçoit point de numéraire, et la seule valeur représentative qui y circule est la poudre d'or (1). Il y a si peu de monnaie dans ce pays que, parmi les gens du commun, personne ne sait compter par reis, comme on fait en Portugal et dans le reste du Brésil; tous comptent par *vintens d'ouro*, *oitavas*, *demi-oitavas*, *quarts d'oitava*, *cruzadas d'ouro*, *patacas d'ouro*, *demi-patacas* (2), qui sont les poids employés dans le pesage de l'or.

L'emploi de la poudre d'or, comme monnaie, a un inconvénient immense, c'est que tout le monde peut la falsifier en un instant, même les nègres, même les plus petits enfants; aussi a-t-on dit que, pour faire de l'argent, il suffit, à Goyaz, de gratter la muraille (*basta raspar a parede*).

Tentée d'abord par la mauvaise foi des acheteurs, la fal-

jours la même, et il ne paraît pas que le gouvernement provincial, occupé d'abord à se constituer et probablement ensuite à déjouer des intrigues toujours renaissantes, ait pu beaucoup songer aux grands intérêts du pays. Les éléments d'une immense prospérité existent, et il est bien rare qu'un trésor reste toujours enfoui; ne désespérons pas de l'avenir.

(1) La circulation de l'or en poudre fut aussi admise autrefois dans la province de Minas; mais, à l'arrivée du roi Jean VI au Brésil, on la prohiba entièrement (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 341).

(2) Le *vintem* d'or équivaut, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, à 37 ½ reis (23 $\frac{7}{16}$ centimes); l'*oitava* à 1,200 reis (7 fr. 50 c.), la demi-pataque d'or à 300 reis, la cruzade d'or à 750 reis.

sification a été favorisée peu à peu par la rivalité qui existe entre les marchands et la nécessité où ils sont de vendre. L'or qui circule aujourd'hui (1819) dans la capitale de la province est tellement mêlé de sable, de poussière et de ce fer en poudre au milieu duquel on le trouve dans les ruisseaux (*esmeril*), que sa couleur semble noirâtre et qu'il perd, à la fonte, de 15 à 25 pour 100. L'administration du fisc (*fazenda real*) n'a pas peu contribué à encourager l'altération par son exemple; car, tandis qu'elle n'admet dans ses coffres (1819) que de l'or parfaitement pur, il n'en sort que de l'or altéré : il paraît certain que cette indigne friponnerie appartenait uniquement à l'un des employés; mais, quel qu'en fût l'auteur, elle devait nécessairement avoir l'influence la plus fâcheuse sur la prospérité du commerce et la morale publique. Quoi qu'il en soit, à mesure que l'altération augmente, les marchands proportionnent leurs prix à la perte, et, lors de mon voyage, tous accordaient une remise de 12 pour 100 pour le plus petit objet, lorsqu'on le payait en numéraire. Quand les valeurs qui circulent sont arrivées au même degré d'altération, il est bien clair qu'il n'y a plus de bénéfice pour personne; donc celle-ci fera toujours des progrès, jusqu'à ce qu'enfin la grandeur du mal oblige à y apporter le seul remède convenable peut-être, qui serait la défense absolue de recevoir l'or en poudre comme monnaie courante. Il est évident que l'introduction de billets, qu'on pourrait, comme à Minas (1), se procurer en échange de très-petites quantités de poudre d'or, aurait beaucoup moins d'inconvénients que la circulation de cette dernière; car il serait im-

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 341.

possible de falsifier ces billets avec autant de facilité que l'or en poudre. L'altération n'a pas été tout à fait aussi sensible dans la campagne ou les villages qu'à Villa Boa, parce que peu de personnes ont à y recevoir quelque chose du fisc, que les marchands y sont moins nombreux, qu'il y a entre eux moins de concurrence et qu'ils peuvent être plus difficiles sur les valeurs qu'on leur apporte.

Mais, pour faire rejeter l'admission de l'or en poudre comme monnaie courante, on trouverait, indépendamment de l'altération, des motifs bien suffisants dans la facilité avec laquelle il se perd, dans la nécessité d'avoir toujours avec soi des balances, la fraude que l'on peut faire sur les poids, le temps que l'on consume dans l'opération du pesage; enfin le préjudice notable qui résulte, pour le payeur, de la division d'une quantité quelconque de poudre d'or en quantités plus petites (1).

§ XIV. *Moyens de communication.*

La province de Goyaz traversée par des routes. — Les quatre principales. — Navigation intérieure. — Celle du sud. — Celle du nord.

La distance énorme de la province de Goyaz aux ports de mer est, sans doute, la principale source de ses misères; mais, du moins, on a ouvert des routes qui permettent aux habitants de ne pas rester sans communications

(1) A l'époque de mon voyage, l'altération des valeurs représentatives appartenait à tout le monde : en faisant frapper, comme je l'ai dit (page 341), une énorme quantité de monnaie de cuivre d'une valeur exagérée, le gouvernement provincial a pris à son compte le monopole de cette altération.

avec la côte et de pénétrer dans les parties les plus reculées de l'intérieur. Sans parler d'une foule de chemins de moindre importance, il part (1819) de Villa Boa quatre routes principales : l'une, que j'ai déjà fait connaître et qui, se dirigeant vers l'est, puis vers le sud, conduit à Paracatú, et de là dans toutes les parties de Minas et à Rio de Janeiro; la seconde, qui s'étend vers l'ouest et va à la province de Matogrosso; la troisième, par laquelle on se rend à S. Paul, dans la direction du sud-sud-est; la quatrième enfin, qui mène à tous les villages de la *comarca* du nord. Ces routes, comme la plupart de celles du Brésil, ont été tracées sans aucun art, et ensuite à peu près abandonnées aux caprices des saisons et aux pieds des mulets ; cependant, telles qu'elles sont, elles paraissent suffire aux besoins actuels de la province.

Mais la nature elle-même semble avoir ménagé à la province de Goyaz des moyens de communication qui n'attendent qu'une population plus nombreuse pour faire fleurir son commerce et pour lui permettre d'envoyer ses produits aux deux extrémités du Brésil. La Serra da Paranahyba e do Tocantins, divisant les eaux du nord de celles du sud, est le point intermédiaire entre deux des navigations intérieures les plus gigantesques qu'il y ait au monde. S'embarquant sur le *Rio dos Bois*, au village d'*Annicuns*, situé à 12 *legôas* environ ouest-sud-ouest de la capitale, se dirigeant vers le sud et passant successivement sur le *Rio Turvo*, sur le Paranahyba (1) et sur le Paranná, on finira par

(1) M. Raimundo José da Cunha Mattos, à qui l'on doit, sur cette navigation, des détails du plus haut intérêt (*Itin.*, II, 191), pense que le Corumbá, apportant, dans sa réunion avec le Paranahyba, un volume d'eau plus considérable que ce dernier, doit conserver son nom jusqu'à

arriver au Rio de la Plata, ou bien, remontant le Tieté, on parviendra jusque vers la capitale de la province de S. Paul. Cette navigation est, sans doute, extrêmement difficile aujourd'hui, à cause des catadupes que l'on rencontre, de la rapidité de certains courants, des hostilités que les Indiens exercent contre les blancs; mais, vers 1816, des hommes d'un courage remarquable, João Caetano da Silva et José Pinto da Fonseca, ont déjà su triompher de ces obstacles, et le premier est parvenu, par le Tieté, jusqu'à la paroisse de Persicaba, dans la province de S. Paul (1). Les indigènes disparaîtront de ces contrées, actuellement si

ce qu'il se confonde avec le Rio Grande. Des questions de ce genre ont déjà été, si je ne me trompe, agitées par les géographes; il me semble que c'est à l'usage qu'il appartient de les trancher.

(1) Ce que raconte da Cunha Mattos de cette expédition servira à éclaircir ce qu'ont écrit sur José Pinto MM. Spix et Martius (*Reise*, I, 313). Il ne faut pas croire, au reste, que cet homme et son chef, João Caetano da Silva, soient les premiers qui aient tenté de se rendre à S. Paul par les rivières. Dès l'année 1808, ajoute Mattos, Estanislao da Silveira Gutieres s'embarqua sur le Rio dos Bois, avec le projet de remonter le Tieté. Bientôt il fut abandonné par quatre de ses hommes qui ne purent supporter les fatigues du voyage. Entraîné par la violence des courants, il se précipita, pendant la nuit, au milieu de la fameuse catadupe de Guaira, et sa pirogue fut mise en pièces. Alors il construisit un radeau: mais celui-ci, emporté par les eaux rapides du Paranná, alla se briser contre un rocher, et quatre hommes de l'expédition se noyèrent. Estanislao et les deux compagnons qui lui restaient se réfugièrent dans les forêts désertes qui couvrent la rive gauche du Paranná, et, n'ayant aucun moyen de pêcher ni de chasser, ils se nourrirent pendant longtemps d'herbe, de racines et de quelques fruits sauvages. La santé d'Estanislao ne put résister à tant de misères; se laissant aller au désespoir, il s'assit au pied d'un arbre et fut abandonné presque mourant par ses compagnons. Après avoir enduré d'incroyables souffrances et traversé des déserts où aucun homme n'avait pénétré avant eux, ces hommes arrivèrent enfin à Curitiba, vers l'extrémité sud de la province de S. Paul. Un d'eux s'était marié dans la ville de Jundiahy et vivait encore en 1817.

sauvages, comme ils ont disparu ailleurs (1), et l'art finira par aplanir les difficultés qu'oppose la nature. Au reste, si cette navigation ne peut être encore utilisée, celle du nord est déjà praticable depuis un certain nombre d'années, et, lorsqu'on a de la persévérance, qu'on sait braver les fatigues et le danger, on peut, en s'embarquant à *Porto do Rio Grande*, situé à 37 *legoas* de Villa Boa, arriver, dans toutes les saisons, à la cité du Pará, après un voyage d'environ 420 *legoas* sur l'Araguaya et le Tocantins (2). On pourrait même, dans le temps des pluies, commencer sa navigation sur le Rio Vermelho, à une demi-lieue de la capitale de la province.

(1) Dans sa périlleuse navigation, dit Mattos (l. c.), « João Caetano « da Silva traversa, sans trouver la plus chétive cabane, une étendue « de 108 *legoas* et demie, sur une terre que possédait autrefois la nom-« breuse nation des Coyapós ; tout avait été détruit, au milieu du siècle « dernier, par les aventuriers João de Godoy et Antonio Pires de Campos « Bueno. Qu'aurait dit Las Casas s'il eût, à cette époque, traversé la « partie méridionale de la province de Goyaz? Eu égard à la différence « du nombre d'hommes chez les deux peuples, les massacres par les-« quels se signalèrent les Espagnols dans les îles d'Haïti et de Cuba, au « Mexique et au Pérou, ne furent rien, si on les compare avec la bou-« cherie générale que firent des Indiens-Coyapós dans les déserts de « Goyaz, les Godoy et les Bueno, ces cruels dévastateurs paulistes. »

(2) Ce chiffre, emprunté à da Cunha Mattos, est bien inférieur à celui qu'on trouve dans Pizarro, et qui ne s'élève pas à moins de 720 *legoas*. Je crois qu'en ceci on doit accorder plus de confiance au premier de ces auteurs, qui a été dans le pays même et paraît avoir mis tous ses soins à connaître la vérité. Il est fort à regretter que mon ami M. Burchell, qui s'est rendu, par les rivières, de la cité de Goyaz au Pará, n'ait point publié la relation de son voyage ; ce qu'il a écrit sur le cap de Bonne-Espérance est une garantie de la science et de l'intérêt qu'il aurait su y répandre. Espérons beaucoup de M. de Castelnau, qui a aussi navigué sur les fleuves de Goyaz et dont tout Paris connaît déjà les immenses collections.

§ XV. *Mœurs.*

Les hommes de l'intérieur nés avec d'heureuses dispositions, mais inégalement favorisés par les circonstances. — Les Goyanais moins polis et moins hospitaliers que les Mineiros. — Leur intelligence. — Leur ignorance en matière de religion. — Ce que sont, chez eux, les enfants, les jeunes gens et les hommes faits. — Le concubinage extrêmement commun ; quelles en sont les causes. — Les bonnes qualités du Goyanais.— Les causes des meurtres.— Le vol fort rare.— Moyens de réformer les mœurs des habitants de Goyaz. — Vœux de l'auteur.

J'ai tâché de donner une idée de la province de Goyaz, de ses misères et de ses ressources; j'ai même déjà indiqué quelques-uns des traits du caractère de ses habitants ; j'en ajouterai ici quelques autres encore, afin de rendre ce tableau moins incomplet.

Les hommes de l'intérieur naissent généralement avec des dispositions heureuses ; mais les circonstances ne les ont pas également favorisés.

La province de Minas Geraes est placée à peu près sous les mêmes influences que celle de Goyaz, et elle a commencé comme elle ; mais, si les premiers Mineiros furent des hommes grossiers comme les premiers Goyanais, les richesses qu'ils acquirent et qu'ils conservèrent assez longtemps leur procurèrent les moyens de donner de l'éducation à leurs enfants : peu à peu la politesse s'est communiquée aux hommes les moins riches, et elle est devenue presque générale. La province de Goyaz n'a point passé par les mêmes périodes ; une décadence complète y a succédé brusquement à l'époque de la richesse et de la splendeur ; l'excessive chaleur du climat a fait perdre aux habi-

tants leur rudesse primitive : on ne peut pas dire même qu'ils soient grossiers, mais, à l'exception des *fazendeiros* aisés, qui sont peu nombreux, ils n'ont acquis aucune politesse. Le dernier Mineiro sait causer, et le fait souvent avec esprit et amabilité : les colons goyanais gardent un silence stupide ; ils ont un air d'indolence, une sorte de niaiserie qui les fait reconnaître sans aucune peine. A Minas, j'étais accueilli partout avec hospitalité ; les hommes les plus pauvres semblaient me voir avec plaisir et m'engageaient à partager leur repas : à Goyaz, on m'indiquait nonchalamment le triste réduit qui devait m'abriter, et, excepté ceux à qui j'étais recommandé, personne ne m'offrait la moindre chose.

Malgré tout ce qui précède, il ne faudrait point s'imaginer que ces hommes sont dépourvus d'intelligence. On trouve à Villa Boa des ouvriers extrêmement habiles qui imitent avec une grande perfection ce qu'on leur montre, et qui pourtant n'ont point eu de maîtres. Mais, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, les Goyanais n'ont, en général, aucune occasion de cultiver leurs facultés intellectuelles et leur aptitude pour l'industrie ; ils vivent isolés, dans l'indigence, et, si quelque chose doit étonner, c'est que plusieurs d'entre eux ne soient pas tombés dans un état plus voisin encore de celui des sauvages.

Je crois que les Goyanais, comme les Mineiros, deviendraient facilement religieux, si on les instruisait des vérités du christianisme et qu'on leur fît goûter ses ineffables consolations ; mais ils restent sans guide, on les laisse croupir dans une honteuse ignorance, et ils remplacent la religion par des superstitions absurdes. Comme la plupart des autres Brésiliens de l'intérieur, ils croient aux sorciers, aux reve-

nants, aux loups-garous, aux démons familiers dont ils racontent mille extravagances; ils portent au cou des amulettes et des préservatifs, et, quand ils sont malades, ils ont recours à des remèdes sympathiques et à des paroles.

Élevés dans cette absence presque totale de sentiments religieux, abandonnés, pour ainsi dire, à leurs instincts ou n'ayant sous les yeux que de mauvais exemples, les enfants se livrent, dès l'âge le plus tendre, à des plaisirs énervants; on ne les voit point jouer entre eux, ils sont sans gaîté comme sans innocence (1). La jeunesse est plus triste encore et ne connaît que des jouissances impures; enfin la plupart des hommes faits ont en partage l'engourdissement, l'ennui, le goût de l'eau-de-vie de sucre.

On verra, par la suite, combien les unions légitimes sont rares dans la capitale de la province : on se marie un peu davantage dans les campagnes; cependant le concubinage y est aussi très-commun. Il ne faut pas s'en prendre seulement au goût du libertinage et à l'entraînement du mauvais exemple; beaucoup de gens se trouvent réellement dans l'impossibilité absolue de se marier. En effet, on ne peut contracter d'alliance légitime sans l'approbation du *vigario da vara* (2), qui ne l'accorde qu'au prix de 10, 15 et même 18 *oitavas* (75 fr., — 112 fr. 50, — 135 fr.). La plupart des cultivateurs, dont l'indigence est extrême, ne peuvent payer une somme aussi forte et passent leur vie dans le désordre. C'est ainsi que des membres du clergé, qui, s'ils

(1) Ce portrait convient malheureusement à bien d'autres enfants brésiliens qu'à ceux de Goyaz.

(2) J'ai fait connaître ailleurs les fonctions fort étranges du magistrat ecclésiastique appelé *vigario da vara* (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 176).

étaient vraiment chrétiens, devraient encourager les unions légitimes, y mettent des obstacles par leur cupidité.

Au milieu des défauts qu'il doit à de fâcheuses circonstances et à une administration coupable, le peuple de Goyaz m'a paru bon et montre habituellement des mœurs douces. A la vérité, des passions exaltées, la jalousie, le désir de la vengeance, le portent assez facilement au meurtre; mais il n'est peut-être jamais arrivé que l'on ait assassiné quelqu'un dans le but de le dépouiller.

Dans ce pays, comme à Minas, on ne paye point ses dettes; il s'en faut qu'une parfaite délicatesse préside toujours aux transactions, et l'habitude de faire la contrebande de l'or ou des diamants, celle de falsifier l'or en poudre doivent nécessairement encore entretenir la mauvaise foi. Mais il est sans exemple qu'on soit jamais entré dans une maison pour la piller, et cependant il y en a qui restent, pour ainsi dire, toujours ouvertes; on ne dévalise point les voyageurs sur les chemins, et mille fois mes effets ont été entourés de gens de toutes les classes sans que jamais la moindre chose ait été détournée.

Il en est des Goyanais comme de leur sol : presque partout il ne donne naissance aujourd'hui qu'à des plantes stériles; la culture et quelques soins intelligents suffiraient pour lui faire produire d'abondantes récoltes. L'administration a conduit à une véritable dégradation les malheureux colons de la province de Goyaz; il est temps qu'elle fasse des efforts pour les rendre à la dignité d'hommes et de chrétiens; d'heureux germes existent encore chez eux, il ne faut que les féconder. J'ai montré combien il serait facile de faire fleurir l'agriculture dans ce pays et d'en tirer des produits qui puissent être exportés avec avantage; que l'on fasse

quelques efforts pour atteindre ce but, que l'on change entièrement le mode de percevoir l'impôt, enfin que le colon ait un grand intérêt à cultiver, il sortira de l'apathie où l'a plongé l'extrême difficulté, je dirai presque, l'impossibilité d'améliorer son sort. A mesure que l'agriculture commencera à fleurir et que l'on recueillera des produits susceptibles d'être exportés, la nécessité d'admettre l'or en poudre comme monnaie deviendra moindre, on pourra en restreindre, puis en défendre entièrement la circulation; alors la falsification des valeurs représentatives ne sera plus une habitude universelle, et peu à peu la bonne foi pourra renaître. Que les unions légitimes soient honorées, que l'on admette seulement des hommes mariés dans les emplois publics, qu'on supprime l'impôt aussi immoral qu'exorbitant prélevé sur les mariages par le *vigario da vara*, le concubinage deviendra moins commun, la population augmentera (1), et elle ne sera plus embarrassée de cette foule d'enfants qui, dès l'instant de leur naissance, n'ont sous les yeux que de mauvais exemples, qu'un caprice de leur père peut plonger dans la misère, qui ne connaissent ni les liens de la famille ni ceux de la société, et qui, dans un pays où tant de ressources existent, passent leur vie à mendier. Il serait nécessaire encore de diviser les paroisses, de mettre un terme à la simonie, d'exiger des pasteurs qu'ils fissent des instructions tous les dimanches et qu'ils catéchisassent les enfants; mais, il est triste de le dire, il y a bien peu à espérer du clergé goyanais

(1) La continence publique est naturellement jointe à la propagation de l'espèce..... Qui pourrait se taire contre le célibat qu'a formé le libertinage, celui où les deux sexes... fuient une union qui doit les rendre meilleurs, pour vivre dans celle qui les rend toujours pires (MONTESQUIEU, *Esprit des lois*, liv. XXIII, chap. II et XXI) ?

pour la régénération du peuple qu'il devrait être jaloux de tirer de son abrutissement. J'ai été témoin de l'heureuse influence qu'exerça sur les habitants de Goyaz un prêtre étranger (1) qui, en leur donnant d'utiles conseils sur la manière de cultiver leurs terres, les édifia, quelques instants, par ses sages exhortations et par l'exemple de ses vertus. Qu'on repousse des préjugés absurdes de nationalité et des préjugés philosophiques qui, aujourd'hui méprisés en Europe, mais nouveaux chez les Brésiliens, passent encore parmi eux pour de la force d'esprit (2); que l'on fasse venir à Goyaz quelques ecclésiastiques étrangers, afin de rappeler ce peuple à lui-même et de le rendre à la dignité d'hommes; qu'on renouvelle de temps en temps ces missionnaires, pour qu'ils ne se laissent point amollir par la cha-

(1) Le P. Joseph, dont je parlerai bientôt.

(2) Dans un ouvrage imprimé en 1845, M. Kidder, après avoir dit qu'il se fait souvent, à Rio de Janeiro, des ventes de livres, gémit de ce que les écrits délétères, c'est ainsi qu'il s'exprime, des prétendus philosophes français se trouvent toujours en grand nombre dans ces bibliothèques et ne manquent jamais d'obtenir des acheteurs. On envoie dans les colonies les modes de l'an passé, et elles y sont prises pour celles du jour; c'est ainsi que les écrivains français de l'autre siècle excitent aujourd'hui, dans les villes du Brésil, cet enthousiasme qu'ils inspirèrent, de leur vivant, à une génération licencieuse dont ils caressaient l'immortalité. Les habitants de l'Amérique du Sud ne savent point encore que, chez nous, croyants et incrédules ont réduit à leur véritable valeur les livres des sophistes contemporains de Louis XV; ils ne savent pas que la science moderne a fait justice de toute cette érudition de mauvais aloi, qui fut jadis un moyen facile de succès et dont on se servait comme d'une arme pour attaquer ce qu'il y a de plus respectable. Au reste, de nobles pages, que j'ai lues avec bonheur dans l'excellent recueil intitulé *Minerva Brasiliense* (Rio de Janeiro, 1843-45), prouvent suffisamment que, parmi les Brésiliens, des esprits élevés connaissent la vérité tout entière et savent dignement lui rendre hommage.

leur du climat et entraîner par les mauvais exemples; qu'on établisse un séminaire pour former les jeunes prêtres à la science et aux bonnes mœurs (1); enfin que l'on confie les enfants à ces hommes dévoués qui, depuis qu'un génie puissant les rappela sur le sol de la France, ont rendu tant de services au fils du pauvre, l'on verra le peuple goyanais se relever, acquérir des vertus et prendre place dans la société civilisée...... Et moi, si j'apprenais que ma faible voix a pu être entendue, que quelques-uns des conseils que je donne ici avec timidité ont porté leur fruit, je ne regretterais plus d'avoir passé dans des déserts, au milieu de privations toujours renaissantes, loin de ma famille et de ma patrie, les plus beaux jours de mon existence; je ne pleurerais plus la perte de ma santé; je pourrais me dire : J'ai payé la dette de l'hospitalité, et mon passage sur la terre n'a pas été inutile.

(1) Je traiterai ailleurs ce point important, sur lequel a déjà beaucoup insisté *Monsenhor* Pizarro dans son précieux ouvrage. — Au moment de livrer ce qui précède à l'impression, je lis, dans le rapport fait à l'assemblée législative générale du Brésil, le 7 mai 1846, par le ministre de la justice, M. José Joaquim Torres, les paroles suivantes, que je suis heureux de pouvoir encore ajouter ici : « ... Le manque d'ecclésiastiques « doués des qualités nécessaires pour remplir leur ministère sacré est, « à mes yeux, la principale source du mal; pour y remédier, il me paraît « convenable d'établir des séminaires dotés de fonds suffisants, où puis- « sent être élevés, dès leur jeune âge, ceux qui veulent se consacrer au « sacerdoce. Je ne puis m'empêcher d'insister sur ce point et de le re- « commander à toute votre attention (*Annuario*, 1846, 123). » Je vois avec grand plaisir, dans le même rapport, que le gouvernement brésilien a appelé de Rome 33 missionnaires pour les répandre en diverses provinces. Celle de Goyaz n'est malheureusement pas comprise dans le nombre.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME PREMIER.

VOYAGES

DANS

L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les fois que l'image de ce nouueau monde que Dieu m'a fait voir se représente deuant mes yeux, et que je cōsidéres la serenité de l'air, la diuersité des animaux, la variété des oyseaux, la beauté des arbres et des plantes, l'excellence des fruicts et, brief en général, les richesses dont ceste terre du Brésil est décorée, incontinēt ceste exclamation du Prophète, au Psau. 104, me vient en mémoire :

O Seigneur Dieu, que tes œuures diuers
Sont merueilleux par le monde uniuers!
O que tu as tout fait par grand' sagesse!
Bref la terre est pleine de ta largesse.

(Lery, *Hist.*, 3e édit., 194.)

IMPRIMERIE DE Mme Ve BOUCHARD-HUZARD, RUE DE L'EPERON, 7

VOYAGE

AUX SOURCES

DU RIO DE S. FRANCISCO

ET DANS LA

PROVINCE DE GOYAZ

PAR

M. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES SCIENCES DE PARIS,
CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, DES ORDRES DU CHRIST ET DE LA CROIX DU SUD,
DES ACADÉMIES DE BERLIN, S. PÉTERSBOURG, LISBONNE, C. L. C. DES CURIEUX DE LA NATURE,
DE LA SOCIÉTÉ LINNÉENNE DE LONDRES, DE L'INSTITUT HISTORIQUE
ET GÉOGRAPHIQUE BRÉSILIEN, DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE BOSTON,
DE CELLES DE GENÈVE, BOTANIQUE D'ÉDIMBOURG,
MÉDICALE DE RIO DE JANEIRO, PHILOMATHIQUE DE PARIS,
DES SCIENCES D'ORLÉANS, ETC.

TOME SECOND.

PARIS,

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

RUE HAUTEFEUILLE, 23.

1848

VOYAGE

AUX SOURCES

DU

RIO DE S. FRANCISCO

ET

DANS LA PROVINCE DE GOYAZ.

CHAPITRE XVII.

COMMENCEMENT DU VOYAGE DANS LA PROVINCE DE GOYAZ. — LE VILLAGE DE SANTA LUZIA.

L'auteur passe sur la Serra do Corumbá e do Tocantins. — *Registro dos Arrependidos*. Personnel du *registro*. Sa destination. La solde des militaires du poste extrêmement arriérée. Circonstance qui prouve combien peu l'on voyage dans ce pays. — Plateau de 9 *legoas*. — *Taipa*. — *Fazenda do Riacho Frio*. — Le ruisseau du même nom.— *Morro do Alecrim*. — *Sitio de Garapa*. Moutons; tissus de laine. — — Arrivée au village de *Santa Luzia*. — Fêtes célébrées à l'occasion de la Pentecôte. — De quelle manière les femmes marchent dans les rues. — Portrait de M. João Teixeira Alvarez, curé de Santa Luzia. — Étendue de la paroisse dont ce village est le chef-lieu. — Position de Santa Luzia. Place publique. Églises. Rues; maisons.— Histoire de ce village; abandon des mines; l'agriculture, ressource des habitants; triste état du pays. — *S. João Evangelista*, maison de campagne du curé de S. Luzia. Détails sur des essais de culture. Projet du propriétaire.

J'ai dit que, après avoir suivi à peu près depuis Para-

catú un plateau qui couronne la Serra do S. Francisco e da Paranahyba, j'en étais descendu pour me rendre au Registro dos Arrependidos, sur la limite de Minas et de Goyaz. En entrant dans une nouvelle province, j'allais aussi passer sur un autre diviseur d'eau, la Serra do Corumbá e do Tocantins, que déjà j'ai fait connaître (p. 318), et qui forme un angle avec la Serra do S. Francisco e da Paranahyba.

La maison du *registro*, située à peu près à la jonction des deux chaînes, est assez grande et n'a qu'un étage; elle se compose, à la manière brésilienne, d'un bâtiment principal et de deux ailes fort courtes, entre lesquelles est une sorte de galerie (*varanda*), que couvre le toit prolongé du corps de logis (1). Devant cette maison, on voit un *rancho* fort vaste et ouvert de tous les côtés, comme ceux de la route de Rio de Janeiro à Minas; c'est là que les voyageurs et les caravanes trouvent un abri.

Le personnel du *registro* se compose uniquement (1819) d'un commandant, qui est *alferes* (sous-lieutenant), et d'un soldat, appartenant tous les deux à la compagnie de dragons, d'un *pedestre* (v. p. 349) et d'un employé civil (*fiel*). Ceux qui viennent de Rio de Janeiro avec des marchandises prennent un passe-debout au Registro de Mathias Barbosa (2) et le présentent ici; on pèse les ballots pour savoir si rien n'en a été distrait, et les droits s'acquittent à Villa Boa ou tout autre endroit de la province. Pour s'assurer si les voyageurs qui sortent de Goyaz n'emportent pas des diamants et de l'or en poudre, on les visite également

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 90.

(2) Le *registro* de Mathias Barbosa est le bureau de douane placé sur le chemin de Rio de Janeiro à Minas, sur la limite des deux provinces (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 114).

au Registro dos Arrependidos; formalité bien absurde, puisque les contrebandiers y échapperaient en faisant quelques pas à droite ou à gauche du bureau de douanes. Les marchandises qui, venant originairement de Rio de Janeiro, ont eu d'abord la destination de Minas, et qui, par quelque circonstance, sont ensuite envoyées de cette province à Goyaz, payent les droits au Registro dos Arrependidos, comme si elles ne les avaient pas déjà payés à l'entrée de Minas.

En arrivant au Registro, je présentai mon passe-port au commandant. Il ne visita point mes malles; mais, lorsqu'il aurait pu m'offrir une place dans sa *varanda*, il me laissa aller humblement sous le *rancho* des voyageurs, où je fus dévoré par les puces pénétrantes.

Le lendemain, au matin, il me remit une lettre pour le gouverneur de la province, et me pria d'appuyer la demande qu'il lui faisait. Il y avait trois ans que ce vieillard, son soldat et son *pedestre* n'avaient reçu de solde, et il suppliait le général de ne pas laisser mourir de faim lui et ses camarades.

Avant mon départ (28 mai), il inscrivit mon nom sur son registre; j'y jetai les yeux et je vis que, depuis le 19 de février, il n'était entré personne dans la province de Goyaz, et cependant cette route est celle qui conduit ici de Rio de Janeiro et d'une grande partie de la province de Minas (1819).

Après avoir quitté le Registro dos Arrependidos, je commençai à voyager dans la Serra do Corumbá e do Tocantins, suivant à peu près la direction de l'est, pour me rendre, par les villages de *S. Luzia* et *Meiaponte*, à Villa Boa, la capitale de la province (1).

(1) Itinéraire approximatif du Registro dos Arrependidos au village

Ayant monté un instant, je me trouvai sur un plateau immense, désert, généralement égal, couvert tantôt de pâturages naturels parsemés d'arbres rabougris, tantôt seulement de Graminées, de quelques autres herbes et de sous-arbrisseaux. Parmi les arbres, je signalerai seulement le *Solanum* à fruits gros comme une pomme de calville, que l'on appelle *fruta de lobo* (*Solanum lycocarpum*, Aug. de S. Hil.), et plusieurs Apocynées, entre autres celle qu'on emploie dans le pays comme purgatif, sous le nom de *tiborne* (*Plumiera drastica*, Mart.). Tous les végétaux, alors desséchés par l'ardeur du soleil, avaient une teinte jaune ou grisâtre qui attristait les regards; les fleurs avaient disparu, et l'aspect du pays rappelait celui de la Beauce, quelque temps après qu'on a fait la moisson. L'élégant et majestueux *burity*, qui s'élève dans les fonds marécageux, détruisait seul l'illusion. Tout le monde s'accorde à dire qu'il y a sur ce plateau un grand nombre de bêtes fauves, mais qu'à cette époque de l'année elles se cachent dans les fonds, où l'herbe est encore fraîche. Les oiseaux étaient, lors de mon voyage, également fort rares sur le plateau, car mes gens, qui chassèrent toute une journée, n'en tuèrent que trois.

Je fis 9 *legoas* en deux jours sur cette immense plaine; mais je ne saurais dire si ce fut dans sa plus grande longueur que je la parcourus.

de Santa Luzia :

Du Registro dos Arrependidos à	Taipa, chaumière.	4 legoas.
———	Fazenda do Riacho Frio, habitation.	5
———	Sitio de Garapa, maisonnettes.	2
———	Santa Luzia, village.	4
		15 legoas.

A la fin du premier jour de mon voyage, je m'arrêtai à un *sitio* appelé *Taipa* (pisé) ou *Sitio Novo*, bâti dans un fond marécageux, sur le bord d'une lisière de bois que traverse un ruisseau. Ce *sitio*, habité par deux ou trois familles, se compose de quelques chaumières construites en terre grise et couvertes, les unes en chaume, les autres avec des feuilles de *bority* (1819). Aucune n'a de fenêtre ; les portes qui en ferment l'entrée, légères et sans la moindre solidité, ressemblent à nos jalousies, et sont faites avec des pétioles de feuilles de *bority*, placés verticalement, rapprochés les uns des autres et attachés avec des lianes.

Fatigué par plusieurs longues marches, je passai un jour à Taipa pour me reposer et mettre de l'ordre dans mes collections. Il s'en fallait pourtant que j'y fusse à mon aise. Je partageais avec deux caravanes un *rancho* ouvert de tous les côtés, et, pendant que je changeais mes plantes de papier, j'étais singulièrement incommodé par un vent très-fort qui, depuis plusieurs jours, régnait dans ce pays élevé.

Ce fut le jour suivant que je descendis le plateau. Lorsqu'on y a fait près de 5 *legoas*, le terrain commence à s'incliner; mais, un peu auparavant, il devient caillouteux et d'un rouge obscur : des arbres rabougris, très-différents les uns des autres par leur feuillage, se rapprochent, confondent leurs branches, et le chemin parfaitement uni, qui serpente au milieu d'eux, ressemble à une allée de jardin anglais. Du plateau on descend, par une pente caillouteuse et assez roide, dans un pays plus bas, mais pourtant montueux, et bientôt on arrive à une *fazenda* agréablement située au-dessus du *Riacho Frio*, ruisseau bordé de bois : ce fut là que je fis halte.

La *Fazenda do Riacho Frio* (*fazenda* du ruisseau froid)

est assez considérable pour le pays; cependant la maison du maître, couverte en chaume, diffère à peine de celle des esclaves. C'étaient alors de jeunes personnes et un très-jeune homme qui la possédaient en commun. Mon muletier, José Marianno, vendit aux dames quelques bagatelles; mais, conformément à l'usage établi parmi les femmes honnêtes, elles ne parurent point. Le frère servait d'intermédiaire; il portait les marchandises pour les faire voir, rapportait celles dont on ne voulait pas, et répétait les propositions des acheteuses. Nous n'étions encore qu'à 9 *legoas* de la frontière, et déjà José Marianno fut payé en partie avec de la poudre d'or (vol. I, 366).

Le Riacho Frio prend sa source à peu de distance de la *fazenda* du même nom, et se jette dans le Rio de S. Bartholomeu, que je passai à environ 1 lieue de cette *fazenda*. Le S. Bartholomeu, peu large et guéable au temps de la sécheresse, ne peut être traversé qu'avec des pirogues dans la saison des pluies, et souvent alors ses eaux causent des fièvres intermittentes, probablement parce qu'ayant beaucoup grossi elles entraînent avec elles les eaux stagnantes de quelques marais.

Un peu au delà de cette rivière est un petit poste militaire où jadis on percevait des droits sur les chevaux et les bêtes à cornes qui entraient dans la province. On payait 1,500 reis (8 fr. 37 c.) pour chaque bœuf; mais cet impôt exorbitant, eu égard à la pauvreté du pays, a été supprimé, et, lors de mon voyage, le poste n'avait plus d'autre utilité que de servir d'asile à un vieux soldat qui comptait quarante ans de services.

Un peu plus loin, je montai sur un morne élevé, aride et caillouteux, qui porte le nom de ***Morro do Alecrim*** (le morne

du romarin). Le pays que l'on découvre de son sommet est montueux, sans habitants, sans culture, et alors toute la campagne était desséchée par l'ardeur du soleil.

Comme je voulais, ce jour-là, veille du 1er de juin, célébrer, avec ma petite caravane, l'anniversaire de mon arrivée au Brésil, je ne fis que 2 lieues. Je m'arrêtai au *Sitio de Garapa* (1), qui se compose d'une réunion de chétives maisonnettes. Le propriétaire était allé au village de Santa Luzia pour les fêtes de la Pentecôte; mais je fus très-bien reçu par sa femme. Quand il arriva, il trouva toute sa chambre occupée par mes effets, et cependant il me fit un fort bon accueil. Comme les propriétaires de Riacho Frio, cet homme possédait un petit troupeau de moutons; mais c'était uniquement pour en avoir la laine, car ici on ne mange point la chair de ces animaux. Je vis chez mes hôtes des couvertures qui avaient été faites avec cette laine, et je les trouvai assez fines.

Quant à la petite fête que j'avais voulu célébrer, quelques poulets et du punch en firent tous les frais; je n'avais point alors à me plaindre de mes gens; ils paraissaient contents, il n'en fallait pas davantage pour me rendre aussi heureux que je pouvais l'être.

Au delà de Garapa, je montai sur un petit morne; ensuite le chemin fut toujours parfaitement plat, quoique de

(1) Le mot *garapa* désigne aujourd'hui le jus de la canne à sucre; mais il est certainement indien, et il paraît que les indigènes l'appliquaient jadis aux boissons douces qu'ils faisaient avec du miel. Voici, en effet, comment s'exprime Roulox Barro dans son *Voyage au Brésil*, traduit par Moreau en 1647 : « Les plus gaillards des Tapuies furent chercher du miel sauvage et des fruits, dont ils firent un breuvage qu'on nomme de la grappe. » (Voyez mon *Histoire des plantes les plus remarquables*, etc., I, 190.)

droite et de gauche je visse de petites montagnes. La végétation était toujours la même, le pays également désert, les campagnes également incultes. Je passai plusieurs ruisseaux bordés d'une lisière très-étroite de bois qui conservaient une agréable verdure; ailleurs tout était sec, et il n'y avait qu'un petit nombre de plantes qui eussent encore des fleurs. Enfin, après une journée fort longue et fort ennuyeuse, j'aperçus *Santa Luzía de Goyaz*, village (1) vers lequel je me dirigeais.

J'avais une lettre de recommandation pour le curé; je la lui envoyai d'avance par José Marianno, qui bientôt revint me dire que l'on me préparait la meilleure réception. On achevait de célébrer à Santa Luzia les fêtes de la Pentecôte. Tous les cultivateurs des alentours étaient réunis au village, et, au moment où j'arrivai sur la place publique, des exercices de chevaux (*cavalhada*) allaient avoir lieu. Le curé, M. JOÃO TEIXEIRA ALVAREZ, vint au-devant de moi, et me fit un excellent accueil. Sa maison, située sur la place, était pleine d'hommes qui attendaient que les courses commençassent. On servit du café et des confitures, et l'on se mit aux fenêtres. Bientôt arrivèrent une douzaine de dames; on les fit passer dans le salon (*sala*) qui, à l'instant même, fut évacué par les hommes, et ceux-ci restèrent tous dans un petit vestibule. Cependant les courses de chevaux ne tardèrent pas à commencer. On avait tracé sur la place, avec de la terre blanche, un grand carré autour duquel étaient rangés les spectateurs debout ou assis sur des bancs. Les cavaliers portaient l'uniforme de la garde nationale (*mili-*

(1) POHL (*Reise*, I, 279) donne à Santa Luzia le titre de petite ville. Ce n'était certainement qu'un village (*arraial*) lorsqu'il y passa; c'en était encore un en 1832, mais on en a fait une ville de 1832 à 1836.

cia) ; ils avaient un casque de carton sur la tête, et étaient montés sur des chevaux ornés de rubans; ils se bornèrent à parcourir la place en différents sens, et, dans le même temps, des hommes également à cheval, masqués et déguisés de mille manières, faisaient des farces à peu près semblables à celles de nos paillasses. Pendant ce spectacle assez monotone, je causais avec le curé, et je ne tardai pas à reconnaître qu'il réunissait de l'instruction à beaucoup d'amabilité. Quand les exercices furent finis, chacun se retira, et les dames rentrèrent chez elles. Sans une circonstance extraordinaire, des Brésiliennes de l'intérieur ne seraient certainement pas sorties de jour pour aller ailleurs qu'à l'église. A peu près comme celles de Minas (1), ces femmes s'avançaient aussi lentement qu'il était possible ; enveloppées dans leurs longues capotes d'étoffe de laine, un chapeau de feutre sur la tête, toujours à la file, jamais deux ensemble, roides comme des piquets, levant à peine les pieds, ne regardant ni à droite ni à gauche, et répondant tout au plus par un signe de tête bien léger aux saluts qu'on leur faisait.

Le lendemain, le curé fut très-occupé ; il confessa une foule de cultivateurs qui appartenaient à sa paroisse, mais qui demeuraient à plusieurs journées du village. Ces hommes n'y venaient qu'une fois l'année, et, pour se confesser et faire leurs pâques, ils profitaient de l'occasion des fêtes de la Pentecôte, qui se célèbrent, dans le Brésil, par des réjouissances et avec beaucoup de solennité. J'aurais pu me remettre en route presque aussitôt après mon arrivée; mais depuis si longtemps j'étais privé du plaisir de causer avec

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 122.

un homme instruit, que je me décidai à prolonger mon séjour à Santa Luzia pour jouir de la société du curé. M. João Teixeira Alvarez entendait le latin, le français, l'italien et l'espagnol ; il connaissait la plupart de nos bons auteurs du siècle de Louis XIV et possédait une bibliothèque choisie de plusieurs centaines de volumes, ce qui, dans ce pays, était une grande rareté. Non-seulement il avait des connaissances, il était bon et aimable, mais il offrait, dans le clergé brésilien, une exception remarquable; il était pénétré du véritable esprit de ses devoirs. Il avait coutume de faire des prônes tous les dimanches; il s'attachait surtout à inspirer à ses paroissiens l'amour du travail et usait de toute son influence pour les déterminer à abandonner leurs pratiques vicieuses d'agriculture. Un missionnaire capucin, dont je parlerai plus tard, avait passé quelque temps avant moi par Santa Luzia. Le curé l'avait retenu trois mois chez lui; il lui avait fait faire une mission et l'avait engagé à prêcher surtout contre l'oisiveté. Le missionnaire était entré dans les vues du pasteur; il avait été extrêmement goûté des habitants du pays, et leur avait donné plusieurs idées utiles sur la culture des terres et quelques arts indispensables. Les travaux apostoliques de M. João Teixeira Alvarez ne restaient point sans fruit, car il y avait, assurait-on, plus d'union et de bonne foi à Santa Luzia que dans les autres parties de la province de Goyaz ; les mœurs y étaient meilleures et le concubinage moins ordinaire (1).

(1) Le général da Cunha Mattos dit que, lorsqu'il visita S. Luzia en 1823, pour y passer une revue, il en trouva les habitants beaucoup plus civilisés que toute la population qu'il avait vue depuis Barbacena, et il attribue à leur excellent pasteur cette heureuse différence. Ce dernier lui communiqua, ajoute-t-il, un très-bon mémoire sur la justice de

La paroisse dont Santa Luzia de Goyaz (1) (*arraial de Santa Luzia*) est le chef-lieu comprend (1819) une population de 3 à 4,000 âmes disséminées sur une surface de 50 *legoas* de longueur et 30 dans la plus grande largeur (2). De cette paroisse dépendent deux succursales, *S. Antonio dos Montes Claros*, dont je parlerai bientôt, et *Nossa Senhora da Abbadia*, au village de *Couros* (3).

Très-agréablement situé sur le penchant d'un coteau, au-dessus d'un vallon assez large, Santa Luzia s'étend parallèlement à la rive droite d'un ruisseau appelé *Corrego de Santa Luzia* (4), qui coule au fond du vallon. Dans sa largeur, ce village est divisé, en deux parties inégales, par un autre ruisseau, qui, beaucoup moins considérable que le premier, le grossit de ses eaux.

Extrêmement étroit, le village de Santa Lusia s'élargit pourtant vers le milieu de sa longueur. Là se trouve une place presque carrée, où a été bâtie l'église paroissiale, assez grande, isolée comme le sont, en général, les édi-

S. Luzia (*Itin.*, I, 166 ; II, 159). Il n'est pas à ma connaissance que cet écrit ait été publié.

(1) Le nom de *Santa Luzia* se retrouve dans plusieurs parties du Brésil. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne faut pas, avec un touriste français, écrire *San-Lucia* (Suz., *Souv.*, 273).

(2) Luiz Antonio da Silva e Sousa dit que le district de S. Luzia est borné, au levant, par le *julgado* de S. Rumão, qui dépend de Minas; au couchant, par celui de Meiaponte; au midi, par la justice de Santa Cruz, éloigné de 10 *legoas* du chef-lieu du district; au nord, enfin, par celle de Trahiras, distante de 34 *legoas*, également à partir du village de S. Luzia (*Mem. estat.*, 36).

(3) Ce village, fort misérable, a été bâti sur le plateau qui termine le commencement de la Serra do S. Francisco e do Tocantins.

(4) Pohl ne parle que d'un ruisseau et lui donne le nom de *Rio Vermelho*.

fices religieux dans ce pays et à Minas, passablement ornée à l'intérieur, mais sans plafond. Outre l'église paroissiale (*Santa Rita*), il en existe encore une à chacune des deux extrémités du village. L'une, celle de *Nossa Senhora do Rosario* (Notre-Dame du Rosaire), avait été construite par les nègres, dans le temps où l'on trouvait de l'or en abondance aux alentours du village ; aujourd'hui que le nombre des noirs a beaucoup diminué et que tous ceux qui restent encore, libres ou esclaves, passent leur vie dans l'indigence, leur église tombe en ruines. La seconde église avait été commencée peu de temps avant mon passage, et on la continuait malgré la pauvreté extrême à laquelle étaient réduits les habitants de Santa Luzia (1) ; tant les Brésiliens de l'intérieur sont entichés (1819) de la manie de construire des temples inutiles, manie qui, de l'aveu même des prêtres éclairés, n'a d'autre fondement qu'une vanité puérile.

Il ne faut pas juger des villages du Brésil par les nôtres, qui, en général, n'offrent qu'une triste réunion de chaumières et des rues fangeuses. La plupart des villages de Minas et de Goyaz, qui doivent leur origine à des mines d'or, ont dû être charmants dans le temps de leur splendeur, et Santa Luzia a certainement été l'un des plus agréables : ses rues sont fort larges et assez régulières ; ses maisons, au nombre d'environ trois cents, sont, à la vérité, construites en bois et en terre, et plus petites, plus basses que celles des villages que j'avais traversés jusqu'alors ; mais toutes sont couvertes en tuiles, crépies avec cette terre blanche qu'on nomme *tabatinga* dans l'intérieur du Brésil, et quel-

(1) Elle n'était pas encore achevée en 1823 (Mat., *Itin.*, I, 166).

ques-unes ont à leurs fenêtres des carreaux faits avec du talc aussi transparent que le verre (1).

Des mineurs de Paracatú furent, à ce qu'il paraît, les premiers qui vinrent s'établir (1746) à Santa Luzia (2); ils y trouvèrent en abondance de l'or d'une très-belle couleur au titre de 23 carats et même davantage : bientôt il se forma, dans cet endroit, une réunion considérable d'habitants, et le village de Santa Luzia devint (1757) non-seulement le chef-lieu d'une paroisse, mais celui d'une des justices (*julgados*) de la *comarca* du sud. Les travaux des premiers colons sont suffisamment attestés par les terrains bouleversés qu'on voit sur le bord des deux ruisseaux et tout autour du village. Cependant il arriva ici la même chose que dans une foule d'autres lieux. D'abord on tira de la terre tout l'or que l'on pouvait extraire sans peine; mais les mineurs dissipaient sans prévoyance le résultat de leurs recherches, et lorsque des travaux plus considérables devinrent nécessaires, lorsque l'on commença à éprouver le besoin d'eau et de machines, les fonds et les esclaves manquèrent à la fois : un grand nombre d'habitants s'éloignèrent, et leurs maisons aujourd'hui désertes tombent en ruines. A l'époque de mon voyage, il n'y avait pas à Santa Luzia une seule personne qui s'occupât en grand du travail des mines, et c'est à peine si quatre à cinq nègres créoles allaient encore chercher des paillettes d'or dans les ruisseaux. Ces hommes en ramassent, au temps des pluies, pour environ 4 *vintens* (93 3/4 cent.) par jour; mais, pendant la sécheresse, ils

(1) Ce talc se trouve sur la paroisse de *S. José*, l'une de celles de la *comarca* du nord.

(2) Pizarro et Pohl s'accordent à indiquer le nommé Antonio Bueno de Azevedo comme le fondateur de Santa Luzia.

ont quelquefois de la peine à en réunir pour 1 *vintem* (25 7/16 cent.). Aujourd'hui, à l'exception d'un petit nombre d'ouvriers et de marchands, tous les habitants de Santa Luzia cultivent la terre et ne viennent au village que les dimanches et les jours de fête ; aussi, pendant la semaine, ne voit-on personne dans les maisons ni dans les rues. La découverte des mines d'or a eu l'inconvénient de jeter, loin des côtes et de la capitale, une population considérable qui, maintenant que les mines sont épuisées ou ne pourraient plus être exploitées sans des avances considérables, tombe dans la plus grande indigence (1).

Comme Santa Luzia est situé dans un pays élevé, ses alentours sont favorables non-seulement aux divers genres de culture usités chez les Brésiliens de l'intérieur, mais encore à celle des plantes d'origine caucasique, telles que le froment (2) et surtout les cognassiers. Mais il serait inutile que les colons plantassent du maïs, des haricots, du riz plus qu'il ne faut pour nourrir leur famille ; car, excepté pendant les années de disette, comme celle où je voyageais dans le pays, ces denrées ne peuvent trouver aucun acheteur. Les principaux articles qu'exportent les habitants de Santa Luzia sont des peaux de bêtes sauvages, quelques

(1) « Santa Luzia va en déclinant, dit Mattos (*Itin.*, I, 166), depuis que « les caravanes ont cessé de passer par les *registros* dos Arrependidos « et de S. Marcos » (pour prendre le chemin appelé Picada do Correio de Goyaz). Ce village était tombé dans la plus triste décadence bien longtemps avant qu'on eût songé à faire le nouveau chemin ; mais ses misères doivent avoir augmenté encore, s'il est possible, à présent que les caravanes ne le traversent plus.

(2) M. Pohl dit que l'on ne cultive pas le froment à S. Luzia ; il aura probablement mangé, à Villa Boa, du pain fait avec du blé recueilli sur le territoire de cette paroisse.

cuirs, et surtout des confitures de coings excellentes qui vont jusqu'à Rio de Janeiro. C'est l'éducation du bétail qui fait actuellement la ressource la plus sûre des cultivateurs de Santa Luzia, et ils n'en retirent pas non plus de grands avantages, non-seulement parce qu'ils ne peuvent se dispenser de donner du sel à leurs bêtes à cornes s'ils veulent les conserver (1), mais bien plus encore parce qu'ils sont trop éloignés des marchands pour que ceux-ci viennent les leur acheter. Ils les conduisent à Bambuhy et à Formiga (2) où, si loin de leur pays, ils sont forcés de vendre aux prix qui leur sont offerts; et il est facile de sentir que de tels voyages ne peuvent être entrepris que par les propriétaires qui jouissent encore de quelque aisance.

A la vérité, la terre fournit abondamment tout ce qui est nécessaire à la nourriture frugale des cultivateurs; ils se vêtent habituellement avec les tissus grossiers de coton et de laine qui se fabriquent dans leurs maisons; le sel même leur coûte peu de chose, parce qu'ils l'échangent à S. Rumão contre le sucre et le tafia de leur pays; ils ne connaissent aucune de ces commodités qui, pour nous, sont devenues des besoins, et leurs maisons, même les plus soignées, n'offrent guère d'autres meubles que des bancs de bois et des tabourets couverts avec un cuir. Cependant, quoiqu'il y ait des mines de fer dans leur voisinage, ils achètent tout celui dont ils ont besoin; il n'est aucun homme qui ne

(1) C'est ce qu'on est également obligé de faire à Minas, à moins que le terrain ne soit salpêtré (voyez mes deux *Relations* de voyage déjà publiées).

(2) Comme on l'a vu au chapitre intitulé, *Suite du voyage à la source du S. Francisco. — Les villages de Formiga et de Piumhy*, Formiga est situé dans le *termo* de Tamanduá, province de Minas Geraes. Bambuhy est peu éloigné de Formiga.

veuille avoir un vêtement propre pour les jours de fête, aucune femme qui ne désire porter une robe d'indienne, un collier, des pendants d'oreilles, un mouchoir de mousseline, une capote de laine, un chapeau de feutre, et la vente de ces objets, qui sont ici à des prix exorbitants, suffit pour tirer du pays le peu d'or et de numéraire qui y circule encore. Déjà il n'y a plus à Santa Luzia qu'un très-petit nombre de boutiques mal garnies; tout s'achète à crédit. Les journaliers ont la plus grande peine à se faire payer, quoique leur salaire ne soit que de 600 reis (3 f. 75 c.) par semaine; et des nègres créoles me disaient qu'ils aimaient mieux recueillir dans le ruisseau de Santa Luzia un seul *vintem* d'or (0 f. 23 1/2) par jour que de se louer pour 4 *vintens* (94 cent.) chez les cultivateurs, qui s'acquittent en denrées dont il est impossible de se défaire. Certains colons sont tombés dans une si grande indigence, qu'ils restent des mois entiers sans pouvoir saler leurs aliments, et, quand le curé fait sa tournée pour la confession pascale, il arrive souvent que toutes les femmes d'une même famille se présentent l'une après l'autre vêtues du même habillement.

La paresse a beaucoup contribué à faire tomber dans la misère les cultivateurs de cette contrée; mais la misère qui les abrutit et les décourage doit nécessairement, à son tour, augmenter leur apathie : celle-ci est arrivée, chez plusieurs d'entre eux, à un tel degré, que, pouvant disposer à peu près de toute la terre qui leur convient, ils n'en cultivent pas même assez pour leurs besoins. J'ai tracé la peinture fidèle des maux de ce pays; dans le chapitre précédent, j'ai indiqué les remèdes qui m'ont paru les moins inefficaces : puisse ma faible voix être entendue et l'administration s'occuper enfin, avec quelque bienveillance, d'un

peuple dont elle ne semble s'être souvenue, jusqu'ici (1819), que pour le pressurer!

Quand je voulus partir de Santa Luzia, pour me rendre au village de Meiaponte, et de là à Villa Boa, le bon curé me dit qu'il pouvait y avoir environ 6 *legoas* et demie du chef-lieu de sa paroisse à la halte la plus voisine, et, comme cette marche eût été extrêmement longue pour un seul jour, il me décida à me rapprocher de 1 lieue et demie, en allant coucher à sa maison de campagne (1).

Depuis la ville de S. João del Rei, je n'avais vu que des *fazendas* presque toutes mal tenues ou des *sitios* plus misérables encore; la *chacara* (2) de *S. João Evangelista* était véritablement une maison de campagne. Située sur une pente douce, au milieu d'un *campo*, elle se composait d'un bâtiment commode et d'un vaste jardin arrosé par un ruisseau. Ce jardin contenait principalement une plantation de cotonniers, une autre de bananiers, un petit champ de cannes à sucre et des caféiers qui, contre l'usage du pays, étaient alignés avec une parfaite régularité. J'y vis aussi des

(1) Itinéraire approximatif du village de Santa Luzia à celui de Meiaponte :

De S. Luzia à	S. João Evangelista, maison de campagne.	1 1/2 legoa.
—	Ponte Alta, habitation.	5
—	S. Antonio dos Montes Claros, village.	3 1/2
—	Fazenda dos Macacos, habitation.	3
—	Lage, en plein air, sur le bord d'un ruisseau.	4
—	Corumbá, village.	3
—	Meiaponte, village.	3
		23 legoas.

(2) Le mot *chacara* indiquait, chez les Indiens, leurs mesquines plantations, et, par une singulière extension, les Portugais-Brésiliens l'ont transporté aux maisons de campagne les plus élégantes.

cognassiers, des pommes de terre qui réussissaient fort bien et des melons presque aussi bons que ceux de France. A l'aide du *Traité de la culture des terres* de Duhamel, le curé avait fait faire une charrue dont il se servait pour cultiver des terres dont s'était emparé le *capim gordura*. Les colons du voisinage avaient tous prétendu que la canne à sucre ne viendrait point dans l'endroit découvert où il l'avait plantée ; mais sa terre avait été préparée avec la charrue, il y avait fait mettre un peu de fumier, et la canne était devenue superbe. Le curé avait aussi fait faire un joug différent de ceux du pays et des herses ; enfin il élevait des bêtes à cornes, et avec la laine d'un troupeau de moutons assez considérable on fabriquait, dans sa maison, des chapeaux dont il trouvait un facile débit (1).

Sa famille, qu'il soutenait, était fort nombreuse : outre sa mère, il avait encore chez lui des sœurs, plusieurs nièces, un frère estropié, et sa maison de campagne était un asile qu'il voulait leur laisser ; mais son plan avait encore une utilité plus générale. Ainsi que j'ai déjà eu occasion de le dire, le nombre des jeunes gens est, dans ce canton, beaucoup moindre que celui des jeunes filles, et celles-ci

(1) Si l'on pouvait décider les mendiants valides (voyez le chapitre suivant) et les vagabonds (*vadios*) à travailler, le canton de Santa Luzia serait très-propre à l'établissement de quelques fabriques ; car, dans les années communes, les vivres y sont à des prix très-modiques, ce qui est la conséquence nécessaire du peu de rapports qu'entretient ce pays avec les autres contrées, de la fertilité du sol et de la rareté de l'argent. La farine, le riz, le ricin s'y vendent (1819) 600 reis (3 fr. 75) l'alqueire, et l'alqueire de ce pays est d'un tiers plus grand que celui de Minas, qui lui-même est plus grand que celui de Rio de Janeiro ; le maïs se paye 300 reis (1 fr. 87) l'alquiere, le sucre 1,500 reis (9 fr. 37) l'arrobe (14 kilog. 7 hectog.), le lard 1,800 reis (11 fr. 25) l'arrobe, la viande fraîche 600 reis (3 fr. 75), la sèche 1,500 reis (9 fr. 37).

se trouvent exposées à tous les dangers de la misère et de la séduction. M. João Teixeira avait le projet de faire de sa *chacara* une maison de retraite non-seulement pour ses nièces et ses sœurs, mais encore pour les jeunes personnes bien nées qui voudraient se joindre à elles. On devait y mener une vie commune en suivant une règle fixe, mais sans prononcer aucun vœu; les exercices devaient être très-variés et le travail en faire la base principale.

Il y a déjà longtemps que mon ami le docteur Pohl a payé un juste tribut d'éloges au curé de Santa Luzia. J'aurais été heureux de m'unir plus tôt à lui; de tristes circonstances ne me l'ont pas permis. Si ces feuilles peuvent tomber entre les mains de M. João Teixeira Alvarez, il verra que les deux étrangers qu'il a reçus sous son toit ont conservé le souvenir de ses vertus, et que les hommes honnêtes de toutes les nations, unis par les liens d'une douce fraternité, savent se comprendre, s'estimer et s'aimer. Si la Providence a enlevé ce digne pasteur à son troupeau, que nos louanges, après des motifs plus élevés, excitent ses confrères et ses successeurs à suivre son exemple!

CHAPITRE XVIII.

S. ANTONIO DOS MONTES CLAROS. — LE VILLAGE DE CORUMBÁ. — LES MONTES PYRENEOS. — LE VILLAGE DE MEIAPONTE.

Le pays situé au delà de S. João Evangelista. — Les *queimadas*. Cause de la floraison hâtive des plantes qui y croissent.— *Fazenda* de *Ponte Alta*. — Pays situé au delà de cette *fazenda*. Un *Vellosia* fort remarquable. — *Morro do Tiçao*.— Le village de *S. Antonio dos Montes Claros*. Sa chapelle. Son unique maison. — Pays situé au delà de S. Antonio.— *Ribeirão dos Macacos*. Pauvreté. La manière dont s'acquitta un acheteur. — Pays situé au delà de Macacos. Le Palmier appelé *andaiá*. Végétation. — Une halte en plein air. — Longueur des lieues. — Le village de *Corumbá*. Visite de deux ecclésiastiques. — Excursion aux *Montes Pyreneos*. Description détaillée de ces montagnes. — L'auteur s'égare. Il revient à Corumbá. — Pays situé entre Corumbá et le village de *Meiaponte*.— Ce village. Visite au commandant, puis au curé. Situation de Meiaponte. La paroisse dont il est le chef-lieu. Ses maisons; ses rues; ses églises. Vue que l'on découvre de la place publique. Écoles. Hospice des frères du tiers ordre de S. François. Salubrité. — Histoire du village de Meiaponte. — Les habitants actuels, pour la plupart agriculteurs. Le tabac et le lard objets d'exploitation. Culture du cotonnier. Raisins excellents. — Mendicité. — Chaleur excessive. — L'abbé LUIZ GONZAGA DE CAMARGO FLEURY.

Entre la *chacara* de S. João Evangelista et la *fazenda* de *Ponte Alta*, qui en est éloignée de 3 *legoas*, et où je fis halte, je traversai, comme entre Garapa et Santa Luzia (*v.* le chapitre précédent), un pays parfaitement plat, ayant,

à droite et à gauche, de petites montagnes. Celles-ci sont des contre-forts des *Montes Claros*, dont je parlerai bientôt, comme ces derniers sont eux-mêmes des contre-forts des *Montes Pyreneos* (1); ou, pour mieux dire, dans ces hauteurs plus ou moins remarquables, on ne doit voir que des portions du grand diviseur des eaux du nord et du sud, la Serra do Corumbá et do Tocantins.

A l'exception d'une maisonnette qui me parut déserte, je ne vis, dans toute ma journée, aucune habitation, je ne rencontrai aucun voyageur, je n'aperçus aucune trace de culture, ni même une seule bête à cornes. Le pays offre toujours la même alternative de *campos*, à peu près uniquement couverts d'herbes, et d'autres *campos* où, au milieu des Graminées, s'élèvent des arbres rabougris et tortueux (*taboleiros cobertos*, *taboleiros descobertos*). Depuis longtemps je ne voyais plus le *capim frecha*, cette Graminée qui caractérise les gras pâturages du midi de la province de Minas; cependant ceux du canton que je parcourais alors sont aussi très-bons, et, malgré la sécheresse qu'il faisait depuis si longtemps, l'herbe y conservait une assez belle verdure. Les fleurs étaient toujours aussi rares; cependant j'en trouvai un assez grand nombre dans une *queimada*, nom que l'on donne, comme je l'ai dit ailleurs (2), aux pâturages récemment incendiés.

A peine l'herbe d'un *campo naturel* a-t-elle été brûlée, qu'au milieu des cendres noires dont la terre est couverte il paraît çà et là des plantes naines, souvent velues, dont les feuilles sont sessiles et mal développées, et qui bientôt

(1) Pohl, *Reise*, I, 285.

(2) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 277.

donnent des fleurs. Pendant longtemps, j'ai cru que ces plantes étaient des espèces distinctes, particulières aux *queimadas*, comme d'autres appartiennent exclusivement aux taillis qui remplacent les forêts vierges ; mais un examen attentif m'a convaincu que ces prétendues espèces ne sont que des individus avortés d'espèces naturellement beaucoup plus grandes et destinées à fleurir dans une saison différente. Pendant la sécheresse, époque de l'incendie des *campos*, la végétation de la plupart des plantes qui les composent est, en quelque sorte, suspendue, et celles-ci n'offrent que des tiges languissantes ou desséchées. Cependant il doit arriver ici la même chose que dans nos climats; durant cet intervalle de repos, les racines doivent se fortifier et se remplir de sucs destinés à alimenter des pousses nouvelles, comme on en voit un exemple frappant chez la Colchique et chez nos Orchidées. Dans les *queimadas*, l'incendie des tiges anciennes détermine le développement des germes ; mais, comme les nouvelles pousses paraissent avant le temps, et que les réservoirs de sucs destinés à les nourrir ne sont pas encore suffisamment remplis, les feuilles se développent mal ; le passage de celles-ci à la fleur se fait rapidement, et cette dernière met bientôt un terme à l'accroissement de la tige (1). Comme je l'ai déjà fait ailleurs, j'engagerai les botanistes qui décrivent les plantes du Brésil d'après des herbiers à faire des efforts pour rapprocher des véritables espèces les avortons singuliers que produisent les *queimadas*, et à ne pas céder à la

(1) Voyez mon *Introduction à l'Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*, et mon *Tableau géographique de la végétation primitive dans la province de Minas Geraes* (*Nouvelles annales des voyages*, 1837).

puérile vanité de les indiquer avec des noms nouveaux comme espèces distinctes (1).

La *fazenda* de *Ponte Alta* (pont élevé) (2) où je fis halte, ainsi qu'on l'a vu tout à l'heure, est située sur le bord d'un ruisseau qui porte le même nom qu'elle : comme tant d'autres habitations, elle tombait alors en ruine.

Le pays que je parcourus, après l'avoir quittée, est encore désert; mais il cesse d'être plat et devient montueux : ce sont là (3) les *Montes Claros* (montagnes claires), dont j'ai déjà dit quelques mots.

Ce fut dans ces lieux élevés que, pour la première fois, je vis, parmi les plantes, des *campos cobertos* et des *campos descobertos*, cette monocotylédone arborescente si pittoresque, si caractéristique dont j'ai parlé dans le tableau général de la province, ce singulier *Vellosia* qui se bifurque plusieurs fois, et dont les rameaux, revêtus d'écailles, se terminent par une belle fleur que protége une touffe de feuilles linéaires, courbées comme les branches des saules pleureurs et agitées par le plus léger vent.

Du haut d'un morne assez élevé qu'on nomme *Morro do Tição* (le morne du tison), j'aperçus, dans le lointain, les deux pics qui couronnent les Montes Pyreneos. Sur le même morne, j'aperçus aussi la chapelle de *S. Antonio dos Montes Claros*, qui en est éloignée d'environ un quart de lieue; et, après avoir passé un ruisseau qui porte le même nom que cette chapelle, je fis halte à une maison qui en est peu éloignée.

Le *Rio de S. Antonio dos Montes Claros*, qui prend sa

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 277.

(2) Ce n'est point *Ponte Alto*, comme a écrit le docteur Pohl.

(3) Pohl, *Reise*, I.

source à 8 *legoas* de la chapelle et se jette dans le *Corumbá*, arrose des terrains aurifères. Autrefois on tira beaucoup d'or des environs de S. Antonio (1) ; mais, faute de bras, les lavages ont été abandonnés, et le village de *S. Antonio dos Montes Claros* se trouve réduit aujourd'hui à l'expression la plus simple, à la chapelle et la maison dont j'ai parlé tout à l'heure (2).

Cette chapelle est fort petite, et pourtant elle est une des trois succursales qui dépendent de l'immense paroisse dont le village de Santa Luzia est le chef-lieu. Le curé y venait dire la messe deux fois dans l'année, à l'époque de la fête du patron, et lorsqu'il faisait sa tournée pour confesser ses paroissiens.

Le propriétaire de la maison où je fis halte, et qui constitue tout le village, avait autrefois une boutique; mais il avait été obligé de renoncer à son commerce, parce que personne ne le payait, et, lors de mon voyage, il se bornait à vendre aux caravanes le maïs dont elles avaient besoin.

Au delà de S. Antonio dos Montes Claros, je continuai à traverser un pays montueux, inculte et désert, où des lisières de bois fort étroites bordent les ruisseaux, et où le même *Vellosia* se montre encore dans les deux sortes de pâturages naturels qui se partagent la campagne.

(1) Pizarro dit (*Mem.*, IX, 213), d'après les habitants de ce canton, que l'on trouve des parcelles d'or dans les entrailles de tous les animaux qui y ont été nourris. Si le fait est vrai, il faut supposer qu'il existe dans le pays des terrains tout à la fois salpêtrés et aurifères; car l'or ne peut passer dans les tiges et les feuilles des plantes, et l'on sait que le bétail mange avec délice la terre imprégnée de salpêtre.

(2) S. Antonio n'a pas plus que S. Luzia (1819) le titre de ville dont l'honore le docteur Pohl.

Sur plusieurs mornes assez élevés, j'eus le plaisir d'admirer une vue fort étendue, principalement sur celui qui porte le nom de *Morro da Pedra Branca*, parce qu'il est couvert de fragments de pierres blanches.

Après avoir descendu ce morne, je passai bientôt un ruisseau qui porte le nom de *Ribeirão da Antinha* (torrent du petit tapir) (1), sur le bord duquel je vis quelques misérables chaumières qui tombaient en ruine.

A environ 1 lieue de cet endroit, je fis halte près d'un autre ruisseau appelé *Ribeirão dos Macacos* (torrent des singes), qui prend sa source à 5 lieues de là, plus ou moins, et est un des affluents du Rio Corumbá. Ici, comme au Ribeirão du petit tapir, il y avait quelques chaumières en ruine que l'on décorait du nom de *Fazenda dos Macacos*, et dont aujourd'hui il n'existe probablement plus de vestige. José Marianno offrit ses marchandises au maître de la maison ; mais on lui répondit qu'on n'avait pas d'argent : la plupart des habitants de la paroisse de Santa Luzia auraient pu, avec vérité, faire la même réponse.

Le propriétaire de Macacos fut, du moins, plus discret que celui d'une autre maison où je fis halte dans ce voyage. Ce dernier m'avait offert ses poules, du papier, son déjeûner; il voulut absolument m'accompagner une partie du chemin : il me faisait toute sorte d'offres, il devait m'envoyer des plantes, des peaux de serpent, je ne sais quoi encore. Tant de politesses m'avaient d'abord étonné; mais elles cessèrent de me surprendre, quand je sus que cet homme avait eu l'adresse de se faire vendre quelques marchandises à crédit par José Marianno. Ayant aussi peu

(1) Da Cunha Mattos écrit (*Itin.*, I, 189) *Ribeirão das Antinhas*.

d'argent que le reste de ses compatriotes, il avait cherché à s'acquitter en compliments; nous n'entendîmes plus parler de lui, ni de ses plantes, ni de ses peaux de serpent.

Nous étions alors au mois de juin et dans un pays fort élevé; la nuit que nous passâmes à Macacos fut extrêmement froide, et, à six heures du matin, le thermomètre n'indiquait encore que 5 degrés 1/2 R.

Au delà de Macacos, le pays continue à être montueux, désert, sans bestiaux et sans culture.

A environ 1 lieue de cette chétive *fazenda*, je vis quelques chaumières à demi ruinées sur le bord d'un ruisseau, qui porte le nom de *Ribeirão da Ponte Alta* (torrent du pont élevé); ensuite, pendant toute la journée, je n'aperçus pas le plus léger vestige du travail de l'homme.

Depuis la frontière jusqu'ici, les bouquets de bois (*capões*) avaient été beaucoup plus rares dans les *campos* qu'ils ne le sont dans ceux de la province des Mines; au delà de Macacos, ils deviennent plus communs, probablement parce que les enfoncements où ils ont coutume de croître sont plus nombreux, plus profonds, mieux abrités et plus humides. J'eus le plaisir de retrouver, dans ces bois, le palmier élégant appelé *andaiá*, que j'avais déjà vu en commençant mes voyages et que j'ai décrit ailleurs (1); ce palmier dont la tige, en grande partie couverte d'écailles, semble s'évaser de la base au sommet, dont les longues feuilles ailées, vertes d'un côté, blanchâtres de l'autre, se recourbent comme un immense plumet, et, ne présentant qu'un de leurs bords à l'épaisseur du tronc, vacillent au moindre vent; dont les cocos, gros comme des pommes, pendent en longs régimes,

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 103.

accompagnés d'une spathe qui ressemble à une nacelle.

Ailleurs que dans les bois, la végétation offre toujours la même alternative, et dans un très-grand nombre de *campos* se montre encore le *Vellosia* arborescent que j'ai signalé déjà comme caractérisant ces lieux élevés. Tantôt il occupe à lui seul des espaces considérables ; tantôt quelques arbres rabougris poussent de loin en loin, au milieu des tiges de cette singulière monocotylédone; ailleurs, les arbres rabougris ne lui laissent plus qu'une faible place : c'est cette plante qui, comme je l'ai déjà dit, établit la plus grande différence entre les *campos* de ce canton et ceux de la province des Mines. D'ailleurs, on retrouve ici les mêmes *Qualea* qu'à Minas, le *Vochysia* n° 502, la Gentianée n° 206, si commune dans tous les *campos*, l'*Hyptis* n° 157, la Composée 453, le Liseron si connu comme purgatif, sous le nom de *velame*, le *pequi* (*Caryocar brasiliensis*, Aug. de S. Hil., Juss., Camb.) (1), le *tamboril*, qu'on appelle ici *vinhatico do campo*, le *barba timão*, l'Aurantiacée? n° 632, le *pacari* (*Lafoensia Pacari*, Aug. de S. Hil.), l'Acanthée n° 612, le *quina do campo* (*Strychnos pseudoquina*, Aug. de S. Hil., *Pl. us.*), etc.

A peu de distance de Macacos, je passai une petite rivière qui coule parfaitement limpide sur un lit de sable, et qu'on appelle pour cette raison *Ribeirão das Areas* (torrent des sables); c'est cette rivière, l'un des affluents du Corumbá, qui sépare la paroisse de Santa Luzia de celle de Meiaponte.

(1) J'écris ici le nom vulgaire de ce petit arbre comme il l'a été, d'après mes notes, dans le *Flora Brasiliæ meridionalis*; mais je ne sais trop si, d'après la manière dont on le prononce, il ne serait pas mieux d'écrire *piqui*. C'est certainement le même arbre que Cazal a indiqué sous le nom de *Piquihá* (*Cor.*, I, 114).

Il est vraisemblable que le Ribeirão das Areas et les trois ruisseaux que j'avais passés auparavant grossissent au temps des pluies d'une manière très-sensible, et c'est là ce qui, sans doute, leur a fait appliquer le nom de torrent (*ribeirão*) (1).

Comme il n'existe pas une seule chaumière dans un espace de 6 à 7 *legoas*, depuis le Ribeirão da Ponte Alta, dont j'ai déjà dit deux mots, jusqu'au village de Corumbá, je pris le parti, après une marche de 4 *legoas*, de faire halte dans un bois, sur le bord d'un ruisseau, au lieu appelé *Lage* (pierre mince). Mes malles furent placées dans une espèce de salle couverte de gazon et entourée de grands arbres; le temps était si beau, que nous ne fîmes pas même de baraques pour nous garantir pendant la nuit.

On ne compte que 3 *legoas* de Lage au village de Corumbá, où je fis halte; mais, si j'en juge par le temps que je mis à les parcourir, il doit y avoir bien davantage. En général, les lieues de ce pays sont d'une longueur extrême, comme cela arrive toujours pour les mesures de distance dans les contrées désertes, où l'on est accoutumé à parcourir des espaces considérables pour la plus petite affaire.

Entre Lage et Corumbá, le pays ne change point, si ce n'est que l'on voit sur le flanc des mornes un assez grand nombre de bouquets de bois. Nulle part on n'aperçoit un pied de maïs, de riz ou de coton, et les alentours du village de

(1) Pohl, qui a traversé ce canton dans la saison des eaux, dit positivement (*Reise*, I, 286) que souvent le Ribeirão das Areas grossit tout à coup de telle façon, qu'il devient impossible de le passer. D'ailleurs les noms de *Rio de Areas* et *Rio Areas*, que le même auteur donne à la rivière dont il s'agit, sont évidemment erronés, car la langue portugaise repousse leur composition.

Corumbá ne paraissent pas moins incultes que les lieux les plus éloignés de toute habitation. Le chemin est si peu fréquenté, que, sur le bord des ruisseaux, le *capim gordura* en a fait presque entièrement disparaître la trace.

Avant d'arriver à Corumbá, j'envoyai José Marianno demander un gîte au desservant, qui lui indiqua une maison inhabitée, comme il y en a tant dans tous les villages qui ont été peuplés par des mineurs. J'avais à peine pris le thé, que je reçus la visite du curé de Meiaponte et d'un autre ecclésiastique qui étaient venus se promener à Corumbá. Comme tous les habitants du pays, ces messieurs se plaignaient amèrement de la falsification de l'or, de la dîme et de l'abandon dans lequel le gouvernement laissait cette malheureuse province.

Le petit village de Corumbá a la forme d'un triangle et est situé sur le penchant d'une colline, au-dessus de la rivière qui lui donne son nom. Ses rues sont larges, ses maisons petites et extrêmement basses.

Des mineurs s'étaient fixés dans cet endroit pour exploiter les bords aurifères du Corumbá. Après leur mort et celle de leurs esclaves, le travail des mines, devenu probablement plus difficile, fut entièrement abandonné, et les habitants du village tombèrent dans l'indigence. La plupart de ceux d'aujourd'hui sont des ouvriers qui travaillent pour les cultivateurs du voisinage, et ordinairement ne sont payés qu'en denrées. Les femmes filent du coton, et, pour salaire, ne reçoivent non plus que les produits du sol. Corumbá jouit cependant d'un très-grand avantage; on estime beaucoup le tabac de ses alentours, qui sont fort élevés, et on le porte dans plusieurs des villages de la province.

Corumbá est une succursale (*capella*) qui dépend de la

paroisse de Meiaponte, dont le chef-lieu en est éloigné de 3 *legoas*. Ici je donne à ce chétif village son nom en quelque sorte légal; mais, dans le pays, on ne le connaît que sous celui de *Capella*, et l'on réserve le nom d'*Arraial* pour le village de Meiaponte.

Le Rio Corumbá est ici très-près de sa source, et on peut le passer à gué; mais il devient bientôt une des rivières les plus considérables de la province, et, après avoir coulé du nord au sud-ouest, il va se réunir au Paranahyba.

J'ai déjà dit que du Morro do Tição j'avais aperçu les deux sommets des Montes Pyreneos (1), montagnes qui forment la partie la plus élevée de la Serra do Corumbá e do Tocantins, et où naissent plusieurs rivières importantes, entre autres le Corumbá et les premiers affluents du gigantesque Tocantins. Depuis le Morro do Tição, je m'étais toujours rapproché de ces montagnes; à Corumbá, je n'en étais plus qu'à 2 *legoas* : je voulus y aller herboriser. Je pris dans le village un nègre pour me servir de guide, et je me mis en route accompagné de Marcellino, mon *tocador*.

Le pays que nous traversâmes jusqu'aux Pyreneos est montueux et ne diffère point, pour la végétation, de celui que j'avais parcouru les jours précédents.

(1) Je suis ici l'orthographe de trois écrivains dont l'autorité est fort respectable, Cazal, Martius et Mattos; mais je crois qu'il serait mieux d'écrire *Pirineos*, comme Pizarro, ou *Perineos*, comme Luiz Antonio da Silva e Sousa, parce que c'est ainsi qu'on prononce dans le pays, et que le voyageur doit surtout consulter l'usage quand il indique des noms qui, jusqu'à lui, avaient été fort peu écrits ou ne l'avaient point été encore. Est-il bien vraisemblable, d'ailleurs, que les anciens Paulistes, qui avaient tout au plus quelque légère idée de la géographie du Portugal, aient réellement voulu appliquer le nom de *Pyrénées* à des montagnes du pays de Goyaz? Il est évident que, dans tous les cas, on ne doit point, avec Pohl, écrire *Pyrenaeos*.

Nous fîmes environ 2 *legoas*, et, après avoir passé plusieurs ruisseaux, nous parvînmes au pied de ces montagnes.

Il ne faut pas se les représenter telles que ces pics majestueux si communs dans quelques parties de l'Europe, ni même l'Itacolumi, le Papagaio ou la Serra da Caraça; elles sont fort élevées, sans doute, mais elles doivent une partie de leur hauteur au pays, déjà très-élevé lui-même, où elles sont situées, et, depuis leur base jusqu'à leur sommet, leur élévation est réellement peu considérable.

Vues de leur pied, lorsqu'on vient de Corumbá, elles présentent deux terrasses qui s'élèvent l'une au-dessus de l'autre, et dont la supérieure semble soutenue par des rochers. Nous montâmes sur la première, où, dans un terrain sablonneux et uniquement couvert d'herbes, je recueillis quelques plantes intéressantes. Bientôt nous revîmes les deux sommets que j'avais déjà aperçus sur le Morro do Tição, et qui, depuis quelque temps, avaient cessé de se montrer. Nous traversâmes des pâturages naturels, où le terrain est tantôt sablonneux et tantôt d'une qualité très-bonne; dans quelques endroits élevés, des arbres rabougris se montrent au milieu des roches, et le majestueux *burity*, fidèle à sa localité favorite, orne encore ici les fonds marécageux.

Bientôt nous passâmes le Rio Corumbá, qui, en cet endroit, a fort peu de largeur, et nous trouvâmes sur ses bords quelques restes d'une maison; celle-ci avait appartenu à un mineur qui employait ses esclaves à chercher de l'or dans le lit de la rivière, mais on avait fini par l'abandonner. Autour des ruines de cette maison, croissait en abondance le *capim gordura*, que l'on peut mettre au rang

de ces plantes qui s'attachent aux pas de l'homme ; entre Macacos et Lage, je l'avais vu sur le bord des ruisseaux, partout où s'arrêtent les voyageurs.

Après avoir passé le Corumbá, nous trouvâmes un petit ruisseau qui s'y jette et qu'on appelle *Cocá*. Son lit était embarrassé par des amas de cailloux, triste reste du travail des premiers chercheurs d'or.

Mon guide m'avertit que les *carrapatos* étaient extrêmement communs dans cet endroit et m'engagea à monter à cheval afin de les éviter. Malgré cette précaution, mon pantalon fut couvert en un instant de ces odieux insectes; mais je m'en débarrassai bientôt en donnant de petits coups sur mes vêtements avec une baguette couverte de feuilles (1). Probablement on avait fait paître jadis, dans cet endroit, des mulets ou des chevaux, car c'est principalement dans les lieux où vivent ces animaux et dans le voisinage des habitations que se trouvent les *carrapatos*.

De l'autre côté du Cocá, nous trouvâmes une pauvre

(1) C'est le moyen que j'ai indiqué lorsque, pour la première fois, j'ai parlé des *carrapatos*, dont la piqûre est, comme je l'ai dit, extrêmement douloureuse (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro, etc.*, I, 322 ; II, 296, 450).

J'ai ajouté que les *carrapatos grandes* et les *carrapatos miudos* des Brésiliens me paraissaient ne former qu'une espèce dans deux états différents. Pohl a indiqué deux sortes de *carrapatos*, *Ixiodes americanus* et *Ixiodes collar* : la première correspondrait-elle aux *carrapatos grandes*, et la seconde aux *miudos*, ou y aurait-il réellement deux espèces distinctes comprenant chacune des *grandes* et des *miudos*, c'est-à-dire des individus que leur âge rend différents surtout par la grandeur ? C'est ce qu'on apprendra difficilement peut-être par les collections ; des observateurs sédentaires éclairciront sans doute un jour ce point d'histoire naturelle. Quoi qu'il en soit, M. Gardner, bon observateur, pense qu'il n'y a, comme je l'ai écrit moi-même, qu'une espèce de *carrapatos* (*Travels*, 293).

chaumière, et je m'y arrêtai afin d'avoir, le lendemain, tout le temps nécessaire pour monter jusqu'au point le plus élevé de la montagne; cette chaumière était habitée par un vieux nègre libre, qui y vivait seul et allait chercher, pour subsister, un peu de poudre d'or dans le ruisseau voisin. « Il y a, me disait-il, d'excellentes terres dans la montagne; plusieurs *campos* seraient même favorables à la culture du manioc, mais je ne suis plus assez jeune pour me mettre à bêcher la terre. » Sa chétive demeure annonçait une extrême misère.

Mon guide m'avait quitté lorsque nous étions arrivés chez le vieux nègre, mais il m'avait promis de revenir le lendemain; il arriva effectivement après s'être fait longtemps attendre, et nous nous remîmes en marche. Bientôt, cependant, je m'aperçus que cet homme ne connaissait pas la partie de la montagne où nous étions, et nous fûmes obligés de nous diriger vers les sommets les plus élevés, sans suivre de route certaine.

Pendant longtemps, nous côtoyâmes le ruisseau de Cocá, dont les bords ont été autrefois fouillés par les mineurs et offrent partout des monceaux de cailloux, résidu des lavages.

A l'exception de quelques sommets couverts de rochers anguleux qui semblent brisés artificiellement et sont entassés sans ordre, toute la partie des Montes Pyreneos que je parcourus offre un terrain assez égal. On voit tantôt des pâturages sablonneux où ne croissent que des herbes, tantôt des bouquets de bois, et dans les fonds, qui sont toujours marécageux, l'élégant *bority*.

Enfin nous parvînmes au pied des pics les plus élevés; il y en a deux principaux, ceux que j'avais déjà aperçus du

Morro do Tição. Presque égaux en hauteur, ils présentent chacun un cône dont l'arête est fort oblique, et sont entièrement couverts de pierres et de rochers anguleux jetés sans ordre, et entre lesquels croissent un grand nombre d'arbrisseaux et d'arbres rabougris. Il me fallut environ un quart d'heure pour parvenir au sommet de l'un des deux : là une immense étendue de pays désert et inculte s'offrit à mes regards; mais malheureusement le nègre chargé de me guider était trop ignorant pour me dire le nom des montagnes que j'apercevais et des points les plus remarquables. Des rochers de peu de largeur terminent ce pic, et au milieu d'eux s'élèvent des *canela d'Ema* (*Vellosia*) à demi desséchés et couverts de lichens.

Dans toute cette excursion, je ne recueillis qu'un petit nombre de plantes que je n'eusse point encore, et je ne vis aucun oiseau, si j'en excepte deux très-grands qui planaient au-dessus des rochers, comme pour tâcher de découvrir leur proie.

Après être descendus de la montagne (1), nous nous mîmes en route et parcourûmes, pour retourner à Corumbá, un terrain assez égal. Au milieu des herbes qui le couvrent, croît en abondance une Mimosée (n° 715), dont la tige, un peu farineuse et d'un roux blanchâtre, est haute de 4 à 5 pieds, et dont les rameaux nombreux, chargés de fleurs roses, forment une tête hémisphérique.

(1) D'après tout ce que je viens de dire sur les Montes Pyreneos, on voit que l'on a complétement trompé le docteur Pohl quand on lui a persuadé que des forêts vierges rendaient ces montagnes inaccessibles; je suis sûr aussi que, si le général da Cunha Mattos avait eu occasion de les gravir, il n'aurait pas écrit (*Itin.*, I, 170) qu'une végétation majestueuse s'élève jusqu'à leur sommet.

Occupé à chercher des plantes, je ne m'apercevais pa que nous nous écartions de la direction du village. Cependant, comme le jour commençait à baisser, je m'avisai de demander à mon guide à quelle distance nous étions de Corumbá. Probablement à 3 *legoas*, me répondit-il; mais nous allons bientôt trouver une maison. Je ne pus m'empêcher de faire à cet homme quelques reproches, car il était évident qu'il nous avait égarés. Nous continuâmes à marcher, et bientôt nous aperçûmes la petite habitation qui m'avait été annoncée. Une négresse se présenta à la porte, et, n'ayant nulle envie de nous recevoir, elle m'assura qu'il n'y avait que 1 lieue de là jusqu'au village. Honteux de s'être trompé de chemin, le guide, avec cette inconsistance qui est le partage des hommes de sa couleur, se rétracta aussitôt de ce qu'il m'avait dit d'abord, et se mit à appuyer la négresse; une discussion s'engagea entre nous, mais j'y mis bientôt fin en disant au nègre : Je veux bien qu'il n'y ait que 1 lieue d'ici à Corumbá; mais, pour faire 1 lieue, il ne faut pas plus de deux heures; je consens à me mettre en route, et, si dans deux heures nous ne sommes pas arrivés, je vous préviens que je ne vous donnerai pas la moindre chose. Mon homme se rétracta alors une seconde fois; il convint qu'il pouvait bien y avoir plus de 1 lieue jusqu'au village, et je me décidai à ne pas aller plus loin. La négresse, que je priai de me laisser coucher dans la maison, me répondit que son maître ne l'avait pas autorisée à accorder cette permission. Eh bien, je vais la prendre, repartis-je, et j'entrai sans cérémonie. *He um homem mandado* (c'est un envoyé du gouvernement), s'écria le nègre; ces paroles, suivant l'usage, produisirent un effet magique, on ne fit plus une seule objection.

Le lendemain matin, nous nous remîmes en route, et, au bout de quelques instants, nous découvrîmes Meiaponte; ce qui prouva que j'étais fort loin de Corumbá, puisqu'il y a, comme je l'ai dit, 3 *legoas* de distance du premier de ces villages au second, et, par conséquent, j'avais très-bien fait, la veille, de ne pas me mettre en route à l'approche de la nuit. Nous traversâmes un pays montagneux, et, descendant toujours, nous arrivâmes à Corumbá.

Entre ce village et celui de Meiaponte, je marchai toujours parallèlement aux Montes Pyreneos que j'avais à ma droite. Le pays est encore montagneux, mais plus boisé que celui où j'avais voyagé avant d'arriver à Corumbá. Au milieu des pierres qui couvrent le sol, il n'offrait alors qu'une herbe desséchée, et nulle part on ne voyait une fleur; dans les bouquets de bois, beaucoup d'arbres avaient conservé leur feuillage, mais d'autres avaient presque entièrement perdu le leur; la terre était surtout jonchée des folioles délicates des Mimoses.

Je marchai pendant quelque temps sur un plateau qui termine un morne élevé; c'est là que la route de Bahia se réunit à celle de Minas et de Rio de Janeiro que je venais de suivre. La descente du morne est pavée, ce qui, dans ce pays, est une véritable merveille. Toute la journée nous avions descendu; la chaleur, surtout au bas du morne dont je viens de parler, fut plus forte que les jours précédents.

Avant d'arriver à Meiaponte, j'envoyai José Marianno chez le curé du village, pour le prier de me procurer une maison inhabitée où je pusse m'établir; le curé lui en indiqua une qui était fort commode, et j'en pris possession.

A peine installé, j'allai présenter mon passe-port royal (*portaria*) au commandant du village, dont j'aurai occasion

de parler plus tard. Il habitait une très-jolie maison et me reçut dans un salon bien meublé, d'une propreté extrême. Les murs étaient peints à hauteur d'appui, blanchis ensuite jusqu'au plafond et ornés de gravures; une petite glace, quelques tables, des chaises bien rangées composaient l'ameublement de cette pièce.

J'allai ensuite faire mes remercîments au curé et trouvai sa maison aussi jolie et aussi bien meublée que celle du commandant: ce qui surtout la rendait remarquable, c'était une propreté véritablement hollandaise. En général, c'est là une des qualités qui distinguent les Brésiliens; quelque pauvres qu'ils soient, leurs chaumières ne sont presque jamais sales, et, s'ils ne possèdent que deux chemises, celle qu'ils portent est toujours blanche.

Le charmant village de Meiaponte est tout à la fois le chef-lieu d'une justice et celui d'une paroisse (1). Situé par les 15° 30' lat. S., dans un pays très-sain, au point de jonction des routes de Rio de Janeiro, de Bahia, de Matogrosso et de S. Paul, éloigné de Villa Boa tout au plus de 27 *legoas*, entouré des terres les plus fertiles, ce village ne pouvait manquer d'être un des moins malheureux de la province, et il en est le plus peuplé.

La paroisse tout entière de Meiaponte a environ 32 *legoas* du nord au sud, et 20 de l'est à l'ouest; et, quoique moins

(1) Le village de Meiaponte a été érigé en ville par une loi du 10 de juillet 1832 (MATTOS, *Itin.*, II, 337). — Luiz d'Alincourt dit que, en 1737, on avait eu l'idée d'en faire le chef-lieu de la province (*Mem.*, 85); mais je crois qu'il se trompe sur le nom du gouverneur auquel il attribue ce projet. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que, sous une foule de rapports, Meiaponte méritait mieux que Villa Boa de devenir la capitale du pays de Goyaz.

étendue que celle de Santa Luzia, elle est pourtant beaucoup plus peuplée, puisqu'on y compte 7,000 communiants; elle comprend (1819) deux succursales (*capellas*), celle de Corumbá, dont j'ai déjà parlé, et celle du *Corrego de Jaraguá*, que je ferai bientôt connaître.

On a bâti le village de Meiaponte dans une espèce de petite plaine entourée de montagnes et couverte de bois peu élevés; il s'étend, par une pente très-douce, sur la rive gauche du Rio das Almas, et fait face à la continuation des Montes Pyreneos. Il a à peu près la forme d'un carré. On y compte trois cents et quelques maisons qui sont très-propres, soigneusement blanchies, couvertes en tuiles et assez hautes pour le pays; chacune, comme cela a lieu dans tous les villages de l'intérieur, possède un jardin ou plutôt une sorte de cour (*quintal*), où l'on voit des bananiers, des orangers, des caféiers plantés sans aucun ordre. Les rues sont larges, parfaitement droites et pavées sur les côtés. Cinq églises (1), parmi lesquelles on en compte trois principales, contribuent à l'ornement du village. L'église paroissiale, dédiée à Notre-Dame-du-Rosaire, est assez grande et s'élève sur une place carrée; ses murs, construits en pisé, ont 12 palmes (9 pieds) d'épaisseur (2) et portent sur des fondements en pierre; à l'intérieur, elle est passablement ornée, mais elle n'a pas de plafond.

De la place où est située l'église paroissiale, on découvre

(1) En 1823, da Cunha Mattos en comptait également cinq (*Itin.*, I, 151). Suivant Luiz Antonio da Silva e Sousa, il y en aurait eu une de plus en 1832 (*Mem. est.*, 27).

(2) Da Silva e Sousa les indique (*Mem. estat.*, 27) comme étant épais seulement de 7 palmes. Je ne saurais dire avec assurance lequel des deux chiffres est le plus exact.

la vue la plus agréable peut-être que j'eusse admirée depuis que je voyageais dans l'intérieur du Brésil. Cette place présente un plan incliné ; au-dessous d'elle, sont des jardins où se présentent des groupes de caféiers, d'orangers, de bananiers aux larges feuilles; une église qui s'élève un peu plus loin contraste, par la blancheur de ses murs, avec le vert foncé de ces différents végétaux ; à droite sont des jardins et des maisons au delà desquels la vue s'arrête sur une autre église ; sur la gauche, on aperçoit un pont à demi ruiné avec une petite portion du Rio das Almas qui coule entre des arbres ; de l'autre côté de la rivière, se voit une petite église entourée de taillis ; au delà de ces derniers, sont des arbres rabougris qui se confondent avec eux ; enfin, à environ 1 demi-*legoa* du village, l'horizon se trouve borné, au nord, par la chaîne peu élevée qui continue les Montes Pyreneos, et au milieu de laquelle on distingue le sommet arrondi appelé *Frota*, plus élevé que les sommets voisins (1).

Tandis que dans les autres villages on trouve tout au plus un maître d'école, Meiaponte a (1819) un professeur de grammaire latine payé par le gouvernement; mais je doute fort qu'il ait un grand nombre d'élèves et que son enseignement amène des résultats bien utiles.

Comme à Tijuco, dans le district des Diamants (2), il existe à Meiaponte un hospice de frères du tiers ordre de

(1) Je n'ai pas besoin de dire que ces montagnes appartiennent toujours à la Serra do Corumbá e do Tocantins. — Le Morro do Frota, suivant da Silva e Sousa (*Mem. est.*, 18), comprendrait plusieurs petites montagnes; il s'étendrait dans la direction de l'occident et aurait 2 *legoas* de longueur.

(2) *Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 11.

S. François, chargés de recueillir les aumônes des fidèles pour l'entretien du S. Sépulcre. Lors de mon voyage, cet hospice ne comptait qu'un seul frère. Les sommes qu'il réunissait étaient déposées par lui, dans le pays même, entre les mains d'un syndic particulier, et celui-ci les envoyait à Rio de Janeiro, au syndic général, qui, comme lui, était un laïque. Il est bien difficile de croire que, passant par tant de mains, ces aumônes arrivassent dans leur intégrité de Meiaponte à Jérusalem.

Comme je l'ai dit, le climat de Meiaponte paraît fort sain (1). A l'époque des grandes chaleurs, tous les habitants, hommes et femmes, se baignent sans cesse dans le Rio das Almas, ce qui contribue à les entretenir dans une bonne santé. La maladie la plus commune parmi eux est l'hydropisie; l'espèce d'éléphantiasis apppelée *morfea* n'est pas non plus très-rare dans ce pays.

Le lieu où est aujourd'hui situé le village de Meiaponte fut découvert, en 1731, par un nommé MANOEL RODRIGUES THOMAR (2). Les premiers qui s'y fixèrent furent des chercheurs d'or qui voulaient exploiter les bords du Rio das Almas. Cependant, comme le village qu'ils bâtirent se trouve placé à la jonction des principales routes de la province et qu'il y passait autrefois un grand nombre de

(1) Da Silva e Sousa dit (*Mem. est.*, 14) que le vent d'est y souffle constamment de 4 heures du matin à 11 heures, depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre.

(2) Pizarro raconte que, dans l'origine, on avait jeté sur la rivière un pont formé de deux pièces de bois, que l'une des deux fut emportée par les eaux, qu'alors on se contenta de celle qui restait, et que, pour cette raison, on donna au village le nom de *Meiaponte* (moitié de pont) (*Mem.*, IX, 212). Da Cunha Mattos contredit cette histoire et prétend que Meiaponte doit son nom à une pierre qui se trouve, auprès du village,

caravanes, ses habitants, sûrs de vendre avantageusement les produits du sol, renoncèrent bientôt à leurs lavages dont on ne voit aujourd'hui que de faibles traces, et ils furent, à ce qu'il paraît, les premiers de toute la capitainerie qui eurent la gloire de s'occuper de la culture des terres. Les bois, communs dans les environs du village, favorisèrent le travail des agriculteurs; ces taillis, dont j'ai parlé un peu plus haut, étaient jadis de grands bois que l'on mit en culture, et des *capoieras*, actuellement abandonnés, ont remplacé les haricots et le maïs des anciens colons.

Encore aujourd'hui, la plupart des habitants de Meiaponte sont des agriculteurs, et, comme ils ne viennent au village que le dimanche, les maisons restent désertes pendant le reste de la semaine. Les terres de la paroisse de Meiaponte sont propres à tous les genres de culture, même à celle du froment; mais c'est principalement à l'élève des pourceaux et à la culture du tabac que se livrent les colons de ce pays, et ils envoient leur tabac en corde et leur lard, non-seulement à Villa Boa, mais encore dans plusieurs villages du nord de la province.

Comme j'ai déjà eu occasion de le dire, le coton de ce pays est d'une très-belle qualité. Un homme seul peut cultiver, en cotonniers, l'étendue de terre que l'on ensemencerait avec 1 alqueire de maïs. Dans ce pays, les cotonniers

dans le Rio de Meiaponte et représente la moitié d'une arche (*Itin.*, I, 153). Suivant Luiz d'Alincourt, Bartholomeu Bueno, ne pouvant passer à gué un torrent profond, fit jeter un pont sur une pierre plate et fort grande, qui s'avançait jusqu'au milieu des eaux, et de là le nom de Meiaponte qu'on donna au torrent, et ensuite au village que l'on construisit tout auprès (*Mem.*, 82). Je ne puis dire laquelle de ces trois versions est la véritable, ni même s'il y en a une d'entre elles qui mérite toute confiance.

Digitized by Google

donnent des graines dès la première année, et il suffit que l'on sarcle une fois tous les ans la terre où ils végètent. Pendant cinq années, on n'enlève à ces arbrisseaux aucune de leurs branches; mais, au bout de ce temps, on a soin de les couper un peu au-dessous du pied, et l'on retranche une partie des rejets. Après cinq ans, on coupe les secondes tiges, et, traités toujours de la même manière, les cotonniers peuvent donner une longue suite de récoltes (1). Un alqueire planté en cotonniers rend 100 arrobes de coton avec les semences, et l'arrobe, dépouillée de ses graines, produit 8 livres net.

Il est très-vraisemblable que les environs de Meiaponte pourraient aussi fournir un vin excellent, car, pendant mon séjour dans ce village, je mangeai des raisins délicieux que le curé m'avait envoyés en présent; ils appartenaient à la variété que les Portugais appellent *uva ferral*. J'ai à peine besoin de dire qu'ici comme à Minas, et probablement dans tout le Brésil, c'est en berceau que l'on fait venir la vigne.

Quoique chacun puisse trouver dans les environs de Meiaponte plus de terre qu'il n'en saurait cultiver, qu'il y ait partout des ruisseaux aurifères où il est facile de recueillir un peu d'or, que les bras soient rares et que, par conséquent, tout homme valide puisse espérer trouver du travail, au moins pour sa nourriture, on ne saurait faire un pas dans

(1) Je dois les renseignements que je donne ici sur la culture du cotonnier dans les environs de Meiaponte à un des meilleurs agriculteurs du Brésil, M. Joaquim Alves de Oliveira. Dans mes deux relations déjà publiées, on trouvera des détails fort étendus sur la culture de ce précieux arbrisseau à Minas Novas et dans plusieurs autres endroits. (Voyez la table du *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., et celle du *Voyage dans le district des Diamants*, etc.)

Meiaponte sans rencontrer des mendiants. Plusieurs d'entre eux, attaqués de l'éléphantiasis, méritent sans doute d'être secourus; les autres sont des enfants naturels qui pourraient travailler. Des propriétaires aisés de Meiaponte se plaignaient devant moi du nombre prodigieux de mendiants que l'on voit errer dans leur village. La plupart de ces hommes, disaient-ils, sont en état de gagner leur vie en se rendant utiles; mais, comme ils demandent l'aumône *pour l'amour de Dieu* (*por amor de Deos*), il est impossible de leur refuser, et c'est ainsi que se fortifie chez eux l'habitude de la paresse. Il y a dans ce sentiment, sans doute, quelque chose de touchant, et il ne mériterait que des éloges, s'il avait seulement pour objet ces infortunés qu'une maladie hideuse éloigne de leurs semblables; mais comment les excellentes gens qui causaient en ma présence de toutes ces choses, pouvaient-ils s'imaginer qu'encourager le vice, c'était donner à Dieu une marque de leur amour?

J'ai dit que j'avais beaucoup descendu avant d'arriver à Meiaponte. Pendant que j'étais dans ce village, la chaleur fut extrêmement forte, et j'éprouvai des maux de nerfs, augmentés encore par la faim que je souffris pendant mes différentes promenades. L'excessive chaleur agit probablement aussi sur mes gens, car ils étaient d'une humeur insupportable.

Avant de quitter le village (le 17 juin), j'allai faire mes adieux au curé et au jeune prêtre Luiz Gonzaga de Camargo Fleury (1), que j'avais déjà vu avec lui à Corumbá.

(1) On lui doit un petit itinéraire de Porto Real à Carolina, inséré dans l'ouvrage de Mattos, intitulé *Itinerario* (II, 218).

Pendant mon séjour à Meiaponte, tous les deux m'avaient comblé de politesses ; ils étaient venus me voir fort souvent, et nous avions beaucoup causé. Louis Gonzague était d'origine française, comme l'indiquait son nom de famille. Il n'ignorait point quels sont les devoirs de son état, et, en général, je le trouvai fort instruit ; il connaissait nos bons auteurs français, lisait beaucoup une de nos histoires ecclésiastiques et avait quelque idée de la langue anglaise. Le curé, qui était en même temps *vigario da vara* (1), ne s'était réservé que le dernier de ces emplois ; il avait partagé le soin de conduire ses ouailles entre le desservant (*capellão*) de Corumbá, celui du Corrègo de Jaraguá, enfin Luiz Gonzaga, qui était chargé de Meiaponte, et chacun des trois vicaires lui payait une certaine redevance. Cet arrangement n'était probablement pas fort régulier ; mais, pour ce qui concerne la religion, le Brésil, en général, et la province de Goyaz, en particulier, sont hors de toutes les règles.

(1) Voyez ce que j'ai dit de cette charge dans ma première relation de voyage.

CHAPITRE XIX.

LES VILLAGES DE JARAGUÁ, D'OURO FINO, DE FERREIRO.

Pays situé au delà de Meiaponte. — *Fazenda de S. Antonio.* Dispute avec le propriétaire. L'intérieur des maisons interdit aux étrangers. — Temps où voyagent les caravanes. — Pays situé au delà de S. Antonio. Grands bois.— Le *Corrego de Jaraguá*, village. Sa position. Son histoire. Ses mines. Culture des terres environnantes. Maladies. Fait médical intéressant. — *Serra de Jaraguá ;* sa végétation. — Portrait du desservant de Jaraguá. Les mulâtres. — Politesse des habitants de l'intérieur envers les étrangers. — Église de Jaraguá. Singulier usage des femmes. Bon goût et habileté des Goyanais. — Le *Mato Grosso.* — Pays moins désert aux approches de la capitale de la province. — *Rancho da Goyabeira.* — Rencontre d'une caravane. — *Rancho das Areas.* Ses habitants. — Désagréments que le muletier de l'auteur lui fait éprouver. Les muletiers brésiliens. Ennui que l'on éprouve à être toujours avec les mêmes personnes dans les voyages. — *Sitio da Lage.* Le missionnaire capucin. Les voleurs ne sont point à craindre. — Obligeance des Brésiliens de l'intérieur. — *Mandinga.* La fête de S. Jean. — Le *Rio Uruhú.*— Le village d'*Ouro Fino.* Son *rancho.* Sa position. Sa pauvreté.— Mauvais chemins. — *Pouso Alto.* — Le village de *Ferreiro.* — Recommandations du colonel Francisco Leite.

Pour me rendre de Meiaponte (1) à S. Antonio, où je fis halte, je suivis une vallée assez large, bordée par deux chaînes de montagnes peu élevées. La plus septentrionale n'est que la continuation des Pyreneos et prend le nom de *Serra de S. Antonio.* Des sous-arbrisseaux et des arbres ra-

(1) Itinéraire approximatif de Meiaponte à Villa Boa :

bougris croissent assez rapprochés les uns des autres au milieu des pâturages qui couvrent la vallée et les montagnes, et appartiennent encore à ces mêmes espèces, que je retrouvais dans tous les *campos*. Partout l'herbe était desséchée; je n'apercevais aucune fleur. Je traversai pendant la journée plusieurs ruisseaux bordés d'une étroite lisière de bois; là, je jouissais d'une fraîcheur délicieuse, mais, ailleurs, la chaleur se faisait assez fortement sentir.

La *fazenda* de S. Antonio où je fis halte, comme je viens de le dire, était autrefois très-importante. Dans ce temps-là, on tirait de l'or de la Serra du même nom; mais la mine s'est épuisée, on a cessé d'entretenir les bâtiments de l'habitation, et presque tous ne sont aujourd'hui que des ruines. C'est cependant à peine si cet établissement a passé à la troisième génération : tels sont les tristes résultats de la recherche de l'or et de la prodigalité des mineurs. Étant à Meiaponte, j'avais vu, de l'autre côté du Rio das Almas, une maison qui produit un effet fort agréable dans le paysage et paraissait avoir été très-jolie autrefois; elle avait été bâtie par un homme puissamment riche, qui possédait un grand nombre d'esclaves : c'était un mineur; ses filles, lors de mon voyage, ne vivaient que d'aumônes.

De Meiaponte à	S. Antonio, fazenda	3	legoas.
—	Jaraguá, village	3 1/2	
—	Goyabeira, rancho	3	
—	Rancho das Areas, fazenda	3	
—	Sitio da Lage, chaumière	5	
—	Mandinga, petite habitation	3	
—	Ouro Fino, village	4	
—	Pouso Novo, rancho	1 1/2	
—	Villa Boa	1 1/2	
		27 1/2	legoas.

José Marianno, qui m'avait précédé, avait demandé l'hospitalité à la porte de l'habitation de S. Antonio, et une négresse lui avait indiqué un petit bâtiment qui n'était point occupé. Quand j'arrivai, je trouvai cet homme de fort mauvaise humeur, parce que, disait-il, on voulait nous loger dans un endroit rempli de puces et de chiques (*bichos de pé, pulex penetrans*). J'étais si malheureux quand je voyais le mécontentement peint sur la figure de ceux qui m'accompagnaient, que j'allai demander un meilleur gîte. Une mulâtresse me soutint qu'on n'en avait pas d'autre à me donner, et, poussé par José Marianno, je commençais à m'échauffer, lorsque arriva le maître de l'habitation. Sa bonhomie me désarma; il fit balayer la maisonnette que l'on nous avait offerte, et j'en pris possession.

Au milieu de la petite dispute que nous avions eue d'abord, ce brave homme s'était écrié: On me tuerait plutôt que de toucher du pied la chambre habitée par mes filles! Dans cette province, où tant de femmes se prostituent, un père de famille honnête doit naturellement tenir ce langage, puisque l'usage exige qu'une personne du sexe qui veut se respecter reste à l'écart et n'ait aucune communication avec les hommes.

Je demandai à mon hôte si, cette année-là, il avait passé beaucoup de grandes caravanes venant de Rio de Janeiro, de Bahia ou de S. Paul; il me répondit qu'il n'en avait encore vu aucune, et que, en général, elles n'arrivent guère qu'après la S.-Jean: elles ne sauraient atteindre plus tôt le terme de leur voyage, car elles ne peuvent raisonnablement se mettre en route avant la fin de la saison des pluies.

Jusqu'au Rio das Almas, que l'on retrouve à environ

1 lieue de S. Antonio, je suivis la vallée où j'avais voyagé la veille et qui souvent devient assez étroite ; mais, au delà du Rio das Almas, je ne vis plus de montagnes que sur la gauche. Jadis il existait un pont sur cette rivière; mais, comme il est tombé, on suit actuellement une autre route; alors, cependant, la sécheresse était si grande, que la rivière était guéable ; et je ne fus point obligé de me détourner : on voit qu'il en est ici comme à Minas, où l'on construit des ponts, mais où on ne les répare point (1).

Entre le Rio das Almas et le Corrego de Jaraguá, c'est-à-dire dans un espace de 2 *legoas* et demie, de courts intervalles offrent encore des arbres rabougris; partout ailleurs on ne voit que de grands bois. La végétation de ces derniers est beaucoup moins vigoureuse que celle des forêts primitives de Minas et de Rio de Janeiro; cependant j'y retrouvai plusieurs beaux arbres : les lianes n'y sont point rares, mais elles ne produisent aucun de ces grands effets que j'avais admirés tant de fois dans le voisinage de la capitale du Brésil; les bambous, qui croissent ici parmi les autres végétaux, ne s'élancent point, comme ceux du littoral, à une hauteur prodigieuse pour former d'élégantes arcades, leurs tiges restent grêles et ont peu d'élévation. Les seules plantes en fleur que j'aperçus au milieu de ces bois étaient des Acanthées, famille qui, dans ce pays, appartient presque exclusivement aux forêts.

Après avoir traversé le ruisseau appelé *Corrego de Jaraguá*, j'arrivai au village du même nom (*arraial do Corrego do Jaraguá*) (2).

(1) Celui dont il s'agit ici, quoique fort nécessaire, n'était point encore réparé en 1823 (Mattos, *Itin.*, I, 150).

(2) Il ne faut pas écrire, avec Pohl, *Corgo do Jaraguá*, et encore

J'avais envoyé José Marianno en avant, avec deux lettres de recommandation que l'on m'avait données pour le desservant du village (*capellão*); celui-ci m'accueillit parfaitement bien, me logea dans une maison fort commode, me fit apporter de l'eau et du bois par ses esclaves, et m'engagea à souper avec lui.

Corrego de Jaraguá, ou simplement *Jaraguá*, comme l'on dit habituellement dans le pays, est une succursale (*capella filial*) de Meiaponte, comprenant dans son ressort environ 2,000 âmes. Ce village, situé dans une vaste plaine couverte de bois, est entouré de montagnes plus ou moins hautes, dont les plus rapprochées s'élèvent presque à pic et produisent un bel effet dans le paysage. Jaraguá me parut presque aussi grand que Meiaponte; mais ses rues sont moins régulières, ses maisons moins grandes (1) et moins jolies, et l'on n'y voit que deux églises.

Des nègres qui allaient chercher quelques parcelles d'or dans les ruisseaux découvrirent, en 1736 (2), le pays où est aujourd'hui situé Jaraguá. Les richesses que l'on trouva en cet endroit ne tardèrent pas à y attirer des habitants, et bientôt un village se forma où, peu de temps auparavant, on ne voyait qu'un désert.

Ici les minières ne sont pas entièrement épuisées (1819);

moins *Corrego da Jaraguay*, avec Luiz d'Alincourt. Les noms de *Corrego de Jeraguá* et *Jaguara* qu'on trouve dans le *Pluto brasiliensis* de von Eschwege sont aussi peu exacts que les précédents. — Gardner indique, dans le nord du Brésil, un lieu appelé également *Jaraguá*. — Ce mot, en guarani, signifie *eau qui murmure*

(1) En 1823, elles étaient, selon da Cunha Mattos, au nombre de 200 (*Itin.*, I, 147).

(2) Cette date est celle qu'admet Pizarro : da Cunha Mattos et d'Alincourt indiquent l'année 1737.

on compte une quarantaine de personnes, libres ou esclaves, qui travaillent encore à l'extraction de l'or, et le village est beaucoup moins désert que celui de Meiaponte. L'agriculture occupe aussi plusieurs des habitants de Jaraguá ; quelques-uns d'entre eux s'appliquent spécialement à élever des bestiaux, et il existe, dans les environs de ce village, plusieurs sucreries de trente à quarante esclaves, dont les produits se vendent principalement dans la capitale de la province (1).

La maladie la plus commune à Jaraguá, comme à Meiaponte, est l'hydropisie ; la *morfea* n'y est pas non plus fort rare. En 1795, il y avait eu dans ce village une épidémie dont le souvenir ne s'était point encore effacé à l'époque de mon voyage, et que l'on attribuait aux réservoirs d'eau très-nombreux qu'avaient faits les mineurs. Il paraîtrait, d'après ce que dit le docteur Pohl (2), que, dans la saison des pluies, l'eau du ruisseau, souillée sans doute par le travail des lavages, n'est presque plus potable, ce qui doit nécessairement nuire à la santé des habitants.

Ici je consignerai un fait médical qui paraîtra sans doute fort remarquable. Lorsque je me trouvais à Jaraguá, il y avait, dans ce village, une femme blanche qui, quoique atteinte de la *morfea*, l'une des maladies les plus hideuses qui existent, était devenue enceinte, et elle avait mis au monde un enfant blanc parfaitement sain.

(1) Da Cunha Mattos pense que l'ouverture du nouveau chemin appelé, comme je l'ai dit, Picada do Correio de Goyaz fera perdre au village de Jaraguá quelque chose de l'aisance dont il a joui pendant longtemps, mais que, les muletiers n'y apportant plus leurs vices, il gagnera sous le rapport de la moralité. Ce village a été érigé en ville par un décret du 10 de juillet 1833 (*Itin.*, I, 149 ; II, 337).

(2) *Reise*, I, 293.

Je profitai de mon séjour à Jaraguá pour aller herboriser sur une montagne taillée presque à pic, qui est fort rapprochée du village, et qu'on appelle *Serra de Jaraguá* : cette montagne a peu d'élévation et se termine par un plateau étroit et allongé, fort pierreux, mais assez égal. La végétation y est à peu près la même que dans tous les *campos* parsemés d'arbres rabougris; cependant j'y trouvai un grand nombre d'individus d'une espèce d'acajou (*Anacardium curatellifolium*, Aug. de S. Hil.) (1) que je ne me rappelais pas d'avoir vue jusqu'alors. Le fruit de ce petit arbre est d'un goût agréable; il devient mûr à l'époque des pluies, et attire alors sur la montagne beaucoup de gens pauvres qui y trouvent aussi une grande quantité de *bacoparis*, Sapotée à fruit également comestible.

Pendant le temps que je passai à Jaraguá, le chapelain ou desservant (*capellão*) voulut que je prisse mes repas chez lui; il eut pour moi mille attentions et me combla de politesses. J'avais déjà entendu parler de lui à Rio de Janeiro, où l'on connaissait son goût pour les mathématiques; il avait fait ses études dans cette ville, et, outre sa science favorite, il y avait appris un peu de grec et de philosophie; il entendait aussi le français, et avait dans sa bibliothèque quelques-uns de nos livres. En général, les personnes de l'intérieur qui, à l'époque de mon voyage, n'étaient pas sans instruction, l'avaient puisée dans les ouvrages français, et la plupart ne parlaient de notre nation qu'avec enthousiasme; il n'en était pas ainsi à Rio de Janeiro, où l'on savait mieux ce qui s'était passé en Europe depuis vingt-cinq

(1) Voyez mes *Observations sur le genre Anacardium*, etc. (dans les *Annales des sciences naturelles*, vol. XXIV).

ans, et où plusieurs de nos compatriotes, misérables aventuriers, avaient achevé de détruire ce qui restait encore de notre antique réputation.

Quoi qu'il en soit, les personnes de ce pays qui ont fait quelques études, comme le chapelain de Jaraguá, les négligent bientôt, parce qu'elles sont en nombre infiniment petit. Qu'un homme instruit soit jeté dans un des villages de la province de Goyaz, il ne trouvera personne avec qui il puisse s'entretenir de ses goûts et de ses occupations favorites; s'il rencontre des difficultés, personne ne pourra l'aider à les surmonter, et jamais l'émulation ne soutiendra son courage; il se dégoûtera peu à peu des études qui faisaient son bonheur; il les abandonnera entièrement, et finira par mener une vie aussi végétative que tous ceux qui l'entourent.

Le chapelain de Jaraguá était un mulâtre : j'ai déjà fait l'éloge de sa politesse; mais elle avait quelque chose d'humble qui tenait à cet état d'infériorité dans lequel la société brésilienne retient les hommes de sang mélangé (1819), et qu'ils n'oublient guère quand ils sont avec des blancs. Cette infériorité n'existe réellement pas, si l'on prend pour objet de comparaison l'intelligence des uns et des autres; peut-être même pourrait-on assurer que les mulâtres ont plus de vivacité dans l'esprit et de facilité pour apprendre que les hommes de pure race caucasique; mais ils participent à toute l'inconsistance de la race africaine, et, fils ou petit-fils d'esclaves, ils ont des sentiments moins élevés que les blancs, sur lesquels pourtant ne réagissent que trop les vices de l'esclavage.

Le chapelain de Jaraguá ne fut pas la seule personne notable que je vis dans ce lieu; je reçus la visite d'un autre

ecclésiastique qui, avant lui, avait été desservant, et celle de l'ancien commandant du village. Dans ce pays, comme à Minas, on va complimenter l'étranger qui arrive, et lui se contente de rendre les visites qui lui ont été faites.

Avant de quitter Jaraguá, j'entendis la messe dans l'église principale que je trouvai jolie et ornée avec goût. Suivant l'usage, les femmes étaient accroupies dans la nef, toutes enveloppées dans des capotes de laine avec un fichu simplement posé sur la tête. Je remarquai que, après avoir pris leurs places, plusieurs d'entre elles ôtaient leurs pantoufles et restaient les pieds nus. N'étant probablement pas accoutumées à porter des chaussures dans l'intérieur de leurs maisons, elles se hâtaient de s'en débarrasser.

Ce n'est pas seulement l'église de Jaraguá qui témoigne en faveur du goût et de l'habileté des Goyanais. J'avais vu, à S. Luzia et à Meiaponte, des meubles et de l'argenterie qui avaient été faits dans le pays et étaient bien travaillés. Plusieurs tableaux de fleurs, qui n'auraient point été désavoués par nos bons dessinateurs d'histoire naturelle, ornaient le salon du curé de Meiaponte, et étaient dus à un homme qui n'était jamais sorti de Villa Boa.

Après avoir quitté Jaraguá, je traversai un terrain de peu d'étendue, parsemé d'arbres rabougris, et ensuite j'entrai dans de grands bois. C'était le fameux Mato Grosso (bois épais) dont j'ai déjà eu occasion de parler au *Tableau général de la province*, et que la route parcourt de l'est à l'ouest, dans un espace de 9 *legoas*. Pendant les six premières, ces bois me parurent à peu près semblables à ceux que j'avais vus avant d'arriver à Jaraguá; les grands arbrisseaux y sont plus communs et plus serrés que dans les forêts vierges proprement dites, et l'on dirait un immense taillis

déjà âgé, au milieu duquel on aurait laissé un grand nombre de baliveaux. Des Acanthées et une couple d'Amarantacées furent à peu près les seules herbes que je trouvai en fleur en parcourant les six premières lieues du Mato Grosso. La dernière partie de ce bois offre une végétation beaucoup plus belle que la première; là des arbres, la plupart vigoureux, assez rapprochés les uns des autres, sont liés entre eux par un épais fourré d'arbrisseaux et de lianes, et, en certains endroits, des bambous fort différents de ceux que j'avais vus au-dessus de Jaraguá, à tiges plus grandes et moins grêles, forment d'épais berceaux. Au milieu du Mato Grosso, il existe de grandes clairières où croît uniquement du *capim gordura*, Graminée qu'à cause de son odeur fétide on nomme ici *capim catingueiro* ou simplement *catingueiro* (1): ces lacunes étaient autrefois couvertes de bois; on mit le terrain en culture, et le *capim gordura* a fini par s'en emparer.

Malgré la sécheresse, la verdure du Mato Grosso était encore extrêmement fraîche (20 juin), et des feuilles nombreuses couvraient la plupart des arbres, bien différents, en cela, de ceux des *catingas* de Minas Novas (2) qui, à la même époque de l'année, sont presque aussi nus que les forêts de l'Europe au cœur de l'hiver. Je suis persuadé que, lorsqu'on

(1) Du mot *catinga*, mauvaise odeur, celle, en particulier, qui résulte de la transpiration.

(2) Les *catingas* sont des forêts qui perdent leurs feuilles chaque année et sont moins vigoureuses que les bois vierges proprement dits (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 98, 101, et mon *Tableau géographique de la végétation primitive*, etc., dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, vol. III). Pris dans ce sens, le mot *catinga* n'appartient pas à la langue portugaise; il est dérivé des deux mots indiens *caa*, *tinga*, bois blanc (*Voyage dans le district des Diamants*, etc., II, 360).

étudiera avec attention les arbres du Mato Grosso, on en trouvera fort peu qui croissent également dans les bois voisins de la capitale du Brésil. Je n'en trouvai que deux espèces qui fussent en fleur, et on les chercherait inutilement au milieu des forêts primitives du littoral : le premier, le *Matomba ou Mutombo* (*Guazuma ulmifolia*, Aug. de S. Hil.) (1), dont le fruit, quoique ligneux, laisse échapper un suc qui rappelle le goût de la figue grasse; le second, le *chichá* (*Sterculia chichá*, Aug. de S. Hil.), dont les semences sont très-bonnes à manger, et que l'on ferait bien d'introduire dans les jardins de la côte.

Je reviens aux détails de mon voyage.

Bientôt, après avoir quitté Jaraguá, je commençai à m'apercevoir que je m'approchais de la capitale de la province. Le pays devient beaucoup moins désert; je rencontrai plusieurs personnes dans le chemin, et je passai devant trois maisonnettes habitées, dont une avait un *rancho* ou hangar destiné pour les voyageurs et ouvert de tous les côtés, comme ceux de la route de Rio de Janeiro à Minas.

De la maison où je fis halte dépendait également un *rancho* (*Rancho da Goyabeira,* le *rancho* du goyavier), sous lequel je m'établis.

Le jour suivant, je trouvai heureusement de l'ombrage dans le Mato Grosso; partout où le soleil dardait ses rayons la chaleur était excessive et agissait sur mes nerfs de la manière la plus pénible (2). Les nuits, au contraire, étaient

(1) *Flora Brasiliæ meridionalis*, I, 148; — *Revue de la Flore du Brésil méridional*, par Aug. de S. Hilaire et Ch. Naudin, dans les *Annales des sciences naturelles*, juillet 1842.

(2) A Goyabeira, le thermomètre indiquait, à 3 heures après midi, 24 degrés Réaumur, et 18 degrés à 6 heures du soir.

toujours fraîches et la rosée d'une extrême abondance.

Au delà de Goyabeira, je rencontrai une grande caravane; ce n'était que la seconde depuis Formiga, ce qui prouve combien, dans ce pays, le commerce a peu d'activité. Celle-ci était partie de S. Paul; elle avait fait le voyage de Cuyabá ; de là elle était venue à Goyaz pour se rendre à Bahia, mais le propriétaire, ayant appris que les pâturages du *sertão* (désert) de Bahia étaient entièrement desséchés et n'offriraient aucune nourriture à ses mulets, avait pris le parti de retourner à S. Paul. Des voyages aussi gigantesques étonnent l'imagination, quand on songe que les marches sont tout au plus de 3 à 4 lieues, que l'on est souvent obligé de séjourner en plein air ou sous un triste *rancho*, qu'il faut se condamner aux plus rudes privations et presque toujours traverser des déserts.

L'habitation où je fis halte, à 3 *legoas* de Goyabeira, porte le nom de *Rancho das Areas* (le *rancho* des sables), et me parut considérable, à en juger non par le logement du maître, mais par les terres en culture que je vis dans les alentours et le grand nombre de bestiaux qui erraient auprès de la maison.

Je m'établis sous un *rancho* très-grand et bien entretenu qui dépendait de cette habitation. Il était entouré d'énormes pieux serrés les uns contre les autres, qui, à la vérité, ne s'élevaient pas jusqu'au toit, mais qui, du moins, garantissaient de la voracité des pourceaux les effets placés sous le hangar.

A peine mes malles furent-elles déchargées, que les gens de la maison entrèrent dans le *rancho* pour admirer les marchandises de José Marianno, et je fus tout étonné de voir une troupe de femmes au nombre des curieux. Toutes,

blanches et mulâtresses, avaient une assez mauvaise tournure ; elles arrivèrent sans faire le moindre compliment, et s'en allèrent de même. Les hommes n'étaient pas beaucoup plus polis ; ils avaient un air niais et des manières rustiques. En général, cependant, je trouvais, je dois le dire, beaucoup plus de bonté et de politesse chez les habitants de la province de Goyaz que dans toute la partie occidentale de celle de Minas, si différente du voisinage de Tijuco et de Villa Rica (Diamantina, Ouro Preto).

Avant mon départ du rancho das Areas, il fallut se quereller avec José Marianno, ce qui était déjà arrivé plusieurs fois. Cet homme, si parfait dans les commencements du voyage, s'abandonnait à l'excessive bizarrerie de son caractère; il savait que je ne pouvais le remplacer, et quoique je le payasse plus cher que n'aurait fait aucun Brésilien, qu'il fût traité avec les plus grands égards, il me manquait sans cesse et devenait insupportable. Il avait une adresse remarquable, beaucoup d'intelligence, et je pouvais causer quelques instants avec lui, ce qui, au milieu des déserts monotones que je parcourais seul, était à mes yeux d'un très-grand prix. J'avais conçu de l'affection pour lui, il m'était pénible d'y renoncer. Mais peut-être est-il impossible de trouver un muletier brésilien qui s'attache à son maître. Ces hommes, toujours ou presque toujours des métis, ont à peu près toute l'inconsistance des nègres et des Indiens; ils sont sans principes, la plupart sans famille; accoutumés à une vie nomade, ils ne peuvent s'assujettir à la dépendance que pour un court espace de temps, et il faut nécessairement qu'ils changent, lors même qu'ils sont presque sûrs d'être plus mal. D'ailleurs, durant les longs voyages des caravanes, l'inférieur se trouve, dans tous les

instants de sa vie, sous les yeux de son supérieur, et l'homme aime tant la diversité, que, en général, il se dégoûte d'être continuellement avec la même personne, surtout lorsque la présence de cette dernière lui rappelle des devoirs dont il voudrait s'affranchir. Il est rare que, dans un voyage de long cours, les passagers ne se querellent pas sans cesse, soit entre eux, soit avec leur capitaine; et une femme célèbre (1) disait que, pour guérir deux amants de leur passion, il faudrait les faire voyager en litière.

Quoi qu'il en soit, les tracasseries que j'essuyais dans mon intérieur, et dont rien ne venait me distraire, rendaient insupportable ce voyage déjà si ennuyeux par lui-même, et qui était, à cause de la sécheresse, si peu fructueux pour l'histoire naturelle.

Après avoir quitté le Rancho das Areas, je fis encore 3 *legoas* dans le Mato Grosso, et tout à coup j'entrai dans un *campo* parsemé d'arbres rabougris, changement qui se fait brusquement, sans intermédiaire, comme celui d'une décoration de théâtre ; et cependant il ne me parut pas qu'il y eût la moindre différence ni dans la nature ni dans l'élévation du sol.

Je passai la nuit dans une petite chaumière appelée le *Sitio da Lage* (le *sitio* de la pierre mince), qui était habitée par des femmes seules. La maîtresse de la maison ne se cacha point à mon arrivée ; elle me reçut très-bien et causa beaucoup avec moi. Elle avait vu le missionnaire capucin dont j'ai déjà parlé, il lui avait donné des instructions et des conseils, et elle paraissait enchantée de son zèle et de sa charité.

(1) Mme de Sévigné.

Les femmes qui habitaient Lage n'étaient point dans l'indigence; la principale d'entre elles portait même des bijoux d'or, et cependant sa maison n'avait pas même de porte. Dans ce pays, comme on l'a déjà vu, la bonne foi ne préside pas toujours aux transactions, mais il est sans exemple qu'on entre dans une maison pour y prendre quelque chose (1819).

Au delà de Lage le pays est plat; on continue à parcourir des *campos* parsemés d'arbres rabougris, mais des lisières de bois bordent tous les ruisseaux. La sécheresse était toujours extrême et les plantes sans fleurs.

Comme on m'avait prévenu qu'en suivant la grande route je serais obligé de passer le *Rio Uruhú* sur un pont qui était sur le point de tomber, je me décidai à prendre un chemin de traverse pour aller gagner un autre pont. La maîtresse d'une petite habitation m'offrit très-poliment de me donner son fils pour me guider; j'acceptai sa proposition, et, sans ce jeune homme, je me serais probablement égaré. Il est à remarquer que, dans l'intérieur du Brésil, où l'on voit peu d'étrangers et où l'on est naturellement bon et obligeant, ces petits services se rendent sans aucune espérance de rétribution.

A 3 *legoas* de Lage, je fis halte à l'habitation de *Mandinga* (sorcellerie) (1), à peu près aussi chétive que le sont ordinairement celles de ce pays.

Ce soir-là (23 juin), on y célébrait une grande fête, celle de S. Jean. Chaque année, les cultivateurs du voisinage tirent au sort pour savoir chez qui se fera la fête; c'était le tour de mon hôte. On commença par planter un grand mât

(1) Le mot *mandinga* est africain.

surmonté d'un petit drapeau sur lequel était l'image du saint. La cour de l'habitation fut illuminée; on fit un grand feu, et on tira des coups de pistolet en criant : Vive S. Jean! Pendant ce temps, un joueur de guitare (*viola*) chantait du nez et de la gorge des *modinhas* (1) bien niaises sur un ton lamentable, en s'accompagnant de son instrument. En général, c'est, comme je viens de le dire, que les gens du peuple chantent les *modinhas*; les paroles en sont beaucoup trop gaies, et si l'on n'entendait que l'air, on croirait que c'est celui d'une complainte. Bientôt cependant commencèrent les *batuques*, ces danses obscènes que les habitants du Brésil ont empruntées aux Africains; ils ne furent dansés d'abord que par des hommes : presque tous étaient des blancs; ils n'auraient pas voulu aller chercher de l'eau ou du bois comme leurs nègres, et ils ne croyaient point s'abaisser en imitant les ridicules et barbares contorsions de ces derniers. Les Brésiliens doivent bien quelque indulgence à leurs esclaves, auxquels ils se sont mêlés si souvent, qui peut-être ont contribué à leur enseigner le système d'agriculture qu'ils suivent, la manière de tirer l'or des ruisseaux, et qui, de plus, furent leurs maîtres à danser. Après les *batuques*, mes hôtes, sans aucune transition, s'agenouillèrent devant un de ces petits oratoires portatifs que l'on voit dans toutes les maisons, et chantèrent la prière du soir. Cet acte de dévotion dura fort longtemps; quand il fut terminé, on se mit à table et l'on porta des santés. Toute la nuit, on chanta et l'on dansa des *batuques*; les femmes finirent par s'en mêler, et le lendemain, au moment où je partis, on dansait encore. C'est ainsi que fut

(1) Les *modinhas* sont des chansonnettes particulières au Brésil.

célébrée à Mandinga la fête de S. Jean, et partout ailleurs on la célébra de la même manière. Devant la porte de la plupart des *sitios*, on voit le grand arbre desséché qui a été planté le jour de cette fête, et qui porte à son extrémité un petit drapeau blanc sur lequel un saint est représenté.

Bientôt, après avoir quitté Mandinga, je passai sur un pont en bois le Rio Uruhú. Cette rivière, que l'on regarde, dans le pays, comme l'origine du Tocantins, et qui en forme réellement la branche la plus méridionale et, par conséquent, la plus éloignée de l'embouchure, n'est encore, en cet endroit, qu'un faible ruisseau; elle prend sa source dans la *Serra Dourada*, dont je parlerai plus tard, et, après un cours d'environ 20 *legoas*, elle perd son nom en se réunissant au Rio das Almas (1).

Au delà de l'Uruhú, je continuai, pendant longtemps, à parcourir des *campos* dont la végétation est toujours la même, et enfin j'entrai dans un bois très-épais, qui ressemble à nos taillis de douze à quinze ans, tant les arbres y ont peu de hauteur. Avant d'arriver à ce bois, on voit seulement de petites montagnes dans le lointain; mais, quand on est sorti du bois, tout le pays devient montueux, le chemin est alors couvert de pierres, et, immédiatement après avoir passé le ruisseau qui porte le nom de *Rio Vermelho* (la rivière rouge) (2), on arrive au village d'*Ouro fino* (or fin).

J'y fis halte sous un *rancho* ouvert, où étaient déjà établis d'autres voyageurs. On voyait dispersés çà et là des malles, des cuirs écrus, des bâts et tout l'attirail des mu-

(1) Cazal, *Corog.*, I, 323.
(2) Voyez ce que je dis sur cette rivière dans le chapitre suivant.

lets; des hamacs avaient été suspendus aux poteaux qui soutenaient le *rancho;* les muletiers étaient accroupis autour du feu qui avait servi à faire cuire leurs haricots.

Ouro Fino est situé sur une hauteur au-dessus du Rio Vermelho, et fait face aux petites montagnes appelées *Morro do Sol* (morne du Soleil), que l'on voit de l'autre côté du ruisseau. Ce village, qui n'a jamais été bien considérable, doit son origine à l'or que l'on tirait autrefois du Rio Vermelho, et son nom à la belle qualité de cet or (1). Comme aujourd'hui il n'existe des mines que dans les mornes voisins, et que, faute d'eau, on ne peut les exploiter (2), Ouro Fino n'offre plus qu'une triste décadence. Toutes les maisons sont à demi ruinées; plusieurs d'entre elles restent sans habitants, et l'église qui dépend de la paroisse de Villa Boa n'est pas en meilleur état que les maisons elles-mêmes. Le peu de personnes que l'on compte encore dans ce pauvre village (3) vivent d'un petit commerce de pourceaux et du maigre produit de quelques misérables tavernes.

Le lendemain du jour où je couchai à Ouro Fino, je ne fis que 1 lieue et demie, afin de pouvoir envoyer José Marianno à Villa Boa, avec une lettre de recommandation qui m'avait été donnée, pour un colonel de milice, par son parent, le curé de S. João d'El Rei. Je m'arrêtai à l'endroit appelé *Pouso Novo* (la halte neuve), sous un mauvais *rancho* qui dépendait d'une maison presque détruite, habitée par de pauvres nègres.

(1) Piz., *Mem. hist.*, IX, 211.

(2) L. c.

(3) Ouro Fino n'a jamais eu le titre de ville que lui donne Pohl.

Entre Ouro Fino et Pouso Novo, la route, qui traverse des bois, est en très-mauvais état, et doit devenir totalement impraticable dans la saison des pluies. On ne répare point les chemins; ils doivent être nécessairement moins bons dans le voisinage des villes, parce que là ils sont plus fréquentés.

Étant arrivés de très-bonne heure à Pouso Novo, je profitai du temps qui me restait pour faire une longue herborisation; et, continuant à suivre le chemin de Villa Boa, j'arrivai à un petit hameau qui se compose d'une chapelle et de quelques maisons à demi ruinées.

Ce hameau porte le nom de *Ferreiro* (serrurier) (1), et est célèbre dans l'histoire de Goyaz, parce que les Paulistes qui découvrirent le pays formèrent en cet endroit leur premier établissement. Les colons qui s'y étaient d'abord fixés se retirèrent bientôt pour aller chercher fortune ailleurs; un serrurier, compagnon de ces aventuriers, ne voulut point suivre leur exemple, et on donna au village le nom de sa profession (2).

José Marianno arriva de Villa Boa enchanté de l'accueil que lui avait fait le colonel Francisco Leite, auquel j'étais recommandé. Le colonel l'avait chargé de me dire qu'il ne fallait pas que j'arrivasse à la ville avant le lendemain au soir, parce qu'il voulait avoir le temps de me chercher une maison; il avait ajouté que je devais descendre au palais du

(1) Da Cunha Mattos dit que les villages d'Ouro Fino et de Ferreiro ont perdu leur *importance* depuis que les caravanes passent par le chemin appelé Picada do Correio de Goyaz (*Itin.*, II, 87). Ils avaient certes bien peu de chose à perdre.

(2) Je suis ici la version de Cazal de préférence à celle de Pizarro, qui, sur ce point, n'est pas parfaitement d'accord avec lui-même.

général et accepter toutes les offres que celui-ci pourrait me faire.

Je suivis exactement les prescriptions du colonel Leite, et partis (26 juin) fort tard de Pouso Novo pour me rendre à Villa Boa.

CHAPITRE XX.

VILLA BOA OU LA CITÉ DE GOYAZ.

Histoire de *Villa Boa*. — Désavantages et agréments de sa position. — Le Rio Vermelho la traverse; ponts. — Églises. — Rues; maisons. — Places publiques. — Palais du gouverneur. — Hôtel des finances (*casa da contadoria*). — Hôtel de ville. — Hôtel pour la fonte de l'or. — Population. — Maladies; goître. Absence de secours médicaux. — Occupations des habitants de Villa Boa. — Boutiques. — Ouvriers. — Nourriture. — Aucune ressource pour la société. — Mariages rares. Quelle en est la cause. Mauvais exemples donnés au peuple par ceux qui devraient le guider et l'éclairer. — Les femmes de Goyaz. — Goût pour le tafia. — Manque de délicatesse. — Un dîner au palais. — Description de l'intérieur de cet édifice. — Portrait et histoire du capitaine général Fernando Delgado Freire de Castilho. — Portrait de Raimundo Nonato Hyacintho. Description de sa maison. — Le P. Joseph, missionnaire.

Bartholomeu Bueno, qui découvrit la province de Goyaz, jeta aussi les premiers fondements de sa capitale. Après avoir quitté le lieu appelé Ferreiro, il bâtit une maison sur le bord du Rio Vermelho, et celle-ci devint le noyau d'un village auquel on donna le nom de *Santa Anna*. Les autorités du pays établirent leur résidence dans cet endroit, qui bientôt acquit une grande importance, et Santa Anna fut érigé en ville par une ordonnance royale de février 1736. Alors le pays ne formait point encore une province séparée; le gouverneur de S. Paul, de qui il dépendait,

D. Luiz de Mascarenhas, comte de Sarzedas, ne mit l'ordonnance à exécution qu'au mois de juillet 1739, et il donna à la nouvelle ville le nom de *Villa Boa de Goyaz*, en mémoire de Bueno, qui en avait été le fondateur (1). Un décret, rendu par le roi Jean VI, le 18 septembre 1818 (2), éleva au rang de *cité* (*cidade*) la capitale de la province; mais, au lieu de l'appeler *Cidade Boa*, ce qui eût été naturel, on lui donna le nom de *Cidade de Goyaz*, qui a l'extrême inconvénient d'être la répétition de celui de tout le pays, et semble imaginé pour faire oublier un homme dont l'intrépide persévérance avait ajouté à la monarchie portugaise une province plus grande que la France et qu'on avait laissé mourir dans l'indigence (3).

(1) Caz., *Cor.*, I, 333. — Piz., *Mem. hist.*, IX, 152 et suiv. — Pohl, *Reise*, I, 332.

(2) J'emprunte cette date à Pizarro, nécessairement mieux instruit que le docteur Pohl, et qui, d'ailleurs, met, dans son indication, une précision plus grande.

(3) Bartholomeu Bueno, qui avait possédé d'immenses richesses, ne sut point les conserver, et abandonna même à son fils les divers péages qui lui avaient été accordés pour sa récompense. Quand il fut devenu pauvre, le gouverneur de S. Paul vint à son secours et lui donna 1 arrobe d'or sur le trésor royal; mais ce don ne fut point confirmé par le roi, et, pour pouvoir rendre ce qu'il avait reçu, Bueno fut obligé de mettre à l'encan sa maison, ses esclaves et les bijoux de sa femme (Pohl, *Reise*, I, 332). — M. le général Raimundo José da Cunha Mattos raconte que, au passage du Rio Corumbá, près le village de Santa Cruz, il fut reçu, en 1823, par les arrière-petits-enfants de Bartholomeu Bueno, deux jeunes personnes dont il fait un grand éloge, et un jeune homme de 17 ans qui n'avait point reçu d'éducation, mais se comportait honnêtement, sans oublier son origine. Cette famille habitait une pauvre maisonnette mal meublée et était à peu près réduite à l'indigence. « Quelle « fut ma douleur, dit Mattos, en voyant le prince de la noblesse goya- « naise forcé de se livrer à des travaux manuels, et ses sœurs condam- « nées à toutes les privations... Tel est le sort des descendants du grand

La présence de l'or avait pu seule déterminer la fondation de Villa Boa; car cette ville, située (1) par 16° 10' lat. S., à 200 *legoas* de la côte, dans un canton stérile, loin de toutes les rivières aujourd'hui navigables, communique difficilement avec les autres parties de l'empire brésilien : elle n'a pas même l'avantage d'une grande salubrité, et on l'abandonnerait bientôt si elle n'était la résidence de toutes les administrations de la province.

Elle a été bâtie dans une sorte d'entonnoir et est entourée, de tous les côtés, par des mornes de hauteur inégale qui font partie de la Serra do Corumbá e do Tocan-

« Bartholomeu Bueno, dit Anhanguera, qui, le premier, découvrit Goyaz, « l'un des plus illustres aventuriers de la province de S. Paul! Tel est « le sort des arrière-petits-fils du second Bartholomeu Bueno, cet homme « célèbre qui, après avoir conquis et peuplé la même province, pos« séda, quelques instants, des monceaux d'or (*Itin.*, I, 114). » Deux ans plus tard, Mattos repassa par le même endroit, et il y vit encore la famille des Bueno : le président de la province, pour les empêcher de mourir de faim, leur avait fait donner la recette du péage du Corumbá, dont le produit avait entièrement appartenu à leur père (l. c., II, 70) ! Il n'est personne qui, après avoir lu ce qui précède, ne s'écrie, avec moi, qu'il est de l'honneur, de la dignité du gouvernement de Goyaz de ne pas permettre que tout voyageur qui entre dans le pays ait sous les yeux un si triste exemple de l'instabilité des choses d'ici-bas et surtout de l'ingratitude des hommes. Espérons que quelque personne bienveillante fera connaître à S. M. l'empereur du Brésil la situation déplorable où se trouvent les Anhanguera, rejetons d'une famille qui a ajouté à l'empire qu'il gouverne une province aussi vaste que l'Allémagne.

(1) Cette position a été déterminée par les PP. Diogo Soares et Domingos Chapaci, jésuites et mathématiciens habiles qui avaient été chargés, par le roi Jean V, de lever la carte du Brésil (Piz., *Mem.*, IX, 152). C'est vraisemblablement à eux qu'est due la détermination des positions indiquées par Pizarro, Eschwege et autres, ou au moins d'une partie d'entre elles. — Eschwege écrit, pour Villa Boa, 16° 19' : il y aura sans doute eu une faute de copiste soit dans son manuscrit, soit dans celui de Pizarro.

tins. Sa position n'a cependant rien de triste. Les mornes dont elle est environnée ont peu d'élévation ; ils sont couverts de bois qui conservent toujours une belle verdure et qui, ayant peu de vigueur, ne sauraient donner au paysage l'aspect sévère des pays de forêts vierges ; enfin, même au mois de juin, la couleur du ciel, moins belle ailleurs, avait encore ici le plus brillant éclat. Vers le sud, les collines sont assez basses et laissent voir à l'horizon la Serra Dourada, dont le sommet, pour ainsi dire nivelé, et les flancs nus et grisâtres produisent dans le paysage un effet pittoresque.

La cité de Goyaz a une forme allongée et est divisée, en deux parties presque égales, par la petite rivière appelée Rio Vermelho, qui, après avoir pris sa source dans les montagnes voisines du village d'Ouro Fino, coule de l'est à l'ouest et va se jeter dans l'Araguaya (1). Trois ponts en bois et à une seule arche établissent une communication entre les deux parties de la ville.

Il y a dans Villa Boa un grand nombre d'églises (2) ; mais elles sont petites, et aucune d'elles n'a d'ornements à l'extérieur. L'église paroissiale, la seule où je sois entré, est consacrée à Ste. Anne (*Santa Anna*) ; elle n'a point de plafond, mais le maître-autel et quelques autres que l'on voit, en outre, de chaque côté de la nef, sont enrichis de dorures

(1) Je n'ai pris dans le pays aucune note sur le cours du Rio Vermelho, et j'emprunte au docteur Pohl ce que je dis ici de cette rivière. Pizarro ne la nomme même pas.

(2) En 1818, Luiz d'Alincourt en comptait huit. Da Silva e Sousa en admet le même nombre en 1832, savoir : Santa Anna, qui, à cette époque, avait le titre de cathédrale et dont je parlerai tout à l'heure ; Rosario, Boa Morte, Carmo, S. Francisco de Paula, Senhora da Abbadia, Senhora da Lapa et S. Barbara, qui nous occupera un peu plus tard.

et ornés avec assez de goût. A un demi-quart de lieue de Villa Boa, du côté du nord, s'élève, sur le sommet d'une colline, une petite chapelle dédiée à sainte Barbe (*Santa Barbara*); de là on découvre la ville, les campagnes environnantes, et plus loin la Serra Dourada : un chemin large et bien battu conduit à cet endroit et forme, pour les habitants, une sorte de promenade.

Les rues de la cité de Goyaz, larges et en général assez droites, sont presque toutes pavées; mais elles le sont mal. On compte dans cette ville environ 900 maisons (1) bâties en terre et en bois, assez élevées pour le pays, mais petites, toutes blanchies sur le devant et couvertes en tuiles; plusieurs d'entre elles ont un étage, outre le rez-de-chaussée, et quelques-unes des fenêtres garnies de carreaux faits avec du talc; la plupart sont bien entretenues, et je trouvai celles des principaux habitants passablement meublées et d'une propreté extrême. Il n'en est pas de Villa Boa comme de la capitale de la province des Mines, où l'on voit des rues entières presque abandonnées (2); on a cessé ici, beaucoup plus promptement qu'à Villa Rica, de s'occuper de la recherche de l'or, et le nombre des maisons s'est trouvé en rapport avec celui des employés civils et militaires, des marchands et des ouvriers que ces employés nécessitent.

Il existe à Villa Boa deux places assez considérables qui

(1) Pohl en indique 700, Luiz d'Alincourt quelques-unes de plus, Pizarro 690 ou un peu plus de 720. Selon le général Raimundo José da Cunha Mattos, il y en avait 740 en 1823. Le même auteur ajoute que la population de la cité de Goyaz s'élevait, à la même époque, à 4,000 âmes; mais je ne puis m'empêcher de considérer ce chiffre comme étant inférieur à la vérité.

(2) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, I, 138.

ont la forme d'un triangle irrégulier. Plusieurs édifices publics, le palais du gouverneur, l'hôtel des finances (*casa da contadoria*), celui de la fonte de l'or (*casa da fundiçao*), l'église paroissiale, une autre église beaucoup moins importante, ornent la première de ces deux places que l'on appelle *terreiro do paço*. La seconde, qui est la plus grande, est située à l'une des extrémités de la ville. L'hôtel de ville (*casa da camara*) et la caserne donnent sur cette place, vers le milieu de laquelle s'élève une fontaine. Celle-ci me parut être d'une architecture plus que médiocre, mais, du moins, elle n'offre rien de ridicule.

Lorsque je parle des édifices publics de ce pays, il ne faut pas se représenter des bâtiments immenses comme ceux que l'on voit en Europe : ici tout est petit, tout est mesquin, sans élégance et même, dit-on, sans solidité (1).

Quant à la grandeur, le palais du capitaine général fait peut-être exception, surtout pour le pays ; d'ailleurs il n'a que le rez-de-chaussée et est sans ornements extérieurs. Comme il se trouve un peu élevé au-dessus du sol, on monte, pour y arriver, un perron mesquin de quelques marches ; mais, auparavant, on passe par un portail qui s'avance sur la place de la manière la plus disgracieuse et qui sert de corps de garde.

Outre le rez-de-chaussée, l'hôtel des finances a encore un étage. Les employés sont réunis dans une salle allongée où se trouvent deux rangs de bureaux placés vis-à-vis l'un de l'autre, et à l'une des extrémités de la salle est un bureau plus élevé où travaille l'employé principal ; disposition qui me rappela, de la manière la plus exacte, celle de la

(1) Voyez Cazal., *Corog. Braz.*, I, 334.

plupart des classes de nos colléges. La salle où s'assemble la junte du trésor royal (*junta da fazenda real*) est ornée de fauteuils et de rideaux de damas rouge. C'est là que l'on pèse l'or qui entre dans les coffres, comme celui qui en sort ; mais les balances consacrées à cet usage sont habituellement cachées par des rideaux de même étoffe que le reste de l'ameublement.

L'hôtel de ville et celui de la fonte de l'or ont aussi un étage. Comme c'est la coutume dans toutes les villes de l'intérieur, le rez-de-chaussée du premier de ces bâtiments a été réservé pour la prison.

Sous le portail de la caserne se voient deux petites pièces de canon (1), ce qui, à la distance où Goyaz est de la côte, et avec l'extrême difficulté des transports, peut être considéré comme une merveille.

Les nègres et les mulâtres forment la majeure partie de la population de Goyaz (2). Cette ville, bâtie dans un fond, où l'air ne circule point comme sur les montagnes et dans la plaine, où les eaux paraissent peu salubres, où la chaleur est souvent excessive pendant la sécheresse, où l'humidité doit être très-grande dans la saison des pluies, ne saurait être favorable aux hommes de notre race ; aussi les blancs de Villa Boa sont-ils bien loin d'offrir dans leurs

(1) C'est sans doute là ce que Cazal appelle un petit fort.

(2) « Relativement au nombre des nègres et des mulâtres, je vois ici « beaucoup de personnes blanches. » Raimundo José da Cunha Mattos écrivait cette phrase le jour même de son arrivée dans la capitale de la province de Goyaz, le 15 juin 1823 (*Itin.*, I, 136). Il était revêtu de la plus haute dignité ; les blancs durent naturellement se rassembler autour de lui ; peut-être même en vint-il des localités voisines pour satisfaire leur curiosité ou pour lui faire honneur. Par la suite, il se sera convaincu qu'ils ne sont pas aussi nombreux qu'il l'avait cru d'abord.

personnes les caractères de la santé, de la vigueur et de l'activité (1).

Les différentes sortes d'hydropisie, et principalement l'hydropisie de poitrine, sont les maladies qui enlèvent à Goyaz le plus grand nombre de personnes. Presque tous les habitants de cette ville et ceux des environs ont un goître, et souvent cette difformité, devenue énorme, empêche de parler ceux qui en sont affligés.

A l'époque de mon voyage, il n'y avait à Villa Boa aucun médecin; il ne s'y trouvait d'autre chirurgien que celui de la compagnie de dragons, qui réunissait, assurait-on, à une nonchalance extrême l'ignorance la plus complète. Les marchands d'étoffes et de quincaillerie vendaient quelques remèdes qu'ils recevaient de Rio de Janeiro, mais personne n'avait la moindre idée de pharmacie. Le capitaine général avait fait au gouvernement central des représentations sur l'absence totale de secours médicaux, elles n'avaient point été écoutées; l'administration de Rio de Janeiro était alors à peu près aussi insouciante qu'on l'était à Goyaz (2).

La nourriture des habitants de Villa Boa est celle de tous les Brésiliens de l'intérieur; la farine de maïs ou de manioc

(1) Pohl dit que les blancs de la cité de Goyaz sont d'une constitution délicate, tandis que les nègres et les mulâtres sont fort robustes (*Reise*, I, 362). Cette observation contribuerait à confirmer ce que j'ai insinué ailleurs (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I), que la race caucasique tend à s'altérer dans l'Amérique du Sud et la race africaine à s'y perfectionner.

(2) « En 1831, dit M. le docteur Sigaud (*Du climat*, etc., 146), Goyaz et Matogrosso étaient encore sans médecins : le président de Goyaz réclama, à cette époque, auprès du gouverneur central, et la société de médecine de Rio de Janeiro appuya cette juste demande. »

en forme le fondement (1). Cependant on peut ici se procurer quelques douceurs que l'on ne trouverait pas dans les *fazendas;* je citerai, en particulier, d'excellent pain que l'on fait avec de la farine de froment qui vient de Santa Luzia, de Meiaponte et de Cavalcante, village plus septentrional que Villa Boa, mais qui est probablement plus élevé et dont les environs sont, dit-on, très-favorables à la culture du blé.

Les emplois publics occupent, autant du moins que l'on s'occupe dans ce pays, une bonne partie des habitants de Goyaz. D'autres sont des marchands, quelques-uns vivent du produit de leurs terres; un petit nombre de personnes, comme je l'ai dit dans le *Tableau général de la province*, emploient encore leurs nègres à chercher isolément un peu d'or dans le Rio Vermelho.

Il existe à Villa Boa (1819) un assez grand nombre de boutiques fort bien garnies où, comme dans toutes celles

(1) Mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes* a fait connaître avec détail l'alimentation principalement végétale des habitants de la partie sud du Brésil tropical. Un touriste qui a parcouru la province des Mines du midi au nord dit que les Brésiliens *mangent de la viande salée ordinairement fétide* (SUZAN., *Souv.*, 266). Je présume qu'il aura voulu parler de la viande sèche (*carne seca*) que Rio Grande do Sul expédie sur le littoral du Brésil et qu'on lui aura servie dans quelque *venda* de la province de Rio de Janeiro. Il n'est pas à ma connaissance que Spix et Martius, Pohl et Gardner se soient plaints qu'on leur ait fait manger de la *viande fétide*, et je ne me rappelle pas qu'à Minas et à Goyaz personne m'en ait présenté de semblable. « Les voyageurs, dit M. Sigaud, qui parcourent le pays en s'arrêtant... dans les *vendas* ne tardent pas à voir que tout y manque.....; mais ils reviennent de leur premier jugement lorsqu'ils ont reçu l'hospitalité dans les *fazendas*..... Mawe, Spix et Martius, Aug. de S. H., Koster peuvent attester la vérité de ce que je dis ici (*Du climat*, 93). »

de l'intérieur, on trouve réunis la mercerie, la quincaillerie et tous les genres d'étoffes. C'est à Rio de Janeiro que se fournissent la plupart des marchands de cette ville; ils n'envoient que de l'or en échange des objets qu'ils reçoivent. Le nombre des tavernes (*vendas*) est également ici très-considérable; il s'y débite une quantité prodigieuse d'eau-de-vie de sucre (*cachaça*) (1).

On trouve dans Goyaz des ouvriers très-habiles et qui, pourtant, ne sont pas sortis de leur pays. Ils n'imaginent point, il est vrai, mais ils imitent avec une facilité extrême et mettent beaucoup de fini dans leurs ouvrages. Comme à Minas, il est fort commun qu'un ouvrier ait à la fois plusieurs métiers. J'ai vu le même homme raccommoder les montres, faire de la bougie, des fusils, des crayons, etc. (2).

Goyaz n'offre absolument aucune ressource pour la société; chacun y vit dans son intérieur et ne communique, pour ainsi dire, avec personne.

Nulle part peut-être il n'y a aussi peu de gens mariés que dans cette ville (1819). Jusqu'au dernier ouvrier, il

(1) Da Silva e Sousa dit que, en 1832, il y avait, à Goyaz, 24 boutiques de marchandises sèches et 100 cabarets. Mattos arrivait à peine dans cette ville quand il a écrit (*Itin.*, I, 136) qu'il y voyait peu de cabarets et peu de boutiques; il aura certainement reconnu plus tard qu'il en existait un nombre bien suffisant pour une population qu'il ne fait monter qu'à 4,000 âmes. Sur une population de 42,584 individus, la ville d'Orléans n'a, en 1847, que 104 cabarets : la cité de Goyaz est, par conséquent, sous ce rapport, dix fois mieux partagée. Je m'abstiendrai de faire une comparaison semblable pour l'instruction publique.

(2) Je ne suis point ici d'accord avec M. Pohl, qui parle des ouvriers de Goyaz avec un mépris qu'ils ne méritent certainement pas. Je n'ai pas remarqué non plus que les marchandises qu'on vend dans cette ville fussent plus mauvaises que dans tout le reste du Brésil : comme partout, il y en avait sans doute de mauvaises et de bonnes.

n'est personne qui n'ait une maîtresse; on l'entretient dans sa propre maison, on élève autour de soi les enfants qui naissent de ces unions illégitimes, dont on rougit aussi peu que d'un lien sacré, et, si par hasard quelqu'un se marie, il devient aussitôt l'objet du ridicule. Ce relâchement dans les mœurs date du temps où le pays fut découvert. Si les aventuriers qui, les premiers, s'enfoncèrent dans ces déserts avaient avec eux quelques femmes, c'étaient des négresses avec lesquelles leur orgueil ne leur permettait pas de s'unir par le mariage; la même raison les empêcha d'épouser des femmes indigènes : ils n'eurent que des concubines. Dans l'origine, il dut en être de même de la province des Mines; mais comme elle est moins éloignée des côtes, qu'elle s'est peuplée davantage, que sa splendeur n'a pas été aussi éphémère, les femmes honnêtes durent y arriver en plus grand nombre. Aujourd'hui même qu'il y a partout, dans celle de Goyaz, des établissements fixes, quelle femme ne serait pas effrayée par la distance des ports de mer à ce pays central et par les fatigues d'un voyage de plusieurs mois à travers des déserts où l'on manque souvent des choses les plus nécessaires? Les descendants des premiers colons goyanais ont dû nécessairement marcher sur les traces de leurs pères ; le libertinage est devenu une coutume, et le peuple est continuellement encouragé à s'y livrer par l'exemple de ceux qui le gouvernent.

Il est rare que les employés qui se résignent à s'enfoncer aussi loin dans l'intérieur soient mariés. Ils arrivent dans un pays où le concubinage public est général ; ils trouvent commode de se conformer à l'usage, et, en le suivant, ils l'autorisent. Parmi les capitaines généraux qui gouvernèrent la province de Goyaz jusqu'en 1820, il n'y en eut

pas un seul qui fut marié, et tous eurènt des maîtresses avec lesquelles ils vivaient publiquement. L'arrivée d'un général à Villa Boa répandait la terreur parmi les hommes et mettait en effervescence l'ambition de toutes les femmes. On savait que bientôt il choisirait une maîtresse, et, jusqu'à ce qu'il eût jeté le gant, chacun tremblait pour la sienne.

Mais les magistrats et les employés de Villa Boa ne sont pas les seuls dont l'inconduite semble justifier celle du peuple. Des hommes dont la vie devrait être une protestation incessante contre des déréglements tout à la fois contraires aux lois de la religion et de la morale, aux progrès de la civilisation, au maintien de la famille et de la société, les prêtres eux-mêmes, par leurs coupables déportements, autorisent les désordres des fidèles qui leur ont été confiés. Leurs concubines demeurent avec eux ; des enfants croissent sous les yeux du père et de la mère, et souvent (1819), je dois le dire la rougeur sur le front, le prêtre, quand il se rend à l'église, est accompagné par sa maîtresse. Si ces abus déplorables n'ont pas entièrement disparu au moment où j'écris, puisse la publicité que je leur donne attirer l'attention de ceux qui sont appelés à en connaître, et les exciter à faire rentrer dans les voies du christianisme et d'une véritable civilisation un peuple qui, lors de mon voyage, tendait, chaque jour, à s'en éloigner davantage (1).

(1) Nous savons, par le *Memoria estatistica* de Luiz Antonio da Silva e Sousa, quel était encore, en 1832, le triste état de l'enseignement dans la capitale de la province de Goyaz. « Les arts libéraux, dit cet écrivain, « sont actuellement peu cultivés dans le ressort de la justice de cette « ville, et il en est de même des sciences pour l'enseignement desquelles « le conseil général a cependant proposé la création de plusieurs chaires. « Il n'existe actuellement à Goyaz qu'un professeur de grammaire latine, « une école lancastrienne et quelques écoles privées où l'on suit l'an-

Pendant le jour on ne rencontre que des hommes dans les rues de Goyaz; mais, aussitôt que la nuit vient, des femmes de toutes les couleurs sortent de leurs maisons et se répandent dans la ville. Elles se promènent ordinairement plusieurs ensemble, très-rarement avec des hommes. Tout leur corps est enveloppé dans de longues capotes de laine; leur tête est couverte d'un mouchoir ou d'un chapeau de feutre : ici encore, elles vont à la suite les unes des autres; elles se traînent plutôt qu'elles ne marchent, ne remuent ni la tête, ni les bras, et semblent des ombres qui se glissent dans le silence de la nuit. Les unes sortent pour leurs affaires, d'autres pour rendre des visites, le plus grand nombre va à la recherche des bonnes fortunes.

L'œil noir et brillant des femmes de Goyaz trahit les passions qui les dominent; mais leurs traits n'ont aucune délicatesse, leurs mouvements n'ont aucune grâce, leur voix

« cienne méthode. Des particuliers ont voulu donner gratuitement des « leçons de géométrie, d'arithmétique, de français et de musique; mais « ils ont eu peu d'élèves. » Par ce passage, tiré d'un écrit qui a un caractère à peu près officiel, on peut juger de l'état de l'instruction dans les parties reculées de la province. Gardner dit d'un des villages du nord où il passa en 1840, que l'école n'était nullement suivie et qu'on était privé de livres. Je me rappelle, à ce sujet, que, me trouvant, en 1818, dans la province de Minas Geraes, je passai plusieurs jours chez un très-bon homme, qui tenait tout à la fois une *venda* et une école. Cet homme ne quittait guère son comptoir; mais, comme la petite pièce où étaient les enfants restait ouverte, il pouvait les entendre et voir ce qu'ils faisaient. Ceux-ci n'avaient aucun livre; ils s'exerçaient sur une feuille de papier, éternellement la même, où l'on avait écrit à la main les tristes doléances d'un pauvre prisonnier. Ils passaient leur vie à lire et à relire tout haut la lettre du captif, ou, pour mieux dire, ils devaient la réciter; car, après tant d'années, je n'en ai point encore oublié la dernière phrase : *Nunca verei mais o arraial de S. Bartholomeu* (je ne verrai plus jamais le village de S. Barthélemy)!

est sans douceur. Comme elles ne reçoivent point d'éducation, leur entretien est entièrement dépourvu de charmes; elles se montrent embarrassées, stupides et sont descendues à n'être à peu près que les femelles des hommes (1819).

Il est facile de concevoir que ceux-ci, étrangers aux douceurs de la société, menant une vie oisive entre des femmes sans principes et sans la plus légère instruction, doivent être peu délicats dans tous leurs goûts; aussi celui du tafia (*caçhaça*) est-il général chez les habitants de Villa Boa. Enervés par le libertinage, fatigués de leur nonchalance, ils trouvent dans l'eau-de-vie un stimulant qui, pour quelques instants, les arrache à leur apathie et les empêche de sentir la monotonie de leur existence.

Il ne faut pas croire cependant que le goût de ces hommes pour le tafia les conduise fréquemment à l'ivresse. Je dois m'empresser de dire à la louange non-seulement des Goyanais, mais encore des habitants du Brésil en général, que je ne me rappelle pas d'avoir vu, dans le cours de mes longs voyages, un seul homme qui fût ivre, et cette observation se trouve confirmée par un voyageur moderne entièrement digne de foi. Voici, en effet, de quelle manière s'exprime M. George Gardner (1) : « En venant du Brésil, je débarquai un dimanche matin à Liverpool, et dans ce seul jour je vis plus d'ivrognes, au milieu des rues de cette ville, que je n'en avais aperçu, parmi les Brésiliens, blancs ou nègres, pendant toute la durée de mon séjour dans leur pays, qui fut de cinq années. »

En tout pays, les petites villes sont jalouses des grandes, où l'on ne songe point à elles. Personne, à Villa Boa, ne

(1) *Travels*, etc.

me parla de Santa Luzia et de Meiaponte, et dans ces deux villages tout le monde se récrie contre la mauvaise foi des habitants de Villa Boa. La province des Mines inspire à celle de Goyaz une semblable jalousie. Les Mineiros ont à peine l'air de soupçonner l'existence de Goyaz, et les Goyanais ne cessent de déclamer contre les Mineiros. Ils conviennent que ceux-ci ont beaucoup d'intelligence, ils leur accordent plus d'activité qu'ils n'en ont eux-mêmes (tout est relatif dans ce monde); mais ils les accusent de manquer de délicatesse. Ce reproche est, au reste, si général, d'une ville à l'autre, d'une province à une autre province, qu'on serait presque tenté de croire que tous le méritent. Quant au pays de Goyaz, en particulier, le défaut de bonne foi y est le résultat nécessaire de l'altération continuelle des valeurs représentatives et de l'habitude de faire la contrebande; et, comme la falsification de l'or en poudre est, ainsi que je l'ai dit au *Tableau général de la province*, plus fréquente à Villa Boa que dans les villages, il est clair que les habitants de Meiaponte et de Santa Luzia ont quelque droit de faire à ceux de la capitale les reproches qu'ils leur adressent (1).

(1) Ceux qui auront lu la citation de Pizarro, que j'ai insérée au *Tableau général de la province*, verront que je suis loin de me permettre, dans tout ce qui précède, quelque exagération. Voici encore de quelle manière s'exprime Luiz d'Alincourt : « Les Goyanais sont peu industrieux; « mais ce ne sont pas les moyens naturels qui leur manquent; ils se lais- « sent dominer par la paresse et se livrent, sans aucun frein, aux plaisirs « des sens (*Mem.*, 93). » Après avoir fait, dans plusieurs endroits de son livre, un tableau hideux des habitants du pays qui s'étend, en droite ligne, de Barbacena à la frontière de Goyaz, Mattos ajoute ce qui suit en parlant de la population de cette dernière province : « Ce sont les mêmes mœurs, « la même paresse, la même indolence, des maisons et des jardins aussi « peu soignés, une agriculture également presque nulle, la même ten-

Lorsque j'arrivai à Villa Boa, je descendis au palais et je présentai au gouverneur, M. FERNANDO DELGADO FREIRE DE CASTILHO, mes passe-ports et les lettres de recommandation que j'avais pour lui. J'en fus parfaitement accueilli; il m'engagea beaucoup à dîner tous les jours chez lui, pendant le temps que je resterais à Villa Boa, et me fit toutes les offres possibles de service. Du palais je me rendis chez le colonel Francisco Leite, qui me reçut très-bien et me fit conduire à la maison qu'il me destinait.

Le lendemain, d'après l'invitation que m'avait faite le gouverneur, je me rendis au palais à l'heure du dîner. Après avoir traversé le portail dont j'ai parlé plus haut et qui sert de corps de garde, je montai le perron et j'entrai dans un vestibule que le corps de garde prive de lumière et où se tient une sentinelle. Une porte, fermée, suivant l'ancien usage, par une pièce de drap vert aux armes de Portugal, ouvre sur une antichambre entourée de bancs de bois à grands dossiers. J'y trouvai réunies les principales

« dresse, les mêmes complaisances pour les vagabonds, joueurs de guitare « (*Itin.*, I, 138). » Cet auteur se montre, à la vérité, plus indulgent pour la cité de Goyaz en particulier; mais on doit sentir que sa position lui imposait quelque réserve. Quant au docteur Pohl, quoiqu'il n'entre pas dans beaucoup de détails, il n'est guère moins sévère que Pizarro. On peut même lui reprocher de devenir injuste quand il s'exprime ainsi qu'il suit : « C'est une des particularités de ce pays que les habitants « s'empressent autour de l'étranger et lui témoignent de l'amitié, afin « de s'assurer de lui et de lui faire payer les moindres services de la « manière la plus honteuse (*Reise*, I, 364). » Pohl a pu rencontrer, à Goyaz, des hommes de cette trempe, comme il s'en trouve dans tous les pays; mais je ne me rappelle pas que rien de semblable me soit arrivé pendant les six ans que j'ai mis à parcourir le Brésil; j'ai trouvé presque partout l'hospitalité la plus aimable comme la plus généreuse, et je crois qu'il n'y a rien dans le caractère des Brésiliens en général qui justifie l'accusation que l'auteur autrichien porte contre les Goyanais.

autorités du pays, et bientôt parut le capitaine général. La première chose qu'il fit, après avoir salué tout le monde, fut de me présenter deux enfants de sept à huit ans, un garçon et une fille, en me disant : Ce sont deux petits Goyanais, des enfants de la nature ; mais Sa Majesté a eu la bonté de les reconnaître pour les miens et de les légitimer (1). On vint annoncer que le dîner était sur la table. Nous passâmes, par une galerie fort large, dans un grand salon assez triste, mais bien meublé. Le dîner avait été servi dans une salle un peu obscure et d'une grandeur médiocre. Les mets étaient abondants et bien préparés ; de la porcelaine et de fort belle argenterie brillaient sur la table. Il était impossible de ne pas être émerveillé de ce luxe, en pensant que rien ne vient à Villa Boa qu'à dos de mulets et que nous étions à 300 lieues de la côte.

On voyait sur la table plusieurs carafes de vin ; le gouverneur m'en donna un verre pour que je busse à la santé de notre ami commun, João Rodrigues Pereira de Almeida, qui m'avait donné une lettre pour lui (2) ; mais personne n'y goûta que nous deux. Pendant mon séjour à Villa Boa, le vin reparut tous les jours sur la table, mais il était là à peu près pour la montre ; le gouverneur s'en versait, je crois, un petit verre ; je ne buvais que de l'eau. Le vin est ici extrêmement cher ; on n'en vend pas à moins de 1,500 reis (9 f. 37 c.) la bouteille, et, lors de mon voyage, les ca-

(1) On sait qu'autrefois, en France, la légitimation des enfants naturels appartenait également aux rois.

(2) J'ai fait connaître M. João Rodriguez Pereira de Almeida dans plusieurs parties de mes ouvrages, et en particulier au commencement de mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc.

ravanes qui devaient en apporter n'étaient point encore arrivées.

Dans le premier dîner que je fis au palais, une assiette de superbes raisins muscats ne fut, comme le vin, qu'un objet d'envie pour la plupart des convives ; je fus plus favorisé, et je les trouvai excellents. Quoique la vigne produise ici de très-bons fruits et que les essais qui ont été tentés pour faire du vin aient été assez heureux, un plat de raisin est encore un objet de luxe, tant il y a dans ce pays de négligence et de paresse.

Le surlendemain de mon arrivée, le capitaine général me montra tout l'intérieur du palais, nom pompeux qui n'est guère mérité par le bâtiment qui le porte. Les appartements en sont vastes, mais tristes et obscurs. L'ameublement a été fait dans le pays même. Un petit jardin, assez négligé, dépend du palais. On en a pavé les allées, comme le sont, en général, celles de tous les jardins un peu soignés de ce pays, ce qui leur donne un air guindé et les rend extrêmement tristes. Un jet d'eau ornait autrefois le jardin du palais ; mais les tuyaux étaient en bois, ils n'ont pas tardé à pourrir et on ne les a pas renouvelés.

Fernando Delgado, qui gouvernait Goyaz à l'époque de mon voyage, y était arrivé le 26 novembre 1809. C'était un homme froid ; il avait de l'esprit, quelque instruction, un ton excellent, une parfaite intégrité, et connaissait le monde. Il désirait sincèrement faire le bien ; mais il avait trouvé partout la résistance passive la plus décourageante, résultat de l'apathie des habitants et de l'insouciance du gouvernement central. Voyant, dès le moment de son arrivée, que la province de Goyaz ne trouvait presque plus de ressources dans l'exploitation de ses mines, il sentit qu'il

fallait diriger les efforts des habitants vers l'agriculture et le commerce; il tâcha donc d'ouvrir des débouchés aux produits de leurs terres, et s'attacha à faciliter la navigation de l'Araguaya et du Tocantins. Il fut parfaitement secondé par l'*ouvidor* de la Comarca do Norte JOAQUIM THETONIO SEGURADO, et d'heureux succès couronnèrent les tentatives de ce magistrat; mais, pour donner quelques suites à d'aussi grandes entreprises, il aurait fallu plus de persévérance et d'activité que n'en ont aujourd'hui les Goyanais, et les glorieux efforts de Fernando Delgado sont, en définitive, restés jusqu'à ce jour (1819-1822) à peu près sans résultat (1).

Dans un des dîners que je fis au palais, un jeune magistrat, nouvellement arrivé, témoigna sa surprise de l'étrangeté des mœurs du pays, et fit observer qu'il était inconcevable que les habitants de Villa Boa, ayant leurs maîtresses dans leurs maisons et vivant avec elles comme si elles étaient leurs femmes, ne les épousassent pas. Voulez-vous, s'écria le gouverneur en montrant son fils et sa fille, que j'épouse la mère de ces enfants, la fille d'un charpentier! Ces paroles, qui mirent fin à la conversation, indiquaient déjà les sentiments qui amenèrent la déplorable fin de l'infortuné Fernando Delgado. Il quitta son gouvernement, au mois d'août 1820, pour retourner en Portugal, et partit de Villa Boa avec ses enfants et sa maîtresse. Arrivé à Rio de Janeiro, celle-ci lui déclara qu'elle consentirait à le suivre en Europe, mais comme sa femme et non comme sa concubine. Fernando Delgado, auquel des souffrances ôtaient, dit-on, une parfaite lucidité d'esprit, ne put sup-

(1) PIZ., *Mem. hist.*, IX, 178. — POHL, *Reise*, I, 352 et suiv.

porter l'alternative où il se trouvait d'épouser la fille du charpentier ou de la laisser au Brésil et mit fin à sa propre existence (1).

J'étais à peine arrivé à Villa Boa, que je reçus la visite des principaux fonctionnaires publics. Je leur trouvai des manières très-honnêtes ; tous étaient bien mis et avec une propreté extrême.

Celui d'entre eux qui me fit le plus d'avances fut Raimundo Nonato Hyacintho, greffier de la junte du trésor royal (*escrivão da junta da fazenda real*). Dès le surlendemain de mon arrivée, il m'envoya chercher pour déjeuner avec lui, et il me dit qu'il voulait que je prisse mes repas dans sa maison, toutes les fois que je ne mangerais point au palais. Raimundo était né en Europe ; il avait voyagé, avait eu des aventures et se plaisait à les conter (2). Il aimait ses aises et possédait à Goyaz une maison charmante qu'il avait fait bâtir et qui réunissait à une très-grande propreté toutes les commodités des maisons européennes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ses meubles et son argenterie avaient été faits à Villa Boa. A la vérité, il en avait donné les dessins, mais l'exécution montrait combien les ouvriers goyanais ont naturellement d'habileté et d'intelligence. Lui seul les avait formés, et sous sa direction ils avaient appris à exécuter une foule d'ouvrages qui, à la même époque, étaient inconnus à Minas. Raimundo me

(1) Le fils de Fernando Delgado est mort, à Paris, très-jeune encore, attaché à la légation brésilienne.

(2) Après la révolution qui a pour jamais séparé le Brésil du Portugal, Raimundo Nonato Hyacintho fut nommé membre du gouvernement provisoire de Goyaz ; il est mort de 1826 à 1836 (Mat, *Itin.*, I, 136 ; II, 339).

montra, entre autres choses, une litière qu'il avait fait faire à Villa Boa, et qui offrait toutes les petites recherches de nos voitures de voyage les mieux soignées (1).

Quand j'arrivai à Villa Boa, j'y trouvai le missionnaire italien dont j'ai parlé. Il appartenait, comme je l'ai dit, à l'ordre des Capucins, et avait été envoyé par le gouvernement portugais à *Albuquerque*, dans la province de Matogrosso, pour diriger un *aldea* d'Indiens. Villa Boa se trouvait sur sa route; il y avait séjourné, retenu par les instances du peuple et celles du capitaine général, et avait excité un enthousiasme extraordinaire. On venait se confesser à lui de 15 à 20 lieues à la ronde; les *batuques* avaient cessé; l'église paroissiale était entièrement pleine lorsqu'il prê-

(1) Il paraîtrait que, depuis cette époque, les ouvriers de Goyaz n'ont plus trouvé personne pour les diriger; car voici, selon M. Kidder, comment s'exprime le ministre de l'empire dans son rapport de l'année 1844 : « Il est à peine possible de découvrir, à Goyaz, quelques personnes qui « possèdent un peu d'habileté dans les arts mécaniques, eu égard, sur- « tout, aux besoins de cette vaste contrée. Huit ouvriers français se diri- « geaient récemment vers Matogrosso : lorsqu'ils passèrent par Goyaz, « le gouvernement provincial décida trois d'entre eux, un charpentier, un « menuisier, un forgeron, à rester dans le pays, et cet événement parut « assez important pour être officiellement relaté dans le message adressé, « par le président, à la plus prochaine assemblée provinciale... » — Luiz Antonio da Silva e Sousa dit que, en 1832, on comptait, dans la cité de Goyaz, 14 serruriers avec 6 apprentis, 27 charpentiers et quelques élèves, 15 cordonniers avec 7 apprentis, 8 orfèvres, 4 chaudronniers, 10 potiers, et il ajoute que ce qui nuit singulièrement aux progrès des ouvriers, c'est que tous veulent travailler pour leur propre compte aussitôt qu'ils savent quelque petite chose (*Mem. estat.*, 12). On remédierait facilement à ce grave inconvénient en obligeant les apprentis à passer des traités avec leurs maîtres, et en créant, pour faire respecter les engagements réciproques, un tribunal d'hommes notables, qui, comme nos prud'hommes, régleraient les affaires sans pouvoir exiger aucune rétribution

chait; on lui amenait les enfants malades pour qu'il les bénît, et, quand il passait dans les rues, on s'empressait autour de lui pour baiser ses mains et ses habits. L'amour de la nouveauté avait certainement sa part dans cet enthousiasme; cependant elle n'en était point l'unique cause.

Je mangeais tous les jours au palais avec le père Joseph; ce n'était ni un homme instruit ni un homme d'esprit, mais, ce qui vaut mieux, il était régulier, charitable, plein de douceur et de patience, gai, d'un caractère égal, et, comme le peuple ne trouvait malheureusement que des vices dans les prêtres qu'il avait tous les jours sous les yeux, il n'avait pu voir, sans une admiration profonde, un homme véritablement chrétien. Telle est l'impression que durent produire sur les païens les exemples des premiers fidèles.

CHAPITRE XXI.

LES INDIENS COYAPÓS.

Départ de Villa Boa. — Pays situé au delà de cette ville. — Halte en plein air au lieu appelé *As Areas*. *Carrapatos*. — Pays situé au delà d'As Areas. Un Palmier à feuilles en éventail.— *Gurgulho*.— La *Serra Dourada*. *Arvore do Papel*. — Pays situé au delà de Gurgulho. — *Aldea de S. José*.— Son histoire.— Description de cet aldea.— Régime auquel sont soumis les Indiens Coyapós. — Comparaison de ce régime avec celui que suivaient les jésuites pour les Indiens de la côte. — Visite aux Coyapós dans leurs plantations. — Leurs maisons. — Leurs danses. — Leurs noms. — Leur langue. Vocabulaire. — Leur caractère. — Triste avenir de l'Aldea de S. José. — Maladies des Coyapós. — Leur instruction religieuse. Observation sur les devoirs de leur curé. — Leur industrie dans l'état sauvage et dans l'état demi-civilisé. — Comment ils font les corbeilles qu'ils nomment *jucunús*.— Ce qui, chez eux, remplace les lits. — Les femmes chargées de porter les fardeaux. — Comment elles font cuire la viande. — Boisson forte. — Usages suivis lors des décès, des naissances et des mariages. — Jeu du *touro*.— Visite à Dona Damiana.

Pendant le temps que je passai à Villa Boa, tous les habitants me comblèrent d'honnêtetés, et mon séjour dans cette ville fut très-agréable. Je déjeunais et je soupais chez Raimundo, et je dînais chez le capitaine général. L'arrangement des objets d'histoire naturelle que j'avais déjà recueillis, la conversation, les devoirs qu'il fallait que je rendisse remplissaient la plus grande partie de mes instants.

Je partis le 3 de juillet avec le projet de monter sur la Serra Dourada, de visiter l'*Aldea de S. José*, habité par des Indiens de la nation des Coyapós, enfin d'aller, vers l'ouest, jusqu'au *Rio Claro*, où l'on trouve des diamants, et même jusqu'à la frontière de la province de Matogrosso, si je pouvais espérer quelque fruit de ce voyage.

Après être sorti de la ville, je montai un peu et traversai une certaine étendue de terrain couvert d'arbrisseaux qui, rameux dès la base et rapprochés les uns des autres, me rappelèrent les *carrascos* de Minas Novas (1). Les tiges, cependant, étaient plus grosses, les rameaux plus tortueux, les feuilles plus grandes, et un examen un peu attentif me fit reconnaître, dans ces arbrisseaux, la plupart des arbres des *campos* ordinaires, qui doivent, sans doute, cet état de dégénération non-seulement à la nature du sol pierreux et sablonneux, mais bien plus encore à ce qu'ils ont été cent fois coupés par les nègres de la ville et à ce que les jeunes pousses sont souvent consumées par le feu lorsqu'on brûle les pâturages : ce seraient, en quelque sorte, des taillis de ces arbres nains dont les *campos* sont parsemés. Ce qui prouve évidemment que la nature du sol n'a pas seule influé sur la dégénération de ces arbres, c'est que, à quelque distance de la ville, je retrouvai toutes les formes de la végétation ordinaire des *campos*, quoique le terrain fût peut-être encore plus sablonneux et plus pierreux. Je

(1) On appelle *carrascos* des espèces de forêts naines composées d'arbrisseaux de 3 ou 4 pieds, dont les tiges et les rameaux sont grêles, et qui sont, en général, rapprochés les uns des autres (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 22, et mon *Tableau de la végétation primitive dans la province de Minas Geraes*, dans les *Nouvelles Annales des voyages*, 1837).

vis quelques espèces que je ne connaissais pas; et je ne doute point que, dans une autre saison, je n'eusse fait une abondante récolte.

Depuis la ville jusqu'à l'endroit où je fis halte, dans un espace de 1 lieue environ, le pays est montueux; et j'eus presque toujours devant moi l'extrémité de la Serra Dourada, montagne éloignée d'environ 3 lieues de la cité de Goyaz, du côté du sud. Cette Serra, qui, comme je l'ai déjà dit, semble nivelée à son sommet et dont le flanc présente des rochers nus et à pic, communique un caractère de grandeur à ces solitudes sauvages et stériles. Ainsi qu'on l'a déjà vu, elle fait partie de la Serra do Corumbá et do Tocantins, qui, au delà de Villa Boa, s'avance vers le sud, pour ensuite se prolonger plus ou moins directement vers le sud-ouest (1).

Je ne vis dans cette courte marche absolument aucune maison, ce qu'explique facilement la mauvaise qualité du

(1) Da Silva e Sousa, Pohl et Mattos disent que la portion de la Serra do Corumbá e do Tocantins, à laquelle on donne, dans le pays, le nom de *Serra Dourada*, s'étend jusqu'à la province de Matogrosso, et je ne trouve rien dans mes notes qui contredise cette opinion; cependant il est clair que Cazal, qui possédait toutes les anciennes traditions, plaçait entre la Serra Dourada et le Rio Claro d'abord la *Serra Escalvada*, puis la *Serra de Santa Martha*, que, plus récemment, on a cru retrouver dans les déserts des Coyapós. — Selon Pizarro (*Mem.*, IX, 230), la Serra Dourada couperait tout le territoire de Goyaz, elle s'étendrait jusqu'à Matogrosso, et les Pyreneos ne seraient que cette même Serra Dourada. L'auteur des *Memorias* a évidemment eu l'idée d'une chaîne continue depuis la frontière de Minas jusqu'à celle de Matogrosso; mais il a eu le tort d'appliquer à toute cette chaîne un nom que les habitants ne donnent qu'à une de ses parties les plus élevées, ce qui peut devenir une source de confusion. La nomenclature que j'ai établie (chap. XI) remédie tout à fait à cet inconvénient, en établissant des noms génériques pour les chaînes continues et conservant soigneusement à leurs diverses portions les noms que donnent à celles-ci les habitants du pays.

terrain : c'est tout au plus si l'on rencontre quelques rares habitants dans les cantons les plus fertiles.

J'étais parti fort tard de la ville ; je ne fis, comme je viens de le dire, que 2 lieues environ, et je m'arrêtai sur le bord d'un ruisseau, dans une espèce de salle formée par des arbres touffus. Ce lieu porte le nom d'*As Areas* (les sables), qu'il emprunte au ruisseau qui l'arrose (*Corrego das Areas*).

Depuis quelque temps, les *carrapatos* devenaient insupportables : ainsi qu'on l'a vu, j'en avais déjà été assailli dans les Montes Pyreneos ; à Mandinga, ils étaient excessivement multipliés ; à Areas, il n'y avait peut-être pas un brin d'herbe qui n'en fût couvert.

Au delà d'As Areas, le sol continue à offrir un mélange de pierres et de sables ; des groupes d'arbres tortueux et rabougris sont dispersés çà et là ; les *Vellosia* (vulgairement *canela d'ema*), amis des lieux élevés et des terrains stériles, se montrent en assez grande abondance. Jusqu'alors, je n'avais trouvé d'autre espèce de Palmier à feuilles digitées que le *bority ;* en deçà et au delà d'As Areas, j'en vis une seconde espèce (n° 765), que je ne crois pas avoir rencontrée depuis.

La veille, j'avais commencé à tourner l'extrémité de la Serra Dourada ; au delà d'Areas, je marchai, dans une partie du chemin, à peu près parallèlement au côté méridional de ces montagnes.

Après avoir fait 1 lieue, j'arrivai à une maison qui alors tombait en ruine, mais qui avait dû être fort jolie. Elle était entre les mains du fisc (*fazenda real*), et, comme on l'a vu, il laisse détruire ici et à Minas toutes les propriétés dont il s'empare.

Depuis cette maison jusqu'au lieu où je fis halte, dans l'espace de 1 lieue, le chemin est très-beau et bordé de *campos* d'arbres rabougris. D'un côté, on découvre une vaste plaine; du côté opposé, le commencement de la Serra Dourada. Après avoir traversé un ruisseau limpide, j'arrivai à une maison assez grande et fort commode, appelée *Gurgulho* (1), qui a eu le sort de celle dont j'ai parlé tout à l'heure; la *fazenda real* l'a aussi laissée tomber en ruine.

Je n'avais fait que 2 *legoas* quand j'arrivai à Gurgulho; mais je ne voulus pas aller plus loin, pour être, le lendemain, très-rapproché de la *Serra Dourada* (2) (la montagne dorée), où je voulais faire une excursion.

Je pris avec moi José Marianno. Après avoir traversé quelques *queimadas* et des *campos*, où les arbres rabougris sont très-éloignés les uns des autres, comme cela arrive toujours dans les mauvais terrains, nous attachâmes nos mulets sur le bord d'un ruisseau et nous commençâmes à monter : si nous n'avions fait plusieurs pauses, il ne nous aurait probablement pas fallu plus d'une demi-heure pour arriver au sommet de la Serra. Elle n'offre aucune anfractuosité remarquable; mais, dans la partie peu considérable où je la parcourus, je la trouvai couverte de grosses pierres entassées, entre lesquelles croissent des arbres rabougris. Comme le terrain est sans eau et, ainsi que je viens de le dire, extrêmement pierreux, la plupart des plantes étaient dessé-

(1) Les mineurs brésiliens donnent le nom de *gurgulho* aux débris de roche encore anguleux au milieu desquels on trouve l'or dans les exploitations de minières dites *lavras de gupiara* (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, I, 252).

(2) Pohl écrit *Serra d'Ourada* ; *ourada* n'est pas un mot portugais; *dourado* est le participe du verbe *dourar*.

chées, et je n'en trouvai qu'un petit nombre en fleur.

Parmi les arbres rabougris que l'on voit au milieu des pierres amoncelées, il en est un qui doit être cité, celui qu'on nomme, dans le pays, *Arvore do Papel* (arbre au papier), parce que son écorce, parfaitement blanche, se compose de plusieurs couches séparables et fort minces (1), qui ont la consistance du papier de la Chine ; il s'élève à peu près de 5 à 8 pieds ; sa tige est tortueuse, ses rameaux, qui le sont également, commencent à peu de distance de la base du tronc ; ils ont une position presque verticale et se terminent par un grand nombre de ramules courts et menus. A l'époque de mon voyage, cet arbre était malheureusement dépouillé de ses feuilles, et je ne pus savoir à quel genre il appartient ; mais, plus tard, malgré la difficulté des communications, M. l'abbé Luiz Antonio da Silva e Sousa (2), l'auteur de l'écrit intitulé, *Memoria sobre o descobrimento, etc., de Goyaz*, m'en fit parvenir à Rio de Janeiro un échantillon en fleur. Je reconnus que l'*Arvore do Papel* est une Mélastomée, et, depuis, il a été décrit par le docteur Pohl, sous le nom de *Lasiandra Papyrus* (3). Je n'ai trouvé cet arbre remarquable que dans la Serra Dourada, et M. Pohl dit aussi qu'il ne l'a pas vu ailleurs.

Parvenu au sommet de la montagne, je découvris une étendue considérable de pays ; je distinguais très-bien Villa

(1) Pohl, qui était au mois de mars sur la Serra Dourada, paraît croire que le seul épiderme est séparable. Sa mémoire l'aura mal servi, ou bien la séparation ne se fait pas, dans le temps où la plante est en pleine végétation, comme dans celui de la sécheresse.

(2) Je n'écris point *Souza* comme Pohl et Mattos, parce que l'auteur lui-même a signé du nom de *Sousa* son écrit intitulé *Memoria estatistica*.

(3) *Reise*, I, 397.

Boa, qui semble une oasis au milieu d'un désert; et, beaucoup plus loin, je reconnus les deux sommets des Montes Pyreneos.

A la hauteur de la *Fazenda da Conceição*, dont je parlerai tout à l'heure, il existe, m'a-t-on dit, dans la Serra Dourada, une galerie creusée par un des capitaines généraux de Goyaz, qui en tira de l'or pour une valeur de 80,000 cruzades. Tout le monde s'accorde à dire que le précieux métal abonde dans ces montagnes; mais le manque de capitaux, de bras et probablement d'eau ne permet pas qu'on puisse l'extraire.

Dès le bas de la montagne, nous avions commencé à être tourmentés par une espèce d'abeille noire, extrêmement petite, dont l'odeur est celle de l'ambre, et qui se plaisait dans nos cheveux, se posait sur nos visages, entrait dans nos yeux, pénétrait dans nos oreilles; au sommet de la montagne, l'air était rempli de ces insectes : ils devinrent tellement insupportables et je trouvais si peu de plantes que je pris le parti de retourner à Gurgulho.

Le lendemain, je marchai toute la journée parallèlement à la Serra Dourada.

A 1 lieue de Gurgulho, je passai devant une *fazenda* considérable, celle de la *Conceição* (conception), qui appartenait au curé de l'Aldea de S. José : c'était la première maison habitée que je voyais depuis que j'avais quitté la capitale de la province, et cependant j'avais fait 5 *legoas*.

Entre la Conceição et l'*aldéa*, le pays est montueux et boisé. Les arbres avaient encore toute leur verdure; ce qui prouve qu'ils la conservent toujours; car, dans la saison où l'on était alors, ils auraient dû en être entièrement dépouillés, s'ils eussent été destinés à la perdre. Dans des espaces

considérables, les bois ont été brûlés, le *capim gordura* a pris leur place; et il ne reste plus des arbres qui jadis ombrageaient la terre que quelques troncs noircis et à demi consumés.

Avant d'arriver à l'Aldea de S. José, on la découvre de loin, et, fatigué d'une triste monotonie, on jouit avec délices de l'effet charmant que produisent, dans le paysage, des bâtiments réguliers contrastant avec l'aspect sauvage des déserts qui les environnent.

Cet *aldea*, occupé par des Indiens *Cayapós* ou, comme l'on dit généralement dans le pays, *Coyapós*, n'était point originairement destiné à des hommes de cette nation.

Dès les premiers moments de la découverte de Goyaz, les aventuriers qui se répandirent dans ce pays exercèrent sur les indigènes les plus effroyables cruautés, et ceux-ci se vengèrent plus d'une fois par des représailles non moins horribles. Le gouvernement portugais, presque toujours généreux envers les Indiens, les prit sous sa protection; il ordonna qu'ils fussent traités avec douceur, que les jésuites fussent appelés pour les rendre chrétiens et les civiliser, qu'on n'épargnât aucune dépense et que l'on fît une enquête contre leurs bourreaux. Il y a loin de Lisbonne à Goyaz : ces mesures bienfaisantes restèrent sans résultat.

Quelques *aldeas* furent cependant fondés à grands frais, et, entre autres, ceux de *Douro* et de *Formiga* (1749), près le village *das Almas*, dans la partie septentrionale de la province. D'abord on confia la direction de ces deux aldées aux jésuites, qui bientôt exercèrent sur les *Acroás* (1)

(1) Ce n'est certainement ni *Coroás* ni *Aldea do Duro*, comme écrit M. Gardner. Je dois dire cependant que l'orthographe du dernier de ces noms est celle qu'a adoptée Mattos.

qu'on y avait réunis une très-grande influence. Mais, cinq ans plus tard, on plaça une garnison de soldats chez ces Indiens; ceux-ci se révoltèrent et la plupart furent massacrés (1).

Sous le capitaine général José de Almeida, baron de Mossamedes (2), vers 1773 ou 1774, ils se révoltèrent encore; on exécuta les chefs, on transplanta dans le voisinage

(1) Selon le docteur Pohl, ce seraient les jésuites qui auraient poussé les Indiens à la révolte. J'ai montré ailleurs (*Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, vol. II) que le gouvernement des pères de la compagnie de Jésus était le seul qui fût compatible avec le caractère de ces hommes-enfants, et que ce gouvernement exigeait nécessairement que les blancs fussent éloignés des *aldéas*, ce qui, d'ailleurs, était conforme aux lois du roi Pedro II. Les jésuites préposés aux aldées de Douro et de Formiga durent donc voir avec douleur arriver chez eux des hommes qui allaient détruire leur ouvrage; ils durent prémunir les Acroás contre les mauvais exemples des soldats, et les Indiens, traités, sans doute, par ceux-ci avec cette tyrannie que les aventuriers goyanais exerçaient alors contre leur race, n'auront pu supporter un joug qui contrastait avec la douceur de leurs premiers maîtres. Mais il était bien évident qu'une poignée d'Indiens ne l'emporterait pas sur la puissance portugaise, et que leur révolte amènerait leur destruction et l'expulsion des jésuites eux-mêmes. Prétendre que ceux-ci furent les instigateurs directs de cette révolte, c'est les accuser d'une stupidité grossière, et jusqu'à présent on ne leur a guère fait un semblable reproche. Southey, qui paraît avoir puisé ses renseignements dans le journal intitulé *Patriota*, n'a pas rapporté d'une manière très-satisfaisante les faits qui précèdent; mais il finit par s'écrier : « La conduite des Indiens, dans cette circonstance, n'avait rien « que de bien naturel; on ne manqua pas de l'attribuer aux machinations « des jésuites (*Hist.*, III, 599)! » Ces religieux ont été chassés de l'Aldea de Douro : nous allons voir ce qu'il est aujourd'hui. Ses habitants, dit M. Gardner qui l'a visité en 1839, sont à peu près abandonnés à eux-mêmes, sans pasteur depuis dix ans, sans maître d'école, à peine abrités par des maisons qui tombent en ruine, se nourrissant du produit de leur chasse et des fruits qu'ils trouvent dans le désert, n'ayant que quelques mauvaises armes pour se défendre contre les sauvages (*Travels*, ch. IX).

(2) Son nom tout entier était José de Almeida de Vasconcellos de Soberal e Carvalho, baron de Mossamedes.

de la capitale les autres prisonniers, et on leur donna une aldée qui avait été construite en 1755 (1), à 5 lieues de Villa Boa. C'était celle de *S. José de Mossamedes* ou, comme l'on dit simplement dans le pays, *S. José*, nom emprunté au capitaine général (2).

Les Acroás ne tardèrent pas à s'éteindre ou à se disperser, et, vers 1781, ils furent remplacés par des Javaes et des Carajás (3) que l'on fit venir de l'*Aldea da Nova Beira*, situé dans le nord de la province, et qui bientôt disparurent à leur tour.

Pendant que ces événements se succédaient, d'autres se passaient ailleurs.

A peine la province de Goyaz avait-elle été découverte, que la guerre avait commencé entre les aventuriers paulistes et les Indiens Coyapós qui errent au sud-ouest de la province dans de vastes solitudes encore presque inconnues. Des deux côtés cette guerre se faisait avec une égale cruauté. Les Coyapós tombaient à l'improviste sur les ca-

(1) Cazal et Pizarro indiquent la date de 1744. Je donne ici celle qui m'a été communiquée dans le pays même et qui a été adoptée par le docteur Pohl. — On attribue la fondation de l'aldea à José de Almeida; mais ou la date de 1755 est erronée, ou ce ne fut pas lui qui bâtit S. José, car il ne gouvernait pas Goyaz en 1755.

(2) L'Aldea de S. José n'a point, à la vérité, d'article spécial dans l'utile *Diccionario geographico do Brasil*; mais il y est indiqué plusieurs fois, sous le nom de *Mossamedes* (vol. I, pag. 398, 528; II, 574). Ce nom, ainsi isolé, n'était certainement point en usage à l'époque du séjour du docteur Pohl et du mien dans l'*aldea* des Coyapós; on ne le trouve pas non plus dans les écrits de Cazal, de Pizarro, de Mattos et de L. A. da Silva e Sousa : il aura peut-être été consacré par quelque décret provincial postérieur à 1832, celui de 1833, par exemple, qui a créé le nouveau district de Jaraguá.

(3) J'écris ce nom tel qu'on le prononce dans le pays. Cazal désigne aussi cette même peuplade sous le nom de *Carajas*; mais on trouve *Carajos* dans les *Memorias* de Pizarro.

ravanes qui se rendaient à S. Paul ou qui venaient de cette ville, et ils forcèrent les Portugais d'abandonner plusieurs établissements formés par ceux-ci dans la partie septentrionale de la province du même nom. Les hostilités duraient encore en 1780, lorsqu'un simple soldat appelé Luiz, qui avait déjà fait partie de plusieurs expéditions contre les Indiens, entreprit, sous la protection du capitaine général, Luiz da Cunha Menezes, de réduire les Coyapós qui passaient pour indomptables. Accompagné seulement de cinquante Portugais et de trois Indiens, il se mit en marche, le 15 février 1780, et s'enfonça dans les déserts des Coyapós. Pendant plusieurs mois, ces hardis aventuriers ne vécurent que de leur chasse et de miel sauvage; ils allaient, avec des signes d'amitié, au-devant de tous les Coyapós qu'ils rencontraient, s'entretenaient avec eux à l'aide des trois interprètes, ne leur témoignaient que de la bienveillance, leur faisaient des présents et finirent par décider un certain nombre d'entre eux à les accompagner jusqu'à Villa Boa, pour faire connaissance avec le *grand capitaine*, nom que les Indiens donnent au chef qui commande à tous les autres (1). Une troupe d'environ qua-

(1) Lorsque j'étais à Rio de Janeiro, au retour de mon voyage à Minas, j'allai, avec Firmiano, à Copocabana, à quelque distance de la ville. Nous montâmes sur une colline : le ciel était d'un bleu d'azur admirable; devant nous, nous découvrions la haute mer; derrière nous s'élevaient de majestueuses forêts; de tous côtés, les mouvements de terrain les plus pittoresques. Je n'avais jamais rien vu de plus beau; l'Indien exprimait son admiration par une joie enfantine. Plein d'enthousiasme, je profitai de ce moment pour lui parler de Dieu. Le lendemain, je lui demandai s'il se rappelait ce que je lui avais dit à Copocabana. Il se mit alors à faire l'énumération de ce que le Créateur a fait pour les hommes, et la termina par cette exclamation : *O, he um capitão muito grande!*

rante individus, composée d'un vieillard, de six guerriers, de femmes et d'enfants, arriva à la capitale de la province avec le soldat Luiz et fut reçue avec toute la magnificence qu'il fut possible de déployer : on fit des fêtes, on tira le canon, on chanta un *Te Deum* et l'on baptisa les enfants. Le vieillard, enchanté de cet accueil, déclara qu'il ne retournerait plus dans ses forêts; il resta à Goyaz avec les enfants et les femmes, et renvoya les six guerriers en leur recommandant de revenir, après six lunes, avec une troupe plus considérable. Au mois de mai 1781, deux cent trente-sept Coyapós firent leur entrée à Villa Boa sous la conduite de deux caciques et ne furent pas reçus moins bien que les premiers. Le capitaine général fit construire pour tous ces Indiens, à 11 lieues de la capitale, une nouvelle aldée qu'il appela *aldea Maria*, du nom de Dona Maria I, reine de Portugal, et l'on y installa une population de 600 Coyapós. Il ne paraît pas que, depuis cette heureuse époque, les caravanes aient jamais été attaquées par les Indiens sur la route de S. Paul (1).

Cependant, depuis que les Javaes et les Carajás s'étaient éteints, l'Aldea de S. José était resté vacant. Comme il est un peu moins éloigné de la capitale que l'Aldea Maria, on crut vraisemblablement qu'il serait plus économique d'abandonner ce dernier village, et, presque de nos jours, on a transplanté les Coyapós à S. José, malgré l'attache-

(1) Pizarro a rapporté au temps présent de très-anciens mémoires, lorsqu'il a écrit (*Mem.*, IX, 238) que, tous les ans, les Coyapós commettent des hostilités contre les habitants de Santa Cruz et étendent leurs ravages jusqu'à S. Luzia. Il est assez vraisemblable que, sur cette dernière paroisse, un grand nombre de colons n'ont jamais entendu parler des Coyapós.

ment qu'ils avaient pour leurs premières demeures (1).

Ce village, situé sur le sommet d'une colline, est dominé par la Serra Dourada et environné par des mornes qui ne sont guère plus élevés que la colline elle-même; les bâtiments qui le composent sont disposés autour d'une vaste cour de 145 pas de long sur 112 de large et présentent un ensemble d'une régularité parfaite. L'église, édifice simple et d'un bon goût, occupe le milieu d'un des petits côtés de ce carré long. A chacun des angles du carré est un pavillon à un étage; les autres bâtiments n'ont que le rez-de-chaussée. Ces derniers servent en partie de demeure aux soldats chargés de la conduite des Coyapós; le général y a aussi un logement très-agréable, et derrière ce logement est un jardin assez grand, arrosé par un ruisseau que l'on a détourné pour le service de l'*aldea;* enfin une autre portion est employée comme magasin, et l'on y dépose la récolte des plantations communes. Le reste des bâtiments, originairement réservé pour les Indiens, est aujourd'hui (1819) en partie vacant et en partie occupé par une cinquantaine d'*agregados* dont je parlerai tout à l'heure.

Accoutumés, dans les forêts, à coucher sous des huttes où l'on ne peut entrer sans se baisser, les Indiens trouvèrent beaucoup trop froides les maisons assez élevées et couvertes en tuiles où on avait voulu les loger, et eux-mêmes en construisirent d'autres beaucoup plus basses, à quelques pas de l'*aldea*. Le toit de ces dernières est couvert en

(1) Voyez les écrits de Manoel Ayres de Cazal, de Pizarro et de Pohl. — Mattos, dans le peu qu'il dit des Coyapós, n'est point d'accord avec les graves autorités que je cite ici : mais il ne prétendait point écrire l'histoire de Goyaz; il avait pour but d'en tracer l'*itinéraire*, et, ce but, il l'a parfaitement rempli.

chaume; la carcasse est faite à la manière des maisons des Portugais-Brésiliens, avec des perches verticales enfoncées dans la terre et de longs bambous attachés transversalement à ces perches à l'aide d'écorces flexibles; mais, tandis que les Portugais ont coutume de remplir, avec de la terre glaise battue, les intervalles qui restent vides entre ces bâtons croisés, les Coyapós se sont contentés d'y passer des feuilles de Palmier, comme le pratiquent d'autres Indiens qui ont cherché à imiter les constructions européennes. Les chaumières que les Coyapós ont bâties près de l'*aldea* ne sont qu'au nombre de huit à dix; c'est à 1 lieue de S. José, dans leurs plantations, que se trouve la plus grande partie de leurs demeures.

Les *agregados* (1) qui ont pris leur place dans les bâtiments de l'*aldea* sont des mulâtres pauvres auxquels le gouverneur a permis de s'établir parmi les Indiens; ils trouvent à S. José non-seulement un logement qui ne leur coûte rien, mais encore des vivres à bon marché, et ils peuvent faire des plantations sur les terres des Coyapós.

Le régime auquel ceux-ci ont été soumis par les Portugais a été modifié plusieurs fois; je vais le faire connaître tel qu'il était à l'époque de mon voyage.

Le gouvernement général de l'*aldea* est confié à un colonel qui réside à Villa Boa et qui est directeur de tous les *aldeas* de la province. Les Coyapós sont, à S. José, sous la conduite immédiate d'un détachement militaire qui se compose d'un caporal ayant le titre de commandant, d'un simple dragon, tous les deux de la compagnie de Villa Boa,

(1) On sait que les *agregados* (agrégés) sont des hommes qui s'établissent sur le terrain d'autrui.

et de quinze *pedestres*, dont deux sont des officiers inférieurs. Parmi les simples *pedestres* se trouvent un serrurier et un charpentier; le premier chargé de réparer les outils des Coyapós, le second d'entretenir les bâtiments de l'*aldea*. Le caporal commandant a le pouvoir de châtier les Indiens en mettant les hommes au *trunco* (1) et en donnant des férules aux femmes et aux enfants. Les Coyapós travaillent la terre en commun pendant cinq jours de la semaine, sous l'inspection des *pedestres*; on dépose la récolte des plantations communes dans les magasins de l'*aldea*, et ensuite elle est répartie, par le caporal commandant, entre les familles indiennes, suivant les besoins de chacune. L'excédant est vendu, soit à la ville, soit aux *pedestres*, qui sont obligés de se nourrir à leurs frais, et, avec l'argent qui résulte de cette vente, le directeur général achète du sel, du tabac, de la toile de coton, des instruments de fer qu'il envoie au caporal commandant pour les distribuer aux Indiens. Il y a dans l'*aldea* un moulin à eau qui fait mouvoir à la fois une meule destinée à moudre le maïs, une machine à dépouiller le coton de ses semences et enfin vingt-quatre fuseaux; une mulâtresse reçoit, chaque année, 50,000 reis

(1) Voici de quelle manière j'ai fait connaître ailleurs (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II, 42) cet instrument de supplice : « Entre quatre pieux sont placées, l'une sur l'autre, horizontalement et de champ, deux grandes planches extrêmement épaisses et d'un poids énorme. Chaque planche présente, dans un de ses bords, des entailles demi-circulaires, faites de manière que les entailles de l'une répondent à celles de l'autre et forment un rond parfait. Lorsqu'on veut punir un homme, on lève la planche supérieure; le coupable passe ses jambes dans deux des entailles de la planche inférieure, et sur celle-ci on laisse tomber la première. Si la faute a été grave, c'est le cou que l'on fait mettre ainsi entre deux planches. »

(312 f. 50 c.) pour enseigner aux femmes coyapós à filer et à faire de la toile de coton, et le résultat de leurs travaux appartient à la communauté comme les produits de la terre. Les deux jours de la semaine dont les Indiens peuvent disposer sont le dimanche et le lundi; ils les emploient à chasser ou à soigner de petites plantations particulières d'ignames (*Caladium esculentum*) et de patates (*Convolvulus Batatas*).

La forme de gouvernement que je viens de faire connaître a été calquée sur celle qu'avaient adoptée les jésuites (1), et il faut avouer qu'elle convient aux Indiens qui, manquant totalement de prévoyance, sont incapables de se gouverner eux-mêmes. Mais les meilleures règles ne suffisent pas; il faut encore des hommes capables de les faire observer, et il n'est certainement personne qui ne sente qu'il est absurde de prétendre obtenir avec des soldats le même résultat qu'avec des missionnaires. Les jésuites étaient mus par les deux mobiles qui font faire les plus grandes choses, la religion et l'honneur; ils auraient réussi, quand même ils eussent choisi, pour les Indiens, une forme de gouvernement plus imparfaite. Mais que peut-on attendre d'hommes comme les *pedestres*, qui, tirés de la dernière classe de la société et tous mulâtres, sont accoutumés au mépris, qui ne sauraient même être excités par la crainte, puisqu'ils vivent éloignés de leurs supérieurs, et qui, mal payés, n'ont d'autre but que de tirer parti des Coyapós pour leurs propres intérêts. Ceux-ci sont mécon-

(1) Voyez ce que j'ai écrit au deuxième volume de mon *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, relativement aux aldées de la côte et à la conduite des pères de la compagnie de Jésus envers les Indiens.

tents, ils fuient dans les bois; on va à leur poursuite, on les reprend et ils fuient encore. Un seul religieux de la compagnie de Jésus conduisait souvent plusieurs milliers d'Indiens; et avec dix-sept soldats on a de la peine à retenir deux cents Coyapós réunis sans utilité pour l'État et sans une grande utilité pour eux-mêmes.

L'écrit intitulé, *Memoria sobre o descobrimento da capitania de Goyaz* (1), prouve que le gouvernement portugais a dépensé des sommes énormes pour les *aldeas* de cette province : celui de S. José coûta à lui seul 67,346,066 reis (420,912 fr.) pour frais de construction et d'établissement. Cela fait voir que l'on a eu de bonnes intentions; mais l'on a pris de mauvais moyens, et, parmi les dépenses qui ont été faites, il en est dont l'inutilité frappe dès le premier instant. Pourquoi, par exemple, une maison de plaisance pour les gouverneurs de la capitainerie dans l'Aldea de S. José et dans l'Aldea Maria? Pourquoi, dans des *aldeas* d'Indiens, cette foule de bâtiments qui ne devaient jamais être habités par des Indiens? Des chaumières disposées avec régularité, comme dans l'Aldea de S. Pedro et la Villa dos Reis Magos (2), eussent produit, dans le paysage, un effet aussi agréable que les maisons couvertes en tuiles de S. José; elles auraient coûté beaucoup moins d'argent; les Indiens, bien dirigés, auraient pu les construire eux-mêmes, comme faisaient ceux que gouvernèrent autrefois les jésuites, et ils n'auraient eu aucune peine à les habiter.

(1) Je parlerai plus tard de ce mémoire et de son auteur, l'abbé Luiz Antonio da Silva e Sousa, que j'ai déjà cité.

(2) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, II, 10, 281.

J'avais apporté à S. José une lettre du colonel, directeur général des Indiens, pour le caporal qui commandait dans l'*aldea*. Je trouvai un homme d'un certain âge, tout éclopé, dont le costume ne rappelait en rien l'état militaire, mais dont la figure était assez agréable et les manières honnêtes. A mon arrivée, il me donna un logement fort propre et me fit voir tout l'*aldea*. Je lui exprimai le désir d'aller visiter les Indiens dans leurs plantations; il me témoigna beaucoup de regrets de ne pouvoir m'y accompagner et me fit conduire par le soldat qui lui servait de second.

Après avoir fait 1 lieue en traversant presque toujours des bois peu élevés et peu vigoureux, nous arrivâmes à une petite éminence qui fait face à la Serra Dourada, et sur laquelle croissent çà et là des arbres rabougris : c'est là que les Coyapós ont construit leurs maisons. Elles sont dispersées entre les arbres, couvertes en chaume, petites, basses, et bâties, comme celles de l'*aldea*, avec des perches enfoncées dans la terre, des bambous qui, attachés horizontalement, se croisent avec ces perches, et des feuilles de palmier qui remplissent les intervalles; elles n'ont point de fenêtres : l'entrée est fort étroite et se ferme avec des feuilles de palmier. Dans l'intérieur, on voit quelques pierres qui servent de foyer, des corbeilles d'une forme particulière appelées *jucunús*, et quelquefois des *giraos* qui ont à peine la largeur du corps : tel est l'unique ameublement de ces chaumières.

Après les avoir visitées, nous nous rendîmes aux plantations. Nous vîmes d'abord plusieurs femmes qui, sous l'inspection de deux ou trois *pedestres*, détachaient des épis de maïs de leurs tiges. Nous allions passer dans la pièce de

terre où travaillaient les hommes, lorsque nous les aperçûmes venant vers nous. On les avait appelés pour les faire danser devant moi. Nous retournâmes donc, le dragon et moi, au lieu où sont les habitations; les Indiens y arrivèrent quelques instants après nous, et bientôt la danse commença.

Les hommes dansèrent seuls, parce qu'on n'avait pas songé à appeler les femmes. Ils formèrent un rond, mais sans se donner la main, et se mirent à chanter. Leurs airs sont d'une monotonie extrême, mais ils n'ont rien de barbare et d'effrayant comme ceux des Botocudos (1). Ils chantèrent d'abord très-lentement et ne faisaient alors que battre la mesure avec leurs pieds sans changer de place. Peu à peu le chant s'anima et les danseurs se mirent à tourner, toujours dans le même sens, indiquant parfaitement la mesure, mais sans aucune vivacité, le jarret un peu plié, le corps courbé en avant et sautillant à peine. Il y avait déjà longtemps que le cercle tournait ainsi, et je commençais à être fatigué d'une telle uniformité, lorsque commença la danse de l'*urubú*, le vautour appelé par les naturalistes *Vultur aura*.

Un des danseurs se plaça au milieu du cercle, et, continuant toujours à faire les mêmes pas, il se baissa, et, avec les trois doigts d'une main qu'il tenait réunis, il donnait des coups répétés sur la terre; ensuite il se redressa à demi, et, se mettant devant les autres danseurs, il faisait des contorsions et feignait de vouloir les frapper de ses doigts qu'il tenait toujours rapprochés, prétendant ainsi imiter l'action de l'urubú, qui déchire les viandes mortes.

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 164.

Cependant on commença à chanter un autre air, et la danse de l'*once* succéda à celle de l'*urubú*. Le même danseur se plaça encore au milieu du rond et se mit à danser, le dos courbé, les deux bras étendus avec roideur vers la terre, les doigts écartés et à demi pliés comme des griffes. Après avoir fait plusieurs tours dans cette position, cet homme sortit du cercle ; se tenant toujours courbé, il se mit à courir après un enfant, le chargea sur son dos, rentra dans le rond et continua à danser : il avait imité le jaguar cherchant sa proie, s'en emparant et l'emportant dans son repaire.

Pendant tout ce temps-là, ces bonnes gens avaient un air de contentement et de gaîté qu'on ne voit jamais chez les tristes Goyanais.

Les Portugais ont donné, je ne sais pourquoi, le nom de Coyapós ou Cayapós à ces Indiens. D'après ce qui m'a été dit, il paraît que ceux d'entre eux qui vivent encore dans les bois, n'ayant dans leur voisinage aucune autre peuplade indienne, n'ont point de nom de nation, mais qu'ils se servent du mot *panariá* pour se distinguer, comme race, des nègres et des blancs : d'où il faut conclure, ce me semble, que ce mot est postérieur à la découverte très-récente du pays, et qu'avant cette époque les Coyapós se croyaient probablement seuls dans l'univers.

On retrouve chez ces Indiens tous les traits caractéristiques de la race américaine : une grosse tête enfoncée dans les épaules, des cheveux plats, noirs, rudes et touffus, une poitrine large, une peau bistrée, des jambes fluettes; comme nation, ils se distinguent, particulièrement, par la rondeur de leur tête, par leur figure ouverte et spirituelle, par leur haute stature ; par le peu de divergence de leurs

yeux et la teinte foncée de leur peau (1) : les Coyapós sont de beaux Indiens (2).

Parmi ceux de S. José, je vis quelques enfants nés de femmes de leur nation mariées avec des mulâtres. Leurs yeux étaient moins longs et moins étroits que ceux des Coyapós; ils n'avaient ni la grosse tête ni la large poitrine de ces derniers, mais ils se distinguaient entièrement des mulâtres par leurs cheveux qui n'étaient nullement crépus, sans être cependant noirs et durs comme ceux des véritables indigènes.

J'ai dit ailleurs qu'il y a dans la prononciation des langues indiennes des caractères qui appartiennent à toute la race indigène et qui peuvent contribuer à la faire distinguer (3). Comme les diverses nations indiennes que j'avais vues jusqu'alors, les Coyapós parlent du gosier et la bouche presque fermée (4). D'ailleurs, leur langue ne paraît pas avoir de rapports avec les idiomes des peuplades que j'avais visitées jusqu'alors. J'en transcris ici plusieurs mots que j'écrivis sous la dictée d'un Coyapó très-intelligent qui sa-

(1) Dans mes deux premières *relations*, j'ai successivement tracé le portrait des Coroados, des Malalis, des Macunis, des Botocudos, des Indiens civilisés de S. Pedro, et j'ai comparé la physionomie des Américains indigènes avec celle des Mongols. — Je ferai remarquer, en passant, que, si l'on veut se conformer à la prononciation actuellement usitée dans le pays, on ne doit pas écrire *Macuanis*, comme ont fait les savants Spix, Martius et d'Orbigny, ni *Penhams*, mais *Panhames* ou bien *Pinhamis*.

(2) M. Pohl trouve les hommes laids et les femmes fort laides. Les Coyapós étaient les premiers Indiens qu'il voyait; il les comparait avec la race caucasique.

(3) *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral*, II, 20.

(4) La mémoire du docteur Pohl l'a certainement mal servi quand il a dit le contraire.

vait fort bien le portugais et faisait partie de la compagnie des *pedestres*. Suivant mon usage, après avoir écrit ces mots, je les lus à celui qui me les avait dictés, afin de savoir s'il les entendait, et si, par conséquent, je ne m'étais point trompé :

Dieu,	*puhancá.*
Soleil,	*imputé.*
Lune,	*puturuá.*
Étoiles,	*amsití.*
Terre,	*cúpa.*

L'*u*, dans ce mot, participe de la prononciation d'*iou* français.

Homme,	*impuaria.*
Femme,	*intiera.*
Enfant à la mamelle,	*nhontuára.*
Garçon,	*iprintué.*
Fille,	*iprontuaria.*
Un blanc,	*cacatéta.*
Un nègre,	*tapanho.*
Une négresse,	*tapanhocua.*
Un Indien,	*panariá.*
Tête,	*icrian.*

L'*r* se prononce la bouche fermée et participe du son de l'*l*.

Cheveux,	*iquim.*
Yeux,	*intó.*
Nez,	*chacaré.*
Bouche,	*chapé.*
Dents,	*chuá.*
Oreilles,	*chiccré.*
Cou,	*impudé.*
Poitrine,	*chucóto.*
Ventre,	*itú.*

Bras,	*ipá.*
Mains,	*chicria.*
Cuisse,	*icria.*
Jambes,	*ité.*
Pied,	*ipaá.*
Morceau de bois,	*poré.*
L'*r* participe du son de l'*l*.	
Feuille,	*parachó.*
Fruit,	*patso.*
Cheval,	*iquitachó.*
Tapir,	*icrite.*
Cerf,	*impó.*
Oiseau,	*itchune.*
Plumes,	*impantsa.*
Chique (Pulex penetrans),	*paté.*
Arc,	*itse.*
Flèche,	*cajone.*
L'*e* se fait à peine entendre.	
Eau,	*incó.*
Rivière,	*pupti.*
Viande,	*jóbo.*
Poisson,	*tépo.*
Bon,	*impéimpūré.*
Joli,	*intompéipāré.*
Laid,	*intomarca.*
Blanc,	*macácá.*
Noir,	*cotú.*
Rouge,	*ampiampio.*
Petit,	*ipānré.*
An fort long.	
Je danse,	*incréti.*

Comme pour les divers vocabulaires (1) que l'on trouvera dans mes deux relations précédentes, je me conforme ici à l'orthographe portugaise, qui généralement est beaucoup plus d'accord que la nôtre avec la manière dont on prononce, qui admet une accentuation prosodique (2) et peut indiquer des voyelles nasales.

Il est impossible de tirer des conclusions générales du court vocabulaire que je viens de donner; cependant je puis croire que la langue des Coyapós admet une certaine similitude dans des mots qui représentent des choses ou des

(1) J'ai publié successivement, dans mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, un petit vocabulaire de la langue des Coroados (I, 46), de celle des Malalís (I, 427), des Monochos (*id.*), des Macunís (II, 47), des Botocudos (II, 154), des Machacalis (II, 213). Mon *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil* présente (II, 293), pour un certain nombre de mots, les différences qui existent entre le dialecte actuel de S. Pedro dos Indios, celui de Villa Nova de Almeida et la *lingoa geral*, telle que les jésuites l'écrivirent dans leur dictionnaire, ouvrage composé probablement dans le XVI[e] siècle.

(2) L'*u* se prononce *ou*; *nh*, *gn*; l'accent tombe généralement sur la pénultième syllabe, à moins que le signe ′ n'indique une ou plusieurs syllabes accentuées; quand l'accent est indiqué sur la lettre *o*, elle se prononce comme dans notre mot *or*; l'*e* accentué a le son de notre *é*; *im* final est un *i* très-nasal; *ão* un *on* également fort nasal. — Pour avoir voulu suivre l'orthographe allemande, M. Pohl, dans son vocabulaire, a été forcé de commettre plusieurs erreurs; ainsi, ne trouvant pas, dans sa langue, de lettre qui corresponde au *j* des Portugais et des Français, il a écrit *cashoné* pour *cojoné*, et, ne pouvant peindre le son du *nh* portugais ou *gn* français, il a admis *tapanio* pour *tapanho*. Je ne puis m'empêcher de croire, d'ailleurs, que, faute d'avoir eu une connaissance suffisante de la langue portugaise, il ne lui soit échappé quelques méprises. Si, par exemple, *itpé* veut dire un *homme blanc*, il n'est guère vraisemblable qu'*itpé-pri*, évidemment un composé d'*itpé*, signifie un *enfant* en général.

qualités offrant quelque analogie. Ainsi *impéimpāré* veut dire *bon; intompeipārē, joli; impuaria* signifie homme, et *iprontuaria*, fille; *chicria*, mains, *icria*, cuisse.

Tous les Portugais-Brésiliens s'accordent à dire que les Coyapós ont un caractère fort doux (1). Ces Indiens, il est vrai, se querellent quelquefois les uns avec les autres, mais ce n'est jamais qu'à cause des femmes. Le seul tort que leur reprochent les Portugais est cette propension qu'ils ont à s'enfuir dans leurs forêts : or on sent que ce reproche tombe sur les Portugais eux-mêmes; si les Coyapós n'avaient pas à se plaindre de leur condition présente, ils ne retourneraient pas à leur ancienne manière de vivre, dont ils sentent bien les graves inconvénients. Ces Indiens sont, d'ailleurs, comme tous les autres, insouciants et entièrement dépourvus de prévoyance. Pour faire la récolte des légumes qu'ils cultivent dans leurs plantations particulières, ils en attendent rarement la maturité parfaite; ils ne songent point au lendemain, n'amassent jamais, ne vivent que dans le présent et sont souverainement heureux quand ils peuvent satis-

(1) Un homme fort distingué, que je vis à Ubá en 1816 et qui venait de Goyaz, avait amené avec lui deux Coyapós dont il avait fait ses domestiques. Ces Indiens parlaient portugais et n'étaient guère moins civilisés que les mulâtres d'une classe inférieure. L'un d'eux avait une sagacité étonnante pour retrouver les hommes et les bêtes de somme égarés dans les forêts : il ne lui fallait, pour le guider, que les restes d'une feuille broutée par un mulet ou une herbe courbée par les pieds d'un homme. Ces deux Coyapós ne voulurent point voir les Coroados, encore sauvages, qui se trouvaient à Ubá en même temps qu'eux (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 37 et suiv.), soit à cause de l'éloignement que les diverses peuplades ont souvent les unes pour les autres, soit plutôt parce que la vue d'un sauvage est, pour l'Indien civilisé, un sujet d'humiliation, lui rappelant l'état où il a été lui-même, celui, du moins, où étaient ses ancêtres.

faire leur goût pour la viande, pour l'eau-de-vie et le tabac (1).

Les Coyapós possèdent donc aussi peu que les autres Indiens les qualités nécessaires pour vivre au milieu de notre civilisation toute fondée sur l'idée de l'avenir : il leur faudrait des tuteurs bienfaisants, comme ceux qui firent fleurir les *aldeas* de la côte et les réductions du Paraguay ; ces tuteurs, on les a pour jamais enlevés aux Indiens, et bientôt il ne restera plus rien des anciennes peuplades indigènes qui couvraient jadis la terre du Brésil (2). Dans ce même lieu qu'habitaient les Coyapós, lors de mon voyage, avaient vécu, comme on le sait déjà, d'autres Indiens, les Acroas, puis les Carajás et les Javaes; cinquante ans ont suffi pour les faire disparaître tous ,et en trente années les Coyapós eux-mêmes ont été réduits à deux cents de six cents qu'ils étaient d'abord. De nouvelles immigrations d'individus entièrement sauvages, si elles ont eu lieu, ce qui n'est pas absolument impossible, comme on le verra tout à l'heure, auront pu prolonger l'existence de l'Aldea de S. José; mais elles auront accéléré l'anéantissement de la peuplade entière, et bientôt le voyageur qui cherchera cet *aldea* ne trouvera plus que des ruines et la continuation d'un désert.

Les Portugais ont communiqué les maladies vénériennes aux Coyapós, et, comme ceux-ci n'ont aucun moyen de s'en

(1) La douceur, qui, comme on voit, est, chez les Coyapós, une qualité naturelle, tend à prouver que les cruautés reprochées à leurs ancêtres n'étaient que des représailles. Si, dès l'origine, on s'était conduit avec ces sauvages comme le fit depuis le soldat Luiz, on aurait certainement obtenu des résultats semblables.

(2) Voyez ce que j'ai écrit sur les Indiens dans mes deux premières *relations*.

guérir, il paraît qu'elles contribuent beaucoup à les détruire. Ces hommes-enfants, n'ayant point de guide, se livrent à tous leurs caprices et hâtent fort souvent la fin de leur existence : presque tous furent, il y a quelques années, attaqués de la rougeole ; au milieu de la fièvre, ils allaient se baigner dans l'eau froide, et il en périt plus de quatre-vingts. D'ailleurs, je n'en ai pas vu un seul qui eût un goître, difformité qui défigure tous les *pedestres*, leurs surveillants, et qui, comme on l'a vu, est presque générale à Villa Boa.

D'après les renseignements que j'ai pris, il paraît que non-seulement les Coyapós encore sauvages n'ont point de culte, mais encore qu'ils n'ont aucune idée de la Divinité. Pour dire *Dieu*, ceux de l'*aldea* se servent, il est vrai, du mot *puhanca*, qui n'est certainement emprunté ni du portugais ni de la *lingoa geral* (1) parlée jadis par les Portugais-Paulistes ; mais le terme par lequel ils désignent le cheval n'a aucun rapport non plus avec le mot portugais *cavallo* ou le mot de la *lingoa geral*, *cabarú*, et cependant ils ne connaissent cet animal que depuis l'arrivée des Portugais dans leur pays (2). A l'exception d'un petit nombre de vieillards auxquels on n'a pu apprendre les prières les plus

(1) La *lingoa geral* était celle des Indiens de la côte. Les jésuites en avaient composé la grammaire et le dictionnaire, et elle avait été adoptée par les Paulistes qui vivaient au milieu des indigènes. La *lingoa geral* et le guarani des réductions du Paraguay sont des dialectes du même idiome (voyez mon *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, II, 11).

(2) Avant la découverte, les Coyapós n'avaient également vu aucun Africain ; mais ils n'ont pas forgé de terme pour désigner un nègre : leur mot *tapanho* vient évidemment de *tapanhúna*, qui, dans la *lingoa geral*, signifie noir.

courtes et quelques réponses du catéchisme, tous les Indiens de l'*aldea* ont reçu le baptême : ils se marient devant leur curé (1), et quelques-uns même vont à confesse. On peut croire cependant que les idées qu'ils ont du christianisme sont bien superficielles, car le curé de l'*aldea* se contentait (1819) d'y aller dire la messe tous les dimanches et passait le reste du temps à sa sucrerie de la Conceição, située à 2 *legoas* de S. José, ou à celle de *S. Isidro*, qui est beaucoup plus éloignée encore. Personne, dans le pays, ne trouvait cette conduite condamnable, parce que personne ne s'imagine qu'un curé ait d'autres devoirs à remplir que de dire une messe basse chaque dimanche et de confesser ceux qui se présentent. Et cependant, qu'elle était belle la mission du curé de l'*aldea* ! il pouvait rendre chrétiens ces hommes-enfants si doux et si dociles, les protéger contre leur propre imprévoyance et contre les vexations de leurs surveillants, prolonger leur existence par de bons conseils, les civiliser autant qu'ils sont susceptibles de l'être, devenir pour eux une seconde providence : il faisait du sucre !

Ceux des Coyapós qui vivent encore dans les bois sont soumis à un cacique général qui a sous lui plusieurs capitaines : dans l'*aldea*, les Portugais ont donné les titres de colonel, de capitaine, d'*alferes* (sous-lieutenant) aux individus les plus considérés de leurs compatriotes. C'est un moyen fort innocent et peu coûteux d'exciter l'émulation de ces Indiens.

(1) Jusqu'en 1832 inclusivement, l'Aldea de S. José a formé une paroisse qui dépendait du district de la cité de Goyaz (Da Silva e Sousa, *Mem. estat.*, 3); mais, en 1833, on l'a compris dans le district de la nouvelle ville de Jaraguá (Milliet et Lopes de Moura, *Dicc. Braz.*, I, 527).

Les Coyapós de S. José ont appris des Portugais à construire des maisons, à cultiver la terre, à filer le coton, etc.; mais ceux de la même nation qui vivent encore au milieu des bois ne connaissent d'autre industrie que celle de faire des arcs, des flèches et l'espèce de panier qu'ils appellent *jucumu* (1), dont l'usage, comme on l'a vu, s'est conservé dans l'*aldea*.

On fait ces *jucumus* en prenant deux feuilles de *bority* (*Mauritia vinifera*); on divise en lanières étroites les folioles qui les composent et forment l'éventail; on tresse les lanières d'une feuille avec celles d'une autre feuille, et il en résulte une sorte de corbeille elliptique ouverte sur les côtés, à laquelle on ajoute pour anse une longue tresse flexible faite également de *bority*. Pour se servir de ces corbeilles, on y introduit une natte mince et elliptique roulée en cylindre; quand celle-ci est presque pleine, on y passe une seconde natte roulée comme la première, et, de cette façon, on peut élever ces espèces de paniers jusqu'à la hauteur de 4 pieds et même davantage. Les nattes dont je viens de parler sont faites chacune avec une feuille de *bority* dont les folioles, également partagées en lanières étroites et tressées les unes avec les autres, sont retenues par l'extrémité du pétiole qui forme un des bouts de la natte.

Les Coyapós se couchent sur des *giraos* quand ils en ont, mais plus souvent ils dorment étendus par terre et sans oreillers sur les nattes minces et extrêmement étroites dont je viens de décrire la fabrication.

(1) Je crois que le docteur Pohl se trompe quand il appelle ces paniers *piapa*.

Chez ces Indiens, comme chez toutes les peuplades que j'avais visitées jusqu'alors, ce sont les femmes qui transportent les fardeaux. J'ai vu sur le dos de ces pauvres créatures d'énormes faisceaux de bois ou des *jucunus* pleins de *mandubis* (*Arachis hypogea*) qui descendaient jusqu'au milieu de leurs jambes, et étaient simplement retenus par l'anse, passée comme un bandeau sur le sommet de leur tête.

C'est de la même manière que ces femmes portent leurs enfants lorsqu'elles vont au travail et qu'elles veulent conserver le libre usage de leurs bras. L'enfant est assis sur une liane retenue par le front de sa mère; il a les jambes appuyées sur les hanches de celle-ci, et il se cramponne à ses épaules avec les mains.

Tant qu'il y a quelqu'un dans la chaumière des Coyapós, on y conserve du feu, et les hommes comme les femmes sont ordinairement accroupis tout autour.

Ce n'est cependant point dans l'intérieur de la maison que l'on fait cuire la viande. Les femmes, qui sont chargées de ce soin, creusent des trous dans la terre; elles mettent des pierres au fond, et par-dessus elles allument du feu qu'elles retirent lorsque les pierres sont rouges. Alors elles arrangent sur celles-ci les morceaux de viande qu'elles veulent faire cuire; puis vient un lit de feuilles, et de la terre achève de remplir le trou. De cette manière, la viande cuit inégalement; mais j'ai ouï dire à des Portugais qu'elle avait un fort bon goût (1).

(1) Cette manière de faire cuire la viande était en usage chez les plus anciennes peuplades brésiliennes, les Tupinambas et les Tapuyas, et elle se retrouve dans les îles de la mer du Sud (FERDINAND DENIS, *Brésil*, 18).

Les Coyapós faisaient autrefois une boisson forte avec des piments; mais ils y ont presque entièrement renoncé depuis qu'ils connaissent le tafia (*cachaça*).

Dans l'état de demi-civilisation où ils sont actuellement, ces Indiens ont conservé plusieurs de leurs anciens usages. Ainsi, lorsqu'il meurt parmi eux quelqu'un de considéré, ils se font eux-mêmes des blessures à la poitrine avec de petites flèches, ou bien ils se donnent de grands coups sur la tête, pour en faire sortir le sang.

S'il leur naît un enfant, ils ne se contentent point du nom de baptême portugais; un des anciens de la peuplade en donne encore un autre au nouveau-né, et c'est ordinairement celui de quelque animal.

Les mariages se célèbrent par un grand repas et par des danses pendant lesquelles la mariée tient une corde attachée à la tête de l'époux; usage emblématique qui n'a besoin d'aucune explication.

Devant presque toutes les maisons des Coyapós, je vis des morceaux de gros troncs d'arbres, de 2 à 3 pieds de longueur, qui, évidés aux deux bouts dans leur milieu, se terminent, à chaque extrémité, par un bord épais, long de 2 à 3 pouces. Ces morceaux de bois, appelés *touro* (1), servent à leur jeu favori. Un Indien prend l'énorme morceau de bois par les deux bouts, le charge sur ses épaules et se met à courir de toutes ses forces; un second Indien court après le premier, et, quand il l'a attrapé, il lui enlève le morceau de bois, le place à son tour sur son dos, sans interrompre sa course, la continue tant qu'il n'est pas rem-

(1) Ce mot, en portugais, signifie un *taureau*; mais, dans la langue des Coyapós, il a, comme on voit, un sens tout à fait différent.

placé par un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'on arrive à un but désigné (1). C'est au temps de Pâques que ces Indiens se livrent principalement à leurs réjouissances.

Avant de quitter S. José, j'allai rendre visite, avec le caporal commandant, à la personne de tout l'aldea pour laquelle les Coyapós avaient le plus de considération : c'était une femme de leur nation, que l'on appelait Dona Damiana, petite-fille d'un cacique et veuve d'un sergent de *pedestres* auquel le gouvernement de l'*aldea* avait été confié pendant longtemps. Dona Damiana parlait assez bien le portugais ; elle était polie et avait un air gai, ouvert et spirituel. Elle me confirma ce qui m'avait déjà été dit par d'autres Coyapós, que ceux de la peuplade qui vivent dans l'état sauvage n'ont aucune idée de Dieu (2).

Dona Damiana avait formé le dessein d'aller chercher dans les bois ceux des Coyapós de l'*aldea* qui avaient pris la fuite, et d'amener en même temps un grand nombre de ses com-

(1) Les anciens Tapuyas avaient un jeu à peu près semblable. « Un « usage fort remarquable, dit M. Ferdinand Denis, distinguait ce peu- « ple des autres habitants du Brésil. Lorsque les devins avaient ordonné « de changer le lieu du campement, ou même lorsque les jeux consa- « crés commençaient après le repas du soir, des jeunes gens se saisis- « saient d'une poutre pesante et la portaient, en courant avec une pro- « digieuse rapidité, jusqu'à ce que la fatigue les obligeât à déposer ce « fardeau entre les mains d'un autre guerrier. La victoire appartenait « à celui qui avait fourni la plus longue carrière (*Brésil*, 7). » Nous avons déjà vu que les Coyapós font cuire la viande de la même manière que les anciens Tapuyas. De cette ressemblance dans quelques usages, il serait pourtant, ce me semble, téméraire de conclure que les Coyapós descendent nécessairement des Tapuyas. On trouve des coutumes qui ont entre elles beaucoup d'analogie chez des peuples qui certainement n'ont eu aucun rapport les uns avec les autres.

(2) Ce serait donc à tort qu'on a prétendu qu'ils adoraient le soleil et la lune, et surtout qu'ils sacrifiaient des victimes humaines.

patriotes encore sauvages. Elle avait obtenu du capitaine général la permission de s'absenter pour trois mois et elle comptait bientôt partir. Je lui témoignai quelques doutes sur la réussite de ses projets : Ils me respectent trop, me répondit-elle, pour ne pas faire ce que je leur ordonnerai. D'après ce que me dit cette femme, elle entreprenait ce voyage dans la persuasion que ses compatriotes seraient plus heureux dans l'*aldea* qu'au milieu de leurs forêts. Les notions de christianisme que les Coyapós reçoivent chez les Portugais, toutes faibles qu'elles sont, les élèvent réellement beaucoup au-dessus de leurs compatriotes encore sauvages dont l'existence est purement animale; ces derniers sont plus libres peut-être, mais les autres goûtent quelques-unes des douceurs de la civilisation, leur nourriture est assurée et ils ne sont point exposés à toutes les intempéries des saisons. Avec des hommes tels que ceux qui civilisèrent les Indiens de la côte, les Coyapós de S. José eussent été parfaitement heureux.

CHAPITRE XXII.

L'OR ET LES DIAMANTS DU RIO CLARO.

Départ de S. José. — La *Fazenda d'El Rei*. Ses bestiaux. Sa destination. — Un Indien *chávante*. — Idée générale du pays qui s'étend de la Fazenda d'El Rei au *Rio dos Pilões*. — Halte en plein air à *Tapera*. — L'*Aldea Maria*. — Halte en plein air sur le bord du *Rio Fartura*. *Carrapatos*. Nuits froides. — Halte en plein air à *Porco Morto*. — Journée ennuyeuse. La *Torre de Babel*. *Campos* incendiés. — Halte sur le bord du *Rio dos Pilões*. — Détails sur cette rivière. Dissertation sur le *minhocão* des Goyanais. — Le hameau *dos Pilões*. Il est situé sur le *Rio Claro*. Ses maisons; son église. Son histoire et celle de l'exploitation des diamants du Rio Claro. — Les habitants uniquement occupés de la recherche de l'or et des diamants. — Avantages qu'ils auraient à cultiver la terre. — Bijoux d'or des femmes. — Chercheurs nomades d'or et de diamants. — Les trois manières d'extraire les diamants et l'or du Rio Claro. — Les *esclaves des diamants*. — Le détachement de militaires cantonnés au hameau dos Pilões. Combien il est facile aux contrebandiers et aux criminels de se soustraire à leurs recherches. — Mon petit diamant. — Détails sur le Rio Claro. Insectes malfaisants. — Tentatives inutiles pour former une collection de poissons.

Après avoir pris congé de Dona Damiana (le 8 juillet), je me mis en route avec ma petite caravane et un *pedestre* que le caporal commandant me donna pour guide. Je voulais me rendre au village de *Pilões*, situé sur la route de Villa

Boa à Motogrosso, et de là au Rio Claro, riche en or et en diamants (1).

Dans un espace de 2 *legoas* nous trouvâmes des bois peu élevés, marchant toujours parallèlement à la continuation de la Serra Dourada, et nous arrivâmes à la *Fazenda* d'*El Rei* (ferme royale), où je passai la nuit.

Cette *fazenda* appartient au roi, ainsi que son nom l'indique, et elle est située sur les terres de l'*aldea*. On n'y voit d'autres bâtiments que deux maisonnettes ; mais, comme on se borne à y élever des bestiaux et que, dans les contrées tropicales, des étables seraient plus nuisibles qu'utiles, on n'a besoin ici que d'un logement pour les hommes aux-

(1) Itinéraire approximatif de l'Aldea de S. José au village de Pilões :

De l'Aldea de S. José à la Fazenda d'El Rei.	2	legoas.
— Tapera, lieu désert sans habitation.	3	
— Bords du Rio Fartura, lieu désert sans habitation.	3 1/2	
— Porco Morto, lieu désert sans habitation.	5	
— Bords du Rio dos Pilões, en plein air.	5 1/2	
— Arraial dos Pilões, village.	1	
	20	legoas.

L. A. da Silva e Sousa avait indiqué la distance de la cité de Goyaz au village de Pilões comme étant de 18 *legoas* ; Mattos (*Itin.*, II, 136) admet l'exactitude de ce chiffre pour le chemin qui passe par S. José ; mais, quand il arrive aux détails, il compte 21 *legoas* : 8 de la cité de Goyaz à S. José, 6 de S. José à l'Aldea Maria, 7 de l'Aldea Maria à l'Arraial dos Pilões. Il m'est impossible d'admettre qu'il y ait 8 *legoas* de Goyaz à S. José, par Areas, Gurgulho et Conceição : je suis d'accord avec l'estimable auteur de l'*Itinerario* sur la distance de S. José à l'Aldea Maria ; mais nous différons de moitié pour celle de l'Aldea Maria au village de Pilões ou, si l'on veut, du Rio Claro. Existe-t-il un chemin plus court et également abandonné ? Mattos, qui ne paraît pas avoir visité ce canton, aurait-il été induit en erreur par les renseignements qu'il a reçus ? C'est ce que je ne saurais décider.

quels sont confiés la garde et le soin du troupeau : c'étaient, lors de mon passage, deux *pedestres* et un Indien de la peuplade des *Chavantes* qui habite le nord de la province de Goyaz. On comptait, à cette époque, 400 bêtes à cornes sur les terres de la Fazenda d'El Rei. Les pâturages de cette ferme sont excellents, les bestiaux y multiplient beaucoup, et l'on n'est point obligé de leur donner du sel, parce qu'il existe dans le pays comme dans le Sertão de Minas (1) des terrains salpêtrés.

Quand le gouverneur de la province passait quelques jours parmi les Indiens de l'*aldea*, ce qu'il faisait quelquefois, la Fazenda d'El Rei lui fournissait le bétail nécessaire pour sa consommation. De temps en temps, on envoyait aussi un bœuf aux Coyapós; mais, comme ces Indiens ont pour la viande la même passion que toutes les peuplades de leur race, ils se plaignaient beaucoup de ce qu'on leur économisait ce mets favori.

Si tous les Chavantes ressemblent à celui qui soignait les troupeaux de la Fazenda d'El Rei, cette nation doit être plus belle encore que celle des Coyapós. Ce jeune homme était grand, sa tête n'était pas extrêmement grosse; il avait de beaux yeux, une figure ouverte et agréable (2). Dans

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et Minas Geraes*, II, 317.

(2) Un savant auquel on doit d'immenses recherches sur une partie de l'Amérique espagnole, mais qui a seulement relâché quelques instants à Rio de Janeiro et n'a pu voir qu'un Indien appartenant au Brésil (Al. d'Orb., *Voyage*, III, 349), a été entraîné, par son sujet, à classer les indigènes de ce vaste empire, et, après les avoir rangés tous sous le titre de race *brasilio-guaranienne*, il divise cette race en deux nations, *guarani* et *botocudo*, entendant par le mot *nation toute réunion d'hommes qui parlent une langue émanant d'une source commune*

leur langue, les Chavantes ne peuvent se faire comprendre des Coyapós; mais ils entendent, m'a-t-on dit, plusieurs autres nations qui, comme eux, habitent le nord de la province.

J'ai tâché de résoudre le problème de l'origine des

(*L'homme américain*, I, 9; II, 249). Les Botocudos, d'un côté, et, de l'autre, les Guaranís avec les Indiens de la côte, ceux que j'ai appelés *la sous-race tupi* (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., II), forment certainement deux groupes distincts et bien tranchés; mais, ensuite, je ne vois plus de classification possible. D'après la définition citée plus haut, nous pourrons mettre ensemble les Malalís, les Macunís et les Machaculís, qui, évidemment, parlent des dialectes d'une même langue; mais nous serons obligés de séparer d'eux les Monochós et les Coroados, et cependant, selon les traditions des Malalís, toutes ces peuplades ont une origine commune : les Malalís, les Macunís et les Machaculís, qui vont ensemble, appartiendraient aussi peu aux Guaranís qu'aux Botocudos; et il en serait de même des Coroados, des Monochós et des Coyapós, également distincts entre eux (voyez les vocabulaires que j'ai donnés dans mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 46, 427, II, 47, 164, 213, et mon *Voyage sur le littoral du Brésil*, II, 293). Si, à présent, nous prenons pour base de la classification les caractères extérieurs, il est incontestable que nous trouverons deux *nations* bien distinctes dans les Botocudos et les Indiens de la côte : à la rigueur, nous pouvons rapporter à ces derniers les Malalís, les Macunís, les Machaculís; mais nous ne devons pas, je crois, en rapprocher les Coroados, marqués d'une empreinte particulière de laideur, et encore moins ferons-nous d'eux des Botocudos. Personne n'aurait certainement eu l'idée de prendre pour un Botocudo ou pour un Guaraní ce Panhame que j'ai vu à Passanha et qui ressemblait tant à nos paysans français, et il m'est tout aussi impossible de confondre avec ces deux nations les Coyapós et ce beau Chayante dont je viens de parler. Le savant auteur que j'ai cité plus haut s'est vu forcé, je le répète, de faire entrer dans sa classification générale des peuplades qu'il ne connaissait pas : s'il avait parcouru le Brésil comme l'Amérique espagnole, il aurait reconnu que la classification qu'il admet pour sa race *brasilio-guaranienne* est loin de comprendre toutes les peuplades du Brésil; il aurait reconnu que, si les caractères qu'il attribue à cette race entière conviennent ad-

idiomes de l'Amérique (1) ; ces hommes-enfants disparaissent devant notre race prévoyante et usurpatrice, et bientôt il ne restera de leurs langues que des vocabulaires toujours incomplets, presque toujours très-inexacts.

De la Fazenda d'El Rei jusqu'à l'endroit où nous rejoignîmes la route de Villa Boa à la province de Matogrosso, il faut compter environ 16 à 17 *legoas*. Nous mîmes quatre jours dans ce voyage : quelques personnes le faisaient sans doute, lorsque l'*Aldea Maria*, dont je parlerai bientôt, était encore habité; mais, à l'époque de mon passage, qui que ce fût n'avait besoin de traverser ce canton. Depuis que j'avais quitté Rio de Janeiro, je n'avais pas vu un pays aussi désert; si l'on excepte les ruines de l'Aldea Maria, je ne découvris, pendant ces quatre jours, aucun vestige d'habitation, je n'aperçus aucune créature humaine (2). En

mirablement bien aux Guaranis de la province de Missões, ils sont loin de s'appliquer aussi exactement aux autres peuplades, ce que prouvent les descriptions spéciales que j'ai données de plusieurs d'entre elles et cette seule phrase, par laquelle Gardner indique comment, dans l'Aldea do Douro (et non Duro), on peut distinguer les véritables Indiens des hommes de sang mélangé : « It is very easy to recognize the pure Indian by his *reddish* colour, long straight hair, *high cheek bones* and the peculiar obliquity of his eyes (*Travels*, 316). » Déjà Lery avait dit de ses *Toupoupinambaoults*, habitants de la côte qui se rapprochaient tant des véritables Guaranis, « n'estans pas autrement noirs, ils sont seulement basanéz, comme vous diriez les Espagnols ou Prouençaux (*Hist.*, 3e édition, 95). »

(1) Chap. II du 1er volume de cet ouvrage.

(2) Mattos dit (*Itin.*, II, 137) que la route de Goyaz au Rio Claro, par S. José, a cessé d'être fréquentée non-seulement à cause de l'abandon de l'Aldea Maria, mais parce que les pâturages n'y sont pas aussi bons que sur l'autre route, et que l'on a peur d'être attaqué par les Indiens Coyapés du village de S. José : personne, à l'époque de mon voyage, ne paraissait avoir une semblable crainte.

certains endroits, les traces du sentier que nous suivions avaient presque entièrement disparu; dans d'autres, il était extrêmement pierreux et embarrassé par des troncs d'arbres, des branchages, des lianes qui fermaient le passage; ailleurs il devenait d'une roideur extrême, et il nous semblait que nous allions nous précipiter au fond d'un ravin obscur. Le pays est quelquefois égal, plus souvent il est montueux. En général, il présente de grands bois; de temps en temps, on y voit aussi des *campos* parsemés d'arbres rabougris; la sécheresse continuait à être excessive; je ne trouvais aucune plante en fleur. Des myriades d'insectes malfaisants de toutes les espèces ne nous laissaient pas un seul instant de repos. Quand le soir approchait, nous faisions halte sur le bord de quelque ruisseau, et nous couchions en plein air. Pendant le jour, la chaleur avait souvent été insupportable; la nuit, j'étais transi de froid, et souvent je soupirais en vain après un peu de sommeil.

Quelques détails achèveront de faire connaître ces déserts.

Le jour où je quittai la Fazenda d'El Rei, je continuai à marcher parallèlement à la continuation de la Serra Dourada; cependant le pays que je parcourus est assez égal. Il offre un mélange de forêts et de *campos* où dominent les premières; mais ce sont des pâturages que le chemin traverse presque toujours. Il semblerait que les *campos* d'un pays généralement boisé doivent offrir plus d'arbres que ceux des contrées où il existe peu de bois; mais il n'en est pas ainsi dans ce canton; les arbres des pâturages y sont, au contraire, je ne sais par quelle cause, fort éloignés les uns des autres.

Après avoir fait 3 *legoas*, nous nous arrêtâmes, pour y

passer la nuit, dans un *campo*, sur le bord d'une petite rivière, au lieu appelé *Tapera* (maison ruinée). Mes effets furent placés sous des *boritys*; mais, comme ces Palmiers donnent peu d'ombrage et que le soleil était encore excessivement ardent, mes gens me firent une petite baraque avec des bâtons et les cuirs destinés à recouvrir la charge des mulets.

Pendant toute la nuit, le froid fut excessivement vif et m'empêcha de dormir; le lendemain, comme cela était déjà arrivé la veille, la chaleur commença vers dix heures du matin et devint bientôt insupportable. Cette alternative de froid et de chaud agissait fortement sur mes nerfs et tendait à diminuer mes forces. Ce jour-là, nous continuâmes à avoir à notre gauche le prolongement de la Serra Dourada, qui n'a ici qu'une hauteur peu considérable. Quoique le pays soit toujours très-boisé, le chemin traverse, presque sans interruption, des *campos* dont les teintes grisâtres attristaient nos regards.

A une demi-lieue de l'endroit où nous fîmes halte, nous passâmes par l'*Aldea Maria*, qui, comme je l'ai dit, fut autrefois habité par les Coyapós, et qui, alors entièrement abandonné, servait de repaire aux chauves-souris et aux insectes malfaisants (1). Les bâtiments qu'on y voyait encore, la maison du gouverneur, la caserne et le magasin étaient grands et d'un joli aspect, mais disposés sans aucune symétrie. C'était derrière ces édifices qu'avaient été

(1) Selon Mattos (*Itin.*, II, 139), l'Aldea Maria aurait été fondé pour des Indiens Coyapós qu'on y aurait envoyés du village de S. José. D'après les autorités les plus graves, c'est, au contraire, de l'Aldeã Maria, comme on l'a vu plus haut (page 99), que les Coyapós ont été transportés à S. José pour succéder aux Javaes et aux Carajás, qui s'étaient dispersés.

construites les chaumières des Indiens. Ces hommes visitent souvent leurs anciennes demeures (1); ils n'y pensent point sans chagrin, et je ne pus m'empêcher de partager leurs regrets. Si l'Aldea Maria n'a pas la régularité de S. José, il est situé plus agréablement, et la Serra Dourada, assez éloignée, jette de la variété dans le paysage, sans masquer la vue (2).

Nous avions fait 3 *legoas* et demie quand nous mîmes pied à terre sur le bord de *Rio Fartura* (rivière abondance), que nous avions passé avant d'arriver à S. José, mais qui n'est là qu'un ruisseau et forme déjà ici une petite rivière. Nous nous établîmes dans une espèce de salle formée par des arbres touffus, et j'aurais trouvé ce lieu fort agréable si nous n'eussions été dévorés par d'innombrables *carrapatos* et forcés de nous visiter le corps à chaque minute, ce qui me faisait perdre un temps considérable.

La nuit fut encore extrêmement froide, et, quoique mon lit eût été placé auprès du feu, je restai très-longtemps sans pouvoir fermer l'œil. Dans cette saison, la rosée est fort abondante; à la fin de la nuit, les feuilles des arbres sont presque aussi mouillées que s'il était tombé de la pluie, et, quand je me levais, ma couverture était presque humectée.

(1) Pohl, *Reise*, I, 400.

(2) L'estimable auteur brésilien da Cunha Mattos dit (*Itin.*, II, 138) « qu'il existe encore dans ce lieu (Neste lugar ainda hoje permanece, etc.) une *fazenda* qui appartient à la nation, et où l'on élève « du bétail. Cet établissement, ajoute le même écrivain, ne donne des « bénéfices qu'à son administrateur et aux personnes qu'il est bien aise « d'obliger. » Il est évident qu'il est ici question de la Fazenda d'El Rei, qui, après le changement de gouvernement, sera devenue une propriété nationale; mais cette *fazenda* n'est point située au lieu où était l'Aldea Maria, elle l'est à 3 *legoas* et demie de cette aldée et 2 de S. José.

Le pays que je parcourus au delà du Rio Fartura, dans une longue journée de 5 *legoas*, est montagneux, couvert de forêts, et n'offre que de très-petits intervalles, parsemés seulement d'arbres rabougris. Les bois, comme tous ceux que j'avais vus jusqu'alors dans cette province, sont loin d'avoir la majesté des forêts vierges de Rio de Janeiro ou même de Minas ; néanmoins, dans les endroits bas et humides, ils se font aussi remarquer par leur vigueur, et partout ils présentent un épais fourré d'arbrisseaux qui donnent beaucoup d'ombrage et de fraîcheur.

Nous fîmes halte au lieu appelé *Porco Morto* (cochon mort), sur le bord d'un très-petit ruisseau, dans une vallée profonde et fort étroite, entourée de montagnes couvertes de forêts. De grands arbres formaient au-dessus de nos têtes une voûte épaisse : cette solitude semblait séparée du reste de l'univers ; cependant il était impossible de jouir de la beauté de ce lieu, à cause des milliers d'insectes de toute espèce qui nous y dévoraient. De petites abeilles noires entraient dans nos yeux et nos oreilles ; des *borrachudos* (1) nous piquaient le visage et les mains ; nous ne pouvions faire un pas sans être couverts de *carrapatos* de toutes les grandeurs ; enfin nous n'étions pas même exempts de moustiques et de puces pénétrantes.

Mes gens, au commencement de la nuit, jetèrent dans notre feu le tronc tout entier d'un gros arbre mort ; mon lit fut dressé tout auprès ; j'étais gelé d'un côté, je brûlais de l'autre et ne pouvais dormir. Tout à coup, des cris effrayants frappent mes oreilles : *a onça, a onça* (le jaguar, le jaguar)! Je me jette en bas de mon lit et me dirige du côté où ces

(1) J'ai décrit cet insecte dans ma première *Relation*.

clameurs venaient de se faire entendre. C'était le bon Laruotte qui les avait poussées. Qu'avez-vous, mon ami? m'écriai-je. Ah! monsieur, me répondit-il, je rêvais que l'once me mangeait. Pendant la journée, nos mulets avaient souvent donné tous les signes de la terreur, et mes gens avaient fini par voir sur le sable les traces d'un jaguar. Il n'avait été question que du jaguar dans ma petite caravane, et l'imagination effrayée du pauvre Laruotte lui avait montré, pendant son sommeil, ce féroce animal occupé à déchirer ses membres.

La journée suivante fut peut-être la plus ennuyeuse de tout mon voyage. Nous traversâmes d'abord des bois où nous avions de l'ombre et de la fraîcheur; mais, ensuite, nous entrâmes dans des *campos* où la chaleur était insupportable. Quelquefois le chemin est montueux, plus souvent il est égal; presque toujours il suit une vallée fort large ou, pour mieux dire, une plaine allongée, bordée de montagnes couvertes de bois. Celles de la droite sont les plus élevées: en quelques endroits, elles s'élancent presque à pic; là, par conséquent, elles doivent être fort sèches: aussi les arbres qui y croissent étaient-ils, lors de mon voyage, presque entièrement dépouillés de leurs feuilles. Le sommet de ces montagnes est, en général, assez égal; néanmoins, en deux endroits différents, elles sont couronnées par des éminences qui ressemblent à un château fort accompagné de ses tourelles et ajoutent à l'austérité du paysage: c'est peut-être à l'une de ces montagnes que les premiers aventuriers coureurs de déserts (*sertanistas*) donnèrent le nom de *Tour de Babel* (Torre de Babel) (1). Dans

(1) « Sous le gouvernement d'Antonio Furtado de Mendonça, en 1770

plusieurs fonds marécageux, je retrouvai l'immobile et majestueux *bority*, qui s'harmonise si bien avec le calme du désert. Partout les *campos* avaient été récemment brûlés et les moucherons y étaient insupportables ; ils se jetaient dans mes yeux, pénétraient dans mes oreilles, me couvraient le visage et les mains, et, pour m'en débarrasser, j'étais obligé d'agiter sans cesse mon mouchoir. Je ne pouvais deviner qui avait pris la peine de brûler ces pâturages sans maître et éloignés de toute habitation ; mais, plus tard, on me donna l'explication de cette espèce d'énigme. Une femme qui habitait les environs du Rio Grande, limite de la province de Matogrosso, et possédait un troupeau nombreux de bêtes à cornes, était alors sur le point de quitter sa demeure pour aller s'établir au village d'Annicuns, et, d'avance, elle avait envoyé mettre le feu aux pâturages qui avoisinent la route, afin que ses bestiaux y

« ou 1771, dit Pizarro (*Mem. hist.*, IX, 164), le capitaine Francisco « Soares Bulhões sortit de Jaraguá avec une bande d'aventuriers, et, « guidé par un itinéraire que lui avait donné Urbano de Couto, l'un « des compagnons de Bartholomeu Bueno, il se mit à parcourir de « vastes forêts et des *campos*. Parmi les derniers, Bulhões en trouva « un qui attira particulièrement son attention : au milieu était une « montagne formée de pierres qui semblaient avoir été arrangées avec « art et à laquelle les plus anciens *sertanistas* avaient donné le nom « de *Torre de Babel*. Après de longs travaux et beaucoup de fatigues, « nos aventuriers arrivèrent à un ruisseau riche en paillettes d'or ; mais, « ayant reconnu que ce canton faisait partie du pays où les affluents « du Rio Claro prennent leur source, et qu'il était compris dans les « limites des terres diamantines interdites aux chercheurs d'or, ils se « retirèrent. » Pour parvenir au Rio Claro, Bulhões et ses *sertanistas*, partant de Jaraguá, avaient fait probablement le même chemin que moi ; ce fut avant d'arriver au Rio Claro qu'ils virent la Tour de Babel : ainsi il est assez vraisemblable que cette montagne est une de celles dont je parle ici.

trouvassent, à leur passage, une meilleure nourriture.

Nous avions fait 5 *legoas* et demie, c'était une journée interminable, lorsque enfin le bruit alternativement sourd et criard de la *manjola* nous avertit du voisinage d'une habitation, et bientôt nous arrivâmes auprès de quelques misérables chaumières. J'y demandai l'hospitalité, mais on me la refusa en me disant qu'il n'y avait de place nulle part, que la grange, seul endroit que l'on pût m'offrir, était remplie de puces pénétrantes, et que je serais beaucoup mieux sur le bord de la rivière. La petitesse de ces chaumières me fit croire que l'on ne m'avait pas trompé ; cependant ce ne fut point sans humeur que je me résignai à coucher encore une fois à la belle étoile.

Nous passâmes à gué le Rio dos Pilões et nous nous établîmes sur la rive gauche, sous de grands arbres qui, ordinairement, servent d'abri aux caravanes ; alors nous entrions dans le véritable chemin de Villa Boa à la province de Matogrosso

Le Rio dos Pilões prend sa source dans les environs d'Anicuns, coule du sud au nord (1) et se jette dans le Rio Claro. Pendant la sécheresse, il a fort peu de largeur ; mais,

(1) Ce que je dis ici de la source et du cours du Rio dos Pilões est emprunté au docteur Pohl (*Reise*, I, 420) ; mais je dois ajouter que Luiz Antonio da Silva e Sousa assure que cette rivière prend naissance sur le plateau appelé *Estreito* et qu'elle se dirige vers l'est (*Mem. est.*, 7). Je ne prétends pas décider entre ces deux auteurs ; cependant je serais porté à croire qu'il y a quelque erreur dans l'indication du dernier. Luiz d'Alincourt, Milliet et Lopes de Moura font naître le Rio dos Pilões dans la Serra Dourada (*Mem. viag.*, 119. — *Dicc. Braz.*, II, 303). — J'ai dit ailleurs (vol. I, 311) que cette rivière avait été découverte par le second Bueno pendant sa première expédition, mais que, selon l'exact Cazal, le Rio dos Pilões de Bueno n'était pas la rivière à laquelle on donne aujourd'hui ce nom.

dans le temps des pluies, il augmente d'une manière sensible, et alors on ne peut le passer que dans des pirogues. On assure que cette rivière n'est guère moins riche en or et en diamants que le Rio Claro lui-même, dont je parlerai bientôt ; mais, pour profiter de ces trésors, il faudrait des travaux considérables, incompatibles avec la pauvreté des habitants du pays.

Luiz Antonio da Silva e Sousa dit (1), en parlant du lac du *Padre Aranda*, situé dans la province de Goyaz, qu'il est habité par des *minhocões* (2), et il ajoute que ces monstres, c'est ainsi qu'il s'exprime, ont souvent entraîné au fond de l'eau, où ils se tiennent ordinairement, des chevaux et des bêtes à cornes; Pizarro répète à peu près la même chose (3) et indique le lac *Feia*, qui appartient également à Goyaz, comme servant aussi d'habitation aux *minhocões* (4). J'avais déjà entendu parler plusieurs fois de ces animaux et je les regardais encore comme fabuleux, lorsque ces disparitions de chevaux, de mulets et de bestiaux aux passages des rivières me furent attestées par tant de gens, qu'il me parut à peu près impossible de les révoquer en doute. Lorsque j'étais au Rio dos Pilões, on me parla aussi beaucoup des *minhocões*; on me dit qu'il en existait dans cette rivière et que, à l'époque des grandes eaux, ils avaient souvent emporté des chevaux et des mulets pendant que

(1) *Memoria sôbre o descobrimento, etc., da capitania de Goyaz*, dans le *Patriota*, 1814.

(2) Pluriel de *minhocão*.

(3) *Mem. hist.*, IX.

(4) Le lac Feia est situé dans la nouvelle *comarca* de Palma et dans le voisinage du village de Couros (Milliet et Lopes de Moura, *Dicc. Braz.*, I, 363).

ceux-ci passaient la rivière à la nage. Le mot *minhocão* est un augmentatif de celui de *minhoca*, qui, en portugais, signifie *ver de terre*, et, en effet, on prétend que le monstre dont il s'agit ressemble absolument à ces vers, avec la différence qu'il a une bouche visible; on ajoute qu'il est noir, court, d'une grosseur énorme; qu'il ne s'élève point à la surface de l'eau, mais qu'il fait disparaître les bestiaux en les saisissant par-dessous le ventre. Lorsque, vingt jours environ après avoir quitté la rivière et le village de Pilões, je séjournai, comme on le verra, chez le commandant de Meiaponte, M. Joaquim Alves de Oliveira, l'un des hommes les plus recommandables que j'aie jamais rencontrés, je le questionnai sur les *minhocões;* il me confirma ce qui m'avait déjà été dit, me cita plusieurs exemples récents de malheurs causés par ces monstres, et m'assura en même temps, d'après le rapport de quelques pêcheurs, que le *minhocão*, malgré sa forme très-arrondie, était un véritable poisson pourvu de nageoires. J'avais d'abord pensé que le *minhocão* pouvait être le *Gymnotes Carapa* qui, suivant Pohl (1), se trouve dans le Rio Vermelho; mais il paraît, d'après cet auteur, que ce dernier poisson porte dans le pays le nom de *terma termi*, et d'ailleurs les effets produits par les Gymnotes ou anguilles électriques, bien connus, toujours selon Pohl, des mulâtres et des nègres du pays qui les ont souvent éprouvés, n'ont rien de commun avec ce qu'on raconte du *minhocão*. M. le professeur Gervais, à qui j'ai communiqué mes doutes, a porté mon attention sur la description que P. L. Bischoff a donnée du *Lepidosiren* (2); et,

(1) *Reise*, I, 360. — Voyez aussi, sur le *terma termi* ou *termeterme*, Gardner, *Travels*, 354.

(2) *Annales des sciences naturelles*, 2e série, vol. XIV, 116.

en réalité, le peu que nous savons du *minhocão* coïncide assez bien avec ce que l'on dit de l'animal rare et singulier découvert par M. Natterer. Ce naturaliste a trouvé son *Lepidosiren* dans des eaux stagnantes près du Rio da Madeira et de l'Amazone; on indique le *minhocão* non-seulement dans des rivières, mais encore dans des lacs. Il y a sans doute bien loin du lac Feia aux deux localités indiquées par le voyageur autrichien; mais on sait que les chaleurs sont excessives à Goyaz. La Serra do Corumbá e do Tocantins, qui traverse cette province, est un des diviseurs les plus remarquables des eaux gigantesques du nord du Brésil et de celles du midi : le Rio dos Pilões appartient aux premières comme le Rio da Madeira. Le *Lepidosiren paradoxa* de M. Natterer a absolument la forme d'un ver comme le *minhocão*. Tous les deux ont des nageoires; mais il n'est point étonnant qu'on ne les ait pas toujours reconnues dans le *minhocão*, si, comme chez le *Lepidosiren*, elles sont dans l'animal du Rio dos Pilões réduites à de simples rudiments. « Les dents du *Lepidosiren*, dit Bischoff, sont très-propres « à saisir et à déchirer une proie, et, à en juger d'après leur « structure et d'après les muscles de leurs mâchoires, elles « doivent être mues avec une force considérable. » Ces caractères s'accordent d'une manière merveilleuse avec ceux qu'il faut nécessairement admettre dans le *minhocão*, puisqu'il saisit fortement de très-gros animaux et les entraîne pour les dévorer. Il est donc vraisemblable que le *minhocão* est une puissante espèce de *Lepidosiren*, et l'on pourra, si cette conjecture se changeait en certitude, appeler *Lepidosiren minhocão* l'animal du lac Feia et du Rio dos Pilões. Les zoologistes qui parcourront ces contrées lointaines feront bien de séjourner sur les bords du lac Feia, du lac du Padre

Aranda ou du Rio dos Pilões, pour arriver à une connaissance parfaite de la vérité, pour savoir d'une manière précise ce qu'est le *minhocão*, ou si, malgré le témoignage de tant de gens, même des hommes les plus éclairés, son existence doit être, ce qui est peu vraisemblable, rejetée parmi les fables (1).

Au bord du Rio dos Pilões, mon lit avait été fait près du feu; cependant j'éprouvai encore, toute la nuit, un froid très-vif qui m'empêcha de dormir.

Du Rio dos Pilões au village du même nom (*Arraial dos Pilões*) (2), il n'y a que 1 lieue. Le chemin qui y conduit traverse un large *campo* parsemé d'arbres rabougris et encaissé entre deux rangées de collines.

(1) M. le général Raimundo José da Cunha Mattos ne croit point, pour le présent, c'est ainsi qu'il s'exprime, à l'existence des *minhocões*; cependant il avoue que plusieurs personnes lui ont affirmé que ce n'étaient point des animaux imaginaires; il ajoute même qu'un soldat lui a dit en avoir vu un dans le Rio Grande, à la frontière de Matogrosso, et lui en a fait la description. Selon ce militaire, le *minhocão* aurait une longueur prodigieuse, mais serait susceptible de se contracter; sa peau serait lisse, sa bouche fort petite et garnie d'une espèce de barbe (*Itinerario*, II).

(2) On pourrait écrire *Rio dos Piloens* et *Arraial dos Piloens*, mais non *Rio Pilõens*, *Arrayal Pilõens*, comme a fait le docteur Pohl. — Je ne me souviens point d'avoir entendu appeler le village dont il s'agit ici autrement qu'*Arraial dos Pilões*, et c'est aussi le seul nom qu'admette L. A. da Silva e Sousa dans son *Memoria estatistica*. Je dois dire cependant qu'on ne trouve qu'*Arraial do Rio Claro* dans le mémoire de Luiz d'Alincourt (*Mem. viag.*, 119), et qu'on lit l'un et l'autre nom dans l'*Itinerario* de Mattos. On sentira que de cette application de deux noms différents au même lieu il peut résulter facilement des erreurs; ainsi, dans un livre absolument indispensable à ceux qui veulent connaître la géographie générale du Brésil, le *Diccionario geographico historico e descriptivo do Brazil*, on a consacré deux articles au village situé entre le Rio dos Pilões et le Rio Claro : le premier (II, 312), sous le nom de *Pilões*; le second (400), sous celui de *Rio Claro*.

En arrivant au village, ou plutôt au hameau de Pilões, je présentai au commandant du poste qui y était cantonné une lettre que le gouverneur m'avait donnée pour lui; il me reçut fort bien et me procùra une petite maison assez commode. Après avoir couché quatre jours de suite à la belle étoile, gelant de froid et dévoré par les insectes, je trouvais bien doux de pouvoir enfin dormir sous un toit.

Le hameau de Pilões se compose d'une vingtaine de maisons aussi misérables, pour la plupart, que celles des Coyapós (1). Toutes ont été bâties sur les deux côtés du chemin qui mène à Matogrosso, et, comme elles sont fort écartées les unes des autres, elles occupent, dans la direction de l'est à l'ouest, une étendue assez considérable. Immédiatement au-dessous du village, coule le Rio Claro, rivière d'une largeur médiocre qui ne pouvait recevoir un nom plus convenable que le sien (la rivière claire), car ses eaux, d'une limpidité sans égale, laissent distinguer (juillet) tous les cailloux et les grains de sable dont est formé son lit. On avait commencé à construire à Pilões une église assez grande; mais elle n'a pas été continuée, et l'on n'a, pour célébrer la messe dans le hameau, qu'une très-petite chapelle sous l'invocation de Notre-Seigneur bon Jésus (*Senhor Bom Jesus*), qui n'est pas non plus entièrement achevée et dépend de la paroisse de Villa Boa.

Il paraît que, presque à l'époque de la découverte de Goyaz, on reconnut déjà qu'il existait des diamants dans le Rio dos Pilões et le Rio Claro. Lorsque, en 1749, les

(1) R. J. da Cunha Mattos en indique 42 (*Itin.*, II, 99); mais lui-même n'avait pas été sur les lieux, et il ne dit point à quelle année se rapporte ce chiffre : ce serait probablement à 1825.

frères Joaquim et Felisberto Caldeira Brant prirent la ferme des diamants de Tijuco dans la province de Minas Geraes (1), on leur imposa la condition de fournir un *service* (*serviço diamantino*) de deux cents nègres (2) pour exploiter les deux rivières diamantines de la province de Goyaz; 40 lieues de terrain furent réservées aux fermiers dans le district de Pilões, et un village se forma sous le nom de Bom Fim, sur les bords du Rio Claro. Malheureusement les résultats ne répondirent point aux espérances que les fermiers avaient conçues; ils se retirèrent bientôt (3), et le village de Bom Fim fut détruit par les Coyapós (4). Cependant une étendue de 40 lieues continua à être interdite aux mineurs; on la

(1) C'est à cette famille qu'appartenait le fameux marquis de Barbacena, dont j'ai parlé dans le *Précis historique des révolutions du Brésil* (voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., II, 378).

(2) On appelle services (*serviços*) les endroits où l'on extrait des diamants et où l'on a placé une troupe de nègres pour faire ce travail (*tropa*) (voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 9).

(3) D'après tout ce qu'on sait, il est bien évident que l'administration des frères Caldeira Brant ne dura pas cinquante ans, c'est-à-dire jusqu'en 1799, comme paraîtraient le croire les auteurs de l'ouvrage éminemment utile, intitulé *Diccionario geographico do Brazil* (article *Pilões*). Il se passa un temps considérable entre la retraite des fermiers mineurs et l'époque où la permission fut donnée à tous (1801) de chercher de l'or dans le Rio Claro, et c'est dans cet intervalle qu'eut lieu la destruction de Bom Fim par les Coyapós, comme aussi l'espèce de découverte que Francisco Soares de Bulhões fit, en 1772, des terres diamantines du Rio Claro, déjà connues depuis longtemps (voyez plus haut, p. 130). Au reste, les deux auteurs du *Diccionario* confirment eux-mêmes tout ce que je dis ici dans leur article intitulé *Rio Claro*.

(4) Je n'ai pu découvrir si ce village était situé sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui celui de Pilões. Quoi qu'il en soit, il faut se donner de garde de confondre le village de Bom Fim, dont il est ici question, avec celui du même nom, dont je parlerai bientôt, et par lequel on passe pour se rendre de Goyaz à S. Paul.

garda avec autant de soin que peuvent l'être des déserts (1), et alors il n'y avait à Pilões que le détachement militaire chargé d'empêcher que les défenses du gouvernement ne fussent violées. Les habitants de Goyaz se plaignirent longtemps de ce que, sans utilité pour personne, on les privait, eux si pauvres, des ressources que leur avait accordées la nature : on fit enfin droit à leurs réclamations, et en 1801, sous l'administration de João Manoel de Menezes, le gouvernement permit à tous de chercher de l'or et des diamants dans le Rio Claro; mais, en même temps, il ordonna que ces derniers fussent portés à la caisse du trésor royal (*fazenda real*), où l'on devait en payer la valeur d'après un certain tarif. Comme la réputation des trésors du Rio Claro avait été fort exagérée, une foule de gens accoururent sur les bords de cette rivière, persuadés qu'ils allaient y faire une fortune rapide; mais, voyant leurs espérances trompées, ils se retirèrent au village d'Annicuns, où, dans l'intervalle, on avait découvert des mines fort riches, et actuellement (1819) on compte à peine au hameau de Pilões une population sédentaire de 200 individus (2).

(1) Luiz Antonio da Silva e Sousa, *Memoria sobre o descobrimento*, etc. — Pizarro, *Memorias historicas*, etc. — Pohl, *Reise*, etc. — Eschw., *Pluto Brasiliensis*, etc.

(2) « L'Arraial do Rio Claro, auquel on donne aussi le nom d'Arraial « de Pilões, dit Mattos..... (*Itin.*, II, 99), fut fondé en l'année 1746, « sous le nom d'Arraial do Senhor Jesus de Bôm Fim ; il fut détruit par « un ordre du roi de 1749, et réédifié par un autre ordre de 1789. » Ce passage semble s'accorder fort mal avec les récits des graves historiens que j'ai cités tout à l'heure ; cependant on peut, jusqu'à un certain point, les concilier. Comme on savait qu'il existe des diamants dans le Rio Claro, quelques aventuriers durent, dès les premiers temps, s'établir sur ses bords : ce serait là cette première fondation dont parle Mattos et dont il fixe l'époque à 1746. Ces hommes furent nécessairement expul-

Il est très-vrai, cependant, que le Rio Claro, les rivières qui s'y jettent et les terrains les plus proches sont abondants en or; mais, pour extraire celui qui se trouve enfoui dans la terre, il faudrait faire venir de l'eau de fort loin et entreprendre des travaux qui surpassent les forces d'hommes pauvres, ignorants et isolés qui n'ont à leur disposition que leurs bras. C'est presque uniquement dans le Rio Claro qu'ils peuvent se livrer à des recherches qui les dédommagent de leurs peines; et, pour cela, ils sont obligés d'attendre le temps de la sécheresse. Avant cette époque, ils font, en travaillant beaucoup, des journées de 160 à 300 reis; mais, dans les mois de juillet, d'août et septembre, les journées vont jusqu'à 1,200 et 1,500 reis (1 fr., 1 fr. 87 — 7 fr. 50, 9 fr. 37) (1).

Ainsi qu'on l'a déjà vu, le précieux métal n'est pas la seule richesse du Rio Claro : cette rivière fournit, chaque année, des diamants d'une très-belle eau et d'un poids considérable. Comme les premiers, qui, conformément à la

sés quand on afferma les terres du district aux Caldeira Brant : ce serait la destruction de 1749. Enfin, lorsqu'il fut permis à tout le monde d'exploiter le district privilégié, on ajouta sans doute quelques maisons à celles qui étaient occupées par les soldats du poste : ce serait la réédification du village. Au reste, je le répète, Mattos n'a pas voulu traiter l'histoire de la province de Goyaz, mais seulement sa topographie, et, sous ce rapport, il mérite la plus grande estime.

(1) Mattos dit (*Itin.*, II, 99), d'après les renseignements qui lui ont été communiqués, que « le village de Pilões reste presque toujours sans « habitants, mais qu'il est très-fréquenté à l'époque où il y a le moins « d'eau dans le Rio Claro, le Coyapó et le Pilões. » Pohl, qui était, en février 1818, au village de Pilões, ne le trouva nullement désert, et Luiz d'Alincourt, qui y passa dans la même année, s'exprime comme il suit : « Dans les mois autres que ceux de la sécheresse, les habitants se livrent à l'oisiveté (*Mem. sobre a viag.*, etc., 120). »

lui, furent portés au coffre de la *fazenda real*, n'ont jamais été payés faute d'argent, il y a longtemps que l'on n'en porte plus. Les travailleurs qui en trouvent les vendent à des marchands de Villa Boa, et plus souvent encore aux caravanes qui se rendent de Matogrosso à la ville de Bahia et ont nécessairement l'habitude de ce commerce, parce que la province de Matogrosso fournit aussi beaucoup de diamants. L'administration ferme les yeux sur la contrebande (1819), et le gouverneur lui-même semblait vouloir ignorer qu'il y eût des trésors dans le Rio Claro. Tout ce qu'on paraît demander aux contrebandiers, c'est un peu de prudence. L'extraction de l'or est entièrement permise; mais, en cherchant de l'or, les travailleurs trouvent des diamants : il serait par trop absurde, comme le fait observer le docteur Pohl, d'exiger qu'ils les rejetassent dans la rivière (1).

Les habitants du hameau dos Pilões, tous mulâtres et nègres libres (2), ne cultivent point la terre; comme les premiers aventuriers paulistes qui arrivèrent à Goyaz, ils ne songent qu'aux diamants et à l'or. Les vivres que l'on consomme dans ce hameau viennent de Villa Boa et sont communément apportés par des marchands de cette ville, qui les revendent avec un bénéfice de plus de 100 pour 1. Dans la saison des pluies, où les chemins sont impraticables, on ne trouve ici rien à acheter (3). Si, comme les habitants de Meiaponte en donnèrent l'exemple à l'époque de la découverte, quelques-uns de ceux de Pilões se livraient à l'agriculture, non-seulement ils rendraient leur existence moins précaire, mais encore ils assureraient leur fortune en

(1) POHL, *Reise*, I, 422.
(2) L. c.
(3) POHL, *Reise*, 428.

vendant des denrées aux caravanes qui, en deçà et au-delà du village, ne trouvent que des déserts. Mais la culture des terres ne convient point à ces hommes, non moins imprévoyants que les Indiens eux-mêmes; ils vivent au jour le jour, jouissent de la vie et se reposent quand leur rivière leur a donné un peu d'or; ils lui en redemandent lorsqu'ils n'ont plus rien, n'amassent jamais et, au milieu de leurs trésors, restent toujours misérables. Souvent pour un mouchoir, une bouteille de tafia, la moindre bagatelle qui lui fera envie, un chercheur de diamants abandonne une pierre d'une valeur considérable : en plongeant ma sébile (*batea*) dans la rivière, disent ces hommes insouciants, je puis retrouver demain ce que j'ai perdu aujourd'hui (1).

Dans tous les pays qui fournissent de l'or, les femmes les moins riches portent des colliers et des pendants d'oreilles fort pesants faits avec ce métal. Je fus frappé surtout de la quantité d'or qu'avaient sur elles, au hameau de Pilões, des malheureuses dont l'accoutrement annonçait une extrême indigence. Les travailleurs, qui souvent, pour une bouteille de tafia, donnent un diamant précieux, ne peuvent refuser de l'or à leurs femmes ou à leurs maîtresses. C'est le seul capital que l'on tienne en réserve. Lorsqu'on a besoin d'argent, on ne vend point ses bijoux, on les brise, et il est assez ordinaire de trouver, au milieu de l'or en poudre qui circule dans le commerce, de petits morceaux de ce métal qui ont été travaillés.

Les habitants de Pilões ne profitent point seuls des ri-

(1) Un décret du 1er juillet 1833 a établi une école primaire au village de Pilões ou, si l'on aime mieux, du Rio Claro (MILL. et LOP. MOUR., *Dicc. Braz.*, II, 401). Si cette école peut être confiée à un maître zélé et religieux, elle produira certainement quelque bien.

chesses du Rio Claro. Au temps de la sécheresse, pendant les mois de juillet, août et septembre, des hommes de Meia-ponte, de Villa Boa, etc., viennent s'établir à quelques lieues du village sur le bord de la rivière; ils apportent avec eux les vivres qui leur sont nécessaires et construisent des baraques pour y dormir : c'est bien moins l'or qui les attire que l'espérance de trouver des diamants. Parmi les hommes qui exploitent les sables du Rio Claro, il en est même qui, plus ambitieux que les autres et ne voulant pas perdre un temps court et précieux, dédaignent entièrement l'or. Pendant que j'étais à Pilões, je vis arriver une troupe de ces travailleurs nomades; ils ne restèrent point au village, mais s'empressèrent d'aller s'établir à 8 lieues plus loin, près le confluent de la rivière. D'autres avaient formé le projet de suivre celle-ci jusqu'à sa source, que l'on ne connaissait point encore (1819). Ces hommes emportaient avec eux quelques provisions; mais, comme elles ne pouvaient leur suffire pour tout le temps qu'ils comptaient passer dans le pays, ils se proposaient de recourir à leur chasse. Le hameau de Pilões m'offrit ainsi l'image de ce que dut être l'intérieur du Brésil, lorsque l'on commença à y découvrir des mines d'or (1).

Il y a trois manières différentes d'extraire l'or du Rio Claro.

Celle dite de *canoa* consiste à faire tomber un filet d'eau, tiré de la rivière, dans le conduit ouvert appelé *canoa* où l'on a rassemblé le *cascalho* (2), et à remuer celui-ci en le

(1) Voyez mon *Introduction à l'histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*.

(2) Sous ce nom, les mineurs désignent, comme je l'ai dit ailleurs, un mélange de cailloux et de sable qui renferme des parcelles d'or ou des diamants.

ramenant sans cesse vers l'endroit où l'eau tombe : l'or se rassemble au-dessous de la chute d'eau; les parties terreuses délayées s'écoulent, et les diamants restent parmi les cailloux, au milieu desquels on les distingue facilement. Ce mode d'extraction est à peu près celui qui est généralement en usage à Minas dans les grands lavages (*lavras*) d'or et dans ceux de diamants (1).

D'autres personnes se contentent de faire ce qu'on appelle un *cuyacá*; c'est une espèce de trapèze fort étroit, d'environ 9 palmes de longueur sur 2 pieds de haut, que l'on forme sur le bord de la rivière avec des morceaux de bois, de façon que le côté le plus étroit du trapèze, qu'on laisse ouvert, soit le plus voisin de l'eau et lui soit parallèle. On remplit le *cuyacá* de *cascalho*, on y jette ensuite de l'eau qu'on prend dans la rivière; on remue le *cascalho* avec les mains, en le repoussant vers la base du trapèze; l'eau, chargée de parties terreuses, s'écoule par le côté ouvert du trapèze, et l'on continue la même opération, jusqu'à ce que le *cascalho* ait été bien lavé.

La troisième manière, dite de *batea* (2), se réduit à prendre le sable de la rivière et à le laver sur place dans la sébile (*batea*) qui a servi à le puiser. Ce mode est le même qu'emploient généralement ces hommes appelés *faiscadores* qui vont isolément laver le sable des ruisseaux (3).

C'est dans les endroits les plus profonds et sous les ro-

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, I, 247, et mon *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, I, 68.

(2) Ce n'est point *patea*, comme ont écrit les savants voyageurs Pohl et Martius. Il ne faut pas non plus, avec le premier d'entre eux et avec Mawe, écrire *cascathão*.

(3) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 259.

chers qui, pendant la sécheresse, se montrent au-dessus de l'eau, que l'on trouve le plus de diamants. Les hommes qui se contentent du mode d'extraction le plus facile, celui de *batea*, vont, généralement, puiser le *cascalho* dans ces trous. Le chercheur de diamants un peu expérimenté devine la présence de cette précieuse pierre à celle de certains cailloux qui l'accompagnent ordinairement et que l'on appelle *esclaves des diamants* (*escravos dos diamantes*), *gouttes d'eau* (*pingos d'agoa*) (1).

Si quelque police peut être maintenue parmi les chercheurs de diamants, les uns sédentaires, les autres étrangers, appartenant à des populations différentes, ce n'est qu'à l'aide du détachement cantonné, comme je l'ai dit, au hameau de Pilões. Ce détachement se compose de quatre *pedestres* et d'un commandant qui est adjudant de la compagnie de dragons (1819). Ces militaires sont chargés de visiter les passe-ports, d'aller à la poursuite des déserteurs et des criminels qui cherchent à s'enfuir dans la province de Matogrosso, enfin d'empêcher que des marchands, en se rendant de Goyaz à cette dernière province, n'emportent plus d'or en poudre qu'il n'est nécessaire pour la consommation de leur voyage. Voici dans quel but avait été prise cette dernière mesure. L'or en poudre a cours à Matogrosso (1819) aussi bien qu'à Goyaz et semblerait pouvoir être transporté sans inconvénient d'une province dans l'autre;

(1) Ces noms ne m'ont point été donnés sur les lieux ; je les emprunte au docteur Pohl, qui rapporte les *escravos dos diamantes* au *thoneisenstein* (suivant M. Delafosse, la variété compacte de la limonite de Beudant ou du fer oxydé hydraté d'Haüy), et il dit que les *pingos d'agoa* sont des morceaux de quartz. Le même auteur ajoute que ces pierres sont regardées, dans le pays, comme la matrice des diamants et de l'or (*Reise*, I, 427).

cependant, comme chaque capitainerie prélève ses dépenses sur ses revenus, le gouverneur de Goyaz, Fernando Delgado, avait restreint l'exportation de l'or par cette frontière (1), afin que le quint fût plus considérable dans son gouvernement. Mais les localités rendaient sa défense entièrement illusoire, car le Rio Claro, qui est guéable sur tous les points, dans le temps de sa sécheresse, n'est gardé que sur un seul, et, lorsqu'un marchand voulait se rendre à Matogrosso avec une quantité d'or plus considérable qu'il ne lui était permis, il passait par la route tracée et envoyait un de ses gens un peu plus haut ou un peu plus bas, avec la somme qui devait passer en contrebande. Les criminels qui cherchent à se soustraire à la justice, en fuyant d'une province dans une autre, rencontrent aussi peu de difficultés. A la vérité, le Rio Grande, qui se trouve à environ 25 *legoas* de Pilões et sert de limites aux provinces de Goyaz et de Matogrosso, n'est jamais guéable; mais les fugitifs construisent des radeaux avec des morceaux de bois secs ou des tiges de *bority*, et ils passent la rivière au-dessus ou au-dessous du grand chemin, à l'entrée duquel est cantonné, du côté de Matogrosso, un détachement de soldats qui dépend de cette dernière province.

Pendant que j'étais au hameau de Pilões, on vint m'offrir quelques diamants; mais je ne crus point que, protégé par le gouvernement brésilien, je dusse me permettre ce qu'il avait déclaré illicite. Cette délicatesse avait peut être quelque mérite, car je suis sûr que, dans le pays, personne n'aurait voulu y croire. Au reste, je ne puis pas non plus

(1) Comme on l'a vu, l'or en poudre ne peut, en aucune manière, passer dans les provinces, où il ne circule point comme monnaie.

me vanter d'avoir été entièrement exempt du péché de contrebande. Un pauvre enfant de six à sept ans, fort mal vêtu, entra un jour dans ma chambre et me dit bien timidement : Monsieur, voulez-vous m'acheter mon petit diamant? — Et combien vaut-il, ton petit diamant? — Quatre *vintens* (93 cent.), me répondit l'enfant. Je lui donnai les 4 *vintens* et il me remit une toute petite étincelle. Au reste, cet essai de contrebande me réussit assez mal ; je mis le diamant dans mon portefeuille, et quelques instants après il était perdu.

On voulut vendre à José Marianno, pour 40,000 reis (250 fr.), un diamant du poids d'une demi-pataque (9 décigrammes), qu'il me dit être d'une très-belle eau.

Comme on l'a déjà vu, le Rio Claro dont j'ai tant parlé dans ce chapitre n'est point encore parfaitement connu (1819); on ignore à peu près quelles sont ses sources (1). Cette rivière coule à peu près du sud-est au nord-ouest; elle reçoit dans son lit les eaux de plusieurs affluents, entre autres du Rio Fartura (2) et du Rio dos Pilões, et, après un cours qui n'est pas d'une étendue très-considérable, elle se réunit au Rio Grande. Dans le temps de la sécheresse, le Rio Claro est guéable au-dessous du hameau de Pilões et probablement dans une très-grande partie de sa lon-

(1) Pohl dit qu'il commence dans la *Serra dos Coyapós*; mais cette Serra dos Coyapós est également à peu près inconnue. Plus récemment, Mattos a écrit (*Itin.*, II, 138) qu'il naissait des montagnes appelées aujourd'hui *Serra das Divisões*, dont il paraît qu'on sait aussi fort peu de chose. MM. Milliet et Lopes de Moura placent sa source dans la *Serra de Santa Martha* (*Dicc. Braz.*, I, 276), sur laquelle il règne également bien des incertitudes, mais qui, pour Mattos, serait la même que la Serra das Divisões.

(2) Cazal, *Corog.*, I, 326.

gueur; mais, à l'époque des pluies et même quelque temps après, il augmente, devient rapide, très-profond, et on ne le traverse plus qu'avec des pirogues. Alors le passage n'est point libre, il est affermé pour le compte du fisc (*fazenda real*). Le *Rio Grande*, dans lequel se jette le Rio Claro, est un fleuve gigantesque qui divise la province de Goyaz de celle de Matogrosso, et a presque autant de longueur que la première de ces provinces. Il paraîtrait qu'à son origine on l'appelle *Rio Bonito* (la rivière jolie); après avoir reçu les eaux du *Rio Coyapó* et du *Rio dos Barreiros* (la rivière des glaisières) (1), il prend le nom de Rio Grande, le quitte ensuite pour celui d'*Araguaya* (2), et, grossi par les eaux d'un grand nombre de ruisseaux et de rivières, il se réunit au Tocantins.

(1) Ces détails sont empruntés à Cazal (*Corog.*, I, 326). MM. Milliet de S. Alphonse et Caetano Lopes de Moura se montrent d'accord avec ce géographe à l'article *Bonito* de leur dictionnaire, avec cette différence qu'ils placent le Rio des Barreiros plus près de la source du Bonito que le Rio Coyapó (*Dicc. Braz.*, I, 156); mais, lorsqu'ils parlent de l'Araguaya (l. c., 70), ils disent « que ce dernier doit son origine au *Ribeiro Caiapós*, qui naît dans la Serra aussi appelée *Caiapós*, et qu'il prend le nom d'*Araguaya* lorsque, grossi par les eaux du Bonito et du Barreiros, il devient navigable. » De tout ceci, il résulte clairement que le Rio Grande de Goyaz ou, si l'on veut, l'Araguaya, est formé, à son origine, par les Rios Bonito, Coyapó, Barreiros; mais qu'on ne sait pas bien dans quel ordre ces rivières sont placées. Cette incertitude, au reste, n'a rien qui doive surprendre; car les pays où elles coulent ne sont encore habités que par des Indiens sauvages.

(2) On peut, sans inconvénient, adopter le nom d'*Araguay* au lieu d'*Araguaya*; mais il faut bien se donner de garde, comme l'a déjà dit le savant Balbi (*Géographie universelle*), d'écrire *Uraguay* ou *Uruguay*, ainsi qu'on l'a fait cent fois : l'*Uruguay* est la rivière qui, réunie au *Paraguay*, forme le *Rio de la Plata*. Il faut tâcher aussi de ne pas confondre le Rio Grande, commencement de l'Araguaya, avec cette foule

J'avais souvent eu à me plaindre des insectes malfaisants; mais, nulle part, ils ne m'avaient fait souffrir autant qu'au Rio Claro. J'étais allé me baigner dans cette rivière : tant que le soleil resta assez haut, je fus peu tourmenté; mais, aussitôt que le jour commença à baisser, des myriades de *borrachudos* me mirent le corps en feu. Je m'étais éloigné de mes habits et ne me possédais plus lorsque j'arrivai au lieu où je les avais laissés.

Je désirais faire une collection de poissons dans la province de Goyaz, et l'on m'avait dit à Villa Boa qu'aucune rivière n'en contient autant que le Rio Claro. Au moment de mon arrivée au hameau de Pilões, je témoignai au commandant le désir d'en réunir le plus qu'il me serait possible. Il mit aussitôt des pêcheurs en campagne; mais, comme aucun ne reparut et que je ne trouvais presque aucune plante dans les environs du hameau, je me décidai à n'y pas prolonger mon séjour.

de *Rio Grande* qu'on trouve dans les diverses provinces du Brésil, et surtout avec celui qui prend sa source dans la *comarca* de S. João d'El Rei et finit par porter ses eaux à la Plata. Pizarro a prouvé, par d'étranges quiproquos, combien il est à regretter que le même nom ait été appliqué à des rivières si différentes (voyez *Mem. hist.*, IX, 53). L'excellent M. Warden a aussi été induit, par une ressemblance de noms, à confondre une rivière de Minas Novas avec la province de Piauhy.

CHAPITRE XXIII.

RETOUR A VILLA BOA.

L'auteur retourne à Villa Boa par la route directe. — Firmiano rendu malade par du miel sauvage. — Aperçu général du voyage du Rio dos Pilões à Villa Boa. — Comment on reconnaît les lieux où s'arrêtent les caravanes quand il n'y a point d'habitation. — Halte en plein air à *Mamoeiros*. — Pays situé entre Mamoeiros et le *rancho* de *Guarda mór*. Les traces d'un jaguar. — Le *rancho* de Guarda mór. — Pays situé au delà de ce *rancho*. Singulière végétation. — Halte en plein air dans un lieu très-pittoresque. — Conversation avec Firmiano sur son grand pou. — *Fazenda de Jacú*. — Pays voisin de Villa Boa tout à fait désert; pourquoi. — Vue dont on jouit auprès de cette ville. — L'auteur y arrive. — Le gouverneur de la province feint de ne pas croire à la contrebande des diamants du Rio Claro. — Visite au missionnaire. On veut le retenir à Goyaz malgré lui. — L'abbé Luiz Antonio da Silva e Sousa. — Manière de blanchir la cire indigène. Le comte da Barca. — Température. — Tableau de l'incendie des *campos*.

J'avais commencé le voyage du Rio Claro avec l'intention de le continuer jusqu'au Rio Grande, qui, comme je l'ai dit, forme la limite des provinces de Goyaz et de Matogrosso; mais, comme il eût fallû, pour aller et revenir, traverser encore, pendant une quinzaine de jours, des *campos* entièrement déserts, où je ne pouvais rien espérer de plus que dans ceux que j'avais déjà parcourus, je renonçai entièrement à ma première résolution. Je quittai donc (15 juillet 1819) le hameau de Pilões pour retourner à Villa

Boa ; mais, au lieu de repasser par S. José, je pris la route directe que je ne connaissais point encore, celle que suivent les caravanes qui se rendent de Matogrosso à Goyaz (1).

Comme, avant le départ, on avait été très-longtemps sans pouvoir découvrir les mulets, Firmiano, suivant sa coutume, était allé chercher du miel sauvage dans les *campos*. Il avait trouvé dans la terre un nid d'abeilles noires, et il était revenu à la maison avec un grand vase rempli de miel

(1) Itinéraire approximatif du hameau de Pilões à Villa Boa, par la route de Matogrosso :

Du hameau de Pilões au Rio dos Pilões			1 legoa.
—	—	à Mamoneiras, en plein air	3
—	—	Guarda mór, rancho	4
—	—	Dona Antonia	4
—	—	Jacú, habitation	4
—	—	Cité de Goyaz	5
			21 legoas.

Mattos, qui a étudié avec tant de zèle et de succès la topographie de Goyaz, a soigneusement comparé plusieurs itinéraires manuscrits, de Villa-Boa au Rio Claro, et a trouvé entre eux des différences notables. Il ne faut pas s'en étonner ; car la présence de l'homme peut seule amener la connaissance parfaite des distances et fixer les noms des lieux. Que, dans un pays habité, le voyageur se trompe sur celui d'une ville ou d'une rivière, il trouvera bientôt quelqu'un qui le fera revenir de son erreur ; mais, s'il parcourt un pays désert et qu'il retienne mal ou confonde les noms qui lui auront été indiqués d'avance, il persistera nécessairement dans ses méprises et en fera commettre d'autres à ceux qui viendront après lui. Je trouve *Boa Vista*, *Mamoneiras*, qui peut-être serait plutôt *Mamoeiros*, et *Guarda mór* dans l'itinéraire de Luiz d'Alincourt (*Mem. viag.*, 149) et dans celui d'Ant. Seixo de Brito, copié par Mattos (*It.*, II, 94) ; mais je n'y lis point *Jacú*, qui fait également partie du mien. Il est donc vraisemblable qu'au delà de Guarda mór j'aurai pris quelque chemin de traverse ; car, si une *fazenda* habitée et aussi importante que Jacú se fût trouvée sur la route des hommes que je viens de citer et qui n'ont pas omis le plus petit ruisseau, ils n'auraient pas manqué de l'indiquer.

d'un goût aigre et détestable. Il paraît qu'il en avait beaucoup mangé ; il éprouva des vomissements, et, quand nous arrivâmes au Rio dos Pilões, qui, comme on l'a déjà vu, traverse la route, il était pâle et dans l'impossibilité d'aller plus loin. Nous nous arrêtâmes donc pour la seconde fois sur le bord de la rivière de Pilões, et quelques tasses de thé eurent bientôt guéri le malade.

Du Rio dos Pilões à Villa Boa, il faut compter 20 *legoas;* je ne mis pas moins de cinq jours pour faire ce voyage, dont je donnerai d'abord un aperçu général. Le pays, toujours montueux, offre tantôt des bois et tantôt des *campos :* les premiers ont plus d'étendue du côté de Pilões; vers Villa Boa, où le sol est fort pierreux, ce sont, au contraire, les *campos* qui dominent. Dans ces derniers, les arbres sont plus élevés et disposés moins régulièrement que dans ceux des pays plats; tantôt ils sont fort rapprochés, et tantôt ils laissent entre eux une distance considérable; au milieu d'eux croît un petit Palmier, dont la tige, couverte d'écailles épaisses, se termine par un panache de feuilles, du centre desquelles un bourgeon s'élance comme une flèche aiguë, à la hauteur de 5 à 6 pieds (1) ; d'ailleurs, je reconnus dans ces *campos* la plupart des arbres que j'étais accoutumé à voir dans des localités semblables, des *Qualea*, le *Rotala* n° 820, le *pao d'arco*, les mêmes Malpighiacées, etc. A l'époque de mon voyage, la plupart de ces arbres n'avaient que des feuilles jaunes et desséchées; quelques-uns, entièrement dépouillés de leur feuillage, tels que le *claraiba* et le *pao d'arco*, étaient cependant cou-

(1) Les habitants du pays appellent ce Palmier *macauba*. Voyez ce que j'en dis dans le chapitre suivant.

verts de fleurs ; les *paineiras do campo* (*Pachira marginata*) étaient déjà en fruit et n'avaient pas encore de feuilles. La verdure des bois était, au contraire, fort belle, et en quelques endroits ils ont une vigueur remarquable; un nombre considérable d'arbrisseaux forment, entre les arbres, un fourré épais, et souvent de grandes lianes enlacent ces différents végétaux : ces bois sont encore embellis par une foule de Palmiers de différentes espèces, mais qui malheureusement n'avaient, lors de mon voyage, ni fleurs ni fruits. Au milieu des *campos*, la chaleur était insupportable ; dans les bois, je trouvais de l'ombrage, et une foule de ruisseaux limpides y entretenaient la plus agréable fraîcheur. Le chemin, très-pierreux, souvent embarrassé par des branchages et des troncs renversés, n'est, dans la fôrêt, qu'un sentier fort étroit, et doit être impraticable lorsque les pluies ont délayé la terre et que les nombreux ruisseaux sont devenus des torrents (1); et, cependant, c'est le seul par lequel la province de Matogrosso communique, par terre, avec les autres provinces; et si, en partant des environs de *Porto Felis*, dans la capitainerie

(1) M. le docteur Pohl a eu le courage extrême de faire ce voyage au mois de février ; mais lui et ses gens revinrent à Villa Boa avec la fièvre. De telles fatigues auront probablement contribué à abréger l'existence de cet excellent homme. Des personnes que des circonstances favorables ont placées dans la position la plus heureuse, sans qu'elles aient eu besoin de se donner aucune peine, ont dit cependant que les naturalistes voyageurs étaient assez dédommagés par le plaisir qu'ils avaient goûté ! « Messieurs les délicats, dit naïvement le bon Lery..., voulez-vous vous « embarquer pour vivre de telle façon ? Comme ie ne vous le conseille « pas !..... Aussi vous voudrais-ie bien prier que, quand on parle de la « mer, et surtout de tels voyages....., vous defferissiez un peu et laississiez discourir ceux qui en endurans tels trauaux ont été à la pra« tique des choses. » (*Hist.*, 3ᵉ édit., 34.)

de S. Paul, on peut arriver à Matogrosso par les rivières, il est très-peu de gens qui aient assez de persévérance et de courage pour tenter une navigation aussi difficile. Toutes les terres que j'avais traversées depuis la Fazenda d'El Rei jusqu'au Rio dos Pilões sont sans propriétaires; le pays qui s'étend de cette rivière à l'habitation de *Jacú*, située à 5 *legoas* de Villa Boa, n'a pas non plus de maître (1819), et pourtant il se trouve, dans ce long espace de 15 *legoas*, des terrains qui, couverts de bois et d'une qualité excellente, pourraient être cultivés avec facilité et avec avantage. Entre Jacú et le chef-lieu de la province, je vis deux maisons à demi ruinées; mais, entre le Rio dos Pilões et Jacú, il n'en existe aucune (1819), et, quoique marchant sur une des routes les plus importantes du Brésil, je fus obligé de coucher dehors quatre nuits de suite. J'étais assailli par des nuées d'insectes malfaisants qui, surtout aux haltes, pendant que je travaillais, ne me laissaient aucun repos, par des *borrachudos*, des moustiques, des *carrapatos*, par les gros taons appelés *mutucas*, et deux ou trois espèces d'abeilles qui me couvraient le visage et les mains, et entraient dans mes yeux et dans mes oreilles : ces insectes ne se montraient cependant pas tous ensemble; à peine le soleil était-il levé, que les *mutucas* venaient nous tourmenter; vers le soir, ils faisaient place aux abeilles, aux moustiques et aux *borrachudos;* aussitôt que le soleil était couché, on n'apercevait ni un *borrachudo*, ni une seule abeille, mais alors restaient les moustiques et les *carrapatos*. Le premier jour, je rencontrai un homme qui se rendait au Rio Claro; le second, je ne vis absolument personne; le troisième, je fus croisé par un jeune officier qui avait été envoyé à Villa Rica, dans la province de Mi-

nas, par le gouverneur de Matogrosso, et qui retournait à sa résidence habituelle. Je n'aperçus aucune caravane, et, ce qui prouve combien les rapports de Matogrosso et de Goyaz sont peu multipliés, c'est que, depuis Meiaponte, je n'avais encore rencontré que celle dont j'ai déjà parlé, et il n'en arriva aucune pendant que j'étais à Villa Boa (1).

Je vais à présent entrer dans quelques détails.

Au delà du Rio dos Pilões, dans un espace de 3 *legoas*, je traversai tantôt des *campos* et tantôt des bois ; mais je ne trouvai aucune plante en fleur.

Je reconnus l'endroit appelé *Boa Vista* (belle vue) pour un de ceux où les caravanes ont coutume de faire halte : ces lieux sont assez indiqués par la trace des feux qu'on y a faits et par les grands bâtons, plantés en terre, qui ont servi à attacher les mulets. C'est toujours sur le bord des ruisseaux et ordinairement sous des arbres touffus que l'on fait halte, et, en plusieurs endroits, je retrouvai des baraques de feuilles de palmier qu'avaient laissées des voyageurs.

Comme Boa Vista n'est qu'à 2 *legoas* du Rio dos Pilões, j'allai jusqu'à un autre *pouso* : c'est ainsi que l'on appelle

(1) Mattos dit que, sur la route de Pilões à la cité de Goyaz, on court le risque d'être attaqué par les Coyapós de S. José, qui se déguisent en sauvages. Ceci se serait passé en l'année 1825 ou à peu près ; mais, suivant le même écrivain, il ne se trouvait plus, à la même époque, que 140 Indiens dans le village de S. José ; or, sur ce nombre, il ne pouvait guère y avoir que 30 hommes capables de faire de pareilles expéditions, et il me semble que ces 30 hommes pouvaient bien facilement être contenus par leurs surveillants. Il est donc vraisemblable que le récit de Mattos n'est qu'une fable inventée, dans le pays, en haine des Coyapós. Lors de mon voyage dans la province d'Espirito Santo, on y prétendait aussi que les Indiens, amis des Portugais à Minas, se présentaient comme ennemis sur le littoral (voyez ma *seconde relation*).

les lieux où l'on a coutume de s'arrêter. Celui de *Mamoneiras*, où je fis halte (1), offre au voyageur une espèce de salle ombragée par des arbres touffus qui s'élèvent sur le bord d'un ruisseau.

J'ai dit que le chemin de l'Aldea de S. José au Rio dos Pilões parcourt, depuis Porco Morto, une plaine allongée, bordée de deux rangées de montagnes ; entre Mamoneiras et le *rancho* de *Guarda mór*, où je fis halte, la route se prolonge à mi-côte sur l'une de ces rangées de montagnes, et je reconnus cette éminence qui, comme on l'a vu, s'élève, semblable à une forteresse, sur les monts opposés à ceux où je marchais. Pas la plus chétive cabane, point de bestiaux, pas un chasseur, et cependant on ne peut pas dire que ces déserts aient rien d'affreux : le ciel de ce pays pourrait tout embellir. Puis, d'ailleurs, dans les bois, le voyageur est récréé sans cesse par des accidents singuliers de végétation ou des différences merveilleuses de forme et de feuillage; dans les endroits découverts, le terrain bas et humide est ordinairement parsemé de *boritys* qui majestueusement s'élèvent à des hauteurs plus ou moins grandes ; enfin les montagnes voisines, dont les flancs offrent ou des bois ou des rochers à pic, modifient à chaque moment l'aspect du paysage.

J'avais souvent été surpris de rencontrer aussi peu de mammifères dans les vastes solitudes que je parcourais ; mais, quelques jours avant mon arrivée à Guarda mór, mes gens virent plusieurs cerfs ; ils tuèrent un singe dont nous mangeâmes la chair, que je trouvai fort bonne; enfin, pendant une grande partie de la nuit que nous passâmes à

(1) Peut-être plutôt, comme je l'ai déjà dit, *Mamoeiros* ou *Mamoeiras*.

Mamoneiras, nous entendîmes les hurlements du guará (*Canis campestris*, Neuw. ex Gervais). Avant d'arriver à cette dernière halte, mes mulets faisaient difficulté d'avancer; ils flairaient à droite, à gauche, et paraissaient inquiets et effrayés. Mes gens m'assurèrent que ces signes de frayeur indiquaient qu'un jaguar (*Felis Onça*) nous avait précédés; ils ne s'étaient point trompés, car, le lendemain, avant d'arriver à Guarda mór, nous reconnûmes sur le sable les traces du féroce animal.

Nous trouvâmes à Guarda mór un petit *rancho* couvert de feuilles de Palmier, qui avait été construit pour recevoir un personnage très-distingué, João Carlos Augusto d'Oyenhausen, lorsque, peu de temps auparavant, il avait quitté le gouvernement de la province de Matogrosso pour prendre celui de S. Paul, où je le vis plus tard. C'était une bonne fortune que de pouvoir coucher sous ce hangar, qui, pourtant, était ouvert de tous côtés, et où les insectes furent encore très-importuns.

Le lendemain, nous ne traversâmes plus autant de bois, et dans les *campos* la chaleur était insupportable; nous avions à notre droite la Serra Dourada, qui souvent produit un fort bel effet dans le paysage.

Ce jour-là, je passai encore plusieurs ruisseaux de l'eau la plus limpide. En général, j'avais trouvé jusqu'alors, dans la province de Goyaz, des eaux aussi abondantes et aussi bonnes que dans celle de Minas.

Au milieu d'un des bois que je parcourus, j'observai un effet de végétation assez singulier. Dans ces bois croît abondamment un Palmier dont la tige, grosse, fort courte et chargée de la base des feuilles anciennes, se termine par une superbe touffe de longues feuilles ailées et d'un beau

vert : je vis un arbre qui, après avoir fait trois ou quatre tours de spire autour d'un de ces Palmiers, devenait parfaitement droit et élevait assez haut sa tige grêle, divisée, au sommet, en rameaux nombreux.

A 4 *legoas* de Guarda mór, nous fîmes halte dans un endroit qui probablement n'avait point encore reçu de nom, et que j'appelle *Pouso de Dona Antonia* (1). Nous plaçâmes nos effets sur le penchant d'une colline, sous des arbres touffus ; au bas de la colline coulait un ruisseau d'eau limpide, et au delà s'étendait une vaste plaine couverte de bois ; près de nous un groupe de *boritys* s'élevait

(1) Ce nom était celui de ma sœur, Antoinette de Salvert, née de S. Hilaire, dont on m'avait annoncé la perte au moment où j'étais parti de Rio de Janeiro. Madame de Salvert réunissait aux plus hautes vertus une gaîté douce, une parfaite égalité d'humeur, un esprit cultivé, la mémoire la plus heureuse ; quoique fort jeune, elle se répandait peu, elle faisait le bonheur de ceux qui l'entouraient et était adorée des paysans de son village : j'avais contribué à son éducation ; jamais un frère ne fut aimé plus tendrement que je ne l'étais par elle..... Sans les occupations toujours renaissantes qui m'arrachaient à moi-même, je n'aurais pu résister à ma douleur. J'avais ardemment désiré de passer le reste de mes jours auprès de ma sœur ; quand je sus qu'elle m'avait été enlevée, je ne formai plus de désirs, je n'eus plus d'espérance ; la vie avait perdu tous ses charmes pour moi. Dans mon voyage à Minas, ma sœur était sans cesse présente à mon esprit ; à chaque événement qui m'arrivait, je me réjouissais de pouvoir le lui raconter un jour ; je ne vivais que par elle et pour elle : quand je l'eus perdue, il me sembla que j'étais seul au monde ; le présent était triste et fatigant, l'avenir m'effrayait ; je redoutais de retourner en France, où je ne devais plus la retrouver. ... Si j'avais pu construire un hangar pour les caravanes au lieu que je décris ici et que j'appelle *Pouso de Dona Antonia*, ce nom eût été adopté par les habitants du pays ; il restera perdu dans ces feuilles : cependant je ne pense point, sans quelque douceur, que, si jamais un voyageur qui les aura parcourues s'arrête dans le même lieu, le nom de *Dona Antonia* se présentera peut-être à son souvenir.

majestueusement au-dessus d'un pâturage humide, et tout le paysage était dominé par la Serra Dourada que couronne une masse de rochers à pic, dont le sommet présente une espèce de plate-forme : c'était une magnifique solitude.

Dans ce voyage, je demandai un jour au Botocudo Firmiano pourquoi il était alors si gai, tandis qu'il avait été presque toujours triste lorsque nous parcourions le littoral. C'est, me dit-il, parce que, pendant le voyage du Rio Doce, mon grand pou était resté à Rio de Janeiro, et il m'a accompagné dans celui-ci. — Qu'est-ce que ton grand pou? — C'est un pou gros comme un rat, qui me suit partout; mais je ne le vois que pendant la nuit, lorsque je dors, et encore est-il souvent plusieurs nuits sans se montrer. Quand il veut causer avec moi, il s'attache à mes cheveux et me parle à l'oreille. — Que te dit-il? — Il me dit ce que je dois faire et me gronde quand je le mérite. Par exemple, il me faisait souvent des reproches à Rio de Janeiro, lorsque je cassais tant de plats et tant d'assiettes. — T'a-t-il quelquefois parlé de moi? — Fort souvent, et il m'a dit que vous étiez très-bon. — Tous les hommes de ta nation ont-ils, comme toi, un grand pou? — Quelques-uns en ont un, d'autres n'en ont pas. Mon père n'en a point, mais ma tante en a un. Cette conversation, que j'eus le soin d'écrire, prouve que, si les Botocudos n'ont aucune idée de Dieu, ils ont au moins quelque idée des esprits (1).

(1) S'il m'est permis de continuer mes travaux, je donnerai ailleurs, avec quelque détail, la fin de l'histoire de Firmiano. Je dirai seulement ici que, voulant rendre hommage à la liberté des Indiens, j'offris à ce jeune homme, avant mon départ pour l'Europe, ou de s'embarquer avec moi, ou de retourner dans son pays. Il préféra ce dernier parti, et je

Après avoir quitté la belle solitude que j'ai décrite tout à l'heure, nous parcourûmes encore des bois et des *campos*. Enfin des traces de bestiaux nous annoncèrent que nous nous rapprochions des habitations, et effectivement nous arrivâmes à une *fazenda*, celle de *Jacú*, où nous fûmes très-bien reçus. On nous établit dans un grand bâtiment où se faisait la farine de manioc. C'était un gîte peu magnifique, mais je me trouvais heureux de pouvoir travailler sans être dévoré par les insectes, ni brûlé par le soleil, et de penser que je ne serais pas obligé de m'enfumer pendant la nuit, pour ne pas geler de froid.

Entre la *fazenda* de Jacú et Villa Boa, dans un espace de 5 *legoas*, nous traversâmes presque toujours des *campos* où la chaleur ne pouvait se supporter. Ce jour-là, et surtout la veille, nous vîmes plusieurs de ces fonds marécageux où croît le *bority*, asile de deux magnifiques espèces d'aras, ceux dont le plumage est entièrement bleu et ceux qui ont le manteau bleu et le ventre jaune (*Psittacus hyacinthinus* et *P. Araruna*) (1).

chargeai le bon Laruotte de l'accompagner. Le Botocudo tomba malade à Contendas, dans le Sertão, chez mon digne ami le curé Antonio Nogueira Duarte. La saison des pluies approchait; M. Nogueira conseilla à Laruotte de partir, et lui promit de renvoyer le Botocudo dans son pays. Je n'avais plus entendu parler de celui-ci, lorsque j'ai appris, par les *Souvenirs* de M. le comte de Suzannet, qu'il était mort de la rougeole au milieu de sa peuplade. Si cet ouvrage parvient dans le Sertão comme ma *première relation*, M. Nogueira Duarte saura que j'ai été aussi touché que reconnaissant de la marque d'amitié qu'il a bien voulu me donner en remplissant fidèlement sa promesse.

(1) J'ai déjà dit ailleurs que ces deux espèces d'aras vivent au milieu des *boritys* et en mangent les fruits; j'ai aussi fait connaître l'erreur singulière dans laquelle sont tombés l'illustre Marcgraff et, depuis lui, tous les naturalistes, relativement au nom de ces oiseaux (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 376).

Parmi les arbres rabougris des *campos*, il en est dont les ramules sont très-épais, peu nombreux et obtus. Je remarquaï, dans ce voyage, qu'il n'existait point de bourgeons à l'aisselle des feuilles de ces ramules, et que ceux-ci se continuaient seulement par des bourgeons terminaux. Le petit nombre de ces ramules et l'épaisseur de leur écorce, presque semblable à du liége, rendent l'exactitude de cette observation très-vraisemblable ; pour plus de certitude, cependant, les botanistes qui parcourront ces *campos* feront bien de la vérifier (1).

Entre la *fazenda* de Jacú et la cité de Goyaz, nous ne vîmes, comme je l'ai dit, que deux maisons, et elles tombaient en ruine. Partout, en Europe, le voisinage des villes est annoncé par des habitations plus nombreuses, par des cultures mieux soignées ; et il en est de même des villes de la côte du Brésil qui ont été fondées, dans tel ou tel lieu, parce que la position était favorable au commerce ou à l'agriculture. Dans les pays aurifères, les villages et les villes ont été bâtis là où l'on trouvait le plus d'or ; on n'a été déterminé que par cette considération, et, sous d'autres rapports, le local choisi s'est trouvé souvent, comme à

(1) Cela est d'autant plus essentiel que d'autres observations m'ont conduit à écrire ce qui suit : « Si le bourgeon ne se développe pas toujours, peut-être au moins en existe-t-il toujours une légère ébauche : « j'ai, du moins, retrouvé cette ébauche toutes les fois que je l'ai cherchée avec quelque attention. Les Graminées qui naissent sous les tropiques, douées d'une grande énergie vitale, sont le plus souvent rameuses ; celles de nos climats, grêles et débiles, sont presque toujours « simples ; mais il n'en est pas moins vrai que, à l'aisselle de la feuille « des plus humbles de ces plantes, comme, par exemple, du *Poa annua*, j'ai toujours aperçu un bourgeon, auquel il n'eût fallu, pour se « développer, qu'un peu plus de vigueur (*Morphologie végétale*, 213). »

Villa Rica (Cidade d'Ouro Preto) et à Villa Boa, le plus défavorable possible. Le système d'agriculture adopté par les Brésiliens ne leur permet pas de cultiver d'autres terrains que ceux qui sont boisés; par conséquent, les *campos* voisins de Villa Boa, près la route de Matogrosso, ont dû rester déserts.

Il ne faudrait pas s'imaginer, cependant, que, même dans l'état actuel des choses, on ne puisse tirer absolument aucun parti des environs de cette ville. Il s'y trouve des terrains salpêtrés, très-favorables, par conséquent, à l'éducation du bétail; et, si, dans le petit nombre d'habitations qui existent, on donne de loin en loin un peu de sel aux bêtes à cornes, c'est pour qu'elles apprennent à connaître la maison de leur maître.

Des collines les plus rapprochées de cette ville, on la découvre tout entière : on voit qu'elle a, dans son ensemble, une forme allongée, qu'elle est située dans un fond et adossée à des montagnes; enfin que, du côté opposé à ces dernières, jusqu'à la Serra Dourada, le terrain est inégal, mais beaucoup moins élevé.

Avant mon départ de la cité de Goyaz, j'avais prié le colonel Francisco Leite, dont j'ai déjà parlé, de me garder la maison où j'avais demeuré à mon premier passage. Je n'eus donc, pour m'installer, aucun de ces embarras que j'éprouvais toutes les fois que j'arrivais dans une ville.

Presque aussitôt après être descendu de cheval, j'allai voir Raimundo Nonato Hyacintho, qui fut pour moi aussi aimable qu'à mon premier passage.

De chez lui, je me rendis chez le gouverneur, et je fus également bien reçu. Ce dernier avait l'air de ne pas croire à la contrebande des diamants du Rio Claro, probablement

parce qu'il sentait qu'il serait absurde de la punir ; on conçoit, au reste, que je pouvais à peine me permettre de glisser sur un sujet aussi délicat. M. Fernando Delgado prétendait aussi qu'il était faux que les chercheurs d'or du Rio Claro fissent des journées de 12 à 1,500 reis (7 f. 50 c. — 9 f. 37), et il croyait le prouver en ajoutant que tous sont extrêmement pauvres. Il les jugeait comme s'ils eussent été des Européens, et ne savait pas que ces hommes imprévoyants dépensent leur argent aussitôt qu'ils le gagnent ; que, par conséquent, ils n'ont rien quand la mauvaise saison arrive.

Lorsque je sortis du palais, il faisait déjà nuit ; c'était l'heure à laquelle des femmes de toutes les couleurs se répandaient dans la ville ; j'allai voir le missionnaire, et je trouvai sa chambre remplie de pauvres mères qui venaient lui faire bénir leurs enfants malades. Dans les commencements, me dit-il, je trouvais ces visites nocturnes peu conformes à la bienséance, mais le gouverneur m'a assuré que personne n'y trouverait à redire ; il a même ajouté que, si je refusais de recevoir les femmes à la nuit, aucune ne viendrait chez moi et que, par conséquent, je les priverais d'une consolation que la charité me fait un devoir de leur accorder.

Le père Joseph devait quitter la ville huit jours plus tard. La veille, nous sortions ensemble du palais, lorsque nous vîmes la place entourée de monde ; bientôt l'on s'empressa autour du missionnaire, et je m'échappai avant que la foule m'eût fermé le passage. Je sus plus tard que le peuple et le corps municipal (*camara*) voulaient absolument garder le père Joseph ; mais il leur avait répondu que, ayant fait vœu d'obéissance, il ne pouvait, sans manquer à ses devoirs les plus sacrés et se rendre indigne de leur estime, se dis-

penser de se rendre à sa destination. On gagna encore un jour ou deux en cachant ses mulets.

Lorsque que j'étais à Villa Boa, je fis connaissance avec l'abbé LUIZ ANTONIO DA SILVA E SOUSA (1) qui, en attendant l'arrivée du prélat nommé, gouvernait le diocèse de Goyaz avec le titre de vicaire général. C'était un homme poli et modeste auquel sont dus les premiers renseignements que l'on possède sur l'histoire et la statistique de Goyaz. Il me prêta le manuscrit de son important travail intitulé, *Memoria sobre o descobrimento, população, governo et cousas mais notaveis da Capitania de Goyaz*; travail qui, sans le consentement de l'auteur, avait déjà paru à Rio de Janeiro, dans le journal brésilien *O Patriota* (1814). Cazal a eu le même manuscrit entre les mains, il en a profité et n'a point cité l'auteur; Pizarro ne l'a pas cité davantage, mais Pohl s'est empressé de lui rendre toute justice. En rédigeant cette relation de voyage, je n'ai malheureusement sous les yeux qu'une petite partie de l'extrait que j'ai fait du mémoire de M. Luiz Antonio da Silva e Sousa, mais je crois que c'est à lui qu'il faut rendre la plupart des citations relatives à l'histoire et à la statistique de Goyaz, que j'ai empruntées à Pizarro et au docteur Pohl (2).

Pendant mon séjour dans la cité de Goyaz on vint en-

(1) J'écris constamment *Sousa*, et non *Souza*, parce que c'est ainsi que lui-même a signé l'écrit intitulé *Memoria estatistica*, etc.

(2) En 1832, M. l'abbé Luiz Antonio da Silva e Sousa a encore publié un petit écrit plein de faits et que j'ai souvent eu l'occasion de citer dans cet ouvrage; cet écrit est intitulé, *Memoria estatistica da Provincia de Goyaz dividida pelos Julgados e na forma do Elencho enviado pela Secretaria do Imperio*, etc.

core m'offrir des diamants du Rio Claro. Je les trouvai d'une eau très-belle; peut-être même étaient-ils supérieurs à ceux de Tijuco (1), mais si un sentiment de délicatesse ne m'eût pas empêché, comme je l'ai dit, de prendre part à la contrebande de ces précieuses pierres, il est bien clair que c'est sur les lieux mêmes que j'aurais fait mes achats, et non à Villa Boa, où je n'aurais pu les recevoir que de la seconde ou de la troisième main.

Le COMTE DA BARCA, ministre du roi Jean VI (2), avait fait faire beaucoup d'expériences pour blanchir la cire indigène et aucune n'avait eu de succès. Je vis dans la cité de Goyaz un ouvrier qui la blanchissait très-bien et dont tout le secret consistait à la faire fondre, à l'écumer, la diviser par petits morceaux et l'exposer au soleil. Il répétait cette opération jusqu'à seize fois, ce qui prenait deux à trois mois, et au bout de ce temps la cire était presque aussi blanche que celle de nos abeilles domestiques. Je fis usage de bougies faites avec cette cire et j'en fus content; néanmoins je trouvai que leur lumière était beaucoup plus rouge que celle des excellentes bougies que l'on vendait alors à Rio de Janeiro, qu'elle donnait beaucoup plus de fumée et fondait plus facilement; je dois ajouter que la cire indigène,

(1) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants*, etc., I, 1 et suiv.

(2) A mon arrivée à Rio de Janeiro, je fus parfaitement accueilli par le comte da Barca. C'était un homme de mérite dont les manières étaient extrêmement distinguées, et qui s'exprimait en français avec une grande élégance. Il était arrivé au Brésil avec le roi : lorsqu'il parvint au ministère, il avait malheureusement atteint un âge assez avancé, il ne jouissait plus d'une bonne santé, et il n'avait peu eu le temps d'apprendre à connaître le pays qu'il devait administrer.

quoique purifiée, conservait un goût amer. Il me serait impossible de dire à quelles abeilles appartenait la cire de Goyaz (1), mais je présume qu'elle n'était pas due à une espèce unique. Quant à celle qu'à cette époque on employait dans tout le Brésil, elle venait d'Afrique; les bougies faites avec cette dernière étaient mal moulées et avaient une couleur jaunâtre, mais elles offraient une extrême dureté et elles ne coulaient point, lors même que je travaillais dehors ou sous des *ranchos* ouverts.

Lorsque je passai pour la seconde fois à Villa Boa (du 20 au 27 juillet), les matinées étaient encore fraîches et les soirées délicieuses, mais, dans le milieu du jour, la chaleur devenait insupportable. Cette température si élevée n'avait, au reste, rien d'étonnant, car les mornes dont la ville est entourée arrêtent les vents qui pourraient rafraîchir l'air et ils reflètent les rayons du soleil.

On commençait alors à mettre le feu aux *campos* voisins

(1) Il est difficile de croire que les abeilles de la partie méridionale de Goyaz ne soient pas, du moins pour la plupart, les mêmes que celles du Sertão de Minas (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et Minas Geraes*, II, 371 et suiv.). M. Gardner, qui, en se rendant de Piauhy aux Mines, a passé par le nord-est de la province de Goyaz, dit que les abeilles sauvages y sont extrêmement communes, et il indique, par leurs noms vulgaires, dix-huit espèces de ces animaux, dont la plupart appartiennent, dit-il, au genre *Mellipona*, Illig. Parmi les noms qu'il cite, cinq seulement, à la vérité, se retrouvent dans la liste que j'ai donnée des abeilles du Sertão oriental de Minas; mais la partie de Goyaz traversée par M. Gardner est beaucoup plus septentrionale que celle du Sertão de Minas où j'ai voyagé; la végétation n'y est pas la même, comme le prouvent les échantillons de plantes qu'a envoyés en Europe le naturaliste anglais, et il n'est pas impossible, d'ailleurs, que, dans des lieux aussi éloignés les uns des autres, les mêmes insectes portent des noms différents (GARDN., *Travels*, 327).

de la cité de Goyaz. Comme j'ai déjà eu occasion de le dire, la flamme qui consume l'herbe des pâturages a une couleur rougeâtre et s'étend, pour l'ordinaire, en lignes que l'on voit serpenter de diverses manières, laissant entre elles de petites interruptions déterminées par la distance d'une touffe d'herbe à une autre touffe. Les mornes qui environnent la ville m'offrirent un soir un spectacle magnifique; ils semblaient illuminés par des rangées de lampions disposés en différents sens; quelques parties restaient encore dans une obscurité profonde, d'autres étaient éclairées par une vive lumière qui se reflétait sur la ville. Le lendemain, tout changea dès que le jour parut : une fumée rougeâtre remplissait l'atmosphère, le ciel avait perdu son brillant éclat et l'on respirait un air étouffant. Jusqu'alors on n'avait encore mis le feu qu'à une très-petite partie des *campos*; mais tout le monde assure que, lorsqu'il y en a une plus grande étendue d'enflammés, la chaleur, déjà si forte à Villa Boa, ne peut plus se supporter.

Je fus forcé de rester huit jours dans cette ville pour y faire faire différents ouvrages. Pendant tout ce temps, comme à mon premier voyage, je dînai chez le gouverneur, je soupai et je déjeunai chez Raimundo, toujours comblé par eux de politesses et de marques d'égards (1).

(1) A tout ce que j'ai dit de la cité de Goyaz dans ce chapitre et dans le vingtième, j'ajouterai qu'elle est aujourd'hui la résidence de l'évêque du diocèse, comme elle devait être autrefois celle des prélats; que l'assemblée législative provinciale, composée de vingt membres, y tient ses sessions; que celle de 1835 a décrété des fonds pour y établir un hôpital; que la *comarca*, aujourd'hui fort restreinte, dont elle est le chef-lieu, porte le nom de *Comarca de Goyaz*; enfin que cette *comarca* comprend, outre le district propre de la cité, les anciens villages de Crixá, Pilar, Meiapontè et Jaraguá, qui ont été érigés en villes ayant chacune

leur district (MILL. et LOP. DE MOUR., *Dicc. Braz.*, I, 406, 407), mais qui, à ce changement, ne se sont probablement pas beaucoup enrichis. — Je dois faire observer que la ville de Jaraguá ne se trouve pas au nombre de celles que MM. Milliet et Lopes de Moura indiquent, à l'article *Goyaz* de leur dictionnaire, comme faisant partie de la *comarca* dont la capitale de la province est le chef-lieu ; cependant je n'hésite pas à la citer avec les autres, parce que, dans l'article *Jaraguá* (*Dicc.*, I, 527), ces messieurs disent positivement que ce lieu appartient à la *comarca* de Goyaz.

CHAPITRE XXIV.

COMMENCEMENT DU VOYAGE DE LA CITÉ DE GOYAZ A S. PAUL. — LE MATO GROSSO. — UNE HABITATION MODÈLE. — LE VILLAGE DE BOM FIM.

Tableau général du voyage de Goyaz à S. Paul. — L'auteur prend, pour se rendre de Villa Boa à Meiaponte, une autre route que celle qu'il avait déjà suivie. — Pays situé au delà d'As Areas. — *Sitio dos Coqueiros*. Le Palmier *macauba*. — Pays situé au delà de Coqueiros. *França*. — Peinture générale du Mato Grosso. — *Manjolinho*. — *As Caveiras*. Température.—Les fêtes de la Pentecôte.—*Lagoa Grande*. Sécheresse. — *Sitio de Gonsalo Marques*. — Une troupe de bohémiens. — La *fazenda* de M. Joaquim Alves de Oliveira. Portrait du propriétaire. Description de sa maison. Comment il conduisait ses nègres. La sucrerie. Les machines à séparer le coton de ses semences. Celle à râper le manioc. Excellent mode de culture. Débit des produits du sol. Exportation du coton. L'idée d'une monnaie provinciale entièrement absurde. L'auteur quitte la *fazenda* de Joaquim Alves.— Idée générale du pays situé entre Meiaponte et le village de *Bom Fim*. — *Sitio das Furnas*. Négociation avec la maîtresse de la maison. Sa grange. — Pays situé au delà de Furnas. — *Sitio da Forquilha*. Ostentation d'argenterie. — Pays situé au delà de Forquilha. — *Fazenda das Antas*. Marchands d'Araxá. Le missionnaire. — Pays situé au delà de la Fazenda das Antas. — Changement de température. — Le hameau de *Pyracanjuba*.— Pays situé plus loin.— Le village de *Bom Fim*. Sa position. Ses rues; sa place; son église; ses maisons. Ses minières. Culture des terres. Débit facile des produits du sol. Poussière rouge. — La fête de Notre-Dame de l'Abbaye.

Je partis de Villa Boa avec l'intention d'aller à S. Paul et de visiter ensuite les parties les plus méridionales du

Brésil. La capitale de la province de Goyaz est située, comme je l'ai dit, par 16° 10' (1), et S. Paul l'est par 23° 33' 30" (2) de latit. sud et 331° 25' de longit., à compter du premier méridien de l'île de Fer ; or il peut y avoir approximativement 1 degré et demi, de l'ouest vers l'est, entre le méridien de la première de ces deux villes et celui de la seconde; par conséquent, pour me rendre de l'une à l'autre, je dus me diriger vers le sud, en inclinant du côté de l'orient. Je mis trois mois à faire ce voyage, me détournant presque uniquement pour aller, du village de *Bom Fim*, visiter les eaux thermales appelées *Caldas Novas* et *Caldas Velhas*. Je ne puis pas compter moins de 242 *legoas* (3) pour ce voyage, y compris le détour dont je viens de parler; je m'arrêtai vingt-trois jours et cheminai soixante-dix, ce qui fait, terme moyen, un peu plus de 3 *legoas* et demie par jour, marche ordinaire des mulets chargés. Il me fallut trente-deux jours, en y comprenant la petite course de Caldas, pour sortir de la province de Goyaz. En quittant cette dernière, j'entrai dans la province de Minas Geraes, sur le territoire de laquelle je voyageai pendant douze jours, et enfin j'arrivai à celle de S. Paul. Je traversai, dans la province de Goyaz, les trois villages de Meiaponte, de Bom Fim et de Santa Cruz (4); dans celle de Minas, les quatre *aldeas d'as Pedras*, *da Estiva*, *de Boa Vista*, *de Santa Anna*, et

(1) Voyez le chapitre intitulé *Villa Boa ou la cité de Goyaz*.

(2) Selon d'autres, 24° 30' ou 23° 3'.

(3) Luiz d'Alincourt compte 212 *legoas* par la route directe (*Mem. viag.*, 115).

(4) Comme on l'a déjà vu, Meiaponte a été honoré du nom de ville par une loi provinciale du 10 juillet 1832, et, comme on le verra plus tard, Santa Cruz l'a été par une loi de 1835, et Bom Fim par une autre de 1836 (Mill. et Lopes de Moura, *Dicc. Braz.*).

le village de *Farinha Podre;* enfin, dans la province de S. Paul, les trois villages de *Franca*, *Casa Branca* et *Mogiguaçu* (1), puis les trois villes de *Mogimirim*, de *S. Carlos* et de *Jundiahy*. La route a été tracée peu de temps après la découverte de Goyaz (année 1736) (2), et, par conséquent, elle date déjà de plus d'un siècle ; aussi est-on sûr de trouver un abri à la fin de chaque marche : cependant, jusqu'à la ville de Mogi, les campagnes sont désertes, sans culture, et, à la fin d'une journée fatigante, je n'avais pas, comme à Minas, la consolation de pouvoir m'entretenir avec un hôte hospitalier ; car les colons chez lesquels on fait halte sont, pour la plupart, des hommes grossiers que le passage des caravanes met en défiance contre les voyageurs. Jusqu'au mois d'octobre, époque à laquelle j'entrai dans la province de S. Paul, la sécheresse fut excessive ; je passai souvent des jours entiers sans apercevoir plus de deux ou trois fleurs, appartenant à des espèces communes ; les coléoptères avaient disparu, les oiseaux devenaient rares ; j'étais dévoré par des nuées d'insectes malfaisants, et, forcé quelquefois de séjourner sur les bords d'une rivière malsaine, telle que le Rio Grande. Au mois d'octobre, les pluies commencèrent à tomber, les pâturages à reverdir et à se couvrir de fleurs (3) ; mais alors je me rapprochais du tropique, et la végétation n'é-

(1) Franca est devenue une ville, sous le nom de *Villa Franca do Imperador*, par un décret de l'assemblée législative provinciale de S. Paul de 1836 : aujourd'hui Casa Branca est aussi une ville (MILL. et LOPES DE MOURA, *Dicc. Braz.*). Mogiguaçu soupire encore après le même bonheur.

(2) Voyez le voyage de MM. Spix et Martius (vol. I), ouvrage si plein de science et où les convenances sont si bien respectées.

(3) Voyez mon *Aperçu d'un voyage dans l'intérieur du Brésil*, dans

tait plus aussi variée que celle de Minas Geraes. Je n'ai pas besoin de dire que, dans une étendue de plus de 7 degrés, passant des régions équinoxiales à un pays situé hors des tropiques, je dus trouver de grandes différences dans les détails de la végétation. Pendant très-longtemps, néanmoins, son ensemble ne m'en offrit aucune : c'étaient toujours des bouquets de bois et des *campos* parsemés d'arbres rabougris; mais, parmi ces derniers, se montrent déjà, sur le territoire de Minas, d'autres *campos* seulement composés d'herbes. Bientôt je passai la limite des *boritys;* le *capim frecha* reparut pour caractériser de gras pâturages; je finis par ne voir dans ces derniers absolument aucun arbre, et enfin, à une distance peu considérable de la ville de S. Paul, je rentrai dans la *région des forêts* : la Flore des *sertões* du S. Francisco et du midi de Goyaz avait fait place à une autre Flore.

J'ai dit, au chapitre intitulé, *Le village de Corumbá, les Montes Pyreneos*, etc., que la route de S. Paul traverse Meiaponte; par conséquent, j'étais obligé de passer une seconde fois par ce village pour aller plus loin. Mais le chemin que j'avais suivi de Meiaponte à Villa Boa n'est pas le seul qui mène de l'un de ces lieux à l'autre; il en existe encore un moins fréquenté : ce fut celui que je choisis à mon retour, afin de voir un canton que je ne connaissais point encore (1).

Il était déjà fort tard quand mes préparatifs furent achevés; cependant je ne voulus point remettre au lendemain

les *Mémoires du Muséum*, vol. IX, et l'*Introduction* de mon ouvrage intitulé *Histoire des plantes les plus remarquables*, etc.

(1) Itinéraire approximatif de Villa Boa à Meiaponte par le chemin le moins fréquenté :

mon départ de Villa Boa, pour qu'on n'eût pas une seconde fois l'embarras d'aller fort loin chercher les mulets. Je pris d'abord la route que j'avais suivie pour me rendre à S. José et au Rio Claro, et j'arrivai, par un beau clair de lune, au lieu appelé *As Areas*, où je couchai encore en plein air.

Après avoir fait environ 3 *legoas* depuis Villa Boa, je quittai, à Gurgulho, le chemin de l'Aldea de S. José, et, ayant doublé l'extrémité de la Serra Dourada opposée à la ville, je traversai, dans une direction différente, une vaste plaine. Là s'offrit à mes regards une agréable alternative de bouquets de bois, de *campos* parsemés d'arbres rabougris et d'autres *campos* où, ce qui est fort rare dans ce pays, il ne croît que des herbes; je laissais derrière moi la Serra Dourada, et, vers ma droite, je découvrais les collines qui bornent la plaine.

J'avais fait 2 lieues depuis Areas lorsque j'arrivai sur les bords de la rivière Uruhú, que j'ai déjà fait connaître (p. 61); je la traversai sur un pont en bois fort mal entretenu, comme le sont tous ceux de l'intérieur du Brésil.

A peu de distance de ce pont, je rencontrai une caravane qui se rendait de S. Paul à Matogrosso; elle était com-

De la cité de Goyaz à	Areas, en plein air	1	legoa.
—	Sitio dos Coqueiros, petite habitation	2 1/2	
—	Mandinga, petite habitation	4	
—	Manjolinho, chaumière	3	
—	As Caveiras, chaumière	4	
—	Lagoa Grande, maison	3 1/2	
—	Sitio do Gonsalo Marques	3	
—	Fazenda de Joaquim Alves, habitation	5	
—	Meiaponte, village	1	
		29	legoas.

posée de plus de cent mulets chargés de diverses marchandises. C'était la première qui, cette année-là, vint directement de la ville de S. Paul ; on était alors au 28 de juillet.

Tous les *campos* que je traversai avaient été brûlés récemment ; le feu avait desséché les feuilles des arbres ; une cendre noire couvrait la terre et, excepté dans les bouquets de bois, on n'apercevait pas la moindre verdure : cependant le ciel est, dans cette contrée, d'un azur si éclatant, la lumière du soleil est si brillante, que la nature semblait encore belle malgré sa nudité.

Ce jour-là, nous fîmes halte au *Sitio dos Coqueiros* (la chaumière des cocotiers), situé sur le bord d'un ruisseau, au milieu d'une multitude de Palmiers. Ces derniers ne diffèrent point de ceux que j'avais déjà vus dans les bois voisins du Rio dos Pilões, et dont j'ai déjà parlé au chapitre précédent. Comme je l'ai dit, on les nomme, dans le pays, *macauba* : ma description prouve qu'ils ressemblent beaucoup à une espèce du même nom qui croît dans le Sertão du S. Francisco, l'*Acrocomia sclerocarpa*, de Martius (1); cependant je ne saurais croire que les deux arbres soient identiques.

Au delà du Sitio dos Coqueiros, je traversai un pays plat qui, jusqu'au lieu appelé *França* (France), présente un vaste pâturage parsemé d'arbres rabougris, mais où, plus loin, s'élèvent quelques bouquets de bois. La chaleur était excessive, et, dans les *campos* qui n'avaient pas encore été incendiés, on ne voyait qu'une herbe entièrement desséchée, d'une couleur grisâtre.

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et Minas Geraes*, II, 377.

Je ne sais si França peut espérer la destinée brillante que son nom semble annoncer ; mais, lors de mon voyage, ce n'était encore qu'une réunion de quelques chaumières. Nous y demandâmes le chemin, on nous l'enseigna mal ; nous nous égarâmes et fûmes fort étonnés d'arriver à Mandinga, cette chaumière où environ un mois plus tôt j'avais vu célébrer la fête de S. Jean (1). J'y couchai encore une fois.

Le lendemain, je rentrai dans la route que j'avais quittée. Après avoir fait environ 2 *legoas*, parcourant un pays très-plat, où le chemin est superbe, comme il l'avait été la veille, j'arrivai au Mato Grosso que j'ai déjà fait connaître (2). Jusque-là j'avais traversé des *campos* parsemés d'arbres rabougris. Un peu avant la forêt, les arbres du *campo* sont un peu plus élevés et plus rapprochés les uns des autres ; cependant la transition d'un genre de végétation à l'autre est ici presque aussi brusque que vers le Sitio de Lage, autrement de *Dona Maria* (3).

Je marchai dans le Mato Grosso pendant cinq jours, en y comprenant celui où j'y entrai, et j'y fis 18 *legoas* et demie. Le chemin, si beau auparavant, devint, dans cette forêt, extrêmement difficile; ce n'était plus qu'un sentier étroit, sans cesse embarrassé par des branchages et des troncs renversés. Toute la partie de la forêt que je parcourus dans ce second voyage présente une végétation beaucoup moins vigoureuse que celle du voisinage de Lage. Du reste, les terres du Mato Grosso ressemblent, en beaucoup

(1) Voyez le chapitre intitulé, *Les villages de Jaraguá, d'Ouro Fino, de Ferreiro*.

(2) *Idem*.

(3) *Idem*.

d'endroits, à celles qui, dans les Minas Novas, produisent un coton d'une qualité si fine (1); elles sont meubles, très-favorables à la culture, et, comme je l'ai dit ailleurs, le maïs y rend 200 pour 1; les haricots de 40 à 50. Il paraît qu'on a commencé depuis longtemps à faire des plantations dans cette forêt; car, en plusieurs endroits, on voit de grands espaces, uniquement couverts de *capim gordura*, plante qui, comme on sait, est l'indice certain d'anciens défrichements. Il s'est établi au milieu du Mato Grosso un grand nombre de colons qui vendent leurs denrées à Villa-Boa, mais qui, ayant sans doute commencé sans posséder la moindre chose et n'étant aucunement favorisés par l'administration, restent extrêmement pauvres. Le troisième jour de mon voyage dans ces bois, je passai, au lieu appelé *Pouso Alto* ou *Pousoal* (halte élevée), devant une maison qui méritait ce nom; mais, jusqu'alors, je n'avais vu qu'une demi-douzaine de chaumières qui, plus misérables que les cabanes des Coyapós, n'avaient pour murailles que de longs bâtons rapprochés les uns des autres, entre lesquels devaient nécessairement pénétrer le vent et la pluie. Lors de mon voyage, une partie des arbres de la forêt avaient presque entièrement perdu leurs feuilles, et, excepté, je crois, quatre espèces d'Acanthées et la Composée appelée vulgairement *assa peixe branco*, toutes les plantes étaient sans fleurs; les tiges du *capim gordura* étaient complétement desséchées, et, comme l'air ne circule point dans les endroits découverts et tout entourés de bois où croît cette plante, on y ressentait une chaleur insupporta-

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 106.

ble. La terre était restée si longtemps sans être humectée, que les pourceaux et les bêtes à cornes ne marchaient point autour des habitations sans faire voler des tourbillons de poussière : partout on se plaignait de manquer d'eau ; plusieurs ruisseaux étaient à sec, et dans beaucoup d'endroits on ne pouvait faire mouvoir la *manjola* pour avoir de la farine.

De Mandinga, j'allai coucher à *Manjolinho*, l'une de ces chaumières dont j'ai parlé tout à l'heure. Le propriétaire de cette misérable demeure ne portait que des haillons ; mais il fut pour moi d'une politesse extrême.

La chaumière d'*As Caveiras*, où je devais faire halte, à 4 *legoas* de Manjolinho, n'avait également que des perches pour murailles, et elle était si petite, que tout mon bagage n'aurait pu y tenir : il fallut donc me résigner à coucher encore une fois dehors. La nuit fut extrêmement froide, la rosée fort abondante, et, quoique j'eusse fait placer mon lit auprès du feu, il me fut presque impossible de dormir. Au lever du soleil, le thermomètre n'indiquait que + 3° Réaumur ; mais presque aussitôt nous éprouvâmes une chaleur excessive, et, à 3 heures après midi, nous avions encore + 26°.

Nous étant remis en marche, nous passâmes devant l'habitation de Pousoal ou Pouso Alto, dont j'ai déjà parlé, et près de laquelle une grande étendue de terrain couvert de *capim gordura* indiquait de très-anciennes cultures. Cette habitation appartenait sans doute à un homme aisé, car il me fit servir de l'eau, que j'avais demandée à sa porte, dans un de ces grands gobelets d'argent attachés à une chaîne de même métal, qui sont un objet de luxe dans l'intérieur du Brésil.

Ce jour-là, je rencontrai dans la forêt une troupe de gens à cheval, conduisant des mulets chargés de provisions ; parmi eux, l'un portait un drapeau, un autre tenait un violon, un troisième un tambour. Ayant demandé ce que tout cela signifiait, j'appris que c'était une *folia*, mot dont je vais donner l'explication.

J'ai déjà eu occasion de dire ailleurs que la fête de la Pentecôte se célèbre dans tout le Brésil avec beaucoup de zèle et des cérémonies bizarres (1). On tire au sort, à la fin de chaque fête, pour savoir qui fera les principaux frais de celle de l'année suivante, et celui qui est élu porte le nom d'*Empereur* (*Imperador*). Pour pouvoir célébrer la fête avec plus de pompe et rendre plus splendide le banquet qui en est la suite indispensable, l'Empereur va recueillir des offrandes dans tout le pays, ou bien il choisit quelqu'un pour le remplacer. Mais il n'est jamais seul quand il fait cette quête; il a avec lui des musiciens et des chanteurs, et, lorsque la troupe arrive à quelque habitation, elle fait sa demande en chantant des cantiques où se trouvent toujours mêlées les louanges du St.-Esprit. Les chanteurs et les musiciens sont ordinairement payés par l'Empereur; mais très-souvent aussi ce sont des hommes qui accomplissent un vœu, et, lors même qu'ils reçoivent une rétribution, elle est toujours fort modique, parce qu'il n'est personne qui ne croie faire une œuvre très-méritoire en servant ainsi l'Esprit-Saint. Ces quêtes durent quelquefois plusieurs mois, et c'est aux troupes d'hommes chargés de les faire que l'on donne le nom de *folia*. Comme chaque paroisse, chaque succursale

(1) Voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 236.

est bien aise d'attirer beaucoup de monde, la fête ne se célèbre pas le même jour partout : ainsi la *folia* que je rencontrai dans le Mato Grosso appartenait à la petite chapelle de *Curralinho*, près de Villa Boa, dont la fête ne devait se faire que le 12 du mois d'août.

Au delà du Pousoal, je passai le ruisseau de *Lagoinha* (petit lac), qui sépare la paroisse et la justice de Villa Boa de la juridiction de Meiaponte. Je reconnus, dans le lointain, la Serra de Jaraguá, que j'ai déjà fait connaître.

Tout près du ruisseau de Lagoinha, je fis halte, au lieu appelé *Lagoa Grande* (grand lac), chez un serrurier qui me permit de placer mes effets dans son atelier. Auprès de la maison est le lac auquel elle doit son nom; mais alors on n'y voyait pas une seule goutte d'eau, tant les pluies, cette année-là, avaient été peu abondantes.

A 3 *legoas* et demie de Lagoa Grande, je fis halte à la chaumière appelée *Sitio do Gonsalo Marques* (nom d'homme).

Le lendemain, je commençai à apercevoir, dans le lointain, les montagnes voisines de Meiaponte. Je continuais toujours à parcourir le Mato Grosso; mais, sur une côte aride et pierreuse, je ne vis plus que des arbres rabougris dispersés au milieu des herbes, absolument comme dans les plus vastes *campos*. Cette sorte de végétation indique toujours des terrains moins bons, plus secs ou plus exposés à l'action des vents.

Au delà de Gonsalo Marques, je vis dans la forêt plusieurs troupes d'hommes qui, dès le premier moment, me parurent appartenir à une autre sous-race que les descendants des Portugais. Tous avaient les cheveux longs, tandis que les Brésiliens portent des cheveux coupés; leur

figure était plus ronde que celle de ces derniers, et leurs yeux plus grands; leur teint était basané, sans offrir cette nuance de jaune qui se fait remarquer chez les mulâtres. Je leur adressai la parole; ils me répondirent avec un accent traînant et nasillard, me débitant des phrases d'une politesse servile, qui ne sont point en usage chez les Portugais : c'étaient des bohémiens. Quoique le gouvernement ait rendu des ordonnances contre les hommes de cette caste (1), il y en a encore beaucoup qui errent par troupes dans l'intérieur du Brésil, volant, par où ils passent, des cochons et des poules; cherchant à faire des échanges, principalement de chevaux et de mulets, et trompant ceux qui traitent avec eux. Quand il leur naît un enfant, ils invitent un cultivateur aisé à être parrain et ne manquent pas de tirer de lui quelque argent; ils vont ensuite, plus loin, faire la même invitation à un autre colon, et répètent le baptême autant de fois qu'ils trouvent des parrains généreux. Quelques-uns, cependant, ont formé des établissements durables et cultivent la terre. Il en était ainsi de ceux que je rencontrai dans le Mato Grosso; il y avait déjà plusieurs années qu'ils s'étaient fixés dans ce canton; le commandant de Meiaponte, de qui ils dépendaient, m'assura, plus tard,

(1) « Par une bizarrerie inconcevable, dit M. de Freycinet, le gouvernement portugais tolère cette peste publique (*Voyage, Uranie, historique*, I, 197). » L'administration française ne repousse pas non plus les bohémiens; car, depuis bien des années, il en existe, à Montpellier, un certain nombre, et il est difficile de deviner ce qu'il y a de bizarre dans cette tolérance. On doit faire des efforts pour incorporer ces hommes dans la société chrétienne et les punir quand ils violent les lois; mais, puisqu'ils existent, il faut bien qu'ils soient quelque part, et pourquoi ne les souffrirait-on pas comme on souffre les Juifs?

qu'ils se conduisaient bien, qu'ils remplissaient leurs devoirs de chrétiens, mais que, malgré ses défenses, ils revenaient encore de temps en temps à leur goût pour les échanges.

A 5 *legoas* de Gonsalo Marques, je fis halte à la *fazenda* du commandant de Meiaponte, M. Joaquim Alves de Oliveira, pour lequel le gouverneur de la province m'avait donné une lettre de recommandation, et dont il m'avait fait un grand éloge. Je fus parfaitement reçu de lui, et je passai quelques jours dans son habitation.

M. Joaquim Alves de Oliveira était l'artisan de sa fortune et en possédait une considérable. Il avait été élevé par un jésuite, et il paraît qu'il avait puisé à cette école cet esprit d'ordre et de discrétion qui le distinguait si essentiellement parmi ses compatriotes. Il fit d'abord le commerce; mais, comme il avait plus de goût pour l'agriculture, il finit par renoncer presque entièrement aux affaires mercantiles : cependant il se livrait encore à des spéculations commerciales quand il en espérait un bénéfice de quelque importance; ainsi, lors de mon voyage, il venait d'envoyer son gendre à Cuyabá, avec une caravane très-considérable, chargée de diverses marchandises. Mais le commandant de Meiaponte ne parlait jamais de ses affaires à qui que ce fût, et personne ne savait s'il avait gagné ou perdu dans ses entreprises. De tous les Brésiliens que j'ai connus, c'est peut-être celui auquel j'ai trouvé le plus de haine pour l'oisiveté : j'accorde à mes hôtes, me disait-il en riant, trois jours de repos; mais, au bout de ce temps, je me décharge sur eux d'une partie de la surveillance de ma maison. La conversation de Joaquim Alves annonçait un grand amour pour la justice et de la religion sans petitesse ; c'était un

homme de beaucoup de sens, d'une simplicité parfaite et d'une bonté extrême.

La *fazenda* de Joaquim Alves, créée par son propriétaire, n'avait d'autre nom que le sien (1); c'était bien certainement le plus bel établissement qui existât dans toute la partie de Goyaz que j'ai parcourue. Il y régnait une propreté et un ordre que je n'ai vus nulle part. La maison du maître n'avait que le rez-de-chaussée; on n'y voyait rien de magnifique, mais elle était très-vaste et parfaitement entretenue. Une longue *varanda* (2) s'étendait devant les bâtiments et procurait, à tous les instants du jour, de l'ombre et un air libre. La sucrerie, qui tenait à la maison du maître, était disposée de manière que, de la salle à manger, on pût voir ce qui se faisait dans le bâtiment où étaient les chaudières, et de la *varanda*, ce qui se passait dans le moulin à sucre. Cette dernière donnait sur une cour carrée. Une suite de pièces, la sellerie, l'atelier du cordonnier, celui du serrurier, l'endroit où l'on mettait tout ce qui est nécessaire aux mulets, enfin les écuries prolongeaient les bâtiments du maître et donnant, comme ces derniers, sur la cour, formaient un de ses côtés. Un autre côté était formé par les cases des nègres mariés, séparées les unes des autres par des murs, mais placées sous un même toit qui était couvert en tuiles. Des murs en pisé fermaient la cour des deux autres côtés.

Toute cette maison avait été, dans l'origine, si parfaitement montée, que le maître n'avait, pour ainsi dire, plus

(1) Mattos appelle cette belle habitation *Engenho* (sucrerie) *de S. Joaquim*; elle aura sans doute reçu ce nom postérieurement à l'époque de mon voyage.

(2) J'ai décrit ailleurs ces espèces de galeries ouvertes sur le devant.

besoin de donner aucun ordre : chacun savait ce qu'il avait à faire et se rangeait de lui-même à la place qu'il devait occuper. Pour se faire comprendre, le commandant de Meiaponte pouvait se contenter de dire une seule parole ou même de faire un geste. Au milieu de cent esclaves, on n'entendait pas un seul cri; on ne voyait point de ces hommes empressés qui vont, qui viennent, et dont les mouvements, sous l'apparence de l'activité, n'indiquent réellement que l'embarras de savoir à quoi s'occuper; partout le silence, l'ordre et une sorte de tranquillité en harmonie avec celle qui règne dans la nature sous ces heureux climats. On aurait dit qu'un génie invisible gouvernait cette maison; le maître restait trauquillement assis sous sa *varanda*, mais il était aisé de voir que rien ne lui échappait, et qu'un coup d'œil rapide lui suffisait pour tout apercevoir.

La règle que s'était faite Joaquim Alves dans la conduite de ses esclaves étaiî de les nourrir abondamment, de les habiller d'une manière convenable, d'avoir le plus grand soin d'eux quand ils étaient malades et de ne jamais les laisser oisifs. Tous les ans, il en mariait quelques-uns; les mères n'allaient travailler dans les plantations que quand les enfants pouvaient se passer d'elles, et alors ils étaient confiés à une seule femme qui prenait soin de tous. Une sage précaution avait été prise pour prévenir, autant que possible, les jalousies, le désordre et les rixes; c'était d'éloigner beaucoup les cases des nègres célibataires de celles des hommes mariés.

La journée du dimanche appartenait aux esclaves; il leur était défendu d'aller chercher de l'or, mais on leur donnait des terres qu'ils pouvaient cultiver à leur profit.

Joaquim Alves avait établi, dans sa propre maison, une *venda* où ses nègres trouvaient les différents objets qui sont ordinairement du goût des Africains, et c'était le coton qui servait de monnaie ; par ce moyen, il éloignait de ces hommes la tentation du vol ; il les excitait au travail en leur donnant un grand intérêt à cultiver, il les attachait au pays et à leur maître, et en même temps il augmentait les produits de sa terre.

Pendant que j'étais chez le commandant de Meiaponte, je visitai les différentes parties de son établissement ; l'étable à porc, les granges, le moulin à farine, l'endroit où l'on râpait les racines de manioc, celui où était placée la machine destinée à séparer le coton de ses graines, la filature, etc., et partout je trouvai un ordre et une propreté remarquables. Les fourneaux de la sucrerie n'avaient point été construits d'après les principes de la science moderne, mais on les chauffait par le dehors, ce qui rend moins pénible, pour les travailleurs, l'opération de la cuite. Un tambour horizontal que l'eau mettait en mouvement faisait tourner douze de ces petites machines appelées *discaroçadores*, qui servent à séparer le coton de ses semences (1). C'était également l'eau qui faisait mouvoir la machine à râper le manioc dont je vais donner la description. Le bâtiment où était placée la râpe s'élevait sur des poteaux ; au-dessous de son plancher, entre les poteaux, l'eau, apportée par un conduit incliné, frappait une roue horizontale et la faisait tourner ; l'axe de la roue traversait le plancher de

(1) Voyez la description de ces petites machines et des tambours dont je parle ici, dans mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, vol. I, 406 ; II, 91.

la pièce supérieure et s'y élevait jusqu'à hauteur d'appui; à son extrémité était fixée une autre roue horizontale dont le bord était revêtu d'une râpe en fer-blanc; l'axe et la seconde roue étaient encaissés entre des planches qui formaient un prisme quadrangulaire, dont chaque côté offrait une échancrure répondant à la râpe; quand la roue tournait, quatre personnes à la fois présentaient des racines de manioc à la râpe, et, comme elles les appuyaient dans les échancrures des planches du prisme, leurs bras ne pouvaient les faire vaciller, et l'action de la machine n'était jamais interrompue.

Le commandant de Meiaponte avait renoncé, pour une partie de ses plantations, à la manière barbare de cultiver la terre qu'ont généralement adoptée les Brésiliens; il faisait usage de la charrue et fumait son terrain avec de la bagasse (1) : par ce moyen, il n'était point obligé d'incendier, chaque année, de nouveaux bois; il replantait la canne dans la même terre et conservait ses plantations près de sa maison, ce qui rendait sa surveillance plus facile et économisait le temps de ses esclaves. Il vendait à Meiaponte et à Villa Boa son sucre et son eau-de-vie; mais il cultivait le coton pour en faire des envois à Rio de Janeiro et à Bahia. C'est lui qui, le premier, avait donné, comme je l'ai déjà dit, l'utile exemple de ces exportations, et cet exemple avait été suivi par plusieurs autres colons. Lors de mon voyage, il avait le projet d'étendre encore davantage la culture du cotonnier sur son habitation, et il voulait établir, dans le village même de Meiaponte, une machine pour sé-

(1) La bagasse est la canne à sucre qui a passé entre les cylindres et dont le jus a été exprimé.

parer le coton de ses graines, ainsi qu'une filature où il comptait employer les femmes et les enfants sans ouvrage. Dépouillé de ses semences, le coton du pays, dont la qualité est fort belle, s'achetait alors, sur les lieux, 3,000 reis (18 fr. 75 c.) l'arrobe (1); le transport de Meiaponte à Bahia était de 1,800 reis (11 fr. 25 c.) par arrobe, ou de 2,000 reis (12 fr. 50 c.) jusqu'à Rio de Janeiro (2), et il y avait un bénéfice si assuré à faire des envois à ces prix, que Joaquim Alves avait offert sans hésitation à tous les cultivateurs du pays de leur prendre leur coton à raison de 3,000 reis.

En signalant une denrée que l'on pouvait exporter avec avantage, le commandant de Meiaponte faisait entrer ses compatriotes dans une voie nouvelle; il montrait ce qu'il fallait faire pour arracher son malheureux pays à l'état de misère ou l'a plongé l'extraction de l'or mal dirigée. Tandis qu'il agissait, plusieurs de ses concitoyens soutenaient qu'il n'y avait de salut, pour la province, que dans la réalisation d'une idée absurde émise par Luiz Antonio da Silva e Sousa (3) : pour arrêter la décadence qui, chaque jour, faisait des progrès, il fallait, disaient-ils, empêcher l'or de

(1) L'arrobe de Rio de Janeiro, selon l'évaluation de M. de Freycinet et de M. Verdier, vaut 14 kilog. 74560.

(2) Si Joaquim Alves trouvait à expédier à de si bas prix, c'est qu'il n'y avait aucune demande de chargement de Goyaz pour Rio de Janeiro; le prix de Rio de Janeiro à Goyaz était bien plus élevé, comme on peut le voir au chapitre de cet ouvrage intitulé, *Voyage d'Araxá à Paracatú* (vol. I, 259). L'augmentation de la quantité de coton à expédier aura fait sans doute hausser les frais de transport; mais ils n'auront pu dépasser certaines limites, parce qu'alors il n'y aurait pas eu d'exportations possibles, et que les muletiers eux-mêmes étaient fortement intéressés à ce qu'elles continuassent.

(3) *Memoria sobre o descobrimento*, etc., *da capitania de Goyaz*.

sortir du pays, en créant une monnaie provinciale. « Mais, pouvait-on leur répondre, si cette monnaie n'est point une valeur métallique, ou n'est pas échangeable à volonté contre une valeur métallique, il n'est pas de puissance humaine qui puisse lui donner quelque crédit. Si, au contraire, la monnaie est de cuivre, d'or ou d'argent, elle sortira de votre province, malgré les plus rigoureuses défenses, comme l'or en poudre en sort tous les jours; mais au delà de vos limites on la prendra seulement pour sa valeur intrinsèque, et les négociants de votre pays vendront leurs marchandises à des prix qui les dédommageront de la perte (1). L'or altéré qui circule à Goyaz peut déjà être considéré comme une sorte de monnaie provinciale, puisqu'il ne peut avoir cours ailleurs, et, quand le commerçant l'exporte, il est obligé de le réduire à sa véritable valeur en le nettoyant, puis il proportionne ses prix à la diminution qu'il a éprouvée. »

Après tant de journées aussi ennuyeuses que fatigantes, passées au milieu des déserts, j'étais heureux de me trouver dans une maison qui réunissait toutes les commodités que le pays peut offrir, où je jouissais d'une entière liberté, et dont le propriétaire, homme éclairé, était pour moi plein de bienveillance. Le temps que je passai chez Joaquim Alves fut employé très-utilement. Mes gens firent une superbe chasse sur les bords d'un petit lac voisin de l'habitation ; moi, je rédigeai une partie des renseignements que

(1) C'est ce qui a dû nécessairement arriver pour la monnaie de cuivre que le gouvernement provincial a introduite dans le pays de Goyaz, et à laquelle on a donné une valeur fictive (voyez le chapitre intitulé, *Tableau général de la province de Goyaz*, vol. 1, 341).

j'avais pris sur plusieurs sujets, et j'en puisai de nouveaux dans la conversation de mon hôte (1).

Je quittai la Fazenda de Joaquim Alves plein de reconnaissance pour l'excellent accueil que m'avait fait le propriétaire, et me dirigeai vers Meiaponte, éloigné d'environ 1 lieue.

Je parcourus, jusqu'au village, un pays montueux parsemé d'arbres rabougris, et ne revis plus le Mato Grosso.

A partir de Meiaponte, je rentrai dans le véritable chemin de Goyaz à S. Paul. Le premier village où je passai est celui de *Bom Fim*, situé à 18 *legoas* de Meiaponte. Dans tout cet espace, le chemin est superbe; le pays, d'abord montagneux, finit pas devenir simplement ondulé. La campagne offre toujours une alternative de bois et de *campos* parsemés d'arbres rabougris, les mêmes qui croissent dans le Sertão de Minas. A mesure que la saison avançait, la sécheresse devenait plus grande et la vue des *campos* était d'une tristesse mortelle. Dans ceux que l'on avait nouvellement incendiés (*queimadas*), on n'apercevait sur la terre qu'une cendre noire, et les feuilles qui restaient aux arbres étaient complétement desséchées; partout où on n'avait pas encore mis le feu, l'herbe avait une couleur grise, et les arbres épars au milieu d'elle, ou étaient entièrement dépouillés, ou n'avaient plus qu'un feuillage jaunissant.

(1) Depuis la révolution qui a changé la face du Brésil, Joaquim Alves de Oliveira a été nommé député à l'assemblée législative générale du Brésil; mais il n'a point accepté cet honneur. Non-seulement cet homme généreux a formé une pharmacie pour les pauvres de son district, mais encore il a doté la ville de Meiaponte d'une bibliothèque publique et d'une imprimerie. Il lui avait été prédit qu'on se servirait de cette dernière contre lui-même, et, effectivement, on n'a pas tardé à chercher à le noircir dans un libelle plein de calomnies (MATTOS, *Itin.*, I, 129, 151; II, 341).

J'aurais vainement cherché à découvrir quelque trace de culture; ici comme ailleurs, c'est dans les fonds que l'on a coutume de planter, et les seules *queimadas* m'annonçaient le voisinage des habitations (1).

A 3 *legoas* de Meiaponte, je fis halte au *Sitio das Furnas* (la chaumière des cavernes), qui se composait de quelques petits bâtiments épars et à demi ruinés, construits dans un fond.

Avant que j'arrivasse, la maîtresse de la maison, dont le mari était absent, avait voulu donner à mes gens une chambre fort petite et d'une saleté extrême. Ils avaient demandé qu'on leur permît de s'installer dans la grange; cette légère faveur ne leur avait pas été accordée. A mon arrivée, je réitérai la même demande; mais, si j'obtins ce que je sollicitais, ce fut seulement après bien des prières et des pourparlers. Je ne vis cependant point celle à qui j'avais affaire; elle envoyait sa négresse me porter ses réponses, mais je l'entendais jeter les hauts cris au fond de sa maison, et, à chaque fois que l'esclave paraissait, elle ne manquait pas de me dire que sa maîtresse voulait que je susse qu'elle était bien légitimement mariée et méritait toute sorte d'é-

(1) Itinéraire approximatif de Meiaponte au village de Bom Fim :

De Meiaponte au	Sitio das Furnas, maisonnettes.	3	legoas.
—	Sitio da Forquilha, maisonnette. . . .	4 1/2	
—	Fazenda das Antas, habitation..	3	
—	Pyracanjuba, hameau.	4 1/2	
—	Bom Fim, village.	3	
		18	legoas.

Mattos n'évalue qu'à 17 *legoas* la distance de Meiaponte à Bom Fim, et Luiz d'Alincourt ne la porte qu'à 15 Ce dernier chiffre est, sans aucun doute, inexact; car il y a certainement plus de 1 lieue de Meiaponte à Furnas, et d'Alincourt n'en admet qu'une (*Mem. Viag.*, 114).

gards. Cette recommandation, tant de fois répétée, indiquait assez ce que sont les mœurs de ce pays; il faut que le mariage y soit bien rare, puisqu'on s'en fait ainsi un titre d'honneur.

Quoi qu'il en soit, la faveur de coucher dans la grange ne méritait assurément pas qu'on la fît valoir autant, car nous y étions horriblement mal. A chaque pas que nous faisions, les épis de maïs, répandus sur la terre, roulaient sous nos pieds et amenaient quelque chute; les malles qui nous servaient, à toutes les haltes, de tables et de siéges étaient si mal assurées, que nous ne pouvions nous asseoir dessus, et, si quelque objet nous échappait des mains, il fallait perdre un temps infini à le chercher au milieu du maïs.

En quittant le Sitio das Furnas, nous traversâmes un bois, et, montant toujours, nous finîmes par nous trouver sur un plateau élevé, couvert d'herbes et d'arbres rabougris. Dans cet endroit, une vue d'une immense étendue s'offrit à nos regards : nous distinguions, d'un côté, la Serra Dourada, et, de l'autre, les Montes Pyreneos avec leurs pointes pyramidales. Ce plateau se continue, dans un espace de 2 *legoas* et démie, jusqu'au *Sitio dos Abrantes*.

Là est une vallée couverte de bois où coule le *Rio Capivarhy* (*rivière* des Cabiais) (1), sur le bord duquel je vis une sucrerie assez considérable pour le pays. Le Rio Capivarhy est un des affluents de la rive droite du Rio Corumbá dont j'ai déjà parlé (2).

(1) Il existe des rivières du même nom dans les provinces de Rio Grande, de S. Paul, de Sainte-Catherine, de Minas Geraes, etc., ce qui prouve que les cabiais étaient jadis très-communs dans le Brésil. On peut écrire aussi *Capibarhy*.

(2) MM. Milliet et Lopes de Moura disent que les voyageurs traver-

Un peu avant d'arriver aux Abrantes, je me trompai de chemin; mais heureusement j'aperçus un homme qui me remit, avec une extrême complaisance, dans la véritable route. Durant toute cette journée, qui fut de 4 *legoas* et demie, je ne rencontrai pas d'autre personne, et cependant je suivais le chemin le plus fréquenté de la province de Goyaz.

Ce jour-là nous fîmes halte à une maison qui, comme toutes celles de ce pays, était en assez mauvais état, et qui portait le nom de *Sitio da Forquilha* (petite habitation de la fourche). Cette maison, près de laquelle je retrouvai le Rio Capivarhy, appartenait à des femmes blanches; elle ne se cachèrent point à notre aspect et furent beaucoup plus polies que celle de Furnas.

Peu de temps après moi arrivèrent à Forquilha deux propriétaires aisés de Meiaponte qui se rendaient à Bom Fim pour assister à une fête qu'on était sur le point d'y célébrer. Suivant l'usage généralement adopté par les gens riches, ils étaient suivis d'un négrillon qui, à cheval comme eux, portait à son cou un grand gobelet d'argent suspendu à une chaîne de même métal; leurs éperons étaient d'argent; des bandes d'argent serraient les retroussis de leurs bottes; des plaques d'argent garnissaient les brides de leurs chevaux; enfin un grand couteau à manche d'argent était enfoncé dans une de leurs bottes. Cette ostentation d'argenterie est générale, et, la plupart du temps, les gens qui étalent tout ce luxe, quand ils font une visite à cheval ou vont en voyage, n'ont pas un seul meuble dans leur maison.

sent le Rio Capivarhy dans des pirogues (*Dicc.*, I, 238). Ce sera peut-être dans la saison des pluies.

Au delà de Forquilha, dans quelques endroits où la terre était moins rouge qu'ailleurs, les pâturages ne se composaient que d'herbes et de sous-arbrisseaux, ce qui, à Goyaz est une véritable rareté. Dans un espace de 7 à 8 *legoas*, depuis Forquilha jusqu'au hameau de *Pyracanjuba*, dont je parlerai tout à l'heure, la campagne, brûlée par l'ardeur du soleil, avait à peu près l'aspect que présente le Gatinais vers la mi-octobre, lorsque toutes les récoltes ont été faites et que la mauvaise saison approche.

A 3 *legoas* de Forquilha, je fis halte à la *Fazenda das Antas* (des tapirs), située au-dessus de la rivière du même nom (*Rio das Antas*), encore un des affluents du Rio Corumbá. Cette *fazenda* était une sucrerie qui me parut en fort mauvais état, mais d'où dépendait un *rancho* très-propre et fort grand, sous lequel nous nous établîmes.

Comme celui d'Areas, dont j'ai parlé dans un des chapitres précédents (1), ce *rancho* était entouré de gros pieux de la hauteur d'un homme, qui formaient une espèce de muraille et préservaient les voyageurs de la visite fort importune des chiens et des pourceaux.

Ce fut sous ce hangar que je trouvai ces marchands d'Araxá dont j'ai déjà eu occasion de dire quelques mots ailleurs (2). Ces hommes parcouraient les *fazendas* avec des couvertures, du plomb pour la chasse et d'autres objets qu'ils échangeaient contre des bêtes à cornes. Ils devaient emmener ces bestiaux, les laisser engraisser dans les excellents pâturages de leur pays, et ensuite les vendre aux marchands de la *comarca* de S. João d'El Rei qui, comme on

(1) Voyez le chapitre intitulé, *Le village de Jaraguá; celui d'Ouro Fino, celui de Ferreiro*; vol. II, 56.

(2) Chapitre intitulé, *Tableau général de la province*; vol. I, 362.

l'a déjà vu (1), se transportent, tous les ans, dans le canton d'Araxá pour y acheter du bétail.

Le propriétaire de la Fazenda d'Antas me parla beaucoup du missionnaire capucin qui faisait alors le sujet de toutes les conversations. Quelques ecclésiastiques s'étaient vivement élevés contre l'empressement que le peuple mettait à suivre le P. Joseph, à se confesser à lui, à écouter ses exhortations. Il est très-vrai que les prêtres du pays, quand il leur arrivait de monter en chaire, prêchaient la même doctrine que lui, mais il s'en fallait qu'ils eussent la même conduite. La comparaison avait fait faire de ce digne religieux un prophète et un saint opérant des miracles. On assurait qu'il avait prédit qu'il pleuvrait dans le courant du mois d'août, et il me fut impossible de persuader à mon hôte que je connaissais assez le missionnaire, avec lequel j'avais passé plusieurs jours, pour être bien assuré qu'il n'avait pas tenu ce langage.

Après avoir quitté la Fazenda das Antas, je vis quelques *campos* où la terre, d'un gris jaunâtre, ne produit que des arbres peu nombreux qui appartiennent aux espèces ordinaires et atteignent à peine la moitié de leur hauteur accoutumée, déjà pourtant fort peu considérable.

Je fus bien plus surpris d'apercevoir des bouquets de bois sur quelques hauteurs, car on n'en trouve ordinairement que dans les fonds. Mais, si, en général, il existe, dans le Brésil, une coïncidence entre la nature du sol, l'exposition des lieux, les mouvements de terrain et telle ou telle sorte de végétation, on rencontre pourtant des exceptions dont il est impossible de se rendre compte (2).

(1) Voyez le chapitre intitulé, *Araxá et ses eaux minérales.*

(2) Voyez ce que j'ai écrit à ce sujet dans mon *Voyage dans les pro-*

Entre la Fazenda das Antas et *Pyracanjuba*, dans un espace de 4 *legoas* et demie, je passai devant une petite sucrerie dont le moulin n'était pas même abrité par un toit; mais je ne vis aucune autre habitation durant toute la journée.

Depuis trois jours, c'est-à-dire depuis le 10 du mois d'août, la température avait changé d'une manière étonnante; l'air était rafraîchi par une brise continuelle, et il semblait que le soleil eût perdu de sa force. On m'assura, dans le pays, que le vent se fait sentir régulièrement, chaque année, vers la fin de juillet et dure jusqu'aux pluies, qui commencent en septembre.

Pyracanjuba (1), dont j'ai déjà parlé, et où je fis halte le jour de mon départ d'Antas, est une espèce de petit hameau qui se compose de quelques chaumières éparses et situées sur le bord d'un ruisseau, dans une vallée couverte de bois. Le maître de la maison où je m'arrêtai me reçut fort bien et me fit présent d'une jatte de lait.

A 1 lieue de Pyracanjuba, je passai le *Rio de Jurubatuba* (2), qui sert de limite à la paroisse, ainsi qu'à la justice (*julgado*) de Meiaponte, et au delà duquel commence la juridiction de Santa Cruz.

Tandis que, du côté d'Antas, le terrain, d'un gris jaunâtre, ne produit plus que des arbres nains fort peu nombreux, et que, dans un espace de 2 *legoas*, au delà de Pyra-

vinces de Rio de Janeiro et Minas Geraes, et mon *Tableau de la végétation primitive dans la province de Minas Geraes*.

(1) Pour *Paracdjuba*, qui, en guarani, signifie *tête tachetée de jaune*.

(2) Ce nom vient des mots guaranis *jyriba* et *tiba*, réunion de Palmiers.

canjuba, une végétation semblable se retrouve dans un sol mêlé de sable et de petites pierres; les terres, d'un rouge foncé, que l'on commence à voir à 1 lieue du village de Bom Fim, donnent naissance à des arbres qui, quoique appartenant encore aux espèces communes, sont très-rapprochés les uns des autres, ce qui fait prendre aux *campos* un aspect qu'ils n'ont pas ordinairement.

Quelque temps avant d'arriver à Bom Fim, où je fis halte, on descend par une pente douce et l'on arrive à la petite rivière appelée *Rio Vermelho* (rivière rouge), qui coule au-dessous du village.

Bom Fim, dont la fondation remonte à l'année 1774 (1), est une succursale de la paroisse de Santa Cruz et dépend de la justice (*julgado*) du même lieu (2). Sous le rapport de la position, ce village est du petit nombre de ceux qui ont été bien servis par la présence de l'or. Il a été bâti à l'extrémité d'une plaine qui se termine au Rio Vermelho, et qui est un peu moins élevée que le pays que l'on a parcouru en venant de Meiaponte; une lisière de bois se prolongeant sur les bords du Rio Vermelho en dessine les sinuosités; les campagnes environnantes n'offrent que des ondulations, elles sont riantes et agréablement coupées de bois et de pâturages (3).

(1) Pīz., *Mem.*, IX, 216.

(2) « Un décret de l'assemblée générale du 29 avril 1833 a érigé en « paroissiale l'église de Bom Fim et a détaché le territoire qui en dé- « pend de celui de la ville de Santa Cruz..... Par une loi provinciale de « 1836, Bom Fim a été honoré du titre de ville..... Le district qui en « dépend est borné par les ruisseaux de Passa-quatro, Peixe, Pyracan- « juba et les rivières d'Antas et Corumbá (Milliet et Lopes de Moura, « *Diccionario do Brazil*, I, 151). »

(3) D'Eschwege place (*Pluto Bras.*, 55) auprès de Bom Fim la petite rivière de Meiaponte et le lieu où fut construit, par Bueno, le pont qui donna son nom à cette rivière; mais la carte du même écrivain suffit

D'ailleurs le village de Bom Fim est peu considérable. Il se compose de quelques rues assez courtes et d'une place triangulaire à une des extrémités de laquelle est l'église dédiée à Notre Seigneur Jésus du bon dessein (*Nosso Senhor Bom Jesus de Bom Fim*) (1). Cette église est fort petite (2), mais, à l'époque de mon voyage, on en construisait une seconde. Les maisons qui bordent les rues sont également petites, mais assez bien entretenues ; elles sont écartées les unes des autres, et toutes ont un *quintal* (espèce de cour) planté principalement de Bananiers et de Papayers.

Une étendue de terrain très-considérable, creusé à la profondeur d'environ 2 mètres et demi à 3 mètres, sillonné, bouleversé de toutes les manières, annonce assez, lorsqu'on arrive à Bom Fim, quelles furent les occupations des premiers qui s'établirent dans ce pays. On a jadis tiré beaucoup d'or des minières qu'on voit de tous les côtés ; mais aujourd'hui elles sont à peu près abandonnées : la plupart des habitants de Bom Fim sont devenus des cultivateurs. Quelques-uns, cependant, envoient leurs esclaves chercher de l'or ; mais ce travail se fait isolément et sans méthode, comme à la cité de Goyaz. Chaque nègre mineur

pour montrer que c'est bien réellement, comme je l'ai dit, dans le voisinage de la ville actuelle de Meiaponte que coule le ruisseau dont il s'agit, et non près de la nouvelle ville de Bom Fim.

(1) Piz., *Mem.*, IX, 216.

(2) « Comme l'église de Bom Fim se trouvait entièrement ruinée et « que les revenus municipaux étaient insuffisants pour couvrir les dé« penses nécessaires à sa reconstruction, un décret de l'assemblée pro« vinciale de 1839 ordonna que les réparations fussent faites aux frais « de la province (Mill. et Lop. de Mour., *Dicc. Bras.*, I, 151). » Ce fait ne prouve point que le titre de ville ait beaucoup ajouté à la prospérité de Bom Fim.

prend des terres dans les endroits où l'on sait que le métal précieux se trouve encore ; il les amoncelle sur les bords du Rio Vermelho, il les lave et, à la fin de chaque semaine, il est obligé de porter à son maître 900 à 1,000 reis (5 fr. 62 c. à 6 fr. 25), se nourrissant, comme il peut, sur l'excédant qu'il est toujours censé recueillir.

Quant aux agriculteurs, ils trouvent le débit de leurs denrées à Meiaponte, à la cité de Goyaz et dans le village même, où passent nécessairement les caravanes qui se rendent de S. Paul à Goyaz et à Matogrosso. Non-seulement Bom Fim, mais tout le pays que je parcourais alors est, par sa position sur une route assez fréquentée, beaucoup moins malheureux que la contrée qui s'étend depuis la frontière de Minas jusqu'au village de Corumbá (1). Les habitations, sans annoncer l'opulence, sont en meilleur état que du côté d'Arrependidos (2) et de Santa Luzia ; entre Meiaponte et Bom Fim (3), je comptai quatre sucreries, et on m'assura qu'il y en avait trente dans tout le *julgado* de

(1) Voyez le chapitre intitulé, *Commencement du voyage dans la province de Goyaz.— Le village de S. Luzia.*

(2) Les auteurs de l'utile *Diccionario geographico* placent le Registro dos Arrependidos dans la province de Minas Geraes. Lors de mon voyage, il appartenait bien certainement à celle de Goyaz, et il paraîtrait, par les écrits de Mattos et de Luiz Antonio da Silva e Sousa, que, jusqu'en 1836, rien n'avait été changé à cet égard. Les mêmes auteurs donnent à Arrependidos le nom de *povoação* (endroit peuplé, hameau, village). De mon temps, il n'y avait à Arrependidos que le *registro*, et je m'étonnerais qu'il se fût formé un village dans ce lieu désert, lorsqu'on abandonnait Couros et S. Luzia, situés dans son voisinage.

(3) J'ai fait sentir ailleurs combien présente d'inconvénients la fréquente répétition des mêmes noms dans les différentes parties du Brésil. Ce que dit Pizarro de l'ancien village de *Bom Fim*, jadis situé sur le bord du Rio Claro et aujourd'hui détruit, m'avait d'abord paru devoir

Meiaponte, ce qui suppose des esclaves et, par conséquent, quelque aisance. Indépendamment des avantages que leur procure la position de leur village, les colons de Bom Fim en trouvent encore un très-grand dans la nature de leurs terres; tout leur pays en offre de salpêtrées, et, par conséquent, ils n'ont point à faire la dépense considérable d'acheter du sel pour le donner au bétail.

J'ai déjà parlé de la couleur très-rouge des terrains qui avoisinent Bom Fim; ceux où a été bâti le village ont absolument la même teinte, et de là résulte, pour les habitants, un inconvénient assez grave qui, au reste, comme j'ai déjà eu occasion de le dire ailleurs, se reproduit dans d'autres parties du Brésil. Au temps de la sécheresse, la terre se réduit en une poussière très-fine qui salit le linge et les habits, et, par les pluies, elle forme une boue tenace peut-être encore plus salissante.

En arrivant à Bom Fim, j'envoyai José Marianno remettre une lettre de recommandation du gouverneur de la province au commandant du village, qui était en même temps juge ordinaire (*juiz ordinario*) de tout le *julgado* de S. Cruz. Ce dernier dit à José que, comme il y avait alors à Bom Fim un grand concours d'étrangers à l'occasion d'une fête qu'on devait bientôt célébrer, il aurait beaucoup de peine à me trouver une maison, et je me décidai à me loger sous

être appliqué à la ville actuelle de *Bom Fim*, près *Santa Cruz*, et j'aurais peut-être persisté dans mon erreur si je n'avais moi-même visité les deux endroits. On ne doit donc pas s'étonner de la retrouver dans un livre qui n'embrasse pas une province unique, mais le Brésil tout entier, le *Diccionario do Brasil*. Une découverte de diamants dans un ruisseau voisin de Bom Fim, et la défense de chercher de l'or dans le pays, faite en 1749, sont des faits qui appartiennent certainement à l'histoire du village de Bom Fim, près le Rio Claro.

un *rancho* fort commode qui se trouvait à l'entrée du village, et où j'avais l'agrément d'être seul et parfaitement libre.

Le commandant vint me voir peu d'instants après mon arrivée et me fit beaucoup d'offres de services. Bientôt après, il fut suivi du curé de Meiaponte et du jeune prêtre Luiz Gonzaga Fleury, qui étaient venus pour assister à la fête de Notre-Dame de l'Abbaye (*Nossa Senhora da Abbadia*), que l'on fait tous les ans, avec beaucoup de solennité, à Bom Fim et à Trahiras, village de la *comarca* du nord.

Cette fête a pour objet de rappeler un miracle opéré par l'intercession de la Vierge, dans je ne sais quelle abbaye de France; mais, ce qui est assez singulier, c'est que, tandis qu'on la célèbre avec beaucoup de pompe dans des villages fort reculés du Brésil, il n'en soit nullement question parmi les catholiques de France, pays où, dit-on, a eu lieu le prodige. Quoi qu'il en soit, un grand nombre de personnes se rendent à Bom Fim de S. Luzia, de Meiaponte et de beaucoup plus loin; mais c'est bien moins la dévotion qui attire ce concours de monde que le désir d'assister aux réjouissances qui accompagnent toujours la fête (1); en effet, on la célèbre non-seulement par une messe en musique et un sermon, mais par des fusées, des pétards, un opéra et le simulacre d'un tournoi, divertissements profanes que l'on mêle à la solennité religieuse, comme cela a lieu pour la fête de la Pentecôte. Les acteurs du tournoi et de l'opéra sont ordinairement les gens les plus aisés du voisinage; le tournoi ne manque presque jamais de représenter quelque histoire du vieux roman de Charlemagne

(1) On pourrait en dire tout autant de nos fêtes de village.

et des douze pairs de France, qui est encore fort goûté des Brésiliens de l'intérieur.

Si, pour voir la fête de Bom Fim, il n'avait fallu rester qu'un jour dans ce village, j'aurais peut-être fait ce sacrifice; mais je ne pus me résigner à perdre un temps plus considérable. Je crois, au reste, qu'on ne fut pas fort affligé de mon départ; je soupçonnai certaine personne de craindre que je ne fusse un peu surpris de quelques inconvenances qu'on n'était pas fâché de se permettre et dont on avait le sentiment, ce qui était déjà beaucoup.

Le soir du jour de mon arrivée à Bom Fim, j'allai rendre visite au commandant du village; j'entendis, chez lui, les musiciens qui devaient jouer dans l'opéra que l'on se proposait de représenter, et cette fois encore j'admirai le goût naturel des Brésiliens pour la musique.

CHAPITRE XXV.

LES EAUX THERMALES DITES CALDAS NOVAS, CALDAS VELHAS, CALDAS DE PYRAPITINGA.

Idée générale du voyage de Bom Fim aux *Caldas*. — *Sitio do Pari*. Exemple de longévité. Résultat des croisements de la race blanche avec la race nègre. — Tableau de l'incendie des *campos*. — *Sitio de Joaquim Dias*. Maisons rarement isolées. — *Sitio de Gregorio Nunes*. Un vieillard; les hommes d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. — Les arbres qui fleurissent avant d'avoir des feuilles. — *Sitio de Francisco Alves*. Maisons n'annonçant que la misère. Costume des habitants. — Pays situé au delà de Francisco Alves. Insectes, oiseaux, mammifères. — *Sapesal*. — Arrivée aux *Caldas Novas*. Bonne réception. — Excursion aux *Caldas Velhas*. La *Serra das Caldas*. Le *Ribeirão d'Agoa Quente*. Les trois principales sources d'eau minérale. Histoire des Caldas Velhas. La véritable source du Ribeirão d'Agoa Quente. L'auteur monte sur la Serra das Caldas; description de son sommet. — Description des *Caldas Novas*. Le *Corrego das Caldas*. Chaleur. Terrains aurifères. — *Caldas de Pyrapitinga*. — Départ des Caldas. — La fête de la S.-Louis. — Arrivée à *Santa Cruz*.

En quittant le village de Bom Fim, je me détournai de la route de S. Paul pour aller visiter des eaux minérales dont on vantait beaucoup l'efficacité, surtout dans les maladies de la peau, et que l'on connaît sous les noms de *Caldas Velhas* et *Caldas Novas* (1).

(1) Itinéraire approximatif du village de Bom Fim aux Caldas Novas :

Marchant avec toute ma caravane, je fus obligé de mettre six jours à faire les 22 *legoas* et demie qu'il faut compter de Bom Fim aux Caldas Novas. Grâce aux voyages que le gouverneur avait faits plusieurs fois à ces eaux, je trouvai le chemin superbe et très-large. Le pays, presque désert (1819), est quelquefois plat ou ondulé, plus souvent montueux et s'élève graduellement. Tantôt on fait plusieurs *legoas* sans voir autre chose que des *campos* parsemés d'arbres rabougris; tantôt la campagne présente une alternative de bois et de *campos* qui, dans le voisinage des Caldas, sont souvent couverts uniquement de Graminées et de sous-arbrisseaux. Dans des espaces considérables, je retrouvai ce beau *Vellosia* que j'avais déjà observé entre Arrependidos et le village de Santa Luzia, et qui caractérise les lieux élevés (1). Comme ailleurs, la sécheresse était excessive : point de fleurs, point d'oiseaux, point d'insectes, si ce n'est les espèces malfaisantes qui venaient nous assaillir par myriades; aucune trace de culture, point de voyageurs dans le chemin, une monotonie sans égale, une solitude profonde; rien qui pût me distraire un instant de mon ennui.

La première maison que nous vîmes en sortant de Bom Fim en est éloignée de 3 *legoas*; elle porte le nom de *Sitio*

De Bom Fim au	Sitio do Pari.	3	legoas.
—	Sitio de Joaquim Dias. . . .	3	
—	Sitio de Gregorio Nunes. . .	4 1/2	
—	Sitio de Francisco Alves. . .	3	
—	Sapesal.	4	
—	Caldas Novas.	5	
		22 1/2	legoas.

(1) Voyez le chapitre XVIII, vol. II, 23).

do Parí (1) et est agréablement située auprès du *Rio dos Bois* (la rivière des bœufs), qui, m'a-t-on dit, se jette dans le Corumbá : ce fut là que nous fîmes halte. Cette maison était originairement un *rancho* que le gouverneur de la province avait fait construire auprès d'une chaumière ruinée, pour s'y abriter dans ses voyages. Les habitants de la chaumière firent du *rancho* une maison et s'y établirent.

Le chef de la famille était un vieillard centenaire qui avait conservé toute son intelligence, et, comme le pays est parfaitement sain, je ne serais point étonné qu'il offrît d'autres exemples d'une telle longévité (2).

Parmi les nombreux habitants du Sitio do Parí, tous frères ou cousins, il y en avait de parfaitement blancs, avec des cheveux blonds et des joues couleur de rose; d'autres dont le teint jaunâtre et les cheveux crépus trahissaient une origine africaine. Malgré le peu de sympathie qui, en général, existe entre les blancs et les mulâtres, ces mélanges ne sont pas fort rares dans les familles pauvres, qui ne peuvent être très-délicates dans leurs alliances. Souvent aussi, des familles où le sang a été mélangé redeviennent blanches par de nouveaux croisements ; ainsi un des habitants de Parí était évidemment quarteron ; il avait épousé une blanche ; les cheveux de son fils étaient lisses

(1) Les parís sont des engins à prendre le poisson, que j'ai décrits au 2e volume de mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*.

(2) Lorsque, en 1816, M. d'Eschwege visita le village de Desemboque, qui jusqu'alors avait appartenu à la province de Goyaz et n'était composé que de soixante-cinq maisons, on lui présenta deux vieillards bien portants et pleins de vigueur, dont l'un avait 108 ans et l'autre 115.

et d'un beau blond. De tant de croisements divers il résulte que souvent il est difficile de décider si un homme est réellement blanc ou s'il doit être rangé parmi les métis.

Avant que j'arrivasse au Sitiò do Pàrí, l'atmosphère était chargée de vapeurs rougeâtres qui me parurent être le résultat du brûlement des *campos* du voisinage. Ceux que nous parcourûmes le lendemain venaient évidemment de subir l'action du feu; nous marchâmes longtemps sans voir autre chose que des cendres noirâtres et des arbres dépouillés de verdure; enfin nous atteignîmes l'incendie qui avançait devant nous. Une flamme rouge et petillante, poussée par le vent, s'étendait avec rapidité sur une longue ligne, et des tourbillons de fumée s'élevaient dans l'air. Des nuées d'hirondelles et un assez grand nombre d'oiseaux de proie volaient au milieu de la fumée, tantôt s'abaissant avec une extrême vitesse, tantôt s'élevant par des balancements répétés, s'éloignant quelquefois et reparaissant bientôt. Mes gens me dirent qu'il en est ainsi toutes les fois que l'on met le feu aux *campos;* que les oiseaux de proie se rassemblent pour dévorer les *perdizes* et les *cadornas* (1) poursuivies par l'incendie, tandis que les hirondelles cherchent à saisir les moucherons et les autres insectes qui s'élèvent de la terre afin d'éviter la flamme.

Dans toute la journée, nous ne traversâmes que deux

(1) Pohl rapporte la *perdiz* des Brésiliens au *tinamus rufescens*, et leur *codorniz* au *tinamus brevipes*. Je soupçonne que la *cadorna* est identique avec la *codorniz*. Si la collection d'oiseaux que j'avais formée avec tant de peine n'avait pas été dispersée et que les étiquettes eussent été conservées, on aurait peut-être eu les moyens de résoudre cette question. Je n'ai pas besoin de dire que les noms de *perdiz* et *codorniz* ont été transportés par les Portugais à des espèces américaines différentes de celles qui les portent en Europe.

ruisseaux, le *Rio Preto* (la rivière noire) et le *Passa quatro* (passe-quatre). Cette partie du Brésil est, comme Minas, si bien arrosée, que voir uniquement deux ruisseaux dans un jour de marche est une espèce de rareté (1). Je fis halte à une petite chaumière nouvellement construite, blanchie en dedans et en dehors, et d'une extrême propreté; cette chaumière, appelée *Sitio de Joaquim Dias*, probablement du nom de son propriétaire, est située à quelques pas du *Passa quatro*, qui est bordé d'une lisière de bois et se jette dans le *Rio do Peixe* (2) (la rivière du poisson), l'un des affluents de la rive droite de Corumbá. Devant la maison est un large espace de terrain découvert, qui s'étend par une pente douce; au delà sont des bouquets de bois, et, de tous les côtés, s'élèvent des mornes d'une hauteur inégale.

La chaumière de Joaquim Dias n'était point isolée; près d'elle, il y en avait encore deux autres. Dans les lieux peu habités, il est rare qu'une maison ne soit pas accompagnée de quelques autres. Le premier qui s'établit est bien aise d'avoir des voisins; il décide des compères (3), des amis, des parents à se fixer près de lui, et le pauvre, de son côté, cherche à se rapprocher de celui dont l'indigence est moindre que la sienne.

Ayant quitté le Sitio de Joaquim Dias, nous montâmes et descendîmes quelques mornes élevés et pierreux, et, de

(1) On peut voir, par mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, vol. II, que le Sertão de Minas présente de tristes exceptions.

(2) Il existe dans la seule province de Goyaz plusieurs rivières du nom de *Rio do Peixe*, qui se retrouve à Matogrosso, à Minas, à S. Paul, etc.

(3) J'ai montré ailleurs combien sont puissants, dans l'intérieur du Brésil, les liens du compérage.

là, nous passâmes sur un plateau parfaitement uni, qui se continue dans un espace d'au moins 2 *legoas* et demie, au delà duquel le pays devient moins égal.

Le propriétaire du *Sitio de Gregorio Nunes* (nom d'homme), où je passai la nuit après la journée la plus monotone et la plus ennuyeuse, était un vieillard octogénaire qui jouissait de toutes ses facultés. Fils de l'un des premiers Paulistes qui étaient venus chercher de l'or dans la province de Goyaz, il avait vu commencer les établissements les plus anciens. Il y avait vingt-quatre ans, lors de mon voyage, qu'il s'était fixé dans la chaumière qu'il habitait alors ; en y entrant, il planta devant sa grange deux figuiers sauvages (*gamelleiras*), et déjà, depuis un grand nombre d'années, il pouvait jouir de leur ombrage. Les hommes d'aujourd'hui ne ressemblent plus à ceux d'autrefois, me disait ce vieillard, et, pour ce pays, il avait raison. Les habitants actuels de la province de Goyaz, amollis par la chaleur et par l'oisiveté, ne se montrent guère les descendants de ces intrépides Paulistes qui traversaient des déserts encore inconnus, s'exposaient à toutes les fatigues et à toutes les privations, bravaient tous les dangers et semblaient, par leur courage, au-dessus des autres hommes.

Au delà du Sitio de Gregorio Nunes, le pays, qui est montueux, m'offrit tour à tour, non-seulement des bouquets de bois et des *campos* parsemés d'arbres rabougris, mais encore d'autres *campos* entièrement découverts, et d'autres enfin où, comme dans le voisinage d'Antas et de Pyracanjuba (1), les arbres restent tout à fait nains et sont fort éloignés les uns des autres.

(1) Voyez le chapitre précédent.

Au milieu de deux ou trois bouquets de bois que je traversai, je vis quelques plantes ligneuses qui, après avoir perdu leur feuillage, se couvraient de fleurs avant d'avoir des feuilles nouvelles; c'étaient des Bignonées, une Malpighiée et le *Sebastião de Arruda* (*Physocalymna florida*, Pohl), dont le bois est couleur de rose (1). Parmi ces arbres croît avec abondance le *mutombo* (*Guazuma ulmifolia*, Aug. St.-Hil.), qui, après être resté quelque temps dépouillé de verdure, offrait alors (17 août), tout à la fois, des fleurs et des feuilles naissantes, et en même temps était chargé de fruits mûrs, dernier résultat de la pousse précédente. Ce n'est pas la chute des pluies qui détermine, chez tous ces végétaux ligneux, le renouvellement de la végétation, car il ne tombe point d'eau dans la saison où nous étions alors; il y avait plusieurs mois qu'il n'en était tombé, et les vieillards eux-mêmes ne se rappelaient pas d'avoir vu une aussi grande sécheresse que celle de 1819 en particulier; ce n'est pas non plus, du moins pour toutes les espèces, le retour de la plus grande chaleur, puisque les *paineiras do campo* (*Pachira marginata*) et le *caraiba* avaient fleuri dès les mois de juin et de juillet, après avoir perdu leurs feuilles. Cependant il n'y a pas de végétation sans quelque humidité; il faut donc croire que les arbres dont il s'agit sont de nature à pouvoir se contenter, pour le développement de leurs bourgeons à fleurs, du peu de sucs qu'ils puisent encore dans le sol, aidés par la rosée des nuits toujours extrêmement abondante. Ces bourgeons, d'ailleurs, n'ont pas besoin de secours aussi puissants que

(1) Aug. S. Hil., *Flora Brasiliæ meridionalis*, III, 140.

les autres, puisqu'il n'en résulte que des organes altérés portés par des axes extrêmement raccourcis (1).

Cette époque de mon voyage fut certainement une des plus heureuses. Depuis le Rio dos Pilões, je n'avais pas eu le plus léger reproche à faire à mes gens; je jouissais d'une santé parfaite, et m'accoutumais de plus en plus aux fatigues et aux privations de chaque jour. J'étais presque fâché de songer que ce genre de vie devait bientôt avoir un terme. La paix et la liberté dont je jouis dans ces déserts, me disais-je, feront certainement un jour l'objet de mes regrets; si je vois des hommes, ce n'est que pour peu d'instants, ils me montrent seulement leur beau côté....., et je me sentais presque épouvanté à l'idée de me retrouver au milieu d'une société où l'on est si près les uns des autres que, quelque chose qu'on fasse, il faut sans cesse se heurter, où les passions sont parvenues à leur dernier degré d'exaltation et où l'on semble être sans cesse en présence pour se chercher des torts et pour se nuire.

Après avoir fait 4 *legoas*, à partir du Sitio de Gregorio Nunes, je m'arrêtai à l'endroit appelé *Sitio de Francisco Alves* (nom d'homme). On y voyait un moulin à sucre découvert, comme le sont ordinairement ceux des colons peu riches, et une douzaine de maisonnettes éparses çà et là. L'une était habitée par le principal propriétaire, les autres par des nègres et des *agregados;* mais toutes paraissaient également misérables, et il était impossible de distinguer celle du maître. Le costume des habitants de ces chétives

(1) Voyez la théorie que j'ai développée dans mon ouvrage intitulé *Morphologie végétale*.

demeures répondait parfaitement à l'indigence qu'elles annonçaient. Le mieux habillé d'entre eux n'avait qu'un caleçon de coton et une chemise de même étoffe passée pardessus le caleçon, manière de se vêtir qui est celle des plus pauvres habitants de l'intérieur du Brésil.

Le Sitio de Francisco Alves n'est qu'à 2 *legoas* de Santa Cruz, et, pour se rendre de Bom Fim à ce village, plusieurs personnes préfèrent le chemin que j'avais suivi à la route directe, qui, dit-on, est très-pierreuse.

Depuis Francisco Alves jusqu'aux eaux thermales, dans un espace de 9 *legoas*, le pays, lors de mon voyage, était encore entièrement inhabité.

Pendant les 4 ou 5 premières lieues, je vis un assez grand nombre de ces fonds marécageux, où croît le *bority*, et dont j'ai eu occasion de parler plusieurs fois. Il y avait, dans ces marais, des nuées d'insectes malfaisants, et, en général, nous fûmes cruellement tourmentés par ces animaux entre le Sitio de Francisco Alves et l'endroit où nous fîmes halte. C'étaient, dans le courant du jour, des *borrachudos* et des abeilles odorantes de plusieurs espèces; vers le soir, des moustiques les remplaçaient. Les insectes sont toujours beaucoup plus nombreux dans les cantons encore inhabités qu'ils ne le sont ailleurs; je présume que l'incendie souvent répété des bois et des pâturages contribue à les détruire. En revanche, on trouve extrêmement peu d'oiseaux dans les déserts et beaucoup auprès des habitations, où ils sont attirés, ceux de proie, par la présence des volailles, les autres par les fleurs et par les fruits des orangers, par les plantations de riz et de maïs, par les semences qui s'échappent des granges. C'est dans les déserts que l'on voit le plus de bêtes fauves; au delà de Francisco Alves,

mes gens aperçurent quelques cerfs et les traces d'un jaguar.

Je dus aux voyages que Fernando Delgado avait faits aux Caldas de ne point coucher en plein air. En l'honneur du capitaine général, on avait élevé un *rancho* couvert de feuilles de palmier, sur le bord d'un ruisseau; ce fut là que je fis halte. Cet endroit porte le nom de *Sapesal*, qui signifie lieu où croît le *sapé*, graminée qu'on emploie pour remplacer le chaume (*Saccharum Sapé*, Aug. de St.-Hil.).

Au delà de Sapesal, nous apercevions devant nous, à l'horizon, la *Serra das Caldas* (montagne des eaux thermales), dont le sommet, qui semble tronqué, est parfaitement égal dans toute sa longueur. Nous nous trompâmes de chemin; mais nous fûmes bien servis par le hasard, car il nous conduisit au ruisseau sur le bord duquel se trouvent les eaux minérales dites *Caldas Novas* (les nouveaux bains).

J'avais une lettre de recommandation du capitaine général pour le propriétaire d'une petite *fazenda* (*Fazenda das Caldas*) située à quelques pas des eaux thermales. Cet homme n'était pas chez lui quand j'arrivai; sa femme me plaça dans une pièce qui faisait partie d'un bâtiment où logeait le général quand il venait prendre les eaux; cette pièce était fort petite, et, lorsque le maître de la maison rentra, il me fit beaucoup d'excuses de ce qu'on ne m'avait pas mieux hébergé (1). Nous convînmes que j'irais le lendemain au lieu appelé *Caldas Velhas* (les vieux bains),

(1) J'ai eu le tort de ne pas m'informer sur les lieux du nom de cet excellent homme; mais, comme il était encore jeune à l'époque de mon voyage et que M. le docteur Faivre dit (*Analyse des eaux thermales de Caldas Novas*, p. 1) que M. le lieutenant Coelho, propriétaire, en 1842,

où sont des eaux chaudes plus anciennement découvertes que les Caldas Novas. On devait me donner un guide, et je me proposais d'emmener José Marianno seul avec un mulet de charge.

Au moment de partir, José Marianno prit de l'humeur, et ce fut Marcellino qui m'accompagna. Quand je m'arrêtais quelque part pour y faire un séjour, chacun était embarrassé de sa personne. C'était un genre de vie nouveau qu'on allait mener; on serait moins libre, peut-être même aurait-on à se plaindre des gens chez lesquels on était reçu; on s'ennuyait, on s'attristait, on devenait mécontent.

Le propriétaire de la Fazenda das Caldas, plein d'attentions pour moi, voulait absolument me guider dans la course que j'allais faire; mais j'exigeai qu'il restât chez lui, et il me donna son frère.

La Serra das Caldas n'est pas à plus de trois quarts de lieue portugaise de la *fazenda*; elle n'a qu'une élévation médiocre, et, de loin, elle se présente sous la forme d'un prisme trapézoïdal et allongé, parfaitement égal à son sommet. Nous nous avançâmes vers cette montagne en suivant un sentier peu fréquenté, et, parvenus presque au pied, nous changeâmes de direction : alors le sentier devint pierreux et souvent très-difficile. Nous doublâmes l'un des deux côtés les plus étroits de la montagne, et, pendant quelque temps, nous cheminâmes parallèlement à l'un des grands côtés. Ce dernier, beaucoup plus irrégulier que le flanc qui lui est opposé, offre tour à tour des en-

de la Fazenda das Caldas, était fils de Martinho Coelho qui, en 1777, fit la découverte des nouvelles eaux thermales, il est bien évident que ce fut le lieutenant qui m'accueillit avec tant de bienveillance.

foncements profonds et des saillies à pic; l'autre, au contraire, s'étend par une pente assez douce et ne présente aucune anfractuosité; on y voit seulement des ravins par lesquels s'écoulent les eaux et qui le sillonnent en serpentant.

Dans cette excursion, nous traversâmes presque toujours des *campos* desséchés, comme tous l'étaient alors, mais où cependant je reconnus quelques plantes des lieux élevés, particulièrement la Myrtée n° 881 4°.

Enfin, après avoir fait environ 3 *legoas*, nous entrâmes dans un bois, et bientôt nous arrivâmes sur le bord d'une rivière assez large, mais peu profonde, qui roule avec rapidité, sur un lit très-pierreux, des eaux dont la limpidité surpasse tout ce qu'on pourrait imaginer. Je descendis de cheval, pour me désaltérer, et fus très-surpris de trouver les eaux de la rivière fort chaudes. « C'est ici, me dit mon guide, le *Ribeirão d'Agoa Quente* (torrent d'eau chaude); il est fourni par les sources des Caldas Velhas, dont nous sommes actuellement tout près, et, dans aucune saison, il n'augmente ni ne diminue d'une manière sensible. » Je m'empressai de le mesurer, et lui trouvai 34 pas de large sur 2 palmes et demie de profondeur (environ 44 centimètres); ses eaux, dans lesquelles je plongeai le thermomètre de Réaumur, le firent monter à 28° (20 du mois d'août).

Après avoir passé la rivière, nous continuâmes à marcher dans le bois, et nous arrivâmes, au bout de quelques minutes, à l'endroit où sont les bains. Là nous retrouvâmes la rivière, qui n'avait plus que 2 ou 3 pas de largeur. D'un côté, les bois s'étendent jusque sur ses bords; l'autre rive présente un espace étroit, couvert de *capim gordura*,

au delà duquel la montagne s'élève presque à pic. Dans ce lieu sombre et sauvage, de l'aspect le plus romantique, se voyaient deux cabanes de feuilles de palmier construites pour les baigneurs. Du même côté sont les trois sources d'eaux thermales qui avaient été élargies et creusées pour qu'on pût s'y baigner. On avait donné une forme ovale à la plus élevée, qui est très-voisine des deux cabanes dont je viens de parler, et, pour l'abriter, on avait construit au-dessus d'elle un petit toit de feuilles de palmier.

Cette source, qui, à cette époque de l'année, fournit le commencement du Ribeirão d'Agoa Quente, porte le nom de *Poço da Gamelleira* (le puits de l'arbre aux gamelles, espèce de figuier). Elle est d'une extrême limpidité et fournit, en bouillonnant avec lenteur, une très-grande quantité d'eau. Le thermomètre de Réaumur y monta à 30°; ses eaux n'ont absolument aucun goût; elles font mousser le savon et no noircissent point l'argent. J'en bus une très-grande quantité avant de manger et en mangeant; je ne les avais pas laissées refroidir, et cependant je n'en fus point incommodé comme on l'est ordinairement lorsqu'on boit de l'eau chaude. Je m'y baignai et y restai fort longtemps sans éprouver non plus la moindre incommodité; pendant que j'étais dans l'eau, une multitude de petits poissons nageaient autour de moi avec une vivacité extrême. La deuxième source, appelée *Poço do Limoeiro* (le puits de l'endroit vaseux), naît à quelques pas de l'autre, sur le bord de la rivière, et réunit ses eaux à celles de cette dernière; comme le *Poço da Gamelleira*, elle fit monter le thermomètre à 30° Réaumur. Plus chaude que les deux précédentes, la troisième, qu'on nomme *Poço do General* (le puits du général), le porta à 34°.

Mon guide m'assura que, outre ces trois sources, il y en avait plus de cent autres, tant sur le bord de la rivière que dans son lit, depuis son origine jusqu'à l'endroit où le chemin la traverse. J'aurais été bien aise de les compter moi-même; mais cela ne me fut pas possible, parce que, au delà du Poço do General, les bois, d'une épaisseur extrême, ne permettent plus d'avancer; au reste, la largeur de la rivière, à l'endroit peu éloigné de la source où je l'avais passée, et la chaleur de ses eaux, me semblent prouver que mon guide ne s'écartait point de la vérité.

Il y a très-longtemps que les eaux thermales appelées Caldas Velhas ont été découvertes. Le fameux Anhanguera (Bartholomeu Bueno) passa, dit-on, le Ribeirão d'Agoa Quente, lorsqu'il pénétra dans le pays de Goyaz, et le chemin, aujourd'hui abandonné, qu'on ouvrit sur ses traces, traversait cette rivière un peu au-dessous de l'endroit où on la passe actuellement (1819) pour se rendre aux bains. Il y a douze ou quinze ans (1819), il y avait encore, dans le voisinage des Caldas Velhas, un *sitio* dont j'ai vu le propriétaire, mais aujourd'hui il n'en existe plus aucun vestige, et la découverte des eaux plus chaudes et moins éloignées dites Caldas Novas a fait entièrement abandonner les anciennes sources. Comme aux Caldas Novas, on leur attribue, dans le pays, la propriété de guérir les maladies cutanées, surtout les douleurs rhumatismales et celles qui proviennent des affections vénériennes, et l'on assure que Tristão da Cunha Menezes, qui gouverna Goyaz de 1783 à 1800, y recouvra une vigueur nouvelle (1).

Dans les temps de sécheresse, le Ribeirão d'Agoa

(1) Piz., *Mem. hist.*, IX.

Quente commence, comme je l'ai dit, au Poço da Gamelleira; mais ce n'est point là sa véritable source. Cette dernière se trouve dans la montagne, à un demi-quart de lieue des bains, et, comme ses eaux sont entièrement froides, celles de la rivière, mitigées par elles, deviennent un peu moins chaudes à l'époque des pluies. Après un cours d'environ 2 *legoas*, le Ribeirão d'Agoa Quente se jette dans le Pyracanjuba (nom d'un poisson), qui se réunit au Corumbá (1). Jusqu'à son confluent, il conserve, dans toutes les saisons, une chaleur sensible (2), et cependant il est souvent remonté, m'assura mon guide, par de très-grands poissons.

Comme ma visite aux Caldas Velhas m'avait pris beaucoup de temps, je ne pus retourner le jour même aux Caldas Novas. Mon guide craignait que, dans l'endroit extrêmement sauvage où se trouvent les eaux thermales et si près de la montagne, nous n'eussions, pendant la nuit, la visite de quelque jaguar, et il voulait que nous retournassions sur nos pas pour aller coucher au milieu du *campo* le plus voisin. Mais alors je me portais bien, j'étais plein d'ardeur, je ne croyais pas au danger; j'insistai pour passer la nuit dans une des deux cabanes voisines des bains; nous attachâmes nos mulets près de nous, au milieu du *capim gordura*, et il ne nous arriva rien de fâcheux. Pendant la nuit, la chaleur fut extrême, et, au lever du soleil, le thermomètre indiquait 15°.

En retournant aux Caldas Novas, nous suivîmes le che-

(1) Et non *Curombá*.

(2) On voit que Pizarro se trompe quand il dit (*Mem.*, IX, 224) que le Ribeirão d'Agoa Quente ne conserve sa chaleur que dans une petite partie de son cours.

min que nous avions pris pour nous rendre aux anciens bains; mais je ne voulus pas m'éloigner de la Serra sans y aller herboriser.

Nous montâmes par celui des deux grands côtés de la montagne qui est le moins escarpé et ne fûmes obligés de descendre de nos mulets qu'un peu au-dessous du sommet. Dans toute sa hauteur, ce côté ne présente, comme je l'ai dit, aucune anfractuosité; il est aride et pierreux : les plantes y étaient, à l'époque de mon voyage, entièrement desséchées; mais, au milieu d'elles, les ravins par lesquels les eaux s'écoulent, au temps de l'hivernage, se dessinaient en bandes ondulées d'une assez belle verdure. Le plateau qui termine la montagne peut avoir, me dit mon guide, environ 5 *legoas* de longueur sur 1 de large; il est très-égal et couvert d'arbres rabougris qui appartiennent aux mêmes espèces que ceux de tous les *campos* : on y trouve en grande abondance le *mangabeira*, petit arbre dont les fruits devenus mous, comme ceux du néflier ou du cormier, sont d'un goût agréable, et dont le suc laiteux fournit, d'après les expériences de l'abbé Vellozo, d'excellent caoutchouc (1). Dans quelques parties un peu basses, le terrain est humide et marécageux (2), et le majestueux

(1) Il existe deux espèces de *mangabeiras* qui ont entre elles les plus grands rapports, mais qui pourtant doivent être distinguées par les botanistes, l'*Hancornia speciosa*, Gomes, qui croît dans plusieurs parties du Brésil tropical, et l'*Hancornia pubescens*, Nées et Martius, à fleurs un peu plus grandes, qu'on n'a trouvé jusqu'à présent que dans la province de Goyaz.

(2) Il est très-possible que, dans la saison des pluies, ces endroits bas et marécageux soient couverts d'eau, et c'est là ce qui aura fait dire qu'il existait un ou plusieurs lacs au sommet de la montagne (DA SILVA E SOUSA, *Mem. Goy.*; — MILL. et MOUR., *Dicc.*, I, 201).

bority y croît au milieu d'une herbe épaisse ; cependant, ni là ni ailleurs, je ne trouvai aucune plante en fleur. Nous reconnûmes sur ce plateau les traces de plusieurs cerfs et d'autres animaux, et mon guide me dit que les bêtes sauvages, chassées seulement par son frère, y étaient fort communes (1).

A mon arrivée aux Caldas Novas, je trouvai tous mes effets installés dans la chambre qu'occupait le gouverneur de Goyaz quand il prenait les eaux. Mon hôte, toujours complaisant et attentif, avait fait ce petit déménagement pendant mon absence.

Ce fut Martinho Coelho qui, en 1777, découvrit les bains d'eaux thermales dits *Caldas Novas* (2) ; mais, pendant une longue suite d'années, ils restèrent tellement inconnus, que Cazal, qui écrivait en 1817, et Pizarro en 1822, ne font mention que des Caldas Velhas, et ce fut seulement après les voyages qu'y fit le capitaine général Fernando Delgado, que quelques personnes commencèrent à les fréquenter.

(1) Cazal attribue, comme moi, à la Serra das Caldas une forme carrée ; mais il semble croire que ses côtés sont égaux, et il ajoute qu'ils ont 4 *legoas* (*Corog. Braz.*, I, 351). Luiz Antonio da Silva e Sousa ne dit rien de la longueur du plateau ; mais il lui donne, ainsi que mon guide, 1 *legoa* en largeur.

(2) Faivre, *Anal.*, 1. — Après avoir rapporté ces faits, M. Faivre ajoute que Martinho Coelho fut, pendant son séjour à Caldas Novas, inquiété par les incursions des Coyapós et des Chavantes ; mais je ne puis m'empêcher de considérer les traditions d'après lesquelles il parle de ces attaques comme n'étant pas parfaitement exactes en ce qui concerne les derniers de ces Indiens. En effet, comme on l'a vu au chapitre XXII, p. 122, les Chavantes habitent le nord de la province, et c'est sur les terres du village de Pilar qu'ils exerçaient leurs ravages (Caz., *Corog.*, I ; — Piz., *Mem.*, IX, 197, 239).

Les nouveaux bains d'eau thermale, dits Caldas Novas, sont situés dans un vallon étroit sur le bord d'un ruisseau d'eau froide qui descend de la montagne. Tant sur le bord du ruisseau que dans son lit se trouvent un assez grand nombre de sources d'eau chaude ; mais, jusqu'à l'époque de mon voyage, on n'en avait encore arrangé que quatre. On en avait fait des espèces de baignoires de 1m à 1m,40 de profondeur, et par-dessus on avait élevé, comme aux Caldas Velhas, un petit toit de feuilles de palmier ; c'était à mon hôte qu'était dû ce travail. La source appelée *Poço Quente* (le puits chaud) fit monter le thermomètre de Réaumur à 35° ; celle qu'on nomme *Poço d'Agoa Morna* (puits d'eau tiède), à 31° ; le *Poço do Meio* (puits du milieu), à 33°, et le *Poço da Pedra* (puits de la pierre), à 32° (21 août). Les eaux de ces sources, refroidies ou chaudes, n'ont absolument aucun goût et m'ont paru très-légères ; comme celles des *Caldas Velhas*, elles font mousser le savon et ne noircissent point l'argent. Elles jouissent, dans la province de Goyaz, d'une très-grande réputation pour les maladies cutanées et toutes sortes de douleurs (1). Lors

(1) M. Faivre, dans son mémoire fort remarquable sur la *morfea* et les Caldas Novas, confirme entièrement ce que je dis de ces eaux ; car il les a trouvées « limpides, sans couleur, sans odeur ni saveur appréciables (*Anal.*, 8). » L'analyse, ajoute-t-il, donne, en résumé, de l'azote, trois acides, le chlorique, le carbonique, le silicique, et, enfin, de la potasse, de la soude, des traces de chaux, de la magnésie et des traces d'alumine. « Employées contre la *morfea*, elles n'ont, dit-il, encore, déterminé aucun effet curatif..... ; prises intérieurement, leur action sur l'économie doit être très-faible ; mais, appliquées en bains, elles seront un excitant de la peau..... Aidées de la température, elles guériront les rhumatismes chroniques et certains ulcères. » J'ai communiqué le faible résultat de mes observations sur les eaux de Caldas Novas et l'extrait du mémoire de M. Faivre, publié par M. Sigaud (*Du climat*, 508), à M. Pou-

de mon voyage, une douzaine de malades prenaient des bains aux Caldas Novas; tous étaient des hommes pauvres de Meiaponte, de S. Luzia, de Bom-Fim; mais on y avait vu quelquefois des malades de Matogrosso, et même un de Rio de Janeiro. Quelques cabanes de feuilles de palmier servaient d'habitation aux baigneurs (1).

Le ruisseau près duquel se trouvent les bains porte le nom de *Corrego das Caldas*. Quoique les sources d'eau chaude se réunissent à lui, et que quelques-unes même sortent de son lit, elles ne sont pas assez abondantes pour échauffer la masse de ses eaux. Après un cours de 1 lieue, ce ruisseau se jette dans la rivière de Pyrapitinga (nom d'un

zin, professeur à l'école de pharmacie de Montpellier, que ses études rendent un juge parfaitement compétent. Après un examen attentif, il lui a paru que les eaux dont il s'agit ne diffèrent réellement des eaux ordinaires que par l'élévation de la température, et il croit qu'il faut les ranger parmi les eaux thermales simples. J'ai fait plus : j'ai communiqué l'analyse même de M. Faivre à M. Pelouze, savant chimiste, membre de l'Institut de France, qui l'a trouvée parfaitement conforme aux règles de la science et partage entièrement l'opinion de M. Pouzin. Il est donc vraisemblable que, pour la guérison des maladies cutanées, on tirerait un meilleur parti des eaux sulfureuses d'Araxá, de Salitre, de la Serra Negra de Paracatú, de Farinha Podre que de celles des Caldas Novas et Velhas; il est à croire, enfin, qu'on ferait bien aussi de leur préférer les eaux de Rio Pardo, dont je dirai quelque chose ailleurs et qui se trouvent à 1 lieue de la route de Goyaz, dans le district de Casa Branca, province de S. Paul.

(1) D'après le mémoire de M. Faivre, cité plus haut, il y avait aux Caldas Novas, en 1842, un village temporaire d'une cinquantaine de maisons. On sait avec quelle promptitude les lieux où se trouvent des sources d'eau minérale changent de face lorsqu'elles prennent de la vogue. Vers 1811 ou 1812, il n'existait, aux bains du Mont-d'Or, que des cabanes en bois; tout y était sauvage : quelques années plus tard, on y voyait des promenades et de beaux hôtels. En 1829, mon ami le docteur Lallemant, sa famille et moi, trouvâmes à peine à nous loger au Ver-

poisson) (1), qui est encore un des affluents du Corumbá.

Comme me l'avait annoncé le gouverneur de la province (2), qui avait séjourné aux Caldas, je trouvai la chaleur extrêmement forte pendant tout le temps que j'y restai. Le 20 août, le thermomètre de Réaumur indiquait, à Caldas Novas, 10° au lever du soleil; le 21, à la même heure, il s'éleva, comme je l'ai dit, à 15° aux Caldas Velhas.

Les terrains qui avoisinent les bains sont tous aurifères, et la principale occupation du propriétaire de la Fazenda das Caldas était de faire chercher de l'or par les quatre à cinq esclaves qu'il possédait (3).

Je quittai les bains pour me rendre au village de S. Cruz (4), obligé, comme je l'ai dit, de suivre jusqu'à Francisco Alves le chemin que je connaissais déjà. J'envoyai ma caravane en avant, et, accompagné de mon hôte, je me détournai un peu de la route pour aller visiter une source d'eau thermale qui se trouve dans un bois près de la rivière de Pyrapitinga, dont elle prend le nom (*Caldas de Pyrapitinga*).

net, où cependant il n'y avait que nous; depuis s'y sont élevés, comme par magie, d'immenses établissements. Je ne suis donc point étonné que, malgré l'extrême lenteur avec laquelle s'opèrent de faibles changements dans les contrées désertes, les Caldas aient éprouvé quelques améliorations; je ne serais pas étonné non plus que le pays qui s'étend de ces bains à Bom Fim et à Santa Cruz fût moins inhabité, et que ce dernier village eût pris un peu de vie; je ne serais pas étonné, enfin, que quelques noms eussent été changés depuis l'époque de mon voyage : nous avons vu les bains d'Arles devenir les bains d'Amélie, et le *Saut d'Annibal*, qui en est voisin, le *Saut de Castellane*.

(1) *Pyra*, poisson; *pitunga*, qui sent mauvais, indien.

(2) Il est assez vraisemblable que ce fut dans la saison de la sécheresse que M. Fernando Delgado alla aux Caldas, et peut-être s'y trouva-t-il, comme moi, au mois d'août.

(3) Il en était encore ainsi en 1842 (Faivre, *Anal.*).

(4) Itinéraire approximatif des Caldas à Santa Cruz :

Celle-ci, beaucoup plus chaude que toutes celles que j'avais vues aux Caldas Velhas et Novas, fit monter le thermomètre à 39° Réaumur; d'ailleurs, rien, dans son voisinage, n'attira mon attention (1).

Je pris enfin congé de mon hôte, qui, pendant mon séjour aux Caldas, avait été, pour moi, plein d'égards, et j'allai rejoindre mes gens (2).

Ce jour-là était la veille de la Saint-Louis; c'était alors la fête de la France, je voulus la célébrer avec mes gens au milieu du désert. La vie que je menais au Brésil, malgré les fatigues et les privations dont elle était accompagnée, me plaisait chaque jour davantage et, comme je l'ai dit, je ne pensais point sans quelque effroi à mon retour en France; mais la France est ma patrie; c'est là qu'étaient réunis tous les objets de mes affections, je devais la revoir un jour; comment aurais-je pu ne pas m'intéresser plus vivement à son bonheur que je ne m'intéressais au mien propre? En arrivant à Sapesal, je donnai la pièce à chacun de mes gens : à la chute du jour, ils mirent le feu aux *campos* qui bordent les deux côtés du ruisseau, près duquel avait été construit le *rancho*. En peu d'instants, une

De Caldas Novas à Sapesal.		5 legoas.
—	Sitio do Francisco Alves.	4
—	Santa Cruz, village.	2 1/2
		11 1/2 legoas.

(1) Il paraît, d'après ce que dit M. Faivre, que la source dont je parle ici n'est pas la seule qui se trouve près de Pyrapitinga (*Anal.*).

(2) M. Faivre rapporte que le bon lieutenant Coelho ne prend pas la moindre chose aux malades qui viennent s'établir sur son terrain, près des sources d'eau thermale. En Europe, on leur mesurerait la place au millimètre, et chaque millimètre aurait son prix. On voit combien les Brésiliens sont encore éloignés de notre civilisation avancée.

flamme brillante s'étendit en ligne droite dans les deux *campos*; chaque touffe d'herbe semblait être un vase enflammé, et nous eûmes le spectacle d'une illumination vagabonde plus belle cent fois que toutes celles qu'on prépare dans les villes avec tant d'art et de symétrie. J'avais emporté avec moi, de Rio de Janeiro, un petit baril d'eau-de-vie de Portugal ; depuis longtemps j'en gardais, avec soin, une petite portion pour célébrer cette fête. Le punch excita la gaîté. Marcellino joua de la guitare en chantant des *modinhas*, accompagné par José Marianno. Laruotte les fit valser tous les deux, et la soirée se termina par les quatre coins et la main chaude, jeux que mes Brésiliens ne connaissaient point encore et qui parurent les amuser beaucoup. Cet instant de joie fut de courte durée ; d'insupportables ennuis, des contrariétés sans nombre, des fatigues que rien ne compensait allaient bientôt lui succéder.

De Sapesal, je me rendis au Sitio de Francisco Alves, et, le lendemain, je partis pour S. Cruz qui n'en est qu'à 2 *legoas* 1/2.

En sortant du *sitio*, je traversai le Rio do Peixe dont j'ai déjà parlé. Cette rivière était alors extrêmement basse, d'une très-grande limpidité, et pouvait avoir environ la largeur d'une de nos rivières de quatrième ordre (25 août). On m'assura qu'on trouvait beaucoup d'or dans son lit, tant au-dessus qu'au-dessous de Francisco Alves, mais qu'il n'y en avait point en face de cette petite habitation ; ce qui pouvait tenir à la nature ou plutôt à la forme des cailloux qui, en cet endroit, constituent sans doute le fond de la rivière.

A environ 1 lieue 1/2 portugaise de Francisco Alves, le pays devient plus montueux et en même temps plus boisé,

comme cela arrive toujours. Nous entrâmes dans les bois et nous traversâmes deux ruisseaux dont les bords, exploités autrefois par des mineurs, présentent de tous côtés des amas de cailloux, résidus de leurs lavages. Bientôt après, nous arrivâmes à S. Cruz.

J'avais une lettre de recommandation pour le commandant du village; je le découvris après beaucoup de recherches inutiles, et il m'installa dans une maison fort grande et très-commode, mais qui, n'étant pas habitée depuis fort longtemps, était devenue le repaire des puces et des chiques (*pulex penetrans*).

CHAPITRE XXVI.

LE VILLAGE DE SANTA CRUZ. — UNE ROUTE TRÈS-PÉNIBLE.

Histoire du village de *Santa Cruz de Goyaz*. Ses habitants actuels. Sa misère. Sa position. Ses minières. Ses rues ; ses maisons ; ses églises. Limites de la justice dont Santa Cruz est le chef-lieu ; population. — *Sitio Novo*. — Pays situé entre cette habitation et le *Rio Corumbá*. — Cette rivière. — Une caravane. — *Sitio de Pedro da Rocha*. Des malles et un mulet. — Tableau général du pays situé entre le Corumbá et le Paranahyba. — *Sitio da Posse*. Émigrés *geralistas*. — État de l'atmosphère. — Le *Braço do Verissimo* ; son *rancho*. — Le *Sitio do Verissimo*. Chaleur. Incommodités. — Une journée très-fatigante. — *Sitio do Ribeirão*. Halte désagréable. Fertilité. Difficulté de placer les produits de la terre. — Insectes malfaisants. — José Marianno. — *Sitio do Riacho*. Les habitants de ce pays privés d'instruction et de secours religieux. — *Fazenda dos Casados*. — Incendie dans une forêt.

Le village de *S. Cruz de Goyaz* (Sainte Croix de Goyaz), ou simplement *Santa Cruz*, situé par 17°,54' latit. sud, est un des plus anciens établissements de la province (1).

(1) Pizarro raconte (*Mem.*, IX, 216) que le nommé Manoel Dias da Silva, traversant le désert pour se rendre à Cuyabá, découvrit, vers l'année 1729, les terrains aurifères où a été bâti le village de Santa Cruz, et qu'il y éleva une croix avec cette inscription : *Vive le roi de Portugal*. Il ajoute que le roi d'Espagne se plaignit de cette prise de possession, mais qu'on ne tint nul compte de sa réclamation, et que Silva fut ré-

On a tiré beaucoup d'or des terrains qui l'entourent; il a été habité par des hommes qui possédaient un assez grand nombre d'esclaves; il a eu son moment de splendeur; mais il a fini par éprouver le même sort que tous les autres établissements dus à des mineurs. L'or a été dissipé; les esclaves sont morts; S. Cruz est tombé dans un état de décadence qui surpasse (1819) celle de tous les autres villages que j'avais visités jusqu'alors (1), et le mineur qui, lors de mon voyage, passait pour le plus riche du canton, ne travaillait qu'avec trois esclaves. La route de Goyaz à S. Paul a passé, pendant longtemps, par Santa Cruz, et alors les caravanes y laissaient un peu d'argent; mais cette faible ressource a encore été enlevée à ce village; car aujourd'hui, en sortant de Bom Fim, on prend un nouveau chemin qui abrége de 4 *legoas*.

La plupart des habitants de S. Cruz sont aujourd'hui (1819) de pauvres cultivateurs, qui n'y viennent que le dimanche. Extrêmement faible, la population permanente

compensé par son gouvernement. Je suis loin de nier ces faits; cependant, je dois l'avouer, je m'explique difficilement comment le roi d'Espagne put se plaindre de la plantation de cette croix dans un désert si éloigné de ses possessions, ou même comment il put en être instruit.

(1) Malgré l'état de décadence et de misère dans lequel il est tombé, le village de Santa Cruz a été érigé en ville par l'assemblée provinciale de 1835 et est devenu le chef-lieu d'une des *comarcas* de la province de Goyaz (Mill. et Lop. de Moür., *Dicc. Braz.*, II, 488). Il est incontestable que, voulant former une *comarca* entre celle de Goyaz et la frontière méridionale de la province, on ne pouvait mieux faire que de choisir Santa Cruz pour en être le chef-lieu; mais, accoutumé, comme je l'étais, à ne voir pour capitales des *comarcas* que des villes d'une importance notable, telles que Sabará, Villa do Principe, S. João d'El Rei, Hytú, etc., je ne puis me faire à l'idée de la métamorphose du pauvre village de Santa Cruz en chef-lieu de *comarca*.

de ce village se compose d'un très-petit nombre d'ouvriers, de femmes de mauvaise vie, de deux ou trois cabaretiers, enfin de quelques mulâtres et nègres libres, qui passent la plus grande partie de leur vie à ne rien faire. Ce sont ces derniers qui vont encore à la recherche de l'or. Lorsque la sécheresse a mis à découvert une partie du lit du Rio Corumbá, du Rio do Peixe et de quelques autres ruisseaux voisins, ces hommes lavent le sable et les cailloux dans les endroits où les eaux ont déposé la poudre d'or. Ils font souvent de très-bonnes journées; mais, quand ils se voient riches de quelques *vintens*, ils interrompent leurs travaux, boivent le tafia (*cachaça*) et savourent l'oisiveté à côté de leurs maîtresses.

Quoique Santa Cruz soit le chef-lieu d'une justice (*julgado*) et d'une paroisse, ce village est si pauvre qu'on y chercherait vainement une boutique, et qu'on ne trouve guère que du tafia dans les deux ou trois misérables *vendas* qu'on y voit encore (1). J'avais absolument besoin de clous pour ferrer mes mulets; il n'y avait qu'un serrurier dans le village, et n'ayant ni fer ni charbon, il était allé à la campagne. Les colons des alentours qui n'ont pas l'espérance de vendre leurs denrées, et payent la dîme d'après l'étendue de leurs plantations, cultivent uniquement pour nourrir leurs familles (2) et se procurer, par échange, du sel et du fer; ils n'envoient presque rien au village, et les objets de première nécessité y manquent presque entièrement; il

(1) Ainsi que je l'ai dit ailleurs, on a coutume de vendre dans les *vendas* non-seulement du tafia, mais encore divers comestibles.

(2) Voyez, plus haut, le chapitre intitulé, *Tableau général de la province de Goyaz*, paragraphe *Résultats de la dîme*.

me fallut des protections pour obtenir une quarte (*quarta*) de maïs (1).

Santa Cruz est entouré de bois et bâti sur une plate-forme allongée, un peu au-dessus d'un très-petit ruisseau qui porte le nom de *Corrego Vermelho* (ruisseau rouge). Un espace de terrain de quelques centaines de pas s'étend, par une pente insensible, entre le village et le ruisseau. Comme ce terrain contenait autrefois beaucoup d'or, il a été retourné de toutes les manières par les mineurs, et, après avoir été couvert de bois, il n'offre plus aujourd'hui que des broussailles. Au delà du Corrego Vermelho s'élèvent des mornes boisés et assez roides qui dominent le village (2).

Celui-ci se compose de deux rues larges et assez bien alignées qui s'étendent parallèlement au ruisseau. Les maisons qui les bordent sont très-petites, en mauvais état, et un grand nombre d'entre elles sont aujourd'hui abandonnées; on voit que toutes ont jadis été blanchies, mais le crépi est presque entièrement tombé. On compte deux églises à Santa Cruz, l'église paroissiale dédiée à Notre-Dame de la Conception (*Nossa Senhora da Conceição*) et

(1) La *quarta* de Rio de Janeiro équivaut à 1 décalitre, celle de Goyaz est plus forte.

(2) Je ne me suis malheureusement pas fait indiquer le nom de ces mornes; c'est vraisemblablement le *Morro do Clemente*, où Cazal et Pohl assurent qu'il existe des mines très-riches, que le manque d'eau empêche d'exploiter. « La province de Goyaz, dit d'Eschwege, est, de tout le Brésil, une des plus riches en or; ses montagnes n'ont point encore été fouillées; c'est tout au plus si, en quelques endroits, on a gratté leur surface..... Quand la population sera plus considérable et que les Brésiliens sauront exploiter leurs mines d'une manière régulière, on en tirera des avantages qu'on ne se procurerait pas aujourd'hui sans faire d'immenses sacrifices (*Pluto Bras.*, 78). »

une petite chapelle demi-ruinée consacrée à Notre-Dame du Rosaire.

La justice (*julgado*) et la paroisse, dont Santa Cruz est le chef-lieu, s'étendent, dans une longueur d'environ 40 *legoas*, du nord au midi, depuis le Rio Jurubatuba jusqu'au Paranahyba, frontière de la province; il n'y a point encore de limites fixes du côté de l'ouest, où est un immense pays encore inhabité et inconnu (1). On ne compte (1819), dans toute la paroisse de Santa Cruz, que 3,000 âmes, en y comprenant les esclaves, et l'église paroissiale n'a d'autre succursale que celle de Bom Fim (2).

(1) L'abbé Luiz Antonio da Silva e Sousa, d'accord avec moi sur l'étendue de la justice de Santa Cruz du septentrion au midi, ajoute (*Mem. estat.*, 29-35) qu'elle a 60 *legoas* et même davantage dans sa plus grande longueur. Suivant le même écrivain, il y avait, en 1832, sur ce territoire, à peu près aussi grand que le Portugal, sans les Algarves, 816 plantations (*roças*), dont 19 sucreries, 387 métiers à faire divers tissus de laine et de coton, 15 potiers, 22 tuiliers, 22 tailleurs, 24 cordonniers, 22 charpentiers, 2 menuisiers, 10 selliers, 2 maçons, 16 serruriers, 8 orfévres, 12 boutiques et 31 cabarets. On sera sans doute étonné de trouver dans cette liste quatre fois plus d'orfévres que de maçons : les femmes des cultivateurs portent toutes quelques bijoux d'or, et l'on fait aisément soi-même ou à l'aide de ses esclaves les murs en terre de sa maison et les chétifs meubles qu'elle renferme. Depuis 1832, le territoire de Santa Cruz n'a plus la même étendue, puisqu'on en a séparé, comme on l'a vu, celui de la nouvelle ville de Bom Fim ; par conséquent, il y aurait beaucoup à retrancher de l'état statistique fourni par Luiz Antonio da Silva e Sousa, et il ne faut pas croire qu'il y ait eu compensation dans un état plus prospère : les choses n'ont malheureusement pas beaucoup changé; en 1844, le collége électoral de Santa Cruz ne comptait encore que 14 membres (MILL. ET LOP. DE MOUR., *Dicc. Braz.*, II, 487).

(2) Postérieurement à mon voyage, on a ajouté à cette succursale celle de *Madre de Deos* (Mère de Dieu), dans le village de *Catalão* (LUIZ DA SILVA E SOUSA, *Mem. est.*, 29), dont je dirai quelques mots plus tard. En 1832, on a, comme je l'ai dit, détaché de la paroisse de Santa Cruz

Quoique, dans ce voyage, mes récoltes de plantes fussent loin d'être considérables, mes malles s'étaient peu à peu remplies, et il m'en fallait de nouvelles avec un mulet pour les porter. Le commandant de Santa Cruz se donna inutilement beaucoup de peine pour me procurer ces objets; je fus obligé de partir sans qu'il eût rien découvert; mais il m'indiqua un propriétaire qui demeurait dans le voisinage du Corumbá, et qui, disait-il, pourrait me vendre le mulet et les malles.

Au delà de Santa Cruz (1), je parcourus un pays passablement boisé; à une lieue du village, je passai devant une sucrerie assez belle qui appartenait au commandant; je me détournai de la route pour éviter un mauvais gîte, et j'allai coucher au *Sitio Novo*, habitation qui paraissait avoir eu jadis de l'importance, mais dont les bâtiments à demi

la succursale de Bom Fim : ainsi cette paroisse serait encore restée avec une seule succursale; mais il paraîtrait qu'actuellement elle n'en a plus du tout, car MM. Milliet et Lopes de Moura donnent à Catalão le titre de paroisse (*freguezia*).

(1) Itinéraire approximatif du village de Santa Cruz au Rio Paranahyba :

De Santa Cruz au	Sitio Novo, habitation.	2 1/2 legoas.
—	Sitio de Pedro da Rocha, chaumière. .	4
—	Sitio da Posse, chaumière.	3
—	Sitio do Braço do Verissimo, maisonnette.	4 1/2
—	Sitio do Verissimo, maisonnette. . . .	4 1/2
—	Sitio do Ribeirão, maisonnette.	5
—	Sitio do Riacho, chaumière.	4
—	Porto Real da Paranahyba.	4
		31 1/2 legoas.

On voit, par le court itinéraire de Luiz d'Aliucourt, qu'il n'a pas passé par Santa Cruz et qu'il a suivi un autre chemin que moi.

ruinés étaient alors, pour la plupart, uniquement habités par des chauves-souris.

Le lendemain, en voulant regagner la route, je m'égarai, et fis 2 *legoas* de plus qu'il ne fallait. Pendant cette fatigante journée de 6 *legoas*, je ne remarquai aucun changement dans l'aspect du pays ni dans sa végétation. Après avoir fait 2 *legoas*, j'arrivai au *Sitio do Brejo* (la maisonnette du marais), qui se composait de deux ou trois misérables chaumières dont les murs, construits, suivant la coutume, avec des bâtons croisés, n'avaient pas même été enduits de terre. A quelque distance de là, je trouvai un autre *sitio* qui n'était pas beaucoup plus magnifique que le premier, et enfin j'arrivai au Rio Corumbá, sur le bord duquel on voyait une sucrerie qui ne me parut pas en meilleur état que les deux *sitios*.

Le Corumbá que j'avais déjà vu au village du même nom (1) prend sa source près des Montes Pyreneos, dans un lieu qui, m'a-t-on dit, porte le nom de *Curral;* et, après avoir reçu les eaux d'un grand nombre de rivières et de ruisseaux, il se jette, comme on l'a vu, dans le Paranahyba. A l'endroit où on le traverse, il pouvait avoir, lors de mon voyage, environ la même largeur que le Loiret, quelques centaines de pas au-dessus du pont d'Olivet, et il doit être beaucoup plus large au temps des pluies. Au-dessus et au-dessous de ce même endroit, son lit est embarrassé par de grosses pierres qui, pendant la sécheresse, paraissent au-dessus des eaux, mais que celles-ci doivent recouvrir dans une autre saison. Sur ses deux bords s'élè-

(1) Voyez le chapitre intitulé, *S. Antonio dos Montes Claros. — Le village de Corumbá*, etc.

vent de grands arbres dont la verdure très-fraîche, que l'humidité entretenait sans cesse, reposa, pour quelques instants, ma vue fatiguée par les teintes grisâtres des *campos*. Le Corumbá était une des rivières dont le péage avait été concédé, pour la durée de trois vies, à la famille de Bartholomeu Bueno, et, à l'époque de mon voyage, la troisième vie n'était pas encore éteinte (1). Je montrai mon passe-port royal au jeune homme chargé de recevoir le péage, et, après quelques difficultés, il me dispensa de payer, comme on avait fait partout ailleurs. On passe dans des pirogues les hommes et les marchandises, et l'on tient à la longe les chevaux et les mulets, que l'on force de traverser la rivière à la nage. Chaque personne paye 40 reis; les animaux chargés, 120 reis; ceux qui ne le sont pas, 80 (0 fr. 25, 0 fr. 75, 0 fr. 50).

A peu de distance du Corumbá, j'avais déjà rencontré une caravane très-considérable qui se rendait à Cuyabá; une seconde attendait, sur le bord de la rivière, que nous eussions passé, afin d'avoir son tour. Je me mis à causer avec le marchand à qui elle appartenait; il me dit qu'elle se composait de soixante bêtes de somme, et que, en outre, il emmenait une douzaine de négrillons de la côte d'Afrique. Il venait de S. Paul et allait à Cuyabá. Il s'attendait à être obligé de vendre à de longs termes presque toutes ses mar-

(1) Comme on l'a vu au chapitre XIV du premier volume de cet ouvrage, l'honneur d'avoir découvert la province de Goyaz appartient bien réellement aux deux Bueno; mais il n'en est pas moins vrai que Manoel Correa y avait pénétré avant eux. D'Eschwege n'est point d'accord avec les historiens quand il place (*Pluto Brasiliensis*, 54) l'expédition du premier Bueno avant celle de Manoel Correa, et qu'il indique celle-ci, qui remonte à 1670, comme étant de 1719.

chandises, et il ne croyait pas pouvoir retourner à S. Paul avant deux ans. Des affaires de ce genre sont fort lucratives, sans doute; mais, si elles procurent de grands bénéfices, ils sont, certes, achetés bien cher. Les Paulistes qui font ces interminables voyages à travers les déserts ont dû nécessairement conserver quelque chose de l'esprit aventureux et de la persévérance de leurs ancêtres.

Après avoir passé le Corumbà, je fis encore 1 lieue pour me rendre au *Sitio de Pedro da Rocha* (nom d'homme), où l'on avait à vendre des malles et un mulet. J'avais si bien appris, par ma propre expérience, à profiter de l'occasion, dans ce pays où manquent les choses les plus nécessaires à la vie, que, craignant de ne point trouver de malles jusqu'à Mogimirim, la première ville de la province de S. Paul, j'achetai celles que l'on m'offrait, quoiqu'elles fussent fort chères, et, par là, je me vis forcé d'acheter un mulet qui ne l'était pas moins.

Du Corumbà au Paranahyba, on ne peut pas compter moins de 25 *legoas*. Dans cet espace, le pays, tantôt montueux, tantôt simplement ondulé, continue à présenter une alternative de bois et de *campos*, les premiers dans les fonds, les seconds sur les hauteurs et sur les côtes. Le terrain devient très-souvent pierreux ou sablonneux, et alors les arbres des *campos* ont moins de vigueur et se montrent plus écartés les uns des autres : d'ailleurs ce sont toujours à peu près les mêmes espèces. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre aucune trace de culture, on ne voit point de bestiaux dans les pâturages; partout une profonde solitude, la monotonie la plus fatigante. Dans ce pays, il n'existe aucune *fazenda* (1819); mais, à quelques lieues de distance les uns des autres, on trouve, sur le bord de la route,

de misérables *sitios* toujours accompagnés d'un *rancho* ouvert de tous les côtés. Les propriétaires font construire ces hangars auprès de leurs demeures pour attirer les caravanes et pour pouvoir débiter leur maïs; mais, cette année-là, on ne trouvait de grain nulle part, parce qu'on ne plante absolument que pour obtenir la quantité qu'on est assuré de vendre, et la sécheresse avait dérangé toutes les prévisions. En voyant l'indolence et l'ennui qui se peignent sur la figure des campagnards voisins de la route, il est difficile de se défendre d'un sentiment de mépris. Ces hommes sont d'une pauvreté extrême et ne font rien pour en sortir. Ainsi on voit partout d'excellents pâturages, presque partout il existe des terrains salpêtrés qui dispenseraient les propriétaires de donner du sel au bétail, et c'est à peine s'ils possèdent deux ou trois vaches pour avoir un peu de lait. Leur costume consiste, comme celui des plus pauvres Mineiros, en un caleçon de grosse toile de coton et une chemise de la même toile passée par-dessus le caleçon en manière de blouse; les plus riches d'entre eux y ajoutent un gilet d'étoffe de laine.

Le jour où je quittai le Sitio de Pedro da Rocha, je fus extrêmement fatigué par le mouvement de paupières que je faisais sans cesse pour empêcher les petites abeilles et les *borrachudos* de se précipiter dans mes yeux; j'en fus principalement tourmenté sur le bord d'un petit ruisseau marécageux où j'allai herboriser; si je cessais un instant d'agiter mon mouchoir devant ma figure, elle était aussitôt couverte de ces insectes malfaisants.

A 1 lieue de Pedro da Rocha, je passai devant le *Sitio do Palmital* (maisonnette du lieu planté de Palmiers), qui se composait de quelques chaumières et d'un *rancho;* en-

suite je ne vis plus d'habitation jusqu'à l'endroit où je fis halte, le *Sitio da Posse* (maisonnette de la prise de possession).

Là il n'y avait qu'une misérable chaumière à demi découverte qu'habitait le propriétaire, et une autre presque détruite dont on avait fait une espèce de *rancho*. La sécheresse était alors si grande, que, auprès de ce triste abri, nous enfoncions dans la poussière, et, à chaque instant, des cochons et des chevaux en faisaient voler des tourbillons autour de nous.

Le Sitio da Posse était occupé par un homme de Minas Geraes qui s'y était fixé tout récemment. J'avais déjà rencontré beaucoup de *Geralistas* (1) nouvellement établis dans la province de Goyaz. Ces hommes prétendaient qu'ils avaient quitté leur pays parce que toutes les terres y étaient prises; la vérité est que, en émigrant, ils avaient cherché à se soustraire aux poursuites de la justice ou à celles de leurs créanciers.

Dans la journée qui suivit celle où nous couchâmes à Posse, nous ne vîmes, jusqu'à la halte, d'autre habitation qu'une pauvre chaumière accompagnée d'un *rancho*. D'un morne assez élevé, nous découvrîmes une vue immense; mais les vapeurs dont le ciel était chargé nous empêchaient de bien distinguer les objets.

Comme je l'ai dit ailleurs (2), le ciel, depuis le 22 du mois d'août, avait perdu son brillant éclat; un brouillard blanchâtre ôtait à l'atmosphère toute sa transparence, et,

(1) Nom qu'en beaucoup d'endroits on donne aux habitants de la province de Minas Geraes.

(2) Voyez le chapitre intitulé, *Tableau général de la province de Goyaz*, paragraphe *Climat, salubrité*.

dans l'après-midi, on pouvait regarder fixement le disque du soleil sans être incommodé. Le 30, jour où je quittai Posse, le tonnerre se fit entendre, et nous vîmes des éclairs; mais la pluie ne tomba point; nous étions loin encore de l'époque où elle devait commencer.

Nous fîmes halte à un *sitio* composé de quelques maisonnettes éparses bâties presque sur les bords d'une petite rivière qui porte le nom de *Braço do Verissimo*. Cette rivière a été ainsi appelée parce qu'elle se jette dans le *Rio Verissimo* (1); elle prend sa source à environ 8 *legoas* de cette petite habitation, à un endroit appelé, m'a-t-on dit, *Imbiruçu*, et n'a pas un cours de plus de 12 à 13 *legoas*; elle passe pour très-poissonneuse; mais, jusqu'à présent (1819), on n'a point encore trouvé d'or dans son lit.

Une caravane qui se rendait de S. Paul à Cuyabá se trouvait avec moi au Braço do Verissimo; c'était la troisième que je rencontrais depuis Meiaponte. On m'avait abandonné une petite chambre dont le devant, entièrement ouvert, servait de *rancho*. Les sacs de cuir (*broacas*) (2) qui renfermaient les marchandises de la caravane

(1) J'écris ce mot de la même manière que Cazal et Luiz d'Alincourt, et comme on le prononce dans le pays; je crois qu'il ne faut pas admettre l'orthographe de Pizarro, qui a écrit *Virissimo*.

(2) . . . .

E por grupos apinhoados,
Em seu centro estão arreios,
Sacos, couros e *broacas*.
Fileiras de estacas toscas
No terreiro em fremte se alçam,
Em que estão presas as bestas
Sacudindo seus bornaes.

BACHEREL TEIXEIRA (in *Minerva Bras.*, 592).

étaient entassés avec ordre entre les longs bâtons destinés à attacher les mulets. Notre feu avait été allumé à peu de distance; celui de la caravane était auprès, et les nègres accroupis formaient un cercle tout autour, tandis que leurs maîtres s'étendaient dans des hamacs qu'ils avaient fait attacher en plein air aux pieux dont était formé le parc au bétail (*curral*).

La chétive habitation où je fis halte le lendemain porte le nom de *Sitio do Verissimo*, parce qu'elle est bâtie sur le bord du Rio Verissimo. Cette petite rivière, qui se jette dans le Corumbá, était alors presque à sec; mais elle devient fort large dans la saison des pluies.

Quoique les vapeurs dont l'atmosphère était remplie diminuassent beaucoup l'ardeur du soleil, l'air était alors plus chaud qu'il n'avait été depuis la mi-mars, et, vers trois heures après midi, le thermomètre indiquait généralement de 25 à 26° Réaumur : aussi, quand nous arrivions, tout le monde était harassé, et, lorsque nous aurions eu si grand besoin d'un abri qui pût nous garantir, nous ne trouvions qu'un misérable *rancho* ouvert de tous les côtés, où nous étions obligés d'entasser nos effets dans la poussière, tandis que les mulets et les pourceaux en faisaient voler des nuages autour de nous.

Après avoir couché au Sitio do Verissimo, nous nous remîmes en route. Nous avions fait 5 *legoas*, et il y avait déjà plus de sept heures que nous marchions, par une affreuse chaleur, lorsque nous arrivâmes au *Sitio do Ribeirão* (la petite habitation du torrent), où nous devions faire halte et qui est situé tout auprès d'un ruisseau. Je mourais de faim; j'avais les nerfs dans un état d'irritation très-pénible;

je me sentais incapable d'aller plus loin. Cependant, comme il eût été impossible de placer mes effets dans les maisonnettes en ruine dont se composait le Sitio do Ribeirão, José Marianno voulait absolument me faire faire 2 *legoas* de plus et devint fort impertinent, ce qu'il était toujours après une journée fatigante; j'insistai pour que nous restassions à Ribeirão en nous logeant n'importe où, et nous nous plaçâmes sur les bords du ruisseau, dans un endroit où il n'y avait pas même le plus petit ombrage. Le propriétaire du *sitio* me témoigna beaucoup de regrets de ne pouvoir m'offrir un meilleur gîte, et, dès le premier instant, je crus reconnaître à ses manières honnêtes qu'il n'appartenait pas à la province de Goyaz; je ne me trompais point, c'était un Mineiro.

Presque partout où j'avais passé ce jour-là et les précédents, le sol est pierreux et de mauvaise qualité; cependant il existe, dans les fonds, des terres excellentes, et tous les colons s'accordaient à dire que le maïs y rend ordinairement 240 pour 1. C'est à Paracatú que les cultivateurs de ce canton trouvent le débit le plus assuré de leurs récoltes; mais cette ville est éloignée de 30 *legoas*; il ne faut pas moins de douze jours pour s'y rendre avec des chars à bœufs, seul moyen de transport, et très-souvent, après un si long voyage, le colon a beaucoup de peine à vendre ses denrées.

Au delà de Ribeirão, nous fûmes, pendant toute la journée, horriblement tourmentés par les abeilles, les *borrachudos*, les moustiques, et une espèce de mouche extrêmement petite dont la piqûre, qui ne laisse point de traces, brûle comme une bluette de feu; c'était, je crois,

celle que, dans les environs de Rio de Janeiro, on appelle *miruim* (1).

Le défaut d'eau se faisait sentir d'une manière désespérante. Le ciel était toujours chargé de vapeurs, et, malgré cela, il régnait une chaleur sèche qui faisait un mal affreux. Sous ces tristes influences, José Marianno devenait insupportable par son humeur et son impertinence. Je n'avais jamais cessé d'être plein d'attentions pour lui; mais il était absolument impossible de deviner ce qui le mécontentait, ou, pour mieux dire, il souffrait et était mécontent de lui-même. Le besoin indispensable que j'avais de cet homme au milieu des déserts que je parcourais, et où il m'eût été absolument impossible de trouver un autre muletier, me faisait supporter ses caprices avec une patience inaltérable; mais j'avais peu de mérite, car le seul motif de cette patience était une nécessité impérieuse. L'homme qui habite les villes fait peu d'attention à la mauvaise humeur de son domestique, parce qu'il a mille moyens de s'y

(1) Je ne crois pas qu'il faille écrire *merohe*. — Lorsque, en 1816, je séjournai à Ubá pour la première fois, j'y fus horriblement tourmenté par un diptère d'une petitesse extrême, dont je ne sus pas le nom et qui, vraisemblablement, n'était autre que le *miruim*. Voici ce que j'écrivais alors : « Les mouches, extrêmement petites, dont il s'agit ne pénètrent « pas dans les habitations; mais, pour peu qu'on reste un instant dans « un endroit humide sans faire de mouvement, on est bientôt assailli « par des nuées de ces insectes, dont la piqûre brûlante se fait encore « sentir longtemps après qu'on l'a éprouvée. Le jour de mon arrivée « ici, je m'assis, sur le bord de la rivière, pour décrire une plante de « la famille des Violacées, et aussitôt une multitude de ces petits ani- « maux vint me mettre en feu. Je m'obstinai à ne point changer de place « avant d'avoir terminé ma description; mais je puis dire que je souffris « un véritable martyre. La sueur tombait de mon visage comme si « j'eusse fait un violent exercice; ma respiration était précipitée; je « quittai la place plus fatigué qu'après une longue course. »

soustraire; mais c'est un véritable supplice d'avoir sous les yeux, dans tous les instants de sa vie, un visage triste et refrogné, et d'entendre sans cesse des paroles dures, lorsqu'on n'en adresse que de douces et d'honnêtes.

A 4 *legoas* de Ribeirão, nous fîmes halte au *Sitio do Riacho* (la maisonnette du ruisseau), composé de trois ou quatre chaumières qui appartenaient à des propriétaires différents. Le plus recommandable d'entre eux me reçut chez lui avec beaucoup de bonne volonté et m'abandonna la principale pièce de sa maison. Je passai un jour à Riacho pour laisser reposer mes mulets, et j'employai ce temps à herboriser et à mettre de l'ordre dans mes malles, qui étaient pour moi un musée, une bibliothèque et un ménage ambulants.

Le canton où je me trouvais alors n'était pas éloigné de moins de 25 *legoas* de Santa Cruz; cependant il dépendait de cette paroisse, et, jusqu'au Paranahyba, qui forme la limite méridionale de cette dernière, comme celle de toute la province, il n'existait absolument aucune succursale. Autrefois le curé de Santa Cruz faisait, chaque année, le voyage du Paranahyba pour confesser les habitants du voisinage; mais il avait fini par se lasser de s'éloigner autant de chez lui, et le curé de l'*Aldea de Santa Anna*, qui, dans les premiers temps, l'avait remplacé, s'était éloigné depuis deux ans (1). Le curé de Santa Cruz avait bien autre chose à faire qu'à songer à ses paroissiens; il s'occupait de commerce, passait pour s'y entendre parfaitement, et, lorsque je lui avais fait ma visite, il m'avait entretenu de son négoce comme d'une chose toute naturelle. Cet homme

(1) Voyez le chapitre suivant.

se conformait aux habitudes de son pays et n'était pas plus coupable que tant d'autres; il serait injuste d'adresser, pour des faits semblables, des reproches à tel ou tel individu en particulier; ce sont les mœurs générales qu'il faudrait tâcher de réformer. Quoi qu'il en soit, les habitants de ce canton (1819) ne vont jamais à la messe; ils ne reçoivent point les sacrements quand ils sont malades; ils sont privés de toute espèce d'instruction religieuse et morale, et, s'ils ont conservé quelques idées de christianisme, ce ne peut être que par des traditions de famille que le temps aura certainement obscurcies (1). La niaiserie et le peu de politesse de ces infortunés ne doivent donc pas surprendre. S'ils communiquent de loin en loin avec quelques hommes, ce qui n'a lieu qu'au temps de la sécheresse, ce sont ordinairement les conducteurs des caravanes, leurs nègres et leurs grossiers serviteurs (*camaradas*); rien ne réveille leur intelligence, rien ne ranime leurs sentiments moraux, rien, pour ainsi dire, ne les relie à la société humaine.

Au delà de Riacho, les terres sont très-bonnes, les bouquets de bois (*capões*) très-multipliés, et, à peu près à 1 lieue du Paranahyba, on entre dans une espèce de forêt qui s'étend jusqu'à la rivière présentant partout une végétation très-vigoureuse.

Beaucoup plus près de Riacho, je passai devant la *Fazenda dos Casados* (les mariés), d'où dépend un moulin à sucre. Autour de cette habitation sont groupées plusieurs maisons d'*agregados* qui donnent à ce lieu l'apparence

(1) Il est bien évident que l'état de choses que je peins ici a dû changer, sous plusieurs rapports, depuis qu'on a construit une église à Catalão ou dans ses environs, et que ce village a été érigé en paroisse.

d'un petit hameau. Je n'ai pas besoin de dire que celle du principal propriétaire diffère à peine des autres; elle diffère même fort peu des cases des nègres esclaves : ce genre d'égalité, général dans cette partie de la province, ne prouve autre chose qu'une égale grossièreté de mœurs. Les caravanes trouvent aux Casados les provisions dont elles ont besoin; mais un débit aussi faible n'aurait pas suffi à l'importance de cette *fazenda* : le propriétaire envoyait au village d'Araxá son sucre, son tafia et ses autres denrées à dos de mulet; ce voyage ne demandait pas moins de douze jours (1).

Les Casados sont situés à 1 lieue seulement du Riacho et jusqu'au Paranahyba; c'est-à-dire dans un espace de 3 *legoas*, je trouvai encore une habitation de lieue en lieue. La fertilité du sol et le voisinage de la rivière, sur le bord de laquelle s'arrêtent souvent les caravanes, auront engagé un certain nombre de cultivateurs à se fixer dans ce canton.

Au milieu du bois qui borde le Paranahyba et dont j'ai parlé tout à l'heure, on avait coupé les arbres, dans un es-

(1) Luiz d'Alincourt dit (*Mem. Viag.*, 71) que, de 1818 à 1823, la *fazenda* de Casados éprouva une augmentation sensible, parce que les fils et les filles du propriétaire, s'étant mariés, avaient construit leurs demeures auprès de celle de leur vieux père et vivaient en très-bonne intelligence. Dans le même intervalle de temps, ajoute cet auteur, la population des campagnes voisines de la route s'était accrue considérablement par des immigrations de Mineiros. — C'est à 4 lieues de Casados qu'est situé le village de Catalão dont j'ai déjà parlé (voyez note 2, p. 220). En 1818, il n'y avait encore en cet endroit que quelques colons; en 1823, les habitants du voisinage étaient déjà nombreux et avaient bâti une chapelle (D'ALINC., *Mem.*, 73); plus tard, Catalão est devenu une succursale de Santa Cruz, et il paraîtrait, comme je l'ai déjà dit, qu'on a fini par en faire une paroisse. Il ne faut pas s'imaginer cependant que ces changements soient dus à une augmentation véritable de population; ils ne le sont qu'à des déplacements.

pace de quelques hectares, pour y faire une plantation. Suivant l'usage, on avait mis le feu aux troncs abattus, et il s'était communiqué dans la forêt. Je vis des arbres gigantesques, brûlés par le pied, tomber avec fracas et briser, dans leur chute, ceux que le feu n'avait pas encore atteints. Ainsi, pour quelques *alqueires* de maïs, on risque, faute de précautions, de perdre une forêt tout entière; et le temps n'est pas certainement éloigné où les Brésiliens se plaindront de n'avoir pas de bois (1).

Je ne tardai pas à arriver sur les bords du Paranahyba, et bientôt je quittai pour jamais la province de Goyaz.

Lorsque j'étais à Ubá, en 1816, le propriétaire de cette belle habitation, M. João Rodrigues Pereira de Almeida,

(1) Hum dia chegará, incola insano,
Que o suor de teu filho a estrada banhe,
Que arquejando, cansado, em longos dias
Em vão busque hum esteio, que levante
O herdado casal curvado em ruina!
Hum dia chegará que a peso d'ouro
Compre o monarcha no seu vasto imperio
Estranhos lenhos, que mestinhos teçam
Dos fastigios reaes a cumieira!
E os templos do Senhor o pinho invoquem
Para o altar amparar das tempestades!

MANOEL DE ARAUJO PORTO-ALEGRE.

Je me suis élevé, il y a déjà longtemps (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*), contre la destruction intempestive des forêts; mais, il faut bien le dire, ce n'est pas seulement aux Brésiliens qu'on doit faire un reproche de négliger la conservation des bois; ce tort grave est le résultat de l'imprévoyance et de l'égoïsme, et partout il se trouve des hommes égoïstes et imprévoyants. Malgré de sages ordonnances, malgré les exhortations mille fois répé-

reçut la visite d'un colonel qui venait de Goyaz, où il avait occupé un poste éminent, et se rendait à Rio de Janeiro. C'était un homme grave, instruit, plein de sens, dont les manières étaient celles de la meilleure compagnie, qui avait voyagé, possédait plusieurs langues et parlait admirablement le français. Nous passâmes ensemble une dizaine de jours; il me parla beaucoup de la province qu'il venait de quitter, et j'eus soin d'écrire le résultat de nos conversations.

Le séjour de cet officier parmi les Goyanais remontait probablement aux premières années de notre siècle : en transcrivant ses récits dans cet ouvrage, je rendrai un peu moins incomplète l'ébauche que j'ai tâché de tracer d'une monographie de la province de Goyaz; ils montreront combien sont anciennes les misères de cette province, combien on s'en occupait peu au temps du système colonial, et combien il est à désirer qu'une administration sage et intelligente fasse sortir enfin les habitants de leur apathie et les excite à féconder, par le travail, les germes de prospérité qu'une nature bienfaisante a semés autour d'eux.

« La population de Goyaz, me disait le colonel ***,
« monte à peine à 50,000 âmes, y compris les nègres;
« Villa Boa, qui en est la capitale, n'a pas plus de 3,000 ha-
« bitants. Les terres de ce pays sont excellentes et produi-
« sent en abondance du sucre, du café, du coton; mais,

tées des agronomes, malgré les malheurs qu'amènent les déboisements trop multipliés, on continue, en France, à arracher des forêts qu'il faudrait respecter. Des collines, naguère couvertes de pins, n'offrent plus aujourd'hui, dans les Pyrénées, que des touffes d'herbes écartées les unes des autres, et à peine quelques broussailles y reparaissent-elles, qu'elles sont aussitôt arrachées.

« comme on ne peut exporter aucune denrée, les habi-
« tants ne cultivent qu'autant qu'il est indispensable pour
« pourvoir à leurs besoins. Ils n'exercent non plus aucune
« industrie et, en échange des objets fabriqués qu'on leur
« apporte à dos de mulets, ils ne peuvent donner que de
« l'or.

« L'espérance d'en trouver a seule déterminé des hom-
« mes aventureux à s'enfoncer aussi avant dans l'intérieur
« des terres, laissant derrière eux de vastes contrées dé-
« sertes et incultes. La faible population du Brésil s'est
« disséminée sur une surface immense, tandis que, si l'on
« s'était écarté du littoral à mesure seulement que les ter-
« res eussent manqué, ce royaume serait incontestable-
« ment devenu riche et florissant. Étendue dans une
« grande quantité d'eau, la liqueur la plus forte se fait
« à peine sentir.

« Les anciens chercheurs d'or étaient généralement des
« hommes sans fortune, et ils n'ont pas toujours été dé-
« dommagés de leur peine. Souvent on fait encore à Goyaz
« des dépenses considérables dans l'espérance de trouver
« des richesses, et souvent aussi il arrive que, après bien
« des recherches, on n'est pas plus avancé qu'auparavant.

« Ce sont les noirs que l'on emploie à ce genre de tra-
« vail. Un nègre coûte, à Goyaz, 200,000 reis (1,250 fr.);
« mais très-peu de gens sont en état de fournir cette
« somme au comptant : on achète l'esclave à crédit ; pen-
« dant qu'on s'occupe à le former, les intérêts de l'argent
« courent, et, lorsqu'il faut payer le capital, le nègre
« n'a encore presque rien rapporté; on vend une par-
« tie de ce qu'on possède, et chaque jour on devient plus
« pauvre.

« Une des causes qui contribuent surtout à l'appau-
« vrissement de cette capitainerie est le mépris qu'on y
« fait des liens de la famille. Les mariages y sont rares et
« tournés en ridicule, ce qui dérive, sans doute, de l'im-
« moralité des plus anciens colons. Les blancs vivent dans
« le désordre avec les femmes de couleur et les Indiennes;
« ils s'intéressent peu aux enfants qui naissent de ces
« unions momentanées et négligent d'augmenter une for-
« tune qu'ils doivent laisser à des collatéraux. Leurs maî-
« tresses, sachant qu'elles ne peuvent compter sur un
« long attachement, se hâtent de mettre à profit l'ascen-
« dant qu'elles exercent sur eux et achèvent de les ruiner.

« D'un autre côté, le sang s'altère chaque jour davan-
« tage, et déjà l'on ne trouve plus, dans la capitainerie,
« assez de blancs pour remplir les emplois publics.

« Les enfants nés d'unions illégitimes et passagères ne
« reçoivent aucune éducation; ils prennent de bonne heure
« l'habitude du vice, croupissent dans l'ignorance, ne con-
« naissent ni famille, ni patrie, et refusent de travailler,
« sous prétexte que le sang des blancs coule dans leurs
« veines.

« Il serait essentiel que le gouvernement encourageât
« les mariages par des exemptions d'impôts et dégoûtât
« du célibat par une augmentation de charges.

« La capitainerie de Goyaz est traversée par de grandes
« rivières, et la principale d'entre elles, le Tocantins, est
« par elle-même d'une navigation facile. Pour donner un
« débouché aux denrées du pays, il suffirait de faire con-
« struire des barques, d'établir, de distance à autre, sur
« les bords du fleuve, des espèces de magasins où l'on
« pût trouver des vivres, et de placer, dans le voisinage,

« des postes militaires. Le gouvernement a senti les avan-
« tages de ce plan, et depuis longtemps il a engagé les
« habitants de Goyaz à se cotiser pour rendre le fleuve
« navigable ; mais ils sont si pauvres, qu'aucun action-
« naire ne s'est présenté (1). »

A quelques nuances près, ce triste tableau diffère à peine de celui que j'ai tracé moi-même avec détail. Ainsi, depuis un grand nombre d'années, l'état de la province de Goyaz était déjà à peu près le même qu'en 1819, et les écrits de Mattos et de Gardner tendent à prouver que, depuis, il ne s'est pas amélioré. On a introduit quelques réformes, on a fait quelque bien de détail ; mais il n'est pas à ma connaissance qu'aucune mesure importante ait été prise pour rétablir les finances, faire fleurir l'agriculture et le commerce, donner aux habitants du pays un peu d'énergie, exciter leur émulation et épurer leurs mœurs. Les éléments d'une grande prospérité sont là, je le répète ; espérons quelque chose du bon sens de notre espèce, espérons davantage encore du temps et de la Providence (2).

(1) Probablement sous le gouvernement de Francisco d'Assiz Mascarenhas, comte de Palma.

(2) « La province de Goyaz aurait été, dit d'Eschwege (*Pluto Bra-*
« *siliensis*, 69), une des plus productives et des plus florissantes du
« Brésil, si son administration n'avait presque toujours été confiée à
« des hommes peu délicats et malhabiles. Sous l'ancien gouvernement,
« chaque employé ne songeait qu'à son intérêt particulier, et trop sou-
« vent il en est encore ainsi depuis que le pays est soumis à une assem-
« blée provinciale. » — A Fernando Delgado, qui fut certainement un homme de bien, succéda Manoel Ignacio de Sampaio, auquel on a fait des reproches tellement graves (Schaeffer, *Bras.*), qu'il est impossible de ne pas les regarder comme calomnieux. Après la révolution qui donna au Brésil une entière indépendance, Sampaio fut obligé de quitter son gouvernement, et l'on institua une *junte administrative ;* bientôt

celle-ci fit place à une autre junte, dite *provisoire*, dont les membres furent nommés par le prince régent D. Pedro Ier; et enfin, depuis 1824, l'administration de Goyaz a toujours été confiée, comme celle des autres provinces de l'empire, à un président et un secrétaire assistés d'un conseil provincial (MILL. et LOP. DE MOUR., *Dicc. Bras.*, I, 401). — Il est évident, d'après ce que dit Mattos (*Itinerario*, I), que, dès l'origine, le gouvernement provincial fut fortement entravé par des menées sourdes et par des commérages. L'intrigue est de tous les pays, mais surtout de ceux où l'on connaît peu le travail; c'est l'occupation des hommes oisifs : aussi semble-t-elle avoir établi son empire parmi les Brésiliens.— Le manque d'hommes capables a dû être aussi un grand obstacle à l'établissement d'un gouvernement sage et régulier dans la province de Goyaz. Les habitants de ce pays, je le répète encore, sont bien loin d'être dépourvus d'intelligence; mais cette qualité ne suffit pas pour faire un bon administrateur; l'instruction n'est pas moins essentielle, et ce n'est pas sous le système colonial que les Goyanais pouvaient en acquérir chez eux. Un des membres de la première junte était un ecclésiastique qui mangeait souvent chez le gouverneur et lui servait de jouet. Cet homme me parlait un jour d'une transaction qui me parut peu licite : mais, monsieur l'abbé, lui dis-je, ce serait une simonie; non, me répondit-il, vous allez voir, et il me récita en latin la série des empêchements dirimants du mariage.— Depuis cette époque, les choses ont malheureusement peu changé. J'ai fait connaître ce qu'était, en 1832, l'enseignement dans le pays de Goyaz; il paraît que, plus récemment, je dois le dire à la louange du gouvernement provincial, il a été établi à Villa Boa une chaire de philosophie, outre celle de latin, et que, de plus, on enseigne la géométrie et le français (MILL. et LOP. MOUR., *Dicc.*, I, 106). Mais une instruction aussi élémentaire ne suffit pas pour former des sujets capables, et, d'ailleurs, il est permis de croire que ce ne sont pas les maîtres les plus habiles du Brésil qui vont se fixer à Goyaz, puisqu'on a de la peine à trouver des hommes qui veuillent s'enfoncer dans une province aussi reculée pour occuper des fonctions probablement beaucoup mieux rétribuées que celles de maître de français ou de géométrie (voyez le rapport fait à l'assemblée législative générale de l'empire pour l'année 1846). D'un autre côté, peu de Goyanais sont assez riches pour envoyer leurs enfants à 2 ou 300 *legoas* de chez eux, à l'école de droit de S. Paul ou à celles de la capitale du Brésil, et il faut convenir que les parents doivent aussi répugner à mettre entre eux et leurs enfants une étendue si immense de déserts. D'après le rapport fait par le ministre d'État du Brésil, Joaquim Marcellino de Brito, à l'assemblée générale

législative de 1847 (*Relatorio*, etc.), il n'y avait alors que 2 Goyanais à l'école de droit de S. Paul, 2 à l'école de médecine de Rio de Janeiro, 4 à l'école de droit d'Olinda, 2 au collége de Pedro Segundo de Rio de Janeiro. De tout ceci et des détails que j'ai donnés dans le cours de cet ouvrage, il faut conclure que, si, depuis la découverte de Goyaz jusqu'à nos jours, les diverses administrations qui se sont succédé dans cette province ont souvent eu les torts les plus graves, si on a pu les accuser de négligence, d'impéritie et même de malversation, il faut pourtant reconnaître que les hommes les plus habiles, les plus désireux de faire le bien rencontreront des obstacles, sinon insurmontables, du moins fort difficiles à vaincre, dans l'éloignement de la province de Goyaz, sa population si faible, l'excessive dissémination de ses habitants, leur extrême pauvreté et l'indolence à laquelle les porte la chaleur du climat.

CHAPITRE XXVII.

ENCORE LA PROVINCE DES MINES. — LES INDIENS MÉTIS DU PARANAHYBA.

Le *Paranahyba*, limite de la province de Goyaz. — Détails sur cette rivière. — On la passe au *Porto Real da Paranahyba*. Soldats mineiros. — District privilégié concédé aux Indiens métis. — Insectes malfaisants. — *Aldea do Rio das Pedras*. Sa position. Ses maisons. Portrait des Indiens qui l'habitent; leur capitaine; leur histoire; leurs priviléges. Tous sont cultivateurs; débit des produits de leurs terres. Ils sont privés de secours spirituels et de tout moyen d'instruction. Leur langue; vocabulaire comparatif de cette langue, de la *lingoa geral* et du dialecte de S. Pedro dos Indios; orthographe, prononciation; réflexions sur les altérations qu'a subies la *lingoa geral*. — *Aldea da Estiva*. Sa position. Son histoire. Détails sur ses habitants. — Insectes malfaisants innombrables sur les bords du *Rio da Estiva*. — *Aldea de Pisarrão* abandonné. — *Aldea da Boa Vista*. Ses habitants. Une fête. Réflexions sur la manière dont les hommes de notre race se conduisent envers les Indiens. — Bonheur des Indiens métis du Paranahyba. — Utilité du mélange des races. Les résultats de ces mélanges. — Pourquoi l'anthropologie est encore une science si obscure.

Autrefois, la province de Goyaz s'étendait à 34 ou 35 lieues portugaises de sa limite actuelle, c'est-à-dire jusqu'au Rio Grande; mais, comme le territoire qui se trouve compris entre cette rivière et le Paranahyba fait partie de la justice (*julgado*) de Desemboque (1), il suivit le

(1) Le village de Desemboque, situé sur la rive gauche du Rio das

sort de cette justice et de celle d'Araxá, lorsque, au mois d'avril 1816, on les réunit toutes les deux à la province de Minas (1) : alors le Paranahyba devint la limite méridionale de celle de Goyaz.

Le Paranahyba prend sa source dans la *comarca* de Paracatú (2), au versant occidental de la chaîne qui divise ses eaux de celles du S. Francisco (Serra do S. Francisco e da Paranahyba). Ses principaux affluents sont le Rio das Velhas, le S. Marcos et le Corumbá, et, quoique les deux derniers viennent de beaucoup plus loin que lui, ils perdent leur nom en réunissant leurs eaux aux siennes. De grosses pierres s'élèvent du lit de cette rivière comme de celui du Paranahyba (3) et empêchent malheureusement qu'elle ne soit navigable. Je ne sache pas qu'on y ait trouvé de l'or, mais elle passe pour être très-poissonneuse ; cependant il

Velhas, doit sa fondation à des Mineiros et est plus ancien qu'Araxá. Il paraît que ses habitants, favorisés par la fertilité fort renommée des terres environnantes, jouissent d'une certaine aisance. D'Eschwege dit (*Bras.*, I, 99) que, en 1816, on ne comptait encore, à Desemboque, que 65 maisons, et qu'il y avait 181 *fazendas* dans tout le *julgado*, dont la population s'élevait approximativement à 3,945 individus, sur une surface d'environ 500 *legoas* carrées. — On est étonné que Pizarro, qui écrivait en 1822, ait encore placé Desemboque dans la province de Goyaz et ne parle que dans une note, et encore occasionnellement, de la réunion de ce village à Minas. — Desemboque a été érigé en ville et comprend, avec son district, disent Millet et Lopes de Moura (*Dicc.*, 325), une population de 5,000 âmes, qui tire de grands avantages de la culture des terres. Le *Mate* ou *Congonhas* (*Ilex Paraguariensis*, Aug. de S. Hilaire, et non, comme on a écrit, *Paraguayensis*) est, ajoutent les mêmes auteurs, très-commun auprès de Desemboque.

(1) Voyez le chapitre intitulé, *Le village d'Araxá*, etc.

(2) Pohl, *Reise*, I, 242.

(3) *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, I, 108.

est à remarquer que, si le poisson y mord bien à l'hameçon, c'est uniquement au temps des pluies, ce qui, au reste, a également lieu dans toutes les rivières de ce pays (1).

Comme on l'a vu, j'avais déjà passé le Paranahyba en me rendant d'Araxá à Goyaz. A l'endroit où on le traverse pour se rendre de cette province à S. Paul, et que l'on nomme *Porto Real da Paranahyba*, on est beaucoup moins près de sa source, et c'est déjà une grande rivière; mais l'excessive sécheresse qui régnait à l'époque de mon voyage l'avait réduit au tiers de sa largeur ordinaire. Ses deux rives ont peu d'élévation au-dessus du niveau de l'eau; mais elles sont assez escarpées et couvertes l'une et l'autre de bois d'une végétation assez vigoureuse. On passe cette

(1) Dans un livre dont ne peuvent se passer ceux qui veulent connaître l'ensemble de la géographie du Brésil, le *Diccionario geographico*, etc., les auteurs ont cru devoir changer le nom de Paranahyba en *Paranaiva* (II, 239), parce que, disent-ils, cette rivière a été appelée tout à la fois *Parahiba*, *Paranahyba*, et même *Parana*. Aux deux endroits où je l'ai traversée, je l'ai entendu nommer *Parnahyba*, qui est évidemment une corruption de *Paranahyba*, et, comme ce dernier mot a été adopté, avec la seule variante de l'*i* à l'*y*, par des hommes qui font autorité, Manoel Ayres de Cazal, Pizarro, Eschwege, Pohl et Mattos, il m'a semblé que je devais le conserver : d'ailleurs les auteurs du *Diccionario* en ont eux-mêmes donné l'exemple à leur article *Corumbá*. — Ces géographes ajoutent que « le Paranaiva naît dans les montagnes qui se trouvent « au sud du ruisseau (*ribeiro*) Tocantins, affluent du Rio Maranhão. » Je n'ai point visité la source du Paranahyba; mais je crois devoir préférer la version de Pohl, citée plus haut, parce qu'elle est précise et conforme à tout ce que je sais de la rivière dont il s'agit. Luiz d'Alincourt est plus précis encore que Pohl, car il dit positivement que le Rio Paranahyba a sa source la plus éloignée au nord de la Serra da Marcella, près de celle du Rio Preto (*Mem. Viag.*, 70); mais je n'ose pas admettre cette indication sur la seule autorité de ce voyageur. — Le mot *Paranahyba* vient du guarani *pararayba*, qui signifie *rivière allant se jeter dans une petite mer*.

rivière sur une espèce de bac fait avec deux pirogues attachées ensemble et sur lesquelles on a établi un plancher; le péage est reçu par deux soldats du régiment de Minas, détachés d'un poste cantonné plus loin, au bord du Rio das Velhas : ces hommes occupent une petite maison bâtie sur la rive gauche du Paranahyba (1819).

L'un d'eux était en tournée; je fus reçu par l'autre avec cette politesse qui distingue les Mineiros, et en particulier les soldats du régiment de cette province. Il voulut absolument me faire partager son souper, et nous parlâmes beaucoup de son pays, que je ne pouvais me rappeler sans un sentiment profond de reconnaissance. Les soldats du régiment de Minas sont, comme je l'ai dit ailleurs, des hommes choisis qui appartiennent à des familles honnêtes, ont été bien élevés et méritent la considération qu'on a pour eux.

Le pays que j'allais traverser avant d'entrer dans la province de S. Paul, et qui se trouve compris entre le Rio Paranahyba et le Rio Grande, a près de 30 *legoas* de longueur. Il forme un district privilégié de 3 *legoas* de large, qui a été concédé, comme on le verra tout à l'heure, aux descendants de plusieurs peuplades indiennes et comprend des terres très-fertiles.

Après m'être remis en route (1), je côtoyai la rivière

(1) Itinéraire approximatif du Porto Real da Paranahyba à la Fazenda das Furnas :

Du Porto Real à l'Aldea do Rio das Pedras. . . .	2	legoas.
—	Aldea da Estiva.	2	
—	Aldea da Boa Vista.	4	
—	Fazenda das Furnas, habitation.	1 1/2	
		9 1/2 legoas.	

Je dois dire que Luiz d'Alincourt compte 4 1/2 *legoas* d'Estiva à Boa

pendant quelques instants, traversant les bois qui la bordent. En général, tout le pays qui s'étend dans l'espace de 2 *légoas*, du Paranahyba à l'Aldea do Rio das Pedras, est boisé en même temps que montueux.

Depuis Santa Cruz, nous étions martyrs des insectes. Quand nous eûmes passé la rivière, les abeilles ne nous tourmentèrent plus ; mais, ce qui était bien pis, nous fûmes dévorés par des moustiques et des nuées de *borrachudos*. Si nous étions un instant sans agiter quelque chose devant notre visage, il était aussitôt couvert de ces derniers insectes. Leur piqûre cause des enflures et des démangeaisons cuisantes ; mais ces mouches n'ont heureusement pas les mêmes habitudes que les moustiques, qui piquent au moment où elles se mettent sur la peau ; elles, au contraire, s'y promènent longtemps avant de piquer, et on a le plus souvent le temps de les chasser.

L'*Aldea do Rio das Pedras*, où je fis halte, après avoir fait 2 *legoas*, à partir du Paranahyba, a été bâti dans un pays boisé, sur le penchant d'une colline, qui s'étend, par une pente douce, jusqu'à un petit ruisseau dont le nom est le même que celui de l'*aldea* (*Rio das Pedras*, le ruisseau des pierres). Ce dernier se compose d'une trentaine de maisons dispersées çà et là. La plupart d'entre elles, couvertes en chaume, ne diffèrent point de celles des Portugais-Brésiliens, et si quelques-unes ont été construites et couvertes avec des feuilles de palmier, comme les cabanes des Coyapós (1), elles sont beaucoup plus grandes et plus élevées que ces dernières.

Vista et 5 du Paranahyba à Estiva (*Mem. Viag.*, 113) ; enfin que Joaquim da Costa Gavião (in MATTOS, *Itinerario*) en compte 6 d'Estiva à Furnas.

(1) Voyez le chapitre intitulé, *Les Indiens Coyapós*.

A l'exception d'un ou deux individus, je ne vis point dans l'*aldea* du Rio das Pedras d'Indiens de race pure. A peu près tous doivent leur origine à un mélange de la race américaine avec celle des nègres (1). Leur peau, beaucoup plus foncée que celle des Indiens, est d'un bistre presque noir; ils ont les épaules et la poitrine larges, le cou gros, fort court et le plus souvent augmenté d'un énorme goître; leurs jambes ne sont point fluettes comme celles des Indiens; leur tête est très-grosse et anguleuse; leur nez est démesurément élargi; leurs yeux sont allongés, mais moins divergents que ceux des Indiens de race pure; leurs lèvres ne sont pas aussi grosses que celles des nègres; ils ont de la barbe; leurs cheveux, qu'ils laissent croître, sont très-touffus, fort durs et cependant crépus. Tels sont les traits généraux de ces métis; mais on observe parmi eux des différences individuelles fort remarquables : ainsi je vis deux ou trois enfants qui, quoique presque noirs, avaient les cheveux entièrement lisses. Quoi qu'il en soit,

(1) Ces métis étaient autrefois désignés par le nom de *caribocas* (MARCGRAFF, *Hist. nat. Bras.*, 268). Je n'ai entendu prononcer ce mot nulle part; cependant il paraîtrait qu'il ne s'est pas entièrement perdu, car Cazal dit que, des blancs et des nègres mêlés avec les Parexis, sont issus les *mamalucos* et les *curibocas* qui forment le noyau de la population de Cuyabá. Marcgraff applique aussi le nom de *cabóclos* au même mélange, et tout récemment George Gardner, voyageur très-distingué, l'a pris dans le même sens (*Travels*, 22); mais je dois dire que les mots *caboclos* et *cabocos* m'ont toujours paru pris dans un mauvais sens pour désigner tout individu qui appartient à la race indienne; ainsi on appelait mon Botocudo un *caboco*, et il était bien certainement de race américaine sans aucun mélange. Ce sont, sans doute, les *caribócas* que M. le comte de Suzanet indique sous le nom de mulâtres indiens (*Souvenirs*, 226); mais ces mots me semblent impliquer contradiction : des mulâtres indiens ne seraient pas des mulâtres.

il est incontestable que les habitants de l'*aldea* se rapprochent moins des nègres que des Américains indigènes, et c'est comme Indiens qu'ils sont considérés dans tout le pays. Il est aisé de juger, d'après le portrait fidèle que je viens de tracer, que ces hommes ont une extrême laideur, et leurs femmes ne sont pas plus jolies qu'eux; cependant ils ont tous un air de douceur qui fait bientôt oublier ce que leur physionomie offre d'abord de repoussant. Je causai avec plusieurs d'entre eux et leur trouvai plus de sens et de raison que n'en montrent communément les Indiens de race pure, qui ne sont que des enfants spirituels. Je fus surtout très-content du capitaine de l'*aldea* (1); il resta longtemps avec moi, et répondit à toutes mes questions avec beaucoup de politesse et de complaisance.

D'après les renseignements qui m'ont été donnés par lui et par d'autres Indiens, voici quelle a été l'origine de l'*aldea* du Rio das Pedras : A l'époque où les Paulistes formèrent, dans la province de Goyaz, leurs premiers établissements, les Coyapós, exaspérés sans doute par la cruauté de quelques-uns d'entre eux, se mirent, comme je l'ai déjà dit, à infester la route de S. Paul à Villa Boa et jetèrent l'épouvante dans les caravanes. ANTONIO PIRES, qui avait réduit plusieurs nations indiennes dans le pays de Cuyabá et qui était connu par son intrépidité, fut invité à donner des secours à la colonie naissante. Déjà avancé en âge, il ne put se mettre lui-même à la tête de l'expédition; mais, à sa place, il envoya son fils, le colonel ANTONIO PIRES DE

(1) Je ne me suis malheureusement pas informé du nom de ce digne Indien; mais il paraît évident qu'il était déjà à la tête de l'*aldea* lorsqu'y passa d'Eschwege en 1816, et, par conséquent, il devait s'appeler LEOPOLDO.

CAMPOS, avec une troupe d'Indiens de plusieurs nations différentes, principalement des Bororós et des Parexís (1). Les Coyapós furent vaincus et traités avec une affreuse barbarie (2); la route devint parfaitement libre, et, pour la garantir plus sûrement de nouvelles attaques, on donna à Antonio Pires, pour lui et pour sa troupe, le territoire qui s'étend du Rio Paranahyba au Rio Grande, avec la largeur de 1 lieue 1/2 portugaise de chaque côté de la route. Ce fut le local où est aujourd'hui l'Aldea do Rio das Pedras que Pires choisit pour s'y fixer. Le village fut construit, vers 1741, aux dépens du trésor royal (*fazenda real*), et Pires y eut une maison. Avant cette époque, les Jésuites avaient déjà formé un *aldea*, composé d'Indiens de la côte, à l'endroit appelé S. Anna; ils voulurent s'immiscer dans le gouvernement de l'*aldea* d'Antonio Pires; celui-ci s'opposa à leurs entreprises, mais, pour les satisfaire, il leur soumit quelques Indiens du nord de Goyaz, qui furent réunis à l'*aldea* de S. Anna. Cependant, après avoir jeté les fondements de sa petite colonie, Pires retourna à Cuyabá et en ramena avec lui les femmes et les enfants de ses Indiens. Il paraît qu'il possédait beaucoup de nègres, et dans ce temps-là les Brésiliens n'étaient point en usage de marier leurs esclaves. Ceux d'Antonio Pires durent naturellement

(1) On a aussi écrit *Paresis*, *Parisis*, *Parecis* et *Paricys*; je conforme mon orthographe à la prononciation usitée dans le pays (en français, Parechis). Il paraît que les Parexis formaient une des plus belles nations du pays de Cuyabá, mais qu'aujourd'hui ils sont à peu près détruits, si même ils ne le sont entièrement. Les Bororós, divisés en plusieurs tribus, étaient plus puissants que les autres Indiens et en même temps plus faciles à civiliser (CAZ., *Cor.*, I, 302; — PIZ., *Mem.*, IX, 104).

(2) POHL, *Reise*, I, 349.

rechercher les seules femmes avec lesquelles ils pussent avoir quelques rapports, et la population actuelle de l'*aldea* prouve suffisamment qu'ils ne furent pas mal reçus (1). Le mélange, une fois commencé, dut se continuer avec plus de facilité encore entre des nègres créoles et des filles d'Africains et d'Indiennes; et des mariages remplacèrent les premières unions qui n'avaient été que passagères. Aujourd'hui même (1819), il n'est pas très-rare de voir des créoles libres ou des mulâtres venir chercher des femmes dans l'*aldea*, où le mariage les fait jouir, comme sur la côte (2), des priviléges des Indiens que je ferai bientôt connaître. Avant la réunion des justices d'Araxá et de Desemboque à la province de Minas, l'Aldea das Pedras faisait, comme on sait, partie de la province de Goyaz; ses habitants furent souvent appelés par les généraux de cette province pour aller combattre des nations qui n'étaient point encore soumises, et l'on n'eut jamais qu'à se louer de leur valeur et de leur fidélité (3). Cependant le gouvernement de Goyaz reconnut

(1) Les Indiennes, en général, ont un goût très-vif pour les nègres. J'ai déjà signalé ce fait ailleurs (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 49).

(2) Voyez le vol. II du *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil.*

(3) Ce récit et ce que je dirai plus tard de l'origine des *aldeas* voisins de celui du Rio das Pedras n'est pas parfaitement conforme aux indications succinctes données par Cazal, Pizarro et Pohl; mais il était difficile à ces écrivains de savoir exactement la vérité, tandis que les Indiens qui m'ont communiqué les renseignements consignés ici les tenaient des enfants mêmes des plus anciens habitants : d'ailleurs Pohl n'est pas entièrement d'accord avec Cazal et Pizarro, et ce dernier ne l'est pas non plus avec lui-même, car tantôt il place le premier établissement des Bororós à une demi-lieue du Rio das Velhas, et tantôt, ce qui est bien certainement une erreur, sur les bords du Rio Grande

mal leurs services; ils furent confiés à des directeurs méchants et oppresseurs, et comme aucun prêtre ne voulait, à ce qu'il paraît, passer sa vie au milieu d'eux, ces pauvres néophytes, dit l'abbé Pizarro, qui avaient embrassé la religion catholique sans la connaître, n'eurent d'autre pasteur qu'un homme qu'on avait contraint de prendre cette charge et qui, loin de pouvoir les édifier, aurait été capable de corrompre mille fois, par ses mauvais exemples, les hommes les plus vertueux (1). Ce n'est pas tout encore : en 1809 (2), on eut la barbare idée de transporter une grande partie de la population du Rio das Pedras, à plusieurs centaines de lieues, sous un climat brûlant, dans le lieu appelé *Nova Beira*, où l'on voulait établir un poste militaire (*presidio*). Les infortunés que l'on avait ainsi enlevés à leurs familles et à leur patrie périrent tous misérablement, et, lors de mon voyage, il ne restait plus dans l'*aldea*

(voyez CAZ., *Corog.*, I, 354. — PIZ., *Mem.*, IX, 104, 222. — POHL, *Reise*, I, 141).

(1) *Mem. hist.*, IX, 104. — ESCHWEGE, *Bras.*, I, 82.

(2) Je ne puis m'empêcher de considérer comme tout à fait erronée l'indication de 1796, donnée par Eschwege. Quant à celle de 1811, qu'on trouve dans Cazal et dans Pizarro, elle est probablement plus exacte que le chiffre de 1809, indiqué plus haut et admis par les Indiens, qui, sachant mal compter, pouvaient se tromper plus aisément sur les dates que sur les faits. Leur transmigration se rattache évidemment aux plans de navigation dont s'occupèrent également Fernando Delgado et son prédécesseur, le comte de Palma (Francisco de Assiz Mascarenhas); mais le premier entra dans son gouvernement en novembre 1809, et il n'est pas très-vraisemblable que, sur le point de se retirer de Goyaz, il ait donné l'ordre d'éloigner les Indiens de leur pays, ni que Fernando Delgado ait commandé cette mesure à l'instant même de son arrivée. Ces deux gouverneurs furent des hommes de bien; mais ils ne pouvaient connaître l'immense contrée qu'ils avaient à gouverner; personne n'aurait su les guider, et ils durent nécessairement commettre des erreurs.

que dix-huit ménages. Un événement aussi triste avait dû naturellement inspirer de la défiance aux Bororós : lorsque, en 1816, d'Eschewege fut envoyé dans le pays pour fixer les limites de Goyaz et de Minas Geraes, les pauvres Indiens s'imaginèrent qu'on allait les réduire en esclavage ; mais le colonel allemand, les ayant rassurés, leur donna une petite fête qui se passa joyeusement, et, lorsqu'il partit, tous les habitants du village lui témoignèrent leur reconnaissance de la manière la plus touchante (1).

L'*aldea* du Rio das Pedras passa, avec les justices de Desemboque et d'Araxá, sous l'administration de la province de Minas Geraes, et voici à quel régime il était soumis à l'époque de mon voyage.

Les Indiens métis avaient à leur tête un capitaine et des officiers subalternes choisis parmi eux, et ceux-ci étaient subordonnés au commandant du Rio das Velhas, directeur général des différents *aldeas* situés entre cette rivière et le Paranahyba. Tous les habitants du village étaient exempts de la dîme ; mais, en cas de besoin, ils devaient servir d'auxiliaires au détachement militaire du Rio das Velhas. Jusqu'en 1819, leur service s'était borné à passer le bac d'un bord du Paranahyba à l'autre bord. Chacun était appelé à son tour par le capitaine de l'*aldea* et faisait un mois de service. La rétribution n'était que de 1,500 reis (9 fr. 37 c.) pour le mois tout entier ; mais elle était payée avec exactitude.

Les terres des Indiens étaient inaliénables comme celles des indigènes du littoral (2) ; cependant les Portugais-Bré-

(1) *Brasilien die neue Welt*, I, 85.

(2) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, II.

siliens pouvaient s'y établir à titre d'*agregados*, avec le consentement des véritables propriétaires ratifié par les supérieurs, et non-seulement il ne leur était pas permis de vendre le fonds, mais encore, lorsqu'ils venaient à se retirer, ils étaient obligés d'abandonner leurs constructions (*bemfeitoria*) comme un dédommagement pour le tort que, dans le système d'agriculture brésilien, ils avaient fait aux terres par la culture. Jusqu'en 1819, le nombre des *agregados* portugais était resté très-petit, parce qu'on trouvait dans le voisinage de l'*aldea* des terres aussi bonnes que celles qui en dépendaient et à des conditions beaucoup plus avantageuses.

Tous les Indiens métis du Rio das Pedras étaient agriculteurs. Chacun d'eux faisait sa plantation séparément; mais le capitaine était tenu de châtier les paresseux, et, de temps en temps, le directeur, commandant du Rio das Velhas, envoyait un militaire pour visiter les plantations. Comme l'*aldea* était situé sur le bord de la route, les habitants trouvaient un débit assez facile de leurs denrées, et, ce qui prouve qu'ils cultivaient et qu'ils vendaient, c'est que, en général, ils étaient bien vêtus.

Il n'y avait point parmi eux de gens de métier; on ne voyait non plus dans l'*aldea* ni *venda* ni boutique. Les habitants achetaient des conducteurs de caravanes (*tropeiros*) les objets dont ils avaient besoin, ou bien ils faisaient des échanges avec les propriétaires du voisinage en fournissant du fil de coton filé par leurs femmes et des peaux de cerfs.

Les Indiens du Rio das Pedras dépendaient de la paroisse de *Santa Anna*, où, comme je le dirai bientôt, était aussi un *aldea*. On a vu que, dans l'origine, on avait donné à

ces pauvres gens un prêtre scandaleux pour les diriger; à l'époque de mon voyage, ils n'avaient plus de pasteur. La province de Goyaz était si pauvre, que, en lui ôtant l'administration du pays, on avait cru devoir lui en laisser les revenus; des difficultés s'étaient élevées entre cette province et celle de Minas pour le payement du curé de Santa Anna : celui-ci s'était retiré, et, depuis deux ans, les Indiens des aldées étaient entièrement privés de secours spirituels et de tonte espèce d'instruction. Personne, dans l'*aldea* du Rio das Pedras, ne savait lire, et il me parut que l'on n'y comptait pas l'argent avec une grande facilité.

Les Indiens métis du Rio das Pedras n'avaient conservé aucune des coutumes de leurs ancêtres et vivaient absolument comme les Brésiliens; cependant, lorsqu'ils conversaient entre eux, ils cessaient de parler portugais, et, ce qui est assez remarquable, l'idiome dont ils se servaient était, sauf quelques légères différences, la *lingoa geral* des Indiens de la côte. Il n'est pas vraisemblable que cette langue fût celle des Bororós et des Parexís, et le capitaine de l'*aldea* me dit qu'effectivement ceux-ci en avaient une autre; mais les anciens Paulistes parlaient tous la *lingoa geral;* ils savaient prier dans cette langue, et les Indiens d'Antonio Pires avaient dû nécessairement l'apprendre avec lui et avec ses esclaves.

Je vais donner ici un court vocabulaire de l'idiome parlé dans l'Aldea do Rio das Pedras et les deux *aldeas* voisins, ceux da Estiva et de Boa Vista, en mettant en regard les mots de cet idiome avec ceux de la *lingoa geral* telle qu'on la trouve dans le dictionnaire des Jésuites, et, de plus, ceux du dialecte de cette dernière en usage chez les In-

diens de la sous-race tupi, habitants de l'Aldea de S. Pedro, dans la province de Rio de Janeiro (1).

FRANÇAIS.	DIALECTE de l'Aldea do Rio das Pedras.	DICTIONNAIRE des Jésuites.	DIALECTE de S. Pedro.
Dieu.	Nhandinhara.	Tupana.	Tupan.
Soleil.	Araçu.		
Lune.	Jaçu.	Jacy.	Jacy.
Étoiles.	Jaçutata.	Jacitata.	Jacitata.
Terre.	Hubu.		
Homme.	Apûha.	Apyaba.	Apuava.
Femme.	Cunhã.	Cunhã.	Cunhã.
Enfant à la mamelle.	Pitangeté.	Mytanga.	Pytanga.
Garçon.	Curumim.		
Fille.	Cunhatemhi.		
Fille âgée.	Cunhabuçu.		
Tête.	Nhacanga.	Acanga.	Nhacanga.
Cheveux.	Java.	Ab'a.	Java.
Yeux.	Teça.	Ceça.	Ceça.
Nez.	Inchim.	Tîm.	Itchi.
Bouche.	Juru.	Juru.	Juru.
Dents.	Hanha.		
Oreilles.	Namby.	Namby.	Namby.
Cou.	Jaura.	Ajuru.	Jajiura.
Poitrine.	Putchia.		
Ventre.	Chuhé.		
Cuisse.	Juna.		

(1) Voyez mon *Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, II, 8, 293.

Jambes.	Itaman.	Cetyma.	Cetuma.
Pied.	Ipuranga.	Py.	Iporongava.
Bras.	Jua.	Jyba.	Juva.
Mains.	Ipo.	Po.	Ipo.
Morceau de bois.	Uira.		
Feuille.	Urarova.		
Fruit.	Ua.		
Cheval.	Cavarú.	Cabarú.	Cavarú.
Mulet.	Cavarú tupichi.		
Tapir.	Tapiraté.		
Cerf.	Çuaçu.		
Petit oiseau.	Ura minim.		
Chique.	Tunga.	Tumbyra.	Tunga.
Rivière.	Uaçu.		
Eau.	Ug.	Y'g.	Y'g.
Viande.	Çoó.		
Poisson.	Pyrá.	Pyrá.	Pyrã.
Bon.	Catú.	Catú.	
Mauvais.	Iahé.		
Joli.	Puranheté.		
Laid.	Yeyayeté.		
Rouge.	Pyrangaçu.	Pyranga.	Pyran.
Blanc.	Manotchi.	Morotinga.	Morotchim.
Noir.	Ondigua.	Uma.	Sun.
Petit.	Merim chiqueté.	Merim.	Merim.
Grand.	Truceté.	Turuçu.	Tupichava.

Pour l'orthographe des mots qui précèdent, j'ai suivi celle qui a été adoptée par les Jésuites ou, si l'on veut,

celle de la langue portugaise, en me conformant aux principes énoncés à la suite du vocabulaire de l'idiome des Coyapós (1). J'ajouterai que, dans les mots *Jaçu* et *Jaçutata*, la prononciation du *ç* se rapproche du *th* anglais; que l'*h* est généralement aspirée; que l'*r* participe du son de l'*l*; que la prononciation du *ch* allemand se retrouve dans *chuhé*, et celle du *g* allemand dans *ug*; que le mot *hubu* se prononce très-sourdement; que le son des mots *chuhé* et *iuha* est également sourd, et qu'ils sont fort difficiles à représenter par des lettres; enfin que l'on glisse légèrement sur le *b* dans *nambi* et sur l'*a* dans *ondiqua*. Je n'ai pas besoin de dire que la langue des *aldeas* est très-gutturale et se parle la bouche presque fermée : ce mode de prononciation est, comme on l'a vu ailleurs, un des caractères de la race américaine.

La plupart des mots qui précèdent sont tels ou à peu près tels qu'on les lit dans le dictionnaire de la *lingoa geral* fait par les Jésuites (2), et dans mon vocabulaire du dialecte de S. Pedro dos Indios. Ce vocabulaire ne contient malheureusement que quelques mots, et le dictionnaire de la *lingoa geral* est lui-même assez abrégé; cependant on peut conjecturer que *nhandinhara*, *chué*, *uira*, *urarova*, *iahé* et *ondigua*, qui ne se trouvent ni dans l'un ni dans l'autre, font partie de la langue des Bororós ou de celle des Parexís; le capitaine de l'aldea du Rio das Pedras me l'assura, en particulier, du mot *nhandinhara*, Dieu, si différent du mot *tupan* des Guaranis et des Indiens

(1) Voyez le chapitre XXI intitulé, *Les Indiens Coyapos*.

(2) *Dictionario portuguez e brasiliano*.

de la côte, qui appartiennent également à la sous-race tupi (1), les *Indios mansos* de Vasconcellos.

Je crois avoir fait remarquer ailleurs combien il est extraordinaire que la langue *tupi* (*lingoa geral*) où ses différents dialectes fussent parlés dans une immense étendue de côte, puis qu'avec des modifications cette langue s'étendît, sous le nom de *guarani*, dans les missions de l'Uruguay, et enfin jusqu'au fond du haut Paraguay (2). Si l'on ne savait de quelle manière elle s'est introduite dans les *aldeas* du Rio das Velhas, on serait étonné de la retrouver jetée, pour ainsi dire, comme une espèce d'oasis à une très-grande distance, soit du littoral, soit du pays des Missions ; et ce qui, au premier abord, peut surprendre aussi, c'est qu'il y ait bien plus de différence entre le dialecte des *aldeas* et la langue du dictionnaire des Jésuites qu'entre ce même dialecte et celui que l'on parle à une énorme distance du Rio das Velhas, dans l'Aldea de S. Pedro dos Indios. Mais il faut se rappeler que le dictionnaire de la *lingoa geral* a été composé dans le

(1) Il ne faut pas oublier que le nom de *tupi* n'était réellement celui d'aucune nation, mais un sobriquet injurieux par lequel les Indiens sauvages, Tapuyas, désignaient ceux de la côte (*Voyage dans le district des Diamants et sur le littoral du Brésil*, II, 292). Par le mot *tupi*, les Tapuyas prétendaient sans doute ridiculiser les adorateurs de *tupan*, c'est-à-dire, selon Vasconcellos, de l'*Excellence terrifiante*.

(2) Hervas dit qu'il n'y a pas plus de différence entre le tupi et le guarani qu'entre le portugais et le castillan. Depuis le temps où il vivait, les deux dialectes indiens auront peut-être éprouvé de grands changements; mais, à l'aide du portugais, on peut, sans aucune peine, converser avec les Espagnols, comme j'en ai fait moi-même l'épreuve pendant plusieurs mois; et les deux Guaranis que j'avais emmenés avec moi des missions de l'Uruguay à Rio de Janeiro ne pouvaient pas comprendre un seul mot du tupi.

XVI[e] siècle, et, si le temps modifie les langues que d'immortels écrits sembleraient avoir fixées sans retour, à plus forte raison doit-il s'opérer de grands changements dans les idiomes qui ne sont que parlés (1). Ceux qui s'introduisirent peu à peu dans la *lingoa geral* de la côte étaient nécessairement colportés par les Paulistes et surtout par les Jésuites partout où elle se parlait, et de là cette ressemblance beaucoup plus grande que j'ai fait remarquer entre le dialecte du Rio das Velhas et celui de S. Pedro dos Indios qu'entre ces derniers et la langue du dictionnaire, en arrière de deux siècles.

Après avoir quitté le Rio das Pedras, je fis 2 lieues portugaises et m'arrêtai à un autre *aldea*, celui qu'on nomme *Aldea da Estiva*. Ce dernier se compose seulement d'un *rancho*, ouvert de tous les côtés, destiné aux voyageurs, et d'une quinzaine de maisons construites sans ordre autour d'une place allongée. Depuis longtemps, je n'avais rien vu d'aussi joli que la position de ce hameau. Le terrain sur lequel il a été bâti s'étend, par une pente insensible, au-dessus d'une petite rivière appelée également *Rio da Estiva*, et sur les deux bords de cette dernière est un pâturage humide qui, après en avoir dessiné toutes les sinuosités, se perd avec elle dans le lointain. La sécheresse excessive qu'il faisait depuis plusieurs mois avait permis de mettre le feu à ce pâturage; déjà il s'était couvert d'une herbe nouvelle, et il présentait un large ruban ondulé du vert le plus tendre, contrastant à la fois avec les teintes grisâtres des *campos* voisins et le vert foncé d'une lisière étroite d'arbres et d'arbrisseaux qui bordent la rivière.

(1) Voyez le chapitre XXII de cet ouvrage intitulé, *L'or et les diamants du Rio Claro*.

L'Aldea da Estiva doit son origine à celui das Pedras. On avait détaché une partie des habitants de ce dernier village pour en former un autre au lieu appelé *Pisarrão* et procurer aux voyageurs une halte de plus. Les nouveaux colons ne furent pas contents de leurs terres; l'Aldea de Pisarrão, quoique situé sur le bord de la route, à une journée ou 4 *legoas* du Rio das Pedras, fut bientôt abandonné; une partie de ses habitants se retira à Estiva, où l'on compte aujourd'hui (1819) onze ménages, et l'autre à l'endroit appelé *Boa Vista*, dont je parlerai bientôt.

Le capitaine de l'Aldea da Estiva m'avait reçu dans sa maison; vers le soir, les habitants du village s'y rassemblèrent en revenant de leurs plantations, et je pus les observer à mon aise. Comme ceux de l'Aldea das Pedras, tous sont des métis issus de nègres et d'Indiennes; ils n'ont pas une plus jolie figure que leurs voisins; mais j'avais rarement vu des hommes plus grands et qui annonçassent plus de vigueur. Je leur trouvai la même douceur, la même politesse, le même jugement qu'aux métis du Rio das Pedras. Ils vivent de la même manière, parlent aussi la *lingoa geral*, cultivent également la terre et montrent assez, par leurs vêtements, qu'ils ne sont nullement dans l'indigence. Pendant que j'étais au milieu d'eux, arriva un cultivateur du voisinage avec quelques mulets chargés de saucisses, de cochon salé, de tafia, de *rapaduras* (1), et il trouva facile-

(1) Les *rapaduras*, dont j'ai eu occasion de parler plusieurs fois, sont des espèces de tablettes carrées et épaisses de sucre cuit avec son sirop (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I). Ce n'est pas uniquement au Brésil qu'on fabrique des *rapaduras*; on en fait également chez les Péruviens, qui les nomment *raspaduras* (*Voyage au Pérou*, II, 206).

ment à se défaire de ses denrées, soit en les vendant, soit en les échangeant contre du fil de coton ou des peaux de cerfs.

Sur le soir, j'allai herboriser sur les bords du Rio da Estiva. Pendant toute la journée, j'avais été fort tourmenté par les *borrachudos;* mais, auprès des eaux et dans les marais, ils devinrent tout à fait insupportables. Quand je rentrai à la maison, j'avais les mains enflées, et, quoique je ne fusse pas resté plus d'une demi-heure dehors, j'étais tellement fatigué des mouvements que j'avais faits pour me débarrasser de tant d'ennemis, j'avais les nerfs tellement irrités par leurs piqûres cuisantes, que je pouvais à peine respirer; j'étais comme un homme ivre.

Entre Estiva et l'Aldea de Boa Vista, dans un espace de 4 *legoas*, je traversai un pays plat ou ondulé, et toujours des *campos* brûlés par l'ardeur du soleil.

A 2 *legoas* d'Estiva, je passai par l'*Aldea de Pisarrão* (1): il se composait de quelques maisons, d'une petite chapelle et d'un *rancho* bâti dans un fond, sur le bord d'un ruisseau qui porte le même nom que l'*aldea;* mais tout était désert. Lorsque les habitants, sortis du Rio das Pedras, se retirèrent, comme je l'ai dit, les uns à Estiva, les autres à Boa Vista, quelques-uns restèrent, à la vérité, dans le pays; mais ceux-là même renoncèrent à leur *aldea* et allèrent s'établir dans le voisinage.

Après être sortis de Pisarrão, nous entrâmes dans une grande plaine sablonneuse dont la végétation se compose uniquement d'une herbe peu élevée. Au delà de cette plaine,

(1) Eschwege a écrit à tort *Bizarrao* : il ne faut pas non plus *Estive* (*Bras.*, I, 86). — En adoptant *Pisarrão*, je me conforme à la prononciation usitée; peut-être vaudrait-il mieux *Pissarrão*.

le terrain devient plus rouge, par conséquent meilleur, et les arbres rabougris reparurent dans les *campos*.

Le lieu où je fis halte est encore une petite aldée, celle de *Boa Vista* (belle vue) (1) qui, comme je l'ai déjà dit, doit son origine à une partie des métis que l'on avait tirés du Rio das Pedras, pour peupler le Pisarrão. Situé à 4 *legoas* d'Estiva, le village de Boa Vista se compose de huit ou dix chaumières bâties dans un fond, au bord d'un ruisseau très-rapide. On n'y comptait, en 1819, que huit ménages; mais j'y vis un très-grand nombre de jeunes gens et d'enfants. Je ne dois pas oublier de dire que les femmes du Rio das Pedras ne sont pas moins fécondes que celles de Boa Vista, et, comme les jeunes gens se marient aussitôt qu'ils sont en âge, il est à croire que le vide laissé dans la population des aldées par la transmigration du Nova Beira aura bientôt été comblé.

Les Indiens métis de Boa Vista ne sont pas d'aussi beaux hommes que ceux de l'Aldea da Estiva, et me parurent moins civilisés. Aussitôt que l'on eut déchargé mes malles, le *rancho* du village, sous lequel je m'étais établi, se remplit de femmes qui mendiaient très-effrontément des colliers et des bracelets, tandis que, au contraire, celles d'Estiva et du Rio das Pedras restent dans leurs maisons, comme les Portugaises-Brésiliennes. La cause de la différence qui existe dans les formes extérieures des habitants de ces aldées échappa à mes moyens d'observation; quant aux différences que je remarquai entre les mœurs des uns et des autres, elles tenaient très-probablement à ce que

(1) Le nom de *Boa Vista* se retrouve, au Brésil, en cent endroits différents.

Boa Vista n'avait pas l'avantage d'être dirigé par un homme de beaucoup de sens, comme chacun des deux autres villages.

Les Indiens de Boa Vista m'offrirent toutes les denrées du pays, ce qui prouve qu'ils ne négligent point la culture de leurs terres. Ils doivent trouver assez facilement le débit de leurs récoltes, car, chez eux, comme à Estiva et au Rio das Pedras, il existe un *rancho* pour les voyageurs, et la route traverse également leur village.

J'étais arrivé à Boa Vista un jour de fête. Un des habitants venait d'achever de couper les bois qui, après avoir été brûlés, devaient faire place à ses plantations. Chaque cultivateur, à son tour, invite ses voisins à l'aider dans ce genre de travail, et ensuite il les convie à un repas dans lequel on boit beaucoup de tafia et qui se termine par des *batuques*. Les Indiens de Boa Vista dansèrent toute la nuit, en s'accompagnant de battements de mains et de chants qui les réjouissaient sans doute, mais qui pouvaient paraître à des oreilles européennes plutôt dignes d'un enterrement que d'une réjouissance. « Les habitants primitifs de l'Amérique, dit Eschwege (1), en parlant des Indiens d'Estiva, saisissent toutes les occasions de se divertir, tandis que les nouveaux venus, Européens, s'abandonnent à la tristesse, oppriment ces pauvres gens de toutes les manières et leur envient le peu de joie qu'il leur est permis de goûter. » Amollis, énervés par la chaleur des contrées tropicales, les hommes de race caucasique tombent dans la nonchalance et perdent leur gaîté. Quant à l'oppression dont ils se rendent trop souvent coupables envers les In-

(1) *Bras.*, I, 86.

diens, c'est la force substituée au droit; c'est ce que nous offre partout et dans tous les temps l'histoire de notre espèce; on profite de la faiblesse de l'infirme et du vieillard, et, si la loi n'avait entouré de protection la fortune de l'orphelin, il ne tarderait pas à être dépouillé.

Ces réflexions, au reste, ne sont point applicables aux Indiens des trois aldées du Rio das Velhas (1819). Il est à regretter sans doute que, sous le rapport religieux et moral, ils fussent, pour ainsi dire, abandonnés à eux-mêmes, comme le sont plus ou moins tous les indigènes du Brésil; mais, d'ailleurs, je n'ai point vu d'hommes de cette race qui fussent plus heureux qu'ils ne l'étaient alors. C'était à peine si quelques Portugais étaient venus s'établir parmi eux; personne ne les vexait, personne ne troublait leur repos; ils ne payaient pas même la dîme. Ils avaient peu de besoins, point de tentations. Leurs terres étaient excellentes, et un léger travail suffisait pour assurer leur subsistance; avec le coton qu'ils avaient recueilli, ils fabriquaient dans leurs maisons la toile dont ils se couvraient; eux-mêmes faisaient aussi leur poterie; le sel et le fer étaient les seuls objets qu'ils étaient forcés d'acheter, et, pour se les procurer, ils retiraient de la vente de leurs denrées plus d'argent qu'il ne leur était nécessaire d'en posséder. Ils vivaient dans une paix profonde et étaient unis entre eux, comme le sont généralement les Indiens; connaissant les avantages les plus réels de la civilisation, ils en ignoraient les maux; ils étaient étrangers au luxe, à la cupidité, à l'ambition, et à cette prévoyance qui poursuit les hommes de notre race et empoisonne le présent pour un avenir incertain. Hélas! tant de bonheur, comme on le verra, devait probablement avoir bientôt un terme.

Ce que je viens de raconter des divers métis voisins du Rio das Velhas prouve que, si j'ai engagé, il y a déjà longtemps, l'administration brésilienne à encourager de tout son pouvoir les alliances légitimes des Indiennes avec des Africains, je ne me suis point permis de le faire sans de valables motifs. J'ai pu dire, on le voit, que par ces mariages on obtiendrait une race mixte qui, moins défectueuse que la race américaine proprement dite, serait plus capable que cette dernière de résister à la supériorité des blancs, qui serait moins en désaccord avec notre état de civilisation, et s'amalgamerait peu à peu avec la population actuelle. Par ce moyen seul, je le répète, on empêchera que les faibles restes des nations indiennes ne soient entièrement perdus pour le pays dont elles étaient jadis maîtresses et qui a un si grand besoin d'hommes (1).

L'exemple des métis du Paranahyba achèverait de montrer, si cela était nécessaire, que, chez les hommes comme chez les animaux, les races, en se croisant, se perfectionnent. Il s'en faut que le métis l'emporte constamment sur les deux races dont il est issu; mais il est toujours supérieur à l'une d'elles, et il paraîtrait qu'il l'est à toutes les deux quand elles sont également d'un ordre inférieur. Si les mulâtres ont toute l'inconsistance de la race africaine, ils se distinguent d'elle, hommes et femmes, par de plus belles formes, et surtout par une finesse d'esprit et une facilité à apprendre qui sont à peine l'apanage des blancs. Les Mamalucos (2), bien inférieurs en intelligence aux

(1) *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et de Minas Geraes*, II, 61, 221.

(2) Voyez ce que j'ai dit des Mamalucos dans mon *Voyage sur le littoral du Brésil*, II, 16. — Voyez aussi FERDINAND DENIS, *Brésil*, 45, et

hommes de race caucasique, l'emportent sur les Indiens par les qualités extérieures : souvent les femmes sont charmantes, les hommes sont bien faits, et l'histoire du Brésil atteste assez la force de ces derniers, leur intrépidité, leur audace et la supériorité qu'ils eurent toujours sur leurs ancêtres maternels. Descendants de nègres et d'Indiennes, les Curibocas, comme on vient de le voir, s'élèvent au-dessus des deux races dont ils sont issus, par leur consistance, leur bon sens et leur aptitude à une civilisation plus grande que celle dont leurs parents sont susceptibles.

Si l'on pouvait étudier d'une manière comparative les mulâtres nés des négresses si intelligentes et si belles de la Côte d'or, et ceux qui descendent des femmes stupides du Congo ou de Benguela, il est vraisemblable qu'on trouverait quelques différences; mais on ne saurait les découvrir au premier coup d'œil. Il n'en est pas de même des Curibocas : non-seulement j'observai parmi eux des différences individuelles très-remarquables, mais les cheveux, toujours crépus chez les mulâtres, sont quelquefois lisses chez des Curibocas, aussi noirs que leurs frères. M. A. d'Orbigny a aussi observé (1) que le mélange des deux races ne produit pas toujours des changements également sensibles. Les cheveux des enfants des nègres et des femmes guaranis sont, suivant le même auteur, tantôt crépus, tantôt presque plats; et tandis que, chez les mêmes métis, le nez

toutes les histoires du Brésil. — Je n'ai pas besoin d'ajouter que les descendants des nègres et des Indiennes ne s'appellent point *cabres*, comme l'a cru un voyageur français (Suz., *Souv.*, 224). Les *cabras*, et non *cabres*, sont les enfants des négresses et des mulâtres ou des mulâtresses et des nègres.

(1) *L'homme américain*, I, 143.

offre à peine un léger aplatissement, celui des habitants du Paranahyba est, comme on l'a vu, démesurément large; les uns et les autres sont plus Indiens que nègres; mais le mélange a embelli les Guaranis et il a enlaidi les Bororós.

Notons ces faits singuliers; mais attendons, pour chercher à les expliquer, que nous en ayons encore d'autres du même ordre. Si l'anthropologie est encore si obscure, c'est peut-être parce qu'on a beaucoup trop raisonné sur cette science et trop peu observé.

CHAPITRE XXVIII.

LA CASCADE DE FURNAS. — LE RIO DAS VELHAS ET L'ALDEA DE SANTA ANNA. — LE VILLAGE DE FARINHA PODRE. — PASSAGE DU RIO GRANDE.

Fazenda das Furnas; **la cascade qui l'avoisine.—Insectes malfaisants.—Poussière rouge.—Le *Rio das Velhas*.—Le détachement cantonné sur le bord de cette rivière.— Droits de douane.— Ordre donné au commandant du détachement de quitter le pays; conséquences de cet ordre.—Un petit tyran.— *Aldea de Santa Anna;* sa position; ses maisons; son histoire. — Portrait des vieilles Indiennes. — Apathie des Indiens. — Dona Maria Rosa. Difficulté qu'a l'auteur pour obtenir quelques mots de la langue des Chicriabás. Vocabulaire de cette langue. Elle est éminemment systématique. Un certain mode de prononciation caractérise la race américaine. — Description d'un paysage. — Passage du Rio das Velhas. — Pays situé au delà de cette rivière. — *Sitio da Rocinha*. — Changements de domicile. — Idées religieuses de Marcellino. — Halte en plein air sur le bord de l'*Uberava Verdadeira*. Un vieillard. — Une caravane. Goût des Brésiliens pour le commerce. — Journées extrêmement chaudes succédant à des nuits froides. — Tejuco. Inconvénient des *ranchos*. — *Lanhoso*. — Aspect du pays situé au delà de ce lieu. — Le village de *Farinha Podre*. Sa position. Ses maisons. Son église. Son histoire. Les terres de ses alentours très-favorables à la culture et aux troupeaux. Son avenir. — José Marianno malade. — L'auteur souffre beaucoup de la piqûre des chiques. — Les cultivateurs de Farinha Podre. — Pays situé au delà de ce village. — *Guarda da Posse*. Moyens curatifs.—Pays charmant situé au delà de Posse. — Le Rio Grande. Ses bords. Leur insalubrité. Comment on le passe. — L'auteur entre dans la province de S. Paul.**

De l'Aldea de Boa Vista, je me rendis à la *Fazenda das Furnas* (l'habitation des grottes), la seule depuis Casados

qui eût quelque importance (1). On y voyait un très-grand *rancho;* elle possédait un moulin à sucre, et là se fabriquait tout le tafia (*cachaça*) qui se débitait dans les environs, principalement dans les *aldeas*.

La sucrerie de Furnas est située au-dessus d'une vallée profonde où coule le ruisseau qui porte son nom (*Ribeirão das Furnas*) et qui est un des affluents du Rio das Velhas (2); elle n'est qu'à 1 lieue et demie portugaise de Boa Vista; mais je n'avais pas voulu faire une marche plus longue, pour avoir le temps de visiter une cascade dont on parlait beaucoup et qui tombe à quelques centaines de pas de l'habitation.

Je pris avec moi José Marianno, et, traversant des bois touffus, embarrassés d'épines, nous descendîmes dans le vallon. Parvenus au pied des mornes entre lesquels coule le Ribeirão das Furnas, nous fûmes obligés de marcher dans son lit, afin d'éviter l'épais fourré qui couvre ses deux rives. Il avait fallu que je me déchaussasse; mais, peu accoutumé à aller pieds nus, j'avançais sur les pierres glissantes et anguleuses du ruisseau avec d'autant plus de peine

(1) Itinéraire approximatif de la Fazenda das Furnas au Rio Grande :

De la Fazenda das Furnas au

Registro do Rio das Velhas, douane.	3 legoas.
Sitio da Rocinha, maisonnette.	1
Uberava Verdadeira, chaumière.	3
Tejuco, habitation.	5
Lanhoso, aldea presque abandonné.	3
Farinha Podre, village.	3
Guarda da Posse, poste militaire.	4
Rio Grande, rivière.	3
	25 legoas.

(2) Cazal, *Corografia*, I, 224.

que les puces pénétrantes m'avaient mis les doigts des pieds en très-mauvais état. Après une marche de quelques minutes, nous arrivâmes cependant au pied de la cascade.

Là est une espèce de salle formée, d'un côté, par des rochers à pic qui s'étendent en hémicycle, et, de l'autre, par des bois serrés et touffus. Au fond de l'hémicycle, en tirant un peu vers la gauche, le ruisseau se précipite avec rapidité d'une hauteur de 20 *braças* (44 mètres) (1), en produisant un bruit qui s'entend de très-loin. Ses eaux, dans leur chute, forment une belle nappe blanche et écumeuse, et, en outre, trois jets latéraux moins considérables ; elles sont reçues dans un bassin presque circulaire, et de là elles s'écoulent rapidement sur un lit pierreux, encaissées entre des mornes presque à pic et couverts de bois.

Le bassin circulaire où tombent les eaux de la cascade est entouré d'un gazon épais formé de mousses, de fougères et de Graminées, dont la verdure est sans cesse entretenue par la rosée fine et abondante qui s'échappe de la cascade. Des *Begonias* d'un rose tendre, une petite espèce de Lobélie à longue corolle d'un rouge orangé, un *Gesneria* aux fleurs brillantes et cramoisies fleurissent çà et là au milieu

(1) N'ayant point mesuré cette cascade, j'emprunte à Cazal et à Pizarro le chiffre que j'indique (*Cor.*, 350. — *Mem.*, IX, 224). Eschwege compte seulement 50 pieds, et, comme il se servait du pied anglais, qui était devenu une mesure brésilienne, ce serait seulement 15^{m},235. Il est fort possible que ce nombre soit trop faible ; mais, d'un autre côté, je serais tenté de croire qu'il y a quelque exagération dans celui qu'admettent Cazal et Pizarro. Au reste, les trois auteurs que je viens de citer consacrent à peine quelques lignes à la jolie cascade de Furnas, et les deux derniers, qui n'avaient pas eu occasion de la visiter, en parlent, comme on le verra bientôt, d'une manière assez peu exacte.

de ces gazons. Les arbres qui s'élèvent plus loin forment, comme je l'ai dit, un épais fourré d'une verdure qui me charma d'autant plus que partout ailleurs les végétaux ligneux étaient à demi dépouillés de leurs feuilles et que les pâturages, desséchés par l'ardeur du soleil, n'offraient plus qu'une couleur grisâtre.

Derrière la cascade, les rochers, dans le tiers de leur hauteur, à partir du sommet, sont nus, entièrement à pic et laissent apercevoir leur couleur noirâtre à travers la nappe argentée qui tombe avec fracas. Au tiers de leur hauteur, ils se creusent pour former une grotte irrégulière et peu profonde, tapissée de fougères; plus bas enfin, ils sont encore nus et noirâtres comme au sommet. La blancheur éclatante des eaux de la cascade et cette zone irrégulière de verdure qu'on découvre derrière elle, entre des rochers noirs, produisent l'effet le plus agréable et le plus pittoresque (1).

Les rochers noirs et à pic de la cascade s'étendent à sa gauche, et là, au-dessous d'eux, le terrain s'incline en formant une pente rapide. A l'endroit où celle-ci commence est une rangée d'arbrisseaux serrés les uns contre les autres, qui cachent la base des rochers, et du milieu de ces arbrisseaux s'élèvent quelques Palmiers dont la tige, aussi

(1) Cazal dit que des oiseaux de diverses espèces construisent leurs nids dans les cavités du rocher et élèvent leurs petits hardiment et à la vue de tout le monde, malgré le fracas que fait la cascade en se précipitant. Je n'en ai pas aperçu un seul, et je doute que l'abondante rosée qui tombe sans cesse dans la grotte permette à aucun animal de l'habiter. On voit, par ma description, que Pizarro s'est également trompé quand il assure que l'eau disparait immédiatement après sa chute, pour se remontrer à quelque distance.

grêle que celle des Bambous, se termine par un panache élégant de feuilles recourbées.

Nous sortîmes de l'espèce de salle où tombe la cascade, en grimpant, à droite, au milieu des arbres qui couvrent le terrain et en nous accrochant à leurs branches. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que nous parvînmes à l'endroit où le torrent se précipite.

Tant que nous étions restés au pied de la cascade, nous n'avions été tourmentés par aucun insecte; mais, à peine rentrés au *rancho*, nous fûmes entourés d'une nuée de *borrachudos*.

Pour pouvoir rester en place et écrire, il me fallait plus de courage peut-être que pour supporter une douleur vive. Pendant longtemps, nous n'avions pas eu à nous plaindre des puces pénétrantes; mais, depuis Santa Cruz, nous en étions assaillis presque partout où nous nous arrêtions : personne, dans ce pays, ne se donne la peine de balayer son *rancho*, et ces insectes, comme on sait, pullulent dans la poussière.

La route descend dans le vallon où coule le Ribeirão das Furnas, et, en partant de la *fazenda*, j'eus encore le plaisir d'admirer la cascade.

Au delà de Furnas, comme entre Boa Vista et cette sucrerie, la terre est d'un rouge foncé, et, à mesure que nous avancions, nous faisions voler des tourbillons de poussière qui salissaient tous nos vêtements. La sécheresse continuait à être excessive, et, à l'exception des *gabiróbas* (1) et de quelques autres Myrtées, toutes les plantes des *campos* étaient sans fleurs (9 septembre).

(1) Toutes les petites espèces de *Psidium* à baies arrondies portent

A 2 *legoas* de Furnas, nous passâmes par l'*Aldea de Santa Anna*. Ayant fait encore environ 1 lieue, nous entrâmes dans un bois assez épais, et, après être descendus pendant quelques minutes, nous arrivâmes au *Rio das Velhas* et au bureau de douane placé sur ses bords (*Registro do Rio das Velhas*). Cette rivière, qu'il faut bien se garder de confondre avec une autre du même nom, l'un des affluents du S. Francisco, prend sa source au versant occidental de la Serra do S. Francisco et da Paranahyba, dans le voisinage de Desemboque, et se jette dans le Paranahyba (1).

A l'endroit où y aboutit la route de Goyaz, elle peut avoir, dans les grandes eaux, la même largeur que le Loiret quelques centaines de pas au-dessus du pont d'Olivet, et on la voit serpenter et fuir entre deux coteaux couverts de bois. Lorsque j'arrivai sur ses bords, de longs bancs de rochers plats et raboteux s'élevaient au-dessus de ses eaux et en augmentaient la rapidité. Sur la rive droite était un petit bâtiment qui servait de logement aux militaires du poste (*quartel*); on voyait autour quelques maisonnettes, et plus loin, devant l'endroit où l'on s'embarque (*porto*), se trouvait un *rancho* destiné pour les caravanes. De l'autre côté de la rivière, on avait aussi construit un *rancho*, et çà et là s'élevaient quelques petites maisons, parmi lesquelles on distinguait à peine celle de l'employé civil (*fiel*).

le nom de *gabiróbas*, et l'on appelle *araças* celles dont le fruit a la forme d'une poire.

(1) Luiz d'Alincourt place sa source dans la Serra da Canastra (*Mem. Viag.*, 67), Milliet et Lopes de Moura dans les Serras da Pindahiba et da Marcella (*Dicc.*, II, 671). La Serra da Pindahiba serait, sans doute, une portion de la Serra do S. Francisco e da Paranahyba.

Lorsque j'arrivai, le commandant du détachement, qui avait le grade d'*alferes* (sous-lieutenant), était de l'autre côté de la rivière. J'allai le trouver; je lui présentai ma *portaria* et le priai de me donner la permission de faire décharger mes effets au *quartel*. Il me l'accorda de la meilleure grâce du monde, et j'eus enfin le bonheur de loger dans une maison, de passer quelques instants sans être tourmenté par les *borrachudos* et les autres insectes.

Le détachement cantonné au Rio das Velhas se composait de dix-sept soldats du régiment de Minas; mais il n'en restait guère que six à huit sur le bord de cette rivière: les autres étaient répartis entre les différents postes des *julgados* d'Araxá et de Desemboque, tels que le Paranahyba, le Rio Grande, etc. Ceux du Rio das Velhas étaient chargés de visiter les passe-ports des voyageurs, de s'assurer si les caravanes venant de Goyaz n'emportaient point avec elles de l'or ou des diamants, et, en cas de besoin, de prêter main-forte à l'employé civil (*fiel*). Ce dernier recevait le péage qui s'élévait à 75 reis (46 centimes) par personne et 160 reis (1 franc) par chéval ou mulet. C'était aussi lui qui devait toucher les droits dus sur les marchandises qui allaient de S. Paul à Goyaz; mais, pour favoriser les négociants qui sont si longtemps sans vendre, on leur permettait de laisser entre les mains du *fiel* une obligation du montant de la somme dont ils étaient redevables : ils s'acquittaient entre les mains de l'administrateur du lieu où ils avaient vendu; ils prenaient un reçu, et, quand ils repassaient par le *registro* pour retourner à S. Paul, ils présentaient ce reçu et reprenaient leur obligation. On ne faisait payer au Rio das Velhas que les marchands dans lesquels on avait peu de confiance.

Avant la réunion des justices d'Araxá et de Desemboque à la province de Minas, le pays de Goyaz s'étendait, comme on sait, jusqu'au Rio Grande, qui aujourd'hui sépare la première de ces provinces de celle de S. Paul. Ce fut donc sur le bord du Rio Grande que, dans l'origine, fut placé le bureau des douanes; mais, à cette époque, les environs de ce fleuve étaient pestilentiels et sans habitants, et, à l'exception d'un seul, tous les soldats qu'on y avait cantonnés moururent. Pour cette raison, on transporta la douane sur les bords du Rio das Velhas; cependant, comme ceux du Rio Grande étaient, lors de mon voyage, moins déserts et moins malsains qu'autrefois, il paraissait qu'on avait envie de rétablir les choses dans leur état primitif.

Il y avait à peine quelques minutes que j'étais au *quartel* lorsque le commandant reçut l'ordre de partir avec son détachement pour Villa Rica (Ouro Preto), et de remettre le poste à des soldats de la garde nationale (*milicianos*) qui devaient venir de Paracatú. Un de ces derniers était déjà arrivé et avait annoncé les autres. Le commandant fut désespéré de ce changement, qui n'avait d'autre but que de faire participer sa troupe à je ne sais quels exercices. Les militaires du régiment de Minas, ainsi détachés à de grandes distances, ne sont ordinairement changés qu'au bout de quelques années (1819); ils forment des espèces d'établissements, et, quand on les remplace, ils cèdent à leurs successeurs leurs provisions et les objets qui composaient leur ménage. Se fiant sur cette coutume, le commandant du Rio das Velhas avait appelé auprès de lui sa famille, qui était fort nombreuse, et, après avoir formé une plantation, il venait d'en récolter les produits; il trouvait dur d'être forcé de faire, avant le temps, les frais d'un voyage de plus

de 100 *legoas* et de tout abandonner sans pouvoir être indemnisé par son successeur, car il allait être remplacé par des gardes nationaux qui, au bout de trois mois, devaient eux-mêmes l'être par d'autres.

Ce n'était point sans quelque raison que cet officier était mécontent; mais les pauvres gens qui allaient prendre sa place avaient, en réalité, bien plus de motifs pour se plaindre. Tous, en effet, étaient des hommes mariés, gens de métier ou agriculteurs, qui avaient à peine de quoi vivre dans leur maison, et pourtant, sans leur accorder aucune indemnité de voyage, aucune solde, quoique ce soit pour leur nourriture, on les obligeait de passer trois mois à plus de 40 *legoas* de chez eux et de faire un service auquel ils n'étaient nullement accoutumés! Ces pauvres gens seront certainement morts de faim, s'ils n'ont pas volé ou si les colons du voisinage ne sont pas venus à leur secours. Cependant la soumission des Brésiliens aux ordres supérieurs était telle à cette époque, qu'aucun des gardes nationaux qui avaient été désignés par leurs chefs n'aura manqué, j'en suis bien sûr, de se rendre à son poste.

Mais quelle triste influence aura eue sur les Indiens ce changement fâcheux! Ils devaient naturellement trouver des protecteurs dans les militaires du régiment de Minas, gens bien élevés, pleins de raison, accoutumés à la discipline, étrangers au pays. Les miliciens, au contraire, hommes grossiers, ignorants, imbus de préjugés, comme le sont, en général, les colons de la *comarca* de Paracatú, et, de plus, dépendants, par leur triste position, des cultivateurs du pays, auront nécessairement soutenu ces derniers contre les habitants des *aldeas*.

Dans les pays déserts où la police devient impossible,

où les lois n'ont presque plus d'action, certains hommes, par leur audace, leur intelligence ou leur fortune, prennent sur leurs voisins un grand ascendant et deviennent de véritables tyrans. Lorsque d'Eschwege arriva, en 1816, dans les *aldeas*, un de ces petits souverains, dont les ordres avaient souvent plus de valeur que ceux du gouverneur lui-même, soumit au colonel allemand un plan qui ne tendait rien moins qu'à chasser peu à peu les Indiens de leur district, afin qu'on pût partager leurs terres entre les Portugais. D'Eschwege repoussa avec indignation le projet qu'on lui communiquait, et assura l'auteur qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour en empêcher l'exécution. Mais le départ des militaires de Minas laissait le champ libre à ce personnage, et, en 1821, les Indiens de la partie du district privilégié, située entre le Rio das Velhas et le Rio Grande, adressèrent une requête à l'administration pour se plaindre de ce que les Portugais, à la tête desquels était l'homme dont je viens de parler tout à l'heure, les chassaient de leurs terres (1).

Comme, en arrivant au Rio das Velhas, je n'avais fait que passer par l'Aldea de S. Anna, j'y retournai le lendemain.

Cet *aldea* a été bâti dans les *campos*, sur une colline au bas de laquelle coule un ruisseau dont les eaux vont se réunir au Rio das Velhas; il se compose d'une trentaine de maisons très-petites, presque carrées et couvertes en

(1) *Brasilien die Neue Welt*, I, 94. — Je ne serais pas fort éloigné de croire que l'on trouverait, dans les villages de France, plus d'un maire ayant quelque ressemblance avec les petits tyrans des contrées désertes du Brésil.

chaume. Les unes sont dispersées sans aucun ordre sur la colline; les autres bordent une place carrée dont l'un des côtés est formé par l'église, qui est très-petite (1). Les murs des maisons sont construits avec de la terre d'un rouge foncé; mais celui du devant est revêtu d'un crépi fait avec une autre terre d'un gris foncé.

Les traditions uniformes des Indiens-Bororós attribuent aux jésuites la première fondation de l'Aldea de Santa Anna (2), et, suivant les mêmes traditions, ce village fut originairement habité par des Indiens de la côte. A ceux-ci Antonio Pires de Campos réunit, comme on l'a vu plus haut, quelques Indiens Carajás et Tapirapés, habitants des bords de l'Araguaya, au nord de la province (3). Cette po-

(1) Ici je ne suis point d'accord avec M. d'Eschwege, car il la dit assez grande.

(2) Il est impossible que cette tradition ne soit pas fidèle. Si, en effet, les jésuites n'avaient pas habité le pays, comment les pauvres Indiens du Paranahyba, si ignorants, si étrangers à ce qui se passait dans le monde, auraient-ils pu savoir qu'il avait existé des jésuites? comment se seraient-ils avisés d'imaginer une fable qui leur était évidemment plus nuisible qu'utile, puisqu'elle tendait à leur ôter toute espèce de droits sur l'Aldea de Santa Anna.

(3) C'est Eschwege qui donne ces noms (*Bras.*, I, 82), et bien certainement il les tenait des Indiens; car il a imprimé son journal tel qu'il l'a écrit sur les lieux, et il est évident qu'il n'a fait aucune recherche historique. Ici, par conséquent, je trouve encore une preuve de la vérité des traditions du pays; car ses habitants n'auraient certainement pas connu l'existence des Carajás et des Tapirapés, si ceux-ci n'étaient venus parmi eux. Il ne faut pas, sans doute, adopter les traditions sans examen; mais il y a des cas où elles méritent certainement plus de confiance que des récits écrits légèrement ou avec partialité. L'histoire de l'*inconfidencia* (révolte) de Minas, que j'ai tracée d'après les traditions des Mineiros les plus éclairés, doit, je crois, être considérée comme étant plus digne de foi (*Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro*, etc., I, 202) que celle qu'a imprimée Southey en consultant des pièces offi-

pulation mélangée mourut, se dispersa ou se fondit parmi les descendants des Bororós, et, en 1775, on la remplaça par un certain nombre de Chicriabás, nation qui vivait dans les déserts du Parannán et s'était étendue jusque sur les rives du S. Francisco, dans la partie septentrionale de Minas (1).

Lorsque j'arrivai à l'*aldea*, les hommes étaient tous dans leurs plantations; je n'y vis que des femmes. La plupart me parurent de race américaine pure ou presque pure. Elles ne portaient rien sur leur tête; tout leur vêtement consistait en une jupe et une chemise de coton fort sale : la chemise manquait même à plusieurs d'entre elles. Ces femmes sont très-fécondes; mais un très-grand nombre d'enfants meurent probablement faute de soins.

Rien n'est hideux, à mon avis, comme une Indienne qui a passé le temps de la jeunesse. Qu'on se figure un cou

cielles fournies par les juges des malheureux qui furent condamnés dans cette circonstance. — Je dois faire observer, afin d'éviter toute confusion, que, en indiquant la patrie de ces deux tribus, Eschwege a écrit Uraguay pour Araguaya.

(1) On a vu ailleurs que les aventuriers paulistes qui, un peu avant 1712, se répandirent sur les bords du Rio de S. Francisco, au-dessus ou au-dessous du Capão do Cleto, à environ 11 *legoas* du village de Contendas, dans la province de Minas, y trouvèrent des Indiens qui appartenaient à la nation des Chicriabás ou Xicriabás (voyez mon *Voyage dans les provinces de Rio de Janeiro et Minas Geraes*, II, 396). Pizarro et Cazal écrivent Chacriabás; je ne sais si ce nom a été usité autrefois quelque part, mais au milieu de ce peuple lui-même on dit *Chicriabás*, et c'est ce même nom qui me fut donné, sur les bords du S. Francisco, par l'excellent capitaine Cleto, dont les traditions de famille remontaient à un siècle. Eschwege, qui a visité comme moi l'Aldea de Santa Anna, n'adopte pas non plus le mot Chacriabás, et, s'il écrit *Xigriabas*, cela tient, sans doute, à ce qu'il était préoccupé de l'erreur qu'il avait commise plus anciennement, en admettant *Coyaz* pour *Goyaz*.

très-court, une énorme tête, un nez épaté, une grande bouche, des joues creuses dont la pommette est très-proéminente, un teint enfumé, enfin une forêt de cheveux noirs et durs qui, presque hérissés au-dessus du front, retombent en longues mèches sur le derrière et les côtés de la tête, et l'on aura à peine une idée de la laideur de ces pauvres créatures, laideur que ne déguise aucune apparence de parure.

Beaucoup moins mélangés que les habitants du Rio das Pedras, ceux de Santa Anna ont, à ce qu'il paraît, conservé tout le caractère des Indiens. On a, me disait le commandant, beaucoup de peine à les faire travailler, et souvent leur apathie les réduit à souffrir de la faim. La culture des terres est un travail de prévoyance, et les Indiens n'en ont point; leurs dispositions naturelles, qui les portent à vivre au jour le jour, presque comme les animaux, en font nécessairement des chasseurs ou des pêcheurs.

La langue des Chicriabás ne se parle déjà plus dans le village de Santa Anna; cependant, lors de mon voyage, elle était encore sue de quelques-uns de ses habitants. Le commandant du Rio das Velhas, auquel je témoignai le désir d'avoir quelques mots de cette langue, me dit que je ne pouvais mieux faire que de m'adresser, pour cela, à une femme appelée Dona Maria Rosa, qui surpassait en intelligence tous ceux de sa nation. Lorsque j'arrivai à l'*aldea*, un blanc qui y demeurait depuis trois mois m'offrit de me conduire chez cette femme : c'était un de ces vagabonds (*vadios*) qui, pleins de jeunesse et de force, passent leur temps dans l'oisiveté et vivent aux dépens des autres. Dans une chaumière qui n'avait pas d'autres meubles que quelques bancs de bois, mais qui, d'ailleurs, était d'une pro-

preté extrême, je trouvai une Indienne d'une quarantaine d'années, encore fraîche, pleine d'embonpoint et de santé, qui filait du coton. Bien différente des autres femmes de l'*aldea*, Dona Maria Rosa était vêtue très-proprement; elle portait une jupe d'indienne, et ses cheveux étaient enveloppés dans un mouchoir de madras. Elle me reçut avec beaucoup de politesse; mais, pendant longtemps, elle s'obstina à soutenir qu'elle avait entièrement oublié sa langue. Cela n'est pas possible, lui dis-je; car vous l'avez parlée, il n'y a pas encore trois ans, devant le lieutenant-colonel d'Eschwegé. — Dans ce temps-là, je me rappelais encore quelques mots; mais, aujourd'hui, j'ai tout oublié. Comment savez-vous, d'ailleurs, que j'ai parlé ma langue devant le lieutenant-colonel?—Parce qu'il l'a raconté à plusieurs personnes. — Voyez comme mon nom court le monde, et, s'il arrive quelques malheurs à l'*aldea*, c'est moi que les autres Indiens en accuseront. Pourquoi voulez-vous donc absolument connaître ma langue?— C'est uniquement par curiosité; c'est par le motif qui vous a portée vous-même à me faire des questions sur différentes choses que vous ignoriez encore. — Ce sont là de ces raisons par lesquelles les blancs trompent les pauvres gens comme nous. Je sais la vérité. Un de mes compères, qui était hier au poste, m'a dit qu'on y avait beaucoup parlé de moi et que l'on voulait s'assurer si je parlais encore la langue, pour ensuite m'emmener bien loin; mais je ne sais rien et ne dirai rien. — Voyant que toutes mes peines étaient inutiles, je montrai un collier de fausses perles et je promis de le donner si l'on consentait à parler. Le collier fut trouvé charmant, et je vis qu'on en avait la plus grande envie. On se défendit cependant encore pendant quelques minutes, et ensuite on me

demanda à me parler en particulier. Nous sortîmes sur la place, et Dona Maria Rosa me dit qu'elle voulait bien m'apprendre quelques mots de sa langue, mais à condition que ce ne serait pas devant le Portugais-Brésilien qui m'avait conduit et que personne n'en saurait rien. Étant rentré dans la chaumière, je fis encore quelques instances pour la forme et je finis par dire que, puisqu'on ne voulait pas avoir pour moi la moindre complaisance, j'allais m'en aller et que j'emporterais mon collier. Débarrassé du Portugais par cette petite supercherie, je retournai chez Dona Maria Rosa, qui me témoigna encore les mêmes inquiétudes et la même défiance. — Mais, lui dis-je, si vous avez quelque chose à craindre, ce n'est pas de moi, qui suis encore plus étranger ici que vous-même. Ma prononciation, mes traits, la couleur de mes cheveux vous montrent assez que je ne suis point portugais : que puis-je vous faire dans un pays qui n'est pas le mien et où je n'ai aucune autorité? Dona Maria Rosa se décida enfin à parler; mais toujours à condition que je n'en dirais rien à personne, et, lorsque quelque autre Indienne s'approchait de la chaumière, elle s'interrompait, afin, me répétait-elle, que, s'il arrivait quelque malheur à l'*aldea*, ses compatriotes ne l'en accusassent point. Cette petite scène, que je rapporte ici avec la plus grande fidélité, prouve combien les pauvres Indiens se méfient des Portugais, et il faut convenir que tout ce qui s'est passé depuis trois siècles montre qu'ils sont loin d'avoir tort.

Aux vocabulaires indiens que j'ai insérés dans mes différentes relations, j'ajouterai encore ici celui de la langue des Chicriabás :

Soleil,	*siacró.*
Lune,	*ua.*
Étoiles,	*uaïtemuri.*
Terre,	*tica.*
Eau,	*ku.*
(L'*u* participe un peu de l'*eu* français.)	
Homme,	*ambá.*
(L'*a* final très-sourd.)	
Femme,	*picon.*
Enfant,	*aïeuté.*
Fille,	*debá.*
Garçon,	*aïmaman.*
Homme blanc,	*oradjoïca.*
Nègre,	*oradjura.*
Indien,	*oïpredé.*
Tête,	*dacran.*
(*An*, dans ce mot et les autres, a un son sourd intermédiaire entre *a* et *an* français.)	
Cheveux,	*dajdhi.*
Yeux,	*datöman.*
Nez,	*daseri.*
Bouche,	*daïdaua.*
Oreilles,	*daïpocri.*
Poitrine,	*daputú.*
Ventre,	*dadu.*
Bras,	*dapá.*
Pied,	*daprá.*
Mains,	*dajipcra.*
Cheval,	*soujarí.*
Cerf,	*pó.*
(*O* très-ouvert.)	
Tapir,	*cutô.*
(*O* très-sourd.)	

Chique,	*cracuti.*
Poisson,	*tupe.*
Plume,	*sidarpi.*
Viande,	*ponnhi.*

(Prononcez comme s'il y avait, en français, *pongni.*)

Arbre,	*odé.*

(Prononcez l'*e* comme l'*é* fermé français.)

Feuille,	*deçu.*
Fruit,	*decran.*
Écorce d'arbre,	*odéu.*

(É fermé et *eu* long.)

Grand,	*aïmoapté.*
Petit,	*aïcuité.*
Joli,	*dapside.*
Rouge,	*oïpredé.*

Après avoir écrit ces mots sous la dictée de Dona Maria Rosa, je les lus tous devant elle, en la priant de m'indiquer ce qu'ils voulaient dire en portugais, et, comme elle m'en donna la signification telle que je l'avais d'abord écrite, je ne puis avoir aucun doute sur leur exactitude (1).

(1) M. d'Eschwege a inséré, dans le *Brasilien die neue Welt,* un petit vocabulaire qui lui a été également communiqué par Dona Maria Rosa. Les différences qui se trouvent entre le sien et le mien ne sont en partie qu'apparentes et proviennent certainement de la prononciation allemande. Ainsi M. d'Eschwege écrit *d'Aïpogri* et *d'Asigri*, au lieu de *daïpocri* et *dasicri*, craignant, sans doute, de tomber dans la faute qu'il avait faite en écrivant *Coitacazes* et *Coyaz* pour Goitacazes et Goyaz; s'il rend par *ang* les sons que j'exprime par *an*, c'est que les Allemands n'ont pas d'autre moyen pour peindre la prononciation de notre *an*; enfin, comme Pohl, il emploie les lettres *sch* quand il veut exprimer un son semblable au *j* français ou portugais, parce que ce dernier son ne se retrouve pas dans la langue allemande, etc. Le mot *atomong*, que d'Eschwege indique pour *ventre*, diffère singulièrement, il est vrai, de *dadu* que j'ad-

Comme pour tous les autres vocabulaires que j'ai publiés jusqu'à présent, je me sers ici de l'orthographe portugaise, plus simple que la nôtre, plus conforme à la prononciation et qui peint mieux certains sons appartenant aux dialectes indiens, tels que les voyelles nasales représentées, en portugais, par *im*, *um*, *ão*, etc. (1).

La langue des Chicriabás, comme celle des Coyapós et toutes les autres langues indiennes, se prononce de la gorge, la bouche presque fermée et sans remuer sensiblement les lèvres. Il est fort remarquable que tant d'idiomes, absolument différents les uns des autres, se prononcent tous, sinon dans les détails, au moins dans leur ensemble, d'une manière uniforme. Une foule de circonstances peuvent avoir déterminé les différences qui existent entre les langues des diverses peuplades indigènes, et, si ces mêmes circonstances n'ont point également influé sur la prononciation de ces langues, c'est sans doute que celle-ci est, chez la race indienne, le résultat de quelques nuances dans la structure des organes de la voix, comme d'autres nuances caractérisent d'une manière générale la physionomie de toute cette race.

On ne peut juger une langue par une quarantaine de mots; cependant le petit nombre de ceux de l'idiome chicriabá que j'ai transcrits plus haut semblerait prouver qu'il est éminemment systématique. En effet, les expressions qui représentent des idées de même ordre commencent ou

mets, comme d'*Anhocutú* diffère de *dapulú*; mais l'épreuve que j'ai faite et que j'ai rapportée plus haut ne me permet guère de croire que j'ai commis quelque erreur.

(1) Voyez ce que j'ai dit à ce sujet au chapitre XXI intitulé, *Les Indiens Coyapós*.

finissent de la même manière. Les mots *aïcuté* et *aïmoapté*, qui indiquent la grandeur, commencent par *aï* et se terminent par *té*; ceux qui qualifient la beauté et la laideur finissent par *dé*; les mots qui représentent les parties du corps commencent tous par *da* (1). Les syllabes *orad* sont tout à la fois les premières du terme dont on se sert pour désigner l'homme blanc et de celui qui désigne le nègre; la syllabe *dé* se trouve à la fin du mot *odé*, arbre, et revient dans tous les mots qui expriment les diverses parties d'un arbre. Le mot *uaïtemuri*, étoile, est évidemment un composé d'*ua*, lune; la syllabe *ku* revient à la fin des deux mots *kuptaku* et *uku*, qui, dans le vocabulaire de d'Eschwege, désignent de grands animaux, le premier un bœuf, le second un jaguar; enfin les mots *amiotsché* et *notsché* du même vocabulaire (probablement pour *amiotjé* et *notjé*), qui finissent également par *otsché* ou plutôt *otjé*, s'appliquent à deux végétaux comestibles, le premier à la banane, le second au maïs.

Il était presque nuit lorsque, après avoir quitté Dona Maria Rosa, j'arrivai à la douane. J'allai me promener sur le bord du Rio das Velhas. Je pouvais encore découvrir le

(1) M. d'Eschwege écrit ces mots par un *d* avec une apostrophe suivie d'une majuscule, par exemple *d'Apra*, *d'Aïpogri*, et, par conséquent, il est clair qu'il a considéré comme un article la lettre initiale; mais, dans ce cas, la singularité que je signale existerait toujours, puisque alors les mots qui désignent les diverses parties du corps commenceraient tous par *a*. On dira peut-être que c'est la syllabe *da* tout entière qui doit être l'article; alors je demanderai comment il se fait que Dona Maria Rosa ait dicté avec l'article les seuls mots qui expriment les parties du corps, et qu'elle l'ait négligé pour tous les autres; comment il se fait, enfin, qu'elle ait reproduit exactement la même anomalie en dictant à d'Eschwege, et, trois ans plus tard, en me dictant à moi-même.

paysage que j'ai décrit plus haut; le temps était couvert, un calme parfait régnait dans la nature, et j'eus le plaisir d'entendre encore une fois cette voix confuse du désert qui ne résonne que dans les bois vierges et sur le bord des grandes rivières. L'eau mugissait avec monotonie en s'échappant entre les bancs de rochers; à ce bruit de nombreuses cigales mêlaient leurs chants aigus, plusieurs espèces de batraciens faisaient entendre à la fois leurs divers coassements, et, au milieu de ces sons variés et confondus, des engoulevents (*caprimulgus*) laissaient distinguer bien clairement les syllabes *coriangou*, qui leur ont valu le nom qu'ils portent dans le pays (*coriangú*).

Ayant passé un jour au Rio das Velhas, je voulus me remettre en route; mais il fallait d'abord traverser cette rivière : les hommes la passent dans d'étroites pirogues, et l'on force les chevaux et les mulets de se mettre à la nage. Cette ennuyeuse opération me prit un temps considérable, et, ce jour-là, je ne pus faire que 1 lieue portugaise.

Je traversai d'abord l'étroite lisière de bois qui borde le Rio das Velhas, puis j'entrai dans des *campos* où le terrain, d'abord montueux, finit par n'être plus qu'ondulé. Tout ce canton n'est pas fort éloigné de deux villages importants, Araxá et Desemboque; les pâturages y sont excellents, et l'on assure que, à 3 *legoas* du lieu où je fis halte, il existe des eaux minérales semblables à celles d'Araxá (1). On ne doit donc pas s'étonner que les Portugais et le petit tyran dont j'ai parlé enviassent ce coin de terre aux Indiens; mais on a le cœur serré quand on songe

(1) Voyez le chapitre XII intitulé, *Le village d'Araxá et ses eaux minérales*.

qu'on ne veut pas même laisser quelques lieues à ces hommes qui furent, il y a si peu de temps encore, les maîtres de l'Amérique entière.

Pour la première fois depuis plusieurs mois, il était tombé un peu de pluie la veille de mon départ du *registro* (12 septembre) ; aussi, pendant la lieue que je fis au delà de cet endroit, je fus beaucoup moins incommodé de la poussière que je ne l'avais été les jours précédents.

Je fis halte à une petite maison que l'on appelle *Sitio da Rocinha* et qui est située dans un fond, au-dessus d'un ruisseau du même nom (*Ribeirão da Rocinha*, le torrent de la petite plantation) (1). Ce ruisseau prend sa source, m'a-t-on dit, à peu de distance du *sitio* et se jette, auprès de la douane, dans le Rio das Velhas. Aux environs du *sitio*, on le voit tomber successivement sur plusieurs plans de rochers; il forme ainsi une très-jolie cascade qui peut avoir, par approximation, de 20 à 25 pieds; ensuite il fuit, entre des bois, dans un ravin étroit et assez profond.

José Marianno était arrivé avant moi à Rocinha; on lui avait permis de s'installer dans la grange, et je trouvai mes malles et mes effets placés sur des épis de maïs, où le moindre mouvement les faisait remuer. Je ne fus pas

(1) Ce nom, comme on peut le voir dans ma *première relation* (I, 86 et suiv.), est celui de plusieurs des habitations, *vendas* ou *ranchos* de la grande route de Rio de Janeiro à Minas (*Rocinha da Negra*, *Rocinha de Simão Pereira*, *Rocinha de Queiroz*, etc.), et il n'est pas étonnant qu'il se soit multiplié, car un grand nombre d'établissements ont dû nécessairement commencer par une petite plantation. Un voyageur moderne a retrouvé (SUZANNET, *Souv.*) le nom de Rocinha à Minas Novas, près la *Serra do Grám Mogol*, sur laquelle aucun voyageur n'avait, si je ne me trompe, donné de détails avant lui ; mais, au lieu de *Rocinha*, il a écrit *Rocinhia*, mot qui n'appartient pas à la langue portugaise.

aussi mal logé ; le propriétaire du *sitio*, qui était fort honnête, laissa mettre mon lit dans sa maison.

Cet homme, établi peu de temps auparavant dans les environs du village de Bom Fim, était venu, je ne sais à quel titre, se fixer parmi les Indiens ; il trouvait, me dit-il, plus avantageux d'habiter ce canton, où le débit des denrées est plus facile qu'à Bom Fim, le sel moins cher et les pâturages excellents. Il avait eu raison, sans doute, de quitter son premier domicile ; mais, dans l'intérieur, il n'est pas un très-grand nombre de cultivateurs, surtout parmi les pauvres, qui, pour un motif quelconque, n'aient transporté leur établissement, au moins une fois, d'un endroit dans un autre, et souvent à des distances considérables. Cette inconstance n'est point particulière aux Brésiliens ; tous les hommes sont mécontents de leur sort, et, si ailleurs on ne change point de place comme au Brésil, c'est qu'on ne peut pas changer, parce que toutes les places sont prises (1).

A peine étais-je arrivé au Sitio da Rocinha, que la pluie commença à tomber ; elle continua le lendemain, et je ne pus partir. Nous n'entrâmes réellement dans l'hivernage qu'une dizaine de jours plus tard ; mais ces pluies étaient le premier signal du réveil de la nature : les oiseaux et les

(1) C'est peut-être de ces changements de domicile, déjà indiqués dans ma *première relation*, que veut parler un voyageur français lorsque, dans un passage de son livre dont on s'est beaucoup plaint à Rio de Janeiro, il semble chercher à faire croire que les Mineiros mènent une vie nomade, à peu près semblable à celle des Bédouins ou des Tartares (*Minerva*, 1843, 718. — Suz., *Souv.*, 280). M. d'Eschwege, en général extrêmement sévère pour les Brésiliens, l'est encore plus, sur ce point (*Bras.*, I, 41, 50), que le voyageur français.

mammifères allaient quitter les fonds où ils se tenaient cachés et se répandre dans toute la campagne; des insectes brillants devaient bientôt orner les forêts; les *campos* grisâtres et desséchés allaient reverdir, les arbres échanger quelques feuilles rares et jaunâtres contre une parure nouvelle; j'allais revoir des fleurs. Mais ce voyage devenait si pénible, il était accompagné de tant de tracasseries, que je restai presque insensible à la certitude du changement qui était sur le point de s'opérer. J'avais cruellement souffert de la sécheresse; je devais souffrir encore davantage des pluies qui augmentent la difficulté des voyages.

Pendant la journée que je passai au Sitio da Rocinha, mes gens profitèrent, pour chasser, de quelques intervalles de beau temps, et trouvèrent beaucoup de perdrix et une grande variété de petits oiseaux. Mon *tocador* Marcellino avait déjà parcouru tout ce pays; il faisait alors partie d'une *folia* (1) qui avait quêté pendant huit mois pour une fête du S. Esprit. Il me raconta que lui et ses compagnons avaient passé un jour à l'Aldea de Santa Anna pour faire blanchir leur linge, qu'un soldat du poste avait voulu les arrêter sous prétexte qu'ils étaient des voleurs, mais qu'il s'était noyé deux jours après. Le divin Esprit-Saint, ajouta très-judicieusement Marcellino, est un saint qui ne pardonne pas. Ces paroles suffiraient pour montrer combien est étrange l'idée que les hommes d'une classe inférieure se font de la religion catholique, et combien il serait nécessaire qu'on leur donnât quelque instruction (2).

(1) Voyez le chapitre XXIV intitulé, *Commencement du voyage de la cité de Goyaz à S. Paul.— Le Mato Grosso*, etc.

(2) Personne, en France, ne tiendrait le même langage que le bon Marcellino. Mais, quoiqu'on y répande l'instruction avec autant de zèle

Le pays compris entre Rocinha et la halte voisine est plat et découvert. En le traversant, je fus frappé du progrès que les petites pluies des trois jours précédents avaient fait faire à la végétation ; la plupart des arbres disséminés dans les *campos* commençaient déjà à se couvrir de feuilles.

Les insectes malfaisants furent, ce jour-là, beaucoup moins incommodes que les jours qui avaient précédé ; mais, depuis quelque temps, les chiques m'avaient mis les pieds en fort mauvais état, et je ne marchais qu'avec beaucoup de peine.

Nous nous arrêtâmes sur le bord du ruisseau d'*Uberava Verdadeira* (1) qui se jette dans le Rio das Velhas. Il y avait, dans cet endroit, une petite chaumière ; mais, comme le vieillard qui l'occupait était atteint d'une maladie contagieuse, je me décidai à coucher dehors.

La nuit du 13 au 14 septembre fut extrêmement froide et la rosée très-abondante. Au lever du soleil, j'étais transi ; mais, quelques heures après, la chaleur devint d'autant plus insupportable que je ne trouvais pas le moindre ombrage. Il fallut cependant passer la journée entière dans

que de désintéressement, il y existe une foule de gens qui, uniquement occupés, depuis leur plus tendre enfance, à satisfaire leurs besoins et leurs jouissances matérielles, ne connaissent, en réalité, pas beaucoup mieux leur religion que le *tocador* brésilien.

(1) Je conforme ici mon orthographe à celle qui a été adoptée par Cazal et à la prononciation usitée dans le pays. D'Eschwege et Pizarro écrivent *Uberaba* ; mais on sait qu'on a souvent confondu, dans les noms propres, le *b* avec le *v* : ainsi on a écrit *capibara*, et j'ai toujours entendu prononcer *capivara*.— Au lieu d'*Uberava Verdadeira* et *Falsa*, MM. Milliet et Lopés de Moura ont adopté *Uberava Verdadeiro*, *Uberava Falso*. J'ai cru devoir écrire *Verdadeira* et *Falsa* avec tous les autres auteurs, parce que cette orthographe rend exactement la prononciation des habitants du pays.

cet endroit, parce que mes mulets avaient pris la fuite et qu'on ne put les découvrir que vers le soir.

Je causai beaucoup avec le vieil habitant de la chaumière. On ne voyait chez lui que des gourdes qui lui servaient de vases, quelques pots, et une petite provision de maïs destinée à être vendue aux voyageurs ; cependant ce vieillard paraissait content. Je n'aime pas le bruit, me disait-il ; personne ne trouble mon repos, et je sais ce qui se passe dans le monde par les caravanes qui s'arrêtent ici. Cet homme, il faut le dire, avait sous les yeux bien peu d'objets d'envie ; car il y a une foule de maisons, dans tout ce pays, qui ne sont pas plus riches que la sienne. Il était accoutumé à la solitude, et peut-être attendons-nous notre journal, dont une fête nous a privés pendant un jour, avec plus d'impatience qu'il n'en éprouvait lorsque, après une interruption de six mois, il attendait les premières caravanes.

L'époque approchait où le mauvais temps allait les empêcher de marcher; mais, pendant que j'étais à Uberava, il en arriva une qui était très-considérable. Elle appartenait à un cadet de la compagnie des dragons de Goyaz, qui la conduisait lui-même. Le goût des Brésiliens de l'intérieur pour le commerce et surtout pour le brocantage est général ; ils ignorent qu'une profession, très-honorable sans doute lorsqu'elle est exercée avec intelligence et probité, n'est pourtant pas compatible avec d'autres dont le but est entièrement différent (1) : à Goyaz, en particulier,

(1) Naguère on avait, en France, pour toutes ces choses, un sentiment exquis de délicatesse. Ce qui se passe chez nous depuis six ou sept ans prouve que, sous ce rapport, nous commençons à nous rapprocher beaucoup des Goyanais

on est tout à la fois prêtre et marchand, militaire et marchand, et l'on ne soupçonne point qu'il puisse y avoir en cela quelque inconvenance.

La nuit du 14 au 15 fut encore plus froide que la précédente, et, quoique mes gens m'eussent construit une petite baraque, il me fut presque impossible de dormir. Il était fort tard lorsque l'on trouva mes mulets; il y avait alors trois ou quatre heures que j'étais exposé à un soleil brûlant, et, lorsque nous partîmes, je souffrais déjà beaucoup des nerfs. Tout le reste de la journée fut très-pénible; la chaleur était excessive; l'ardeur du soleil augmentait mon mal de pied; je souffrais également beaucoup de la main gauche, où une chique mal extraite avait produit une petite plaie; enfin la mauvaise humeur de José Marianno ajoutait encore à ces misères.

Entre Uberava et *Tijuco*, dans un espace de 5 *legoas*, nous traversâmes la plaine la plus égale que j'eusse encore vue depuis que j'étais au Brésil : la terre y est un peu sablonneuse, et presque partout il n'y croît qu'une herbe peu fournie.

La petite *fazenda* de *Tijuco* (1), où nous fîmes halte, est bâtie, dans un fond, sur le bord d'un ruisseau. Auprès de

(1) Ce nom, comme je l'ai dit ailleurs, dérive du mot *tyjuca* (boue), qui appartient à la *lingoa geral*. D'Eschwege et Pizarro se sont donc rapprochés de l'orthographe primitive quand ils ont écrit *Tijuca*; mais ce n'est pas ainsi qu'on prononce dans le pays et qu'a écrit Cazal. L'étymologie a réellement été conservée dans le nom d'une montagne voisine de Rio de Janeiro; elle s'est altérée dans l'un de ceux d'un des deux ruisseaux qui coulent à S. João d'El Rei et dans l'ancien nom du chef-lieu du district des diamants (aujourd'hui Cidade Diamantina). J'ai à peine besoin de dire qu'il ne faut pas, avec un moderne (SUZ., *Souv*, 332), écrire *Tejuccò*.

cette habitation se trouvait un *rancho*, où nous nous établîmes, mais qui était déjà presque entièrement occupé par une caravane allant de S. Paul à Cuyabá. Cet usage de se placer ainsi sous un hangar sans rien dire au maître de la maison et de partir ensuite, souvent sans l'avoir vú, a l'inconvénient de priver de renseignements utiles le voyageur qui cherche à s'instruire, et de le laisser à la fatigante société des *camaradas* (nom que l'on donne aux hommes d'une classe tout à fait inférieure, qu'on loue pour faire, dans les voyages, le service des mulets ou tout autre service).

Mon mal de doigt m'empêcha de dormir toute la nuit, et j'étais horriblement fatigué lorsque nous partîmes. Je cheminais tristement, souffrant des nerfs, du pied, de la main et maudissant les voyages, lorsque José Marianno me rejoignit et me déclara fort brusquement qu'il ne voulait plus chasser ni préparer les oiseaux, et qu'il me quitterait aussitôt que nous serions arrivés à S. Paul. J'ai en horreur les changements de visage; je ne pouvais oublier que cet homme avait été parfait pendant quelques mois; enfin je savais que, dans tout le Brésil, je ne trouverais peut-être personne qui me fût aussi utile pour l'histoire naturelle et qui, en même temps, soignât aussi parfaitement une troupe de douze mulets. Après de longs pourparlers, je le déterminai enfin à rester avec moi et j'augmentai la rétribution, déjà très-considérable, que je lui avais accordée jusqu'alors; je prenais le meilleur moyen pour le rendre plus exigeant et plus maussade.

Au delà de Tijuco, le terrain n'est point égal comme auparavant (1); il devient même très-montueux, et partout il

(1) Cazal, dans le livre duquel on trouve tant de choses, parle de la

est semé de pierres; les hauteurs et le flanc des mornes présentent des pâturages où s'élèvent çà et là de petits arbres; les vallées sont couvertes de bois; dans les fonds marécageux, on voit des *buritys* s'élever au milieu d'une herbe épaisse.

Nous fîmes halte au lieu appelé *Lanhoso* (nom d'homme), où, dit-on (1), il existait autrefois une aldée. Je n'y vis qu'un *rancho* et deux misérables chaumières habitées par des Indiens descendant des Bororós; mais ces bonnes gens me dirent qu'ils avaient des parents établis dans le voisinage.

Au delà de Lanhoso, le pays redevient plat et présente d'excellents pâturages presque entièrement découverts, parsemés de bouquets de bois. L'ensemble de ce pays rappelle l'aspect de la Beauce telle qu'elle se présente après la moisson; les pâturages où l'on n'a pas encore mis le feu ressemblent aux guérets couverts de chaume, les *capões* aux petits bois appelés remises, les *queimadas* aux pousses nouvelles des prairies artificielles. On peut, avec plus de raison encore, comparer ce canton aux *campos* découverts du Rio Grande (*comarca* du Rio das Mortes) (2), et je retrouvai ici, pour la première fois depuis la Serra da Ca-

plaine fort remarquable de l'Uberava (*Corog.*, I, 351); mais on voit qu'elle ne s'étend pas, comme il le dit, de l'*Uberava Verdadeira* à l'*Uberava Falsa*, autre ruisseau dont je dirai quelque chose tout à l'heure.

(1) Cazal, *Corografia Bras.*, I. — Piz., *Mem. hist.*, IX, 222. — L'origine que le père de la géographie brésilienne attribue à l'*Aldea do Lanhoso* ne s'accorde nullement avec les traditions uniformes et très-récentes des Indiens, que j'ai reproduites dans le chapitre précédent.

(2) Voyez le chapitre IV de cet ouvrage intitulé, *Les campos.* — *Tableau général du canton de Rio Grande.*

nastra, le *capim frecha* qui forme, en grande partie, les excellents pâturages des environs de S. João d'El Rei.

Le majestueux *bority* s'élève encore dans les fonds marécageux; mais j'approchais de sa limite méridionale.

A peu de distance du village de *Farinha Podre* (la farine pourrie), où je fis halte, je passai une petite rivière appelée *Uberava Falsa*, qui cesse d'être guéable dans la saison des pluies et se jette dans le Rio Grande.

Farinha Podre est situé, au milieu des *campos*, dans un large vallon qu'arrose un très-petit ruisseau. Ce village se compose d'une trentaine de maisons éparses çà et là des deux côtés du ruisseau; toutes, sans exception, sont nouvellement bâties (1819); quelques-unes même, lors de mon voyage, n'étaient pas encore achevées; plusieurs sont grandes pour le pays et construites avec soin.

L'église de Farinha Podre est extrêmement petite, basse, sans ornements, comme furent, sans doute, les premiers oratoires des Portugais qui découvrirent le Brésil. A l'époque de mon voyage, elle n'était encore desservie que par un chapelain et dépendait de la paroisse de Desemboque, qui est éloignée de 20 *legoas*; mais les habitants du pays tâchaient d'obtenir du gouvernement central qu'il érigeât leur village en chef-lieu de paroisse (1).

Ce village fut fondé, par des Mineiros, vers l'année 1812. S'avançant toujours du côté de l'ouest, quelques chasseurs de Minas Geraes arrivèrent dans ce canton, où ils trouvè-

(1) Cette faveur leur a été accordée depuis. — Il faut bien se donner de garde de confondre la paroisse de Farinha Podre avec celle de la nouvelle ville d'Uberava, comme on pourrait y être induit par un passage de Pizarro. Quoique voisines, elles sont bien distinctes l'une de l'autre.

rent des pâturages excellents, des sources d'eaux minérales, qui, comme celle d'Araxá, pouvaient dispenser le cultivateur de donner du sel à ses bestiaux; enfin des *capões* nombreux et d'une étendue considérable, où la terre annonçait une grande fertilité. La renommée de ce canton se répandit bientôt dans les *comarcas* de S. João d'El Rei et de Villa Rica (Ouro Preto); des hommes qui, comme disent les Mineiros, ne trouvaient plus assez de terre chez eux ou dont les terres étaient épuisées par le mauvais système d'agriculture généralement en usage, prirent des *sesmarias* dans ce pays : on bâtit une chapelle près du ruisseau, et le village se forma.

Farinha Podre est situé, disent les habitants, à plus d'une demi-lieue portugaise de la véritable route de Goyaz à S. Paul, et, par conséquent, hors des limites du territoire des Indiens; mais, depuis la fondation de ce village, l'ancien chemin a été tout à fait abandonné par les caravanes, et actuellement elles passent par le village même, où elles trouvent plus de facilité pour renouveler leurs provisions.

Les pâturages des environs de Farinha Podre sont tellement bons, que, malgré l'excessive sécheresse qu'il faisait encore lorsque j'étais dans ce village, les *queimadas* étaient couvertes d'une herbe abondante et du vert le plus tendre. Les colons du pays ont su mettre à profit cet immense avantage; l'éducation des bêtes à laine, des pourceaux et surtout du gros bétail forme leur principale occupation, et plusieurs d'entre eux possèdent déjà 500 et jusqu'à 1,000 bêtes à cornes (1819). Des marchands de Formiga, village dont ils ne sont pas extrêmement éloignés, viennent leur acheter leurs élèves et les envoient ensuite à la capi-

tale du Brésil (1). Les terres de Farinha Podre sont aussi très-favorables à la culture du maïs, de la canne à sucre, des haricots, du coton ; mais, de ces divers produits, le dernier est le seul qui, à cause de la distance considérable qu'il y a encore d'ici aux grandes villes et à la mer, soit un objet d'exportation (2). Lorsque le pays ne sera plus aussi désert, les habitants d'autres cantons moins favorisés viendront s'y pourvoir des denrées qui aujourd'hui trouvent peu de débit, et l'on peut croire que l'heureuse fertilité des alentours de Farinha Podre lui assure, dans l'avenir, des destinées brillantes (3).

Lorsque j'arrivai dans ce village, je présentai mes papiers à un capitaine de milice qui remplaçait le commandant et qui m'installa dans une maison à demi bâtie : elle était ouverte de tous les côtés et à peu près aussi incommode qu'un *rancho ;* mais, du moins, nous avions l'avantage de ne point y être incommodés par les puces pénétrantes.

(1) Voyez le chapitre XII intitulé, *Le village d'Araxá*, etc.

(2) Il paraîtrait, d'après le rapport fait à l'assemblée générale des députés du Brésil, au mois de mai 1847, par le ministre d'État Joaquim Marcellino de Brito (*Relatorio da repartiçao dos negocios do Imperio*, 3), que la culture de la vigne a été essayée dans le voisinage de Farinha Podre.

(3) Depuis que j'ai écrit ce qui précède, je lis le passage suivant dans une note du mémoire de Luiz d'Alincourt : « C'est un plaisir de voir « combien ce village s'est accru de 1818 à 1823. La population de la « paroisse entière s'élève à 2,000 individus en âge de se confesser : on « fait, à Farinha Podre, un commerce considérable ; on y forme des « rues ; les maisons sont en bien plus grand nombre et presque toutes « couvertes en tuiles ; les *sitios* et les *fazendas* se multiplient dans le « voisinage ; une foule de familles sont venues de Minas s'établir dans « ce canton (*Mem. Viag.*, 65). » On ne doit voir ici qu'un déplacement de population ; mais cette fois, du moins, on a bien choisi.

A peine étions-nous à Farinha Podre, que José Marianno se plaignit d'un violent mal de tête; sa langue était chargée; il eut de la fièvre et du délire. Je n'avais aucune connaissance médicale; mais, depuis le commencement de mes voyages, j'avais observé que, dans des cas analogues, un vomitif produisait un heureux effet. Mon malade en prit un et se trouva soulagé.

Je soignais cet homme comme bien peu de domestiques soignent leurs maîtres et ne recevais de lui que des marques de mauvaise humeur. D'un autre côté, mes pieds guérissaient mal et je fus trois jours sans pouvoir sortir. La chaleur, qui était excessive, me faisait beaucoup souffrir, et mon imagination mesurait avec effroi la distance que j'avais encore à parcourir avant d'arriver à S. Paul. Je périssais d'ennui; Farinha Podre ne m'offrait aucune ressource non-seulement pour la société, mais encore pour les besoins les plus ordinaires de la vie : on y aurait inutilement cherché un cordonnier ou un tailleur.

Je me trouvai un jour de dimanche dans ce village; le commandant vint à la messe, et sa maison se remplit des cultivateurs les plus aisés du voisinage. Je leur trouvai des manières beaucoup moins honnêtes qu'aux *fazendeiros* des alentours de Villa Rica; c'étaient à peu près celles qu'avaient, à la même époque, nos bourgeois de campagne ou, si l'on veut, les cultivateurs d'Araxá, de Formiga, d'Oliveira (1). Cette dernière ressemblance n'avait, au reste, rien d'extraordinaire; car c'était principalement de ces lieux qu'étaient venus les colons des environs de Farinha Podre.

(1) Voyez les chap. VII et VIII du premier volume de cet ouvrage.

Marcellino me quitta dans ce village, me donnant pour toute raison qu'il ne voulait pas aller plus loin et m'avouant qu'il n'avait pas le moindre sujet de se plaindre de moi. J'accusais de son départ l'inconstance naturelle aux *camaradas;* mais j'appris, par la suite, que l'état de sa santé lui en avait fait une nécessité. La sagesse n'est pas ce qui distingue cette classe d'hommes.

Il y avait quatre jours que j'étais à Farinha Podre lorsque José Marianno, qui s'ennuyait autant que moi, voulut absolument partir, quoiqu'il ne fût pas encore entièrement rétabli.

Dans un espace de 4 *legoas* de Farinha Podre à *Guarda da Posse*, où je fis halte, je ne rencontrai absolument personne et n'aperçus qu'une pauvre chaumière habitée par des Indiens. Le pays est ondulé, et, quoique la terre soit d'un rouge foncé, la végétation, contre l'ordinaire, se montre fort maigre. La poussière, par sa couleur, salit horriblement le linge et les habits. Les *borrachudos* continuaient à être très-incommodes.

Le *pequi* (*Caryocar brasiliensis*, ASH., Juss., Camb.) croît dans presque tous les *campos* que je parcourais depuis longtemps; mais, nulle part, je ne l'avais trouvé en grande abondance : entre Farinha Podre et Guarda da Posse, il devient très-commun; en revanche, on n'aperçoit plus de *Qualea*. Je me rapprochais des contrées méridionales; la végétation commençait à offrir quelques différences.

Guarda da Posse (la garde de la prise de possession) (1).

(1) Il ne faut pas confondre ce lieu avec le *Sitio da Posse* dont j'ai

où je m'arrêtai, comme on vient de le voir, est un poste militaire. J'ai déjà dit que la douane (*registro*) avait été placée au Rio das Velhas, parce que le Rio Grande, véritable limite de la province de Minas, est extrêmement insalubre; cependant, comme il y a encore entre ces deux rivières une distance très-considérable (17 *legoas*), on avait établi à Posse une garde qui veillait à ce que la contrebande ne se fît pas dans l'intervalle. On y donnait aux négociants un état (*guia*) des marchandises avec lesquelles ils passaient de la province de S. Paul dans celle de Minas, et ils étaient obligés de le présenter plus loin, afin qu'il fût bien constaté qu'ils n'avaient rien vendu depuis Posse jusqu'au Rio das Velhas.

Le poste se composait d'un cadet et de deux soldats détachés de la garde du Rio das Velhas : ces militaires me reçurent parfaitement et me logèrent aussi bien que le permettait l'extrême petitesse du local.

Le jour de mon arrivée à Posse, le temps était couvert; le lendemain (25 septembre), il tomba de la pluie, et je ne pus me remettre en route.

J'ai déjà dit que les Brésiliens de l'intérieur, lorsqu'ils sont malades, ont souvent recours à des paroles et à des remèdes sympathiques. Je vais en donner un exemple. Pendant que nous étions à Posse, José Marianno se plaignit d'avoir mal aux dents; voici le remède qu'on employa pour le guérir. On demande au malade : Qu'est-ce qui vous fait mal? Il répond : La tête, la main, la dent, suivant la partie qui est affectée. — Eh bien, elle ne vous fera plus de

parlé plus haut et qui se trouve à quelques lieues du village de Santa Cruz.

mal ; et l'on écrit un A majuscule. On répète la même question ; le malade fait la même réponse : on réplique de la même manière, et l'on écrit un R majuscule après avoir coupé l'A d'un trait (A). En continuant toujours ainsi, on trace successivement les lettres ARTEFA, et l'on recommence jusqu'à ce que le malade dise qu'il ne souffre plus. Au bout d'un certain temps, José Marianno le dit par politesse, mais son mal ne diminua point (1). Je ne serais cependant pas étonné que, dans certains cas, quelques malades eussent été guéris, au moins momentanément, par le pouvoir de l'imagination.

Il y avait à Posse un nombre prodigieux de puces pénétrantes (chiques, *bichos do pé*), et, comme j'avais appris à mes dépens combien il peut résulter de mal de leurs piqûres, j'étais sans cesse occupé à visiter mes pieds, afin d'en arracher ces insectes avant qu'ils s'y enfonçassent tout à fait. Mes pieds étaient alors presque guéris ; mais j'avais l'index de la main gauche en fort mauvais état : une chique s'était enfoncée entre l'ongle et la chair ; on n'en avait tiré que la moitié, et il s'était formé un mal blanc tout autour de l'ongle. A Posse, on me tira avec beaucoup de peine une autre chique de l'index de la main droite, et je

(1) M. Gardner raconte qu'un *fazendeiro* de la Serra dos Orgãos, près de Rio de Janeiro, prétendait guérir les hommes et les animaux des morsures venimeuses, en leur faisant avaler cinq petits morceaux de papier roulés comme des pilules, sur chacun desquels était écrit un des mots magiques bien connus; *Sator*, *Arepo*, *Tenet*, *Opera*, *Rotas* (*Travels*, 53). On peut assurer, sans courir le risque de se tromper, que les serpents dont la morsure avait été guérie par ce moyen n'appartenaient pas à des espèces bien dangereuses. Au reste, il n'est pas nécessaire d'aller en Amérique pour trouver des exemples de pareilles superstitions ; il suffit de parcourir les villages de France.

voyais l'instant où j'allais être privé de pouvoir écrire. Tous les désagréments se réunissaient pour rendre ce voyage insupportable : souvent je manquais des choses les plus nécessaires à la vie; je ne trouvais point de plantes; rien ne venait me distraire; je succombais sous le poids de l'ennui.

Le jour de mon départ de Posse (24 septembre), je fus pourtant moins malheureux; je traversai un charmant pays, ce qui ne m'était pas arrivé depuis bien longtemps.

Après avoir quitté le poste, j'entrai dans un *campo* où la terre est très-bonne et d'un rouge foncé. Là se trouvent la plupart des arbres qui caractérisent les *taboleiros cobertos*; mais ils ont une vigueur inaccoutumée; ils sont plus élevés qu'ailleurs, plus droits, moins écartés les uns des autres, et entre eux croissent de nombreux sous-arbrisseaux. Les pluies qui étaient déjà tombées, quoique peu considérables, avaient agi sur la végétation de la plupart de ces arbres, et alors ils commençaient à se couvrir de feuilles nouvelles et d'un vert tendre : parmi eux, il était impossible de ne pas distinguer le *socopira*, légumineuse à feuilles ailées, dont les fleurs, d'une couleur de chair charmante, sont disposées en longues panicules. Au milieu de ce joli *campo*, le chemin, toujours parfaitement uni et assez large, décrit d'agréables sinuosités; le voyageur européen croirait presque qu'il parcourt un jardin anglais où l'on se serait plu à rassembler une foule d'arbres contrastant entre eux par leur forme et leur feuillage.

Quand on a fait 1 lieue, le pays change d'aspect. Toujours parfaitement uni, il offre un agréable mélange de pâturages, de petits bouquets de bois épars çà et là et très-multipliés; enfin de terrains marécageux au milieu desquels croissent des *boritys* (*Mauritia vinifera*, Mart.).

Bientôt on parvient au Rio Grande; mais les bois qui couvrent ses bords ne le laissent apercevoir que par échappée. A cette époque, celle qui précède immédiatement la saison des pluies, cette rivière pouvait avoir la même largeur que la Seine, à Paris, devant le jardin des plantes; ses eaux coulaient avec majesté, et des hérons blancs comme la neige se promenaient avec lenteur sur les bancs de sable qui s'élevaient de son lit. Quoiqu'on soit arrivé sur le bord du Rio Grande, on est encore loin de l'endroit ou on le passe. D'abord, on traverse pendant quelque temps un terrain marécageux et couvert d'herbes qui s'étend, parallèle au fleuve, entre deux lisières de bois, dont l'une borde ses eaux. Le chemin partage ensuite cette dernière, et le voyageur marche sous un berceau de verdure, où, de temps en temps, il aperçoit le fleuve à travers le feuillage des arbres. Les oiseaux, si rares dans les *campos*, sont ici fort communs; des colombes, des perroquets et une foule de petites espèces voltigent entre les branches, en faisant entendre leur ramage; le *fura olho*, peu timide, ne change pas même de place à l'approche du voyageur, tandis que les oiseaux-mouches passent et repassent avec rapidité, comme s'ils étaient emportés par le vent.

On suit ce joli chemin dans un espace d'environ 1 lieue portugaise, et l'on arrive à l'endroit où l'on s'embarque pour traverser le fleuve. Là est un *rancho* (1819) couvert en tuiles, ce qui est fort extraordinaire dans ce pays où les toits des hangars destinés au voyageur le sont ordinairement avec du chaume ou des feuilles de palmier. Les hommes traversent la rivière dans une pirogue; on la fait passer aux animaux et aux marchandises sur une sorte de plancher qui recouvre deux pirogues réunies. Le Rio Grande

était encore une des rivières dont le péage avait été concédé, pour trois vies, à la famille de Bartholomeu Bueno Anhanguera, ou, comme l'on dit à tort dans le pays, *Anhanguela*, en récompense de la découverte de Goyaz.

J'ai déjà parlé de l'insalubrité du Rio Grande. Les terrains marécageux qui le bordent sont entièrement couverts d'eau pendant la saison des pluies ; ils se dessèchent ensuite peu à peu, et vers les mois d'avril, mai et juin, il s'en exhale des vapeurs pestilentielles qui causent des fièvres malignes et des fièvres intermittentes. L'homme qui recevait le péage pour la famille Anhanguera et habitait une petite maison sur la rive gauche du fleuve me dit qu'il était établi dans ce pays depuis quinze ans et avait été malade dix fois : cette année-là, en particulier, toutes les personnes de sa maison l'avaient été, et elles avaient encore un air languissant et le teint très-jaune. Il s'est cependant opéré quelque amélioration depuis l'époque de la découverte : alors on mourait au bout de peu de temps ; aujourd'hui on ne meurt plus, mais on est malade et on languit. Le pays deviendra de moins en moins malsain à mesure qu'on y introduira quelque culture et qu'on le dégarnira des bois qui le couvrent, ainsi que cela est déjà arrivé pour le Rio das Velhas, l'un des affluents du S. Francisco.

Je traversai la rivière le jour même où j'arrivai sur ses bords (24 septembre). De l'autre côté, je n'étais plus sur le territoire privilégié des Indiens (1), ni même dans la province de Minas Geraes ; j'avais passé dans celle de S. Paul.

(1) On trouve, dans le livre de d'Eschwege (*Bras. die neue Welt*, I, 93, 94), deux tableaux relatifs à la population des Indiens du district privilégié : l'un qui fut communiqué à l'auteur en 1816 et ne comprend

que les habitants du canton situé entre le Paranahyba et le Rio das Velhas; l'autre qui embrasse tous les habitants du district et fut envoyé à l'administration, par les Indiens eux-mêmes, en 1821. Comme j'ai cru reconnaître dans le premier des indices d'inexactitude, je me contenterai de copier ici le second :

	Hommes.	Femmes.	Enfants.	Total.
Paranahyba.	4	3	6	13
S. Domingos.	27	14	13	54
Rio das Pedras.	33	31	38	102
Estiva.	20	23	31	74
Pisarrão.	11	10	21	42
Boa Vista.	11	14	30	55
Furnas.	14	9	12	35
S. Anna.	84	90	88	262
Rio das Velhas.	7	5	8	20
Rocinha.	3	3	5	11
Uberava.	2	3	3	8
Tijuco.	8	8	7	23
Lanhoso.	5	8	17	30
Uberava Falsa.	13	16	38	66
Toldas.	5	7	11	23
Posse.	2	2	4	8
Espinhas.	5	9	21	35
Rio Grande.	3	3	4	10
	257	257	357	871

On pourrait croire, d'après un passage de l'*Ensayo d'um Quadro estatistico da Provincia de S. Paulo. — S. Paulo* 1839, que le district privilégié des Indiens a été, depuis quelques années, réuni une seconde fois à Goyaz; car il y est dit « que le district de la ville de Franca, appartenant à S. Paul, confine avec celui d'Uberava, qui fait partie de la province de Goyaz, et que le Rio Grande sert de limite à cette dernière province. » Les auteurs du *Diccionario geographico do Brazil*, qui ont conduit l'histoire très-abrégée de Goyaz jusqu'en 1842, disent aussi que l'Aldea de S. Anna appartient à ce pays; mais, comme ils ajoutent en même temps que le Paranabyba sert de limite à Goyaz, et que le Pisarrão appartient à Minas Geraes, il est permis de regarder la question comme douteuse. La réunion indiquée par l'*Ensayo* semblera peut-

être fort naturelle, si l'on ne consulte que la carte; mais je ne saurais m'empêcher de la regarder comme un véritable malheur, à cause de l'éloignement où se trouvent le Rio das Pedras, S. Anna, etc., du chef-lieu de Goyaz, le grand nombre d'affaires dont le gouvernement de cette immense province est nécessairement accablé, le peu de forces et de revenus dont il dispose et le triste état dans lequel ses finances, sans doute, l'obligent de laisser les villages des Indiens. (Voyez ce que dit le véridique Gardner de l'abandon où languit l'Aldea do Douro, *Travels*, p. 315-320.)

Observations thermométriques faites, en 1819, dans le voyage de Rio de Janeiro à la ville de Goyaz, et de Goyaz à la frontière de S. Paul.

DATES.	MATIN.	DEGRÉS.	LIEUX.	SOIR.	DEGRÉS.	LIEUX.
28 janvier.	6 h.	23 1/2	Mandioca.	6 1/4	17 1/2	Tamarati.
29 »	....	....	....	6	20	Sumidouro.
30 »	....	....	....	2	22	Boa Vista.
31 »	6	17	Boa Vista; 602 m. de haut.	6 1/2	22	Governo.
6 février.	6	20	Porto da Paranahyba.	6	26	Forquilha.
7 »	6	17 1/2	Forquilha.	7	22	Joaquim Marcos.
8 »	6	17	Joaquim Marcos.	4	26 1/2	As Cobras.
9 »	6	17	As Cobras.	4	25	Arraial do Rio Preto.
10 »	6	17	Arraial do Rio Preto.	6	22	S. Gabriel.
11 »	6	15	S. Gabriel.	7	22	»
12 »	6	13	»	7	21	»
13 »	6	14	»	3	25 1/2	Thomé de Oliveira.
14 »	6 1/2—7	12—14	Thomé de Oliveira.	7 1/2	20	Alto da Serra.
15 »	5 1/2	12 1/2	Alto da Serra.	3—8 1/2	22—21	Sitio.
18 »	6	15	Laranjas.	6	19	Vertentes do Sardim.
19 »	6	15	Vertentes do Sardim.	4—7	20—19	Chaves.
20 mars.	6	15	Tanque; 21° 10' lat. S.	4	20	Capão das Flores.
21 »	6	15	Capão das Florés.	4	22	Capitão Pedro.
22 »	7	15	Capitão Pedro.	4	20	Vertentes do Jacaré.
23 »	6	15	Vertentes do Jacaré.	4	22	Oliveira.
24 »	6	15	Oliveira.	4	20	Bom Jardim.
25 »	6	11	Bom Jardim; 19° 57' lat.	....	....	....
1 avril.	6	15	Formiga.	4—5—6	22—21—20	Ponte Alta.
2 »	6	15	Ponte Alta.	....	....	....
4 »	8	16	Ponte Alta.	4	21	S. Miguel e Almas.
5 »	8	15	S. Miguel e Almas.	4—6	20	Piumhy.
6 »	6	14 1/2	Piumhy.	4	20	Piumhy.
7 »	6	12 1/2	Piumhy.	5—8	20—15	Dona Thomazia.
[illegible]	[illegible]	[illegible]	Dona Thomazia.	[illegible]	[illegible]	[illegible]

12	»				6	20	Geraldo.
13	»	6	15	Geraldo.	6	18 1/2	Geraldo.
14	»	6	15	Geraldo.	4	22	Manoel Antonio Simões.
15	»	7 1/2	14	Geraldo.	6 1/2	18	Paiol Queimado.
16	»	7	14	Manoel Antonio Simões.	8	14	Jabuticabeira.
18	»	7	15	Jabuticabeira.	…	…	…
19	»	8 1/2	14	Jabuticabeira.	7	12	Piripitinga.
20	»	…	…	…	4	24	Porto do Quebra Anzol.
27	»	6—7	10	Araxá.	3—4	24	Francisco José de Matos.
28	»	6 1/2	11	Porto do Quebra Anzol.	4	24	Damaso.
29	»	7	12 1/2	Francisco José de Matos.	4	24	Patrocinio.
30	»	7	11	Damaso.	4	24	Arruda.
1	mai.	7	12 1/2	Patrocinio.	5	22	Leandro.
2	»	7	12	Arruda.	5	22	Carabandella.
3	»	7	12	Leandro.	5 1/2	21	Carabandella.
4	»	7	12 1/2	Carabandella.	5—6	24—22	Porto da Paranahyba.
5	»	7	12	Carabandella.	7	18	Moquem.
6	»	8	14	Porto da Paranahyba.	4	22	Pilões.
7	»	7 1/2	14	Moquem.	5	22	Pilões.
8	»	7 1/2	14	Pilões.	3—4	26—22	Guarda Mór.
9	»	…	…	…	…	…	…
10	»	8	18	Guarda Mór.	5	21	João Gomes.
11	»	»	…	…	5 1/2	21	Guarda de S. Isabel.
13	»	7	15	João Gomes.	2 1/2	22	Paracatú.
15	»	…	…	…	3 1/2	24	Monjolos.
22	»	…	…	…	8	24	Moinho.
23	»	6	14	Monjolos; 17° 37′ lat.	…	…	…
24	»	6	11 1/2	Moinho.	3	20	Sobradinho.
25	»	6	12	Tapera.	3	19	Caveira.
26	»	6 1/2	10	Sobradinho.	6	18	Arrependidos.
27	»	6	8	Caveira.	2—6	22—15	Taipa.
28	»	6	10	Arrependidos; 16° 48′ lat.	3	20	Taipa.
29	»	8	15	Taipa.	3—6	24—18	Riacho Frio.
30	»	6	10	Taipa.	2	24	Garapa.
31	»	6	11	Riacho Frio.			
6	juin.	6	9	S. João Evangelista; 16° 49′ lat.	3	20	Ponte Alta.
9	»	6	5 1/2	S. Antonio dos Montes Claros.	3	20	Lage.

DATES.	MATIN.	DEGRÉS.	LIEUX.	SOIR.	DEGRÉS.	LIEUX.
10 juin.	6 h.	8	Lage.	3	20	Corumbá.
20	....	....	....	3—6	24—18	Goyabeira.
21 »	6	8	Goyabeira.	2	24	Areas.
22 »	6 1/2	8	Areas.	3	21	Lage.
23 »	6	8	Lage.	3	24	Mandinga.
24 »	7 1/2	10	Mandinga.	3	23	Ouro fino.
25 »	7	10	Ouro Fino.	3	24	Pouso Novo.
4 juillet.	Au lever du soleil.	12	Areas; 16° 19′ lat.	2	23	Gurgulho.
5 »	»	11	Gurgulho.	2	21	Gurgulho.
6 »	»	9	Gurgulho.	2	21	Aldea de S. José.
9 »	»	7	Aldea de S. José.	....	....	....
10 »	»	5	Tapera.	3	23	Rio Fartura.
11 »	»	5	Rio Fartura.	....	....	....
12 »	»	7	Porco Morto.	4	20	Rio dos Pilões.
13 »	»	5	Rio dos Pilões.	2	25	Arraial dos Pilões.
14 »	....	....	....	2	25	Arraial dos Pilões.
15 »	»	11	Arraial dos Pilões.	2	25	Rio dos Pilões.
16 »	»	8	Rio dos Pilões.	3	21	Mamoeiros.
17 »	»	8	Mamoeiros.	2	25	Rancho do Guarda Mór.
18 »	6 1/2 h	12	Guarda Mór.	3	26	Dona Antonia.
19 »	Au lever du soleil.	12	Dona Antonia.	3	26	Jacú.
20 »	»	8	Jacú.	3	25	Villa Boa; 16° 19′ lat.
29 »	»	12	Areas.	2	26	Coqueiros.
30 »	»	9	Coqueiros.	5	25 1/2	Mandinga.
31 »	»	9	Mandinga.	4	25	Manjolinho.
1 août.	»	5	Manjolinho.	3	25	Caveiras.
2 »	»	3	Caveiras.	3	26	Lagoa Grande.
3 »	»	4	Lagoa Grande.	3	24 1/2	Gonçalo Marques.
4 »	»	5	Gonçalo Marques.	....	....	....
8 »	»	13	Joaquim Alves de Oliveira.	3	21	Meiaponte; 15° 50′ lat.
9 »	....	....	....	3	23	[illegible]

10	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]			
11	»	»	6	Forquilha.	1	23	Antas.
12	»	»	6 ½	Antas.	....	....	....
14	»	»	8	Bom Fim.	....	....	....
15	»	»	8	Parí.	3	24 ½	Joaquim Dias.
16	»	»	8	Joaquim Dias.	....	....	....
17	»	»	8	Gregorio Nunes.	4	22 ½	Francisco Alves.
18	»	....	....	....	4	22	Sapesal.
19	»	»	8	Sapesal.	....	....	....
20	»	»	15	Caldas Velhas.	....	....	....
21	»	»	10	Caldas Novas.	....	....	....
24	»	....	....	....	3	22 ½	Francisco Alves.
27	»	....	....	....	3	26	Sitio Novo; 17° 15′ lat.
29	»	»	12	Sitio Novo	3	25	Sitio da Posse.
30	»	»	12	Sitio da Posse.	3	25	Braço do Verissimo.
31	»	»	11	Braço do Verissimo.	3	25	Sitio do Verissimo.
1	septemb.	»	11 ½	Sitio do Verissimo.	3	25	Ribeirão.
2	»	»	11 ½	Ribeirão.	3	25	Riacho.
4	»	....	....	....	Coucher du soleil.	22	Porto da Paranahyba.
6	»	»	8	Rio das Pedras.	4	24	Estiva.
7	»	»	12	Estiva.	3	24	Boa Vista.
8	»	»	12	Boa Vista.	3	24	Furnas.
11	»	....	....	....	3	15 (temps pluvieux)	Rocinha.
13	»	»	....	....	4	18	Uberava Verdadeira.
15	»	»	4 ½	Uberava Verdadeira.	4	24	Tijuco.
16	»	»	12 ½	Tijuco.	3—4	24	Lanhoso.
17	»	»	12	Lanhoso.	3	26	Farinha Podre.
19	»	....	....	....	3	27	Farinha Podre.
21	»	....	....	....	3	24	Farinha Podre.
22	»	....	....	....	3	22	Guarda da Posse.
23	»	....	....	....	3	19 (temps pluvieux).	Guarda da Posse.

Nota. On peut, pour des détails sur chaque localité, recourir à l'ouvrage.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS LE TOME SECOND.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

CHAPITRE XXI.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXIII.

CHAPITRE XXIV.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME SECOND.

TABLE DES MATIÈRES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

J.

M.

Q.

R.

T.

U.

V.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

—

VOLUME I.

Page 6, ligne 29 (note 2), *au lieu de* seconda, *lisez* segunda.
Page 36, ligne 11, *au lieu de Conceçaio*, *lisez Conceição*.
Page 37, ligne 6, *au lieu de* de trouver ce qu'a écrit, *lisez* de trouver ici ce qu'a écrit.
Page 39, ligne 10, *au lieu de* conservatrice, *lisez* conservatrices.
Page 43, ligne 15, *au lieu de* les, *lisez* des.
Page 119, ligne 2 (note 1), *au lieu de* Serra do Rio Grande e do S. Francisco, *lisez* Serra do S. Francisco e do Rio Grande.
Page 135, ligne 13, *au lieu de* Matro dento, *lisez* Mato dentro.
Page 149, ligne 16, *au lieu de* il y a, *lisez* il a.
Page 185, ligne 7, *au lieu de* beau-père, *lisez* beau-frère.
Page 195, ligne 17, *au lieu de França*, *lisez Franca*.
Page 206, ligne 3 (note 2), *au lieu de Fluminses*, *lisez Fluminenses*.
Page 272, ligne 10, *au lieu de* étant, *lisez* était.
Page 306, ligne 13 (note 1), *au lieu de* da Corumbá, *lisez* do Corumbá.
Page 312, ligne 5 (note 1), *au lieu de* Rio de la Pla, *lisez* Rio de la Plata.
Page 332, ligne 1, *au lieu de* de communications, *lisez* des communications.
Page 335, ligne 22, *au lieu de* plus exacte, la capitainerie, *lisez* plus exacte, de la capitainerie.
Page 369, ligne 20, *au lieu de* Serra da Paranahyba e do Tocantins, *lisez* Serra do Corumbá e do Tocantins.

VOLUME II.

Page 2, ligne 6, *au lieu de* (p. 318), *lisez* (vol. I, p. 318).
Id. ligne 20, *au lieu de* (*V*. p. 349), *lisez* (*V*. vol. I, p. 349).
Page 11, ligne 1 (note 3), *au lieu de* qui termine, *lisez* qui couronne.
Page 24, ligne 9, *au lieu de* trois, *lisez* deux.
Page 127, ligne 9, *au lieu de* bord de Rio Fartura, *lisez* bord du Rio Fartura.
Page 142, ligne 23, *au lieu de* d'extraire l'or du Rio Claro, *lisez* d'extraire l'or et les diamants du Rio Claro.
Page 145, ligne 7, *au lieu de* dans le temps de sa sécheresse, *lisez* dans le temps de la sécheresse.
Page 152, ligne 20, *au lieu de* Porto Felis, *lisez* Porto Feliz.
Page 193, ligne 19, *au lieu de* Rio de Jurubutuba, *lisez* Rio Jurubatuba.

